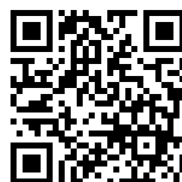


ANALECTA

BOLLANDIANA

ANALECTA

BOLLANDIANA

TOMUS XLI

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1923

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid. 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Mir. BVM. = *Index Miraculorum B. V. Mariae* editus in ANAL. BOLL., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae,* ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902, in-fol. *(Acta Sanctorum,* Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LA VIE DE S. ÉDOUARD LE CONFESSEUR
PAR OSBERT DE CLARE

INTRODUCTION

Osbert de Clare et les premières Vies de S. Édouard.

En 1138 un moine de Westminster, le prieur Osbert de Clare, écrivit une Vie de S. Édouard le Confesseur. Cet ouvrage est demeuré longtemps inédit et presque inconnu. Je le publie ici pour la première fois. Retenu loin de l'Angleterre, je n'aurais pu mener à bonne fin cette entreprise, si je n'avais rencontré de l'autre côté de la Manche des concours précieux. M. J. Armitage Robinson, doyen de Wells, et précédemment de Westminster, a bien voulu me confier une copie du meilleur manuscrit d'Osbert, exécutée autrefois pour lui par la plume experte de M. J. A. Herbert, du Musée Britannique; sa bienveillance et son parfait désintéressement ont de la sorte singulièrement allégé ma tâche. Le Maître et les Fellows *de* Corpus Christi College *à Cambridge m'ont autorisé à faire photographier quelques feuillets d'un légendier conservé dans leur antique maison, et Sir Geoffrey Butler, bibliothécaire du collège, s'est très aimablement chargé de surveiller le travail. Enfin M. J. A. Herbert et M. E. W. Williamson ont été pour moi de véritables collaborateurs ; je n'ai jamais eu recours en vain à leur obligeance et à leur érudition. Ainsi les compatriotes d'Osbert auront contribué à mettre à jour l'œuvre composée jadis à l'ombre de Westminster. Osbert et moi nous devons également une bien vive reconnaissance aux Pères Bollandistes qui nous ont donné l'hospitalité dans leur revue* [1].

[1] Voici l'indication des principaux ouvrages que l'on trouvera cités soit dans l'*Introduction* soit dans les notes dont j'ai accompagné le texte d'Osbert :

Ailredi *abbatis Rievallensis Vita Edwardi regis et confessoris*, éd.

I. Place d'Osbert dans la Tradition hagiographique.

Édouard, fils d'Éthelred et le dernier des rois anglais qui ait appartenu en descendance masculine à la lignée issue de Cerdic, mourut à Londres le 4 ou le 5 janvier 1066 [1]. *Il fut*

R. Twysden, *Historiae anglicanae scriptores X*, Londres, 1652, col. 369 et suiv. (pour les autres éditions, cf. infra, p. 17, n. 3) ; Heinrich Böhmer, *Kirche und Staat in England und in der Normandie im XI und XII Jahrhundert*, Leipzig, 1899 ; William Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, éd. de 1846, 6 vol. Londres ; E. A. Freeman, *History of the Norman Conquest*, 6 vol. Oxford, 1867-1879 (je n'ai pu consulter que pour les tomes I et II la 2e édition, datée de 1870) ; J. M. Kemble, *Codex diplomaticus aevi saxonici (Engl. Hist. Soc.)* 6 vol. Londres, 1839-1848 ; *Lives of Edward the Confessor* éd. Luard, *Rolls Series*, 1858 ; *Notes and documents relating to Westminster Abbey* : 2. J. Armitage Robinson, *The History of Westminster Abbey by John Flete*, Cambridge, 1909, 3. J. Armitage Robinson, *Gilbert Crispin, abbot of Westminster*, 1911, 5. E. H. Pearce, *The monks of Westminster*, 1916 ; *Two of the Saxon Chronicles parallel with supplementary extracts from the others*, éd. Ch. Plummer, 2 vol. Oxford, 1892-1899 (je citerai régulièrement les chroniques anglo-saxonnes d'après cette édition et j'ai fait le plus large emploi des précieuses notes de M. Plummer, contenues dans le t. II ; pour toutes les questions controversées relatives aux lieux d'origine des différentes chroniques, je suis M. Plummer ; on trouvera une bibliographie commode dans Ch Gross, *The sources and literature of English History*, 2e édit., n° 1349) ; Willelmi Malmesbiriensis monachi, *De gestis regum Anglorum libri quinque*, éd. W. Stubbs, *Rolls Series*, 1887-1889 [cité couramment comme G. de Malmesbury, *Gesta regum* ou, lorsqu'aucune équivoque n'est possible, G. de Malmesbury] ; Willelmi Malmesbiriensis *De gestis pontificum Anglorum libri quinque*, éd. N. E. S. A. Hamilton, *Rolls Series*, 1870 [G. de Malmesbury, *Gesta Pontificum*]. Au cours de l'*Introduction*, j'ai été amené à plusieurs reprises à rappeler des faits historiques, relatifs à l'Angleterre ; toutes les fois qu'il s'est agi d'événements bien connus, ne prêtant pas à la controverse, je me suis abstenu d'alourdir mon exposé de renvois superflus. Le lecteur pourra se reporter aux ouvrages courants ; il trouvera en particulier la plupart des références utiles dans James H. Ramsay, *The Foundations of England*, t. II, Londres, 1898. Il est peut-être bon de signaler que la brochure de M. G. F. Browne, *St. Edward the Confessor and Westminster Abbey*, Londres, 1918 *(Soc. for promoting Christian knowledge)* est un sermon, sans prétentions érudites, et sans intérêt pour les érudits.

[1] Voir ci-dessous, p. 111, n. 1.

canonisé un peu moins d'un siècle plus tard, le 7 février 1161. On a pris assez tardivement, semble-t-il, l'habitude d'accoler couramment à son nom son titre hagiologique de Confesseur, pour le distinguer de son oncle et homonyme S. Édouard le Martyr. Nous possédons plusieurs Vies de S. Édouard le Confesseur, de dates diverses. Celle qu'écrivit Osbert, rédigée soixante-douze ans après la mort du saint, vingt et un ans avant la canonisation, est une des plus anciennes. Avant de l'étudier de front, il convient de chercher à marquer sa place dans la tradition hagiographique, dont elle forme un chaînon important.

Les témoignages les plus anciens que nous ayons sur S. Édouard, écrits peu d'années après sa mort, nous le représentent simplement comme un prince très pieux : tel il apparaît dans une poésie anglo-saxonne, sorte d'élégie funéraire, que nous ont conservée les chroniques d'Abingdon et d'Evesham [1] ; tel le dépeint également le premier historien de Westminster, le moine Sulcard, qui composa sous l'abbé Vital, entre 1076 et 1085 un récit des origines de l'abbaye [2]. Westminster existait avant Édouard ; la tradition en plaçait la fondation au temps de l'évêque de Londres Mellitus, c'est-à-dire au début du VIIe siècle ; mais Édouard avait en quelque sorte fondé à nouveau le monastère ; il l'avait généreusement doté ; il en avait reconstruit l'église ; il y était enterré. C'est pourquoi Sulcard crut devoir consacrer au roi bienfaiteur de sa maison les dernières pages de son petit ouvrage. Il loue sa piété et même son bon gouvernement. Mais il ne mentionne pas de miracles accomplis par lui de son vivant ou sur sa tombe. Il ne le considère pas comme un saint.

Tout devait cependant conspirer à la « gloire posthume » de S. Édouard. Il avait été le dernier roi national. Par une sorte de paradoxe historique, son règne, qu'avaient marqué tant de faveurs accordées aux étrangers, Normands ou Lorrains, devint après la conquête, pour les vaincus, comme le symbole de leurs souvenirs et de leurs aspirations. Très tôt on prit

[1] *Two Saxon chronicles*, t. I, p. 192-95.

[2] L'ouvrage de Sulcard est encore inédit ; on trouvera ci-dessous à l'Appendice II le passage relatif à S. Édouard. Pour les dates — vraisemblables — de l'abbatiat de Vital, voir E. H. PEARCE, *The monks of Westminster*, p. 40.

l'habitude de désigner les anciennes coutumes anglo-saxonnes, que les vainqueurs promettaient de respecter, sous le nom de loi d'Édouard, laga Eadwardi ; *ainsi se créa rapidement la légende qui devait faire d'un roi dont nous ne possédons pas une seule ordonnance authentique une manière de Justinien. De respecter Édouard comme un pieux et bon souverain à l'honorer comme un saint, la distance, il est vrai, peut paraître grande ; pour les Anglais elle était particulièrement facile à franchir. Parmi toutes les royautés germaniques, la royauté anglo-saxonne était la plus profondément empreinte du caractère religieux ; les dynasties de l'île avaient fourni un très grand nombre de saints ; le peuple était accoutumé à chercher les objets de son culte parmi les princes issus de ces races presque sacrées. De tout cela naissait un mouvement naturel de vénération. Deux catégories de personnes avaient intérêt à l'encourager. C'étaient d'abord les moines de Westminster, qui possédaient le tombeau d'Édouard et dont les raisons d'agir sont trop claires pour avoir besoin d'être expliquées ; c'étaient aussi les rois normands ou angevins. Comme tous leurs pareils au moyen âge, ils tenaient à compter des saints authentiques dans leur maison ; pour eux sans doute, fils d'un sang étranger, Édouard n'était pas un ancêtre ; mais ils l'avaient en quelque façon adopté ; ils se considéraient comme ses héritiers. N'était-ce pas sur ses volontés, réelles ou supposées, que Guillaume le Bâtard avait prétendu fonder la légitimité de l'entreprise de 1066 ? Rois et sujets se trouvaient d'accord pour le porter sur les autels.*

De fait son tombeau nous apparaît de bonne heure comme un lieu sacré. Si l'on en croit Osbert de Clare, l'abbé Gilbert Crispin opéra en 1102 la première translation du corps, que l'on trouva intact « sans aucune trace de pourriture » [1]. *Gilbert gouverna Westminster de 1085 environ à 1117 ; il est certain que de son temps, par une formule bien significative de la vénération où l'on tenait déjà les restes du pieux roi, on disait d'un homme qui réclamait l'asile du monastère qu'il « cherchait l'autel de Saint-Pierre de Westminster et le corps du roi Édouard » ; deux chartes de lui en témoignent* [2]. *Nul doute que sur le tombeau des miracles ne passassent dès lors*

[1] Infra p. 122.
[2] J. Armitage Robinson, *Gilbert Crispin*, p. 37.

pour s'être accomplis. Ils ne tardèrent vraisemblablement pas à être mis par écrit ; et l'on dut bientôt y ajouter quelques notes sommaires sur les guérisons miraculeuses ou sur les visions que l'on commençait à prêter à Édouard de son vivant. Lorsque Osbert de Clare, dans la dédicace qu'il a placée en tête de sa Vie, *parle des « cédules... écrites par nos saints pères » où ceux-ci avaient consigné « ce qu'ils avaient vu et entendu*[1] », *il fait, selon toute probabilité, allusion à des récits de cette sorte, aujourd'hui perdus, mais que, comme on le verra tout à l'heure, nous pouvons dans une certaine mesure reconstituer.*

Ce n'étaient là encore que des matériaux susceptibles de servir aux hagiographes de l'avenir, non point des œuvres littéraires aptes à être répandues dans le public. Quand pour la première fois la Vie d'Édouard fut-elle traitée selon les formules classiques de l'hagiographie ? En d'autres termes Osbert eut-il des prédécesseurs et lesquels ? C'est ce qu'il faut maintenant examiner.

On considère d'ordinaire comme la plus ancienne Vie du Confesseur un écrit que Luard a publié en 1858 sous le titre de Vita Aeduuardi regis qui apud Westmonasterium requiescit[2]. *Sans en contester l'ancienneté, je n'en tiens pas la date pour aussi reculée qu'on l'a cru jusqu'ici. J'essaierai plus loin d'en faire l'étude critique, indispensable à la connaissance des sources où Osbert a puisé. Mais ce que j'ai à en dire ne serait guère intelligible à un lecteur qui ne se représenterait pas d'ensemble l'évolution de la littérature spéciale qui nous occupe ici. Je laisserai donc dans l'ombre, pour l'instant, ce texte, placé d'ailleurs un peu à l'écart du courant général de la tradition. Nous reviendrons plus tard*

[1] Infra p. 66 « Ex diuersis namque hoc opus fratrum imperio collectum est scedulis quas sancti patres nostri nobis reliquerunt scriptas, qui eas viderunt et audierunt, sicut referimus, perpetratas. » Cf. la lettre d'Osbert à Henri de Winchester, éd. ANSTRUTHER (cf. infra p. 10, n. 2), p. 116 : « Plurima namque ad monumentum uiri Dei reliquerant post se scripta nostri praedecessores in ecclesia, qui ei in regno temporali officiosa sedulitate ministrare soliti, studuere diligentius sanctitatem vitae eius sollicita investigatione perscrutari.

[2] *Lives of Edward the Confessor*, p. 387-435. Le titre est donné par le manuscrit, sur lequel voir ci-dessous, p. 17.

vers lui, mieux outillés pour le comprendre que nous ne le serions maintenant.

La Vita *publiée par Luard une fois mise de côté, le plus ancien des écrivains chez qui la légende dont nous cherchons à suivre les destinées apparaisse déjà épanouie est le célèbre historien anglais Guillaume de Malmesbury. Non que Guillaume ait jamais composé, à proprement parler, une biographie de S. Édouard ; mais dans la première rédaction de ses* Gesta Regum, *à laquelle il donna la dernière main en 1124 ou 1125, il consacra aux miracles du saint roi un développement important, que par la suite il reproduisit sans modification dans les éditions successives de cette œuvre* [1]. *Ces quelques pages étaient, semble-t-il, médiocrement originales. Nous verrons plus tard que probablement Guillaume ne fit guère que mettre en forme un recueil de miracles qu'il avait sous les yeux, sans doute les « cédules » rédigées par les moines de Westminster.*

Ensuite vint Osbert de Clare.

A la différence de tant d'autres écrivains du moyen âge, Osbert de Clare est pour nous mieux qu'un nom. Dans son existence, à vrai dire, beaucoup de points importants et presque toutes les dates nous échappent. Mais nous pouvons nous faire de sa personnalité une idée assez exacte. Elle revit dans ses lettres, dont un bon nombre ont été conservées, grâce sans doute à leur forme apprêtée qui leur gagna en leur temps l'estime des gens de goût. Anstruther en a donné en 1846 une édition incomplète et imparfaite [2]. *MM. J. Armitage Robinson et E. W. Williamson nous en promettent aujourd'hui une autre qui sera plus fidèle ; tous ceux qu'intéresse l'histoire de la culture intellectuelle médiévale l'accueilleront avec plaisir. La biographie d'Osbert, telle du moins que nos sources nous permettent de la reconstituer, a été excellemment résumée par M. Armitage Robinson, dans un article de la* Church Quarterly,

[1] *Gesta Regum*, notamment t. II, p. 220-27. Cf. aussi *Gesta Pontificum*, t. II, p. 83 (pour la vision de l'évêque Brithwold).

[2] *Epistolae Herberti de Losinga, Osberti de Clara et Elmeri prioris Cantuariensis* (= *Caxton Society*), Londres. Deux des lettres ont été rééditées par les Pères Thurston et Slater, cf. infra, p. 12, n. 2. Sur les manuscrits des lettres cf. infra, p. 62.

auquel j'emprunterai la plus grande partie de ce qui va suivre[1]. *Je me bornerai bien entendu aux traits essentiels, indispensables à connaître pour replacer dans son milieu l'œuvre publiée ici.*

Osbert était originaire de la petite ville de Clare, dans le comté de Suffolk : d'où son surnom. On ignore l'année de sa naissance. Il était déjà moine à Westminster et sans doute déjà homme fait lorsque Henri Beauclerc désigna comme abbé l'aumônier royal Herbert, en 1121. Il avait peut-être été le concurrent d'Herbert. En tout cas il eut avec lui une âpre querelle. Il vécut de longues années en exil, loin de son monastère. Puis il rentra en grâce en 1133 ou 1134 et fut nommé prieur[2], *ou, si l'on admet qu'il avait déjà auparavant été revêtu de cet office, il reprit ses fonctions anciennes. Mais à la mort d'Herbert, la dignité abbatiale lui échappa une seconde fois ; il dut s'effacer devant Gervais de Blois, le propre fils naturel du nouveau roi Étienne. Il vécut assez pour voir en 1153 le retour en Angleterre de Henri II Plantagenet, à qui il dédia une poésie*[3]. *La date de sa mort, comme celle de sa naissance, demeure dans l'obscurité.*

[1] *Westminster in the twelfth century : Osbert of Clare*, dans *The Church Quarterly Review*, t. LXVIII (1909), p. 336. Cet article rectifie sur bien des points la notice du *Dictionary of National Biography*, due à M. Bradley.

[2] La lettre adressée au début de 1139 par le roi Étienne au pape Innocent II pour lui recommander Osbert s'exprime en ces termes : « Osbertum nomine, qui per quinque annorum tempora congregationi in prioritate jam prefuit » (Anstruther, p. 121). Osbert aurait donc été nommé en 1134. M. Armitage Robinson pense toutefois qu'alors l'office de prieur lui fut simplement rendu ; il en aurait été revêtu dès avant l'abbatiat de Herbert. Tout dépend de la date qu'on attribue à la lettre XIX, dépourvue comme les autres de mention chronologique. Je ne puis entrer dans cette discussion.

[3] Donnée par Anstruther, dans son édition des lettres, p. 205-211 ; et auparavant par J. Stevenson, dans son édition de la *Scalacronica* de Th. Gray (Édimbourg, 1836 = *Maitland Club*, p. 242). Quelle est la date exacte de cette pièce ? C'est ce qu'il n semble pas possible de déterminer ; il n'est pas sûr qu'elle soit postérieure à l'avènement officiel de Henri II, c'est-à-dire à la mort d'Étienne de Blois (25 oct. 1154) ; elle peut avoir été écrite quelques mois plus tôt ; mais non pas avant la dernière expédition de Henri en Angleterre (janv. 1153). Au moment où elle fut composée, Osbert, semble-t-il, ne vivait plus à Westminster ; il dirigeait une com-

Ame passionnee, caractère inquiet, Osbert fut de ces religieux qui ne connaissent guère la paix du cloître. Trois grandes affaires surtout occupèrent sa vie : ses démêlés avec ses supérieurs ; — un ardent apostolat en faveur de la croyance à l'Immaculée Conception [1]*; — enfin la canonisation de S. Édouard le Confesseur. Ce dernier point seul doit nous retenir.*

Nous avons d'Osbert, outre un sermon sur l'Immaculée Conception [2]*, un traité de la chasteté* [3] *et ses lettres, divers ouvrages hagiographiques, biographies de saints et de saintes qui par une rencontre singulière appartiennent tous aux maisons royales anglo-saxonnes* [4]. *On peut supposer qu'un certain nombre de ces écrits avaient déjà été rédigés et avaient fait avantageusement connaître le nom de leur auteur lorsqu'il reçut la commande de la Vie de S. Édouard. Car cette Vie est un travail officiel qu'on n'aurait guère confié à un débutant. « Veuillent mes seigneurs* (seniores) *sur l'ordre desquels j'ai entrepris ce récit m'aider de leurs prières, » dit Osbert dans le* Prologue [5]. *Qui sont ces* seniores? *En première ligne évidemment l'abbé de Westminster ; mais aussi sans nul doute le roi Étienne lui-même ou du moins — car ce preux chevalier n'entendait vraisemblablement pas grand' chose aux finesses de la politique ecclésiastique — ses conseillers parmi lesquels*

munauté (p. 210 de l'éd. Anstruther, v. 5-6), peut-être un prieuré de la grande abbaye ; la nouvelle édition des lettres nous apportera sans doute des renseignements plus précis sur ce point obscur de la vie de notre auteur.

[1] On peut voir sur ce point VACANDARD, *Les origines de la fête de la Conception dans le diocèse de Rouen et en Angleterre,* dans *Revue des Questions Historiques,* t. LXI (1897) et l'ouvrage indiqué ci-dessous n. 2.

[2] Publié ainsi que deux lettres d'Osbert relatives au même sujet par les Pères H. Thurston et Th. Slater, en appendice à leur édition d'Eadmer, *Tractatus de conceptione Sanctae Mariae,* Fribourg en Brisgau, 1904.

[3] Sous forme de lettre à Alice, abbesse de Barking : ANSTRUTHER, p. 189.

[4] Soit les Vies de S. Edmond (*BHL.* 2397), de Ste Eadburge (*BHL.* 2385), de S. Ethelbert (cf. M. R. JAMES, *Two lives of St. Ethelbert, king and martyr,* dans *English Historical Review,* 1917, p. 214).

[5] « Adiuuent igitur seniores sanctis orationibus quorum imperio explanando suscepimus », infra, p. 68.

il faut citer surtout son frère Henri, évêque de Winchester[1]. *Étienne avait été couronné le jour de Noël 1135. Son titre était contesté et ne pouvait en tout cas se fonder sur l'hérédité. Préoccupé de s'assurer un fort parti, il avait,à son avènement, recherché, non sans succès, l'appui du clergé. Il était en bons termes avec Rome. Au mois de juin 1138, on vit débarquer en Angleterre un légat pontifical : le cardinal Albéric d'Ostie. Osbert lui remit un exemplaire de la Vie d'Édouard, qu'il venait d'écrire ; il y joignit une lettre, en forme de dédicace, qui devait figurer en tête de l'ouvrage. Malgré tout son pathos, ce morceau est fort clair, et laisse paraître, sans équivoque aucune, l'objet que poursuivait Osbert et ceux qui étaient derrière lui : obtenir du pape Innocent II, sollicité par l'intermédiaire de son légat, la canonisation du pieux roi. Ainsi la plus haute autorité de l'Église sanctionnerait le culte déjà spontanément rendu par le peuple anglais à son ancien monarque. Donner au royaume un saint national, jeter sur la dynastie normande un lustre nouveau en faisant publiquement reconnaître la sainteté et le pouvoir thaumaturgique du prince dont Guillaume le Conquérant, grand-père d'Étienne de Blois, avait prétendu tenir ses droits, une pareille entreprise devait sembler remarquablement propre, si elle réussissait, à accroître le prestige d'un souverain dont la légitimité était considérée comme douteuse par tant de gens.*

Agir en Angleterre auprès du légat ne suffisait point. Il fallait aller à Rome et voir le pape en personne. Cette mission délicate et qui pouvait être glorieuse incomba à l'hagiographe lui-même. Dès 1139 vraisemblablement, accompagné d'un certain Sylvestre, qui devint plus tard abbé de Saint-Augustin de Canterbury [2], *Osbert se mit en route. Des lettres du roi* [3], *de l'évêque de Winchester* [4], *devenu à son tour légat apostolique, de l'abbé et des moines de Westminster* [5], *et — le siège épiscopal étant vacant, — du chapitre de Londres* [6] *l'accréditaient*

1 Voir la lettre que lui adressa Osbert, en 1139 (après le 1er mars), ANSTRUTHER, p. 114.

2 Ibid., p. 180.

3 Ibid., p. 120.

4 Ibid., p. 118.

5 Il y est fait allusion dans la bulle d'Innocent II, ibid., p. 123.

6 Ibid., p. 119.

auprès du Saint-Père. Nul doute qu'il n'emportât aussi dans ses bagages, espérant le faire lire au pape et le répandre dans la curie, le récit qu'il avait composé de la vie et des miracles de son saint. Tel fut cet iter romanum *dont Osbert, moine amoureux des lettres classiques, reçut une impresssion profonde, qui transparaît dans sa correspondance* [1]. *Mais l'ambassade échoua. Les circonstances n'étaient pas favorables. Osbert venait sans doute à peine d'atteindre Rome lorsqu'arrivèrent d'Angleterre les plus étranges nouvelles. En juin le roi Étienne avait fait arrêter, fort brutalement, les évêques de Salisbury et de Lincoln, soulevant ainsi contre lui l'indignation de son clergé ; en septembre sa cousine l' « impératrice » Mathilde que beaucoup de Normands et d'Anglais considéraient comme leur souveraine légitime, avait débarqué à Arundel ; elle groupait autour d'elle de nombreux et puissants partisans. En quelques mois, tout avait changé de face : Étienne n'était plus l'ami des clercs et son trône branlait. L'autorité de son envoyé se trouvait par cela même singulièrement diminuée. Innocent II ajourna la canonisation jusqu'à plus ample informé* [2].

Cet insuccès diplomatique devait avoir pour la gloire littéraire d'Osbert les plus regrettables conséquences.

La cause de la canonisation, qu'Étienne de Blois n'avait

[1] Voir par exemple ce qu'il dit de l'arc de Titus, ANSTRUTHER, p. 186.

[2] JAFFÉ-WATTENBACH, n° 8182 : Latran 5 ides déc. (9 déc), sans indication d'année. Jaffé-Wattenbach proposent 1141, parce que la bulle mentionne l'abbé Gervais de Blois qui selon eux n'aurait été nommé qu'après le mois de septembre 1140, date supposée de la mort de l'abbé Herbert. Mais ce raisonnement repose sur une erreur. Nous savons par Jean de Worcester, un contemporain, que Gervais fut ordonné par le légat Albéric le 16 kal. janvier (17 décembre) 1138 (éd. J. H WEAVER, Oxford, 1908, p. 53 ; je dois cette précieuse indication à M. E. W. Williamson). Le 22 avril 1139, le pape lui adressait deux bulles (J. A. ROBINSON, *The history of Westminster Abbey by John Flete*, p. 142). Donc aucune raison de fixer à 1141 la date du texte qui nous occupe. Il serait d'ailleurs étonnant que la réponse d'Innocent II se fût fait attendre aussi longtemps ; elle a dû être donnée en 1139 ou 1140 au plus tard. En même temps qu'il ajournait la canonisation de S. Édouard, Innocent II prescrivait à Henri de Winchester de protéger les moines de Westminster (J. W., 8181) ; Osbert ne revint donc pas les mains tout à fait vides.

pu mener à bonne fin, fut reprise environ vingt ans plus tard par un souverain beaucoup mieux armé pour réussir auprès de la Curie : Henri II Plantagenet. En septembre 1159, le conclave réuni à Rome s'était divisé entre deux candidats : la majorité avait élu Alexandre III, la minorité le cardinal Octavien — devenu l'antipape Victor IV — que protégeait l'empereur Fréderic Barberousse. Une fois de plus la chrétienté se partageait entre deux Pontifes. Le roi d'Angleterre hésita quelque temps ; puis, en 1160, au cours de l'été, il publia sa décision : il se rangeait résolument du côté d'Alexandre. Une pareille attitude méritait une récompense. C'est ce que l'évêque de Hereford, Gilbert Foliot, dans une lettre que Henri avait certainement inspirée, fit comprendre au pape [1] : Alexandre III s'exécuta de bonne grâce. Dès le 7 février 1161, d'Anagni où, chassé de Rome, il s'était réfugié, il promulgua la bulle canonisant S. Édouard le Confesseur [2].

Au saint officiel, il fallait une Vie, également officielle. On avait toujours celle qu'avait rédigée Osbert de Clare. Mais elle ne suffisait plus. Depuis vingt ans, aux miracles accomplis par S. Édouard après sa mort de nouveaux miracles s'étaient ajoutés ; sa biographie même s'était, dans l'imagination des fidèles, embellie de traits légendaires jusque-là inconnus ; enfin la politique exigeait que l'on modifiât légèrement, pour l'accorder aux intérêts des Plantagenets, l'interprétation d'une prophétie que la tradition prêtait au saint roi. A vrai dire on aurait pu se contenter de reprendre le texte d'Osbert, en le complétant et au besoin en le retouchant. L'abbé de Westminster, Laurent, qui avec le roi avait été un des principaux artisans de la canonisation, préféra faire mettre sur le chantier une œuvre nouvelle. Peut-être se rendit-il compte que le style d'Osbert, prolixe et affecté, bourré de réminiscences classiques ou bibliques, convenait mal à un livre d'édification, destiné à être largement répandu ; ou simplement jugea-t-il malséant que le travail composé pour Étienne de Blois fût tout bonnement réchauffé pour son ancien rival, Henri Plantagenet. Quoi qu'il en soit, il s'adressa à un écrivain déjà célèbre pour son talent et sa

[1] *Materials for the history of Thomas Becket*, éd. J. C. Robertson, *Rolls Series*, t. V, p. 19 ; *P. L.*, t. CXC, p. 833.

[2] Jaffé-Wattenbach, n° 10653.

piété, son parent au surplus, le cistercien Ailred, abbé de Rievaulx, dont l'Église à son tour devait faire un saint [1]. *S. Ailred accepta. Son ouvrage, dédié à la fois au roi Henri et à l'abbé Laurent, fut « offert » solennellement par lui le jour de la translation des reliques du roi Édouard, devenu S. Édouard, accomplie à Westminster le 13 octobre 1163, en présence du souverain* [2]. *Pour le fond, Ailred ne rechercha pas l'originalité. Il suivit de très près Osbert, le complétant par endroits ou le modifiant légèrement dans le sens indiqué tout à l'heure* [3]. *Mais la forme est très différente : plus banale peut-être, mais beaucoup plus sobre et plus claire, en somme incomparablement mieux adaptée à son objet. Heureusement rédigée, munie par surcroît de l'estampille royale, la nouvelle Vie eut un grand succès. Elle demeura par la suite comme la vulgate de la tradition hagiographique relative à S. Édouard. Toute la littérature postérieure dont « Aedward li reis » est le héros ne fit guère que la paraphraser* [4]. *On la copia souvent, parfois en*

[1] Sur Ailred, voir F. M. Powicke, *Ailred of Rievaulx and his biographer Walter Daniel*, Manchester, s. d. (extrait du *Bulletin of the John Rylands Library*, t. VI, 1921-1922). La parenté de Laurent et d'Ailred est attestée par Walter, Powicke, loc. cit., p. 99.

[2] *Chronicon Angliae Petriburgense*, éd. J. A. Giles (= *Caxton Soc.*) 1845, p. 98 : « Sanctus Alredus abbas huic translationi interfuit, offerens vitam regis et homeliam super *Nemo accendit lucernam*, etc. ad laudem ejus sancti mirifice dictatam. » La chronique de Peterborough sous sa forme actuelle n'est pas antérieure au XIVe siècle (cf. Liebermann, dans *Neues Archiv*, t. XVIII (1893), p 236), mais elle a sans doute incorporé des renseignements empruntés à des sources plus anciennes. L'existence de l'homélie relative à S. Édouard, sur le texte *Nemo lucernam accendit* (Luc XI, 33) est également attestée par le disciple et biographe d'Ailred, Walter Daniel, Powicke, loc. cit., p. 99 ; cet opuscule paraît perdu.

[3] Paul Meyer (*Romania*, t.XL, 1911, p. 41) a mis en doute l'opinion traditionelle d'après laquelle Osbert aurait été la principale source d'Ailred. A tort selon moi. N'ayant fait que parcourir l'œuvre d'Osbert, il demeura surtout frappé par les différences de forme qui séparent les deux écrits. S'il avait pu les comparer avec plus de soin, il eût certainement reconnu que, sous des mots différents, le fond du récit est presque partout le même.

[4] Sur les Vies de S. Édouard en français, cf. Paul Meyer, *Notice du ms. Egerton 745 du Musée Britannique*, dans *Romania*, t.XXXIX (1910), p. 532 et t. XL (1911), p. 41 ; *Histoire littéraire*, t. XXXIII, p. 347.

l'abrégeant[1] *; de nombreux manuscrits nous l'ont transmise. L'ouvrage d'Osbert au contraire cessa d'être lu ; verbeux et souvent obscur, il portait en outre la peine des circonstances au milieu desquelles il avait vu le jour ; il avait été entrepris sur les ordres d'un souverain malheureux, dans le dessein de faire aboutir un procès de canonisation qui échoua ; il ne pouvait soutenir la concurrence. On l'oublia. De nos jours les érudits l'ont longtemps cru perdu ; on en connaissait bien un manuscrit, mais abrégé et interpolé. Le seul manuscrit complet a été retrouvé il y a peu d'années*[2]*. L'écrit d'Ailred a été imprimé pour la première fois en 1516, par Capgrave, il est vrai sous une forme résumée*[3] *; intégralement dès 1562 par Twysden*[4]*. Celui d'Osbert était jusqu'aujourd'hui resté inédit*[5].

II. Une source d'Osbert de Clare : La vita « Aeduuardi regis qui apud Westmonasterium requiescit ».

Revenons maintenant à cette mystérieuse Vita Aeduuardi regis qui apud Westmonasterium requiescit, *que je n'ai mentionnée plus haut que pour la laisser provisoirement de côté. Il faut chercher à en déterminer, s'il se peut, le caractère et la date.*

Un seul manuscrit nous l'a transmise ; il a passé de la collection des comtes d'Oxford au Musée Britannique, où il porte maintenant la cote Harleian 526 ; *rien ne permet d'en fixer le lieu d'origine ; l'examen des caractères paléographiques montre qu'il a été exécuté vers la fin du XII*e *siècle. Il est mutilé, présentant en deux endroits des lacunes dont on ne*

[1] Cf. Paul Meyer, *Romania*, t. XL, p. 42. Il y aurait lieu de rechercher si la version abrégée que signale Paul Meyer remonte aux manuscrits ou si elle est simplement le fait du premier éditeur, Capgrave. Nous n'avons pas d'édition critique de l'œuvre d'Ailred.

[2] Infra, p. 56.

[3] *Nova legenda Angliae*, éd. C. Horstmann, Oxford, 1901 ; le texte de Capgrave a été reproduit par Surius, *De probatis sanctorum historiis*, au 5 janvier et *Act. SS.*, Ian. t. I, p. 290.

[4] *Historiae Anglicanae scriptores X*, col. 369 ; édition reproduite par Migne, t. CXCV, col. 739.

[5] Sauf deux courts fragments ; cf. infra, p. 63, n. 3.

saurait mesurer l'étendue [1]. *Il a été publié, médiocrement, par Luard parmi d'autres Vies du roi, qui sont de basse époque* [2]. *L'auteur ne se nomme point, et son anonymat ne sera sans doute jamais percé. Les historiens anglais, depuis Freeman, ont pris l'habitude de le désigner par l'appellation de Biographe* (the Biographer) ; *ce terme est commode et je m'en servirai désormais.*

La forme littéraire de l'ouvrage est singulière. Il est mêlé de prose et de vers ; ces derniers sont des hexamètres et pentamètres à peu près réguliers, mais souvent obscurs, tandis que la prose, qui n'obéit point aux règles du cursus, *est somme toute fort claire. Les parties en vers se présentent souvent comme un dialogue entre le poète et sa muse,* celsa Clio, *qui l'excite au travail et fait briller à ses yeux la grandeur de sa tâche.*

Le Biographe se donne lui-même comme un protégé de la veuve de S. Édouard, la reine Édith. « Tu chanteras la reine, venue la première à ton secours, » lui dit la Muse [3]. *Il arrête son récit à la mort du saint, comme s'il s'était mis au travail peu après cette mort ; mais des allusions faciles à pénétrer à la bataille de Stamford Bridge (25 septembre 1066)* [4] *et à la conquête normande* [5] *interdisent de penser qu'il ait écrit avant la fin de l'année 1066. D'autre part il parle de la reine Édith comme d'une personne vivante* [6] ; *il lui dédie expressément son œuvre* [7]. *Or Édith mourut à Winchester en 1074*

[1] Entre le troisième et le quatrième feuillet (éd. Luard, p. 397) et les seizième et dix-septième (p. 430).

[2] La publication de Luard est particulièrement insuffisante en ce qui concerne les textes français qu'il a édités. Cf. l'article de R. Atkinson, *Hermathena, a series of papers...... by members of Trinity College, Dublin,* t. I (1874), p. 1. On trouve l'œuvre du Biographe citée dès la fin du XVI[e] siècle par William Camden dans sa *Britannia,* parue pour la première fois en 1586 : éd. de 1607, Londres, p. 179.

[3] « Scribes reginam primo tibi subvenientem », p. 427, v. 1331.

[4] P. 426, v. 1305.

[5] P. 430, l. 1440 et suiv. ; p. 434, l. 1586. Cf. aussi les allusions aux miracles accomplis sur la tombe (p. 435, l. 1605 et suiv.) ; elles supposent évidemment qu'au moment où la Vie fut écrite, un certain temps s'était déjà écoulé depuis la mort de S. Édouard.

[6] P. 427, v. 1337 et suiv.

[7] P. 427, v. 1350 et suiv.

ou 1076 [1]. *Que conclura-t-on naturellement de tout ce qui précède ? sans doute que la Vie fut rédigée entre 1067 et 1074 ou 1076, c'est-à-dire dans la décade qui suivit la mort du Confesseur. Telle est en effet l'opinion qu'unanimement, semble-t-il, ont soutenue les historiens anglais. Ce texte émanant d'un homme qui avait pu connaître personnellement S. Édouard, qui en tout cas avait été le familier de sa veuve, prenait ainsi la valeur d'une source de premier ordre. Freeman, dans sa grande* Histoire de la Conquête, *en a fait un très large emploi — non pas il est vrai sans concevoir par moments quelques inquiétudes au sujet de son authenticité* [2] *; mais ces doutes étaient bien vite écartés. Le Biographe, qui entonne à tout propos la louange de la reine Édith, étend son admiration pour elle à tous les siens, à ses frères Tostig et Harold et plus particulièrement à son père le comte Godwin, qui fut sous Édouard le Confesseur l'adversaire acharné du parti normand. Comment Freeman, qui, huit siècles après Hastings, nourrissait dans son cœur une haine brûlante pour les Normands, Freeman qui écrivait expressément pour réhabiliter Harold, eût-il eu le courage de rejeter un document si parfaitement « godwiniste »* [3] *? Il ne trouvait guère qu'une chose à reprocher au Biographe : ne pas mettre assez haut Harold, lui préférer son frère et rival Tostig. Malheureusement la théorie courante semble bien insoutenable. L'ouvrage du Biographe est difficile à dater ; mais une chose me paraît hors de doute : il n'a pas été composé avant le début du XII*^e^ *siècle. Il y a à cela plusieurs raisons, que voici* [4].

[1] FREEMAN, t. III, p. 635.

[2] T. II, p. 524 ; cf. infra p. 25, n. 1.

[3] Cf. sur FREEMAN, l'appréciation de M. PLUMMER, *Two Saxon Chronicles*, t. II, p. 225.

[4] Le seul érudit, à ma connaissance, qui ait émis quelques doutes sur l'authenticité de la *Vita* est un historien français, M. H. F. Delaborde qui, dans un article intitulé *Du toucher des écrouelles par les rois d'Angleterre*, dans *Mélanges Bémont* (Paris, 1913), p. 175, n. 3, va jusqu'à déclarer que « cet ouvrage, postérieur à Guillaume de Malmesbury, n'a été écrit qu'un siècle après la mort d'Édouard le Confesseur » ; malheureusement M. Delaborde n'a point exposé ses preuves ; tout en refusant comme lui de prendre l'œuvre du « Biographe » pour aussi ancienne qu'elle se donne, je la crois, comme on le verra, antérieure tout de même à Guillaume de Malmes-

Reportons-nous à la description que le Biographe nous donne des derniers moments de S. Édouard. Le roi a perdu connaissance ; tout à coup il se réveille ; non sans efforts il recouvre la parole ; il décrit une vision qu'il a eue dans son sommeil ; je cite désormais textuellement : « *Deux moines étaient avec moi, que j'avais bien connus jadis en Normandie quand j'étais adolescent : deux hommes d'une grande sainteté qui ont quitté ce monde voici déjà longtemps. Ils me parlèrent ainsi, de la part de Dieu :* « *Parce que, dirent-ils, ceux qui dans ce royaume d'Angleterre sont montés au premier rang, ducs, évêques, abbés et tous les personnages revêtus des ordres sacrés ne sont pas ce qu'ils semblent être, mais, au contraire, ne sont que des ministres du diable, Dieu, dans l'année qui suivra ta mort, livrera tout ce royaume qu'il a maudit aux mains de l'Ennemi ; les diables parcourront toute cette terre, le feu et le fer à la main, et la ravageront.* » *Je leur dis :* « *Je vais montrer à mon peuple la volonté de Dieu ; il se repentira et Dieu, dans sa miséricorde, le prendra en pitié. Dieu eut pitié des Ninivites, lorsque ayant connu la menace divine ils se furent repentis.* » *Les moines répliquèrent :* « *Ton peuple ne se repentira point et la miséricorde de Dieu ne le visitera pas.* » — « *Qu'adviendra-t-il donc* » *dis-je* « *et quand pourra-t-on espérer la rémission d'une si terrible menace ?* » *Ils répondirent :* « *Lorsque l'arbre vert aura été tranché en son milieu et que le tronçon coupé aura été emporté loin de la souche, jusqu'à une distance de trois arpents, si ce tronçon de lui-même, sans aide de main d'homme ni secours aucun, vient se rattacher à la souche, si dès lors par un effet de son ancien amour pour elle, qui avait grandi unie avec lui, il se reprend à verdir et à fructifier, alors et alors seulement on pourra espérer la rémission de maux si affreux* [1]. »

bury ; mais c'est une grande sécurité pour moi que de me trouver d'accord, pour le fond, sur la question d'authenticité, avec un savant de la compétence de M. Delaborde.

[1] P. 430, l. 1455 et suiv. : « Nunc », inquit, « duo aderant monachi, quondam cum in Normannia adolescens essem mihi notissimi, multae scilicet sanctitatis viri, rebusque mundanis iam multo tempore exempti, sicque ex Dei legatione me sunt affati : « Quoniam » inquiunt « hi qui in hoc regno Anglico in culmine praelationis conscenderunt, duces, episcopi, et abbates, et quique sacrorum graduum ordines adepti, non sunt quod videntur esse, sed e contra ministri diaboli,

Telle est cette prophétie ; elle a été très célèbre ; on la retrouve sous une forme analogue dans toutes les Vies de S. Édouard. Quel sens faut-il lui attribuer ? Le Biographe est muet sur ce point. Comment ne le serait-il pas ? De deux choses l'une : ou bien il écrivait vraiment peu d'années après la mort du Confesseur ; en ce cas il pouvait bien noter, il ne pouvait pas interpréter une vaticination qui ne devait être suivie d'effet qu'à longue échéance ; les maux annoncés avaient déjà fondu sur l'Angleterre, mais la rémission n'était pas encore venue. Ou bien, vivant plus tard, il a feint, par un procédé littéraire familier à beaucoup d'hagiographes, d'avoir été le contemporain de son saint ; en expliquant la vision il serait sorti de son rôle ; c'eût été avouer qu'il en avait vu la réalisation et confesser par là même sa supercherie. Heureusement tous les écrivains n'ont pas eu les mêmes raisons de se taire. Guillaume de Malmesbury a connu la prophétie ; il en a connu aussi la signification, telle qu'on la donnait généralement autour de lui, et nous en a fait part. Afin de mieux comprendre ce qu'il nous rapporte, rappelons brièvement les événements dont l'Angleterre fut le théâtre, au début du XIIe siècle.

Le 2 août 1100 le roi Guillaume le Roux était tombé dans la Nouvelle Forêt, tué par une flèche mystérieuse. Son jeune frère Henri se trouvait sur les lieux. Au mépris des droits de son aîné Robert, il s'empara du trésor royal et se fit proclamer roi. Il fut Henri Ier Beauclerc. C'était un fin politi-

tradidit Deus post obitus mei diem anno uno et die una omne hoc regnum a se maledictum in manu inimici, pervagabuntur diaboli totam hanc terram igne, ferro, et depraedatione hostili. » Tum ego ad illos hoc modo : « Ostendam », inquam, « haec ex voluntate Dei populo, et poenitentibus eis Dei miserebitur propitiatio. Misertus est enim Ninivitis, cum poeniterent ad audientiam divinae comminationis. » — « Non poenitebunt », aiunt illi, « nec perveniet illis miseratio Dei ». — « Et quid » inquam « erit, vel quando tantae comminationis remissio sperari poterit ? » — « Tunc, » inquiunt, « si arbor viridis a medio sui succidatur corpore, et pars abscisa trium iugerum spatio a suo deportetur stipite, cum per se et absque humana manu vel quovis amminiculo suo connectetur trunco, coeperitque denuo virescere et fructificare ex coalescentis sui amore pristino, tunc primum tantorum malorum sperari poterit remissio. » — « Anno uno et die » : « l'an et jour » : mode de langage familier au droit medieval pour indiquer un délai d'une année pleine.

que. Sachant sa légitimité sujette à caution, il chercha tous les moyens de consolider son pouvoir. Tout respect pour la vieille dynastie nationale, dont Édouard le Confesseur avait été sur le trône le dernier représentant, n'était sans doute pas mort au cœur des Anglais. Or cette dynastie n'était point éteinte : Édouard le Confesseur, à un certain moment de son règne, avait désigné comme son héritier un sien neveu, appelé Édouard comme lui, qu'il avait convoqué à cette fin du fond de la lointaine Hongrie ; mais à peine arrivé sur le sol anglais, ce personnage était mort. Il avait laissé des enfants, entre autres une fille, Marguerite — Ste Marguerite — qui épousa le roi d'Écosse Malcolm Canmore. Marguerite à son tour avait donné le jour à une assez nombreuse postérité, notamment à une fille, Édith. Au début du règne de Henri Ier, Édith vivait dans un monastère anglais ; il l'en tira et l'épousa. Auprès de certains barons normands, ce mariage fit scandale. La nouvelle reine avait quitté son nom anglo-saxon, trop malaisé sans doute à prononcer pour ses sujets de langue française ; désormais elle s'appelait officiellement Mathilde. Mais à la cour on se plaisait à donner par dérision aux deux époux des sobriquets empruntés à la langue des vaincus : Godric et Godgiva [1]. Nous sommes mal renseignés sur les sentiments de la population indigène ; on peut croire qu'elle accueillit avec joie cette union flatteuse pour l'orgueil national. En 1100, note un chroniqueur de langue anglaise, qui écrivait sans doute dans le monastère de Saint-Augustin de Canterbury, « le roi épousa Mathilde..... de la droite lignée royale d'Angleterre [2] ».

En 1103 la reine Mathilde donna naissance à un fils, Guillaume. Dans la personne de ce prince, les deux familles royales, anglaise et normande, semblaient devoir se fondre. Le sang de Cerdic allait de nouveau régner. Alors on évoqua la

[1] G. de Malmesbury, t. II, § 394.

[2] *Two Saxon Chronicles*, t. I, p. 236. « And siththan sona her aefter se cyng genam Mahalde him to wife Malcolmes cynges dohter of Scotlande and Margareta thaere goda cwaene Eadwardes cynges magan and of than rihtan Aenglalandes kyne kynne. » Cf. les additions faites au XIIe siècle aux passages des anciennes chroniques relatifs à Cerdic, ibid., t. I, p. 16 et 17 (519) et la note de M. Plummer à ce sujet, t. II p. 13.

prophétie d'Édouard le Confesseur. L'arbre vert, c'était la dynastie nationale, issue des rois de Wessex ; à la mort d'Édouard il avait été tranché ; le tronçon coupé avait été porté à une distance de trois arpents : image des trois règnes — Harold, Guillaume le Conquérant, Guillaume le Roux — qui avaient précédé le règne réparateur de Henri Ier ; le retour du tronçon à sa souche première, qui n'y eût vu le mariage d'Édith et de Henri, le retour sur le trône d'une descendante de la vieille race ? et voici que l'arbre a reverdi et fructifié ; le mariage a été fécond ; l'Angleterre va retrouver un roi sorti du tronc antique. « En cet enfant » nous dit Guillaume de Malmesbury, parlant du jeune prince « on s'imagina que la vision du roi Édouard allait s'accomplir [1]. »

Parmi les contemporains de Guillaume de Malmesbury, plus d'un certainement, en toute simplicité de cœur, crut que vraiment Édouard avait eu, avant de mourir, la révélation, par symbole, du mariage d'Édith et de la naissance de l'héritier royal. L'historien aujourd'hui a le droit d'être plus difficile.

Cette prédiction, à la fois précise et subtile, a tout l'air d'avoir été inventée après coup. Aussi bien, sous la forme qu'on vient de lire et qu'elle revêt — à quelques différences près — non seulement chez le Biographe, mais aussi chez Guillaume de Malmesbury et encore chez Osbert de Clare, elle ne s'est jamais réalisée ; comme on le verra plus loin, il a fallu, en fin de compte, pour l'adapter aux événements, la retoucher légèrement : en sorte que si Édouard s'était exprimé sur son lit de mort comme le veut son prétendu contemporain le Biographe, il eût été non pas, il est vrai, au sens plein du mot un faux prophète, mais du moins un prophète inexact. En fait, on ne doutera guère que la prophétie n'ait été inventée au moment de la naissance du prince Guillaume, dans l'entourage de Henri Ier et répandue alors en Angleterre par les soins du roi et de ses conseillers. Qu'en espérait-on ? affermir, le prestige de Henri Ier lui-même et aussi, et surtout peut-être, préparer par avance l'avènement du nouveau-né qui, n'héri-

[1] T. II, § 419, p. 495. « Plures ergo provinciae spectabant nutum pueri, putabaturque regis Edwardi vaticinium in eo complendum ; ferebaturque spes Angliae, modo arboris succisa, in illo iuvenculo iterum floribus pubescere, fructus protrudere, et ideo finem malorum sperari posse. »

tant de son père qu'une légitimité fragile, tiendrait au moins de sa mère, aux yeux d'un certain nombre de ses sujets, des droits plus respectables. Bien des souverains au moyen âge ont pratiqué ce genre de propagande ; Henri Ier en particulier n'en était probablement pas à son coup d'essai ; dès les premiers jours de son règne, semble-t-il, il fit interpréter en sa faveur quelques-unes de ces vaticinations bretonnes qui commençaient dès lors à être à la mode [1]. *Mais là où il s'agissait pour lui de rattacher la dynastie qu'il prétendait fonder à la vieille race royale de l'Angleterre, un barde gallois plus ou moins mythique eût été un médiocre garant ; il fallait trouver mieux ; on invoqua l'autorité du dernier roi de cette race, cet Édouard déjà presque vénéré comme un saint. Au reste, sur l'époque où commença à circuler la célèbre vision, nous avons un témoignage curieux, qui jusqu'ici paraît avoir passé inaperçu. En 1070 ou 1071 un moine de Jumièges, nommé Guillaume, composa une histoire des ducs de Normandie ; il y mentionnait à plusieurs reprises le roi Édouard, en quelques phrases sobres et sèches. En 1109 au plus tard, peut-être un peu avant, son ouvrage fut repris par un moine de Saint-Évroul, Orderic Vital, qui l'interpola. Orderic notamment introduisit sur Édouard un développement nouveau assez court, mais nettement élogieux et de caractère déjà presque hagiographique ; il le termina par ces mots : « Il contempla à maintes reprises de divins mystères, et fit des prophéties, que l'événement confirma* [2]. » *Quelles prophéties ? Orderic, écrivant*

[1] C'est du moins ce que peut faire supposer cette phrase d'Orderic Vital, *Histoire Ecclésiastique* X, XIV, éd. LEPRÉVOST *(= Soc. de l'hist. de France)*, t. IV, p. 88 : « Tandem..... arx cum regalibus gazis filio regis Henrico reddita est. Hoc antea dudum fuit a Britonibus prophetatum..... » Mais la très célèbre prophétie de Merlin, relative à Henri Ier, que l'on trouve chez Orderic lui-même (XII, XLVII ; t. IV, p. 490) et sous une forme légèrement différente dans l'*Historia Britonum* de Geoffroi de Monmouth, éd. GILES *(= Caxton Society)*, p. 121 et dans la *Vie de Louis VI* de Suger, XV, éd. MOLINIER *(Soc. pour l'étude... de l'histoire)*, p. 46, n'a certainement pris sa forme définitive que plus tard, puisqu'elle renferme une allusion au naufrage de la Blanche Nef.

[2] GUILLAUME DE JUMIÈGES, *Gesta Normannorum Ducum*, éd. J. MARX *(Soc. de l'Histoire de Normandie)*, 1914, p. 161 : « Multoties divina mysteria vidit, et vaticinia, quae rerum eventu postmodum comprobata sunt, deprompsit. »

pour des contemporains qui savaient à quoi s'en tenir, n'a point précisé sa pensée. Mais comment douter qu'il n'ait prétendu faire allusion au symbole de l'arbre coupé ? Depuis quelques années déjà le prince Guillaume était né.

Ainsi les paroles que le Biographe prête à S. Édouard mourant ont peu de chances d'être authentiques ; elles n'ont guère pu être imaginées avant le règne de Henri Ier et plus précisément avant la naissance du jeune Guillaume, advenue en 1103 [1]. *Constatation troublante : le Biographe a voulu nous persuader qu'il écrivait dans les années qui suivirent immédiatement la mort du Confesseur, pour sa veuve ; nous aurait-il donc trompé et n'aurait-il en réalité composé son ouvrage qu'environ quarante ans plus tard, au minimum ? Il n'y a, semble-t-il, qu'un moyen d'échapper à cette conclusion : supposer que la prophétie fut intercalée après coup, par un scribe médiocrement scrupuleux, dans une œuvre véritablement rédigée peu après 1066 ; le manuscrit du Musée Britannique, manuscrit unique et qui, il convient de le rappeler, n'est pas antérieur au milieu du XIIe siècle, ne nous aurait transmis qu'un texte interpolé. Cette hypothèse paraît avoir traversé l'esprit de Freeman* [2] *; en soi elle n'a rien d'invraisemblable. Par malheur, même si on laisse de côté la vision dernière du saint, bien des traits dans la* Vita Aeduuardi *tout entière doivent éveiller notre méfiance.*

Les récits de miracles une fois mis à part, on peut répartir en trois classes les données proprement historiques fournies par le Biographe. Ce sont d'abord quelques grands faits, dessinant les lignes essentielles de la vie de S. Édouard ou de son règne. Ils sont conformes à ce que nous apprennent unanimement les autres textes. On n'en saurait rien tirer

[1] Dans le récit de la prophétie, tel qu'il apparaît chez le Biographe comme chez les autres auteurs, un très vilain rôle est prêté à l'archevêque de Canterbury, Stigand, présenté comme tournant en dérision les propos de son roi. Stigand avait été substitué par le parti godwiniste à son prédécesseur le Normand Robert de Jumièges, chassé de son siège et exilé ; il avait reçu le pallium des mains d'un antipape ; tout cela lui avait valu la haine à la fois des Normands et de la portion rigoriste du clergé ; les paroles malséantes que lui attribue le récit classique de la prophétie sont un indice de plus sur le milieu où naquit le mythe de l'arbre coupé.

[2] T. III, p. 11, n. 1.

pour la critique de l'œuvre. Contemporain, le Biographe les aura naturellement connus ; écrivant quelques dizaines d'années plus tard, il les aura puisés sans peine dans l'une quelconque de ces annales que possédaient presque toutes les maisons religieuses de son pays.

Viennent ensuite quelques détails que l'on ne trouve nulle part ailleurs mais qui, n'étant pas en désaccord avec ce que nous savons, d'un autre côté, de source certaine, peuvent passer pour vraisemblables : à propos de la nomination de Robert de Jumièges au siège de Canterbury le nom de son concurrent le moine Aelric, qu'aucun autre document ne nous a conservé [1] *; quelques précisions sur les mouvements du roi au moment de la révolte du Northumberland en 1065* [2] *; les rapports de la reine Édith avec le monastère de Wilton* [3] *: rien que n'aient pu fournir à un hagiographe, même assez éloigné des événements, soit des notes annalistiques aujourd'hui perdues, soit tout simplement une tradition locale demeurée orale.*

Reste enfin une dernière catégorie de renseignements : ceux que contredisent formellement d'autres sources, très sûres, et qu'il y a tout lieu, pour cette raison, de considérer, tantôt comme erronés, tantôt comme très suspects. Ils sont nombreux ; ils concernent des points souvent très importants de l'histoire du saint roi. Leur présence dans une œuvre qui se prétend quasi contemporaine des faits qu'elle relate constitue contre son authenticité un argument très fort.

Citons les principaux d'entre eux.

La plus frappante des inexactitudes commises par le Biographe est relative au comte Godwin. Nous sommes assez bien renseignés, par ailleurs, sur ce puissant personnage, qui remplit de ses ambitions et de ses intrigues l'histoire de son temps. En particulier, nous savons de façon absolument certaine qu'il eut au moins six fils et plusieurs filles, probablement trois [4]. *Or le Biographe, expressément, lui attribue en tout et pour tout quatre enfants. Ce n'est pas un lapsus. Cette affirmation étonnante se répète à cinq endroits différents dans la Vie ; chaque fois à l'occasion de la même métaphore fondée préci-*

[1] P. 399, l. 360 et suiv.
[2] P. 422.
[3] Infra p. 41.
[4] Freeman, t. II, p. 552, Note F.

sément sur l'emploi du nombre quatre : la progéniture de l'illustre seigneur est comparée aux quatre fleuves issus du Paradis[1]. *Aussi bien, le Biographe nous a-t-il livré les noms des quatre enfants auxquels il pensait, les seuls sans doute qu'il connût parmi la nombreuse postérité de Godwin : une fille, Édith, qui épousa S. Édouard, et trois fils : Harold, Tostig, Gyrth*[2]. *Trois au moins de ces noms, les trois premiers, sont de ceux qu'aucun écrivain même travaillant à une longue distance des événements, pourvu qu'il eût quelque teinture d'histoire, ne pouvait ignorer. Ne donner que quatre enfants à un comte qui en eut en réalité bien davantage, le péché, au premier abord, semblera peut-être véniel ; il le serait en effet de la part de tout autre que le Biographe ; mais dans la bouche d'un soi-disant protégé de la reine Édith, la propre fille de Godwin, une pareille erreur fait rêver. Comment la reine eût-elle toléré, dans un ouvrage qu'on a cru jusqu'ici lui avoir été dédié, une pareille bévue ? comment un de ses clercs se fût-il laissé aller à la commettre ?*

Au reste Godwin n'a point porté bonheur au Biographe. En 1051 le comte fut banni. Deux chroniques, rédigées en langue anglaise, celles d'Evesham et de Saint-Augustin de Canterbury, nous ont rapporté les circonstances de cette catastrophe retentissante. Elles diffèrent sur les détails ; on s'en étonnera d'autant moins que l'une d'elles, celle de Canterbury, est l'œuvre d'un partisan de Godwin, tandis que l'autre est beaucoup plus tiède pour l'exilé ; mais sur les lignes essentielles elles s'accordent parfaitement. Au contraire le Biographe donne du même épisode un récit radicalement différent. De nos jours ces divergences embarrassèrent beaucoup Freeman ; il s'en tira en s'efforçant d'atténuer les contradictions, et en construisant, avec des renseignements pris de toutes mains, un récit artificiellement cohérent. On ne saurait approuver cette méthode. En fait l'incompatibilité entre les deux Chroniques d'une part, la Vita Aeduuardi *de l'autre, est absolue, ainsi qu'on s'en convaincra aisément en jetant les yeux sur l'excellent tableau synoptique dressé par M. Plum-*

[1] P. 396, v. 76 et 80 ; p 397, v. 293 ; p. 398, v. 300 ; p. 424, v. 1256.
[2] Pour les références, voir l'édition Luard à la table.

mer dans les notes de son édition des Chroniques [1]. *Il faut rejeter l'un ou l'autre récit. Mais comment repousser celui des Chroniques que nous savons avoir été rédigées indépendamment l'une de l'autre dans deux monastères différents, au fur et à mesure des événements ? Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le Biographe, grand admirateur lui aussi de Godwin, a laissé échapper ici une belle occasion de chanter les louanges de son héros. En 1051 les gens de Douvres s'étant pris de querelle avec la suite d'Eustache de Boulogne, beau-frère de S. Édouard, le roi, embrassant la cause de son parent — un étranger — commanda à Godwin, comte de Kent, de châtier la ville ; le comte refusa ; telle fut, nous disent, d'un commun accord, les deux Chroniques l'origine première de sa disgrâce. On devine tout ce qu'un panégyriste aurait pu tirer de ces faits. Le Biographe les a certainement ignorés. Eût-il, sans cela, attribué à la brouille entre Godwin et Édouard, une tout autre cause ? Mais, s'il a vraiment écrit dans l'entourage de la reine Édith, par quelle raison pourra-t-on expliquer son ignorance ?*

L'an 1061, un des fils de Godwin, Tostig, se rendit à Rome. Un pareil voyage accompli par un homme si haut placé, dans des conditions qui faisaient de lui un ambassadeur en même temps qu'un pèlerin, ne pouvait passer inaperçu ; toutes les Chroniques l'ont enregistré [2]. *Le Biographe l'a connu ; il en a parlé ; mais à l'en croire, parmi les fils de Godwin, Tostig n'aurait pas été le seul à visiter le tombeau de S. Pierre. Comme lui, mais non pas à sa suite, une autre année (aucune précision de date ne nous est donnée) son frère Harold s'en serait allé, à son tour,* ad confessionem Apostolorum [3]. *Sur ce point, le Biographe n'est pas tout à fait notre source unique ; un autre auteur a mentionné l'expédition d'Harold ; c'est un écrivain de date assez basse — début du XIII[e] siècle — qui, travaillant au monastère de Waltham, que jadis Harold avait fondé, semble bien n'avoir, en accueillant cette tradition, eu d'autre objet que de chercher à authentifier des reliques soi-disant rapportées de Rome par le créateur de sa maison ;*

[1] T. II, p. 235. Cf. FREEMAN, t. II, p. 599, Note R.
[2] Cf. infra p. 48.
[3] P. 410. Cf. FREEMAN, t. II, p. 665, Note MM.

on ne saurait prendre son témoignage au sérieux[1]. *Aucune des chroniques contemporaines — unanimes comme on l'a vu à signaler le voyage de Tostig — ne fait allusion à celui de Harold*[2]. *Si le Biographe a dit vrai, leur silence demeure inexplicable ; mais contre ce silence, que vaut l'affirmation du Biographe ? On ne peut s'empêcher de penser qu'une fois de plus il s'est trompé.*

Je passe rapidement sur quelques autres erreurs, certaines ou vraisemblables : le couronnement de S. Édouard localisé à Canterbury alors qu'incontestablement il se fit à Winchester[3] *; l'inexplicable parenté établie entre S. Édouard et le roi de France Henri Ier*[4] *; le lieu d'exil de la reine Édith en 1051 placé à Wilton, alors que les autres sources indiquent Wherwell*[5] *; — et j'en arrive à la conception même de l'œuvre : là, à mon avis, est la preuve la plus éclatante de son inauthenticité.*

La Vita Aeduuardi *est un écrit à bien des égards très étrange. Elle semble en particulier s'écarter délibérément des principes de la littérature hagiographique. Qui dit hagiographie dit d'ordinaire panégyrique. Exalter les vertus du saint par dessus toutes celles de son entourage, au besoin passer sous silence les quelques ombres, si légères soient-elles, qui pourraient altérer l'absolue blancheur de sa physionomie, telles sont les règles du genre. Ici rien de pareil. Sans doute le Biographe considère bien Édouard comme un saint, comme un homme très vertueux et très pur, aimé du Seigneur, qui a des visions et fait des miracles ; mais à le lire avec soin, on s'aperçoit aisément que son admiration pour le pieux roi comporte des réserves. Les faiblesses politiques du règne que les hagiographes postérieurs, Osbert de Clare par exemple, trouveront tout naturel de taire, il les étale au grand jour. Lorsqu'il*

[1] *Vita Haroldi*, c. VII, éd. Giles, *Vita quorundam Anglo-Saxonum (= Caxton Society)*, p. 63. Il est fait allusion, d'une façon vague, aux voyages d'Harold dans le petit traité *De inventione sanctae crucis nostrae*, écrit vers la fin du XIIe siècle, à Waltham également, c. XIV. Giles, op. cit., p. 292.

[2] Cf. Freeman, t. II, p. 665.

[3] P. 395, l. 198. Cf. *Two Saxon Chronicles*, t. II, p. 221.

[4] P. 395, l. 216.

[5] P. 403, l. 488. Cf. *Two Saxon Chronicles*, t. II, p. 238.

montre Édouard en conflit avec Godwin ou les siens, c'est au comte, non au roi, que va sa sympathie ; il compare Godwin devant Édouard à David devant Saül[1] *: traiter un prince de Saül, le compliment paraîtra médiocre. La raison de cette attitude singulière est évidente. La reine Édith n'est-elle pas la fille de Godwin ? J'ai déjà dit quelle place la reine tient dans l'œuvre du Biographe ; il fait sans cesse son éloge ; c'est à elle en même temps qu'au roi qu'il « voue » son travail*[2] *; quand elle est exilée c'est pour elle que, discrètement, mais nettement, il prend parti*[3] *; il va même jusqu'à la mettre expressément au-dessus de son mari*[4] *: Édouard est généreux, mais Édith plus généreuse encore*[5] *: Édouard fait bâtir une église à Westminster, Édith en même temps en élève une autre à Wilton ; pieuse émulation, lutte pacifique dont l'épouse sort victorieuse. « L'église atteignit plus vite la perfection, parce que la sage reine avait conçu son projet avec plus de modération*[6]*. » En vérité, de cette Vie de S. Édouard, S. Édouard n'est pas le héros ; elle a une héroïne, qui est Édith. Tout se passe comme si le dessein du Biographe avait été, non pas de chanter les vertus d'Édouard et de propager son culte, mais, Édouard passant déjà partout pour un saint, de lui associer dans la vénération des fidèles la reine, sa femme, de lui donner, si j'ose employer ici un terme païen, une* parèdre. *Tel est bien en effet, à mon avis, le sens de l'œuvre ; telle est la seule explication qui nous livre la clef de ses bizarreries. Or, pour qu'un pareil projet fût possible, ou même concevable, il fallait de toute évidence qu'Édouard fût déjà, sinon canonisé par Rome, du moins placé par l'opinion quasi unanime du peuple anglais au rang des saints. Qu'il doive être considéré*

[1] P. 406, l. 619 et suiv

[2] P. 427, l. 1350.

[3] P. 403 et suiv.

[4] P. 415, l. 919-920. « Plerumque etiam ipsa praeire videbatur. » Le ms. donne *ipse* ; mais le contexte impose la correction *ipsa* proposée par Luard ou, mieux peut-être, *ipsi* (ce qui fournit le même sens).

[5] P. 415, l. 920. « Nam cum ipse interdum daret, illa largiebatur. »

[6] P. 418, l. 1036 et suiv. « Contendunt hinc rex, illinc regina, contentione Deo grata, in invicem quoque non iniocunda. Sed hoc tanto citius ad perfectum surrexit, quanto a sapiente regina moderatius coeptum. »

comme digne des autels, c'est ce que le Biographe ne cherche nullement à démontrer ; tout l'ouvrage suppose cette vérité universellement reçue [1]. *Elle l'était en effet dès le début du XIIe siècle. Mais avant 1076, non pas. A l'époque où l'on place d'ordinaire la composition de la* Vita Aeduuardi, *Sulcard, comme on l'a vu plus haut, rédigeait son histoire des origines de Westminster ; il travaillait, près de la tombe du roi, dans le monastère même qui devait devenir le lieu préféré du culte rendu par les Anglais à leur ancien souverain, le centre de rayonnement de la légende. Pour lui cependant le bienfaiteur de sa maison, qu'il respecte et admire, n'est encore qu'un prince excellent, sans plus. Comment croire qu'au même moment, aux yeux d'un autre écrivain, la sainteté d'Édouard ait paru assez bien établie pour permettre qu'on en fît sans trop de peine rejaillir le prestige sur la femme qui avait été sa compagne et qu'on présentait maintenant comme son égale, sinon sa supérieure en vertu. Une pareille idée n'a pu germer dans un cerveau anglais que quelques dizaines d'années plus tard, au bas mot.*

Ainsi tout nous empêche d'admettre que l'œuvre du Biographe, quoi qu'ait tenté de nous suggérer son auteur, ait été composée entre 1067 et 1077 dans l'entourage de la reine Édith ; elle renferme une fausse prophétie qui n'a pu être imaginée qu'après 1103 ; des erreurs multiples y dénoncent un écrivain mal instruit des faits qu'il relate ; l'esprit général qui l'anime révèle un état du culte de S. Édouard qui nous reporte au plus tôt au début du XIIe siècle. S'il est vrai qu'une œuvre qui se donne pour ce qu'elle n'est point doive être dite apocryphe, cette épithète s'appliquera justement, selon moi, à la Vita Aeduuardi regis qui apud Westmonasterium requiescit.

Mais quand ce texte a-t-il été rédigé ? et dans quelles circonstances ? Il faut essayer de répondre à ces questions ; je vais indiquer la solution à laquelle je suis arrivé ; mais je tiens à ne pas la présenter comme meilleure qu'elle ne me le paraît. Autant que le mot un peu ambitieux de certitude convient aux démonstrations de la critique historique, je con-

[1] Cf. p. 435, l. 1605. « Revelatum vero, ut supra texuimus, sanctum adhuc viventem in mundo » et tout ce qui suit concernant les miracles accomplis sur la tombe.

sidère comme certain que la Vita Aeduuardi *est postérieure à 1103 ; je ne propose au contraire la théorie qui va suivre que comme la moins invraisemblable de celle que l'on peut concevoir.*

Examinons tout d'abord le manuscrit unique qui nous a conservé l'œuvre du Biographe. Il ne porte pas de date, mais de l'étude de ses caractères paléographiques, on peut tirer une indication chronologique, au moins approximative. Il a dû être exécuté vers la fin du XIIe siècle, disons, pour fixer les idées, avant 1200. C'est donc entre 1103 d'une part — naissance du prince Guillaume, à quoi fait allusion la célèbre prophétie — et 1200 environ de l'autre que se placera la composition de la Vita Aeduuardi. *Voilà un premier résultat, modeste mais sûr. Cherchons maintenant à serrer la question de plus près.*

Dans la première moitié du XIIe siècle, deux historiens, outre le Biographe, ont raconté la vie de S. Édouard : Guillaume de Malmesbury, Osbert de Clare. Peut-on relever dans leurs écrits les traces d'une influence exercée sur eux par le Biographe ou, inversement, chez le Biographe la marque d'emprunts faits à Guillaume ou à Osbert ?

Dans les Gesta Regum *de Guillaume de Malmesbury, les passages consacrés aux miracles et prophéties du Confesseur font l'effet en quelque sorte d'un corps étranger. Ils renferment en particulier, au sujet de la chronologie des empereurs byzantins, des erreurs et omissions énormes qui jurent avec la liste, fort exacte, de ces souverains, que l'on rencontre dans une autre partie de l'ouvrage* [1] *: tout indique qu'arrivé à ce point de son*

[1] G. de Malmesbury raconte que les conseillers de S. Édouard, désireux de vérifier l'exactitude d'une vision, envoyèrent des ambassadeurs « Manicheti Constantinopolitano imperatori » (t. I, p.275). Il s'agit évidemment de Georges Maniakes, qui, en 1042, à l'avènement de Constantin IX Monomaque, se fit proclamer empereur par l'armée d'Italie, qu'il commandait ; mais Maniakes, tué dans un combat près de Durazzo, au début de 1043, alors qu'il marchait sur la capitale de l'Empire, ne régna jamais à Constantinople. Il avait cessé de vivre avant même le couronnement d'Édouard (3 avril 1043). Cf. GELZER, *Abriss der byzantinischen Kaisergeschichte*, p. 1003. Voilà donc une première erreur à l'actif de notre historien. Plus loin Guillaume énumère les empereurs qui vinrent après Maniakes (p. 276) ; le successeur immédiat de celui-ci eût été, d'après lui, *Diogenes*, c'est-à-dire Romain IV Diogène, proclamé en décembre

travail Guillaume se borna purement et simplement à reproduire un texte antérieur, qu'il avait sous les yeux, sans se préoccuper de le mettre en harmonie avec ses propres connaissances. D'autre part ses récits présentent avec les développements du Biographe sur le même sujet des ressemblances frappantes, allant parfois jusqu'à une absolue identité de termes. Il faut donc ou que Guillaume ait copié le Biographe, ou le Biographe Guillaume, ou bien qu'ils aient puisé tous les deux à une source commune. Cette dernière hypothèse me paraît la seule vraisemblable. En effet les analogies entre les deux œuvres se limitent strictement aux témoignages de la vertu surnaturelle du saint. Si Guillaume, comme on l'a cru d'ordinaire, s'était inspiré du Biographe, pourquoi eût-il retenu de son modèle uniquement les traits relatifs à la vie miraculeuse de S. Édouard, laissant de côté tant de détails pittoresques touchant l'homme et le roi, notamment ce portrait [1], *un des meilleurs morceaux de la* Vita Aeduuardi, *qui appelait pour ainsi dire l'imitation ? De même rien chez le Biographe ne révèle la lecture des* Gesta Regum *dans leur ensemble. On doit supposer que les deux auteurs, chacun de leur côté, incorporèrent à leur narration un écrit, aujourd'hui perdu, un recueil de miracles et de visions, composé sans doute à Westminster, peut-être ces « cédules » dont parle Osbert de Clare. Rien d'étonnant à ce que ce petit traité ait disparu par la suite, ab-*

1067 ; les règnes de Constantin IX, Théodora, Michel VI, Isaac I et Constantin X sont donc passés sous silence. Le reste de la liste (de Romain Diogène à Alexis Comnène) est exact. Cf. infra p. 103. Reportons-nous maintenant au t. II, § 356, p. 412-13, des mêmes *Gesta Regum* Nous y trouvons un tableau parfaitement correct des empereurs du XII[e] siècle (l'interversion, p. 413, de Nicéphore III et Michel VII, peut être considérée comme un lapsus). Maniakes n'y figure point et les règnes ci-dessus omis y défilent en bon ordre. Guillaume évidemment ne s'est pas préoccupé de rétablir l'harmonie entre ses sources. Il est fâcheux que nous ayons perdu le passage du Biographe, où, peut-être, était relatée la vision des Sept Dormants ; nous ne saurons jamais s'il renfermait, au sujet de la chronologie byzantine, les mêmes indications erronées que Guillaume. Cf. infra p 34, n. 3.

[1] P. 396, l. 246 et suiv. Il y a aussi chez Guillaume un court portrait (§ 220, p. 272) ; il présente bien entendu quelques analogies avec celui du Biographe, puisque le personnage portraituré est le même ; mais rien qui sente l'imitation verbale.

sorbé dans la littérature hagiographique dont il avait été le germe originel et le premier noyau.

Ainsi il n'y a aucune raison de penser que Guillaume de Malmesbury ait jamais lu le Biographe, ou le Biographe Guillaume. Entre le Biographe et Osbert de Clare au contraire les rapports sont beaucoup plus étroits. Un peu partout dans les deux ouvrages, les ressemblances verbales sont assez nombreuses [1]; le portrait de S. Édouard, en particulier se retrouve des deux parts pareil presque en tous points [2]. On ne peut guère douter que l'un des deux hagiographes n'ait copié l'autre. Mais lequel fut l'imitateur et lequel l'original ? Question infiniment délicate. Il semble bien que la tradition apparaisse chez Osbert sous une forme plus développée, plus épanouie : deux des plus célèbres visions de S. Édouard — révélation de la mort du roi de Danemark, apparition de Jésus dans l'hostie — qui se rencontrent chez lui manquent chez le Biographe [3].

[1] Comparez par exemple le récit du couronnement de S. Édouard, chez le Biographe, p. 394-95, l. 195 et suiv., chez Osbert, infra p. 73. On y retrouve les mêmes expressions (« festivo... tripudio » par exemple) et les mêmes erreurs : sacre à Canterbury, parenté d'Henri Ier de France avec S. Édouard. Toutefois Osbert, au lieu de citer, comme le Biographe, parmi les rois étrangers qui félicitèrent S. Édouard, le roi de Danemark, prend soin d'indiquer expressément que « seule la farouche et orgueilleuse Dacie » se tint alors à l'écart : c'est qu'il avait à raconter plus loin la vision du saint contemplant en esprit la mort de son ennemi danois, au moment où celui-ci partait pour une expédition contre l'Angleterre (infra, p. 75), et qu'il voulait maintenir l'harmonie dans son récit ; le Biographe ne connaissait pas ce miracle. Comparer aussi Biographe, p. 396, l. 234 et suiv., avec Osbert, p. 73, l. 25 ; ce qui concerne l'aspect du cadavre du saint après la mort : Biographe, p. 434 ; Osbert, p. 111. Naturellement les longs développements, sur un mode dithyrambique, que le Biographe consacre à la reine Édith et à toute la famille de Godwin ne se retrouvent pas chez Osbert. Osbert n'est pas « godwiniste » : pourquoi l'eût-il été ?

[2] Biographe, p. 396, l. 246 et suiv. ; Osbert, p. 74.

[3] Cf. infra p. 56. Manque également chez le Biographe, *tel que nous le lisons aujourd'hui*, la vision fameuse de S. Édouard, contemplant le sommeil des Sept Dormants (infra p. 98). Mais nous ne possédons plus la *Vita Aeduuardi* dans son entier ; notre manuscrit unique est incomplet, et l'une de ses lacunes (éd. Luard, p. 430) occupe précisément la place qui dans la suite du récit devrait naturellement échoir à l'épisode des sept jeunes gens d'Éphèse (cf. infra p. 103, n. 2). L'omission apparente que je viens de signaler

On sera naturellement tenté de croire à l'antériorité de l'œuvre la plus maigre ; si le Biographe avait connu ces deux miracles, pourquoi les eût-il passés sous silence ? C'est dans ce sens-là aussi que porte à conclure l'étude du style des deux auteurs. Des modes d'expression si particuliers d'Osbert, de son emphase rien ne se retrouve chez le Biographe ; on a souvent le sentiment qu'Osbert amplifie le Biographe, jamais le sentiment contraire. Enfin Osbert, parlant de la reine Édith, indique qu'elle fut célébrée en vers et en prose[1] *; comment ne pas songer à voir là une allusion à la* Vita Aeduuardi, *œuvre mêlée de poésie et de prose, où la reine tient tant de place ? Le Biographe aurait donc été le modèle ; Osbert dériverait de lui. Ces considérations ont leur prix ; mais elles sont un peu fragiles. Nous ne saurions guère avoir, pour l'instant, qu'une impression ; elle ne se transformera en quelque chose de plus certain que le jour où nous serons parvenu à établir, par des données de fait, la date approximative du Biographe. Mais c'est précisément cette date que nous cherchons ; comment la fixer ?*

On peut y parvenir, je crois, en s'appuyant sur un passage qui a déjà plus haut retenu notre attention : la prophétie d'Édouard mourant.

*Laissant de côté pour l'instant le texte même du Biographe, cherchons à suivre dans l'hagiographie du XII*e *siècle les formes diverses prises par cette vision fameuse et ses gloses : dans l'histoire de ce motif littéraire, nous verrons se refléter en raccourci les vicissitudes politiques traversées par l'Angleterre elle-même.*

Voici d'abord Guillaume de Malmesbury. C'est grâce à lui, comme l'on sait, que nous connaissons l'interprétation officielle donnée après 1103 au thème de l'arbre coupé. Mais cette

risque donc d'être simplement l'effet d'un malencontreux hasard ; l'on ne peut rien fonder sur elle. Il paraît certain, au contraire, que le Biographe ignorait la vision relative au roi de Danemark, puisqu'il mentionne ce prince parmi ceux qui congratulèrent S. Édouard à son avènement (supra, p. 34, n. 1). Rien ne permet de supposer que la première lacune du manuscrit (Luard, p. 397) correspondе à la vision de l'hostie.

[1] Infra p. 75. « Edeiha deligitur, que, versu et prosa celebris et eximia.... »

interprétation, qu'il relate en historien, il n'y croit pas, ou mieux, il n'y croit plus : « autant en emportèrent les vents, » écrit-il à son sujet[1]*. Pour comprendre son attitude, reportons-nous par la pensée à l'époque où il composait son grand ouvrage : 1124 ou 1125, avant le 23 mai de cette dernière année. Le prince Guillaume, jadis chargé de tant d'espoirs, tige reverdissante qui devait jaillir du vieux tronc anglais, n'est plus : il a péri le 25 novembre 1120 dans le naufrage de la Blanche Nef. Des enfants issus de l'union de Henri Beauclerc avec Édith un seul subsiste : c'est une fille, Mathilde, mariée à l'empereur Henri V ; depuis son enfance elle vit en Allemagne, auprès de son époux ; personne n'imagine que cette souveraine étrangère puisse un jour régner sur la terre anglaise. A la mort du roi Henri, qui héritera de son trône ? Nul ne le sait, bien que beaucoup, sans doute, parmi ses sujets, songent à son neveu, le fils de son frère aîné, Guillaume Cliton. En tout cas le futur souverain, quel qu'il soit, ne descendra pas de Cerdic. Guillaume n'a pas cessé de croire à l'authenticité des paroles dernières qu'une tradition, répandue autour de lui, attribue à S. Édouard, parce que son esprit critique n'est pas assez aiguisé pour l'engager à les rejeter ; mais il n'en retient plus guère que la première partie, celle qui annonçait à l'Angleterre d'obscures et terribles calamités ; le reste n'a plus pour lui qu'un sens très vague ; comme jamais on n'a vu un tronçon revenir à sa souche, il pense sans doute que S. Édouard par cette métaphore a simplement voulu dire que les maux du pays seraient éternels. « La vérité de la prophétie, » écrit-il dans son commentaire « nous en faisons l'expérience : l'Angleterre est devenue le logis des étrangers, le domaine d'une race qui n'est pas la nôtre..... il n'y a point d'espoir que ces misères finissent jamais*[2]*. » Ainsi le symbole inventé autrefois par les conseillers de Henri Beauclerc afin d'illuminer d'espérance le début d'un nouveau règne est devenu pour le moine de Malmesbury un motif de pessismisme.*

[1] T. II, § 419, p. 496. « Huiuscemodi enim opinionem tulerunt aurae. »

[2] T. I, § 226, p. 277. « Huius ergo vaticinii veritatem nos experimur, quod scilicet Anglia exterorum facta est habitatio et alienigenarum dominatio. Nullus hodie Anglus vel dux, vel pontifex, vel abbas ; advenae quique divitias et viscera corrodunt Angliae ; nec ulla spes est finiendae miseriae. »

L'interprétation d'Osbert de Clare est analogue ; elle est dans son expression plus nette encore. « Le roi, imbu de l'Esprit divin, choisit comme point de comparaison une chose impossible[1]. » *Nous sommes en 1138. Depuis les* Gesta Regum, *l'Angleterre a été secouée par des rivalités dynastiques. L'impératrice Mathilde, devenue veuve, et sans enfants de son premier mariage, a été rappelée en Angleterre par son père Henri Ier ; les grands l'ont acceptée pour héritière du royaume. Mais, à la mort de Henri, elle n'a pu effectivement se faire reconnaître comme reine. Un aventurier, son cousin Étienne de Blois, s'est emparé de la couronne. Il règne au moment où Osbert écrit ; bien plus, on l'a vu, Osbert écrit pour lui. Comme Guillaume de Malmesbury, le prieur de Westminster doit répéter l'illustre prophétie, devenue partie intégrante de la légende du Confesseur ; mais, sous peine de trahir la cause du roi son protecteur, il ne peut lui donner de sens précis*[2].

Passons à Ailred. Avec lui tout change. Il s'élève contre les écrivains qui prêtent au roi mourant l'intention de « se servir comme point de comparaison d'une chose impossible[3] » *: allusion transparente à son prédécesseur Osbert. Pour le nouvel hagiographe la prophétie est fort claire ; elle s'est accomplie, le tronçon détaché de l'arbre a regagné sa souche. C'est qu'en cette année 1163 où l'abbé de Rievaulx va « offrir » son ouvrage sur le tombeau même du saint, à Westminster, l'Angleterre a pour souverain Henri II Plantagenet, fils, par un second mariage, de l'impératrice Mathilde, petit-fils par conséquent de Henri Beauclerc et de la reine Édith, descendant lointain des vieux rois du Wessex. A ce prince est dédiée la nou-*

[1] « Rex, Dei spiritu imbutus, ex impossibili statuit similitudinem. » Infra p. 109 : l'expression, mais non le sens général, empruntée au Biographe, ou à une source commune ; infra p. 39, n. 1.

[2] La femme d'Étienne de Blois, la reine Mathilde de Boulogne, descendait elle aussi de Ste Marguerite d'Écosse dont elle était, par sa mère, la petite-fille ; elle appartenait donc, et ses fils par elle, à la lignée de Cerdic ; mais les partisans d'Étienne, qui ne fondait sa propre légitimité que sur l'élection et la consécration par l'Église, ne pouvaient guère se risquer à invoquer, de quelque façon que ce fût, le droit héréditaire ; ils ne paraissent pas avoir jamais fait usage de ce titre anglo-saxon. Sur l'attitude d'Étienne vis-à-vis du principe d'hérédité, cf. J. H. Round, *Geoffrey de Mandeville* (Londres, 1892), p. 26 et suiv.

[3] Col. 401, 1-20.

velle Vie de S. Édouard. Comment oublier qu'en lui la vision a été couronnée d'effet ? Il convient même de préciser mieux qu'autrefois les traits de l'image. Osbert se bornait à noter vaguement que l'arbre, une fois rétabli dans son intégrité, devait reverdir et fructifier. On symbolisera désormais, avec plus d'exactitude, dans les différents stades de la végétation les différentes générations de la famille royale : l'arbre fleurit d'abord, il porte ensuite un fruit. « L'arbre fleurit » explique doctement Ailred « lorsque, fille des deux races, l'impératrice Mathilde vit le jour. Il porta fruit lorsque de Mathilde naquit notre Henri, étoile du matin, pierre angulaire en qui s'unirent les deux peuples. » Et l'hagiographe officiel célèbre la fusion des nations : « Voici que l'Angleterre a un roi incontestablement anglais ; elle a des évêques et des abbés, des princes, des chevaliers excellents, qui appartiennent à cette même nation anglaise, car ils sont issus de mariages où se mêlèrent les deux races [1]. »

Telle fut la forme sous laquelle se fixa pour l'avenir l'ultime vision de S. Édouard ; telle fut l'interprétation, désormais classique, qu'en devaient invariablement donner, à la suite d'Ailred, chroniqueurs, hagiographes et rimeurs [2].

Revenons maintenant au Biographe.

Le masque qu'il avait pris l'empêchait, comme on l'a déjà vu, de s'expliquer clairement ; il feignait d'écrire peu après la mort du saint roi ; par quelle aberration eût-il pu prétendre connaître déjà par expérience le sens véritable de la prophétie ? On ne saurait douter néanmoins qu'à la différence de Guillaume de Malmesbury ou d'Osbert il n'ait cru que vraiment le tronçon détaché de l'arbre devait un jour rejoindre la

[1] Col. 401, l. 36. « Floruit sane arbor, quando de utroque semine imperatrix Matillis processit. At tunc fructum fecit, quando de ipsa noster Henricus velut lucifer matutinus exoriens, quasi lapis angularis utrumque populum copulavit. Habet nunc certe de genere Anglorum Anglia regem, habet de eadem gente episcopos et abbates, habet et principes, milites etiam optimos, qui ex utriusque seminis conjunctione procreati aliis sunt honori, aliis consolationi. » Ailred faisait déjà allusion à la prophétie de S. Édouard dans sa dédicace au roi, col. 370, l. 31 et suiv. J'ignore quelle est la prophétie de S. Dunstan mentionnée col. 401, l. 50.

[2] Cf. *Lives of Edward the Confessor*, éd. LUARD, p. 132, v. 3805 et suiv. ; *Romania*, t. XL (1911), p. 57, c. 51.

souche. C'est ce qu'il insinue discrètement en ces termes : « Il n'est pas possible chez les hommes *de voir un arbre coupé se mettre en mouvement de lui-même..... Dieu, s'il regarde nos cœurs, n'y trouve rien qui l'engage à arrêter ses coups...... Cette révélation, tirée d'une comparaison avec une chose impossible, n'est pas parvenue à nous terrifier ; nous ne nous préoccupons pas d'apaiser par nos repentirs, par nos cris vers Dieu la colère divine. A quoi saurions-nous donc nous attendre, sinon à cette lamentable issue : un massacre général, — à moins toutefois que la clémence infinie et inestimable du Seigneur* à qui tout est possible, *ne prenne les devants sur notre dureté de cœur en nous accordant, par une grâce toute gratuite, son pardon et sa bénédiction* [1]. » *Paroles d'espoir, d'un tout autre ton que la conclusion désolée de Guillaume de Malmesbury. Or la prophétie n'a pu paraître susceptible de réalisation qu'à deux moments : du vivant du prince Guillaume, c'est-à-dire entre 1103 et 1120, et après 1154, date de l'avènement de Henri Plantagenet. D'autre part on ne rencontre ici aucun effort pour tenir compte de l'ordre des générations depuis la reine Édith jusqu'à Henri : lorsque le tronçon aura été rattache à la souche, il se reprendra « à verdir et à fructifier », est-il dit tout uniment. Il semble donc bien que la succession héréditaire envisagée soit très simple ; telle que celle d'une mère transmettant à son fils son sang royal. C'est selon toute probabilité à Guillaume, fils d'Édith, non à Henri II, fils de Mathilde, que pensait le Biographe. On en conclura*

[1] P. 432, l. 1525 et suiv. « Unde non inmerito demonstratur benedicto regi a nobis migraturo revelatio, impossibilitatis ad similitudinem, inquam, nostrae infinitae et obduratae iniquitatis. Neque enim arborem abscisam per se movere, vel semel suci sui gratia destitutam, solide trunco suo incorporari et virescere et fructificare apud homines est possibile. Nos quoque cum ob nostrorum scelerum meritum Deum videmus irasci populo, nec a nobis aliqua procedit saltem pro nobis poenitudo vel confessio, quae vel quando tantorum malorum sperari poterit remissio ? Si ad nos Deus respicit, nihil (proh dolor !) in nostris invenit, unde a feriendo cessare possit. ... Sed cum nondum terremur ex impossibilate praedictae revelationis et adhuc non sedamus, vel poenitendo vel ad Deum clamando, iram suae indignationis, quid praestolamur praeter infelicem exitum internicionis, nisi illa infinita et inaestimabilis Domini clementia, cui omnia sunt possibilia, solito [more] duritiam nostram praeveniat illa remissione et benedictione sua gratuita. »

que son œuvre fut sans doute composée au plus tôt en 1103, au plus tard en 1120. Bien qu'elle perde la valeur d'une source proprement contemporaine, elle demeure ainsi la plus ancienne des Vies de S. Édouard qui soient venues en notre possession, antérieure à Osbert, antérieure même à Guillaume de Malmesbury.

Mais comment expliquer l'esprit si singulier qui l'anime et la fiction bizarre sur laquelle elle repose, se présentant comme dédiée à la reine Édith, morte bien avant 1103 ?

Un écrit de ce genre, au XIIe siècle, a quelques chances d'avoir été rédigé dans un établissement ecclésiastique. Vers quel lieu tourner nos regards ? Un nom vient d'abord à la pensée : celui du monastère qui fut le premier et le plus éclatant foyer du culte de S. Édouard : Westminster. Mais il faut l'écarter. L'illustre maison, sans cesse présente à l'esprit d'Osbert de Clare, chez le Biographe paraît à peine. Sans doute il signale qu'Édouard en fit rebâtir l'église : comment eût-il ignoré ou passé sous silence un fait connu de tous ? cette église même, il l'avait sans doute visitée, puisqu'il nous en a laissé une description dont l'exactitude d'ailleurs, faute de moyens de contrôle, ne pourra jamais être vérifiée [1]. Mais il ne s'intéresse nullement aux privilèges des moines. La suite d'événements par où la tradition expliquait les générosités royales — vœu fait par Édouard d'aller à Rome, obstacles mis par les grands à son départ, décision prise par le roi, renonçant à son premier dessein, d'employer l'argent rassemblé pour le pèlerinage à construire en Angleterre, sous l'invocation de S. Pierre, un sanctuaire, qui sera Westminster — tout ce beau récit, qui se répétait déjà au temps de Sulcard, ici ne trouve point d'écho. D'autres hagiographes, écrivant la Vie du saint roi, ont cherché leur inspiration auprès de son tombeau ; le Biographe ne doit point compter parmi eux.

En revanche une autre abbaye, moins célèbre, tient dans son œuvre une place relativement importante. C'est une communauté de femmes vivant sous la règle de S. Benoît : Wilton en Wiltshire. Il la cite à plusieurs reprises. Il paraît avoir puisé à ses traditions. Seul entre tous les historiens, il sait qu'en 1065, au moment de la révolte du Northumberland, S. Édouard

[1] P. 417. Cf. J. Armitage Robinson, *Archaeologia*, 1910.

se trouvait à Britford ; il a soin d'ajouter que cette localité est voisine de « la ville royale de Wilton[1] *» ; elle en est en effet fort proche. Sans doute les gens de la ville se rappelaient le séjour fait par le roi tout près d'eux, en un instant aussi grave. Seul également, entre tous les auteurs de son temps, le Biographe nous a conservé le souvenir du temps passé par la reine Édith, dans son enfance, chez les religieuses de Wilton, qui furent ses éducatrices*[2] *; seul il a raconté comment fut reconstruite par cette élève reconnaissante l'église abbatiale du lieu*[3] *; il met l'œuvre accomplie là par la souveraine en parallèle avec celle de son époux à Westminster ; et dans ce dyptique, c'est vers la plus obscure des deux fondations que vont ses préférences. C'est en l'honneur de « la nouvelle épousée de Dieu » offerte au Seigneur par Édith qu'il entonne un « symbolique épithalame*[4] *». Tout nous invite à penser qu'il écrivait lui-même dans le « lieu charmant*[5] *», embelli par la reine, ami ou dépendant du monastère, peut-être chapelain des nonnes*[6].

[1] P. 422, l. 1172. Il s'agit de Britford, comté de Wilts.
[2] P. 403, l. 488.
[3] P. 418, l. 1014 et suiv.
[4] « Typicum epithalamium », p. 419, l. 1065 et suiv.
[5] « Amoenum... locum », p. 419, l. 1063.
[6] On lit dans la *Vita*, p. 427, à propos des guerres de Harold contre les Gallois, les deux vers suivants (v. 1327-8) : « Si non describis hostilia bella Griphini — Vel busam vetitum corporibus fluere », qu'on peut traduire ainsi (c'est la muse qui parle à l'hagiographe) : « Si tu ne veux pas décrire les guerres soutenues contre Grifyn, ni la *busa* roulant un liquide interdit aux corps [du sang ?] » Le second vers est singulièrement obscur ; mais le sens général après tout se laisse deviner. Un seul mot résiste, semble-t-il, à toute interprétation : *busa*. J'ai à peine besoin de faire remarquer qu'il n'appartient point à la langue latine ; mon collègue et ami M. Pons veut bien m'assurer qu'on ne saurait non plus le rapprocher d'aucun mot anglo-saxon. Luard, p. 427, n. 1, a proposé d'avoir recours au flamand où le substantif féminin *buis* signifie tuyau, et quelquefois aussi, semble-t-il, canal d'irrigation ; dans ce dernier sens on trouve *busa* dans des chartes des Pays-Bas (voir du Cange, à ce mot). Böhmer *(Kirche und Staat*, p. 75, n. 4) adoptant cette hypothèse en conclut ingénieusement que le « Biographe » était sans doute un clerc lotharingien, comme il en était venu, en si grand nombre, en Angleterre, sous le règne du Confesseur. (Les autres raisons, données par Böhmer à l'appui de cette thèse, tombent si

Cherchons maintenant dans quelle mesure ce que nous savons de cette maison religieuse peut aider à expliquer l'œuvre qui probablement vit le jour à son ombre[1]*. L'abbaye de Wilton passait pour très ancienne ; mais sa célébrité ne datait guère que des dernières années du X*e *siècle. En ce temps-là, Édith (ce nom porté par des personnes différentes va sans cesse revenir dans notre récit), fille naturelle du roi Edgar, s'y retira ; elle y mena une vie édifiante, mourut — au cours de l'année 984 — en odeur de sainteté et devint bientôt, sous le nom de S*te *Édith, la patronne de la communauté qu'elle avait embellie de ses vertus. Plus tard son homonyme la reine Édith, fille de Godwin et femme du Confesseur, dont il a déjà été si souvent question dans ces pages, eut à son tour avec le monastère de Wilton les liens les plus étroits : elle y avait été élevée ; elle en fut, comme il a été dit plus haut, la bienfaitrice ; devenue veuve, elle y séjourna quelquefois*[2]*. Nul doute qu'après sa mort sa mémoire n'y ait été pieusement conservée. Quand, vers le début du XII*e *siècle, son ancien époux fut en passe d'être reconnu comme un saint, les nonnes se prirent vraisemblablement à songer qu'à la gloire du mari la femme pouvait et devait être associée. L'ouvrage du Biographe naquit de cette préoccupation. Ce fut une Vie du roi, écrite dans le dessein de vanter la reine ; qui sait ? peut-être de frayer les voies à une canonisation future. Si tel a été le cas, ce que je n'oserais affirmer, la tentative échoua. Jamais Édith fille de Godwin ne fut portée sur les autels.*

Mais pourquoi ce déguisement singulier adopté par le Biographe ? Pourquoi pour chanter les louanges de feu la reine Édith éprouva-t-il le besoin de se faire passer pour son fa-

l'on admet, comme je le fais, que la *Vita* n'a pas été rédigée avant 1103). Mais le rapprochement *busa*, *buis* est-il bien sûr ? Que vient faire là ce canal ? Il y a danger à bâtir une théorie sur un mot d'interprétation très douteuse, transmis par un manuscrit unique. Je soupçonne une erreur de copiste, dissimulant peut-être un nom propre de cours d'eau.

[1] Cf. DUGDALE, t. III, p. 315. Les Vies de Ste Édith *BHL* 2388-91.

[2] Voir dans le *Dictionary of National Biography* l'article Edith. « A charter in the *Liber Albus* belonging to the chapter of Wells proves that she was at Wilton in the Lent of 1072. »

milier, travaillant pour elle, de son vivant ? Observons tout d'abord que nous n'avons le droit de mettre à sa charge, à coup sûr, qu'une demi-tromperie. Peut-être avait-il vraiment connu, dans sa jeunesse, la royale protectrice de Wilton : les dates ne s'y opposent point. Peut-être l'avait-elle effectivement aidé à ses débuts. Le vers déjà cité : « Tu chanteras la reine, venue la première à ton secours », peut très bien ne pas être mensonger. Mais qu'il ait écrit pour elle, avec l'espoir, comme il l'affirme, qu'elle « lirait et relirait » son ouvrage [1], *c'est ce qu'après tout ce qui précède nous ne pouvons plus admettre. D'où vient, encore une fois, qu'il ait essayé de nous induire en erreur ?*

En lui-même un pareil procédé, au fond, n'avait rien d'extraordinaire. Il était familier aux hagiographes, et paraissait sans doute fort innocent. Plus d'une Vie de saint d'époque tardive se donne avec une naïve hardiesse pour l'œuvre d'un disciple ou d'un contemporain. En usant d'une fiction de cette sorte, le Biographe ne croyait peut-être qu'obéir à une des règles du genre littéraire qu'il pratiquait. En l'espèce, cependant, on peut supposer qu'il visait, par son artifice, un but précis. Il écrivait, on le sait, entre 1103 et 1120. Or à cette époque, ou du moins jusqu'au 1er mai 1118, si la reine Édith, femme du Confesseur, n'était plus, il y avait en Angleterre de nouveau une souveraine du même nom, cette princesse de sang anglo-saxon que Henri Beauclerc avait épousée et dont l'union avec le roi normand avait donné lieu à la fameuse prophétie de l'arbre coupé ; elle s'appelait officiellement Mathilde, mais sans doute ses sujets anglais n'avaient point cessé de la désigner par son nom de baptême. Elle aussi avait des liens avec l'abbaye de Wilton ; elle y avait vécu avant d'être tirée de l'obscurité par son mariage. C'était une femme lettrée, à qui les poètes adressaient volontiers leurs vers latins [2] ; *et c'était la descendante de Cerdic, ce qui ne pouvait manquer de toucher le cœur du Biographe, dont toute l'œuvre respire la fidélité aux vieux souvenirs nationaux. Quand il portait aux nues, en des hexamètres et pentamètres laborieux, la reine Édith Ire, quand il s'adressait à cette morte comme*

[1] P. 427, v. 1337.
[2] Cf. Guillaume de Malmesbury, t. II, § 418, p. 494.

à une personne vivante et à une protectrice toujours présente, était-ce vraiment à la veuve du Confesseur qu'allait sa pensée ? ou bien ne faut-il pas voir plutôt dans ces effusions poétiques un délicat hommage, sous le voile de l'homonymie, à la reine du jour, une allusion subtile à des faveurs déjà reçues ou seulement espérées ? Ce n'est là qu'une conjecture ; mais elle a de quoi séduire.

Arrivé au terme de cette longue étude, il convient d'en résumer les conclusions, en marquant, s'il se peut, dans l'exposé des résultats obtenus, les différents degrés de certitude. Je le ferais volontiers comme il suit : la Vita Aeduuardi regis qui apud Westmonasterium requiescit *n'est certainement pas antérieure à 1103* ; *elle fut composée, selon toute vraisemblance, entre 1103 et 1120, à Wilton ; son objet paraît avoir été d'associer à la gloire et peut-être à la sainteté du roi Édouard, sa veuve la reine Édith, bienfaitrice de ce monastère ; il n'est pas impossible que tout en poursuivant ce dessein l'auteur ait cherché en outre à flatter, par de fines allusions, la seconde reine Édith, femme de Henri Beauclerc ; en ce cas l'ouvrage serait antérieur au 1er mai 1118 (date de la mort de cette souveraine). En tout état de causes la* Vita *doit être considérée, en ce qui touche la vie et le règne d'Édouard, comme une source capable de fournir par ci par là des renseignements utiles, mais dans l'ensemble d'autorité extrêmement médiocre.*

III. L'œuvre d'Osbert de Clare : ses sources et sa valeur ; récit de la restauration de Westminster.

« *Saint père de notre patrie, grand roi Édouard..... Osbert né dans le bourg de Clare..... a rassemblé ces traits de la vertu royale, les puisant dans la variété de plusieurs volumes différents et, sous l'inspiration de la gloire de Dieu, a fait de cette diversité une unité*[1]. » *Ainsi s'exprime, dans les dernières lignes de son ouvrage, Osbert de Clare. Ses sources, de son*

[1] Infra p. 123. « Sancte pater patrie nostre et rex insignis Eadwarde... ... ... Hec enim gesta tue regie fortitudinis ex diversorum collegit uarietate uoluminum, et gloria Dei dictante redegit in unum. »

propre aveu, furent donc multiples. Nous ne les connaissons pas toutes. Mais quelques-unes apparaissent avec évidence. Les voici :

1) La tradition orale ; Osbert y fait allusion dans sa lettre à l'évêque de Winchester [1].

2) Un recueil de miracles composé à Westminster, ces « cédules..... écrites par nos saints pères » citées par Osbert lui-même. On sait que cet écrit aujourd'hui perdu est représenté vraisemblablement, dans ses données essentielles, par les parties communes aux Gesta Regum *de Guillaume de Malmesbury d'une part, à la* Vie *du Biographe de l'autre* [2]. *Osbert a largement amplifié tout ce qu'il a pu lui emprunter.*

3) Le Biographe ; j'ai signalé plus haut ses rapports avec Osbert — rapports de modèle à imitateur, nous le savons maintenant, à n'en plus douter.

4) L'histoire de Westminster par Sulcard.

[1] Éd. ANSTRUTHER, p. 116. « Nonnulla vero didicimus ab his qui ea propriis meruerunt oculis cernere, qui usque ad annum quartum, quo Stephanus frater vester regnavit, superstites extiterunt. » Ainsi les derniers contemporains de S. Édouard qu'Osbert a pu connaître ont vécu jusqu'à la quatrième année du règne d'Étienne, qui commença le 22 décembre 1138 (la lettre à Henri de Winchester a été écrite après le 1er mars 1139, car l'évêque y est qualifié de légat du pape, ce qu'il ne fut qu'après cette date : cf. BÖHMER, *Kirche und Staat,* p. 340). A côté de ces vieillards, qui n'avaient sans doute que des souvenirs quelque peu lointains, il faut faire place, parmi les témoins d'Osbert, aux « miraculés » guéris sur la tombe du saint. Osbert fait allusion à eux, au même endroit, en ces termes : « Quaedam autem ab hiis qui haec in semetipsis senserunt audiuimus, quaedam in nobismetipsis, teste Deo et angelis eius, experti sumus. » On remarquera qu'Osbert paraît se ranger lui-même parmi ces bénéficiaires des vertus du saint. Nous savons en effet, par Ailred (col. 410) qu'il passait pour avoir été l'objet d'un miracle de guérison ; mais on ne trouve dans son œuvre aucune narration de ce fait.

[2] V. supra, p. 32-34. Osbert avait-il lu Guillaume de Malmeshury ? Cela est possible, et même, en soi, vraisemblable : mais certain non pas. Les ressemblances entre les deux auteurs peuvent toutes s'expliquer par une source commune, les « cédules » que je viens de mentionner ; elles portent en effet uniquement sur les miracles accomplis par le saint pendant sa vie et ce sont ces mêmes miracles qu'on trouve chez le Biographe (pour les miracles donnés par Guillaume et Osbert et dont l'absence chez le Biographe s'explique uniquement par une lacune du ms., cf. infra, p. 98, n. 1 et 103, n. 2.

5) La Vie de S. Mellitus, évêque de Londres, par Gosselin. L'influence de ces deux derniers ouvrages sur Osbert a été mise en lumière par J. Armitage Robinson, dans un excellent travail, auquel je n'ai qu'à renvoyer [1].

6) Quelques textes diplomatiques provenant de Westminster. Ici un mot d'explication sera nécessaire.

Osbert a inséré dans son récit deux bulles, l'une de Léon IX [2], *l'autre de Nicolas II* [3], *rendues en faveur de Westminster, et une lettre de S. Édouard au second de ces deux papes* [4]. *De plus son exposé des circonstances qui amenèrent S. Édouard à élever au bord de la Tamise une église sous le vocable de S. Pierre présente des ressemblances extrêmement fortes, dans les termes mêmes, avec deux diplômes du saint roi dont nous possédons par ailleurs les originaux, ou soi-disant tels, et plusieurs copies* [5].

[1] *The history of Westminster Abbey by John Flete*, p. 9. L'œuvre de Gosselin (un moine venu de Saint-Bertin en Angleterre et qui mourut vers 1099) est encore inédite. Cf. J. A. ROBINSON, loc. cit., p. 3. L'imitation de Sulcard est également visible au début du chap. VII. Cf. infra, p. 78 et p. 130.

[2] Infra, p. 79 ; reproduite par AILRED, col. 381 ; JAFFÉ-WATTENBACH, n° 4257.

[3] Infra, p. 89 ; AILRED, col. 387 ; JAFFÉ-WATTENBACH, n° 4462.

[4] Infra, p. 88 ; AILRED, col. 387.

[5] Les deux diplômes ont été publiés par KEMBLE, *Codex diplomaticus*, t. IV, p. 173, n° DCCCXXIV et p. 181, n° DCCCXXV, et par DUGDALE, *Monasticon*, t. I, p. 293, n° IV et p. 295, n° VI. L' « original » du premier fait partie de la collection Hatton qui, en 1852, se trouvait à Eastwill, Kent, propriété appartenant au comte de Winchelsea (*The archaeological Journal*, t. XIX, p. 176). L' « original » du second est conservé à Westminster (ch. XX). Parmi les copies, je citerai, sans prétendre être complet, celles des cartulaires de Westminster, British Museum *Cotton Faustina* A III, fol. 25vo et 31vo, *Titus* A VIII, fol. 9 et 11vo et pour le premier un acte notarié, de 1313 à Westminster (ch. XXI). Cf. J. A. ROBINSON, *The history of Westminster Abbey by John Flete*, p. 14. Je dois de précieux renseignements à M. H. H. E. Craster, bibliothécaire à la Bodléienne. La confrontation du texte d'Osbert avec celui des deux diplômes prendrait ici trop de place ; et les ressemblances sont trop évidentes pour qu'il ne suffise pas de renvoyer une fois pour toutes les lecteurs à Kemble ou à Dugdale. Il n'est pas jusqu'à l'orthographe *Otholie* (pour *Athalie*) qui ne se trouve à la fois dans le premier diplôme et chez Osbert. La suscription et l'adresse du premier diplôme, presque textuellement reproduites par Osbert (infra, p. 77,

Ces cinq documents appellent la critique. Mais on ne peut guère les examiner isolément. Ce qu'il nous faudrait, c'est une étude d'ensemble sur les anciens privilèges de Westminster. Une enquête de cette sorte mériterait de tenter un diplomatiste anglais ; elle donnerait sans doute des résultats curieux. Pour bien des raisons, je ne puis songer à l'entreprendre ; elle serait d'ailleurs ici hors de propos. Je me bornerai donc à quelques brèves observations, destinées seulement à éclairer le texte d'Osbert.

Comment S. Édouard conçut-il l'idée de restaurer Westminster ?

Sulcard, tout proche des événements est sur ce point très précis et très bref : Édouard « désireux de remercier Dieu et S. Pierre décida d'aller à Rome. Il annonça son dessein aux grands ; ceux-ci en furent vivement émus ; finalement tous s'unirent pour lui donner le conseil suivant : en l'absence d'un tel seigneur, du pieux roi de la patrie, le royaume récemment pacifié risquerait d'être troublé par des guerres nouvelles ; qu'Édouard demeurât donc, et qu'avec l'argent destiné au pèlerinage il réparât un lieu consacré à S. Pierre[1]. » *Le roi accepte et rebâtit Westminster. On voit qu'il n'est pas question d'une intervention quelconque de la part de la papauté.*

Chez Osbert au contraire, pour la première fois dans une source narrative, on rencontre un récit beaucoup plus développé, qui deviendra traditionnel. Édouard veut partir ; les grands cherchent à l'en dissuader ; il ne consent à renoncer à son projet qu'à condition d'être absous de son vœu par le pape ; il envoie donc vers celui-ci — Léon IX — deux évêques, Eldred de Worcester et Hermann de Wiltshire ; Léon IX les accueille aimablement et leur remet une bulle qui relève Édouard de son serment, à condition qu'il fonde ou restaure un monastère en l'honneur de S. Pierre. Le roi obéit ; et conformément

lignes 18-20) qui les met dans la bouche même du roi font à cette place le plus singulier effet.

[1] Infra, p. 130. « Hic ergo, ut Deo et sancto Petro referret gracias pro sibi celitus concesso honore et pace, Romam statuit ire. Quod ubi regni primatibus claruit, hinc inde turbatis tandem hoc consilium cunctis consulentibus complacuit, ne tanto domino et pio patrie rege absente regnum noviter sedatum aliqua turbaretur hostilitate, remanens ex hiis sumptibus aliquem emendaret locum in eiusdem beati Petri honore. »

à une révélation qu'il a eue par l'intermédiaire d'un reclus nommé Wulsin, il choisit Westminster. Puis, quelques années plus tard, de nouveaux scrupules viennent l'assaillir. Seconde ambassade à Rome, confiée au même Eldred, devenu dans l'intervalle archevêque d'York, à Gisa évêque de Wells et Walter évêque de Hereford. Les trois prélats remettent au pape régnant — qui est Nicolas II — une lettre de leur souverain; reçus cette fois encore avec bienveillance, ils reviennent porteurs d'une bulle qui répète l'absolution première et accorde en outre tant aux moines de Westminster qu'aux rois d'Angleterre divers privilèges.

Tout cela est fort singulier. En particulier on comprend mal pourquoi Édouard, dont la conscience eût dû être tranquillisée par la première lettre pontificale, éprouve le besoin de solliciter, après bien des années écoulées, d'un nouveau pontife une nouvelle dispense. Il est par ailleurs étrange que si les papes avaient vraiment été mêlés de si près à la restauration de Westminster, Sulcard n'en eût rien su ou, le sachant, l'eût passé sous silence. Qu'Eldred soit allé à Rome en 1050, avec Hermann de Wiltshire, qu'il y soit retourné en 1061, accompagné cette fois non seulement de Gisa de Wells et Walter de Hereford, mais aussi, ce qu'Osbert a tu, du comte Tostig [1], on n'en saurait douter; ces faits sont attestés par des documents anglais assez nombreux [2], et même par des sources romaines [3]. Mais c'est chez Osbert ou plutôt c'est

[1] Osbert a également passé sous silence les aventures romanesques du comte et des prélats, dépouillés par des brigands dans la Campagne Romaine.

[2] Le voyage de 1050 est signalé par les chroniques d'Abingdon, Evesham et Peterborough *(Two Saxon Chronicles*, t. I, p. 170-71) et par Florence de Worcester, *Chronicon*, éd. B. Thorpe *(English Historical Society)* I, p. 204. Il y a sur la date des incertitudes que le texte cité infra, p. 49, n. 1, doit dissiper. Sur le voyage de 1061 cf. notamment une bulle de Nicolas II pour Dorchester, Jaffé-Wattenbach, nº 4461; le fragment d'un écrit composé par un des envoyés, l'évêque Gisa, J. Hunter, *Ecclesiastical Documents (Camden Society)* 1840, p. 16; le Biographe, p. 410-12; Guill. de Malmesbury, *Gesta pontificum*, § 115, p. 251 et *Vita Wulfstani*, l. I, c. X; pour les autres sources et la littérature, *Two Saxon Chronicles*, t. II, p. 249-50.

[3] Pour le voyage de 1061, une allusion contenue dans un traité de S. Pierre Damien a été signalée par M. Plummer, *Two Saxon*

dans les deux diplômes auxquels il paraît avoir emprunté son récit que pour la première fois on voit ces deux voyages mis en rapport avec la reconstruction de Westminster. En 1061 Gisa et Walter allaient chercher à Rome la consécration épiscopale, qu'en l'absence de tout archevêque régulièrement institué (Stigand de Canterbury passait aux yeux de bien des gens pour un usurpateur et Eldred lui-même n'était pas sans reproches) personne en Angleterre ne pouvait leur donner ; l'ambassade de Tostig et d'Eldred avait précisément pour objet de mettre fin à la situation difficile de l'archevêque d'York et d'obtenir pour lui le pallium *qui ne lui fut accordé qu'à grand' peine. En 1050 Eldred et Hermann avaient vraisemblablement reçu comme mission de représenter l'Église anglaise au grand synode réformateur du mois d'avril qui condamna Bérenger de Tours ; la signature d'Eldred — on ne paraît pas l'avoir remarqué jusqu'ici — se lit au bas d'un acte promulgué par le pape au sein du synode* [1]. *Toutes les annales mentionnaient ces événements. Rattacher à ces voyages fameux les origines de l'église rebâtie par S. Édouard, c'était jeter sur Westminster un éclat nouveau ; imaginer que quatre prélats (le nom médiocrement estimé du comte Tostig ne valait pas la peine d'être retenu) avaient collaboré à la fondation royale et contribué à assurer au monastère de précieux avantages, c'était assurer aux privilèges revendiqués par la communauté une force particulière* [2]. *Comment les moines eussent-ils échappé*

Chronicles, t. II, p. 250 ; pour le voyage de 1050, cf. la note suivante.

[1] Bulle de canonisation de S. Gérard de Toul (JAFFÉ-WATTENBACH, n° 4219, 2 mai 1050) ; les éditeurs donnent parmi les membres du synode, signataires de l'acte, *Aldredus Wigradiensis episcopus* ; il ne faut pas hésiter à lire *Wigornensis*. A côté d'Eldred figure *Hermanus Corbinensis episcopus* ; je ne sais quel est le siège épiscopal désigné par *Corbinensis* ; il doit y avoir là aussi une faute ; mais cet Hermann est-il notre évêque du Wiltshire ? Je n'oserais l'affirmer. Sur le synode, voir HEFELÉ, *Histoire des conciles*, traduction dom LECLERCQ, t. IV, 2, p. 1040 et suiv ; l'indication donnée ibid., p. 1069, est erronée.

[2] La première ambassade, celle de 1050, comprenait, au dire d'Osbert, outre les deux évêques — Eldred de Worcester et Hermann de Wiltshire — deux abbés. Osbert « propter uocabulorum barbariem » s'est refusé à donner leurs noms (cf. infra p. 54), mais, com-

à la tentation de donner à l'histoire une légère entorse ? Ainsi naquit sans doute la tradition relatée par Osbert.

Mais son récit s'appuie sur des documents, qu'il cite ou paraphrase. Que valent ces pièces ?

A la première mission des évêques à Rome se rapportent un des deux diplômes royaux [1] (datés tous deux, par une rencontre singulière, du 28 décembre 1065) et la bulle de Léon IX. La bulle très courte et dépourvue de tout protocole final ne renferme en elle-même rien qui donne aisément prise à la critique, sinon peut-être une formule d'absolution générale, assez étonnante. Nous n'en possédons pas l'original [2] et, si on laisse Osbert de

me ils paraissent aussi dans le premier pseudo-diplôme de S. Édouard (Kemble, p. 174), dont le rédacteur n'a pas eu le même scrupule de purisme, nous pouvons aisément les identifier : ils s'appelaient Wulfric et Aelfwin ; nul doute qu'il ne faille reconnaître en eux les abbés de Saint-Augustin de Canterbury et de Ramsey, qui portaient respectivement ces deux noms. Mais Wulfric et Aelfwin s'en furent-ils vraiment à Rome avec les deux évêques ? Il semble bien que la réponse doive être négative. Le rédacteur du diplôme et Osbert à sa suite ont commis ici une inexactitude, volontaire ou non. Les chroniques anglo-saxonnes ne mentionnent pas les deux abbés parmi les membres de l'ambassade romaine. En revanche les chroniques d'Evesham et de Peterborough signalent leur présence au célèbre concile de Reims, tenu par Léon IX non pas en 1050, comme le dit la chronique d'Evesham (éd. Plummer, t. I, p. 170), moins encore en 1046, comme le dit celle de Peterborough (ibid., p. 167) mais en octobre 1049 ; ce renseignement est corroboré par l'opuscule dans lequel un contemporain, le moine rémois Anselme, décrivit l'assemblée de Reims : Mabillon, *Act. SS. ord. S. Bened. VI*, 1, p. 633. La confusion entre deux conciles — celui de Reims et celui de Rome — convoqués à peu de mois d'intervalle par le même pape, était aisée, surtout pour un faussaire qui cherchait à grouper autour de Westminster restauré le plus grand nombre possible de hauts patrons ecclésiastiques.

[1] Kemble, t. IV, p. 173 ; Dugdale, t. I, p. 293.

[2] On peut du reste se demander si cet original, ou pseudo-original, a jamais existé. De même pour la bulle de Nicolas II. Dans le cartulaire de Westminster, du temps d'Édouard I[er], conservé au Musée Britannique sous la cote *Cotton Faustina A* III, on lit au fol. 149, en tête de la section consacrée aux privilèges pontificaux, la note suivante : « Nicholaus et Leo suscipiunt ecclesiam beati Petri Westmonasteriensis sub proteccione sedis apostolice, set hec duo Privilegia remanent in custodia domini Regis : quarum note reperiri poterunt in Cartis sancti Regis Edwardi. » Ainsi on ne connaissait à Westminster les deux bulles que par les copies données

côté, la seule copie ancienne que nous en connaissions nous est précisément donnée par le premier diplôme royal, dans lequel elle se trouve insérée, et d'où peut-être Osbert lui-même l'aura tirée. Ses rapports étroits avec ce document sont précisément ce qui, plus que toute autre considération, nous la rend suspecte. Car la fausseté du diplôme est hors de doute. Ni son style, ni ses caractères diplomatiques ne sont ceux que l'on devrait attendre d'un acte authentique. L'accord unanime des érudits anglais me dispense d'insister sur ce point [1].

Trois textes concernent le second voyage : le second diplôme [2], *la bulle de Nicolas II, la lettre de S. Édouard, ces deux derniers connus seulement, en copie ancienne, par leur reproduction dans le pseudo-original du diplôme et chez Osbert. De même que le premier diplôme, et pour les mêmes raisons, le second apparaît, sans contestation possible, comme forgé de toutes pièces. Dans la bulle également tout dénonce la main d'un faussaire. Sans vouloir en entreprendre un examen détaillé, il suffira de noter qu'on y trouve la disposition suivante : « Nous vous confions, dit le pape au roi, à vous et à vos successeurs, l'avouerie et la protection de ce monastère (Westminster) ainsi que des églises de l'Angleterre entière, afin que en notre lieu, —* vice nostra *— vous entourant des conseils des évêques et des abbés, vous fassiez partout régner la justice* [3]. » *Certes jamais Nicolas II n'investit une dynastie*

dans les deux diplômes royaux. Le compilateur du cartulaire supposait que les originaux se trouvaient dans les archives royales ; il est permis de penser que cette supposition n'avait d'autre fondement que l'idée, conçue à priori, que ces pièces devaient se trouver quelque part. Selon toute vraisemblance, le faussaire à qui, comme on va le voir, nous devons les bulles comme les diplômes ne se donna pas la peine de confectionner pour les bulles des pseudo-originaux distincts ; il se contenta d'en insérer le texte, inventé par lui, dans les diplômes.

[1] Cf. PLUMMER, *Two Saxon Chronicles*, t. II, p. 252 ; J. Armitage ROBINSON, *Flete's History of Westminster Abbey*, p. 14 ; Hubert HALL, *Studies in English Official Documents* (Cambridge, 1908), p. 169-70.

[2] KEMBLE, t. IV, p. 173 ; DUGDALE, t. I, p 295.

[3] Infra p. 90 : « Vobis uero et posteris uestris regibus committimus aduocationem et tuitionem eiusdem loci et omnium tocius Anglie ecclesiarum, ut uice nostra cum consilio episcoporum et abbatum constituatis ubique que iusta sunt. » Pas plus que la bulle de Léon IX, celle de Nicolas II ne porte de date.

de cette sorte de légation perpétuelle. La lettre, qui d'ailleurs a l'allure d'un exercice de rhétorique, doit être enveloppée dans la même condamnation que les documents avec lesquels elle ne fait qu'un tout.

Ainsi cinq documents faux ont été reproduits par Osbert, les uns cités intégralement, les autres fondus dans le récit. Selon toute probabilité, ils doivent être considérés comme étant tous l'œuvre d'un même faussaire ; pareils par leur style et l'esprit qui les anime, ils présentent également, nous dit-on, des ressemblances extérieures très frappantes. Sir Frédéric Madden put vers 1862 comparer les pseudo-originaux des deux diplômes, qui, comme l'on sait, renferment l'un la première bulle, le second la lettre royale et la deuxième bulle ; il constata qu'ils paraissaient écrits de la même main[1]. *Mais quand travailla le trop ingénieux auteur de ces pièces mensongères ? Furent-elles forgées bien avant 1138 de sorte que lorsque cette année-là Osbert se mit à l'ouvrage il put aisément les croire authentiques ? ou bien au contraire virent-elles le jour de son temps, alors qu'il gouvernait en second le monastère où sans doute vécut leur auteur ? L'éditeur d'Osbert doit se poser cette question ; il ne peut lui donner de réponse certaine ; car elle est de celles que seule une étude d'ensemble des chartes de Westminster permettrait de résoudre. Je ne puis qu'indiquer ici, sous toutes réserves, l'opinion qui me semble la plus plausible. On a déjà vu quels pouvoirs exorbitants la prétendue bulle de Nicolas II concède aux rois d'Angleterre. L'idée d'une église nationale, gouvernée ainsi par le roi, au nom du pape, je veux bien, mais aussi à sa place, n'a guère pu naître dans les esprits au temps où Étienne de Blois accueillait avec respect un légat pontifical et cherchait de toutes façons à s'appuyer sur l'amitié de la curie. Une prétention pareille évoque au contraire le souvenir de la politique ecclésiastique de Henri Ier, plus particulièrement pendant la première partie de son règne, jusque vers 1115 à peu près. Ne serait-ce pas à ce moment que notre faussaire fit sa besogne ? J'inclinerais à le croire ; mais encore une fois le problème demanderait un nouvel et plus sérieux examen.*

[1] *The Archaeological Journal*, t. XIX (1862), p. 176.

Une étude des sources d'Osbert de Clare devrait pour être complète comprendre, non seulement les ouvrages ou documents où il puisa des renseignements d'ordre historique, mais aussi les livres où il chercha des modèles littéraires. Quelques indications rapides suffiront ici.

Ses principales sources d'inspiration sont au nombre de deux :

D'une part la Bible, Ancien et Nouveau Testament. Nourri de la lecture du texte sacré, il le cite sans cesse, conformément du reste à l'usage suivi par presque tous les écrivains de son temps [1].

D'autre part, — et ceci est plus curieux — l'ancienne littérature latine. Un amour naïf pour les lettres antiques anime tous les ouvrages de ce moine très pieux, qui fut un dévot champion de la Vierge. Il présente un exemple parfait de cette dualité de culture qui, bien avant la Renaissance, fut l'apanage ou tout au moins l'idéal de tant de brillants esprits. Ne va-t-il pas dans son traité de la chasteté jusqu'à raconter les aventures de Silvia, mère de Romulus [2] *? Dans la Vie d'Édouard sa passion coutumière se déploie, comme dans ses autres écrits, non sans intempérance. La reine Édith est pour lui une seconde Minerve* [3], *dont il semble faire, je ne sais trop pourquoi, la déesse de la peinture. Quand il s'apprête à chanter les louanges du saint roi, il croit devoir nous avertir qu'il n'aura point recours aux inspirations de l'Apollon Delphique, mais à celle du Saint Esprit* [4]. *Il se pique à ce point de classicisme que son oreille formée aux cadences latines répugne à admettre les sonorités anglo-saxonnes ; ne pouvant ou ne voulant pas reproduire les noms des deux abbés qui en 1050 accompagnèrent à Rome les évêques Eldred et Hermann, il s'excuse — tel Boileau refusant d'énumérer les*

[1] J'ai cherché à relever, le plus attentivement que j'ai pu, les citations *textuelles* du texte biblique, d'une certaine ampleur, faites par Osbert ; mais non pas, ce qui sans profit aucun, eût exigé une bien trop grande place, ses innombrables emprunts au vocabulaire du Livre Sacré.

[2] *Ep.* éd. ANSTRUTHER, p. 197.

[3] Infra, p. 75.

[4] Infra, p. 68.

villes hollandaises conquises par le Grand Roi — sur la « barbarie » de ces vocables[1]. *Il aimait à orner son discours de maximes empruntées aux écrivains anciens ; dans ses Lettres, il se laissa librement aller à satisfaire ce goût ; dans la Vie, il s'est montré plus sobre de citations. Sénèque,* bonus ille instructor morum[2], *qui revient à tout propos dans les Lettres n'est ici représenté que par une phrase, à peu près correctement reproduite*[3]. *Apparaissent également une fois chacun, les trois auteurs suivants : Symmaque*[4] *; Platon connu sans doute par un intermédiaire qui est peut-être Boèce, ou Alcuin*[5], *Horace enfin, mais la réminiscence est si banale (c'est l'*Exegi monumentum aere perennius[6]*) qu'elle a pu aisément venir à Osbert de seconde main ; nous avons du reste des raisons de croire qu'Horace ne lui était pas très familier*[7]. *Son style suffirait à en fournir la preuve. Osbert rapporte tout au long la légende de Midas*[8] *; la forme qu'il lui donne prouve qu'il ne la tenait pas d'Ovide ; son modèle, directement ou non, paraît avoir été le grammairien et mythographe Fulgence. Un autre épisode occupe également dans la Vie une place surprenante : c'est celui de Damoclès — appelé d'ailleurs Démocrite — et de son épée*[9] *; ici l'origine du récit m'a échappé. Somme toute il semble bien que chez notre moine l'admiration de l'antiquité ne s'accompagnait pas d'une connaissance très directe des textes.*

[1] Infra p. 79. Ce purisme ne lui était d'ailleurs point personnel. M. E. W. Williamson veut bien me signaler un passage de Guillaume de Malmesbury, *Vita S. Wlstani, Anglia Sacra*, t. II, p. 254, où s'exprime le même scrupule : « me nomina testium pene omnium suppressisse, ne vocabulorum barbaries delicati lectoris sauciaret aures. » On trouverait sans doute d'autres exemples.

[2] *Ep.* p. 144.

[3] Infra, p. 66, n. 1.

[4] Infra, p. 65, n. 6.

[5] Infra, p. 67, n. 2.

[6] Infra, p. 123, n. 1.

[7] Horace est cité trois fois dans les Lettres. M. E. W. Williamson veut bien me faire remarquer que de ces trois citations l'une (p. 155) est en réalité d'Ovide *(Am. III, IV*, 17) et les deux autres (pp. 146 et 156) sont empruntées à S. Jérôme.

[8] Infra, p. 67, n. 1.

[9] Infra, p. 68.

Sans doute puisait-il, plutôt qu'aux sources classiques, dans des manuels de basse époque — recueils d'anecdotes ou choix de belles pensées — sur lesquels je n'ai pu mettre la main.

Ce mélange de centons bibliques et de réminiscences antiques forme un des traits caractéristiques de la langue d'Osbert : langue travaillée et savante s'il en fut. Les rhétericiens et les dictatores *avaient codifié les principes du bien dire ; ils enseignaient à grouper les mots, aux fins de phrase, selon les lois du* cursus *accentué et à construire les phrases elles-mêmes de telle sorte qu'elles pussent se décomposer en distiques, dont chaque moitié se terminait par le même son : somme toute une suite de bouts rimés, ou assonancés, de longueur inégale, s'en allant deux par deux. Osbert connaissait ces règles et s'efforçait visiblement de les suivre ; sa prose est à peu près correctement rythmée et rimée* [1]. *C'était un bon élève, mais non pas sans quelque originalité. Sa manière ne manque pas d'une certaine saveur personnelle. Il a ses procédés littéraires préférés, notamment le discours direct dont il use et abuse. En un mot il a son style ; mais quel style ! On comprend que la postérité ait préféré à cette prolixité prétentieuse le latin incolore et facile d'Ailred.*

Aujourd'hui que vaut pour nous l'œuvre d'Osbert ? quels renseignements en pouvons-nous tirer ? Comme source historique, à proprement parler, elle est sans intérêt aucun : sur la vie d'Édouard, son règne, son entourage elle ne nous apprend rien de nouveau ou de certain. En revanche quiconque aime à observer la vie des légendes hagiographiques trouvera en elle un document précieux. Nous y voyons déjà la tradition largement épanouie ; plus d'un récit qui par la suite devint classique, — vision par S. Édouard de l'accident survenu au roi de Danemark, se noyant dans la mer au moment où il va par-

[1] Sur la prose rythmée et rimée au moyen âge, je me contenterai de renvoyer au livre classique de E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, 2 vol., Leipzig, 1898 ; cf. aussi, pour la prose rimée, P. Perdrizet, *Étude sur le Speculum humanae salvationis* (Paris, 1908), p. 1 et suiv. Au sujet du style d'Osbert, je me borne volontairement à des indications sommaires ; les spécialistes trouveront dans la *Vie de S. Édouard* un bon exemple de prose d'art de qualité moyenne. Dans les discours qu'il prête à ses personnages, Osbert applique, semble-t-il, les règles traditionnelles avec beaucoup moins de soin que dans son propre récit.

tir pour envahir l'Angleterre[1], *— apparition à S. Édouard et au comte Léofric de Jésus dans l'hostie*[2], *— guérison du contrefait*[3], *— se rencontre là pour la première fois ; et sur tous les miracles accomplis par le corps saint elle constitue notre plus ancien témoignage ; c'est ainsi que le fameux récit de la justification de S. Wulfstan trouve en elle sa première expression*[4]. *Par contre si on la compare avec la Vie rédigée vingt-cinq ans plus tard par S. Ailred, on constatera que, dans ce court intervalle, la légende s'est notablement amplifiée ; plusieurs miracles rapportés par S. Ailred manquent encore chez Osbert : en particulier l'un des plus illustres entre tous ceux pour lesquels les siècles suivants vénérèrent le Confesseur : l'histoire de l'anneau remis par le généreux roi à un mendiant, en qui l'on reconnaît plus tard S. Jean l'Évangéliste*[5]. *Quand Osbert écrivit, le trésor légendaire n'avait pas encore cessé de s'accroître.*

Enfin la très curieuse personnalité d'Osbert de Clare, cette âme singulière de moine dévot et pédant se reflète dans la Vie de S. Édouard ; et ce n'est peut-être pas son moindre intérêt.

IV. Les Manuscrits de l'œuvre d'Osbert. Les Miracles interpolés du ms. de Camrridge.

Il me reste à indiquer brièvement sur quels manuscrits se fonde l'édition qu'on va lire et quels ont été les principes suivis pour l'établissement du texte.

Les manuscrits de la Vie de S. Édouard par Osbert sont à ma connaissance au nombre de deux :

*1) British Museum Add. Mss. 36737 (désigné dans l'*apparatus criticus *par la lettre* **L***) : notre seul manuscrit complet.*

[1] Chap. VIII. La connaissance qu'avait Osbert de ce miracle nouveau l'amena à modifier le récit du couronnement de S. Édouard tel qu'il le trouvait chez le Biographe. Cf. supra, p. 34, n. 1.

[2] Chap. IX.

[3] Chap. XII.

[4] Chap. XXIX. Le récit n'est pas sans intérêt pour l'histoire de l'investiture épiscopale : cf. infra p. 120, n. 2, *in fine*.

[5] Cf. infra p. 58-59. Parmi les miracles de guérison ajoutés par Ailred, figure un récit dont le héros est Osbert lui-même. Ailred, col. 410.

*C'est un légendier composé vers la fin du XII*e *siècle ou le début du XIII*e*, sans doute pour l'abbaye cistercienne d'Hemmerode, au diocèse de Trèves*[1]*. Du moins deux choses sont certaines : il fut exécuté hors d'Angleterre — comme en témoignent l'orthographe des noms propres de personnes et les erreurs fréquentes qui défigurent les noms de lieux*[2] *— et il appartint de bonne heure aux moines d'Hemmerode : deux notes inscrites, au XIV*e *siècle, sur le manuscrit lui-même, en font foi*[3]*. La Vie de S. Édouard y occupe les fol. 139 à 157v°. Comment une œuvre originaire de Westminster et médiocrement populaire dans son pays natal fut-elle portée dans une abbaye de la région mosellanne, et comment y trouva-t-elle un copiste ? on ne sait. De la bibliothèque des cisterciens d'Hemmerode, le manuscrit passa, sans doute vers la fin du XVIII*e *siècle, au moment des sécularisations révolutionnaires, dans la collection de Joseph de Görres, l'historien et écrivain politique bien connu*[4]*; il fut acquis, en 1904, précisément le jour de la fête de S. Édouard, par le Musée Britannique. Très soigneusement établi (d'assez nombreuses corrections qui semblent toutes de la même main que l'ensemble prouvent qu'il fut l'objet d'une révision attentive), il fournit en général un texte très sûr.*

*2) Cambridge Corpus Christi College 161 (désigné dans l'*apparatus *par la lettre* C*) : légendier composé sans doute dans la première moitié du XIII*e *siècle, on ne sait pour quel établissement religieux anglais ; la Vie y occupe les fol. 138 v° à 152 v°. Ce manuscrit — qu'on a cru longtemps être le seul subsistant — n'offre de l'œuvre d'Osbert qu'une version fortement*

[1] Sur ce manuscrit, voir en dernier lieu W. LEVISON, dans *M. G.*, Scr. rer. merov. t. VII, 2, p. 608, n° 316.

[2] Pour les noms de personnes cf. infra p. 63, n. 2 ; noms de lieux, voir infra à l'*apparatus*, pp. 72, 79, 114, 117.

[3] Il importe du reste de remarquer que ces deux notes, d'une main du XIVe siècle, se rencontrent toutes les deux dans la première partie du ms. ; la seconde partie, qui renferme la Vie d'Osbert, a constitué primitivement un volume indépendant et a été reliée avec la première à une époque qu'il est impossible de préciser, et qui peut avoir été postérieure au XIVe siècle.

[4] Sur la collection de Joseph de Görres, cf. une note de L. TRAUBE, *Neues Archiv*, t. XXVII (1902), p. 735.

abrégée [1]. *Le travail de l'abréviateur est facile à suivre : il supprime tantôt un développement tout entier* [2], *tantôt une phrase ou deux, ailleurs encore quelques mots seulement* [3] *; il modifie la disposition des chapitres* [4] *; il ajoute de temps à autre un mot ou une petite phrase pour faire raccord ; le tout sans jamais sacrifier un épisode entier. Ces coups de ciseau étaient rendus aisés par l'extrême prolixité d'Osbert. Mais le ms. de Cambridge n'est pas une simple* epitome *; il présente deux chapitres (le vingtième et le trentième) qui lui appartiennent en propre, étant sans parallèles dans le ms. de Londres : ce sont deux récits de miracles, l'un datant de la vie même de S. Édouard — c'est l'histoire, à laquelle j'ai déjà fait allusion, de l'anneau remis par le roi à S. Jean l'Évangéliste, qui lui apparaît sous la forme d'un mendiant, et rendu ensuite par l'apôtre à deux pèlerins anglais — l'autre se rattachant à son action posthume : l'aventure d'une couturière londonienne tour à tour châtiée et guérie par le saint. Ces deux chapitres constituent-ils une interpolation, ajoutée après coup à l'œuvre d'Osbert par une main inconnue ? Ou bien au contraire faut-il voir en eux deux fragments du texte primitif, négligés par le scribe à qui nous devons la version recueillie dans le ms. de Londres ? Pour pouvoir répondre à cette question, examinons séparément l'un et l'autre passage.*

D'abord l'anneau. C'est le plus célèbre peut-être des miracles de S. Édouard : aucun n'a été reproduit plus souvent — tant sur le Continent qu'en Angleterre — par l'iconographie

[1] Cf. l'*explicit*, infra p. 129. Le seul chapitre que C donne à peu près en entier est le chapitre II de L. La table des chapitres de C placée en tête de la Vie a été éditée par LUARD, *Lives*, p. XXV, n. 1.

[2] Par exemple la plus grande partie de ce qui forme dans L le chapitre VI et toute la fin (depuis l'alinéa, infra p. 86) du chapitre X de L. Les miracles posthumes sont particulièrement abrégés.

[3] On sent dans certaines de ces suppressions et modifications une volonté très nette de rendre le texte d'Osbert à la fois plus bref et plus simple. Exemple p. 107 ; Osbert écrit : *post fauillas meas et cineres* ; le remanieur de C : *post obitum meum.*

[4] C découpe en deux chapitres — numérotés d'une part II et III, d'autre part V et VI — les chapitres II et IV de L. Par ailleurs les chapitres VI et VII, XIX et XX, XXI et XXII, XXIII et XXIV de L forment respectivement les chapitres VIII, XXI, XXII, et XXIII de C.

médiévale [1]. *Comment un scribe, le lisant dans son modèle, eût-il — copiant tant d'autres historiettes plus obscures — laissé de côté précisément celle-là que chacun connaissait ? Supposons au contraire qu'Osbert, témoin d'un état relativement ancien de la légende, ait ignoré, parce que tout le monde l'ignorait de son temps, la merveilleuse entrevue de S. Édouard et de S. Jean. Plus tard on reprend son œuvre ; on l'abrège pour la rendre plus lisible ; en même temps on la met au courant ; et le remanieur y ajoute l'épisode omis, devenu, dans l'intervalle, absolument classique. Rien de plus naturel. Ces considérations de fond doivent déjà nous incliner à voir dans le chapitre XX du ms. de* Corpus Christi *une simple interpolation. L'étude de la forme confirme cette conclusion. Le style de ce petit récit, écrit dans une prose alerte, sans rythme, exempte de réminiscences antiques comme de souvenirs bibliques, ne porte point la marque d'Osbert ; certes, il n'est point sorti de la même main que la Vie où il se trouve aujourd'hui interpolé.*

Aussi bien il reflète des traditions fort étrangères sans doute au bagage d'Osbert. Le miracle de l'anneau n'y sert guère que de prétexte à un joli conte qui nous emmène bien loin de Westminster ; on y voit décrite l'entrée du Paradis, une arche sous laquelle coule l'Euphrate ; on y rencontre le roi Salomon qui, écarté par ses fautes de la béatitude suprême, au moins jusqu'au jour du Jugement, attend la Fin du Monde seul dans un palais en ruines, au cœur d'une forêt ombreuse, tout près des portes de la Cité céleste. Cette dernière légende est particulièrement curieuse. D'où notre interpolateur la tenait-il ? Elle a peu d'analogues dans la littérature médiévale ; mais elle ne fait sans doute que refléter sous une forme concrète et en quelque sorte mythique, les préoccupations de certains théologiens : quel sort était réservé dans l'au-delà à Salomon, roi très sage, inspiré de Dieu, ancêtre et figure du Christ, mais dont la vieillesse avait été souillée par l'idolâtrie ? les savants en disputaient. La place que le fils de David tient

[1] En France, par exemple, un vitrail de la cathédrale d'Amiens (G. Durand, *Monographie de l'église cathédrale N. D. d'Amiens*, t. I, p. 550). Pour l'Angleterre, les exemples sont extrêmement nombreux. J'espère trouver ailleurs l'occasion d'y revenir.

dans l'iconographie prouve que la tradition en général lui était favorable ; mais il existait un courant contraire, dont le récit du manuscrit de Cambridge fournit un témoignage particulièrement curieux [1].

Reste le miracle de la couturière. Ici les arguments de forme sont à peu près inopérants : le style n'est pas sans quelque ressemblance avec celui d'Osbert, qui, si le récit, comme je le crois, n'est pas de lui, a dû du moins servir de modèle. Mais la place du passage dans l'œuvre dénonce son inauthenticité ; il s'interpose maladroitement entre le chapitre consacré à la translation du corps saint en 1102 et les formules finales. Rien de plus contraire aux desseins d'Osbert. Nous connaissons son plan ; il a pris soin de nous l'exposer [2] *; dans sa pensée, le récit de la translation devait terminer l'œuvre. Cet ordre n'était pas arbitraire ; les raisons qui l'avaient dicté se laissent aisément pénétrer. En 1102, nous raconte la* Vie, *les évêques et les moines, rendant déjà à Édouard les honneurs dus à un saint, transportèrent ses restes dans une tombe nouvelle ; et l'on s'aperçut alors que le cadavre, respecté par le*

[1] Je compte étudier ailleurs les traditions relatives au sort posthume de Salomon. Je me borne ici à quelques indications très brèves. Une légende, non tout à fait pareille à celle du ms. de Cambridge, mais de sens analogue, a été rapportée par Jean JOUVENEL DES URSINS, *Histoire de Charles VI*, éd. Michaud et Poujoulat dans *Nouv. collection des mémoires pour servir à l'hist. de France*, 1re série, t. II, p. 425. Par ailleurs, on possède un traité de Philippe de Harvengt, abbé du monastère prémontré de Bonne-Espérance (mort le 11 avril 1183) *De damnatione Salomonis*, écrit en réponse à un opuscule, de sens contraire, qui semble aujourd'hui perdu (*P. L.* t. CCIII ; cf. Ursmer BERLIÈRE, *Revue bénédictine*, 1892, p. 197). La même question avait préoccupé les rabbins ; voir à ce sujet l'article Salomon de la *Jewish Encyclopaedia*. Sur l'iconographie de Salomon, de nombreuses références ont été réunies par H. OIDTMANN, *Die Geschichte der Glasmalerei* (Cologne, 1898), p. 283 ; cf. aussi P. PERDRIZET, *Étude sur le Speculum humanae salvationis*, p. 43 et E. MALE, *L'art religieux du XIIIe siècle*, p. 190. On pourrait être tenté d'attribuer au récit du ms. de Cambridge une origine orientale ; je n'ai jusqu'ici rien trouvé ni dans les légendes hébraïques, ni dans les légendes arabes qui puisse s'en rapprocher. On remarquera que le même miracle est narré d'une façon toute différente par AILRED, col. 397.

[2] Infra, p. 120. « Attamen *unum* restat quia liber clausulam postulat. »

temps, était pur de toute « pourriture[1] *» ; l'imagination populaire, on le sait, voyait dans cette incorruptibilité une preuve de sainteté. C'est sur cette impression qu'Osbert — qui poursuivait, ne l'oublions pas, la canonisation de son héros, — tenait à laisser son lecteur ; s'il avait connu l'aventure de la petite londonienne, il l'eût racontée à la suite des autres miracles posthumes, avant l'événement de 1102 et non après. Pas plus que le chapitre XX, le chapitre XXX du ms. de Cambridge n'est de lui. Notre manuscrit ne représente pas seulement une version abrégée de l'œuvre première, il en constitue en même temps un remaniement*[2].

[1] Infra, p. 121, chap. XXX. Dans ce chapitre Osbert n'a pas pour unique objet de mettre en lumière l'incorruptibilité du cadavre royal et par suite la sainteté de son héros. L'épisode de l'évêque de Rochester, cherchant à arracher un poil à la barbe du saint roi et renonçant ensuite à cette entreprise malséante, répond à une autre préoccupation. Osbert veut affirmer que seuls les moines de Westminster possèdent, dans leur intégrité, les reliques de leur protecteur.

[2] Ajoutons l'observation suivante. A la différence du récit relatif au miracle de l'anneau, l'épisode de l'ouvrière londonienne, tel qu'il est rapporté par le ms. de Cambridge, offre avec le chapitre correspondant d'Ailred (col. 409) des ressemblances évidentes. En soi, ces ressemblances ne prouvent pas que le morceau soit, dans l'œuvre d'Osbert, une interpolation ; s'il émanait d'Osbert, Ailred eût pu s'en inspirer ; en d'autres termes, il n'est pas possible de décider *a priori* si Ailred en l'espèce fut le modèle ou le plagiaire. Mais regardons-y de plus près. Il y a entre les deux récits une curieuse divergence. Pour Ailred, la fête qui tombe le jour où les couturières ont un travail pressé est celle de S. Édouard *le Martyr* ; la patronne demande à son employée si elle croit pouvoir travailler ce jour-là. « Quel est cet Édouard ? est-ce celui que les rustres vénèrent à Westminster ? que me chaut de lui ? » répond à peu près la jeune femme qui, évidemment peu familière avec l'histoire anglo-saxonne, confond S. Édouard le *Martyr* avec son neveu le *Confesseur* : sur quoi S. Édouard le Confesseur, atteint par l'irrespect de l'ouvrière, en quelque sorte à la place de son oncle, se venge d'abord, comme l'on sait, puis pardonne. Pourquoi cette façon assez singulière de présenter les choses ? C'est qu'au temps où écrit Ailred S. Édouard le *Confesseur*, n'étant pas encore canonisé, n'a pas de fête régulière qu'il faille chômer ; tandis que la fête de S. Édouard le Martyr est depuis longtemps une solennité reconnue (depuis le début du XI[e] siècle : cf. Freeman, t. I, p. 334). Dans le manuscrit de Cambridge au contraire le récit apparaît sous une forme sim-

*En tête de la Vie figure, sous forme de préface, une lettre adressée par Osbert au légat Albéric. Cette lettre a été, par ailleurs, recueillie dans la correspondance de notre auteur ; il faut donc, pour en établir le texte, avoir recours, non seulement au ms. de Londres et accessoirement à celui de Cambridge, mais aussi aux manuscrits qui nous ont transmis le recueil épistolaire qu'Osbert considérait sans doute comme un de ses plus beaux titres de gloire. Ces manuscrits sont au nombre de deux : le premier, du XII*e* siècle, est conservé au Musée Britannique : Cotton Vitellius A XVII ; le second, de la fin du XVI*e* siècle, est conservé à Cambridge, Trinity College 0. 10. 16 ; c'est une simple copie du premier. Je dois à M. E. W. Williamson une collation du manuscrit du Musée Britannique (désigné dans l'*apparatus *par la lettre* **V***), dont j'ai fait mon profit. Bien entendu, la lettre a été éditée par Anstruther, mais, comme à l'ordinaire, d'une façon très fautive*[1].

En somme nous n'avons de la Vie de S. Édouard qu'un seul manuscrit ; et ce manuscrit est excellent. La tâche de l'éditeur se présentait donc comme extrêmement simple. J'ai reproduit presque partout aussi diligemment que j'ai pu le texte fourni par L[2]. *Mais aucun manuscrit, si bon qu'il soit, n'est tout à fait exempt d'erreurs. Là où L me paraissait par exception n'offrir qu'une leçon fautive, je me suis efforcé —*

plifiée ; plus de confusion entre les deux saints ; la fête que la jeune impie refuse de célébrer est tout uniment celle du Confesseur. Évidemment le rédacteur de l'épisode écrit après la canonisation de S. Édouard le Confesseur. Il ne peut donc être identifié avec Osbert. — Les différences du style tendraient à faire croire que les deux miracles interpolés — celui de l'anneau et celui de la couturière — sont l'œuvre de deux auteurs différents.

[1] P. 110, n°II.

[2] Toutefois je me suis écarté de cette règle sur les deux points suivants : 1° le scribe de L avait un « tic » particulier : de temps en temps il oublie une lettre dans un mot (qu'ailleurs il orthographie parfaitement) : par exemple il écrit *misericordam* pour *misericordiam*, — *pretera* pour *preterea* etc. J'ai dans les cas de cette sorte rétabli simplement l'orthographe correcte, sans croire devoir surcharger l'*apparatus* d'une mention bien inutile ; 2° le même scribe transcrit l'*ae* latin tantôt par un e simple, tantôt par une cédillé, sans aucune règle fixe. Des nécessités typographiques m'ont amené à adopter partout l'e simple. J'ai rétabli pour les chapitres une numérotation continue.

*tout en donnant bien entendu dans l'*apparatus *la leçon exacte du manuscrit — de rétablir le texte correct ; en pareil cas, partout où cela était possible, j'ai cherché à m'appuyer sur le texte transmis par C ; très rarement j'ai eu recours à la conjecture* [1]. *Quant aux variantes fournies par C, sauf là où elles pouvaient, par chance, aider à corriger L, elles ne m'ont pas paru devoir être retenues même dans l'*apparatus *; car C constitue en réalité, comme on l'a vu plus haut, non une transcription de l'écrit d'Osbert, mais une œuvre distincte, d'ailleurs tout à fait dépourvue d'intérêt. Seuls les deux chapitres ajoutés à la rédaction originelle par le remanieur de C méritaient d'être conservés ; on les trouvera en Appendice, à la suite de l'œuvre d'Osbert. En résumé, ce qu'on lira ci-dessous, c'est la transcription textuelle du manuscrit unique qui, sous une graphie dont seul le scribe qui l'exécuta peut être rendu responsable* [2], *nous a pour le fond conservé très fidèlement, semble-t-il, l'ouvrage consacré par Osbert au dernier des rois anglo-saxons* [3].

Marc Bloch
Professeur à l'Université
de Strasbourg.

[1] Là où j'ai substitué à une leçon de L une leçon de C, l'*apparatus* indique simplement la leçon de L ; là où ma correction est purement conjecturale, l'*apparatus* mentionne les leçons des deux manuscrits, ou bien, si le passage manque dans C, indique cette lacune.

[2] Le scribe de C, qui était anglais, donne d'ordinaire pour les noms propres de personnes une graphie certainement supérieure à celle du scribe allemand de L : par exemple il écrit Edghicta (p. 12 de notre édition) ou Edida, avec le second *d* barré — le *th* anglais d'aujourd'hui — (p. 20) là où L donne Edeiha. Mais le fait que C ne représente qu'un texte abrégé rendait impossible de substituer sa graphie à celle de L.

[3] L'ouvrage d'Osbert, dans son ensemble, était jusqu'ici inédit. Toutefois il faut signaler 1° qu'une partie du chapitre IV (de *decentissima hominis erat persona* à *leonis spectaret intuitum)* a été publiée par M. K. Pearson dans un article intitulé *A Myth about Edward the Confessor*, dans *English Historical Review*, 1910, p. 518 ; 2° que le chapitre X, depuis le début jusqu'aux mots *apostolorum venerantur dignitatum*, a été publié par M. J. Armitage Robinson, *Flete's History of Westminster Abbey*, p. 9-11 ; 3° qu'une partie du chapitre XXX a été traduite par M. J. Armitage Robinson, *Gilbert Crispin*, p. 24-25.

Incipit epistola in Vita beati Eadwardi regis [1] Anglorum, domino Alberico Hostiensi [2] episcopo et sancte Romane ecclesie legato premissa (1).

Innocentii summi pontificis sancteque romane et appostolice sedis legato, uenerabili tociusque religionis ac fame uiro, in omnibus precellenti domino et patri serenissimo Alberico, Dei gracia Hostiensis ecclesie [1] episcopo, frater Osbertus, Westmonasterii prepositus usurpato indigne uocabulo appellatus, salutem et obedientiam et debitam ubique terrarum tante persone reuerentiam.

Quia tibi, antistes Dei electe, nichil deesse cognoscitur ad doctrine salutaris integritatem et ad iusticie plenitudinem, beatissimus Petrus, princeps ordinis appostolici et clauicularius regni, tuo credidit ministerio sue fidei firmitatem. Vnde beatum iudico omniumque penetrale uirtutum reuerendum censeo pectus tuum, de quo uelut ex abditis [2] diuina prodeunt oracula et aromatum pigmenta celestium dulcedine spirant graciosa [3]. Aura namque exurgens ab oriente salubris per te fines toxicatos inuisit occidentis, in quibus corruptus aer morum offendicula peperit animabusque multorum uirus eterne mortis infixit. Igitur medicinalis uirtus apostoli aggredietur in te auertere desolationem regni, in quo quisquis tante paternitatis reuerentie detrahit, romani nominis dignitatem minuit et offendit. Gladio proinde Sancti Spiritus omnis est apostata cohercendus, induendique sunt manu tua lorica iustitie quos rigor ecclesiastice circumdat discipline. Balthasar enim ad dispergenda uasa domus Domini manus iam ubique extendit pollutas in scelere quem [4], tamquam Petrus Malchum (2) seuientem in Christum, auctoritatis apostolice persequaris ultione. Oza [5] titubantem un-

Lemma. — [1] regis Eadwardi V. — [2] Ostiensi V.
[1] ecclesie Ostiensis V, C. — [2] aditis V ; *tout le développement manque dans* C. — [3] L *donne* generosa *mais avec la correction interlinéaire* uel graciosa ; V *une abréviation par contraction d'interprétation douteuse.* — [4] que L. — [5] Ozia V.

(1) Lettre éditée (incorrectement) par ANSTRUTHER, *Epistolae*, p. 110, ep. II. Sur les manuscrits cf. supra, p. 62.
(2) *Ioann.* XVIII, 10.

dique apud nos arcam Domini indigna manu quasi sustinet (1), set tu, qui angelus domini Sabahot appellaris, age ut citius prefocatus expiret. Ignis Domini succensus Nadab et Abiu non in ira furoris set rationis deuoret, dum ignem uterque alienum in sacrificio offerre non timet (2). Dathan et Abiron terra uiuentes absorbeat[6] (3) ; et Oziam sacerdotium usurpantem lepra percutiat (4) ; magusque Symon corruat indigno uolatu tendens ad sydera (5) ; et hereditas Domini per te respiret, iam usque ad interitum pene consumpta. « Ex usu » enim « uenit»,sicut Symachus dicit, «ut opem desiderantes ad suffragia probata confugiant » (6). Ad te itaque confugimus, qui mala superiora annis plurimis experti sumus, quem et claritas commendat ex nobilitate generis et maiestatis potentia ex auctoritate legationis. Respice ergo, pater pie, respice pietatis intuitu ecclesiam nostram, et super candelabrum erige que diutius latuit in puluere lucernam nostram. Dominus enim et princeps patrie nostre rex insignis Eadwardus, celestibus mundo miraculis tociens ostensus, dignus est, attestantibus signis, celebri festiuitate inter homines in terris, cuius copiosa apud Deum merita coronantur in celis. Lege itaque eius uitam et nobis in auxilium salutarem porrige dexteram, ut et tibi ante Deum hoc deputetur in munere quod mundo gaudere detur de preclara tanti regis festiuitate. « Oleum » enim « effusum nomen tuum » (7) cuius de longinquo ad nos usque peruenit opinio, et nunc odorem circumquaque celebrem spargit in proximo. Sit igitur ager noster, ager ille cui per te benedicat Dominus, et sub tanto cultore sterilis ficus redeat in graciam, que acte-

[6] absorbebat L.

(1) II *Reg.* VI, 6-7.
(2) *Levit.* X, 1 ; *Num.* III, 4 et XXVI, 61.
(3) *Num.* XVI.
(4) II *Par.* XXVI, 19, 21.
(5) Il serait impossible d'indiquer ici avec précision la source d'Osbert. La lutte de Simon le Magicien avec S. Pierre était racontée, au moyen âge, dans presque toutes les Vies de l'Apôtre. Aussi bien la légende de S. Pierre devait-elle être particulièrement bien connue à Westminster, dont il était le patron.
(6) *Symmachi Epistulae* III, XXXV.
(7) *Cantic.* I, 2.

nus non floruit nec fructus suauitatem protulit graciosam. Seneca namque dicit : « Habet hoc optimum in se generosus animus, quod concitatur ad honesta. Neminem excelsi ingenii uirum humilia delectant et sordida ; magnarum [7] rerum species ad se uocat et extollit (1). » Intende proinde, sacerdos egregie, generoso labori tuo, insiste officio tuo. Labor tuus consolatio ecclesie est [8] ; officium tuum exaltatio est sanctorum [9]. Vocat te ergo celitus [10] ad suum christus Dei Eadwardus obsequium, cuius species integritatis adhuc hodie ut confidimus ostendit in carne quanta uirginitatis titulos mentis coluerit puritate. Eius temporibus exaltatum est solium iustitie, ita ut uitia hunc experirentur iudicem et mores generosi inter domesticos prouisorem. In persona tocius ecclesie nostre tue aggressus sum maiestati scribere et tanti patris autentica subsidia postulare. Ex diuersis namque hoc opus fratrum imperio collectum est scedulis, quas sancti patres nostri nobis reliquerunt scriptas, qui eas uiderunt et audierunt, sicut referimus, perpetratas. Tue itaque celsitudini nouum regis opus sacrandum dirigitur, quia, inspirante spiritu ueritatis, sic retexere ordimur hystoriam, ne mens officiosa lectoris eam sentiat impolitam.

I. Incipit prologus in uita beati ac gloriosi regis Anglorum Eadwardi.

Insignia uirorum fortium gesta litteris tradere laus est copiosa scribentium, et eorum mores imitari dat affectus ad honesta suspirantis animi : ex quo et emeritorum uirtus attollenda proponitur, et uite sobrietas commendatur. Sicut enim eneruos solet animos satyricorum pagina reprehendendo deprimere, ita titulis honestatis non inglorios uenustiores decet calamos altius intonare. Qui itaque laudat aliquem se ipsum ut laudetur exhibeat laudabilem, et ex alterius pendeat laudator sententia qualis obscurari debeat

[7] magnas eum L, V ; *je rétablis le texte correct des ms. de Sénèque.* — [8] consolatio est ecclesie V ; le *copiste de* L *avait d'abord donné les mots dans le même ordre que* V ; *l'ordre actuel résulte d'une correction.* — [9] sanctorum est V. — [10] ergo te V.

(1) *Ep.* XXXIX, 2-3.

ex eius imitatione disciplina. Omnis autem homo aut uoluptate resoluitur ad mollitiem, aut ardore animi excitatur studiosius ad uirtutem. Mida autem rex aurum fieri quicquit tangeret Appollinem petiit et ab ipso munus efficaciter impetrauit. Effectu itaque uoti sui, cepit ipse miser torqueri, totumque in eo processit ad uindictam quod sue sacietatis sibi desiderabat ministrare materiam. Rigebat cibus aurea speculatione coruscus potusque sapiebat idem huius metalli soliditate conspicuus, set uterque a mensa reiciebatur intactus (1). Hoc ergo eius cum esset desiderium, illi miserabile parturiuit detrimentum. Aurea etiam locuplex diuiciarum sentiebatur copia, set in necessitate dominabatur uiolenta. Formam gessit rex iste cupiditatis auare que pecuniarum copias per usuras congregat, et ad famem depellendam tangere metuit que peruerse coaceruat. Hoc sancti reges et iusti non faciunt, qui cum Christi pauperibus spiritu sunt pauperes eisque substantias dispergunt locupletes. In quorum catalogo sanctus Dei rex Eadwardus, prerogatiuam dignitatis sortitus egregiam, ewangelista Christi nudus animo fieri non erubuit ; et a sacris philosophie semitis errore deuio non declinauit. Tempore namque suo implere uir catholicus non abhorruit quod Plato philosophus diu ante predixit : beatam scilicet fore rem publicam si uel reges philosopharentur, uel philosophi regnarent (2). Inuestigator quippe factus est sapientie, « et quesiuit illam sibi sponsam assumere, et amator factus est forme illius » (3). Hec est speciosa Abisag [1] in cuius sinu noster iste Dauid requieuit (4), noster desiderabilis, noster manu fortis ; inter cuius amplexus senio confectus incaluit et salutis in illa delitias inuenit. Viret etenim semper etate iuuenescitque cotidie nullamque generositas sua rugam contrahit aut maculam,

I. — [1] Abigail L.

(1) Cf. Fulgence, II, 10. Je dois cette indication comme beaucoup d'autres à l'obligeance de mon collègue M. Vallette.

(2) Cf. *Rep.* V, 473. C'est peut-être par Boèce, *De consol. philos.* I, 4, 5 ou par Alcuin, *Ep.* 229 (cf. aussi Cicero, *Ad. Qu. fr.* I, 1, 29) qu'Osbert a connu cette pensée de Platon.

(3) Cf. *Sapient.* II, 2.

(4) I *Reg.* 1.

que sceptrum in sinistra et crucem in dextera prefert deauratam. Huic adhesit et ab hac non recessit, quam quia reges gentium bene nescierunt querere, eam suo matrimonio non potuerunt copulare. Dionisius namque tirannus Democrito familiari suo suspensum capiti intentauit gladium, dum regis purpuram concupisceret inter delitias Siculorum; quem cum inter epulas imminentem cerneret et tenui filo superius pendentem uehementius formidaret, regias aspernatus exhorruit delitias et reiecit copias saciata cupidine fastiditas. In mortis namque discrimine non sunt delitie sapide, et quilibet diues se sentit inglorium cui minantur supplicia passionum. Hoc uero facto suo edocuit quod in nulla gloria positus rex timere desinit, dum terret ex superioribus formidabile Dei iuditium et in inferioribus minantur casum pericula populorum. Princeps igitur Eadwardus Christi regis nostri signatus caractere et *tau* uiuificantem litteram gestans in fronte (1) sceptrum gestauit et diadema regium in Anglorum dispositissima Dei ordinatione preparatum. Qui, cum causam in populo discuteret multimodam, imminentem capiti diuino semper iuditio metuebat uindictam. « Beatus enim homo qui semper est pauidus ; qui autem mentis est dure corruet in malum (2). » Huius ergo miranda seculis gesta concinere, huius generose mores uite decreui sollempniter nouis fidibus concrepare. Nec ad Apollinis Delfici recurrere delectat oraculum, nec ut sonos hauriam musicos eius inuisere decacordum ; set Sancti Spiritus inuocare confido dulcedinem, ut me simpliciter per istorie uestigia gradientem in sanctam inducat ueritatem ; sicque me inter organa sua bene sonantem perficiat fistulam, ne quassatus calamus raucus ut anser incipiam perstrepere, set ut olor in flumine grate dulcedinis modulos suauiter proferre. Prefigant ergo capitula quibus transcribenda proponitur uita, ut, dum desiderant cognoscere seriem, repperiant in artificio noui operis uenustatem. Adiuuent igitur seniores sanctis orationibus quorum imperio explananda suscepimus, sanctusque rex Eadwardus suis precibus cytaram

(1) *Ezech.* IX.
(2) *Proverb.* XXVIII, 14.

nostram sic temperet, ut in melodiis concentibus a ueritatis dulcedine non discordet.

Explicit prologus. Incipit uita beati ac gloriosi regis Eadwardi.

II. De sancti regis generositate et sanctitate parentum eius.

Preciosus adleta Domini et rex insignis Eadwardus ex antiquis Anglorum regibus generosa carnis origine prodiit oriundus. Cuius pater Adelredus extitit, Emma uero, Ricardi ducis Normannorum filia, mater fuit ; ex utroque latere sanguinis nobilitate fulsit ingenuus. Cuius auus cenobiorum fundator Edgarus primo in regibus Anglorum monarchiam solus obtinuit, eique gloriosus et felix filius eius Edwardus innocenter postmodum iugulatus dicedenti successit. Ipso uero in celestibus castris gloria et honore coronato, frater eius regnauit Adelredus, uere tanta prole felix pater et beatus. Sanctissima autem uirgo Edeiha, Edgari regis filia et gloriosi martiris Edwardi soror atque Adelredi germana, in sancto uirginitatis proposito dotales domino tabulas obtulit et copiosa miraculorum gloria clara in mundo et celebris effulsit. Beata uero Eadburga, signorum fulgore celestium urbis Wintonie lustrans confinia, sancti huius principis aui, regis uidelicet Eadgari, insignis resplenduit amita, cui frater uirginis Eadmundus in carnali pater extitit genitura. Maternum uero beatissimi huius Eadwardi genus [1] ex Francorum regibus et Normannorum ducibus traxit originem. Cuius frater egregius iunior [2] consul Ricardus Fiscamnense fundauit cenobium (1) temporaliumque cumulauit omni sufficientia commodorum : qui magis in occulto circumferebat anachoritam quam principem, monachum potius exprimebat quam ducem, dum in eo haberent in publico et quod timerent singuli et quod diligerent uniuersi. Robertus etiam filius eius dux inclitus, honore paterno su-

II. — [1] Maternum uero genus L. — [2] Cuius egregius genitor L.

(1) Fécamp, non pas précisément fondé mais restauré et réformé par le duc Richard II.

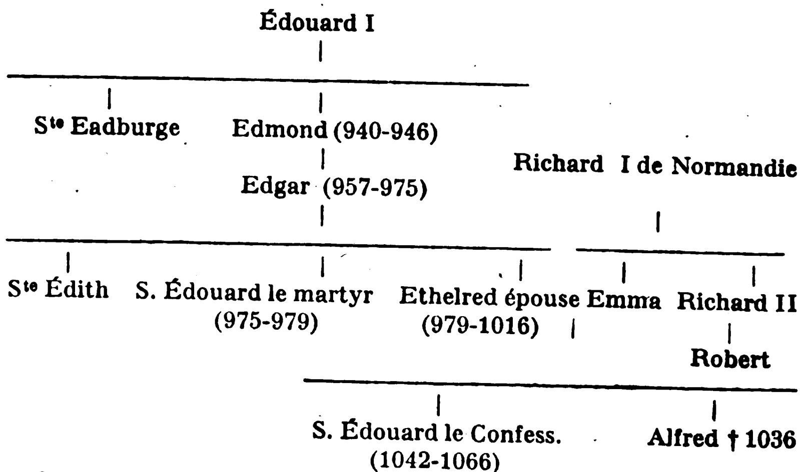
blimatus, regine laudabilis Emme nepos, cunctis fidelibus memorandus[a] terrenum postponens principatum, sepulchrum Christi Ierosolimis adiit et in reditu in Nicea urbe peregrinus obiens, eo sepultus in pace requiescit. Hec iccirco tantisper de generosa eius sanguinis linea dicta sufficiant, ut nullus auditor ducat ambiguum opus ei sanctitatis ex diuina etiam gracia naturaliter innatum (1).

III. De iuramento procerum et de uisione sancti pontificis que ei celitus facta est de persona regis.

Grauida itaque regina effecta, procedente tempore, suum peperit primogenitum (2), quem patres in baptismate uoca-

[a] Emme germanus L.

(1) Les indications généalogiques d'Osbert sont exactes. Pour plus de clarté, je les résume dans le tableau ci-dessous, où bien entendu je ne fais figurer que les personnages mentionnés dans notre texte ; j'ajoute simplement les ancêtres Édouard I et Richard I. Les dates de règne, que j'indique entre parenthèses, sont souvent incertaines, du moins à un an près ; j'ai suivi sur les points douteux l'opinion exprimée par M. Plummer, dans ses Notes sur les chroniques Anglo-Saxonnes.



On sait qu'Osbert écrivit la Vie d'une des deux saintes de race royale qu'il mentionne ici : Ste Eadburge, religieuse à Winchester. Cf. supra, p. 12, n. 4.

(2) C'est un des témoignages les plus anciens de la tradition, selon

uerunt Aluredum. Qui, maxima in palatio educatus diligentia, spei bone fructum de futuri regni sceptro genitoribus parturiuit ; set Deus, occulta dispositione sua, alteri ut creditur diadema reseruauit. Non eum fortasse regnaturum ad utilitatem populi presciuit spiritus Dei, qui, diuturno postmodum tempore, raptus ad supplicium, innocens neci traditur infausta crudelitate barbarorum. Set, quia de eius martirio .hystoriam in presentiarum explicandam non suscepimus, reuertamur ad materiam quam exorsi sumus. Inpregnata rursus Dei prouidentia Anglorum regina, coniurant omnes regni proceres, si masculus prodiret, in eo se regem expectare futurum, qui sceptro et diademate populo presideret Anglorum. Scit igitur ille quem occulta hominum non nouerunt fallere, ego prorsus inuestigare non possum indaginem, cur in filio iuniore tanti impleuerint sacramenti ueritatem. In primogenito regis a iuramento siluit Anglorum totus orbis, et in natiuitate iunioris pueri ei fide proceres colligantur uniuersi (1). Editus ergo puer egregius

toute probabilité erronée, d'après laquelle des deux fils d'Ethelred, Alfred eût été l'aîné et Édouard le plus jeune. Cf. PLUMMER, *Chronicles*, t. II, p. 214, n. 2.

(1) Ce récit est singulier. Guillaume de Malmesbury l'ignore. Ailred l'a emprunté à Osbert, en l'abrégeant (col. 372). Tel qu'il se présente chez Osbert, il se décompose en deux éléments : 1° Édouard encore enfant, est reconnu comme futur roi et à ce titre reçoit le serment ; 2° ce fait témoigne d'une prédestination miraculeuse, car, selon la loi humaine, l'héritier désigné eût dû être non pas Édouard mais son frère Alfred. Cette seconde considération est née d'une erreur : Osbert s'est persuadé à tort qu'Alfred des deux frères était l'aîné. Si, comme cela paraît certain (supra p. 70, n. 2.) il était au contraire le cadet, on ne saurait s'étonner qu'Édouard lui ait été préféré. Une difficulté subsiste pourtant. Édouard était vraisemblablement le premier-né des fils que la Normande Emma avait donnés à Ethelred ; mais d'une première femme Ethelred avait eu auparavant plusieurs autres fils. L'un d'eux au moins, Edmond Côte de Fer, lui survécut ; c'est lui — et non Édouard — qui en 1016, après la mort d'Ethelred, fut reconnu pour roi par ceux des grands qui refusaient d'obéir au Danois Cnut. N'était-ce pas ce même Edmond qui, du vivant de son père, eût dû recevoir le serment ? Le témoignage d'Osbert en lui-même est de peu de valeur ; mais il est confirmé par ceux d'autres écrivains, plus anciens : le Biographe (p. 394, l. 161) et surtout l'auteur anonyme des *Miracles de S. Wulfran*, un moine normand contemporain de S. Édouard

maxima parentum enutritur diligentia et in etate tenera Sancti Spiritus informatur disciplina. Cuius uenusta facies et digna imperio tam decoram et splendidam preferebat speciem ut regalem uideretur imitari maiestatem. Set post tempus non modicum glaciali frigore concreta a finibus aquilonis irrupit barbarica rabies, que et totum regnum inuasit et suo illud dominio subiecit. Cumque Danorum fremeret tam grandinosa tempestas, ad auos suos in Neustriam gloriosus puer transducitur, ne tam immani procella seuientium fluctuum citius absorberetur.

Quo tempore dilectus Domini Brihtwoldus, Wiltoniensis [1] episcopus prouintie, desolationem regni deflebat in monasterio Glastoniensi, fessusque post lacrimas nocturnum soporem incidit ; cui gloriosam semiuigilanti Deus reuelationem ostendit, uidet namque beatissimum Petrum, principem apostolorum, decentem et congruam hominis personam consecrare in regem ; et uitam eius designare celibem, et sub certo regnandi calculo annorum numerum determinantem. Inuestigat uir sanctus ab apostolo de posteritate regni, postulat ut doceatur quis regnare debeat et cui tante maiestatis honor incumbat. Quem huiusmodi responsis apostolus alloquitur, eiusque uir Dei sermonibus edocetur : « Regnum » inquit « Anglorum regnum est Dei, qui, post transitum tuum ad superos, prouidebit sibi regem suo humiliter obsequentem imperio et ei penitus placentem in regno (1). »

III. — [1] Wintoniensis L.

(d'Achery, *Spicilegium*, éd. de 1723, t. II, p. 286, col. 2). D'après les *Miracles*, Édouard eût même été du vivant d'Ethelred associé à la dignité royale, comme l'était régulièrement en ce temps, de l'autre côté de la Manche, l'héritier capétien ; il aurait reçu l'onction. Il est difficile d'écarter ce texte. Sans doute faut-il conclure que la première union d'Ethelred n'était pas considérée comme légitime. Edmond aurait été d'abord laissé de côté comme bâtard ; puis en 1016, alors qu'il s'agissait avant tout d'opposer aux Danois un chef militaire, il aurait été préféré par les grands à Édouard, encore tout jeune. Sur les enfants d'Ethelred, cf. Freeman, t. I, p. 669.

(1) L'épisode de la vision de Brithwold, évêque du Wiltshire, pendant un séjour au monastère de Glastonbury, se trouve chez le Biographe, p. 394 et dans G. de Malmesbury, *Gesta regum*, § 221, *Gesta Pontificum*, § 83. Osbert reproduit presque textuellement le Biogra-

Quod ita postmodum accidit sicut eum uisio celestis informauit. Pluribus uero interiectis annorum curriculis, cum ab afflictione Egyptia transisset populus Anglorum ad desideratum redemptionis sue iubileum, instant ut innatum regem suum suscipiant, ut eum in paterno solio et paterno collocare ualeant in throno. Mittuntur post illum duces regni et pontifices religiosi, festiuoque omnium tripudio adducitur, et in ecclesia Christi Cantuarie (1) christus domini consecratur; sicque concordat uoluntas Dei iuramento populi et quod diu ante preuiderant impletum celitus gratulantur sacramentum. Sollempniter itaque regno in pace stabilito, uicina undique regna suo confederantur imperio, eiusque perfrui desiderant amicitia et dilectione sublimari graciosa. Imperator igitur Romanorum Henricus, qui Cesar tantus erat quantus et orbis, ad connectendas in inuicem fidei dexteras legatos dirigit et sibi suisque pacem et amicitiam postulat et impertit. Henricus etiam rex Francorum, carnis ei et sanguinis uicinitate propinquus, fedus cum illo indissolubile pepigit, et manibus plaudens de tanti principis gloria medullitus exultauit. Ceteri quoque principes in circuitu per litteras et legatos ad illum ueniunt seque suaque tuicioni et presidio eius committunt. Sola Dacia effera et superba adhuc spirabat iniquitatis rabiem et in Anglos exercere suum tempore oportuno prestolabatur furorem. In cuius regni principio tanta pacis resplenduit gracia ut Salomonis regnum post terrores Dauiticorum appareret preliorum, et, sedatis bellorum incendiis, in mansuetudine uiueret et uniuersa mundi gloria pre ceteris terrarum regibus copiosius habundaret (2).

phe, en l'amplifiant légèrement. Cf. Ailred, col. 373, qui amplifie à son tour

(1) Erreur, prise sans doute au Biographe ; Édouard fut couronné à Winchester : cf. supra p. 29.

(2) Tout le développement sur l'avènement emprunté au Biographe, p. 392, y compris deux erreurs : le couronnement à Canterbury et la parenté entre Henri Ier de France et S. Édouard ; une seule divergence, qui touche le rôle prêté au roi de Danemark. Cf. supra, p. 34, n. 1. Ailred, col. 374-75.

IV. De forma sancti regis et de sollempnibus et castis eius nuptiis.

Ut autem de statu gloriosi regis et forma aliquid audiant qui de eterna eius gloria in terris exultant, decentissima hominis erat persona, proceritate discreta, cesaries et barba canitie lactea, cutis rosea et facies apparebat plena ; macre manus et niuee, longi quoque [1] et interlucentes digiti ; et reliquo toto corpore regia uenustus incedebat integritate. Grauis et iocundus in uultu, humilis in uisu, suauis et dulcis alloquio, hylaris erat in dato. Si ratio suscitaret animi motum, leonis spectaret intuitum ; si prouocaretur ad iram, non procedebat iurgiis ad uindictam. Omni poscenti se tribuere aut cum plurima benignitate negare, ita etiam ut plerumque ipsa negatio benigna uideretur esse largitio. In frequentia populi maiestatem regiam, in priuato pretendebat mansuetudinem graciosam. Sanctis Domini sacerdotibus causas inponens ecclesiasticas, suadebat secundum iustitiam uiriliter agere et auctoritate canonica sanctorum patrum uestigiis firmiter inherere. Secularia palatinis et causidicis committebat iudicia, precipiens eis per recti tramitis iter incedere et neque a dextris neque a sinistris uspiam declinare. Semper in celum dirigebat animum, et quicquid pro conditione regia coram hominibus agebat in seculo occulto cordis sacrificio totum inuisibiliter repreensabat Deo (1).

Dei mater et uirgo semper in corde, semper eius uersabatur in ore : qui, uirginitatis factus domicilium, formam uirginalem sibimet ipsi protulit ad exemplum. Intenderunt tamen quidam ut naufragium incideret eius pudicitia set nequaquam, ut assolet, lege pudoris sine remedio uiolata. Uniuerso itaque regni imperio in pace consopito, de secunda que lateri regis adhereat persona decernitur, ut sponsa tanto digna sponso inter filias principum requiratur. Reperitur tamen in eadem gente una et sola, nulli inferior, ceteris

IV. — [1] Longinqui L ; *la leçon* longi quoque *est attestée non seulement par* C, *mais aussi par le Biographe de qui ce portrait est tiré.*

(1) Portrait emprunté, parfois textuellement, au Biographe, p. 396.

superior, quam et claritas commendabat generis et ineffabilis decor excellentissime iuuentutis. Maior ergo natu de filiabus Gowini clarissimi ducis Edeiha diligitur, que, uersu et prosa celebris et eximia, et opere et pictura altera erat Minerua. Hec regalibus thalamis sollempni tripudio traditur, et Deo inuncta diademate coronatur. Set misericors Deus, qui beatum confessorem suum Alexium in uirginitate seruauit (1), omnibus diebus uite sue, ut confidimus, sanctum regem Eadwardum in carnis puritate custodiuit. Obsecuta est illi tamquam filia regina egregia eumque a principio sue desponsionis diuersis in opere redimiuit [a] ornamentis. Quod pro consuetudine regum magis amplectebatur, quam pro delicate uite qualibet occidua uoluptate. Ipsa uero regis castimoniam reticere quam nouerat, nec consilium effundere quod sciebat. Eadwardo namque inerat et uirgo conscientia, et caro usque hodie in urna perseuerat incorrupta : quod suo plenius in loco tractabitur. Veruntamen ordine proposito incepta narratio expediatur.

V. De eo quod uidit in spiritu regem Dacie diuina ultione submersum (2).

In die gloriose festiuitatis quam in aduentu Sancti Spiritus missus de supernis serenauit ignis, rex insignis Eadwardus apud Westmonasterium [1] in ecclesia beati Petri apostolorum principis agebat in sceptris ; eoque totius Anglie duces confluxerant et pontifices, sollempnitatem regiam uariis diuitiarum suarum delitiis in fimbriis aureis decorantes. Circa horam uero eandem qua salutaris uictima agni paschalis a populo percipitur, in cachinnum [2] rex gloriosus erupit immoderatum, ita ut qui astarent mirarentur per circuitum. Quia uero solide grauitatis idem princeps extiterat et in illo nulla inconstantia uel leuitas apparere consueuerat, post acta sollempnia a suis inquiritur que in risu

[a] remidiuit L.
V. — [1] Westimonarium L. — [2] charinnum L ; risum C.

(1) Allusion à la légende bien connue au moyen âge de S. Alexis d'Édesse, et à ses chastes noces. Cf. *BHL.* 286-301.
(2) Ailred, col. 378

significatio teneatur. « Rex » inquit « Dacie cui Sueno iunior erat uocabulum (1) cum infinita classe parauerat Anglie fines inuadere et suo principatui subiugare et, quia aui eius auis meis et proauis extiterunt semper inimici, et ceruices meorum infesto prorsus edomare nitebatur gladio. Naues hodie conscendebat cum excercitu copioso. Cumque de prora ad nauem in quam ingredi debebat pedem extenderet, iusto Dei iudicio, elapsus corruit, et demersus in mare miserabiliter exspirauit. Huiusque perniciosi capitis factum est exitio ut et pleps mea ab infausta pernitie sit immunis et libera, et tota Dacia ab homicidii liberetur offensa. Hoc placuit Altissimo ut michi reueletur e celo et « siue extra corpus siue in corpore » (2) dignata est michi clauis Dauid (3) clementie sue hostium reserare. In huiusmodi gaudio tripudiauit mea intentio, et quod nefando principi uersum est in perniciem Anglorum excercitui collatum est ad salutem. » Quod audientes, regni proceres qui presentes aderant legatos naualibus instruunt armamentis qui tumescentis pelagi profunda rimentur [3] et Dacie fines ingrediantur appulsi, regis obitum inquirant, uelocius redeant, et quid factum sit proloquantur. Parent iussis, uentis et uelis comitantur [4] prosperis, ad Daciam ueniunt, ita de rege repperiunt sicut Dei dignatio in populo Anglorum sancto premonstrauit Eadwardo. Huius itaque tam inmensi crebrescente fama miraculi, timor magnus super uniuersas per circuitum nationes irruit, et ad uenerationem hominis Dei regis Eadwardi omnium animos excitauit. Tanta pertesus formidine, Danorum princeps obsides exibet, sacramenta

[3] rimari L ; *le passage manque dans* C. — [4] coituntur L ; *le passage manque dans* C.

(1) Il est exact qu'au temps d'Édouard le Confesseur le Danemark fut gouverné par un roi appelé Swen : c'est Swen Estridsen qui fut proclamé roi en 1043 (cf. F. C. Dahlmann, *Geschichte von Dänemark*, t. I, p. 122) ; Osbert avait dû puiser ce détail dans quelque chronique. Nous sommes mal renseignés sur les rapports de Swen et d'Édouard (cf. Adam Bremensis, *Gesta Hammaburg. ecclesiae pont.*, l. III, c. XII et suiv.) ; mais une chose est certaine : loin de périr au cours d'une expédition contre le saint roi, Swen lui survécut et mourut, sans doute de maladie, en 1076 seulement.

(2) Cf. II *Cor.* XII, 2-3. (3) *Apoc.* III, 7.

prebet, promissam seruat dilectionem et pacem et eum ut dominum ueneratur [5] et patrem. Ceterarum tyranni et potentes insularum pacem cum ipso faciunt tantique triumphatoris dominatum admittunt. Quibus omnibus idem regum pulcherrimus et regalia munera et donaria per annos singulos transmittebat copiosa.

VI. Quomodo de negotio romani itineris loquitur cum optimatibus suis (1).

Confirmatus feliciter in throno regni secundum uoluntatem Dei, ad postulanda Rome summorum apostolorum patrocinia rex sumptus necessarios preparat, quos in itinere sue peregrinationis expendat. Et quia per prophetam prolatum nouerat « uouete et reddite Domino Deo uestro (2) », et idem in Normannia adhuc adolescens fecerat uotum, sollicita sedulitate perducere satagebat ad effectum ; habitoque in unum et collecto illustrium uirorum concilio, huiusmodi sermone attentos reddidit et negotio presenti suspensos : « Ego » inquit « Eadwardus, Edelredi filius, gracia Dei Anglorum rex, futuris post me regibus et omnium dignitatum gradibus omniumque etatum hominibus. Non latet uos, dilectissimi, huius rei notitia quod tempore patris mei multa et grauia bellorum pericula gentem nostram afflixerunt, et tam a suis quam ab extraneis ad extremum pene ducta est exitium. Adeo autem hec malitia creuit in terra ut tota fere hereditaria regum successio sit deleta. Nam inter me et fratrem meum Eadmundum qui patri defuncto successit diuturnum factum est intersticium, inuadentibus regnum Sueone et Cnuto [1] filio eius regibus Danorum (3). Quorum factione et filiorum suorum imperio frater meus Aluredus interemptus occubuit, et, sicut Ioas

[5] uenerabatur L.
VI.— [1] Chuto L ; *tout le discours d'Édouard manque dans* C.

(1) Sur le vœu d'Édouard et les sources d'Osbert pour les chapitres VI, VII et XI cf. supra, p. 44 et suiv. Ailred, col. 379.
(2) *Psalm.* LXXV, 12.
(3) Swen à la Barbe Fourchue, mort en 1014, et son fils Cnut le Grand, mort en 1035.

occissionem Otholie, sic illorum crudelitatem ego solus euasi. Tandem, respectu misericordie Dei, post plures annos ad regnum paternum redii, et, eo sine aliquo preliorum labore potitus, sicut amabilis quondam Deo Salomon tanta pace et rerum opulentia quanta hodie uidetis abundaui. Nullus enim antecedentium regum coequari michi potuit in gloria et diuitiis, neque, ut assolet, ex opulentia subrepsit contemptus anime superbientis. Cepi itaque recogitare cuius dono et auxilio ad regni culmen euasi, « quoniam Dei est regnum » (1) et cui uult dat illud, et quia « mundus transit et concupiscentia eius » (2) ; qui autem se totum subdit Deo feliciter regnat et perpetualiter diues est. Igitur deliberaui me iturum ad limina sublimium apostolorum Petri et Pauli, et ibi pro collatis gracias agere beneficiis et exorare ut eam pacem firmaret Deus perpetuam michi et posteris meis. Preparaui ergo et dinumeraui expensas itineri necessarias et honorabilia que beatis apostolis feram donaria. « Votum uoui Deo Iacob » (3), quod uestro consilio persoluendum est pariter et ausilio. »

VII. Responsum procerum et de priuilegio Leonis pape.

Auditis itaque sermonibus regis graui merore populus omnis affligitur, et inmenso cordis dolore uehementer consternatur. Vnde pontifices et duces et ceteri sapientes regni, memores malorum que sub aliis regibus pertulerant, in huius absentia hec iterum uentura formidabant. Inuitos ergo et renitentes se tanto principe et tam pio patrie patre carere, proclamabant quia sedatum nouiter regnum aliqua hostilitate turbandum aut regem in uia aliquo incommodo metuebant periturum. Hoc uero si aliquo casu contingeret, hereditarios reges terra deinceps non haberet. Hinc est quod, habito communiter inter eos consilio, rogabant ut ab hac penitus intencione desisteret, pollicentes se Deo satisfacturos pro uoto, orationum et elemosinarum coaceruato fructu copioso. Contradixit rex hoc quanto tempore potuit, quia Romam deuotis gressibus gestiebat inuisere et sese

(1) Cf. *Psalm.* XXI, 29. (2) Cf. I *Ioann.* II, 17.
(3) Cf. *Psalm.* CXXXI, 2.

beatorum apostolorum patrocinio presentare. Motus tamen suorum fletibus, et suspiriis populorum et precibus omnium in comune deuictus, uoluntati illorum ad tempus adquieuit, et honorabiles Romam legatos summo pontifici transmittere decreuit. Hac tamen usus est condicione, ut domino pape eius insinuarent et uoluntatem et uotum, et secundum sententiam eius scirent proceres omnino se deinceps esse facturum. Ab utraque ergo parte electi sunt antistites uenerandi Aldredus uidelicet Eborhacensis et Hermannus Wiltoniensis [1] totidemque religiosi abbates, quos hic propter uocabulorum barbariem nominare pretermisimus (1). Inperatur eis ut iniunctum sibi strennue et fideliter opus arripiant, et ad terram natiuitatis proprie perfectis negotiis redire citius non omittant. Veniunt itaque legati et ex uoluntate Dei synodum maximam in eadem inuenerunt urbe collectam. Erant enim cc^{ti} l^{a} patres, patriarcharum, archiepiscoporum, episcoporum, abbatum, et diuersarum dignitatum, et ecclesiastici ordinis uniuersi. Excepit ergo legatos beatus papa Leo cum sollempni tripudio eorumque causam diligenter audiuit sanctoque regi Anglorum Eadwardo in hec uerba rescripsit : « Leo episcopus, seruus seruorum Dei, dilecto filio Eadwardo Anglorum regi salutem et apostolicam benedictionem. Quoniam uoluntatem tuam laudabilem et Deo gratam agnouimus, gracias agimus Ei per quem reges regnant et principes iusta decernunt (2). Set quia « prope est Dominus » in omni loco « omnibus inuocantibus eum in ueritate (3) », et sancti apostoli cum suo capite coniuncti unus spiritus sunt et pias preces equaliter audiunt, et quia constat periclitari regionem anglicam ex tua discessione, qui freno iusticie sediciosos eius motus coibes, ex auctoritate [2] Dei et sanctorum apostolorum et sancte synodi absolui-

VII. — [1] Wintoniensis L. — [2] auctorititate L.

(1) Eldred, plus tard archevêque d'York, n'était en 1050 — moment où se place l'ambassade relatée ici par Osbert — qu'évêque de Worcester ; Hermann était évêque du Wiltshire. Sur leur mission à Rome, cf. supra, p. 49. Les abbés sont nommés dans le pseudo-diplôme de S. Édouard qui est la source de ce récit (cf. supra, p. 46) ; ce sont Wulfric [de Saint-Augustin de Canterbury] et Aelfwin [de Ramsey]. Cf. supra. p. 49, n. 2.

(2) Cf. *Prov.* VIII, 15. (3) *Psalm.* CXLIV, 18.

mus te a peccato illius uoti pro quo Dei offensam times et ab omnibus negligentiis et iniquitatibus tuis, ea nimirum potestate usi quam Dominus in beato Petro concessit nobis, dicens « quecumque solueritis super terram, erunt soluta et in celis » (1). Deinde precipimus tibi sub nomine sancte obedientie et penitentie ut expensas quas ad iter istud paraueras pauperibus eroges, et cenobium monachorum [a] in honorem sancti Petri apostolorum principis aut nouum construas aut uetustum emendes et augeas, et sufficientia uictualium fratribus de tuis redditibus constituas, quatinus, dum illi assidue inibi Deum laudauerint, et sanctis augeatur gloria et tibi indulgentia. Cui loco quicquit contuleris uel collatum est uel confertur ut ratum sit apostolica auctoritate precipimus, et ut semper habitatio monachorum sit et nulli laice persone nisi regi subdatur ; et quecumque priuilegia ibi instituere uolueris ad honorem Dei pertinentia concedimus et robustissima auctoritate confirmamus et infractores eorum eterna maledictione dampnamus. » Apostolica itaque benedictione donati ad natale solum, ut premisimus, cum prosperitate redierunt nuntii, a quibus accepta sancti Leonis epistola pariter et audita, gratulati sunt pontifices et proceres uniuersi.

VIII. Reuelatio que facta est uiro Dei incluso de sancto rege Eadwardo (2).

Interea beatus Petrus princeps apostolici ordinis apparuit cuidam in solitudine multis pro Christo annorum curriculis incluso pure et probabilis uite monacho, nomine Wlsino (3), eique precepit ut rex secundum litteras romani pontificis

[a] monochorum L.

(1) *Matth.* XVI, 19 : « quodcumque solueris super terram, erit solutum in caelis », et XVIII, 18 : « quaecumque solueritis super terram, erunt soluta et in caelo. »

(2) Ailred, col. 382.

(3) Sur ce personnage, qui fut l'objet d'un culte à Evesham et dont les miracles fournirent la matière d'un recueil en trois livres, aujourd'hui perdu, écrit, à la fin du XII[e] siècle ou dans les premières années du siècle suivant, par un moine de cette abbaye, m[e] Thomas de Northwich, cf. Liebermann, *Neues Archiv*, 1893, p. 237-38.

ageret et quod sibi mandauerat adinplere non differat [1]. « Hec » inquit apostolus « uoluntas mea est ut uices meas efficaciter suppleas et ad regem Eadwardum uelociter mittas. Ex meo hoc ei preceptum institue mandato ut monasterium meum in suburbio Lundonie antiquitus collocatum celsioribus reparet et restruat edificiis, quod iam pene deletum est temporibus uetustatis [2]. Ab occidua parte ciuitatis in insula quadam que Torneia dicitur situs est locus ille, hacque de causa ab incolis Westmonasterium nominatur. Non est eadem habitatio diuitiis locuples terrenis, set ingenti thesauro et copia sanctitatis. Hanc olim michi edem sacraui, hanc in Anglia specialiter elegi. Hanc pro peccatorum suorum remissione sublimioribus erigat fastigiis et nouis denuo amplificet fundamentis. » Hucusque uerba apostoli, que per inclusum mandata sunt regi. De cetero in Wigornensi prouincia (1), longe distans a ciuitate Loundonia, uir iste diuinis in specu subterraneo mancipatus erat obsequiis, ubi et reuelatio facta est tam beate et gloriose uisionis. Scripsit ergo regi totum ex ordine sicut superius retuli, et quemadmodum seriatim textum ueritatis ut decuit explanauit. Eodem uero die, eodem loco, eodemque concilio quo legati cum beati Leonis epistola a romanis menibus redierunt, uenerunt et scripta Christi confessoris inclusi, que coram rege et primis totius Anglie lecta sunt, et ab uniuersis audita. Fit letitia grandis in populo, quia decretis Apostolici concordat apostolica reuelatio, rexque securior quiescit ab itinere quod agendum decreuerat longa peregrinacione. Laudat ergo Deum gloriosus princeps Eadwardus in sanctis suis mirabilem (2), qui sese per pontificem summum beatum Leonem et a uoto quod timebat absoluit et, ne de hoc ambigeret, ulterius celesti uisione confirmauit. Remanet itaque triumpho pariter potitus et regno, et nouo operi construendo mentem applicat et opes ad hoc larga manu dispensat. Per eum plurima Christus operatur magnalia preteritis temporibus Anglorum populis retro inaudita. Ex quibus unum huic seriei dignum duximus inseren-

VIII. — [1] differrat L ; *manque dans* C. — [2] uestutatis L.

(1) Le comté de Worcester. (2) Cf. *Psalm.* LXVII, 36.

dum, in quo maiestas regia quam demissa pro Christo et humilis extiterit animaduertentibus liquido satis apparebit.

IX. De contracto quem rex beati apostolorum principis imperio super dorsum suum baiulauit (1).

Cum rex gloriosus et laudabilis heros Eadwardus esset aliquando in sede sua regia secus ecclesiam beati Petri apostoli, uenit quidam Gillomichael a natiuitate miserabiliter contractus, natibus eius talis coherentibus et carnibus articulis infixis ; accedensque ad Hugolinum qui cubicularius regis erat (2), suam regi necessitatem supplicauit exponere et uisionem quam uiderat cercius intimare. « Iam sexies [1] » inquit « summorum apostolorum Rome liminibus astiti, septimamque uicem modo explere contendi. Hybernensis sum natione, inobs et anxius in egritudine, quem paupertas deprimit, et rei familiaris inopia et utriusque sortis miseria dupplicata. Vade igitur ad gloriosum regem, ad hominem uisceribus pietatis insignem, expone fideliter quo dolore torqueor et quit in illo Dei uirtutis amplector. Mandatum sollempne dat illi beatus Petrus apostolus, ut me tergo suo superiniectum a palatio regali ad ecclesiam ferat apostoli ; contingetque michi ex aduersa ualitudine tanti uiri meritis liberari. » Procedit uelociter cubicularius ad regem, refert uisionem. Aduocat princeps inopem, facturus denuo locupletem. Dorso seminecem inicit, et se iumentum Domini pauperi substernit. Cum subito distenduntur nerui, rumpuntur uene, carnes scinduntur, sanguis defluit, sospitas redit, regalia uestimenta intinguntur, rogant proceres ut onus reiciat, languidum exponat ; clamant et ingeminant, currunt et insistunt regem dedecere quod baiulat, et huiusmodi onus admonent ut omittat [2]. Rex uero non adquiescit uocibus populi. « Nec iustum » inquit « ut transiliam mandatum apostoli ; set exequar quod iussit.

IX. — [1] series L. — [2] omittant L.

(1) Ailred, col. 383.

(2) Sur ce personnage, mentionné par divers textes et notamment par le *Domesday*, cf. Freeman, t. II, p. 346 et H. Round, *English Historical Review*, 1904, p. 92.

et complebo quod mandauit. » Festinansque ad ecclesiam, ante altare beati principis apostolorum onus suum exposuit, et Deo pro miraculo gracias egit. Erat ipsa die in ecclesia secretarii functus officio quidam Dei seruus nomine Gaufridus, qui ante sacram apostolorum principis aram sedulus excubabat, et contriti cordis holocaustum sacrificabat Deo. Hic, accepta uelocius unda, debilem diluit et noxiis humoribus effluentibus defecauit. Qui in modico tempore adeo conualuit ut et integer homo se super pedes erigeret et ad apostolorum limina et romuleas arces reparatis gressibus ambularet. Ad tam ingentis miraculi presigne testimonium et ad regis meritum efficacius comprobandum, et scanna quibus repserat suspensa sunt in ecclesia ibique per tempora uisa sunt diuturna. Inclitus autem princeps, non sibi set beato deputans celorum ianitori, gracias agens Deo rediit ad palatium et emaculate sunt uestes eius suorum manibus ministrorum. Competit huic miraculo illud insigne miraculum quod in actibus apostolorum legitur, quando Petrus aurum et argentum se non habere perhibuit et infirmo qui claudus ex utero matris natus fuerat in nomine Ihesu Christi Nazareni ad speciosam portam templi bases et plantas instaurauit (1).

X. De ecclesia sancti Petri Westmonasterii quam idem apostolus per se dedicauit (2).

Antiquum beati principis apostolorum et insigne monasterium non recens, non nouum, non moderno tempore constructum, set a diebus serui Dei Augustini primi Anglorum apostoli a Saberto orientalium Saxonum rege copiosa dicitur caritate fundatum. Hic nepos sancti Ethelberti

(1) *Act.* III, 2-8.

(2) Sur cette légende et les sources d'Osbert en cet endroit (Sulcard et Gosselin), voir J. Armitage Robinson, *The History of Westminster Abbey by John Flete*, p. 9 ; on y trouve reproduite une partie du chapitre X ; cf. supra p. 63, n. 3. L'attribution au roi Sebert, neveu du roi de Kent Ethelbert, de la fondation de Westminster est propre à Osbert, et résulte sans doute chez lui d'une lecture trop rapide de Gosselin. L'histoire du pêcheur qui chercha à frauder les moines (dernier alinéa du chapitre) ne se rencontre pas non plus avant lui. Ailred, col. 385.

regis extitit, quem Christi predicatione sanctus Augustinus imbutum in urbe Cantuaria babtizauit. Administrante uero pontificatum Londonensis ecclesie Mellito, sub titulo beati Petri apostoli dedicanda erat ecclesia ad occidentalem urbis plagam extra muros sita. Set, ut geste rei prosequamur ordinem, paratis presul rebus uenit ad dedicationem ; tentoriis autem a dimidio fixis miliario crastinum illuscescentis dominice diluculum expectat, ut, aurora fulgente, expeditus occurrat. Veruntamen dominica nocte illa celestis aule ianitor in ulteriore ripa fluuii Tamensis astitit, qui eidem monasterio ab orientali parte uicinus subtercurrit. Vocat itaque piscatorem qui predam excercebat fluuialem ; ad alteram ripam se poscit exponi mercedemque dum redeat prestolari. Transposito amne persona recessit ignota ; donaria piscator expectat promissa. Stupidus interim repente contemplatur ecclesiam, supernis in circuitu luminaribus plenam, flammarum globos celitus emittere, et candidatorum choros nunc intus nunc foris cum concentibus angelicis locum eundem circuire. Audit mortalibus insuetam suauitatis armoniam, maiestatem secum reputat imperiosam que quiddam insigne spirans et immortale poterat ad celestia intuentes accendere. Patent ethera sursum, claritas resplendet inmensa deorsum. Apostolico piscator nutu tenetur dum redeat et laboris sui mercedem quam transiens promiserat apprehendat. Sacramento tandem diuine dedicationis expleto, syderee mansionis ianitor ad ducem nauis iterum rediit, et piscator piscatorem de transponendo fluuio cito conuenit. Lenit itaque pauentem quem pene pre timore inuenit exanimem et eum salutifera exhortatione uisitat ut de celestibus mysteriis que uiderat confidat. Remigantem itaque per amnem et superiori ripe approximantem collega collegam alloquitur et piscator piscatorem his sermonibus sic affatur : « Qualiter » inquit « in arte profecisti piscationis tue ? Quid captum est hac nocte ? An aliquod retia tibi operata sunt commodum ? An iactata sint in flumine ad aliquem profectum ? » Cumque negaret ille capturam, et diceret defecisse sibi materiam, qui prius loquebatur adiecit : « Inice retia fluuio et habundanter capies in momento. » Paret iubentis imperio et alueo fluminis maculas iniecit et piscibus plenas protinus extraxit. Inter

ceteros uero piscem repperit in reti mirabilem, quem uulgo appellant salmonem. « Hunc » inquit « mane uice mea Mellito representa pontifici ; tue uero qui supersunt reputabuntur mercedi. Comite autem uita, huius tibi generis non deerit copia et tua post te tempore longo progenies hac arte parabit edes sibi locupletes. Dominicis tantum diebus sacro uacabis otio, et sic ab hoc negotio cohibe dexteram, ne uadas ulterius in capturam. Imperium meum sedulus explorator arripe, et episcopo dedicatam nunciabis ecclesiam, qui michi intendit dedicare preparatam. Ego ipse eam per me sacraui, ego misteriis sanctis interfui, et accedens presul factum reperiet quod se facturum urbs uicina docet. Missas dumtaxat dedicationis sollempniter peragat et populum Domini benedicens absoluat. Auctor huius mandati Petrus est apostolus Ihesu Christi, qui ea que audis tecum loquitur et ex huius ore res ista episcopo significata mandatur. » Visio itaque beati disparuit his dictis apostoli. Cum piscator mane ad episcopum retulit quicquit ab apostolo superius audiuit, fides adibetur in munere quod sibi cum apostolica prouenerat salute. Gratulatur Mellitus celi clauicularium huius sacrationis peregisse misterium, ingrediensque signatos crismate parietes repperit quos Iordanicis respersos fluentis intellexit. Duodenis conspicit crucibus insignitos et tipicos caracteres pauimentis inscriptos. Conflagratorum etiam reliquiis cereorum beatum animauertit affuisse Petrum apostolum hancque Deo decenter sacrasse basilicam et agno sponso nuptam desponsasse incorruptam. Gracias agit Deo sanctoque apostolo et, pontificalibus amictus induuiis, missas facit celebres tante sollempnitatis ; sermonis protulit de re gesta compendium, intendens profectibus animarum ; offert sacrificium, immolat holocaustum, confitentes absoluit, populum Domini benedicit. Expletis itaque celebritatis tante mysteriis, cum gaudio pontifex recessit ad propria ; et noua cotidie deinceps creuit Deo sponsa. Thorneia uero anglice, que spinarum insula latine dicitur, uocabulum uetustatis amisit, et a uento uel situ ciuitatis occidentale monasterium nomen accepit. Piscatores uero qui de genere illius descenderunt cui beatus Petrus apparuit et qui ad sanctum Mellitum eundem transmisit adhuc usque hodie qui nascuntur per ordinem decimata

captione sancti principis apostolorum uenerantur dignitatem ; et quotquot in carne superstites apparent firmiter apostolicis mandatis adherent. Et que prius fuerat insula spinarum nunc lilia Domino germinat animarum. In illa cotidie peccatum occidit et penitens ad iusticiam uiuificatus resurgit. Ecce hec est causa que beatum regem Eadwardum precordialiter animauit ut locum illum pre ceteris diligeret et ornamentis atque possessionibus copiosius insigniret.

Est etiam dignum relatu et ad honorem respicit apostolicum quod, tempore congruo, in diebus nostris accidit et quod actum populus Dei in sancta monasterii congregatione cognouit. Piscator ex illius generatione contrahens ortum qui sanctum, ut prediximus, Petrum trans Tamensem in cymba subportauit fluuium, dum sibi nocte aliqua piscacionis utiliter cessisset captura, decima que Deo prouenerat ab eo in rapinam est retenta. Fuit autem idem piscis inmense magnitudinis, quem, quia pluris apud se estimabat precii, plurima denariorum uenditione distraxit. Transiit itaque tempus et piscator ad solitum redit officium ; set, retibus inmissis, laboris impensa disperiit, et nichil huic utilitatis in uadoso gurgite cessit. Sic uir per integrum mensem consumpsit omnem diem, et nox ei nulla nunciauit prospera cui semper piscatio erat aduersa. Ipsum uero penituit egisse quod egerat, et rediens in se gressuque concito properans ad Westmonasterium, culpam suam exposuit in conuentu fratrum. Promittens igitur Deo correctionem et glorioso eius apostolo, super altare beati Petri manum suam posuit, seque coram omnibus decimam ultro redditurum sacramento professionis obligauit. Qui ex eadem die et deinceps capturam piscium sic inuenit facilem ut aperte daretur intelligi eum apostolicam prius offendisse maiestatem. Claruit in hoc facto et uirtus apostoli et experimentum insigne miraculi, quia quod sibi debebatur ab inuito piscatore uiolenter extorsit et exemplum ceteris ne sua iura raperent efficaciter tribuit.

XI. De legatis quos ad Nicholaum papam Romam misit et de priuilegio eiusdem summi pontificis (1).

Preterea, laudabilis uite princeps Eadwardus cum diuersis sanctarum uirtutum resplenderet operibus et ad maiorem suspiraret spiritualis uite profectum, beatus Leo papa uiam uniuerse carnis ingreditur [1] et sacra beati Petri apostoli cathedra tanto pastore uacuatur. Prefuit idem uir sanctissimus ecclesiis Dei annis v^{que}, mensibus ii^{bus} et diebus vii^{tem} (2). Post quem tres presederunt sub paruo tempore romane sedi pontifices, Victor scilicet, Stephanus et Benedictus : quorum primus annis ii^{obus}, mensibus tribus, diebus xiii rexit ecclesiam ; secundus post menses vii^{tem} unoque de xx^{ti} dies dereliquit uacuam, tercius expletis ix mensibus et xx^{ti} diebus fecit uacare desolatam (3). Succedente uero Nicholao et in apostolica sede confirmato, placuit Eadwardo glorioso regi ut de uoto quod fecerat sollicitior fieret et tanti patris consilium ut securior existeret sibi copiosius habundaret. Voluit enim per eum etiam renouare et con-

XI. — [1] ingregitur L ; *le passage manque dans* C.

(1) Sur les sources de ce chapitre, et la valeur du récit, cf. supra, p. 46 et suiv. AILRED, col. 386.

(2) Consacré le 12 février 1049, mort le 19 avril 1054, Léon IX a régné en effet cinq ans, deux mois et sept jours.

(3) Victor II, consacré le 13 avril 1055, mort le 28 juillet 1057, a régné en réalité — si, comme plus haut pour Léon IX, on ne compte pas le dernier jour — deux ans, trois mois et *quinze* jours ; mais le chiffre donné par Osbert se rencontre dans des catalogues anciens. Cf. L. DUCHESNE, *Liber Pontificalis*, t. II, p. XIX et XX, et le catalogue anglais publié par W. LEVISON, *Neues Archiv*, 1910, p. 390. Étienne IX, consacré le 3 août 1057, mort le 29 mars 1058, a régné sept mois et *vingt-six* jours ; le chiffre d'Osbert est celui du catalogue anglais. Benoît X, élu et intronisé au début d'avril 1058, fut chassé de Rome par son rival Nicolas II à la fin de janvier 1059 ; le chiffre de neuf mois, vingt jours est traditionnel pour son pontificat : cf. DUCHESNE, l. c. et p. 279 ; *Neues Archiv*, l. c. Osbert ne semble pas connaître les conditions dans lesquelles s'est terminé le pontificat de Benoît X ; mais il convient de remarquer que Benoît X a toujours figuré sur les catalogues romains. Sur les incertitudes des catalogues pontificaux au XIe siècle, cf. Reginald POOLE, *Papal Chronology in the eleventh century*, dans *English Historical Review*, 1917.

firmare consuetudines et donationes pecuniarum quas antecessores sui reges beato Petro instituerant propter summam deuocionem et fidem quam erga eum et eius uicarios semper habebant. Itaque, propter hoc quod premisimus negotium et propter diuersarum fluctuationes causarum, Eboracensem pontificem Romam misit Aldredum, et duos electos ad ordinandum episcopos, Gisonem et Walterum, quorum prior Wiellensem, alter uero Herefordensem rexit ecclesiam (1). Venientes autem ad urbem a domino papa Nicholao honore quo decebat suscepti sunt, et duo quos premisimus ab eodem sacrati. Inuenerunt etiam secundum Dei dispositionem synodum in Lateranensi palatio congregatam, maximam uidelicet multitudinem episcoporum, abbatum, monachorum et clericorum ceterorumque fidelium. Cumque, audiente synodo, sue legationis causam perorarent, huius summam epistole domno pape optulerunt : « Summo uniuersalis ecclesie patri Nicholao Eadwardus gracia Dei Anglorum rex debitam subiectionem et obedientiam. Glorificamus Deum quia curam habet sue electe ecclesie, quoniam in loco boni predecessoris uos optimum successorem constituit. Quapropter iustum iudicamus apud uos uelut ad solidam petram acuere et probare omnes bonas intentiones nostras et uestram [a] notitiam atque societatem in bono habere, quatinus eas donationes et priuilegia que obtinuimus apud predecessorem uestrum renouetis et augeatis nobis : uidelicet ut quod ille iniunxit nobis, sub nomine obedientie ac penitentie, propter uotum quod uoueram ire Romam et in remissionem peccatorum omnium meorum, construere cenobium monachorum in honore apostoli Petri, ratum faciatis, et priuilegia possessionum et dignitatum eiusdem loci confirmetis, renouetis atque augeatis et in perpetuum immutabilia stare decernatis. Ego quoque, pro modulo meo, augeo et confirmo donationes et consuetudines pecuniarum quas habet sanctus Petrus in Anglia, et ipsas pecunias collectas

[a] nostram L ; *la lettre d'Édouard manque dans* C ; *mais la correction est attestée par le pseudo-diplôme royal* Kemble, t. IV. n. DCCCXXV ; *de même pour les deux suivantes.*

(1) Eldred, archevêque d'York ; Gisa, évêque de Wells ; Walter, évêque de Hereford.

cum regalibus donis mitto uobis, ut oretis pro me et pro pace regni mei et continuam ac sollempnem memoriam instituatis totius gentis Anglorum coram corporibus sanctorum apostolorum. » His igitur litteris a summo pontifice susceptis, cum feliciter ad uotum suum omnibus peractis a Roma redirent, consulente sancta synodo transmissam a domno papa regi detulerunt epistolam : «Nicholaus episcopus, seruus seruorum Dei, gloriosissimo ac piissimo omnique honore dignissimo spirituali quoque filio nostro Eadwardo Anglorum regi uisitationem omnimodam, salutem mellifluam et benedictionem apostolicam. Omnipotenti Deo referimus grates qui uestram prudentissimam excellentiam in omnibus ornauit ac decorauit erga beatum Petrum apostolorum principem et nobiscum habere dilectionem et in omnibus apostolicis consentire censuris. Litteras igitur uestre nobilitati transmittimus et per eas societatem sanctorum apostolorum et nostram uobis damus, orantes misericordiam Illius qui est Dominus omnium et Rex super omnia solus, ut ipse uos participem faciat ex omnibus, si qua sunt coram Deo, bonis operibus nostris, et fratres uos ac socios in sua dilectione constituat in omni tempore amplius, ac non minorem partem nostri obsequii uobis reconsignet in regno suo quam nobismet ipsis prouenire optamus. Erimus etiam deinceps pro uobis sine dubio orantes assidue, ut ipse Deus uobis subiciat hostes et inimicos qui contra uos uoluerunt insurgere et confirmet uos in paterno solio et propria hereditate, ac beatus Petrus sit uobis custos et adiutor semper in omni tribulatione. Claret enim Anglorum reges, pro reuerentia et deuotione quam exibuerunt beato Petro, gloria et honore floruisse, et ipsius patrocinio famosos triumphos obtinuisse. Cuius beati apostoli meritis uestro desiderio et uoluntati omnipotens Deus prestet effectum, et confirmet uobis paterni regni imperium et tribuat incrementum, et post presentis uite decursum perducat ad eternum permanentis glorie imperium. Renouamus ergo et confirmamus et augemus uobis priuilegia uestra, scilicet ut absolutus sitis ab illo uoto[3] quod timebatis, et ab omnibus aliis peccatis et iniquitatibus uestris, auctoritate Illius qui me, licet

[3] uouo L.

indignum, sue sancte sedi preesse uoluit. Preterea illi loco quem sub nomine sancte penitentie construendum et meliorandum suscepistis, quoniam, ut fertur, primam antiquitus consecrationem a beato Petro accepit, cuius, licet indigni, uicarii sumus, et quia regia antiquitus sedes est, auctoritate Dei et sanctorum apostolorum atque huius Romane sedis et nostra concedimus, permittimus, et solidissime confirmamus ut amplius imperpetuum regie constitutionis et consecracionis sit locus, atque repositorium regalium insignium et habitatio perpetua monachorum qui nulli omnino persone nisi regi subdantur ; habeantque potestatem secundum regulam sancti Benedicti per successores eligere ex se idoneos abbates, neque introducatur per uiolentiam extranea persona nisi quam concors congregatio preesse elegerit. Absoluimus etiam eum locum ab omni seruicio et dominatione episcopali, ut nullus episcopus illuc introeat ordinaturus aut precepturus aliquid nisi ex petitione et consensu abbatis et monachorum, et habeat idem locus liberum procinctum, id est[1] ambitum et cimiterium mortuorum circa se absque episcopali uel cuiuslibet respectu uel exactione. Et omnia que ad libertatem et exaltationem illius loci ad honorem Dei pertinentia per nostram auctoritatem accedere possunt, hylari et promtissima uoluntate concedimus. Possessiones autem quas antiqui reges seu quicumque alii homines uos quoque et uestri barones ad eundem locum contulistis, et cartas que ex eis facte sunt, diuina et nostra auctoritate roboramus et ratas ac stabiles esse decernimus ; et infractores earum uel inuasores aut diminutores aut dispersores, uenditores etiam, eterna maledictione cum Iuda proditore dampnamus, ut non habeant partem in beata resurrectione, set a beato Petro apostolo se iudicandos sciant, quando sedebit cum suis coapostolis iudicans xii tribus Israel. Vobis uero et posteris uestris regibus committimus aduocationem et tuitionem eiusdem loci et omnium totius Anglie eclesiarum, ut uice nostra cum consilio episcoporum et abbatum constituatis ubique que iusta sunt, scientes pro hoc uos recepturos dignam mercedem ab eo cuius regnum et imperium nec desinet nec minuetur in seculum. »

[1] idem L.

Hanc igitur epistolam a sedis apostolice preside Nicholao transmissam cum maxima prosperitate retulerunt nuntii et a rege gratanter et honorifice sunt suscepti. Qui priuilegia sua statuit inconuulsa, in quibus tantam libertatem attribuit ecclesie quod ea liberiorem nemo potest inuenire. In quibus et hoc specialiter a cunctis Anglorum regibus usque hodie conseruatum est ut quicumque fugitiuus, de quocumque loco, pro quacumque causa, cuiuscumque conditionis sit, ipsum sanctum locum uel procinctum eius fugiens intrauerit, membrorum suorum ac uite impunitatem consequatur. Que priuilegia cum maxima in thesauro custodiuntur diligentia, eiusdem sancti regis sigillo [5] consignata. Set quia de uita eius explicanda, non de priuilegiis suscepimus seriem, ab alio incipiamus exordio nouam relationem.

XII. De eo quod rex et quidam comes religiosus Dominum Ihesum Christum corporalibus oculis uiderint (1).

Multa per regem Eadwardum Deus omnipotens operatus insignia istud fertur addidisse miraculum quod mente sollicita suscepimus explanandum. Erat aliquando prefatus princeps in ecclesia Westmonasterii ad sancte et indiuidue Trinitatis altare, et cum eo deuotus Dei seruus comes Leouericus qui Couentrense cenobium condidit (2) et inter cuncta totius regni monasteria auro et argento copiosius ditauit. Vir iste preclarus et celebris, astans ante mensam Christi in orationibus et lamentis, in illa hora qua patri sacerdos immolat filium, uidit astare super mensam dominicam eundem Ihesum Christum qui, dextera regem benedicens extensa, suam utrique manifestat speciem speciosusque uisibilem exhibet maiestatem. Inclinato autem uultu et demisso capite ad nutum Christi Domini ceruicem humiliat ; et respiciens rex comitem premonet ut stet quemadmodum stabat : « Sta » inquit « sta, sustine et expecta. En » inquit

[5] sigilgo L ; *la phrase manque dans* C.

(1) AILRED, col. 389.
(2) Leofric, comte de Mercie, fondateur du monastère de N. D. de Coventry.

« quem uides uideo et quem uisibiliter cernis uisibilem adoro. Set uide quamdiu ambo spiritum huius corporis agimus ut nemini per te relatum pateat quod nobis Christus in mensa sua de se manifestat. » Recessit postmodum comes a curia et ad Wigornensem commigrans ecclesiam cuidam monacho seruo Dei fecit humiliter confessionem suam ; inter cetera uero retulit ei uisionem quam uiderat, et eam rogauit ut scriberet, ne ueritatis et geste memoriam antiquitas aboleret. Scripsit ergo seruus Dei et inter sanctorum reliquias in quodam scrinio posuit, et sicut a comite mandatum acceperat quamdiu rex uixit nulli reuelauit. Diuturno uero tempore, post tanti principis obitum, urna que scriptum continebat uetustate consumpta nullo cogente est aperta. Expositis reliquiis, reperitur cedula, et coram cunctis in ecclesia legitur, et magna Dei uirtus in populo laudatur. Qui uero huic sermoni interfuit et qui scripturam hanc oculis suis uidit, Mauritius subdiaconus sancti Wlstani Wigorniensis episcopi fuit. Hic postmodum, in Westmonasterio monachum induens, tam probate uite meruit testimonium ut etiam in clericali positus continentie et castitatis omnibus per circuitum factus sit ad exemplum per xx plene annorum curricula ante obitum suum ; totum ex integro cotidie decantabat psalterium, nisi eum molestia corporis aliqua reddidisset afflictum. Huius nos ueredica relatio docuit et lecta ab eo de sancto rege pagina confirmauit (1).

XIII. De glandulis et uermibus tactu manuum regis de fauce mulieris expulsis.

Rex gloriosus et multis in mundo coruscans prodigiis Eadwardus ante natalis sui diem a Deo, ut confidimus, est electus, et in regnum, ut premisimus, diuina administrante gra-

(1) Le rouleau mortuaire de l'abbé Vital de Savigny — mort le 16 octobre 1122 —, ainsi qu'un acte de l'abbé Herbert (1121-1138), nous font connaître l'existence à Westminster d'un moine du nom de Maurice. M. Pearce, *Monks of Westminster*, p. 42, qui cite ces textes, considère à juste titre comme probable l'identité de ce Maurice avec l'ancien « sous-diacre » de l'évêque de Worcester, mentionné par Osbert. L'évêque est bien entendu S. Wulfstan, au sujet duquel Osbert plus bas racontera un miracle : cf. infra, p. 116.

cia consecratus. Dignitas uero tante consecrationis semper in dies capiebat augmentum, quam iugis castimonia comitabatur ad gloriam, ne per licitam quoque carnis copulam uerteret ad ruinam. Cuius tota uita in holocaustum acceptionis Deo est approbata, et in hac corruptibili carne signis euidentibus declarata. Inter cetera nouam subsequentis miraculi mensam apponimus, ut de regis deliciis animas fidelium saginemus. Adolescentula quedam, maritalis copule sortita consorcium, nullum diuturno tempore sterilis uteri sperare potuit fructum. Hoc irremedicabili dolore affligitur. Set grauiori molestia acrius uulneratur. Sub faucibus enim iuuencule tamquam glandes ceperunt excrescere, que breui tempore totam faciem suam ita uerterunt in perniciem ut secus illam conuersantes uix tantum sufficerent tolerare fetorem. Hanc uisio celestis edocuit quod uelox haberet egrota remedium, si contingeret maxillam eius ablui tactu sanctorum regis Eadwardi digitorum. Currit mulier ad regem, edocet uisionem, supplicat sanitatem. Non dedignatur uir iste mitissimus in populo suo inferiori succurrere sexui, quem et dulcedo mentis trahebat ad misericordiam et potestas regia non prouocabat ad iram. Allata princeps aqua digitos intingit, faciem mulieris madefieri instituit et loca fetoribus plena sancte crucis inpressione signauit. Inmensa Dei uirtus apparet mirabilis : dum sancta regis dextera foramina linit, soluitur crusta et mollescit ; glandule cum uermibus egrediuntur ; sanies et sanguis dextera regis premitur ; et mulier in breui integre saluti reparatur. In curia uero sua ut alatur imperat, hancque retentam in septimana Dei uirtus et gracie medicina reformat. O quam sancta et humilis tanti principis innocentia, qui fetorem non dedignatus est humoris noxii, ut iuuenculam redderet sospitati ! Que eodem postmodum anno et sterilitatis amisit opprobrium, et cum uiro suo deinceps iocunda uixit in domo sua per tempus diuturnum. Cum autem rex exul in Neustria degeret, frequenter huiuscemodi signis effulsit, quemadmodum in regno suo per Dei graciam coruscauit (1).

(1) Récit emprunté au Biographe, p. 429-30 ; cf. G. de Malmesbury, *Historia regum*, § 222. Ailred, col. 390. C'est le témoignage sur lequel on a fondé, pendant des siècles, le droit des rois d'Angle-

XIV. De ceco per aquam lauature regis in eius absentia sanato.

Adiecit et aliud pro tanto rege Deus insigne, quod operis textui presentis inserimus et ad edificationem audientium et Dei gloriam recitamus. Cecus quispiam notus in populo ad cubicularios regis accessit et eis uisionem quam uiderat in somnis reuelauit. « Videbatur » inquit « michi quod aqua que sanctas manus regis a puluere defecaret si faciem meam dilueret, amissum michi lumen eius meritis Dei uirtus innouaret [1]. Ad huius itaque clementiam referte causam meam, ut hoc non uidenti largiatur munere quod ei iam prouenit ex Dei miseratione. » Monet uernulas regis pietas non modica, ad principem referunt delegata. Auditu solo rex obstupescit, quod rogant se facturum contradicit, increpat illos quod talia crederent et quod huiusmodi petitionibus assentirent. E contra uero ministri sese supplicando inportunos ingeruntur, Dei uoluntatem referunt : non diffidat, set credat, operetur et faciat. Celebris omnium instabat uigilia sanctorum cum rex diluculo petiturus ecclesiam manus suas diluit et ad templum Dei cum deuotione processit. Reseruata uero a regis clientibus aqua cecus abluitur et radiis celitus noui splendoris illustratur. Ingreditur oratorium [2], uices supplet orationum, laudat regem pro munere, Deum glorificat de collata claritate. Resonant concentus et hymni melodis uocibus cantorum, canonica sollempniter explentur officia, agitur dies ieiuniorum sanctis omnibus ueneranda. Egressus oratorium, a suis rex audit miraculum. Cum denuo princeps insignis domum orationis ingreditur, [iubet] [3] ut cecus suis obtutibus presentetur. Experiri per seipsum satagit ut sciat si ei qui temporalis solis illustratione caruerat diuine respectu gracie noui splendoris radius illuscescat. Venit igitur ad cecum, conuenit accersitum, interrogat de miraculo, sciscitatur de facto, querit utrum uide-

XIV. — [1] innouarent L. — [2] oratarium L. — [3] *je rajoute ce mot indispensable au sens* ; L *l'omet* ; *la phrase manque dans* C.

terre à toucher et, croyait-on, à guérir les malades des écrouelles (« King's Evil »). J'espère étudier bientôt ce curieux rite de guérison.

at ; ille uero sic se habere, Deo gracias agens, affirmat. Rex uero cotidianum Deo in turture et columba offerens sacrificium, castitatis scilicet et innocentie prebens imitantibus documentum, non de tanta uirtute elatus intumuit, set de misericordia humiliter exultauit. Igitur manus sue uolam extendit, et ab eo qui cecus fuerat quid ageret inquisiuit. Ad nutum principis : « Manum tuam » inquit « o rex, extendis ». Bicornem denuo formam indicis et medii inferens digiti, inuestigauit ab eo qui cecus fuerat quid faceret et referret citius quid uideret ; ille quod cernit regis auribus pandit. Rex iniecta manu barbam comprehendit niueam, cum causam illuminatus reseruat inquisitam. Tertia uice peracta, rex oraturus ad altare procedit, flexisque ter genibus Deo pro collatis beneficiis gracias egit. Oculorum lumine donatus regis imperio stipe eius alitur et diuturno tempore in curia sustentatur. Hic sancto dum uixit fuit in testimonium quantum uirtutis a Deo percepit incrementum(1).

XV. De altero ceco per aquam lauature eius sanato.

Reuelatum est iterum certa uisione cuidam per tres annos penitus excecato et ex Linconice (2) urbis ciuibus trahens originem quod apud sanctum Dei Eadwardum sideris utriusque reperiret claritatem. Ex unda namque manibus regis infusa precipitur ablui et sic demum pristine cecitatis caligine uacuari. Festinat ocius cecus ad curiam et quam tempore diuturno non habuit a ministris regis sibi impertiri postulauit. Eodem igitur modo quo cecus superior facie lota, sospitati restituitur et pristine salutis innouata ei gloria restauratur. Adhuc usque in diem assertor permanet hodiernum, qui eum multo tempore prius cecum uidit et postea uidentem discussa caligine cognitum habuit. Sic Christus Ihesus Dei filius per christum suum operatur Eadwardum, sic gloriam miraculis adiecit miraculorum (3).

(1) Récit emprunté au Biographe, p. 429, mais considérablement amplifié. Cf. G. DE MALMESBURY, *Historia regum*, § 223. AILRED, col. 390.

(2) Lincoln.

(3) Ce récit se trouvait chez le Biographe ; mais nous n'en avons plus que les premiers mots, le manuscrit ayant été mutilé à cet en-

XVI. De ceco per x et ix annos tenebrato et ad tactum regis sanato.

Honor eterni regis est de sancto rege Eadwardo festiua sollempniter opera cudere et ad Dei laudem et gloriam eius gesta fideliter nouis titulis commendare. Vnde igitur cetera materiœ tela contexitur qua ad tanti regis amorem populus Dei diuino igne succendatur. Rex igitur gloriosus apud Bruhellam (1) precepit construi regale palatium, hacque de causa ad siluam confluxit cum securibus copiosa multitudo rusticorum. Estiuum namque tempus instabat quo pastis uisceribus festinatur ad requiem et rursus post meridiem properatur alacrius ad laborem. Inter ceteros autem edificii regalis operarios adolescens, Wlwinus uocabulo, amisso uisu a sompno surrexit, qui a consumptione tritici *Vastans annonam* (2) agnomen habuit ; et x et nouem annis in ipsa cecitate permansit. Aliquando Dei super eum respexit miseratio, et qui tanto tempore caruit oculis recepit respectu superne uisitationis. Adiit ergo quedam materfamilias hominem mirabili laborantem incommodo, et quod in uisu de eo didicerat sermonibus ei apertis explanat. « Ad lxxx[ta] » inquit « ecclesias, dilectissime, nudis pedibus ibis laneis tantum circumdatus uestimentis ; sicque in euacuatione cecitatis tue sanctorum merita senties, quorum patrocinia fideliter exquires ; specialiter tamen sancto regi Eadwardo hoc reseruatum est priuilegium, ut ablutio manuum suarum lumen tibi restituat oculorum tuorum. » Inpiger, his auditis, ecclesias totidem repetit. Ad ultimum causam suam cubiculariis regis ostendit. Distulerunt illi regem reppetere et necessitatem pauperis eius auribus intimare. Pauper enim ubique iacet, et ubi pecuniarum deficiunt expense, nomen perire solet et fructus amicitie. Pulsabat tamen attentius ille qui mendicabat ad ostium clementie Dei, ut per sanctum regem Eadwardum lumen reciperet oculorum. Victus tedio et importunitate ceci, cubicularius adit quamtocius principem,

droit : p. 430, l. 1434. G. de Malmesbury le résume en une phrase, *Historia regum*, § 223, *in fine*. Ailred, col. 391.

(1) Brill, Bucks.

(2) Traduction latine d'un surnom anglais que nous donne G. de Malmesbury, *Historia Regum*, t. I, p. 273 : *Spillecorn*.

relatam ex ordine indicat uisionem. Rex ut adducetur imperat, suamque pauperi misericordiam Deus ostendit. « Dei genitrix » inquit « domina mea et semper uirgo Maria testis assistat [1], quod maxima michi exultatio proueniet si per me Deus cooperatur in eo quod relata uisio docet. » Liquido igitur rex intinctis digitis elemento oculos excecatos misericorditer tetigit ; cum protinus ubertim inter manus principis sanguis effluxit, de ceco autem factus incolumis exclamauit et ingenti gaudio exhylaratus ait : « Video, rex, serenam faciem tuam ; uideo gratiosam uite personam ; illuminauit me Deus, et Eadwardus christus eius ! » Quod uir Dei factum considerans omnipotenti Deo gracias retulit, per cuius misericordiam ceco serenitatis dies illuxit. Apud regale municipium, quod Windelesorias (1) nuncupant, hoc actum contigit Domino dispensante miraculum, sicut ei per uisionem femine ante fuerat reuelatum : quod rex gloriosus opidum beato Petro apostolo in Westmonasterio tradidit, et priuilegii sui libertate confirmauit (2). Homini uero celitus illuminato suum commisit principale palatium totius uite sue tempore deinceps custodiendum. Hic usque ad tempora regis Willelmi, qui de Anglis in prelio uictor triumphauit, aulam Westmonasterii seruauit regiam ; et qui per annos unum de xx[ti] cecus extiterat claro uidit intuitu usque ad mortem suam.

XVII. De aqua regis manibus apposita et clam cuidam subministrata.

Adhuc maiora referenda sunt de uiro Dei magnalia, que ad laudem eius et gloriam a recta fide nemo discretus existimabit aliena. Conspecto namque tanto quidam de palatinis miraculo, quo cecus a caligine per regem absoluitur, quod de lauature regis superest reliquiis religiose nititur ut furetur. Asportata de foris aqua quatuor mendicos repperit quorum tres oculorum amissione grauati erant, quarto

[1] ascistat L ; *manque dans* C.

(1) Windsor, Berks.

(2) Windsor figure en effet parmi les possessions données à Westminster dans le premier diplôme de S. Édouard en faveur du monastère (Kemble, t. IV, p. 178), — diplôme apocryphe, comme on le sait, mais qu'Osbert connaissait bien ; cf. supra, p. 46.

uero unum tantummodo sidus illuxit. Vir autem palatinus eorum inde cecitatem fideliter abluit, quibus in curia tanti principis viitem amissa lumina Dei uirtus restaurauit. Obstupescunt ex admiratione de facto, qui utrique interfuere miraculo. Magnum estimant quod per regem cernunt impletum, set maius pronunciant quod per manum alterius ex manuum suarum ablutione seruum suum Deus glorificauit Eadwardum (1).

XVIII. De uisione que ei die sancto Pasche facta est celitus de sanctis vii dormientibus.

Zelus domus Dei gloriosi principis animum a secularium remouebat repressione curarum, ut liberius diuinorum feruidus existeret indagator studiorum. Noxia quantum poterat reiciebat onera, et spiritualibus mens eius uigebat stipendiis occupata. Vnde Rex regum et Dominus dominantium tantam ei dilectionem exhibuit, quod multa de secretis suis archana regi familiariter insinuauit. Accidit ergo in die resurrectionis dominice quod narro apud Westmonasterium, in regali palatio. Egregius princeps diademate pariter ornatus et sceptro in ecclesia beati Petri apostoli mysteriis sanctis diuine seruitutis interfuit, quem paschalis agni uictima salutaris spiritualiter saciauit. Inde regressus [1], maiestatis excepit regie domicilium, copiosamque pariter cum eo multitudinem uirorum qui dominice mense adorauerant mysteria et corporis Christi ac sanguinis secum susceperant sacramenta. Cumque rex prediues in imperio, gloriosus in palatio, terribilis in regno, circumdatus sue militie optimatibus incederet, et iam mensis regalibus sollempniter assedisset, uocem suam subito promouit in risu, ut ab omnibus patulo

XVIII. — [1] regressum L ; *la phrase manque dans* C.

(1) Ce récit et le précédent manquent dans l'œuvre du Biographe telle que nous la lisons aujourd'hui ; mais sans doute, venant après le miracle de l'aveugle de Lincoln dont nous n'avons plus que le début (cf. supra, p. 95, n. 3), se trouvaient ils consignés sur le feuillet (ou les feuillets) du manuscrit qui manquent aujourd'hui entre la p. cotée 34 par Luard et la p. 35. G. de Malmesbury les a tous les deux, le second sous une forme très brève : *Historia regum*, § 224. Ailred, col. 392 et 393.

perciperetur auditu. Quieuerunt cuncti silentio, nec cuiuspiam regem interrogatio mouit, nec questio super hoc aliqua pulsauit. Peractis autem tante sollempnitatis regalibus epulis, ut tante dignitatis exoneraretur ornamentis ingreditur princeps continuo thalamum, diadema pariter depositurus et sceptrum. Dux igitur Haroldus ei pre ceteris familiarior [a] et ad interrogandum omnibus audacior, pontifice tantum comitatus et abbate, tali regem egregium alloquitur sedulitate : « Mirati sunt hodie tuo qui interfuere conuiuio, quibus ualde uidetur insolitum quod omnes sensus anime tue excitati sunt adeo uehementer in risum. Intemperantem audiuimus, quem nusquam hactenus sine temperantia experti fuimus. Que igitur causa huiusmodi ? Saltem edissere quid risisti. Non sine causa factum arguimus quod in causam uenisse non ignoramus. » — « Ne turbemini » rex ait « dilectissimi, quia mira uidi. Derisum quem inquiritis confictum fortuitu ne teneatis. » Instant heroes causam letitie postulantes quia uidisse regem non dubitabant in spiritu, unde quoddam gaudium proferebatur in risu. Exponit tandem certius quod rogant auidius et ostendit eis princeps in specie quod tanta exultatio non processerat de mundi uanitate. « Ducentos » inquit « et eo amplius pertransisse nouimus annos, quod sancti vii dormientes, apud Ephesum, in monte Celio introeuntes speluncam, super dextrum latus quiescentes in pace condignam meruerunt sepulturam. Veruntamen hodie, postquam cepimus epulari, super sinistrum latus mirum in modum sunt conuersi et usque ad lxx iiii^or annos sic erunt assidue ut interim non releuentur altera mutatione. Dirum enim omen mortalibus iminet, sicut in euangelio Dominus docet. Nam « surget gens contra gentem, et regnum aduersus regnum, et terremotus magni erunt per loca, et pestilentie et fames terroresque de celo et signa magna erunt » (1). Hec uero aliis lxx^ta iiii^or annis persistent incommoda, quibus humano generi tante clades imineant et oppressiones gentium mundum tormentis et ruinis affligant.

[a] familiior L.

(1) *Luc.* XXI, 10-11. Cf. *Matth.* XXIV, 7 ; *Marc.* XIII, 8. La citation est déjà dans G. de Malmesbury, *Historia regum*, p. 275.

Alternis uicibus gentiles catholici et christianos nichilominus persequentur Christi nominis inimici. » Mirantur ista qui audiunt, et uehementer obstupescunt. Querunt qui vii dormientes extiterint, quod genus, quos mores, quam natalem patriam, quamue tenuerint professionem ; quibus egregius Dei famulus respondit Eadwardus (1) : « Temporibus Decii Cesaris inhorruit procella persecutionis. Hi uero vii uiri, apud Ephesum comprehensi, plurima pro Christo tormenta sunt perpessi. Sub monte tandem Celio ingressi sunt speluncam, quibus ministri imperiales lapidibus obstruxerunt hostium, ne liberum Christi testes haberent egressum. In cauerna autem illa Dei sibi prouidentia preparata ducentis lxx ii^{bus} annis tamquam nocte una obdormierunt incolumes et adhuc requiescunt, eiusdem loci principatum suis exequiis dedicantes. Si nomina eorum desideratis agnoscere iam certius potestis audire : Maximianus, Malcus, Martinianus, Dionisius. Iohannes, Serapion, et Constantinus. Hi sunt triumphatores egregii, hi Christi milites preciosi, quorum michi decus et formas ostendit et qualitates patefecit. » Retulit ergo rex singulas eorum et proprietates in uultu, et species discretas in habitu ac si semper eorum addictus fuisset consortio dum Cesari militarent in natali solo. Auditores autem huius nouitatis obstupescunt miraculo, nec de sanctitate uiri dubitant, de quo mirantur pariter et exultant. Patet lippis etiam hunc prophetie spiritum ditescere, quem in collegio

(1) Sur la légende des Sept Dormants, on peut consulter John Koch, *Die Siebenschläferlegende*, Leipzig, 1883, et Michael Huber, *Die Wanderlegende von den Siebenschläfern*, Leipzig, 1918. Désireux de faire montre de sa propre science, Osbert suppose les courtisans de S. Édouard plus ignorants qu'ils ne l'étaient sans doute en réalité. En fait le culte des Sept Dormants était en ce temps déjà ancien en Angleterre, ainsi que l'ont aisément établi Koch et Huber. Leur fête est mentionnée dans un manuscrit liturgique du IXe siècle, *the book of Cerne*. Le moine Aelfric, au début du XIe siècle, avait raconté leur passion et leur avait consacré une homélie. On datait les événements du jour de leur fête (*Two Saxon Chronicles*, t. I, p. 185). Le nom de Mont *Celius* donné par Osbert à la montagne où dorment les sept saints est le nom courant dans les sources latines (Koch, p. 59 ; Huber, p. 97) ; de même pour les noms des saints eux-mêmes, qu'Osbert énumère dans le même ordre qu'Aelfric (Koch, p. 92 ; Huber, p. 91).

sanctorum regum Dauid, Ezechie et Iosie dignatus est numerare.

Accingitur unusquisque qui interfuit et legatos dirigere et rei geste ueritatem euidentius indagare : episcopus clericum, abbas monachum, dux militie militem cum litteris dirigunt regis sigillo signatis. Erat eisdem diebus Maniches (1) Constantinopolitane urbis administrans imperium, cui in longinquam regionem profecti Anglorum regis Eadwardi litteras detulere legati, in quibus vii dormientes ostendi suis nuntiis postulat, ut in dilectione et deuotione sanctorum fidem cordis ardentius figat. Imperator autem hospites de regnis tam longinquis aduentantes benigne suscipit, et supplicationes eorum et uota effectu copioso perfecit. Ad urbem namque Ephesiorum suo transmittuntur imperio, ut peregrini in Grecia discerent si ea que rex Eadwardus in Anglia predixerat a Deo sibi reuelata constarent. Mittit ergo eos ad episcopum, mandans ut procedat ad monumenta sanctorum et nuntii secum conspiciant in integra carnis gloria quid expectare debeant in resurrectione futura. Paruit mansuetudo pontificis iussis imperatoris, et clero et populo comitantibus speluncam adiit atque ubi vii dormientes quiescebant cum aromatibus legatos introduxit. Angligene uero, uidentes signa et mirabilia Domini, omnia in sanctis Dei contemplabantur inditia que a sancto rege Eadwardo didicerant in terra sua. Beatos autem martires muneribus honorantes oblatis, ad natalem cum prosperitate regressi sunt patriam nec uspiam in itinere perpessi sunt detrimentum aut ruinam. Ephesiorum uero ciues et cuncti prouinciam inhabitantes de collata celitus gratia letantur et Deum collaudantes uehementer admirantur. Magnum quiddam fore suspicantur in munere quod ad mensam regi Lindonie residenti diuinitus est ostensum qualiter in spelunca montis Celii glorificata sint a Christo suorum corpora sanctorum. Huius rei testes facti sunt transmarini Saxones, quos rex Eadwardus misit ut sanctos cernerent et reuertentes ad fines Anglie eorum gloriam predicarent ; in quorum reditu tripudiant qui eos transmiserant regemque suum confiten-

(1) Georges Maniakes. Cf. supra, p. 32, n. 1, et infra p. 103, n. 1.

tur summo Regi proximum, cuius dono gratie spiritum prophetie sibi sciunt attributum.

Imminent itaque iuxta regis uaticinium maxime pestes regnorum et terrarum principes experti sunt moriendo quod princeps Eadwardus protulit prophetando. Eodem namque Francorum rex anno Henricus obiit, cui filius eius puer Philippus in regno successit. Hic dum phisice artis quereret in potione remedium, inreparabile uite sue incurrit detrimentum (1). Decessit et ille augustus toto orbe laudabilis et uenerandus Cononis filius imperator Henricus (2), qui sic in armis et in probitate circumferebat militem ut etiam in liberalibus philosophie exerciciis non desereret uatem. Cui successit Henricus eiusdem Cesaris filius, probitate minor, uirtutibus inferior, cuius temporibus grauissimas perturbationes pertulit ecclesia et pestem sustinuit uastatricem ciuitas Romana. In septem namque annorum numero tres Romane pontifices obierunt ecclesie et sedem apostolicam alterno reliquerunt funere destitutam (3). Grecia quoque innumeris afflicta iniuriis tantas sustinuit oppressiones et ludibria ut paruo sub tempore suorum sanguine sit imperatorum crudeliter fedata. Nam quinque fuerunt qui sese de imperiali sede mutua precipitauerunt uicissitudine, quorum nomina recto subter ordine curauimus annotare. Post Manichetis obitum Diogenes imperium subiit, set a Michaele peremptus citius defecit. Michael uero paruo temporis durauit interuallo quem Butinacius ex urbe proiecit et sceptrum imperii sibi fortiter usurpauit. Huic Alexis pre-

(1) Henri Ier mourut le 4 avril 1060 : cf. M. Prou, *Recueil des actes de Philippe Ier*, p. XXVIII. Sur son genre de mort, cf. — outre le passage correspondant de G. de Malmesbury, p. 276. — Orderic Vital, *Histoire ecclésiastique*, éd. Leprévost, t. II, p. 79, et les interpolations du même auteur au *Gesta Normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges, éd. J. Marx, p. 185.

(2) Henri III, fils de Conrad II, et père de Henri IV, mort le 5 oct. 1056.

(3) Nous serions assez embarrassés pour identifier les trois papes ainsi désignés par Osbert, si le passage correspondant de Guillaume de Malmesbury ne nous donnait leurs noms (p. 276). Ce sont Victor II, Étienne IX, Nicolas II. De l'avènement de Victor II (13 avril 1055) à la mort de Nicolas II (27 juillet 1061) il s'est écoulé sinon sept ans accomplis, du moins un peu plus de six ans.

ripuit coronam (1), facteque sunt strages infinite per Greciam, et principes regnorum multi ad interitum sunt uersi et ruinam. Agareni et Arabes et Parthi et cetere barbare gentes Christo resistentes Siriam et Liciam et uicina sibi regna depredati sunt et in christianos insurgentes ecclesias Dei destruxerunt. Ipsa quoque maior Britannia, suorum fuso sanguine filiorum, peccatis aggrauata, populo subcubuit alieno, qui eam diademate spoliauit et sceptro cuius consiliarii uincti sunt, et principes iugulati. Igitur morte gloriosi regis interueniente hanc infelix Anglia suscepit perniciem que perniciosam in innatis Anglis hodie patitur deiectionem.

Set quia traiediam non proposuimus describere, set historiam, ad gloriosi principis obitum uertamus articulum, eique nostre seruitutis persoluamus tributum. Quicquit enim monarchus [a] idem predixit, totum post mortem suam in diuersis regnis Dei prouidentia terminauit (2).

[a] monarchos L ; *la phrase manque dans* C.

(1) Cette liste d'empereurs se retrouve dans GUILLAUME DE MALMESBURY, *Gesta regum*, t. I, p. 276, qui l'avait sans doute empruntée à un recueil de miracles aujourd'hui perdu ; cf. supra, p. 32. Il sera toujours impossible de savoir si Osbert s'est inspiré ou directement de ce recueil ou de Guillaume lui-même. *Maniches* est l'usurpateur Georges Maniakes, tué au début de 1043. Sur la lacune qui suit, cf. supra, p. 32, n. 1. Diogenes est Romain IV Diogène proclamé en décembre 1067. La suite est exacte. Romain fut en 1071 renversé et mis à mort par Michel VII Doucas ; celui-ci fut détrôné à son tour, en 1078, par Nicéphore III Botoniate (le *Butiniacus* d'Osbert) qui lui-même en 1081 succomba devant le *pronunciamiento* dirigé par Alexis Comnène.

(2) La très curieuse vision d'Édouard contemplant le sommeil des Sept Dormants ne se rencontre pas chez le Biographe, tel que nous le lisons aujourd'hui ; il ne s'agit peut-être que d'une lacune du manuscrit. Guillaume de Malmesbury au contraire la donne, au § 225 des *Gesta regum*. Osbert la puisa-t-il chez Guillaume, chez le Biographe, dont il connaissait sans doute le texte intégral, ou dans le recueil de miracles qui fut vraisemblablement la source commune et de Guillaume et du Biographe ? C'est ce qu'il est impossible de savoir. Cf. supra, p. 34, n. 3. Je ne sais pas à quoi correspond le chiffre de 74 ans, qui représente, chez Osbert comme chez Guillaume de Malmesbury, le temps pendant lequel les Dormants reposeront sur le côté gauche, — le temps par conséquent pendant le

XIX. De sancti regis infirmitate, et dedicatione ecclesie beati Petri apostolorum principis Westmonasterii (1).

Instante igitur anno dominice incarnationis millesimo sexagesimo quinto, zelus domus Dei beati regis animum ferventius occupauit, et ad celebrandas celestis regis et noue sponse eius nuptias medullitus accendit. Neque enim hanc ei iusticiam sceptrum regale contulit, set penes eum reconditam inuenit. In sublimem itaque structuram surgente edificio edis apostolice cepit rex gloriosus de titulo tante consecrationis officiosa sedulitate tractare. Sentiebat autem appropinquantem sibi mortalis uite terminum, et antequam metas eius attingeret bone uoluntatis trahebatur ad effectum. Imminebat tunc temporis dies dominice natiuitatis, et utriusque sollempnitatis gaudia congeminauerant, quibus in toto regno tante dedicationis preconia personabant. In ipsa autem nocte qua Virgo puerpera his qui in umbra mortis caligauerant lucem superne claritatis ministrabit et sine dolore Regem seculorum intacta progenuit, aduersa ualitudine rex gloriosus affligitur, et iocunditas diei plaga recenti in palatio prepeditur. Dissimulauit tamen suam supra uires uir sanctus egritudinem, triduoque dum licuit uultus adhibuit serenitatem. Ad mensam festiuo residebat indutus amictu, set delicias fastidiebat appositas. Hylarem circumstantibus ostendebat faciem, quamuis eum intolerabilis urgeret infirmitas. Sumptis autem epulis interioris cubiculi secreta petebat, grauiterque in dies crescentem pacienter tolerabat laborem. Circumdabant eum densa suorum fidelium agmina, ipsaque regina futuri doloris in luctu presaga. Dies autem illa celebris aderat quam sanctorum

quel des malheurs sans nombre fonderont sur l'humanité. Une vision analogue à celle de S. Édouard est (comme l'ont relevé, mais sans donner de référence exacte, Koch et Huber) attribuée à un roi de Hongrie « qui n'avait jamais ri » par un chroniqueur italien de la fin du XIV[e] siècle, Amaretto Mannelli (*Chronichette antiche*, éd. D. M. Manni, Florence, 1733, p. 122). Il est vraisemblable qu'une Vie de S. Édouard était tombée entre les mains du Florentin. Ailred col. 395]

(1) Ailred, col. 398.

Innocentium preciosa passio decorabat (1), cum princeps egregius accelerare precipit dedicationem ecclesie, nec in tempus aliud ulterius differre. Querulis tamen Eadwardus incumbebat lamentis quod illuc conuenire non posset cum ceteris, decoctus incendio aduersi languoris. Collateralis autem eius quam habebat ex specie, cuius secreta uir Deï non nouit in carne, iuxta regis magnifici desudat imperium, ut sacre consecrationis impleatur sacramentum. Assunt pontifices et proceres regni, clerus et populus frequentant Dei laudem et gloriam et nouis dotibus agno sponsam copulant incorruptam.

XX. De facultatibus et ornamentis et possessionibus que in consecratione collata sunt ecclesie.

Cumulatur uariis basilica beati principis apostolorum sufficienter ornamentis, sacrorumque uasorum instauratur utensilibus preciosis. Que cotidiano in ecclesia Dei congruant ministerio, queve magnifica resplendeant in die festo, liberalis munificentia regis ad copiam contulit, et domum Domini larga uenustate sollempniter decorauit. In auro et preciosis lapidibus nescitur modus, et qui in rebus temporalibus modum non excesserat, in regalibus donatiuis mensuram non seruat. Adiecit et his in diuersarum prouinciarum territoriis ditia regalium fiscorum predia, opulentisque dotibus noua Dei sponsa refloruit et sicut intus in moribus, sic extra in facultatibus uberius coruscauit. Quot prata, quot pascua, quot siluas, quot aquas, quot rura, quot sata contulit ecclesie! Adhuc hodie in rebus ablatis uel imminutis testatur tirannorum uiolentia quanta fuerit eius integritas in possessione primitiua. Magna uero et iocunda sollempnitas, qua regina Saba in uestibus deauratis a dextris astitit ueri Salomonis (2), ineffabile tripudium contulisset patrie si non esset prepeditum grauante regis infirmitate. Ea de causa filie Tyri, quas intincta precioso muricis sanguine circumdare purpura consueuerat, sollempnem ornatum commutant in cilicium et mollem corporis habitum uertunt in lamentum. Set quia decurse sunt nuptie in

(1) 28 décembre 1065. (2) Cf. *Psalm.* XLIV, 10.

quibus Ethiopissa Moysi nostro est coniuncta (1), que ex sponsi decore contraxit speciem qua suam nigredinem mutauit in candorem, nos ad regis exequendum accingamus obitum et quomodo ad brauium peruenerit post uite temporalis excursum.

XXI. De uisione quam rex in agonia positus uidit.

Principis triumphos insignes iam aliquatenus expediuimus, set que restant cetera congruum ducitur ut expediamus. Adgrauatur aduersa ualitudine corporis ciuis regni celestis, Christique ministrorum celerius ad se conuocat multitudinem, ut excessum [1] sui cunctis denunciet imminentem. Commendat precibus sanctorum suspirantis anime desiderium et, dum regem seculorum in suo decore concupiscit cernere, contemplator feruidus celesti informatur uisione. Cumque funebres prestolantur exequias qui circumstant presentes, hunc obdormisse suspicantur in mortis angustia, diffidentes sermonis officium ad usus pristinos rediturum. Biduo namque uelut in agonia positus omnino siluerat, prolatumque ex ore eius aut uix aut nullatenus uerbum percipiunt quicumque in pressura decumbenti ut uoces significatiuas hauriant aures apponunt. Excitus tandem suorum, ut in talibus consueuit, luctu uel strepitu palatinorum, ad seipsum uir Domini ex mortis somno rediit, et hoc ad Deum ordine orationem premisit : « Celestis arbiter Deus, da mihi uirtutem » inquit « et uires ut referam, et intelligant astantes ueritatem tuam, et si fluxerunt ex te que in somnis didici, industriam tribue que uise sunt referendi. Quod si illusio est fantastica et te mandante non prodiit nec de supernis aditis precessit oraculum, eodem quo prius incommodo languorem perferam consuetum. » Tanta deinde rex uirtute conualuit ut sublate uocis organum in uerba prorumperet, et clausas diu fibras lingue uelocitas aperiret ; nec minus hylaritas sonuit in uerbis quam dum tantus heros totus esset incolumis. Exterrentur qui consident secus regni prin-

XXI. — [1] exitum cessum L.

(1) *Num.* XII, 1

cipem, mirantes tam subitam mutate ualitudinis nouitatem. Affuerunt idonei testes textum rei geste ueraciter exprimentes, qui eodem ordine quo reteximus presentia retulerunt ornata relatione peracta. Exordium itaque uisionis sue rex huiusmodi gloriosus apperuit et ratione polita luculenter terminauit :

« Adolescens » inquit « cum essem in Normannia, duos in monastica religione familiares habui ; hique merito sanctitatis et fame in uita sua extiterunt uiri laudabiles et gloriosi. Qui, diuturno iam tempore spoliis uite corporalis expositis, ad diem peruenerunt eternitatis. Functi ergo Dei legatione paulo superius uenerunt ad me, edocentes in spiritu quid huic regno post fauillas meas et cineres debeat accidere, et quomodo antiquo serpenti de precelsis potestatibus populi dabitur triumphare : « Regnum Anglorum tradidit ira Dei malignis per integrum spiritibus annum adiecta die una, ut infelicitas miseris crescat ad tormentum. Feruebit Vulcanus et seuiet gladius, et rapiet hostis infestus ad predam quicquit insulse genti uerti poterit ad ruinam. Hunc casum promeruit apud Deum nequitia prelatorum, qui patres in ecclesia Dei dicuntur ex nomine, set ordinis dignitatem non seruant in operatione. Sanctitatis conscenderunt cathedram, set honestatis titulo cathedre et dignitatis non custodiunt formam. Pontifices et abbates uidentur esse quod non sunt, quia preciosa uasa Domini mundis manibus contrectare refugiunt. Duces gladium portant ad perniciem, non ad correctionem. Maledixit eis Deus et indurata eorum corda crudeli uerbere iustissime feriet, et iniquitati illorum sceleribusque non parcet. » Hec sunt uerba que insignes et egregii michi retulerunt monachi, quibus ea que potestis audire respondi : « Archana uoluntatis Dei iudicia populo gentis mee patefaciam. Penitebunt forsitan et, propiciante Deo, declinabunt hanc iacturam. Qui enim per predicationem Ione penitentibus pepercit Niniuitis, per lamentum penitentie parcet afflictis. » — « Nulla eis » inquiunt « proueniet miseratio, dum nolunt penitere de facinore perpetrato. » — Tum sollerter ego sollicitus de populi mei remedio : « Et quando, seniores » inquam « sperari poterit ulla remissio si tante sunt mine uindictam promittentes quam graues sunt sagitte crudeliter seuientes ? Nunquamne ter-

minabitur ista deiectio ? Nunquamne finietur tam molesta contritio ? Agite, uiri celebres, horam saltim predicite, qua tot imponat finem malis Dominator orbis terre. » — Tunc insignes supreme legationis heroes, cum me sollicitum pro populo pariter scirent et regno, hoc dignati sunt responso : « Viridis arbor quelibet a corporis sui succidatur medio, et tribus portio abscisa iugeribus separetur a trunco, cum absque humani operis adminiculo per se redierit rursus ad stipitem, denuoque uirescens ex iterato succo coalescet et fructum faciet ut in integritate sua perseueret, tunc tribulationibus huiuscemodi metam Deus imponet. »

XXII. De his qui assidebant regi uisionem referenti.

Excubabat ante cubiculum regis regina insignis, que pedes eius proprio ut calefierent confouebat gremio, dum uisionem referret sermone luculenter elimato. Assidebat et regii constabilitor Robertus palatii (1), qui et propinquus eiusdem regis consanguineus et ex Normannorum gente preclaris erat natalibus oriundus. Dux etiam Haroldus cum sorore augusta presens aderat, in cuius audientia rex cum se regni terrestris animaduerteret [1] exulem filium nepotis [2] matris sue Willelmum ducem Normannie reliquit heredem. Stigandus presertim quem potius inmeritum quam emeritum Cantuariensis pallii fibula decorabat et plurima sibi monasteria impudenter usurpauerat, cum paucis quos princeps archano dignatus fuerat, iusti iudicis Dei consilio audito, grauiter non terretur ex uerbere, qui infatuato corde, dum ceteris qui susspirabant gementes debuisset iri consultum ut peniterent et lugerent pro suorum excessibus delictorum,

XXII — [1] adimaverteret L. — [2] fratris L.

(1) Sur ce personnage, dont la présence au lit de mort de S. Édouard est également attestée par le Biographe, voir en dernier lieu J. H. Round, *Feudal England* (Londres, 1895), p. 331. Il y a divergence sur son titre entre le Biographe qui l'appelle *regalis palatii stabilitor* (p. 431), c'est-à-dire *staller*, garde des écuries, et Osbert qui lui attribue le rang plus relevé de connétable. Ailred (col. 400) préfère l'expression classique et vague : *sacri custos palatii*. Sur les officiers de la cour de S. Édouard, cf. J. H. Round, *English Historical Review*, 1904, p. 90.

debachabatur spiritu exasperatus [3] malicie et uirum Dei submurmurabat confectum senio deliramenta proferre. Qui uero terribiliter promissum omnipotentis Dei formidabant iudicium fletibus copiosis madefiebant et lacrimis, et susspirabant prestolantes diem future animaduersionis. Nouerant enim quod per eos populus Dei certatim cotidie tendebat ad exitium, per quos celestis uite intendere deberent ad profectum, et pastores ecclesie, quibus commissa erant canonum decreta sanctorum, exemplis suis frequentius inuitarent ad occasum quos ueri et eterni luminis illustrare decebat ut anelarent [4] ad ortum. Itidem Romanum pontificem declamasse tum per epistolas tum per legatos asserunt regemque ac reginam id illis frequentius replicasse contendunt ; set, mundanis studentes illecebris et florentes diuitiis, iram Dei se nescire dissimulant proximam, et iccirco apprehendere negligunt disciplinam. Experti sunt autem postmodum regis uaticinio uerum fuisse presagium et occumbens Haroldus in prelio, dum uictricibus signis Willelmi Normannorum ducis triumphata diues Anglia cessit, et Stigandus Wintonie depositus in concilio, totius honorem dignitatis, perpetuo carceris dampnatus ergastulo, usque ad finem uite nunquam in decus pristinum reformatus amisit. Prostrata sunt et multa milia in gente Anglorum post gloriosi regis obitum. Que pretermittentes, quoniam tragediam scribere non proposuimus, simplicem tantum historiam retexere satagamus. Prelibemus tamen prius quod liquido patuit in regno posterius quia rex, Dei spiritu imbutus, ex impossibili statuit similitudinem dum difficilem futuris temporibus Anglorum preuideret respirationem. Neque enim hodie regem aut ducem aut pontificem ex eadem gente cernimus aliter originem ducere quam arborem succisam ut reuirescat et fructum proferat suo stipiti denuo coherere (1).

[3] exasperatur L. — [4] *Le scribe de* L *avait d'abord écrit* ambularent, *corrigé ensuite en* anelarent ; *manque dans* C.

(1) Sur la célèbre prophétie d'Édouard mourant, voir supra, p. 20 et p. 35.

XXIII. Quomodo rex suos alloquitur et ut subueniant deprecatur.

His ita decursis redeamus ad seriem, et de felici regis excessu continuam fidei predicemus ueritatem. Aggrauatus pene usque ad diuisionem anime et corporis, princeps insignis, cum suos in luctu et merore uersari conspiceret, intendit ut eorum dolorem comminus alleuiaret. « Desine » inquit « flère, satellitum meorum comes et amica sodalitas, et orationes tuas apud Deum sentiam seculo mortuus qui in te confidere didici moriturus. Ad Creatorem meum abeundi licentiam postulo sitque uniuscuiusque pro me interpellatio sedula, cui sedulitate prefui iugiter officiosa. Noluit Christus sibi ne moreretur propiciari, nec michi ne moriar propiciabitur ; set orate ut post mortem saltim propicietur. » Regine uero laudabilem suis castis usibus approbans seruitutem, omnipotentem Dominum ut eam tueatur suppliciter obsecrat, eiusque custodiam sanctorum angelorum agminibus commendat. Penes se enim in loco filie celebriter illam astitisse commemorat, cui dum lege licuisset nulla corruptio carnalis inherebat. Assignat et eidem fratrem suum ducem Haroldum in temporalibus prouisorem, ut eam quoad uixerit cum honore debito seruet incolumem, nec rebus spoliata dotalibus alicuius iudicii incurret seueritatem. Eorum preterea eloquitur causam ne paciantur repulsam, qui amoris sui uinculis precordialibus astricti deseruerant terram natiuitatis proprie, et secum patrie fines inuiserant aliene ; quod eis ad uotum cederet imperauit ut fieret aut sine dedecore in Anglia subsistere, aut natale solum cum gloria transmigrare.

XXIV. De sancti regis obitu, et de loco sepulture eius.

Locum deinde sepulchri in monasterio beati Petri suo funeri mandat institui, suasque publicari poscit exequias et per orbem terre citius fieri manifestas. Maiestatem namque clementie Dei per eos futuram sibi non diffidit placabilem qui suam audierint dissolutionem. Interdum uero uocem regine compescebat lugubrem et in anxietate spiritus consolabatur merentem . « Noli flere » inquit « filia, noli lugere, so-

ror et amica. Non enim moriar, set Deo uiuam (1), eoque propiciante in melius conualescam ». In hoc autem promisso non fefellit diligentem, quia cum mori contingeret in carne, cum Christo uicturus migrauit a corpore. Accitis deinde sacri Christi altaris sacerdotibus et ministris, et salutaribus dominici corporis et sanguinis sumptis humiliter sacramentis, in confessione fidei et unius ueri Dei notitia inter sanctorum manus angelorum innocentie et puritatis spiritum efflauit inuictum, et pridie nonas Ianuarii (2) diem temporis clausit extremum. Quoddam itaque resurrectionis decus in se cadauer preferebat exanime, cum facies scilicet ruberet ut rosa, barba quasi lilium canderet subiecta, ordine suo directe manus albescerent, totumque corpus non morti set fausto datum sopori signarent. Flent circumstantes et dolent, admirantur et gaudent, quos occasus principis hortatur ut lugeant et glorificatio corporis imperat ut noua gaudia comprehendant.

Parant igitur exequias regio funeri congruentes, auroque et argento pauperum Christi subleuatur inopia, et pro redemptione eius thesaurorum dispersa redundat copia copiosa. In sindone munda prius inuoluitur, deinde in pallio precioso collocatur. A palatio Christi miles defertur ad ecclesiam

(1) Cf. *Psalm.* CXVII, 17. — (2) Le 4 janvier 1066. Telle est également la date donnée par le Biographe, p. 434, l. 1584. Au contraire les chroniques d'Abingdon et d'Evesham parlent de la douzième « veille » après Noël, c'est-à-dire le 5 janvier (*Two Saxon chronicles*, t. I, p. 192 et 193) ; et leur témoignage concorde avec celui de Florence de Worcester (éd. Thorpe, *Engl. Historical Society*, t. I, p. 224) qui, employant un autre procédé de datation (la veille de l'Épiphanie), reporte lui aussi l'événement au 5 janvier et ajoute même, ce qui est exact, que le 5, cette année-là, tomba un jeudi. Siméon de Durham, *Historia regum*, éd. Arnold *(Rolls Series)*, t. II, p. 179, mélangeant évidemment au récit de Florence un autre récit, affirme que S. Édouard mourut *pridie nonas Ianuarii, Epiphaniae Domini vigilia*, ce qui est absurdement contradictoire. Quant à Allred de Rievaulx, dans sa Vie de S. Édouard, où il suit Osbert, il indique le 4 janvier (col 402) et dans un autre de ses ouvrages, la *Genealogia regum* (éd. Twysden, col. 366), empruntant sans doute ses renseignements à une autre source, il indique le 5. C'est cette dernière date qu'a adoptée le calendrier liturgique. Ces contradictions sont curieuses ; elles ne paraissent pas avoir jusqu'ici frappé les érudits.

quam beato Petro apostolo insigni reddiderat dedicatione consecratum. Conuolant undecumque pontifices et secunde dignitatis sacerdotes ; occurrunt duces regni et conueniunt optimates ; densa clericorum confluunt agmina, multimoda monachorum adest caterua ; ab urbe frequentia non defuit ciuium ; stipantur compita innumera multitudine populorum. Omnes regem conlacrimantur amissum ; omnes conqueruntur principem temporalis uite sceptro sub celeri momento spoliatum. Sollempnis eiusdem diei celebritas agitur, et cum tonorum concentibus quibus uoces concrepant decurrentibus lacrimis luctus uultus fedant. Ut enim quidam sapiens ait, « musica in luctu inportuna narratio est (1) ». Expletis igitur officiis quibus populus Dei uenerabilem tanti principis executus est memoriam, secus altare beati Petri apostoli suis dignam exequiis meruit sepulturam. Ad tumbam eius diuersa fiunt a Christo ipso intercedente miracula et odoris eius suauitas et fragrantia [1] membra reddit inualida celesti medicamine solidata. Ex quibus aliqua subter anectere sollerter instituimus, unde prodesse per Dei gratiam cunctis audientibus ualeamus (2).

XXV. De contracto nomine Radulfo infra primos viii dies ad tumulum regis sanato (3).

Eructat recens hystoria salutiferum diligenter audientibus intellectum et dulcedinis intime delicias applicat quas beati regis Eadwardi caritas administrat. Infra dies octo quibus uir Domini primum regie traditus est sepulture, Deo contigit operante quod narro miraculum. Ad eius gloriosum et presigne sepulcrum Radulfus quidam contractus de Normannia uenerat, quem regia sustentare solebant alimonia dum sospitate comite superstes esset in uita. Huius natibus congeriti coherebant tali, uasque cauatum in modum peluis sibi retrorsum colligauerat, in quo non

XXIV. — [1] fraglantia L.

(1) *Eccli.* XXII, 6.

(2) Le récit de la mort d'Édouard (c. XXIII et XXIV) est très inspiré du Biographe, mais amplifié. Ailred, col. 401.

(3) Ailred, col. 403.

repens, set quasi terram radens, infelices artus supportabat. Defuncto autem rege uenit ad mausoleum prout potuit, et huiusmodi uocibus Eadwardum Dei seruum fideliter interpellauit : « Ecce presens coram te assisto, princeps egregie, quem largis ad uictum sustentare soles dapibus [1], et uillosis in frigore circundare uestimentis. Nunc autem quia totum simul deficit quicquit michi per te suffragari consueuit, oro fiducialiter quod non impetrem difficulter ut eterna bona que possides mecum communices, sentiamque temporaliter corpori salutaria que tibi beneficia gaudes eternaliter a Christo collata. » In his uerbis humiliter toto corde profusis inmensa uirtus Dei in momento resplenduit, et talos a natibus scissis carnibus sequestrauit. Distenduntur nerui, eriguntur articuli, cutis a carne diuellitur, sanguinis infusione pauimentum fuscatur. Glorificant uidentes magnalia Domini, et eum in sanctis suis predicant mirabilem, qui per sanctum regem Eadwardum operatus est huius miraculi ueritatem. Conualescit in proximo uir predictus ex toto et erectus super pedes tam firma deinceps habuit usquequaque uestigia, ut nulla in gressibus ultra appareret lesio uel actura. Ecce alter Eneas quem sub umbraculo apostoli Petri uirtus erexit et gracia Dei (1), ut omnes qui uiderent conuerterentur ad Dominum, et glorificarent seruum suum regem Eadwardum.

XXVI. De vii cecis ad sepulchrum eius sanatis, quorum ductor unus erat monoculus (2).

Plurima Rex celestis pro milite suo rege Eadwardo miracula dignatus ostendere, taliter iterum post mortem eum precepit sollempniter choruscare. Venerunt septem debiles et infirmi ad sepulcrum hominis Dei, quibus cecitas diuturna comes fuerat indiuidua, et temporalis lucis erat claritas denegata. Vnus tamen ex illis supererat, qui, ut aliorum ductor existeret, uno tantum occulo uidebat. In tam densa ergo caligine alter alteri coherebat ex ordine, quos

XXV. — [1] L *porte en interligne au-dessus de* dapibus : cibis, *qui n'est peut-être qu'une glose ; la phrase manque dans* C.

(1) Cf. *Act.* IX, 34. (2) Ailred, col. 403.

omnes precedebat ille monoculus, tante necessitatis minister effectus. Hi pariter infra primos xxx[ta] dies assistunt in ecclesia beati Petri coram Domino, suaque depromunt uota regi glorioso. « Princeps » inquiunt « Eadwarde, caliginem absterge cecitatis nostre, et qui tot annis tetre noctis tenebris immersi uix respirauimus, eas te suffragante dissipatas hodie sentiamus. Esto nobis presidium et dux ante Deum, ut eum glorificare ualeamus in te et in ipso te laudare de collata nobis celitus sosspitate. » Quibus precordialiter orantibus clementia Dei non defuit, set omnes simul a caligine cecitatis absoluit. Qui uero uno conducti oculo uenerant ad Westmonasterium, tresdecim sideribus illustrati sine ductore redeunt ad natale solum. Sic choruscat rex insignis Eadwardus post obitum, sicut choruscauit superstes in carne fulgore uirtutum.

XXVII. De uisione quam quidam abbas uidit, et de mandato quod a rege sancto ad Haroldum accepit (1).

Cum Danorum exercitus in Eboracensi [1] prouincia infinita classe uallata applicuisset ad portum, et fines contiguos deuastarent hostilium agmina cuneorum, subuenire Deus fidelibus suis per sanctum regem uoluit Eadwardum. Apparuit autem cuidam [2] abbati religionis et fame Ramesiensis cenobii Alsino nomine (2), et eum in somnis allocutus est hac imperii maiestate : « Vade » inquit « ualde diluculo ad Haroldum, et dic ei ut contra iminentem exercitum festinet ad prelium. Ego enim in fugam eos conuertam, et uisitabo per me captiuitatem uestram. Infinita plebs uero uobis in auxilium occurret ab Austro, hostesque facillime poteritis opprimere, qui uos sue tirannidi conantur subiugare. Hoc ei indicium notetur in signum, quod nocte preterita femoris depressus laborauit molestia, nuncque aliquantulum conua-

XXVII. — [1] Ebrocensi L. — [2] cui L ; *manque dans* C.

(1) Ailred, col. 404.
(2) Sur cet abbé de Ramsey, on peut consulter une note de Freeman, t. IV, p. 749 et suiv. ; la tradition lui attribuait une vision, qui fut célèbre, touchant l'Immaculée Conception (Cf. les travaux cités supra, p. 12, n. 1 et 2) ; son nom devait être familier à Osbert, ardent champion, comme l'on sait, de cette doctrine.

luit sospitate donatus innouata ; et dum eum torqueret anxietas egritudinis confiteri noluit dolorem languoris ; metuebat namque ne uel minus appreciaretur a suis uel leuius timeretur ab alienis, si eis causam sue manifestaret inualitudinis. Nunc itaque de Dei adiutorio certus et de me confisus secure contra Aquilonalium regem Haroldum pulcra uenustate crinitum exeat ad bellum, et precedentibus aquilis reportabit hoste prostrato triumphum. Spolia etiam referet infinita, gaudebitque de preda suis per uiolentiam predatoribus extorta. » Agnomine uocabatur lingua Danica rex eorum predictus Haroldus « pulcre crinitus » (1). Erat quidem ea tempestate in eadem regione prefatus abbas cum Anglorum rege, qui, cum rex Eadwardus eum uisionis huius elegisset prenuntium, euentum belli prestolabat incertum. Egit abbas ergo quod ei imperatum fuerat in somnio ; et quicquit per hunc Haroldo [3] prouenerat in mandatum Haroldus uiriliter traxit ad effectum. Irruit ergo rex in regem repente, copioso constipatus milite, et tiranno tirannus occursat [4] in manu ualida militaris armature, quique ab australibus Anglie finibus ad Aquilonem uenerant, aquiloni rege peremto et prostratis hostibus trophea reportant. Sic uictor triumphat effectus, qui paucis post diebus occubuit uictus, et qui eos uicit qui contra iusticiam Dei inmerito in regnum irruerant alienum, eum iuste oppressit periurium quod Willelmo fecerat duci Normannorum. Patet profecto in huiusmodi auctoritatis exemplo quod tirannus iste, sicut Achab, dum contra uoluntatem Dei pergeret ad pugnam perniciosam, Dei iudicio non potuit euitare ruinam. In eo enim ei successit uictoria ubi pro patrie libertate non iniuste pugnauit ; et cum deuio errore exorbitaret a iusticia, iuste peremtus rex iniustus occubuit.

[3] Haraldo L. — [4] occirsat L ; *manque dans* C.

(1) Il s'agit en réalité du roi de Norvège Harold *Hardrada*, « au dur conseil », vaincu par Harold d'Angleterre à Stamford Bridge le 25 septembre 1066 ; il trouva la mort dans sa défaite. Osbert le confond ici avec son prédécesseur Harold *Harfager*, « aux beaux cheveux », le premier roi de Norvège et un des héros légendaires du Nord ; cette confusion a été souvent commise par les chroniqueurs tant anglais que continentaux. Cf. *Saxon Chronicles*, t. II, p. 256.

XXVIII. Quomodo Eadwardus rex beatus de sepulchro suo uisus est exire, et quomodo cecus cepit videre (1).

Respicit Dominus necessitates afflictorum secundum opera meritorum, et qui pacem diligunt et seruant innocentiam celestem frequentius experiuntur medicinam. Erat namque in prefato beati Petri monasterio quidam iuuenis forme precellentis qui lumen oculorum penitus amiserat, nec alicuius glorie claritate radiabat ; qui tali fuerat deputatus officio ut campanarum cordas ipse traheret, horasque diurnas tintinnentibus cimbalis ipse terminaret. Accidit aliquando estiuo tempore, dum requiesceret in stratu, meridie aspexit per somnium exire de sepulcro [1] suo sanctum regem Eadwardum et ei huiusmodi delegare imperium : « Arripe » inquit « signum et metallo sonante terminetur orologium, quia hora iam nona diurne lucis officium postulat et ordinis ratio fratres ut exurgant a stratis uocat. » Cum uero hec audisset, uidit ad maius altare coronatum regem procedere, pariterque et senioris ei uisio disparuit, et ipse eodem momento expergefactus surrexit. Manifestauit autem conditor lucis euidentibus indiciis quod uera fuerint tam gloriosa [2] argumenta, quia ex illa hora et deinceps utriusque syderis orbati recepit officium, et usque ad finem uite amborum lumine donatus est oculorum. Sic oritur in tenebris lumen corde rectis, sic misericordiam suam Dominus operatur in sanctis qui uespere et mane in eius obsequio uigilant et ad postes ostii sapientie Dei et uirtutis obseruant (2).

XXIX. De prerogatiua dignitatis beati regis Eadwardi et sancti Wlstani Wigornensis episcopi.

Referre scienter iuuat quod prudentes uiros audire non pigeat, quomodo uir idoneus, operante Domino, princeps Eadwardus moderno nobis tempore ostendit merita sanctitatis sue. Accidit ergo gracia Dei largiente quod narro, ad quod auditum studiosius quisque fidelis adhibeat et de eius glo-

XXVIII. — [1] se sepulcro L.— [2] gloriose L ; *la phrase manque dans* C.

(1) Ailred, col. 405. (2) Cf. *Prov.* VIII, 34.

rificatione uberius gratuletur. Postquam triumphator rex orbis britannici Willelmus peruagatam suis uiribus Angliam subdidit, scientie totius armarium usque redundans secularium litterarum, uocante Domino, in summo regni sacerdotio prefecit Lanfrancum. Hic apud Westmonasterium regali concilio prefuit, in quo romani pontificis auctoritate canonica de ecclesiasticis negotiis multa tractauit. Inter cetera uero quibus uulgariter principatus est sue primitiue moderationis instituta, sanctum Domini uirum Wigornensem [1] episcopum Wlstanum aggressus deponere et eius in loco proprio examine alterum subrogare. Erat uir idem homo « simplex et rectus ac timens Deum et recedens a malo (1) », et, sicut de beato Zacharia legitur, « incedens in omnibus mandatis et iustificationibus Domini sine querela » (2). Verum quia minus Lanfranco uidebatur peritus in artis grammatice facunda scientia, neque tam disertus orator effloruit sicut nunc temporis in literatura, in plena synodo uirgam ab eo conabatur extorquere pastoralem. Iussus itaque baculum reddere, quo lupos a septis dominici gregis consueuerat propulsare, Lanfranco respondit Dei plenus inspiratione : « Quod a me queris non est tui iuris, nec per te michi cura commissa est ecclesiastica, nec sub tuo credita sacerdocio domus Dei disciplina. Non ergo tibi reddam curam per te nequaquam hactenus habitam, qui pontificalem inuestituram dextera tua sumministrante non attigi, nec tua legatione ad opus iniunctum Deo iubente uocatus accessi. Si sancta synodus in presentiarum me tante iudicauerit dignitatis indignum ut alium cathedra sacerdotalis debeat recipere, ei qui michi uirgam contulit oportet eandem consignare.» Tum Lanfrancus : « Cuinam, inquam ? » — « Inclito domino meo » Wlstanus ait « Eadwardo, qui me ad ecclesie Dei inuitauit officium et pastoralem michi curam sanctarum credidit animarum. Per illum meus in hac prelatione claruit ingressus eoque silebo si uoluerit imperante, et exequar quod annuit, eius imperio preualente. » Tum Lanfrancus, Dei sacerdos excelsus : « Tibi » inquit « precipio baculum citius reddere et pastoris regimini iam renunciare. » Presul ad hec Wi-

XXIX. — [1] Wirgonensem L.

(1) *Iob.* I, 1. (2) *Luc.* I, 6.

gornensis, animatus spe et fiducia Eadwardi egregii principis : « Ecce » inquit « baculum redditurus ad illum uado, cuius attributum mea dextera tenet imperio. » In his uerbis mundi uictor insignis ad sepulcrum regis abiit et uasto suorum uallatus agmine ad suum celerius dominum cum deuotione properauit. Veniens autem ante mensam dominicam in honore beati Petri apostolorum principis consecratam, in sacris orationibus coram Deo prosternitur et demisso uultu supplex humiliatur. Exurgens tandem lacrimis madefactus opulentis, ad regem sanctum suam conuertit faciem et coram eo huiusmodi fudit orationem : « Inclite princeps Eadwarde, quem Deus regno prefecit natiuitatis nostre, hunc quem commendasti tibi reddo baculum, ut in eo preuideas quid ecclesie Dei sit deinceps profuturum. Si per me uigor aut profectus tenoris ecclesiastici meriturus est gloriam, et ad senatum celestis patrie per linguam meam populum suum Dei uocauerit dignatio, tua manifestet citius celsitudo. Et si te indignante res damna parturiet, tue uoluntatis effectus ostendet. Causantur enim me nequaquam canonice a te pastoralem inuestituram accepisse, quod utrum uerum sit quia puro examine nescio discernere, in tuam iudicandum relinquo potestatem. » Apprehendit in hec uerba uir Dei ecclesiastice nauis armamenta, pastoralem scilicet uirgam, quam correctioni dedit Deus fidelium, et tamquam humo solide infixit in sepulcrum que firmius impressa per ferrum inferius sic superiorem correxit lapidem, ut regiam uiri coram Deo proderet maiestatem. Infixum est igitur ferrum uirge in silicem uelut in ceram liquantem nec ab eodem loco dimoueri per quempiam potuit, donec fulgor claritatis ipsius choruscantibus radiis serenus illuxit.

Res ad Lanfrancum defertur celitus habita et questio multipliciter palpatur uentilata. Euocat ad se uirum religionis et fame domnum Gunnulfum ecclesie Rofensis episcopum (1), precipiens eidem ut ad sepulchrum regis uelocius abeat, et Wigornensis antistitis uirgam reportet. Exequitur presul quod Lanfrancus imperat, ueniensque ad monumentum arripuit baculum, set firmum repperit uelud solide telluri radicitus infixum. Cernens itaque uir Dei mirabilia Domini, cum

(1) Gundulf, évêque de Rochester (1077-1108).

timore et tremore uelociter abcessit et ad Lanfrancum quod uiderat [2] festinanter reportauit. Stupefactus uero summus sacerdos de relato sollempni miraculo, regi mandatum dedit ut ad ecclesiam celeriter ac sine mora recurreret, et noua Dei mirabilia uidere non tardaret. Adest princeps eximius, agminibus procerum suorum undique constipatus ; cum festinatione assistens ante pontificem, audit et ueneratur relatam miraculi nouitatem. Residebat Wlstanus inter plebeios monachos gloria et honore cathedre pontificalis exutus, nec aliquod episcopalis ministerii culmen attingere nec opus prohibitum tamquam indebite uoluit [3] usurpare. Procedunt rex Willelmus et sacerdos Lanfrancus ad locum quo tumulo reconditus rex erat Eadwardus, ibique facta oratione summus pontifex uirgam pastoralem arripuit, set celitus in lapide confirmatam offendit. Non potuerunt eandem presulis uires auellere, nec ferrum a silice qualibet occasione sequestrare. Clamat triumphator egregius rex Willelmus : « Domino gloriam ! » ; clamat Lanfrancus : « Deitatis potentiam in sanctis mirabilem et predicandam ! » Vniuersi collaudant uirum Dei insignem Eadwardum Anglice plebis principem, et Wlstanum publice omnes astruunt sanctum Domini sacerdotem. Tum Lanfrancus, intelligens rem subtiliter agi secreto Dei misterio, uirum Domini coram omni populo hoc modo alloqui instructius uoluit, et in huiusmodi uerba cum lacrimis uberrimis deuotis erupit : « Doleo » inquit « te, serue Dei eximie, a celsitudine tue dignitatis iniuste depositum et oppressione peruersa me operante a pontificalis glorie sublimitate deiectum. Quia uero « beneplacitum est Domino super timentes eum et in eis qui sperant super misericordia eius (1)», precipio tibi eadem auctoritate uirgam sumere, qua tibi prius non timui preiudicium uiolente dominationis inferre. Ostendit enim Deus et Eadwardus eius quod in simplicitate cordis qua ambulauerunt patres tui et tu coram Domino simpliciter ambulasti. Nunc itaque pastoralis uirge denuo recepta plenitudine, di-

[2] uel probauerat *donné en interligne par* L *au-dessus de* uiderat ; C *donne* uiderat. — [3] noluit L ; *manque dans* C.

(1) *Psalm.* CXLVI, 11.

gnitatem delegate tibi postestatis agnosce, et exerce eam deinceps ad iudicium et iusticiam, sicut decet pontificem ad misericordiam et uindictam. » Ad hec ille, « innocens manibus et mundo corde, qui non accepit in uano animam suam » (1), flexis genibus cum lamentis in pauimento decubuit, et his ad Dominum uerbis fiducialiter orauit : « Domine Deus omnipotens, creator celi et terre, si tibi placet potestas per seruum tuum regem Eadwardum michi in ecclesiastica commissa sollicitudine, hoc tuis digneris indiciis declarare : uirgam pastoralem quam domino meo reddidi michi restitue, si preuidisti causam meam esse ecclesie tue ad honorem et gloriam et populis ad profectum et malignis spiritibus ad ruinam. Et tu, rex meus Eadwarde, eadem facilitate michi digneris reddere baculum, qua eundem suscepisti in tuo paulo ante sepulchro defixum. » His igitur expletis, uir Dei coram omnibus ad locum accessit, et tam leuiter pastoralem uirgam remouit a lapide, ut nulla sequeretur difficultas in opere. Procidunt itaque ad pedes Wlstani tam rex Willelmus quam pontifex Lanfrancus, et suis postulant excessibus ueniam, ingemiscentes delictum et lugentes offensam. At uero humilis Dei sacerdos ex hac Domini clemencia non intumuit, set tamquam inferior a superiore benedictionem a summo pontifice Lanfranco petiuit. Alter igitur ab altero benedicitur, et ab omni populo mirabilis Deus in Eadwardo et Wlstano predicatur. Qua de causa triumphator Anglorum Willelmus super sanctum regem Eadwardum ex auro et argento capse fabricam condidit, que utique in odiernum diem in ecclesia beati Petri apostoli gloriosum corpus obumbrat et tegit. Miracula uero pro eo in eodem loco tot et tanta operatus est Christus, quot et quanta nec ego ualeo uerbis uulgariter inconditis comprehendere, nec uos propter fastidium delectat audire. At tamen unum restat, quia liber clausulam postulat, in quo uestre caritati deesse non debeo, ut, dum eius [4] sermonis officium uobis affluentem tribuitur ad usum salutis eterne, maximum in cunctis generet incrementum (2).

[4] ei L ; *la phrase manque dans* C.

(1) *Psalm.* XXIII, 4.

(2) Il est certainement exact que S. Wulfstan, évêque de Worcester, faillit être déposé par Lanfranc, le célèbre archevêque de Canter-

XXX. De prima eius translatione et inuenta post xxx et vi annos beati corporis integritate (1).

Cum domino Deo nostro placuit oculis multorum corporalibus ostendere quanta sanctus princeps pulcritudine choruscaret in carne, sancte multitudinis illius glorie temporali testimonium sufficit, que in die sue translationis incorruptum regis corpus inuenit. Domnus abbas Gillebertus, cuius nomen patronimicum dicebatur Crispinus (2), ad tantam sollempnitatem plures honestatis personas inuitauerat, inter quas omnes uenerandus Roffensis urbis episcopus Gunnolfus (3) specialiter eminebat. Sex namque et xxx^{ta} annis rex delituerat Eadwardus in tumulo, eumque iuxta condicionem mortalitatis nostre arbitrati sunt nonnulli humanitus in cineres defluxisse. Quidam uero pio mentis desiderio quoddam diuinum presagiebant in eo cuius membra, quia uirginei pudoris dampna non senserant, in quadam resurrectionis gloria corpus manere non dubitabant. Alii uero sancti et religiosi uiri maximo ducebantur affectu uultum eius cernere, quibus contigit in carne dum uiueret desiderabilem faciem eius uidere. In eius namque fuerant obsequio deputati, ideoque ad sanctum feruebant celerius negotium ut propriis inuiserent oculis tanto tempore tumulatum. Remouetur ergo lapis superior a sarcofago, corpusque gloriosum pallio inuolutum reperriunt precioso; manus delicatas et flexibiles articulos, regioque digitum

bury, et qu'il fut en fin de compte maintenu sur son siège. Cf. Heinrich Böhmer, *Kirche und Staat in England und in der Normandie*, p. 88. Quant au miracle accompli en sa faveur sur la tombe de S. Édouard, Osbert est le plus ancien auteur chez qui il se trouve mentionné. Le concile devant lequel comparut S. Wulfstan paraît d'ailleurs s'être tenu non pas à Westminster, mais à Penenden Heath *(Pedreda)* dans le comté de Kent, comme le montre la comparaison entre deux passages de G. de Malmesbury, *Gesta pontificum*, § 143, et *Vita Wulfstani*, l. II, c. 1 ; cf. aussi Florence de Worcester, t. II, p. 8. On remarquera qu'Osbert considère comme parfaitement légitime qu'un roi donne à un évêque l'investiture par la crosse. Ailred, col. 405.

(1) Ailred, col. 408.

(2) Gilbert Crispin, abbé de 1085 environ à 1117 ; M. J. Armitage Robinson lui a consacré une étude biographique citée supra, p. 5, n. 1.

(3) Cf. supra, p. 118, n. 1.

anulo circumdatum et sandalia contemplantur nullum putredinis preferre uestigium ; sceptrum a latere et corona in capite et quecunque sepulture celebris erant regalia nulla uidebantur uetustate consumpta. Sicque caro solida et nitida erant ac inuiolata omnia uestimenta, ut integritas eorum loqueretur Deum in Eadwardo uere mirabilem, qui in eius carne representabat [1] quandam sanctorum corporum resurrectionem. Tantus autem timor uniuersos inuasit, ut uelatam regis faciem nullus aggrederetur detegere, nec concupiscibilem uultum eius ex parte aliqua denudare. Solus ille uir sanctus et iustus antistes Dei Gunnulfus tanti amoris desiderio ignitus efferuuit, ut pallium sub mento scinderet et barbam foris extraheret, et inter manus suas uenusta compositione collocaret. Cum uero eam solidam sentiret in carne, heros obstupuit de miraculi nouitate. Temptauit tamen pilum aliquem si sponte sequeretur suauiter detrahere, ut de sancti regis reliquiis huiusmodi copia preualeret habundare. Astans uero et considerans hec domnus abbas Gillebertus : « Quid » inquit « est, presul amabilis, quod agis ? Qui in terra uiuentium perpetuam cum sanctis Dei possidet hereditatem, quare temporalis eius glorie queris minuere porcionem ? Relinque, uir insignis, talia presumere, et noli tantum principem in regni sui thalamo pregrauare. » Iam uero Gunnulfus totus in lacrimis resolutus : « Probe, uenerabilis abbas, locutus es » ait. « Set noueris quod me nulla presumptionis audacia ad hoc precipitauit. Ardor namque sancte deuotionis quo in amore gloriosi regis incalui monuit ut uel unum ex barba niuea pilum contingerem, quod ad eius memoriam sollempniter exceptum auro precioso [2] preciosius possiderem. At quia spes effluxit nec ad uotum michi cedere potuit, que sua sunt ut Dominus habeat in pace, et superni iuris non spolietur concessa celitus libertate. Requiescat in palatio suo et incorruptus et uirgo, donec tripudio gratulabundus occurrat aduentui iudicis, recepturus in hac carne perhennem gloriam beate immortalitatis. » In sepulcro igitur clauserunt sanctum corpus in integra sui soliditate repertum

XXX. — [1] represantabat L. — [2] auri preciosi L ; *manque dans* C.

de quo prius tanta odoris emanauerat fragrantia[3] ut eius suauitate illa domus Dei tota quasi redoleret aspersa. Ad cuius monumentum multo plura quam retulerim affluere solent operante Christo magnalia, quorum quedam intacta studiose preterii, eo quod audientibus tedium generare formidaui.

Ego tamen quem in Dei obsequio alimonia corporali cotidie uegetat, et beneficiorum suorum copiosa largitate sustentat, perhennius ere nouum ei cudere non distuli monumentum (1), ut per generationum successiones notitie semper pateat posterorum. Extende dexteram tuam itaque, sancte pater patrie nostre et rex insignis Eadwarde, et super congregationem tuam clementer inuoca Dei misericordiam, et sic tibi famulantes[4] in hac carnis molestia protege, ut tecum mereantur ante uultum Dei feliciter in celo sine fine regnare. Et licet tenuis scientie scriptor tuus decoratus uirtutibus non resplendeat Osbertus, qui[5] de castello quod Clara dicitur natiuitatis duxit originem, eterne per te glorie consequatur claritatem. Hec enim gesta tue regie fortitudinis ex diuersorum collegit uarietate uoluminum, et gloria Dei dictante redegit in unum. Gloria itaque Deo in exelsis qui te tam sanctum plebis Anglice principem coronauit in terris, et cum sanctis suis immortalitate ditauit, eterna ubi possides gaudia per seculorum secula ! Amen.

Explicit uita sancti Eadwardi regis Anglorum.

[3] fraglantia L. — [4] famulantem L ; *le passage manque dans* C. — [5] quia L. ; *manque dans* C.

(1) Cf. Horace, *Odes*, III,30,1 : «Exegi monumentum aere perennius».

APPENDICE I

Miracles ajoutés a la Vie d'Osbert par le manuscrit de Cambridge (1).

I. Itinerarium stupendum duorum peregrinorum per quos sanctus Iohannes anulum sancto Eadwardo quem ei dederat remisit [1].

Quia de transitu delecti Deo principis exprimenda est series, miraculum referre de eo prius hoc libuit, quod eius excessui concinnabit.

Duo uiri ex Anglis peregre profecti Ierosolimam tendunt. Vbi precibus et oblationibus persolutis, ad montem Synai quibus potuerunt laboribus peruenerunt. Volebant enim et locum illum cernere in quo lex data est Moysi scripta digito Dei, et gloriose uirginis Caterine suffragiis adiuuari (2). Et quia fluuius de paradiso egrediens haud longe subterfluit, huius ortum decreuerunt inquirere. Circumeuntes uero diuersos inciderunt errores. Multis igitur diebus huius dispendii uanitate consumptis, aduersum sibi murum offendunt in itinere, nec uspiam poterant eundem pertransire. Longitudo eius erat inuestigabilis et altitudo infinita. Sequentes tamen Eufraten, arcum conspiciunt curuatum desuper et undas inferius ebullientes uehementer. « Quid » inquiunt « facimus ? quo in loco pertransire poterimus ? Angelus consilii qui nobis dux extitit in arida, ipse rector nobis esse potest et in unda. » Miserunt ergo manus ad aquam eamque reppererunt tepidam et omnino temperatam. Vestes exuunt, seque celeriter undis immergunt ; et arcu seposito ulterius allabuntur. Vident siluam in proximo optutibus suis oppositam, frondosam et umbrosam, quam ingredientes inuenere palatium nimia temporis uetustate consumptum. Multa ibi tricamerata cernentes et triclinia, cir-

I. — [1] *rubrique d'après la table générale des chapitres fol. 139 v°, texte fol. 146 et suiv.*

(1) Sur ces miracles, cf. l'Introduction, supra p. 58 et suiv.

(2) Le couvent du Sinaï, fondé par Justinien et qui devint célèbre au moyen âge sous le nom de Sainte-Catherine.

cumeundo perscrutati sunt singula, et uacua hominibus inuenerunt uniuersa. Tandem extremum perlustrantes thalamum, ex inprouiso offenderunt in eo personam celebrem, iocunditate uultus insignem. Qui eos ualde tremefactos huiusmodi sermonibus consolatur : « Cuius » inquid « nationis homines estis ? que tam longinqui itineris ratio ? Neminem hoc in loco diuturno uidere tempore potui, qui tot et tantis annis in hac solitudine moram feci. Sed ite uelocius, quia transposito nemore uobis apparebit ciuitas regia, omnibus salutis et uite deliciis plena. In hac si sortiri noctu contingat hospicium, omnium uobis non deerit copia bonorum. » Notam uero nominis eius inuestigantes, didicerunt ab eo se de femore Dauid traxisse carnis originem, uulgoque appellatum regem Salomonem. Qui quoniam Deum tam grauiter prouocauit ad iracundiam, hanc in se pro penitentia usque ad diem iudicii exercet uindictam (1). Quibus auditis corde conpuncti sunt, et accepta licentia recesserunt. Egressi uero de loco, et nemore transposito, occurrit oculorum suorum conspectibus tanquam e uicino ciuitas regia, auro et preciosis lapidibus edificata. Quam uidentes gauisi sunt, et ad eam alacrius festinarunt. Quo uero propius accedebant, tanto ciuitas suam ut uidebatur presentiam absentabat. Cum uero aliquatenus prodissent ulterius, obuia facta est eis candidatorum turma iuuenum, duobus preeuntibus cum totidem radiis cereorum. Duo uero a dextris et a sinistris collaterales cuiusdam senioris longeuum comitabantur uirum, niueum quidem cesarie, et uultus atque oculorum corusca uisione conspicuum. Quos senex ille affatur his uerbis : « Quo tendit affectus itineris ? et quis rex, uel quod uobis regnum ? » — « Anglia nobis » inquiunt « regio nationis est ; rex autem Eadwardus. » — « Reuertimini » ait senior « ad urbem proximam, et inuenietis procurationem copiosam. » Regressus et ipse cum suis peregrinos ad urbem regiam adduxit, eosque in omnibus bonis que terra nutrit habundare fecit. Summo uero diluculo comitatur egressos, et eos alloquitur : « Moras nolite innectere, set ad regnum uestrum properate. Nullo modo potestis que uultis attingere, quia Eufrates in paradiso

(1) Sur cette tradition, cf. supra, p 60, n. 1.

exoritur, et nemo illic peruenit nisi carnalibus sarcinis exoneretur. Ego sum Iohannes apostolus et euangelista Christi, qui supra pectus Domini in cena recubui, qui sanctum regem Eadwardum propter castitatem diligo, quia eum proximum cognosco Deo. Vice legationis mee ad ipsum fungi uos postulo, quem huiusmodi salutate intersigno. Cum ad celebritatem ecclesie cuiusdam dedicationis assisteret, ut sub nominis mei titulo creatori Deo consecrari debuisset, in peregrini specie eidem regi apparui, et pro sancti Iohannis amore beneficium elemosine supplicaui. Qui pietate motus regium anulum de digito extraxit, munifica largitate consignabit. Quem ob amorem et deuotionem hominis Dei usque hodie conseruaui, eique munus quod tribuit remitto cum gratia, infra tempus non modicum dona redditurus gratiora. Nam ad paucos usque dies mecum immortali uestietur sindone, qui gloriosa carnis prefulget integritate. » Obstupescunt peregrini ex uerbis apostoli, affirmantes per vii annos se subisse exilium, et per totidem se reuersuros ad natale solum. Orant proinde ut ab legatione desistat huiusmodi, quia formidant apostolo tanto promittere quod non possent infra tempus tam modicum efficaciter adimplere. Quibus apostolus : « Facilis » inquid « uobis patebit regressus in patriam. Cum ad illum uos perduxerit Deus, ex mea illi uoce innuite, quod infra presentis anni dimidium ad beatam gloriam mee societatis attinget. Hiisque completis anulum ostendite, et digito cui extractus est iterum reformate. » Deduxit igitur eos usque ad pratum diuersis floribus consitum et miris odoribus respersum, eoque dilectus Dei Iohannes ab eis recessit, illosque sua benedictione prosecutus alacrius animauit. Cum uero recessiset ab eis apostolus, ex Dei prouidentia lassitudo itineris eos residere coegit, quos nimio sopore inmersos deuinxit. Sed Deus omnipotens cui nichil difficile ut se in sanctis suis ostenderet semper esse mirabilem, miram prodigii operari dignatus est nouitatem. Qui enim per angelum suum Abbacuc prophetam capillo capitis sui de Iudea in Caldeam transtulit, ipse de desertis orientalibus in quibus obdormierant ad terram sue natiuitatis peregrinos subleuauit. Et qui per tot annos elongati fuerant tam inmensi itineris interuallo natali solo restituti sunt in momento. Euigilantes

itaque in summitate cuiusdam cliui in Anglia sese repperunt [a] et Eboracensem natiuitatis sue prouinciam certis indiciis cognouerunt. Audierunt namque confabulantes inter se pastores, ex quorum uerbis idioma lingue addiscentes materne, gaudio repleti sunt et exultatione. Interrogant utrum rex Eadwardus adhuc uiuat. Ut autem eum uiuere didicerunt, ad ipsum quantocius properarunt. Appropiantes igitur ad palatium sollemnibus epulis seruus Domini assidens Eadwardus, Spiritu Sancto docente, nuntios expectat, nec quisquam ex his que apponuntur ante eorum degustat aduentum. Inuitatur a seruientibus attingere fercula, pocula prolibare. « Scio » inquid « filii, quid facio. Prestolor legatos ex longinqua mihi regione transmissos, nec prius licet cibum sumere, quam contingat eos oculis uidere. Abite itaque uelocius extra terminos ruris huius, eosque introducite. » Qui dum peregrinos querunt, ecce illi occurrunt. Itaque introducti, salutem preferentes, resalutantur a rege, et manibus ablutis iubentur assidere. « Non ignotum mihi est » inquid « quod dicendum reseruatis, sed cibos appositos prius attingite, et causam pro qua uenistis postmodum enodate. » Refectos itaque rex legatos in cubiculum introduxit, eoque cum eis secreta uerba conseruit. Cumque referrent omnia sicut superius sunt descripta, et de beato Iohanne mentionem facerent, regem in lacrimas commouerunt. « O » inquit « fratres mei, ubinam illum dilectum domini Ihesu uidistis ? Ubi tantum euuangelistam tantumque cernere meruistis apostolum ? » Et illi : « Ecce » inquiunt « anulus iste tibi ab eo transmittitur in signum, quem in dedicatione ecclesie eius titulo insignite a te sibi perhibuit attributum. Si tanti federis portionem recognoscis, mandatum ab eo nouum deferimus, quod infra presentis anni dimidium pertinges ad immortalis uite triumphum, et cum illo palmam castitatis accipies. Locum uero nominatim in partibus Orientis nescimus exprimere, ubi tantum contigit apostolum uidere. » Ad auditam nuntiorum legationem rex sanctus uehementer exultat. « Gracias » inquid « Deo et sancto eius apostolo, quod me nequaquam reliquerunt inglorium, quem ad regnum glorie inuitauerunt gloriosum. Exultans et gau-

[a] reppereriunt C.

dens ad eundem ueniam, qui ad palmam me uocare dignatus est eternam. » Cum ergo geste rei seriem explicuissent nuntii perfectumque prodigialiter modum reuertendi, ad Dei laudem et gloriam uoces omnium mirabiliter extulerunt. Ipsis autem nuntiis prospera ab illa die et deinceps cuncta succedunt.

II. De puella in Sanctum blasphemando deformata et per eum reformata [1].

Erat autem in ciuitate Lundonia quedam mulier nobilis, que regales diuitum purpuras auro gemmisque contexere, et consulares togas opere subtilis artificii consueuit adornare. Cumque diei uespera occurisset que crastinam beati Eadwardi precedit solennitatem, adolescentule que secum operabatur : « Quid, » inquid « o iuuencula, die crastina faciemus ? sacrisne pretiosi regis feriis annua celebritate uacabimus ? Instant et opus properant, quibus hoc decus ascribitur. Sed gloriosus rex prohibet Eadwardus triumphalis diei temerare solemnia. » Cui pedissequa : « Cuiusne regis Eadwardi est ista festiuitas ? An illius apud Westmonasterium, quem honore regio plebs anglica iudicat attollendum ? Quid facerem amplius pro Eadwardo quam pro quolibet homine rusticano ? » Dum hec et huiusmodi oblatraret, mox in conspectu omnium qui aderant miserabili genere paralitici languoris corripitur, et spumis ex eius ore profluentibus sermonis officio uexata priuatur. Torquetur usque ad aurem fere dextram rictus oris multiplici passione deformis, uidebaturque iam proxima morti. Luget uenerabilis domina cum tota domo sua, currunt lamentantes uicini, fama extra fores jam in urbe diuulgata. Hera denique ad languentis mensuram candelam preparat, sicque egrotam in tapeto cum lamentis expositam, ad ecclesiam per nauem deferunt predictam, et usque ad sepulchrum gloriosi regis Eadwardi miserandam sustollunt. Domina tam miserabilis fortune lacrimabatur incommodum et sanctum postulat regem Eadwardum ut tante inualetudinis remoueret tormentum. Sacris itaque uigiliis insistentes, diem continuant

II. — [1] *rubrique d'après la table fol. 139ᵛ, texte fol. 152 et suiv.*

deuotis precibus subsequentem. Ipsa uero languida cui nec uox nec sensus erat in corpore, semianimis ut putabatur anhelabat in mortem, cum inter astantium ploratus ad se tanquam de graui somno rediit et, sibi reddita, quo in loco decumberet inquisiuit. Os namque eius paulo ante ita deforme ut monstrum uideretur esse, ita pulchre ad sue proprietatis rediit ordinem, ut nullius turpitudinis exhiberet qualitatem. Tunc omnes qui aderant tripudiant de miraculo in beato regis Eadwardi preconio : cuius quanta apud Deum florerent merita, euidenter celestia pandebant indicia [a].

APPENDICE II

Extrait, relatif a S. Édouard le Confesseur, de l'histoire de Westminster par Sulcard.

L'opuscule de Sulcard fut dédié à l'abbé Vital (environ 1076-1085) ; son titre, tel que le donnent les manuscrits est : Prologus de prima constructione ecclesie Westmonasterii et de dedicacione loci eiusdem per sanctum Petrum apostolorum principem. *On le trouve en tête de deux cartulaires de Westminster, tous deux conservés au Musée Britannique :* Cotton Faustina *A III (désigné dans l'*apparatus *par F), qui date du règne d'Édouard Ier (1272- 307), — et* Titus A *VIII (désigné dans l'apparatus par T) dont la première partie a dû être écrite vers l'an 1300 (en tous cas après 1290 cf. fol. 42v°) ; le second texte semble avoir été copié sur le premier* (1). *Le passage ci-dessous reproduit forme la fin de l'ouvrage : F fol. 16 et v° et T fol. 5 et v°.*

[a] *La Vie abrégée se termine, fol. 152v°, par ces mots qui résument le dernier développement d'Osbert :* Miracula namque pro eo in eodem loco tot et tanta operatus est Christus, quanta nec ego uerbis comprehendere, nec alii sufficerent audire. Hinc superno regi laus et gloria, cuius maiestas et imperium extat in secula seculorum. Amen. Explicit Vita et Miracula sancti Eadwardi regis et confessoris, abbreviata ex tractatu domini Osberni Westmonasterii prioris.

(1) Cf. J. A. Robinson, *The history of Westminster Abbey by John Flete*, p. 3. Je dois de bien précieuses indications à M. J. A. Herbert.

Tandem uero pietas diuina Angliam respexit : quando scilicet tempus miserendi eius aduenit (1), solo diuino consilio nutuque [1] agente post tot ruinas et pericula rex pie mencionis Edwardus, rex factus, a paterno regno omnia scandalorum purgauit discrimina ; qui, ut alter Salomon post paterna bella [2] et cruentum regnum successit in pace omnisque motus conquieuit omni tempore uite sue. Hic ergo, ut Deo et sancto Petro referret gracias pro sibi celitus concesso honore et pace, Romam statuit ire. Quod ubi regni primatibus claruit, hinc inde turbatis tandem hoc consilium [3] cunctis consulentibus complacuit, ne tanto domino et pio patrie rege absente regnum nouiter sedatum aliqua turbaretur hostilitate, remanens ex hiis sumptibus aliquem emendaret locum in eiusdem beati Petri honore. Hoc consultum Deus agebat ut supradictum apostolorum principis monasterium in melius per eum proficeret, ut decebat. Perdurabat adhuc idem monasterium quod omnes uidimus habito consilio esse [4] dirutum ut surgeret nobilius, quod nunc uidemus, et ubi tantus rex sepulturam sibi eligeret et cum sibi desponsata unice liberalitatis et industrie regina diem suppremum expectaret. Festinatur ergo ex precepto regis ceptum opus, et post paucos annos, diuersis fultum columpnis ac multiplicibus uolutum hinc et inde arcubus, usque ad ipsum uestibulum perfectum premonstratur, consecrandum episcopis et cunctis regni proceribus.

Apparantur [5] interea regio uti par erat sumptu tanti operis dedicacioni necessaria, et conuenitur eo a tota Britannia, conuenitur, inquam, ut in Natali Domini sicut ad regis curiam uel ad celebrem Christo consecrandam ecclesiam ; et hoc, ut solet fieri, putabant fieri cum gaudio ; set « faciens pacem et creans malum » (2) nostris exagitata peccatis aliter disposuit diuina [6] commiseracio [7]. Nam in ipsa Natali Domini nocte cepit ingrauari rex benignissimus ; dissimulans tamen ipsam diem tam in ecclesia quam in palacio ducit exultanter cum suis principibus ; secunda uero die, cum iam non posset celare, cepit secrecius requiescere et per internuncios curiam suam letificare dedicacionemque

[1] notuque consilio F, T. — [2] bella *om.* T — [3] concilium T. — [4] est T. — [5] aparantur T. — [6] diuina *om.* T. — [7] commicio F, T.

(1) Cf. *Psalm.* CI, 14. (2) *Isai.* XLV, 7.

monasterii sui per eos quos decebat[8] consummare. Paucis, proch dolor ! superuiuens diebus, sacro munitus uiatico, extremum clausit diem, sepultusque est, ut uidetur, ante ipsum altare principis apostolorum, cedente non solum Anglia, set omnibus uicinis regnis in gemitum.

[8] decebat *om.* T.

Note rectificative

J'ai qualifié plus haut d'« inexplicable » la parenté établie par le Biographe, et par Osbert, sans doute à sa suite, entre Édouard le Confesseur et Henri Ier de France. L'erreur est certaine ; mais elle s'explique assez aisément. Le Biographe avait dû lire dans quelque chronique que le duc de Normandie Richard Ier, père de la reine d'Angleterre Emma, grand-père par conséquent de S. Édouard, avait eu pour femme la fille du duc de France Hugues le Grand, appelée elle aussi Emma. Rien de plus exact. Mais ce que le Biographe n'aura point su, c'est que cette princesse ne donna point d'enfants à son mari ; la reine Emma et tous ses autres frères et sœurs naquirent de la seconde femme du duc, Gonnor. Supposant la reine Emma fille d'une sœur de Hugues Capet, notre auteur en conclut naturellement que S. Édouard et le Capétien Henri étaient proches parents ; la conclusion eût été juste, si les prémisses n'avaient été fausses.

A PROPOS DE L'ÉVANGILE ARABE DE L'ENFANCE
LE MANUSCRIT DE J. GOLIUS

Si le Bulletin des publications hagiographiques des *Analecta Bollandiana* avait eu l'occasion d'annoncer le recueil d'Évangiles apocryphes que nous avons publié en 1914, dans la collection Hemmer-Lejay [1], nous n'aurions pas manqué d'y corriger une inexactitude qui nous a échappé, probablement parmi plusieurs autres. Mais ce petit volume a mal choisi son heure. Achevé quelques jours à peine avant la grande guerre, il a tout aussitôt disparu dans le cataclysme, où nous l'avons nous-même oublié. En y revenant aujourd'hui, nous croyons déterrer un fossile appartenant à un autre âge du monde.

Quoi qu'il en soit, voici l'erreur qu'il aurait pu remettre en circulation et qui risque encore d'en sortir un beau matin. Nous y disions (p. III-IV) que le manuscrit de J. Golius, d'après lequel H. Sike a publié en 1697 l'Évangile arabe de l'Enfance [2], a disparu sans laisser de traces. Ce qui nous l'avait fait croire, c'est que depuis un siècle, plusieurs savants qui ont recherché ce document ont renoncé à le trouver. J. C. Thilo, qui republie le texte arabe de Sike dans son *Codex apocryphus Novi Testamenti* (Leipzig, 1832), disserte longuement et doctement de cette pièce curieuse [3] ; mais sur le manuscrit d'où elle est tirée, il se borne à cette note résignée : *Suspiceris inde in Anglia codicem illum quaerendum esse. Schnurrerus in Biblioth. Arab.* [4] *p. 477,*

[1] *Évangiles Aprocryphes.* II. L'Évangile de l'Enfance. Rédactions syriaques, arabe et arméniennes traduites et annotées. Paris, 1914 (= *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme,* N° 18).

[2] *Evangelium Infantiae, vel liber apocryphus de Infantia Servatoris.* Utrecht, 1697.

[3] P. XXVI-XXVII, note 19.

[4] *Bibliotheca arabica.* Halle s. S., 1811.

editionem Sikianam recensens de codice nihil refert. En conséquence, il fait réimprimer le texte de l'édition princeps par Em. Roediger, qui essaie de l'amender à coups de conjectures inégalement heureuses.

J. Allen Giles, late fellow of C. C. C. Oxford (prière de noter ce titre), reproduit tel quel, en 1852, le texte arabe de l'édition Thilo-Roediger [1].

La traduction latine de Roediger est rééditée par C. Tischendorf [2]. Le grand arabiste H. Fleischer qui fut chargé de la réviser, corrige à son tour l'original par les procédés de la critique interne, mais du manuscrit pas un mot. Nous ne disons rien des nombreux critiques qui, amenés à s'occuper de l'Évangile arabe de l'Enfance, ont ratiociné sur le texte reçu, sans s'inquiéter de sa préparation philologique.

Comment croire qu'aucun de ces érudits n'ait tenté de retrouver l'original d'une pièce si souvent rééditée, ou que, l'ayant recherché, il ne l'ait pas découvert, s'il l'avait pour ainsi dire à portée de la main dans une grande bibliothèque dont les catalogues de manuscrits sont publiés depuis longtemps ? C'est pourtant l'une de ces deux choses également peu vraisemblables que nous aurions dû supposer ou plutôt constater.

Le codex de Golius est actuellement à la bibliothèque Bodléienne à Oxford. Il porte la cote Or. 350, et figure sous le numéro LII, dans le catalogue des manuscrits arabes chrétiens de Nicoll et Pusey [3]. Au verso de la couverture est fixée une lettre d'un certain Humfrey Wanley, datée du « Coach-Office, in ye Strand, 2 Decr 1713 ». H. Wanley, qui fait hommage de ce manuscrit à un personnage dont le nom n'est pas conservé, le présente en ces termes :

> The Subject matter of it, is a False Gospel concerning the Infancy of our Savior, composed by the Antient He-

[1] *Codex apocryphus Novi Testamenti. The uncanonical Gospels and other writings* (Londres, 1852), p. 12-32.

[2] *Evangelia apocrypha*, 2e éd. (Leipzig, 1876), Prolegomena, p. XLIII-LIII, et p. 181-209.

[3] *Catalogi codicum manuscriptorum orientalium bibliothecae Bodleianae.* Pars secunda arabicos continens (Oxford, 1835), p. 57-58.

> retics, & condemned by Pope Gelasius his Decree, (although that hath been since condemned ;) and translated from Greek into Arabic. The Greek is said to be Lost ; and also, that This is the Only Copie of the Arabic known to be in Christendome. The Learned Professor Golius brought it from Turkie ; Doctor Sike the late Hebrew-Professor at Cambridge bought it in Holland, at the Sale of Golius his Books ; and I bought it from the Doctor, who had begun to add some Testimonies out of Oriental Authors, at the End thereof.

Ce précis des vicissitudes du codex de Golius est une contribution intéressante à l'histoire des manuscrits orientaux en Europe. Mais l'oubli qui est descendu sur ce volume, gardé dans une des bibliothèques les plus célèbres du monde, est une matière à réflexions plus instructives encore. Il prouve que tous, grands et petits, nous avons des progrès à faire dans l'habitude de remonter aux sources. P. P.

NOTES D'ICONOGRAPHIE CHRÉTIENNE
D'APRÈS LES SCEAUX DES ARCHIVES DE ZURICH

Parmi les nombreuses reproductions de sceaux qu'ont publiées MM. P. Schweizer, Zeller-Werdmuller et F. Hegi dans les *Siegelabbildungen zum Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich* [1], on remarque bien des sceaux fort intéressants pour l'iconographie religieuse. On y relève d'abord des scènes curieuses empruntées soit à l'Ancien Testament, ce qui est assez rare, soit au Nouveau. Parmi les premières il faut mentionner la grappe de Chanaan (sc. des Frères Mineurs de Zurich en 1252 et en 1278: fasc. II, nº 53; V, nº 68); — Samson et le lion (sc. du gardien des Frères Mineurs de Constance en 1295: fasc. VI, nº 45); — David et Goliath (sc. de Walther écolâtre de Constance en 1318 fasc. IX, nº 79).

Parmi les secondes, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem (Ulrich de Jegisdorf, prévôt de Fahr, 1300: fasc. VII, nº 44); son agonie au jardin des Oliviers avec l'ange qui lui apparaît et les trois disciples assoupis au premier plan (fr. Egeno de Staufen, de l'ordre des Frères Prêcheurs de Strasbourg, 1310: fasc. VIII, nº 57); le portement de la croix, figuré à quatre époques différentes sur le sceau du prieur des Frères Prêcheurs de Zurich en 1240 (fasc. I, nº 42); en 1242-1246 (fasc II, nº 50); en 1268 (fasc. IV, nº 40) et en 1320-1322 (fasc. X, nº 52). Sur ces deux derniers le Christ n'est plus seul, mais accompagné d'un personnage, qui pourrait bien être Simon le Cyrénéen. La Résurrection enfin se voit sur le sceau du gardien des Frères Mineurs de Zurich en 1298 (fasc. VI, nº 46). Il ne s'agit pas, comme l'ont cru les éditeurs des *Siegelabbildungen*, de la Transfiguration. Le Christ sortant du tombeau qu'il

[1] Zürich, 1893-1920. Dix fascicules, in-4º, 213 pages, 88 planches.

enjambe, se montre entre deux anges, bien reconnaissables à leurs ailes ; on ne peut les confondre avec Moïse et Élie ; en bas, les trois personnages sont les gardes endormis et non les apôtres se prosternant éblouis par l'éclat du Sauveur. L'ordonnance de cette scène, l'attitude de ceux qui la composent, sont classiques à cette époque. On peut le constater sur les documents figurés de tout genre et, sans quitter le domaine de la sigillographie, sur le sceau de l'abbaye du Saint-Sépulcre de Cambrai (1320) d'une analogie frappante avec celui de Zurich (Paris, Archives Nationales : collection de Flandre, nº 6718). La Transfiguration est beaucoup plus rarement représentée ; le sceau de Hugues de Lusignan, cardinal évêque de Palestrina et légat *a latere* en 1435, en fournit un exemple (ib., nº 5750). Jean Schaffli, chanoine de Zurich en 1272 et plus tard Ulrich Schaffli, prévôt de la collégiale de la même ville en 1289 (fasc. IV, nº 66 ; fasc. VI, nº 60), font graver sur leurs sceaux un mouton dont les oreilles, disent les éditeurs, sont remplacées par des plumes. Le mouton (Schaff) est l'arme parlante des Schaffli, mais bien que l'art héraldique admette les créations les plus bizarres, bien qu'il recoure aux combinaisons les plus étranges pour multiplier, en les variant, ses figures, on peut se demander (c'est d'ailleurs une simple hypothèse), si Jean Schaffli n'a pas voulu donner ici à l'emblème de sa famille un caractère religieux, emprunté à l'apôtre dont il portait le nom, à S. Jean l'Évangéliste, et si au lieu du quadrupède empanaché il ne faut pas voir l'Agneau aux sept cornes de l'Apocalypse. Des miniatures contemporaines nous en fourniraient d'autres représentations ; on en retrouvera plus tard de semblables dans l'œuvre d'Albert Dürer (Apocalypse, pl. III et XIII).

Il serait trop long d'énumérer tous les sceaux intéressant l'iconographie des saints ; il en est un toutefois qu'on ne saurait passer sous silence. Il a trait à l'histoire de S. Martin. Rien de plus populaire que l'image qui le montre partageant son manteau avec un mendiant. Le prévôt du couvent du Zürichberg, placé sous le patronage de l'illustre évêque de Tours, chercha, pour son sceau (1312-1313, fasc. IX, nº 63), un épisode moins connu, une variante de « la messe de saint Martin » telle qu'elle est rapportée par Fortunat.

A la porte d'une église où il allait un matin d'hiver célébrer la messe, le charitable prélat aperçut un malheureux tremblant de froid. Secrètement il lui donna sa propre tunique, revêtant à la place une autre tunique que, sur ses instances réitérées, l'archidiacre était allé acheter, de fort mauvaise grâce et que, de dépit, il avait choisie de la dernière qualité, la croyant destinée au pauvre. Mais comme au moment du sacrifice, suivant le rite, S. Martin élevait les bras, les manches trop courtes du vêtement étriqué qu'avaient jusqu'alors dissimulées les ornements sacerdotaux, découvrirent ses poignets qui apparurent aussitôt étincelants de pierres précieuses, révélant à toute l'assistance la discrète charité du saint [1]. Sur notre sceau c'est un ange qui vient mettre deux bracelets de métal précieux (et non des chaînes comme on l'a cru) aux poignets de l'officiant. La même scène est représentée d'une façon presque identique au XIII[e] s. sur un vitrail du Mans [2].

Pour l'hagiographie locale citons S. Fridolin, conduisant devant le roi un mort qu'il a ressuscité afin de faire confirmer par le témoignage de ce dernier la donation d'un bien que l'on contestait à son abbaye de Seckingen (sc. de Henri de Widen, curé de Glaris en 1277 : fasc. V, nº 83) ; — S. Gall (sc. de Conrad de Saint-Gall, chanoine en 1308 : fasc. VIII, nº 53) ; — S. Théodore (sc. de Conrad de Landenberg, marguillier de Bischofszell en 1299 : fasc. VII, nº 48) ; — S. Ulrich (sc. de Pierre, recteur de Dietikon en 1313 : fasc. IX, nº 70) ; — S[te] Verène, avec la cruche et le peigne qu'elle employait pour soigner les pauvres et qui sont restés sa caractéristique, sur le sceau du chapitre de Zürzach en 1325 (fasc X, nº 66) ; — enfin S. Félix et sa sœur Regula, compagnons de S. Maurice et patrons de Zurich. On peut suivre sur ces sceaux des curés ou des dignitaires de cette ville toutes les scènes de leur Passion

[1] Sur cet épisode voir H. Delehaye, *Une inscription de Fortunat sur S. Martin* (1, 5), dans *Mélanges Camille de Borman* (Liège, 1919), p. 19-26.

[2] E. Hucher, *Calque des vitraux peints de la cathédrale du Mans* (Le Mans, 1864), pl. 70 et 71 ; cf. A. Lecoy de la Marche, *Saint Martin* (Tours, 1881), pp. 77 et 208.

telle que la rapportent les Bollandistes [1]. On les voit attachés à une colonne et flagellés (1317 : fasc. IX, n° 59) ; liés à une roue de fer incandescente (1257, 1274, 1285 : fasc. III, n° 64 ; IV, n° 55 ; V, n° 74) ; plongés dans une cuve pleine de poix bouillante et arrosés d'huile ou de plomb fondu (1303, 1306, 1313-1316 : fasc. VII, n° 66 ; VIII, n° 55 ; IX, n° 58) ; enfin décapités (1271-1274, 1295-1296 : fasc. IV, n° 37 ; VI, n° 59). Ils sont maintes fois représentés portant leur chef entre leurs mains, mais un seul sceau nous les montre accompagnés de leur serviteur Exuperantius qui partagea leur martyre (sc. de la ville de Zurich en 1225 : fasc. I, n°s 57 et 58).

Paris. Aug. COULON
Archiviste aux Archives Nationales.

[1] *Act. SS.*, Sept. t. III, p. 772-73.

LA “ CONVERSION ” DE S. ANDRÉ AVELLIN

Tous les saints n'ont pas été des modèles dès leur prime jeunesse. Plusieurs, avant de s'engager dans le sentier de la perfection, ont erré quelque temps par des voies plus larges et moins glorieuses. S. André Avellin eut, lui aussi, sa « conversion ». Non pas que sa jeunesse ait été le moins du monde orageuse ou frivole. La manière énergique dont, adolescent, il repoussa plusieurs assauts donnés à sa vertu, le zèle avec lequel il s'en allait faire le catéchisme aux enfants de la campagne, laissaient déjà entrevoir en lui une âme peu commune.

Reçu jeune dans les ordres, il fut dès l'abord un bon prêtre. Mais jusqu'à l'âge de 27 ans, ses ambitions restèrent très humaines. Il ne travaillait qu'à se créer une situation où les avantages de la fortune s'allieraient au prestige du rang. Soudain une ~~lumière éclaire son âme~~, il voit la frivolité de ses rêves et se décide à ne plus vivre que pour l'éternité. On connaît le récit traditionnel de cette conversion. Un jour qu'en sa qualité de docteur en droit civil et canonique, le jeune prêtre plaidait devant le tribunal archiépiscopal la cause d'un de ses amis, il se laissa entraîner à commettre un mensonge officieux. Rentré chez lui, le soir, et ouvrant la Bible pour en méditer à son ordinaire quelques versets, ses yeux tombèrent sur le passage de la Sagesse (I, 11) : *Os quod mentitur occidit animam.* Frappé de ce qu'il reconnaît pour un avertissement du ciel, il maudit des fonctions qui mettent son âme en danger, il dit adieu à ses rêves humains et s'adonne à une vie de pénitence, de prière et de zèle véritablement apostolique (1548). Huit ans plus tard, il entrait chez les Clercs réguliers Théatins (1556). L'épisode du mensonge est consigné dans les leçons du bréviaire et dans presque toutes les biographies du saint, et il y est présenté comme la cause déterminante du changement de vie et de la vo-

cation religieuse du jeune prêtre [1]. Chose étonnante, dans les nombreuses lettres où, avec une profonde reconnaissance envers Dieu, il rappelle sa conversion, S. André attribue à celle-ci une tout autre origine et ne fait jamais la moindre allusion ni à un mensonge ni au texte de l'Écriture dont la lumière soudaine aurait orienté toute sa vie. Impossible pourtant de révoquer en doute le récit traditionnel. Sans en indiquer expressément la source, Castaldo, biographe exact et averti, nous la laisse deviner. S. André, dit-il, en racontant plus tard lui-même ce qui lui était arrivé, détourna du barreau un jeune avocat et le gagna à la vie religieuse. C'est évidemment par l'intermédiaire de ce religieux que s'est perpétué le souvenir de l'incident. Et de fait, nous avons retrouvé, parmi les pièces du procès de canonisation, la déposition du religieux en question ou plutôt de deux religieux qui furent dans le même cas, les PP. Thomas Pelliccionus et André Molfese. Les circonstances précises, les détails vécus dont leur relation est tissue suffiraient à en garantir l'exactitude historique. Voici les paroles mêmes du P. Pelliccionus en sa déposition du 23 décembre 1615 :

> Dixit : nell'anno 1602 di tempo di caldo, non mi ricordo però il giorno, essendo io secolare, e facendo officio d'avocato, mi ritrovai in carrozza avanti la libraria dello quondam Andrea Pellegrino, che stà all'incontro la chiesa di San Ligorio [2] di questa città, era in compagnia del quondam Dottor Paolo Staivano, del Dottor Marco Antonio di Loffredo, il quale al presente è Prencipe di Maida, di Don Gio. Andrea Molfese, il quale anco à quello tempo attendeva a negotii nelli tribunali, et al presente è sacerdote della nostra reli-

[1] G. B. Castaldo, *Della Vita del Padre Don Andrea Avellino Chierico Regolare. Breve relatione* (Napoli, 1613), p. 6-9 ; Bolvito, *Beati Andreae Avellini clerici regularis Neapolis et Panormi patroni vita tribus libris conscripta* (Naples, 1625), p. 18-19 ; I. Silos, *Historiarum Clericorum regularium*, t. I (Romae, 1650), p. 358 ; Gaetano Maria [Magenis], *Vita di S. Andrea Avellino della Religione Teatina* (Venezia, 1714), p. 34-37.

[2] Appellation populaire de l'église Saint-Grégoire l'Arménien, située alors sur la piazza Nostriano qui plus tard transformée est devenue la via San Gregorio.

gione, chiamato Don Andrea, viddi il P. Don Andrea Avellino, il quale venendo da basso con il suo bastone in compagnia di un fratello laico, e nell'istesso tempo mi fù detto da quelli gentilhuomini, ch'erano in mia compagnia, che detto Padre era un huomo molto santo e di vita austerissima, per lo che mi mossi per farli riverenza, e nell'istesso tempo detto Padre s'accostò alla carrozza, cominciando à ragionare col quondam Paolo Staivano, suo amico, in discorso di ragionamento, per che vi erano alcuni libri dentro la carrozza, li quali stavamo vedendo, che erano novamente usciti : dimandò, che libri erano, fù risposto da tutti noi, che erano libri moderni di legge ; al che esso alzò li occhi in cielo, e fè certo motivo con la testa, dicendo : « Eh Dottori di legge, dicono la bugia ; » per lo che io li risposi : Padre, donque noi altri Dottori non ci salvaremo ? » Mi disse : « Os quod mentitur occidit animam. » Et in questo soggionse : « Vi voglio raccontare una cosa che mi occorse, quando io era prete secolare ; e fù, che defendendo io una causa di un certo mio amico prete in l'arcivescovato di Napoli per vincere la causa, dissi una bugia. La sera essendomi ritirato in camera, apersi la Scrittura, e mi venne quello loco della Sapientia, nello quale si dice : Os quod mentitur occidit animam ; per lo che feci riflessione in me stesso, dicendo : dunque per aiutar altri, hò ammazzata l'anima mia? et in questo compungendomi dell' errore fatto, mi risolvi di lasciar l'officio, e farmi religioso. » Mi ricordo anco, che detto Padre ragionò con tanto spirito di questa materia, che mi fece grandissima impressione al cuore ; e stando io in quel tempo alquanto disposto di lasciar il mondo mà non già risoluto affatto, mi risolvi poi di lasciarlo, come per gratia di Dio del mese di settembre prossimo, che seguì, lo lasciai ; mi ricordo anco, che essagerando il ponto detto di sopra il detto Padre, disse con spirito di prophetia al quondam Paolo Staivano, che era in compagnia : « Io, non dico questo per te, che sei già vecchio, ma per questi altri, che sono giovani, chi sà che vorrà far Iddio. » S'adempli la sua profetia non solo nella persona mia, mà anco nella persona di Don Andrea Molfese, il quale si ritrovò nella detta compagnia, et alcuni anni dopò si fè religioso, come al presente ci è[1].

[1] *Processus inquisitionis informationis et probationis... super vitae sanctitate operibus et miraculis ... P. Don Andreae Avellini... in civitate Neapolitana coeptus... anno 1613.* Copie authentique aux

La déposition du P. André Molfese est de tout point semblable à celle du P. Pelliccionus. Relevons seulement les derniers mots qu'il place sur les lèvres de S. André : « Mi risolvi di non fare più questo officio, e cosi feci, e dopò alcuni anni mi feci anco religioso [1]. »

Si S. André n'a pas consigné par écrit le souvenir de son mensonge, il l'a donc pourtant transmis lui-même de vive voix. On ne pourrait souhaiter de témoin plus sûr. D'autre part, chaque fois que dans sa correspondance il rappelle cette grâce de transformation reçue à l'âge de 27 ans, il s'en déclare invariablement redevable à un grand serviteur de Dieu qui lui fit comprendre la vanité des biens d'ici-bas [2].

> Io compatisco à tutti, perche insin' all' età di 27 anni, io sono stato in questo errore commune, in desiderare, e cercare queste vane grandezze, ricchezze, honori, e dignità, pensandomi fare bene, veggendo gli altri così ecclesiastici, come secolari cercare queste cose ; ma quando piacque alla divina Bontà per mezzo d'un santo huomo, farmi conoscere l'inganno del demonio, quale per farci perdere le vere grandezze del cielo (donde egli misero è cascato) ne fà desiderare queste vane, vili, e transitorie, deliberai di lasciare il mondo traditore, quale insieme col demonio mi tradiva, e dispreggiare le sue vane grandezze, ricchezze, e dignità, come fè Christo, gli Apostoli, e gli altri suoi cari, per poter meglio conoscere la grandezza delle cose celesti, per le quali siamo stati creati, e non per ingrandirci in questo essilio [3].
>
> Le cose del mondo... promettono quiete... e poi donano inquietudine, travaglio, et insatiabilità... sicome io stesso hò esperimentato da i sedici, insin'à i 27 anni, ch'ingannato dal demonio, et indotto dal mal'essempio di molti, cercava d'acquistare dignità, e molte ricchezze, per essere agli altri superiore. Ma

Archives générales des Théatins à Rome, cassetino 59, n. 1, copia 2, fol. 490-91. Nous avons légèrement retouché l'orthographe.

[1] Ibid., fol. 494-95.

[2] *Lettere scritte dal glorioso S. Andrea Avellino a diversi suoi divoti*, date alla luce da' Chierici Regolari di S. Paolo Maggiore di Napoli (Napoli, 1731 et 1732) ; voir p. ex. t. I, p. 151, t. II, pp. 97, 114, 132, 196, 201, 241, 390.

[3] Lettre à Dorothée Spinella, comtesse d'Altavilla, Naples, 13 mars 1597. *Lettere*, t. II, p. 292.

> Iddio compatendo alla mia ignorantia, per mezzo d'un gran servo di Dio, mi fè accorgere del mio grav'errore, e lasciai di più amare, e desiderare, e cercare le cose del mondo, quali più presto accendono, ch'estinguono la fame, e sete di più havere [1].

Quel fut cet ami providentiel ? André n'en prononce jamais le nom. Il se contente de l'appeler un grand serviteur de Dieu, un saint homme, un Père.

Les biographes pourtant n'ont pas hésité à le désigner. Pour la plupart, le directeur qui aida S. André à réaliser ses projets de perfection — ou, selon Magenis, qui les lui fit concevoir, — ce fut le B. Jean Marinonio [2]. Jean Marinonio, clerc régulier théatin, résidait en effet au couvent de Naples, dont il fut à plusieurs reprises supérieur. C'est lui qui reçut André Avellin dans la congrégation et qui fut son maître des novices.

Dans une lettre écrite en 1600 au P. Scorcoville, alors général des Théatins, André Avellin fait du vénérable religieux qu'il avait connu de si près un portrait détaillé et un éloge ému. Mais parmi les nombreux motifs de gratitude qu'il proclame avoir envers lui, il ne mentionne aucunement celui qui aurait dû être le principal, celui d'avoir été l'instrument choisi par Dieu pour lui faire changer de vie. Au contraire, il affirme qu'il ne s'est confessé à ce Père que les trois dernières années qui précédèrent son entrée en religion.

> Del Padre Don Giovanni Venetiano (quale mi prese alla religione, mi donò l'abito e la professione) posso più parlare de visu, et auditu ex eius ore. Prima che io entrassi nella religione fu mio confessore intorno a tre anni [3].

Quelques biographes [4] rapportent qu'avant de se mettre sous la direction du P. Jean Marinonio, le jeune prêtre séculier avait eu pour confesseur le P. Pierre Foscarini,

[1] Lettre à Louis Carrafa, prince de Stigliano, Naples, 27 décembre 1599. *Lettere*, t. II, p. 390.

[2] BOLVITO, op. c., p. 9-11 ; MAGENIS, op. c., p. 35 ; bulle de canonisation.

[3] A. F. VEZZOSI, *I scrittori de' Cherici regolari detti Teatini* (Roma, 1780), t. I, p. 74.

[4] BOLVITO, l. c. ; SILOS, op. c., (t. I, p. 358 ; G. B. BAGATTA, *Vita dell' ammirabile servo di Dio B. Andrea Avellino dell'ordine de Cherici regolari* (Napoli, 1696), p. 13-17.

théatin lui aussi. Et c'est en allant voir ce dernier qu'il aurait eu l'occasion de rencontrer le guide de choix quie Dieu lui destinait. Dans la lettre au P. Sorcoville, S. André parle aussi du P. Foscarini, mais beaucoup plus succinctement que du P. Marinonio. Il rappelle qu'il le consultait souvent sur des cas de conscience :

> Quando io era prete secolare conobbi, e ragionai più volte col Padre Don Pietro di Verona da lui cercando consiglio, e parere d'alcuni dubbj di casi di conscienza : era dotto, e di una presentia bella e veneranda, modesto et umile, e di poche parole[1].

Ces expressions signifient-elles que Foscarini fut son confesseur ? En tout cas elles montrent assez qu'il ne fut pas l'homme providentiel dont nous recherchons le nom.

Une brève parenthèse, jetée sans y prendre garde dans une lettre à la princesse de Parme, va peut-être nous mettre sur la voie. André énumère à son illustre correspondante les excellents religieux dont elle est entourée et auprès de qui elle pourra trouver consolation et encouragement dans ses peines : elle a les PP. Capucins, ces martyrs vivants du Christ, dont la vie nous montre quel compte nous devons faire des consolations du monde ; elle a les Jésuites « dont la doctrine et la vie exemplaire m'ont fait moi-même quitter le monde » *(ci sono ancora i Padri Giesuiti, per la cui dottrina, e vita io ho lasciato il mondo)*[2]. Quitter le monde peut signifier l'entrée en religion (1556), mais cette expression peut signifier aussi la renonciation à l'esprit du monde, la conversion de 1548. Or nous savons, grâce à un grand admirateur d'André Avellin, Paul Tolosa, clerc régulier, évêque de Bovino, qu'avant d'entrer en religion le futur apôtre fit les exercices spirituels de S. Ignace, et qu'il les fit sous la direction du P. Jacques Lainez, plus tard général de la Compagnie de Jésus. Voici la déposition de Paul Tolosa au procès de Naples en 1614.

[1] Vezzosi, t. c., p. 73.

[2] *Lettere*, t. I, p. 151. Le texte imprimé porte *Gesuini*. De Tracy, *Vies des saints et bienheureux de la congrégation des Théatins* (Paris, 1774), p. 189, note, avait attiré l'attention sur ce texte, mais sans trouver d'écho.

> Era divotissimo dell'oratione mentale, nella quale soleva per ordinario spendere quell'hora che usciva dal letto prima de gli altri, se bene sò, che molte notti spese quasi tutte in orationi, e fù in particolare, quando fece li essercitii spirituali prima ch'entrasse in religione, ordinatigli dal Padre Laines che fù poi generale della Compagnia del Giesù, al quale il P. Don Andrea portava grandissima riverenza, e questo sò dalla bocca sua [1].

Quand cette retraite eut-elle lieu ? A notre connaissance, le P. Lainez ne passa qu'une fois à Naples, et ce fut précisément l'année de la conversion d'André. En route pour la Sicile, il s'arrêta à Naples depuis l'avent de 1548 jusqu'au mois de janvier suivant. Ces quelques semaines furent employées à prêcher avec grand succès et à donner les Exercices de S. Ignace ou à les faire donner par le frère scolastique Jean-Philippe Cassini. Le 5 janvier, Lainez écrit à S. Ignace :

> Juan Philipo sigue con sus exercitantes, y casi todos inclinan á dexar el mundo, aunque algunos por legitimos impedimentos lo difieren, otros por no estar resolutos, otros por tentación. Uno se a resuelto á entrar con estos Padres Theatinos [2].

Telle fut, à n'en pas douter, l'occasion qui amena S. André à faire les Exercices. Serait-ce lui que vise la dernière phrase de Lainez ? On s'étonne qu'après avoir résolu d'entrer chez les Théatins, ce caractère énergique ait tardé huit ans à accomplir son dessein. Le fait d'un délai est pourtant incontestable ; non seulement le P. Molfese en témoigne dans le passage de sa déposition cité plus haut (p. 142), mais le saint lui-même l'atteste. De graves raisons ont dû motiver ce retard, car jamais dans sa correspondance l'humble religieux n'en manifeste le moindre regret. En tout cas, le grand serviteur de Dieu, le saint homme auquel André fait allusion dans ses lettres ne peut être que le P. Lainez, à qui, au témoignage de Paul Tolosa, il portait une *grandissima riverenza*. Les lignes suivantes d'une lettre de notre saint s'appliquent parfaitement à lui :

[1] *Processus inquisitionis* cité, fol. 56.

[2] *Monumenta historica Societatis Iesu*. Lainii monumenta, t. I (Matriti, 1912), p. 104.

Compatisco à tutti, e voglio, che nessuno si disperi, perche sono stato io ingannato dal demonio insin'à i 27 anni, gonfio di superbia, e d'ambitione, che voleva essere à tutti superiore, et à nullo soggetto, pieno di presuntione, e di vana gloria, perche non conosceva la vera, non havendo mai trovato confessore, che mi riprendesse, e drizzasse per la secura via dell'humilità ; ma Dio ricco di misericordia, nell' età di 27 anni mi fè trovare un Padre, che mi fè essercitare in leggere, e meditare la vita, passione, e morte del Figliuolo di Dio, otto anni prima ch'entrassi à questa Religione, e con tutto che sono 46 anni, che feci questi essercitii, ancora non son venuto à quello vero dispreggio di me stesso, ch'io desidero [1].

Le grand serviteur de Dieu était un religieux : *un Padre ;* il lui fit faire les Exercices, le mot y est : *mi fè essercitare..., feci questi essercitii...*; et la chose aussi : méditer la vie, la passion et la mort du Christ, pour acquérir l'humilité. Et cela arriva huit ans avant son entrée en religion, donc en 1548.

S. André refit-il dans la suite les Exercices de S. Ignace ? Nous ne savons. En tout cas, nous pouvons constater quelle profonde empreinte ils ont laissée sur sa spiritualité. La méditation des Deux Étendards forme pour ainsi dire le fond même de sa doctrine ascétique : il faut mépriser la richesse et les honneurs parce qu'ils sont vains et mensongers ; — le démon se sert de notre attachement aux biens terrestres comme d'appâts pour nous attirer, comme de filets pour nous envelopper et nous entraîner à la damnation éternelle ; — il faut non seulement accepter la pauvreté et les opprobres, mais les aimer à l'exemple de Jésus-Christ ; c'est ainsi que l'on parviendra à la véritable paix de l'âme ; — la méditation des souffrances, des humiliations que le Christ a endurées depuis le jour de sa nativité jusqu'à sa mort ignominieuse sur la croix, voilà ce qui décide l'âme à marcher à la suite du Christ par les humiliations et les douleurs [2].

[1] Lettre d'André Avellin à Ipolita Caracciola Cavaniglia, Naples, 4 janvier 1595. *Lettere*, t. II, p. 241.

[2] Cf. *Lettere*, t. II, pp. 114, 292, 548, 578 et passim.

Dans un de ses ouvrages, S. André reproduit en raccourci la méditation du Péché en la restreignant au péché d'orgueil :

> Farà l'oratione preparatoria, pregando Iddio, che gli riduca in memoria tutti gli atti di superbia ch'egli hà commessi da quel tempo ch'incominciò à peccare insin'al dì presente. Fatta l'oratione, incomincerà à meditare, et essaminare tutta la vita sua. E dopoichè chiaramente havrà conosciuti tanti e tanti atti di superbia, ch'hà commessi, si maraviglierà della bontà del Signore, che sì lungo tempo l'habbia aspettato senza far vendetta di se, e che non l'habbia punito, come hà puniti tanti e tanti superbi : e tanto più si maraviglierà, quando considererà, che molti per un'atto solo di superbia sono stati puniti così terribilmente. E se'l primo angelo per un solo atto di superbia è stato punito eternalmente, et Adamo, et Eva tanto lungo tempo, quanto più hà meritato egli per tanti e tanti atti di superbia commessi col pensier, parole, et opere[1] ?

Suit la doctrine de l'examen particulier avec l'oraison préparatoire et les « additions ». Et comme S. Ignace, S. André insère dans son texte la figure de la ligne sur laquelle chaque soir il faut marquer autant de points qu'on a commis de fautes. Une industrie spirituelle aussi nettement caractérisée porte en elle-même l'indication de son origine.

Nous voilà donc en présence de deux explications de sa conversion fournies toutes deux par le converti lui-même : remords conçu à la suite d'un mensonge, d'après ce qu'il a raconté aux PP. Pelliccionus et Molfese, rencontre d'un directeur expérimenté, comme il le répète en maint endroit de sa correspondance. De part et d'autre il a l'air de signaler l'événement providentiel unique qui, sans le concours d'aucun autre, décida brusquement de ses destinées. De ces deux explications, les biographes n'ont en général retenu que la première, le mensonge. Ils parlent bien du confesseur, mais la plupart ne le font intervenir que pour guider le nouveau converti après son changement

[1] *Essercitio spirituale utile per conoscere il peccato con alcuni opportuni rimedii* etc. Prima parte, Esser. II, medit. II, dans *Opere varie composte dal glorioso S. Andrea Avellino* (Napoli, 1731), t. IV, p. 67.

de vie. A en juger par tout ce qu'on vient de lire, il semble au contraire que c'est le confesseur et la retraite faite sous sa direction qui ont donné l'impulsion décisive. Leur influence est certainement celle qui a laissé dans le souvenir du saint l'impression la plus profonde. Nous ne voyons qu'un seul enchaînement possible entre les faits tels qu'ils sont attestés séparément par des témoignages irrécusables. C'est la faute commise par lui contre la vérité, qui a fait rentrer André en lui-même. Ayant formé le dessein de mener une vie plus parfaite, il saisit l'occasion que la Providence lui ménagea bientôt de faire une retraite sous un directeur éminent. Cette retraite, dont aucun biographe n'a parlé, et l'influence de ce directeur, sur l'identification duquel ils se sont trompés, voilà ce qui opéra effectivement la transformation dont le mensonge — felix culpa — avait seulement excité le désir. R. L.

I RESTI MORTALI
DEL B. ANTONIO BALDINUCCI

Leggesi nella vita del B. Antonio Baldinucci della Compagnia di Gesù composta dal P. Pietro Vannucci della medesima Compagnia in occasione della Beatificazione del Servo di Dio, al Capo XXI, quanto segue: « Nella fine dello scorso secolo, quando la rivoluzione francese aveva già sconvolta tutta l'Italia, per timore che venisse profanato o rapito il sacro deposito (cioè il corpo del B. Antonio Baldinucci, che con grande venerazione conservavasi da quasi un secolo nella Chiesa dei Minori Riformati in Pofi) fu sottratto di nascosto per porlo in salvo. Ma s'ignora da chi e dove fosse celata quella sacra spoglia, e per quante ricerche ne siano state fatte ai giorni nostri nulla si è potuto rinvenire. Soltanto entro la cassa di legno sono stati trovati alquanti frammenti di ossa, rimastivi nella fretta tumultuaria con che si dovette estrarre quello scheletro per trasportarlo altrove.... Nutriamo fiducia che se non saranno sufficienti ulteriori ricerche, il Beato stesso in modo maraviglioso intervenga pel desiderato scoprimento delle sue venerande reliquie. » Sin qui il Vannucci.

Qualche anno appresso si sparse la voce originata, dicevasi, da una tradizione conservatasi nella famiglia Ferracci custode da oltre un secolo del Palazzo dei Principi Barberini in Palestrina, che nel Palazzo stesso e precisamente nella grossezza del muro di una camera che additavasi, fosse stato nascosto e si conservasse ancora il corpo del beato Baldinucci. Ora tutto questo è contrario alla verità. Che il corpo del beato Baldinucci sia stato trafugato al tempo della rivoluzione francese, non v'ha alcuna memoria scritta e neppur tradizione orale che lo dimostri. Anzi se vogliamo argomentare da quello che avvenne degli altri

corpi dei santi e beati della Compagnia, che in tempo della rivoluzione francese furono lasciati al loro posto, dovremo concludere che il medesimo avvenisse dei resti mortali del beato Baldinucci, tanto più che questi non erano esposti alla pubblica venerazione, ma sepolti nella tomba della nobile famiglia De Carolis. La leggenda del trafugamento crediamo sia sorta per una falsa congettura, allorchè, poco prima della beatificazione, fu di nuovo aperta la cassa di piombo mortuaria, e non vi si rinvenne, come si aspettava, la cassa di legno collo scheletro intero del Beato, ma soltanto qualche frammento d'ossa tra cui un piccolo pezzo del cranio, frammiste ad un ammasso di quello, che fu allora creduto terriccio, unitamente ai frammenti grossi e piccoli della primitiva cassa di legno e si notò inoltre nella cassa di piombo un mediocre foro nella parte inferiore. Da tutto ciò si dedusse che la maggior parte delle ossa fossero state tolte di là e trafugate altrove. Se allora tutto il contenuto della cassa di piombo fosse stato fatto esaminare diligentemente dai medici, non si sarebbe venuto a questa erronea conclusione, non sarebbe così sorta la leggenda del trafugamento, e aggiungiamo anche, neppure quella del conservarsene la maggior parte nel palazzo Barberini in Palestrina. Giacchè la tradizione sincera della famiglia Ferracci è che in quel luogo si conservasse il corpo di « un santo missionario ». E soltanto dopo che si lesse nelle Vita surriferita del P. Vannucci il trafugamento supposto del corpo del Beato al tempo della rivoluzione francese, si venne a conchiudere che il corpo del « santo missionario » non poteva essere che quello del beato Antonio Baldinucci. Fin qui ragionando a priori. Ora veniamo ai fatti.

Quando avvenne l'ultima ricognizione sullo scorcio del secolo passato, tutto il contenuto della cassa di piombo, cioè frammenti grandi e piccoli della cassa di legno interiore unitamente al così detto terriccio di vario colore, ma prevalentemente rossastro misto di grigio, fu riposto in una nuova cassa di legno e trasportata a Roma in una stanza della Postulazione Generale della Compagnia di Gesù, dove fu fino a questi ultimi anni custodita. Se ne estrassero però alcuni frammenti, che apparvero certamente ossei anche ai non intendenti, per farne reliquie da distri-

buirsi secondo la consuetudine in occasione della Beatificazione. Le cose rimasero così fino all'anno 1900 circa, quando avvenne la ricognizione del corpo del Ven. Giuseppe Pignatelli. Il quale, contrariamente a quanto si supponeva, fu trovato ridotto ad un ammasso di ceneri e frammenti di ossa non molto grandi e friabilissimi. Questo fatto fu dai medici attribuito all'umidità del loculo sotterraneo, in cui la cassa di legno che conteneva il cadavere, era giaciuta per oltre ottant'anni. Tale scoperta fece sorgere nel nuovo postulatore il sospetto che la medesima cosa fosse potuta avvenire ai resti mortali del B. Antonio Baldinucci, tanto più che egli non aveva mai prestato fede, per le ragioni suesposte alla diceria del trafugamento. Pertanto egli volle esaminare attentamente il contenuto della cassa, dove fu riposto, come si è detto di sopra, il contenuto della cassa di piombo trovata a Pofi. Estrattolo quindi e ripostolo sopra un tavolo ricoperto di un largo foglio di carta, si avvide tosto che all'infuori di alcune schegge di legno del feretro primitivo, tutto il resto risultava d'una massa quasi pulverulenta di color bruno e di una quantità notevole di piccoli frammenti di varia forma e grandezza ; alcuni dei quali apparivano evidentemente essere di legno, ma cosparsi al di fuori di piccoli punti bianchi, gli altri, in numero maggiore, ad occhio nudo non si potè giudicare di quale materia fossero ; certo però erano friabili al sommo, di colore tra il grigio et il bruno e più pesanti del legno. Esaminati poi con una lente a forte ingrandimento vennero dal medesimo postulatore, non affatto digiuno di anatomia, riconosciuti per conglomerati di avanzi di ossa umane frammiste a peli, capelli di color castagno ed a polvere rossastra, probabilmente se non certamente, resto della parte solida del liquido sanguigno. Oltre a ciò furono rinvenuti non pochi frammenti di stoffa, altri giallastri, della camicia, altri bruni, della sottana. Ora se si tien conto della quantità dei frammenti non lignei, che insieme raccolti poterono poi riempire una cassetta alta 58 cmi., lunga 50 cmi. e larga 18 cmi., il predetto P. Postulatore venne alla conclusione di avere avanti a sè gli avanzi dell'intero corpo del Beato, avuto riguardo al maggior tempo trascorso in confronto di quello del Ven. Pignatelli ed alla umidità ed alle

altre esalazioni che erano certamente penetrate nella cassa esteriore di piombo che era stata trovata, come si è detto, forata nelle parte inferiore ; ma il foro non era di tali dimensioni da permettere l'estrazione delle ossa e molto meno del cranio, quantunque diviso a metà nell'autopsia. Questo giudizio del Postulatore venne poi confermato dal dottor Feliciani, al quale furono dati ad esaminare i frammenti rinvenuti. Ecco la relazione dell'esimio Dottore :

Comm. Dott. Icilio Feliciani
Fontanella di Borghese 35

Roma li 24 VI 1918

Il sottoscritto, per invito del R. P. Beccari Postulatore generale d. C. d. G., ha proceduto all'esame dei residui rinvenuti nella cassa mortuaria dov'era stato riposto il corpo del servo di Dio B. Antonio Baldinucci S. I.

Tali residui esaminati, contenuti in un vaso di cristallo, consistono in un materiale, parte pulverulento, parte costituito da ammassi di varia forma, peso, grandezza, colorito (dal bianco al giallo rossastro, al bruno terroso).

Tolti dal vaso di cristallo e posti sopra fogli di carta bianca, questi materiali appaiono subito, anche ad occhio nudo, risultanti da conglomerati di sostanze diverse.

Esaminati con un ingrandimento di circa cinquanta diametri, si riconoscono facilmente in essi frammenti di ossa spugnose (epifisi), ossa lunghe (diafisi), ossa piatte, brandelli di tessuto tendineo ed aponevrotico, ciocche di capelli corti color castagno, peli, brandelli di stoffa, sabbia calcarea (ossa) o brunastra amorfa.

Il tutto è insieme conglomerato da una sostanza di color rosso bruno che rappresenta il residuo dei tessuti molli (muscoli, visceri) e dei liquidi organici (sangue) dei quali conserva la sostanza colorante.

Può quindi affermarsi senz'ombra di dubbio che il materiale esaminato rappresenta gli avanzi di un corpo umano.

Ove poi si consideri il loro volume, cioè il contenuto di un vaso di cristallo della capacità di circa un litro qui in Roma, ed una cassetta di metallo alta cm. 56 lunga cm. 50, larga cm. 18 in Firenze, pur tenendo conto che in questa ultima son contenuti anche dei frammenti della cassa di legno decomposta ; e si consideri il lungo tempo trascorso dalla morte del Beato ad oggi, e finalmente il fatto importante che la cassa di piombo fu rinvenuta

forata, se ne deduce che costituiscono pure gli interi avanzi di detto corpo.

Infatti il foro della cassa, forse prodotto da erosione od ossidazione del metallo avendo messo in comunicazione con l'ambiente esterno il corpo del Beato, ha favorito ed affretta quei complessi processi di decomposizione organica che subiscono i cadaveri; processi più o meno affrettati dalle diverse condizioni d'ambiente (temperatura, umidità, ventilazione, gas speciali contenuti nell'aria) e che sono invece ritardati dalle pratiche di conservazione dei cadaveri che tendono ad isolarli dall' ambiente esterno e ad impedire dei germi dissolutori.

Perciò il sottoscritto conclude che senza bisogno di altre ricerche, si può in piena scienza e coscienza affermare che il materiale raccolto dal R. P. Beccari nel vaso di cristallo di Roma e nella cassetta di Firenze rappresenta le reliquie dell'intero corpo del B. Antonio Baldinucci insieme ad avanzi degli abiti e della cassa di legno.

In fede... Dr Icilio Feliciani.

Non vi poteva pertanto essere più alcun dubbio che la Postulazione fosse in possesso degli avanzi dell' intero corpo del Beato Antonio ; si pensò quindi a metterli nel debito onore ; e siccome in quegli anni era stato condotto a termine il lavoro dell'altare maggiore della Chiesa della Compagnia in Firenze, col collocarvi sotto la mensa una bella statua del Beato, parve opportuno di arricchirlo coi resti mortali del medesimo. Col beneplacito pertanto del M. R. P. Generale fu fatta costruire una decente cassetta di metallo bianco delle dimensioni notate di sopra dal Dott. Feliciani e dentro vi si misero tutti gli avanzi del corpo trovati nella cassa, eccetto una parte, che fu riposta in un vaso di cristallo da conservarsi, secondo il costume, nella lipsanoteca della Postulazione. Detta cassetta fu chiusa a chiave e poi munita di due sigilli coll'impronta della Postulazione generale della Compagnia pendenti da un cordoncino rosso uno a destra e uno a sinistra della serratura. Trasportate le sante reliquie a Firenze, fu, come di dovere, domandato a Mons. Arcivescovo il permesso di esporle alla pubblica venerazione nella nostra Chiesa. Acconsentì ben volontieri il Prelato ed inviò due officiali della sua curia a costatare l'integrità dei sigilli apposti in Roma, e dopo

ciò aggiungendovi altri due coll'impronta dell'arme dell' Arcivescovo. Questo fatto, la cassetta venne collocata sotto l'altare maggiore dietro la statua del Beato perchè fossero venerate dal divoto popolo fiorentino.

Ed ora due parole per sfatare l'altra parte della leggenda secondo cui il corpo del Beato si conservava nascosto in una stanza del Palazzo Barberini di Palestrina. Nel 1913 in occasione di certi lavori fu dovuto rompere un muro di quella stanza appunto, dove stando alla tradizione doveva ritrovarsi il corpo del Beato ; ed ecco tra la meraviglia di tutti venire in luce uno scheletro di uomo collocato nella grossezza del muro, ma senza cassa mortuaria, nè qualsiasi indicazione scritta. Si credette contuttociò da alcuni di aver rinvenuto il corpo del beato Baldinucci ignorando essi quanto era avvenuto in Roma qualche anno innanzi. Il principe stesso ed il canonico Amarisse si recarono al Collegio di Mondragone a portare al P. Galletti, fiorentino e molto devoto del Beato, la lieta novella del rinvenimento. Si trovavano allora in buon punto a Mondragone anche il molto R. P. Generale Fr. Saverio Wernz ed il postulatore ; i quali, saputo della così detta scoperta, quantunque non vi potessero prestar fede, tuttavia a togliere ogni ombra di dubbio incaricarono il predetto P. Pietro Galletti a recarsi a Palestrina ed esaminare lo scheletro ritrovato. Vi andò infatti il Padre, e costatò che lo scheletro venuto in luce era intero e che il cranio specialmente era del tutto perfettamente intatto. Questo bastò perchè egli senz'altro dichiarasse ai presenti che quegli avanzi non potevano affatto esser quelli del Beato. Giacchè, lasciando da parte altre ragioni, consta da documento storico ineccepibile pubblicato dal P. Luigi Rosa in appendice alle lettere del nostro Beato, che quando fu fatta l'autopsia del cadavere del Baldinucci, il cranio fu segato in due per osservarne il cervello. Sfatata così anche questa seconda parte della leggenda rimane acquisito alla storia che il corpo del beato Baldinucci non fu mai sottratto dalla primitiva sepoltura e che il fatto di non aversene più ai giorni nostri conservato le scheletro intero quale fu rinvenuto nella prima ricognizione del 1740 ma ridotto nello stato che abbiamo descritto di sopra, si deve soltanto al tempo ed alle pessime condizioni del sepolcro.

C. Beccari S. I.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N.B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — * I. Schuster. *Liber Sacramentorum. Note storiche e liturgiche sul messale Romano.* Torino-Roma, P. Marietti, 1919-1923, 5 vol. in-8°, viii-201, 214, 250, 199, 211 pp.

C'est une sorte d'Année Liturgique que le savant abbé de Saint-Paul-hors-les-Murs a voulu donner au public, en se bornant à commenter le missel. Le premier volume et une partie du second traitent les questions générales et servent d'introduction. Le reste de l'ouvrage s'attache à l'explication des périodes liturgiques, depuis le premier dimanche de l'Avent, jusqu'au XXIVe dimanche après la Pentecôte. L'ouvrage doit son origine à une série de conférences faites à l'École supérieure de Musique Sacrée et à l'Istituto Orientale. Il n'est exclusivement desstiné ni au public pieux ni au public érudit. Si le premier surtout en fera son profit, il ne sera pas inutile au second malgré le peu de place donné aux références. Il faudra, dans la plupart des cas, se reporter aux sources indiquées au début, et ne pas oublier que l'auteur, pour qui la liturgie n'a pas de secrets, a acquis une expérience des choses romaines qui lui permet de relever son exposition par une foule de données historiques et archéologiques dont il lui serait aisé d'indiquer la provenance. Et on lui en veut un peu de ne l'avoir pas toujours fait : ainsi à propos des sanctuaires où se célèbre la messe stationale. Sur plusieurs de ceux-ci nous manquons de renseignements suffisamment sûrs. Voici un exemple. Le premier samedi de carême la station se fait à Saint-Tryphon. L'église n'existe plus, et a été incorporée à l'église Saint-Augustin. L'auteur nous dit (III, 52) que sous l'autel étaient conservés les corps des saints martyrs Tryphon, Respicius et Nympha. Il y a là une confusion. Il n'a jamais été question de ce groupe qu'à propos de l'église Santo Spirito in

Sassia, qui aujourd'hui encore, prétend le posséder. Comment y sont-ils venus? On l'ignore. Mais on sait comment les reliques de S. Tryphon sont entrées dans la vieille église qui lui était consacrée. Tout au commencement du XIe siècle, le pape Jean XVIII consacra l'église nouvellement bâtie par Crescentius et les voisins du quartier, et y déposa le corps de S. Tryphon, comme le constate la lettre du 28 novembre 1006. La notice sur les Quatre Couronnés (III, 120) aurait également besoin d'être retouchée. Ceux que l'on prend pour les martyrs romains auxquels vient s'ajouter le groupe des sculpteurs de Pannonie sont précisément les Pannoniens. Voir *Acta SS.*, Nov. t. III, p. 748. H. D.

2. — * B. J. Kidd. *A History of the Church to A. D. 461.* Oxford, Clarendon Press, 1922, 3 vol. in-8°, VIII-558, VI-471, VI-448 pp.

3. — * F. J. Foakes Jackson. *An Introduction to the history of Christianity. A. D. 590-1314.* London, Macmillan, 1912, in-8°, 390 pp.

4. — * W. H. Mackean. *Christian Monasticism in Egypt to the close of the 4th Century.* London, S. P. C. K., 1920, in-8°, 160 pp., cartes.

L'auteur de cette nouvelle histoire de l'Église fait remarquer que des ouvrages de grand mérite comme ceux de Gwatkin, de Bigg, de Bright, de Duchesne, s'arrêtent avant la date qu'il s'est fixée lui-même comme terme (461, mort de S. Léon), et sont relativement sobres de références. Sous ce dernier rapport il sera certainement apprécié de ceux qui aiment à contrôler chaque assertion. On est constamment renvoyé aux sources, et souvent on peut lire les extraits correspondants, traduits, dans les *Documents illustrative of the History of the Church* dont nous avons annoncé le premier volume (*Anal. Boll.*, XXXIX, 371) et dont le second paraîtra bientôt. Les ouvrages modernes traitant des questions spéciales sont cités moins abondamment, et l'érudition anglaise est presque exclusivement mise à profit. M. Kidd nous donne, dans ces trois volumes, le fruit d'un enseignement poursuivi pendant près de 20 ans. Voici comment il a partagé la matière. Le premier volume s'arrête à l'année 313, et traite les sujets suivants : L'empire romain ; l'âge apostolique ; le déclin du christianisme judaïque ; les progrès du christianisme dans la gentilité ; les églises de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, d'Asie

jusqu'en 130; Le Gnosticisme; la persécution de Trajan à Commode; croyance, canon, épiscopat; le Montanisme; apologistes et théologiens; l'Église et l'État de 200 à 250; la vie intérieure de l'Église à Rome et à Alexandrie; la persécution et ses suites de 250 à 260; l'intervalle de paix jusqu'en 300; la dernière persécution. Les volumes suivants couvrent respectivement les périodes de 313 à 408, de 408 à 461. L'exposition est aisée, et l'on se rend compte sans peine du point de vue de l'auteur, qui est celui de l'anglicanisme conservateur. Notre attention a été attirée spécialement par les chapitres relatifs à l'histoire des persécutions, et nous n'avons pu nous empêcher de faire une remarque, qui pourrait être étendue à quelques autres chapitres, c'est que l'auteur ne semble pas avoir eu le souci du détail, et ne s'est point préoccupé d'être absolument au point.

L'étude des Actes des martyrs a fait en ces dernières années de notables progrès auxquels M. K. semble être resté étranger. Il cite bien les recueils de Gebhardt et de Knopf; mais ce sont là des textes provisoires et destinés surtout aux étudiants. Pour le choix des pièces historiques, il s'en tient encore à Ruinart. Les Actes de Tarachus et Probus, de Parthenius et Calocerus, de Polyeucte, d'Eulalie, de Théodote, de Dasius, de Théodore et Didyme sont employés sans qu'aucune restriction vienne avertir le lecteur de la qualité inférieure de cette hagiographie. La Passion des SS. Carpus, Papylus et Agathonice est plusieurs fois citée, et une fois au moins d'une façon assez malheureuse (I, 430). On nous dit qu'au second siècle l'opinion publique était contraire aux martyrs, à preuve le *Christianos ad leonem* de Tertullien (*Apol.* 40); qu'au troisième siècle au contraire les sympathies du peuple étaient souvent de leur côté, ce qui est appuyé de cette phrase de la Passion de Carpus: *δεινὴ κρίσις καὶ ἄδικα προστάγματα.* Or ces mots ne sont qu'une réminiscence sinon un emprunt aux Actes de Thècle (*Les Passions des martyrs*, p. 139). Sur les Passions des martyrs Donatistes comme sur tout ce qui touche l'Afrique il y avait lieu de se référer à M. Monceaux. Les Passions de S. Sabas et de S. Nicétas (t. II, p. 368) ont été republiées dans les *Analecta*, t. XXXI, où l'on s'est occupé des martyrs de Gothie. A plusieurs reprises il est parlé de S[te] Mélanie la jeune. M. K. semble ne pas connaître les textes grec et latin (*BHG.* 1241, *BHL.* 5885) de la Vie de cette sainte. Il en est de même pour S. Daniel le Stylite, dont la Vie

a été publiée depuis longtemps dans sa recension métaphrastique et plus récemment dans sa forme ancienne (*Anal. Boll.*, XXXII, 121). Il était nécessaire de faire connaître ces lacunes [1]. Elles n'empêcheront pas que la nouvelle Histoire ecclésiastique ne rende de sérieux services aux travailleurs.

Le livre de M. F. Jackson ne doit pas être considéré comme un complément de l'ouvrage de M. Kidd. Il est conçu sur un tout autre plan, et a pour but d'introduire le lecteur dans l'histoire du moyen âge et, ajoute l'auteur, de lui inspirer le désir de la mieux connaître. Il est bien certain qu'après l'avoir lu on n'a pas conscience d'avoir pénétré bien profondément dans le sujet, et, au point de vue des références, le contraste avec M. K. est frappant. M. J. esquisse un choix de tableaux, qu'il fait simplement suivre d'une bibliographie sommaire, dans laquelle les sources sont parfois oubliées pour faire place à des travaux de seconde main, souvent à des articles de dictionnaire. Il peut être utile d'indiquer les sujets traités dans une série de chapitres dont M. J. a oublié de dresser la table : Les piliers de l'Église du moyen âge : le monachisme et le pape ; l'Église et l'Empire ; les siècles de ténèbres ; l'empire de l'Église en Occident ; le renouveau et la réorganisation de la papauté (XIe siècle) ; les croisades ; l'instruction et l'hérésie ; l'Église du moyen âge, comme institution disciplinaire (pénitence) ; les ordres mendiants, la scolastique, les Universités ; la papauté et les Hohenstaufen ; l'Angleterre ; coup d'œil sur la société ; Dante et la décadence du « médiévalisme ». Les considérations de l'auteur sur ces différents sujets sont présentées agréablement, et se lisent sans fatigue. Mais elles réclament le contrôle ; l'exposé est parfois fort sommaire, les inexactitudes ne manquent pas. Nous ne conseillerions pas ce livre à un débutant ; d'autres pourront en tirer profit car les vues de l'auteur sont parfois originales.

Un ouvrage qui vient heureusement compléter sur un point important l'histoire de M. K., est celui que M. Mackean consacre au monachisme égyptien du IVe siècle. Il est fort bien composé, très clair, et condense, en un petit volume, une multi-

[1] Nous rencontrons chez M. K. une explication du nom de Marmoutier qui est en passe de devenir courante et n'en est pas plus exacte pour cela. Marmoutier ne dérive pas de *Martini Monasterium*, mais de *Maius (Maiorem) Monasterium*.

tude de renseignements directement empruntés aux sources. C'est un excellent guide à travers une littérature considérable qui a besoin d'être utilisée avec discernement. M. M. l'utilise fort bien, et traite, en quelques pages toutes les parties importantes d'un très vaste sujet : les origines du monachisme en Égypte, les diverses formes qu'il a revêtues, les aspects sous lesquels on peut le considérer, par rapport à l'individu, à la société, à l'Église ; sa diffusion. Le tout est précédé d'un coup d'œil sur les ascètes non chrétiens de l'Inde, de la Grèce, du judaïsme, et l'auteur apprécie à leur juste valeur les ressemblances qui ne peuvent manquer d'exister entre des pratiques se rattachant à un même ordre d'idées, dans des milieux fort différents. Il est superflu de conclure de ces analogies à la dépendance. H. D.

5. — * Karl Bihlmeyer. *Die « syrischen » Kaiser zu Rom (211-35) und das Christentum*. Rottenburg a. N., W. Bader, 1916, in-8°, vii-166 pp.

Dans le dessein de l'auteur, cette étude critique doit servir de pendant à l'ouvrage de J. Réville, *La religion à Rome sous les Sévères*. J. Réville avait étudié spécialement l'influence des Sévères sur l'évolution du syncrétisme païen dans l'empire ; M. B. retrace exclusivement leurs attitudes en face de la religion chrétienne, et limite son travail au règne des empereurs syriens par leur origine maternelle. Le chapitre d'introduction esquisse la situation politique, morale et religieuse de l'empire au IIIe siècle : décadence progressive, à peu près générale, se manifestant surtout dès l'avènement du fils de Julia Domna, mais réveil religieux sous la poussée de l'Orient. A chacun des trois empereurs « syriens », Caracalla, Élagabale, Sévère Alexandre, est réservé un chapitre spécial. Le règne éphémère de Macrin en 217, insignifiant pour l'histoire religieuse, a pu être négligé. Le chapitre le plus développé est, comme l'exigeait le sujet, celui de Sévère Alexandre. Les témoignages païens et chrétiens qui signalent la bienveillance de l'empereur à l'égard du christianisme sont relatés et discutés séparément. Les détails historiques extraits de la *Vita Alexandri* de Lampride sont examinés avec soin, et la discussion dont ils sont l'objet dénote chez le critique une érudition puisée aux bonnes sources. M. B. se montre également bien renseigné sur le peu de valeur historique des Actes des martyrs dont la mort est faussement datée du règne d'Alexandre ou at-

tribuée à un ordre particulier de l'empereur. Le travail de M. B. se distingue, comme chacun de ses articles sur les premiers siècles de l'Église, par la clarté dans l'exposé des faits et dans les discussions. Sauf certaines parties critiques du dernier chapitre, le plus important, cette étude a d'abord paru, en 1914-1915, dans la *Theologische Quartalschrift* de Tubingue. J. SIMON.

6. — * I. BIDEZ et F. CUMONT. *Imp. Caesaris Flavii Claudii Iuliani epistulae leges poematia fragmenta varia.* Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1922, in-8°, XXVI-328 pp. (= *Nouvelle collection de textes et documents* publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

Le nom des deux philologues qui depuis des années ont fait des œuvres de Julien l'objet de leurs études nous est un sûr garant de l'excellence de cette édition, et nous pouvons nous dispenser de dire qu'elle est faite selon toutes les règles. On voit par le titre que les discours et les fragments des livres de Julien contre les chrétiens ont été exclus ; en revanche, les moindres débris du reste de son œuvre ont été recueillis, et à l'œuvre littéraire on a mêlé l'œuvre législative. Cela fait disparate, et je ne sais si cette innovation est heureuse. Elle nous procure, il est vrai, l'avantage d'avoir sous la main une source d'information des plus complètes sur l'activité de Julien dans des domaines assez divers. Rien n'a échappé aux éditeurs, qui ont recueilli soigneusement les témoignages, les allusions même, de nature à faire soupçonner l'existence de quelque écrit perdu de Julien. Ils sont allés jusqu'à interroger des auteurs fort éloignés de l'époque, comme Théophylacte de Bulgarie (XI-XIIe siècle). Une recherche aussi consciencieuse mérite la reconnaissance de tous les érudits qui s'occupent de cette période de l'histoire.

Pour l'histoire ecclésiastique et les sujets qui nous occupent plus directement, il y a à signaler dans la correspondance, dont nous avons enfin un bon texte, d'abord la fameuse lettre n. 79, sur l'évêque apostat Pégase. On rappelle fort à propos les Actes de S. Basile d'Ancyre d'après les *Acta Sanctorum*. Il y avait lieu de renvoyer à l'excellent travail de Kraschenninikov cité dans la *BHG*. 243. La lettre aux Alexandrins (n. 59) sur l'obélisque peut être notée ici à cause d'une singulière méprise à laquelle elle a donné lieu. Cette aiguille était l'objet de pratiques superstitieu-

ses assez étranges et qui font supposer qu'elle gisait à terre. Julien avait entendu dire *ὥς τινές εἰσιν οἱ θεραπεύοντες καὶ προσκαθεύδοντες αὐτοῦ τῇ κορυφῇ*. Tout le passage correspondant manque dans certains manuscrits. Fabricius (*Bibl. graeca*, VI, 734) croyait tenir l'explication. « Per *θεραπεύοντας καὶ προσκαθεύδοντας τῇ ὀβελοῦ κορυφῇ* non dubium est monachos stylitas prestringi ; quare fortassis illa epistolae pars suppressa est a Christianis quibusdam librariis. » Fabricius oublie qu'un obélisque n'est pas une colonne, et que Syméon Stylite n'était pas né. Ceci à titre de curiosité. Parmi les édits, ceux qui sont dirigés contre les chrétiens méritent le plus d'attention. Il y a surtout le n. 61, *De professoribus*, dans le code Théodosien XIII, 3, 5, précédé dans la nouvelle édition de la remarque suivante : « Praecipua scriptorum antiquorum testimonia primo legenda praebemus, unde elucet hanc constitutionem, quae Christianos a docendi munere tantummodo amovebat, quasi revera scholas Christianis alumnis claudi iussisset, invidiosa interpretatione in deterius esse acceptam. » Et on renvoie à la lettre 42 de Julien pour montrer qu'il n'alla jamais jusqu'à interdire aux chrétiens l'accès des écoles. Les textes où l'on prétend trouver une calomnie contre Julien, étaient tous connus, et on sait généralement que les chrétiens étaient médiocrement enclins à diminuer ses torts. Il y a longtemps cependant (Gibbon déjà était de cet avis) que de bons esprits regardent l'exclusion des élèves chrétiens comme une conséquence fatale de l'édit qui écarte de l'enseignement les maîtres qui ne sont pas des païens convaincus. Les parents chrétiens qui tenaient à remplir leur devoir et donner à leurs enfants une éducation chrétienne, pouvaient-ils les confier à de tels maîtres ? S'il y a quelque chose à tirer de la lettre 42, c'est que Julien était dans son rôle de sectaire hypocrite en parlant comme il le fait. Mais je ne sais si l'on peut rapprocher cette lettre, dont on ignore la date, de la loi du 17 juin 362. C'était d'ailleurs dans la méthode de Julien de procéder par étapes, et cela nous permet de penser que l'édit dont nous avons le texte (au moins fragmentaire) et qui est des premiers mois du règne, a été suivi d'un second complétant la première mesure par une autre plus odieuse encore : celle à laquelle les écrivains ecclésiastiques feraient allusion avec un ensemble et une précision remarquables. MM. Bidez et Cumont ont admis autrefois (*Recher-*

ches sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien, p. 16) que la loi de 362 ne nous est parvenue qu'en partie. C'est assez probable. Mais la partie perdue contenait-elle l'interdiction dont il s'agit? Cela n'est pas certain et je comprends qu'ils aient changé d'avis sur ce point. Mais c'est, nous semble-t-il, aller trop loin que d'exclure l'existence d'une autre loi que plusieurs textes semblent supposer, et qui, naturellement, n'a laissé aucune trace dans le code.

A propos des lois persécutrices de Julien, il y a peut-être lieu de rappeler une tradition, d'époque assez tardive, semble-t-il, et certainement légendaire, qui l'accuse d'avoir fait asperger du sang des victimes les victuailles mises en vente au marché, pour mettre les chétiens dans l'alternative de commettre un acte d'idolâtrie ou de mourir de faim. S. Théodore les tira d'embarras, en leur recommandant dans une vision de manger les « colybes ». C'est une bouillie préparée d'après une recette particulière, que l'on sert chez les Grecs le premier samedi de carême ; ils prétendent que c'est en mémoire de l'apparition de S. Théodore. Cette histoire est racontée dans une homélie attribuée à Nectaire, évêque de Constantinople (*BHG.* 1768) et qui n'est certainement pas de lui, et dans plusieurs autres pièces. H. D.

7. — * Anton Baumstark. *Geschichte der syrischen Literatur.* Bonn, A. Marcus et E. Weber, 1922, in-8°, xvi-378 pp.

Lorsque feu Rubens Duval publiait en 1899 la première édition de sa *Littérature syriaque*, il ne pouvait pas se promettre que pendant plus de vingt ans son ouvrage régnerait sans rival dans le domaine le plus étudié de la philologie sémitique. Par l'évidence de son utilité autant que par ses imperfections, évidentes aussi, ce modeste et savant petit volume devait susciter un concurrent qui chercherait à le dépasser en se servant de lui. Il suffit à son honneur que ce concurrent ait si longtemps tardé. Dès les années 1900-1904, M. A. Baumstark rassemblait des notes en vue d'une grande histoire de la littérature syriaque ; mais il crut bientôt devoir abandonner ou, comme il dit lui-même, « enterrer » son projet (p. v). Ce ne fut qu'en 1918 qu'il le reprit, grâce à l'initiative de M. H. Lietzmann. Au bout de quatre ans de travail opiniâtre, l'idée avait enfin pris corps : un corps puissant et massif, dont les dimensions inspirent une crainte révérentielle.

M. B. ne s'est pas uniquement proposé de faire autre chose que R. Duval : il ne dissimule pas et n'avait pas à dissimuler l'intention de faire mieux et plus grand. Son livre devait, dans la mesure du possible, épuiser la matière, fournir sur toutes les parties du sujet une information complète, entrer dans le vif des questions soulevées par chaque document, les résoudre ou du moins en marquer l'état actuel, enfin donner un aperçu compréhensif de toute la matière qui reste à explorer. La bibliographie déjà très riche de Duval — combinée avec celle de Wright, Nestle, Touraïeva-Kokovtsoff et autres — a été complétée sur nouveaux frais, de façon à ne rien omettre ni d'essentiel ni de superflu. Quant aux manuscrits, au lieu de s'en tenir comme ses devanciers à l'indication des sources principales et des grandes œuvres inédites, M. D. s'est imposé de passer en revue, de la première à la dernière, toutes celles qu'il a pu découvrir. Outre les catalogues des grandes bibliothèques européennes, il a dépouillé ceux de nombreuses bibliothèques orientales ; telles la bibliothèque du patriarcat chaldéen de Mossoul, de l'archevêché chaldéen de Mardin, de l'archevêché syrien catholique de Damas, de la paroisse jacobite de Damas, du couvent jacobite de Saint-Marc à Jérusalem (celle-ci inventoriée sur place par M. B. lui-même), de l'archevêché syrien catholique de Diarbekir, de la Mission américaine d'Ourmiah, et bien d'autres, y compris des bibliothèques détruites ou dispersées au cours de la dernière guerre, comme celle de l'archevêché chaldéen de Séert, qui a péri avec son organisateur, le très regretté Mgr Addaï Scher, massacré par les musulmans en haine de la foi chrétienne, vers la mi-août 1915. De ces listes ou descriptions de manuscrits, M. B. a extrait absolument tout ce qui avait rapport à son sujet, voulant que l'on pût retrouver dans les notes de son livre la table des matières complète de tous les catalogues de manuscrits syriaques publiés jusqu'à nos jours [1]. On le voit, une telle entreprise représente un effort qui peut être qualifié de gigantesque.

[1] On se souviendra pourtant qu'un dénombrement de ce genre n'est jamais absolument complet. Exemple de ces omissions inévitables : p. 211, note 8, il faut ajouter la Vie de S. Jean le Daïlémite, en syriaque dans le Vatic. Borg. syr. 39, fol. 34-46 : en arabe, bibliothèque Nationale de Paris ms. 281, fol. 5-87ᵛ.

Disons tout de suite que, par la force des choses et pour des motifs qui ne sont pas imputables à l'auteur, cet effort était condamné à demeurer en partie stérile ou disproportionné au résultat, et que dans l'exécution, il devait aboutir à d'inévitables inconséquences. Il faut accepter de M. B. l'ample moisson qu'il nous offre, sans lui demander compte de ce qu'il n'a pu atteindre ou qu'il devrait donner encore pour rester fidèle à son programme. Ce surplus, il ne pouvait pas le donner et personne ne l'aurait pu à sa place. Comment du reste définir exactement l'étendue d'un sujet, qui en bien des parties n'a pas de limites propres? Dans ce qu'on est convenu d'appeler la « littérature » syriaque, il entre une proportion énorme d'ouvrages traduits, démarqués ou contrefaits. Parce qu'ils sont habillés de mots syriaques, ils ne cessent pas d'appartenir à d'autres domaines. Pour leur trouver une importance quelconque ou simplement une signification, il faut les comparer d'une part à leurs originaux, d'autre part à des versions parallèles, et quelquefois à des traductions issues de la traduction syriaque. Même les productions du terroir araméen, dans l'état où elles nous sont transmises, ne peuvent se passer des moyens de contrôle fournis par les littératures étrangères. Ainsi, par exemple, pour la critique de la Passion syriaque de S. 'Abd al-Masiḥ, il n'est pas permis de négliger la rédaction arabe (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 164, note 4 ; XL, 259-60) et la version arménienne datée de l'an 873 (*BHO.* 4 ; cf. *Anal. Boll.*, XL, 267).

Ces matériaux subsidiaires, les lecteurs de M. B. les chercheront dans son livre. Ils trouveront les uns et non les autres. S'ils lui en font des reproches, ils auront tort, car ils exigeront de lui une chose impossible. On le désapprouverait avec plus de raison d'avoir visé à tout ramasser, en un sujet où il y a tant de poids inutile à jeter bon gré mal gré par dessus bord.

M. B. nous confie que son ambition était de créer pour le syriaque un pendant à la célèbre *Byzantinische Literaturgeschichte* de Krumbacher. C'était placer son point de mire à belle hauteur. Pourtant si l'on tient compte que M. B. travaillait sur une matière incomparablement plus abstruse, plus dispersée et plus ingrate, il faut reconnaître qu'il n'a pas été téméraire en évoquant le grand nom de Krumbacher. Son œuvre nous y aurait fait songer sans qu'il le dît. Par un côté toutefois, il reste très

loin de son illustre devancier. Krumbacher portait avec une aisance parfaite sa formidable érudition. L'air et la lumière circulent partout dans son énorme livre, si plein de choses, et où pas une ligne n'est perdue. M. B. a volontairement, semble-t-il, renoncé à ce mérite. Son exposition, laborieuse à l'extrême, est enchevêtrée, hérissée de transcriptions compliquées, de sigles et d'abréviations, qui par endroits lui donnent l'aspect d'un formulaire de technologie ou d'un code télégraphique. La bibliographie, au lieu d'être jointe au paragraphe qu'elle concerne, est rejetée en note au bas des pages, ce qui oblige à la resserrer outre mesure et augmente à un degré redoutable le danger de confusion. Comment le typographe et après lui le lecteur ne s'y embrouilleraient-ils pas, quand il arrive à l'auteur lui-même de s'y tromper? Ainsi, p. 346, l'addition à la p. 60 devrait se rattacher non à la note 6 mais à la note 12. Pour mettre toutes les chances au pire, le livre a été composé au milieu des plus graves embarras matériels. A peine l'auteur s'était-il engagé dans sa difficile entreprise, que toutes les ressources lui ont manqué à la fois, au point que pour la collation du manuscrit et la correction des épreuves, il s'est vu réduit à se faire aider par son fils âgé de dix ans (p. VIII). On ne peut que s'incliner avec respect devant une pareille détresse; mais il est permis de regretter que M. B. n'en ait pas tenu compte pour adopter un plan moins exposé aux accidents et aux surprises. Malgré ses prodiges d'application et le dévouement de son jeune collaborateur, il n'a pas vaincu la fatalité parce qu'elle ne pouvait pas être vaincue. En quatre pages des *Nachträge und Berichtigungen* (pp. 345, 346, 348, 351) les *Analecta Bollandiana* sont cités cinq fois inexactement; six fois en y comprenant l'erreur déjà relevée plus haut. Tout près de là, p. 347, on trouve mentionné parmi les additions de la dernière heure, un volume que M. B. lui-même avait enregistré en 1915, dans le *Literaturbericht* de l'*Oriens Christianus*, 2e sér., t. IV, p. 376. Toutes ces erreurs prises ensemble n'ont pas d'autre gravité que de faire supposer qu'elles ne sont pas seules de leur espèce. Nous notons celles-ci parce qu'elles nous ont sauté aux yeux et que, dans le cas présent, elles montrent, croyons-nous, l'importance d'une disposition simple et claire, qui soulage l'attention et permet à la matière de se déployer en ordre, sans risque de faire éclater les cadres. M. B. a tort de ne pas tenir davantage

à ce mérite qu'il pourrait ajouter à tous les autres. C'est la seule critique sérieuse que nous adressons à son livre. Et que ce livre ait pu être composé au milieu des difficultés dont l'auteur nous fait un si sombre tableau, c'est un exemple d'énergie digne d'être salué en tous pays avec sympathie et admiration. P. P.

8.— *Geerto Aeilko Sebo SNIJDER. *De forma matris cum infante sedentis apud antiquos.* Vindobonae, 1920, in-8°, 72 pp., 1 planche. (Thèse de doctorat présentée à la faculté des lettres de l'Université d'Utrecht.)

L'image de l'enfant Jésus dans les bras de sa mère est l'un des plus anciens sujets que l'art chrétien se soit exercé à exprimer. Au jugement de connaisseurs autorisés, la célèbre madone de la catacombe de Priscille daterait du milieu du IIe siècle. Depuis ce premier exemple, le même groupe n'a plus cessé d'être représenté par la peinture et les arts plastiques. M. Snijder s'est demandé ce que ce motif iconographique visait à exprimer et pour le savoir, il a remonté jusqu'aux plus informes ébauches de l'art préhistorique. Partant de l'époque néolithique, il a recherché dans la sculpture égyptienne, hittite, phénicienne, mexicaine, préhellénique, grecque, romaine, celtique, etc., tous les monuments figurés se rapportant de près ou de loin à l'idée de la maternité : Isis, Déméter, Astarté, Aphrodite, tout y passe. L'auteur ne s'étonne ni ne se choque de rien. Quant au lecteur on lui a, heureusement, laissé ignorer qu'il est en route vers une explication de l'un des types les plus touchants et les plus purs de l'art chrétien. Il y arrive enfin (p. 49). Son guide l'avertit que les théologiens protestants ou catholiques, ces derniers surtout, n'ont rien à lui apprendre. Naturellement les comparaisons avec les « antiques » complaisamment décrits dans les pages précédentes sont beaucoup plus instructives. Chemin faisant, M. S. met au point en deux pages (54-55) l'histoire christologique, inconnue jusqu'à lui. Fort de toutes ces preuves, il conclut que, des représentations féminines, décentes ou non, de l'art païen, à la madone chrétienne, c'est une seule et constante tradition qui continue. Pour bien montrer quelle tradition il continue lui-même, il ne dit rien, rien du tout, de l'opposition rencontrée dans la primitive Église par le culte des images. Encore si les considérations prises dans le fond même du sujet inspiraient quelque confiance. Mais que penser de cogitations dans ce goût-ci :

«... Isidis sacerdotes tonsi Mariae pontifices, tonsura praeditos, in mentem revocant. Isidis venerationis pompa sollemnis *(sic)*, florum atque turis sacrificia, in Mariae veneratione reperimus. Precibus, eadem petuntur, litaniae utriusque simillimae sunt. Peregrinationes sacras et processiones uterque cultus novit, agmenque iocosum ac petulans Carrus *(sic)* navalis in festo illo quem *(sic)* « Carneval » vocamus fortasse continuatur. Fabula quidem Isidis fortasse similitudinem quandam cum illa Mariae *(sic)* praebet.... » (p. 67)? Par cet exemple seul, on connaît au naturel la méthode de l'auteur, l'originalité de sa critique, l'ouverture de son compas et la qualité de son latin aux bons endroits. P. P.

9. — * Olga Rojdestvensky. *Le culte de saint Michel et le moyen âge latin*. Paris, A. Picard, 1922, in-8°, xx-72 pp.

Cette brochure est le résumé d'un travail que l'auteur a publié en russe, sous le même titre, en 1918. Le sujet de cette étude n'est pas médiocrement vaste et pose nombre de ces problèmes qu'il est téméraire de vouloir résoudre sans de patientes recherches historiques. Quelles furent les origines et les caractéristiques du culte de l'archange S. Michel en Occident? Faut-il attribuer particulièrement aux Lombards sa propagation en Italie, et aux émigrés celtes son importation sur les côtes françaises de la Manche ? Quelles influences expliquent son épanouissement rapide dans l'état carolingien et dans le Saint-Empire? A ces questions controversées, qu'elle se pose elle-même, Mlle Olga Rojdestvensky ne craint pas de faire une réponse catégorique, sans soupçonner la complexité du sujet. Pour les preuves et le détail des discussions, elle renvoie le lecteur à son livre russe. « Nous voudrions espérer, » dit-elle, « que, même sous cette forme, à la fois succincte et dogmatique, notre construction trouvera peut-être quelque résonance dans le monde des érudits. » Il est bien à craindre que l'espoir de Mlle R. ne soit déçu, car, en dépit de ses allures scientifiques, son travail vague et confus relève plutôt de la fantaisie que de l'histoire. J. Simon.

10. — * Paul-Victor Charland. *Le culte de sainte Anne en Occident. Seconde période : De 1400 (environ) à nos jours*. Québec, Imprimerie franciscaine, 1921, in-4°, 526 pp.

Le R. P. Charland O. P. a composé en l'honneur de Ste Anne, il y a vingt-cinq ans, un travail historique de dimensions im-

posantes : *Les trois légendes de saincte Anne. I. Légende hagiographique (la Vie). II. Légende historique (le Culte). III. Légende iconographique (les Arts).* La première partie, vaste compilation des légendes hagiographiques de Ste Anne, a paru en 1898 (cf. *Anal. Boll.*, XX, 94). Le manque de ressources du pieux auteur a retardé la publication des deux autres parties. La seconde comporte trois volumes. Les deux premiers ont été édités en 1911 et 1913, sous un titre nouveau : *Madame saincte Anne et son culte au moyen âge* (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 77). L'histoire du culte de la sainte en Orient y a paru en entier, mais celle de son culte en Occident s'arrêtait au début du XVe siècle. Le présent volume de plus de 500 pages est, comme son titre l'indique, la suite de cette seconde partie. Le premier chapitre : « Les religieux et les confréries laïques, » est consacré au culte de la sainte dans les ordres et grandes congrégations religieuses, et dans les associations de genres divers ; le second chapitre, à son culte dans les « pays d'Europe et d'Amérique ». A proprement parler, ce n'est pas une histoire que nous offre ici l'auteur, qui reconnaît modestement que son essai est informe, mais plutôt un immense répertoire d'écrits, de coutumes pieuses, de fêtes, de pèlerinages, de sanctuaires. Ce catalogue est étrange : références, statistiques, extraits sont entremêlés de souvenirs personnels de l'auteur, de boutades, de réflexions naïves, très souvent étrangères au sujet. Les recherches du P. Ch. ont été patientes, mais ont manqué d'une méthode rigoureuse, et la mise en œuvre des matériaux laisse à désirer au point de vue scientifique.

J. SIMON.

11. — * Joseph RENARD. *Saint Joseph et l'enfance de Marie et de Jésus d'après les livres saints, les traditions, les révélations des mystiques, la théologie.* Tours, Mame, 1920, in-8°, XXXVI-298 pp.

S'il manquait à notre littérature religieuse un récit d'imagination essayant, en toute piété et respect, de suppléer au silence du texte évangélique sur la vie cachée de la sainte Famille, le R. P. Renard aurait comblé cette lacune. Et sans doute la plupart des âmes dévotes qui s'édifieront à le lire admireront aussi la grâce onctueuse et poétique uniformément étendue sur toutes les pages de son livre. Seulement, ces peintures d'une tonalité irréelle, dont certaines parties accepteraient d'être intitulées « méditations »

(p. XXXIV), seront-elles prises, nous ne dirons pas pour des fictions, mais pour des reconstructions conjecturales, dont presque tous les éléments sont incertains ? Il est à craindre que non, puisque leur pieux auteur, qui sait pourtant comment il les a composées, espère de bonne foi avoir récrit une page de l'histoire sacrée : preuve que le genre n'est pas sans danger. Le P. R. ne voit aucun inconvénient à compléter le récit évangélique par ce qu'on appelle des révélations privées ; et malgré sa parfaite modération d'esprit, on le sent tout prêt à prononcer un nom sévère sur ceux qui refusent à ces révélations la valeur d'une source historique. Son indulgence s'étend jusqu'aux évangiles apocryphes, dont il présente, sur la foi de M. l'abbé Variot, une défense assurément malaisée à concilier avec l'ancienne tradition chrétienne. Quant aux érudits qui, de leur point de vue plus modeste, ont étudié l'origine et les vicissitudes de ces documents, tant des anciens que des modernes, nous n'importunerons pas le P. R. de leurs vaines réclamations. Nous le prions seulement de considérer comment la Vble Catherine Emmerich, qui est sa grande autorité, apprécie les révélations de la Vble Marie d'Agreda, acceptées comme des oracles dans une autre école (p. XX), et comment lui-même il a dû arranger les anciens apocryphes qu'il a retenus seuls parmi tant d'autres de valeur exactement pareille. Entre l'épuration qu'il leur a fait subir et le traitement dont nous les croyons dignes, il n'y a que la différence du plus ou du moins. Dans l'ordre des principes, elle n'est pas large. P. P.

12. — G. Huet. *Un miracle de Marie-Madeleine et le roman d'Apollonius de Tyr*, dans *Revue de l'Histoire des religions*, t. LXXIV, (1916), p. 249-55.

On sait que le moyen âge a compliqué l'histoire de Marie-Madeleine des aventures les plus extraordinaires. M. Huet étudie un des épisodes de cette histoire, telle que la rapporte la *Légende Dorée*. Le récit se retrouve dans le roman d'*Apollonius de Tyr*. Est-ce directement à cette source qu'on a puisé ? Le thème a-t-il circulé sous une autre forme ? Nous n'oserions trancher cette question. Les hagiographes d'une certaine trempe prennent leur bien où ils le trouvent. C'est ce qui n'est contesté par personne.
H. D.

13. — * F. Prat. *Saint Paul.* 4e éd. Paris, J. Gabalda, 1922, in-12, vi-211 pp. (= *Les Saints*).

S'il est difficile et même dangereux d'écrire l'histoire d'après des sources trop nouvelles ou encore mal explorées, il est peut-être plus malaisé de rendre la vie à des documents, qui ont déjà été trop souvent épluchés, disséqués, torturés par l'esprit de système ou par une curiosité avide d'en extraire tout ce qu'ils contiennent et au delà. La biographie de S. Paul est un de ces sujets, non pas trop étudiés puisqu'ils ne sauraient l'être à raison de leur intérêt transcendental, mais trop opiniâtrement remis en question et obstrués d'érudition confuse et chicanière. Il faut être bien sûr de soi pour circuler librement parmi ces textes, où l'on est attendu derrière chaque verset par un commentateur armé d'une dissertation spéciale. Comment en dégager les données utiles du fatras qui les recouvre? Comment prendre position entre tant d'hypothèses âprement défendues, sans s'accrocher à d'inextricables discussions? Comment surtout rendre à l'ensemble reconstitué au prix d'un si lourd effort l'unité simple et harmonieuse d'une œuvre d'art? Le P. Prat a réalisé ce prodige. Son *Saint Paul* est un parfait modèle d'érudition élégante, de justesse, de mesure. L'auteur y a condensé avec une dextérité merveilleuse, le suc et la fleur du savoir accumulé dans sa *Théologie de Saint Paul,* qui est l'une des grandes œuvres de l'exégèse biblique à notre époque. Peu ou point de notes, rien que les références strictement indispensables, à peine une allusion directe aux hypothèses et aux systèmes échafaudés sur le récit des Actes des Apôtres, et pourtant le lecteur, averti par une réserve prudemment nuancée, sent partout que son guide le conduit sur un terrain remué par d'interminables controverses. Discrète aussi et d'autant plus pénétrante, la note de foi pieuse, qui rappelle constamment que cet aimable volume est écrit dans une pensée d'édification. La figure ou plutôt la grande âme de S. Paul le remplit tout entier. Aucune recherche de pittoresque ou de nouveauté érudite n'en détourne l'attention. Le P. P. qui connaît l'Orient, et précisément parce qu'il le connaît à fond pour y avoir vécu, n'abuse pas de la couleur dite locale. Il faut le remercier d'avoir protesté par son exemple contre l'insupportable trompe l'œil des voyages aux pays bibliques, où l'histoire sacrée est invariablement enluminée d'un bariolage rapporté de la Turquie moderne.

Nous terminerions sur cet éloge, si, aux toutes dernières pages du livre, nous n'avions trouvé matière à une légère critique. Tous les fidèles instruits auxquels s'adresse la collection *Les Saints* connaissent le point précis de la carrière de S. Paul, où s'arrêtent les témoignages des textes sacrés. L'auteur a du reste pris soin de le marquer expressément (p. 194). Il déclare en termes non moins formels qu'on ne peut accorder aucune créance aux légendes apocryphes qui ont essayé de suppléer au silence des livres canoniques. Malgré ce correctif si clairement énoncé, je ne sais si le récit du martyre de l'Apôtre, tel qu'il est reconstitué p. 195-97, sera exactement compris ; car il y a toujours des lecteurs qui ne demandent qu'à s'y tromper. Ainsi en lisant (p. 197) que, vers le même temps où S. Paul était décapité, S. Pierre était crucifié la tête en bas, de l'autre côté du Tibre, au pied de la colline du Vatican, tout le monde, je le crains, ne s'apercevra pas que ce résumé combine un fait certain, une tradition hautement respectable, et une croyance, de source peut-être apocryphe et qui finalement ne repose sur rien. Il n'est pas non plus entièrement certain (p. 198) que les restes sacrés des deux grands Apôtres aient été transférés dans une catacombe de la voie Appienne le 29 juin 258, et que la date actuelle de leur fête se rattache au souvenir de cette translation. De très graves auteurs l'ont pensé, mais les preuves apportées à l'appui de cette hypothèse ne permettent pas de l'avancer sans aucune atténuation (voir H. DELEHAYE, *Les origines du culte des Martyrs*, p. 302-308). P. P.

14. — * Valentin WEBER. *Des Paulus Reiserouten bei der zweimaligen Durchquerung Kleinasiens.* Wurzbourg, C. J. Becker, [1920], in-8°, 41 pp., carte.

Le point central de cette étude est une discussion serrée du verset 16, 6 des Actes des Apôtres : *διῆλθον δὲ τὴν Φρυγίαν καὶ Γαλατικὴν χώραν, κωλυθέντες κ. τ. λ.*, que M. V. Weber appelle « ein geographisches Kreuz der Auslegung » (p. 23). En le rapprochant du passage correspondant (*Act.* 18, 23) : *διερχόμενος καθεξῆς τὴν Γαλατικὴν χώραν καὶ Φρυγίαν*, et en pressant à fond toutes les données du contexte, l'auteur en fait sortir la preuve que S. Luc parlait, non de la Galatie du Nord, mais de la Galatie du Sud, c'est-à-dire de la partie du territoire phrygien rattachée à la Galatie depuis le règne d'Amyntas. Sa conclusion est à peu de chose

près celle de M. W. Ramsay, qui dans la géographie ancienne de l'Asie Mineure est une autorité hors de pair. Si elle est établie, elle éclaire définitivement un endroit encore obscur de la biographie de S. Paul, sans parler d'autres conséquences qui ne sont pas de notre ressort. La démonstration de M. W. nous a paru fort plausible ; elle serait sans doute tout à fait claire, si l'auteur ne s'était interdit de citer une seule fois dans le grec original les textes dont il combine les variantes. Mais comme son interprétation le conduit à lire avec Lachmann (*Act.* 18, 6) *διελθόντες* au lieu de *διῆλθον δέ*, nous préférons laisser aux exégètes le soin de dire si cette conjecture s'accorde avec d'autres données critiques, qui dépassent ce problème spécial. P. P.

15. — * Heinrich GÜNTER. *Buddha in der abendländischen Legende.* Leipzig, H. Haesel, 1922, in-12, XII-306 pp.

La première chose qui frappe l'esprit quand on parcourt les pages drues et compactes de ce petit volume, c'est que M. H. Günter possède une bien vaste érudition ; la seconde, c'est que la « Literatur » qu'il s'est imposé de recueillir, contient une redoutable proportion de pédantisme stérile. Des nombreux savants qui ont traité la question des rapports d'origine entre les légendes chrétiennes et le bouddhisme, bien peu n'étaient pas atteints de cette limitation unilatérale du point de vue, qui est la déformation professionnelle des spécialistes confinés dans un domaine abstrus et inaccessible au vulgaire. Sous prétexte qu'ils connaissaient leur sujet par son côté réservé et abordable à eux seuls, ils n'ont pas cru nécessaire d'en étudier avec le même soin le côté ouvert au commun des mortels et réputé connu de tout le monde. Il en est résulté beaucoup de thèses spécieuses, de généralisations prématurées de systèmes hâtifs et forcés, où un appareil d'érudition rare et solide ne dissimule qu'à demi la fragilité de la démonstration. On ne peut donc qu'applaudir à l'effort tenté par M. B. pour remettre au point tant d'affirmations précipitées. Son livre comprend deux chapitres ou plutôt deux parties, dont nous indiquons en gros le contenu.

Première partie : les récits d'imagination dans leur appartenance indo-occidentale. Faits acquis et possibilités : légendes hagiographiques d'Eustache-Placidas, de Christophe, de Barlaam et Joasaph ; — le conte, le mythe, le roman dans l'Inde, dans l'an-

tiquité classique et au début de l'ère chrétienne ; — éléments hindous dans les récits occidentaux du moyen âge.

Seconde partie : légendes des saints chrétiens, légendes des saints bouddhiques ; sources de leurs éléments communs : les « récits primitifs » (thèmes épiques traditionnels) ; — affinités de la théorie de la sainteté dans les deux religions ; le type du saint d'après les postulats de la psychologie populaire ; — formes semblables d'ascétisme s'expliquant par une même expérience de la vie.

Disons tout de suite, pour commencer par un éloge mérité, que toute cette seconde partie est remplie d'observations judicieuses. L'analyse de M. G. s'en tient parfois un peu trop à la surface des faits, oubliant que sous les mêmes pratiques extérieures peuvent se cacher des idées morales différentes, voire inconciliables. Mais s'il s'agit seulement de prouver que ces ressemblances matérielles ne doivent pas être attribuées à des infiltrations bouddhiques, la preuve est faite avec surabondance. On nous pardonnera d'ajouter : avec un certain excès d'érudition livresque. Car enfin pour démontrer que telle ou telle forme singulière et même bizarre de mortification n'est pas imitée du bouddhisme, pas n'était besoin de colliger tant de vieux textes. M. G. aurait pu retrouver ces mêmes exemples chez des ascètes contemporains, qui de leur vie n'ont songé ni au roi Sivi, ni au Bodhisattva. (P. 239, à propos des saints bouddhistes qui ont abandonné leurs enfants, il échappe à M. G. de dire que l'on ne connaît dans l'hagiographie chrétienne que deux exemples analogues, certainement historiques : Élisabeth de Thuringe et Nicolas de Flüe. Il oublie Ste Jeanne de Chantal, la V^ble^ Marie de l'Incarnation et combien d'autres.)

La première partie du livre est moins satisfaisante. Malgré sa très vaste lecture, M. G. est en retard sur quelques points. Il faut attribuer aux circonstances qu'il n'ait pas connu, p. ex., la récente étude du P. Delehaye sur *la Légende de Saint Eustache* (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*. Classe des lettres, 1919, p. 175-210), ou la précieuse monographie d'Em. Cosquin, sur le conte du serpent ingrat (*Revue biblique*, 1919, p. 137-57). On s'explique moins aisément qu'il cite les lettres de Jacques de Vitry d'après les *Gesta Dei per Francos* (p. 104) ; qu'il s'en tienne aux vues de Tischendorf sur l'Évangile arabe de l'Enfance (p. 76),

et à celles de Gutschmid sur les *Acta Thomae* (p. 92-94) ; qu'il ignore les travaux de Rosen et de M. Marr sur la légende de *Barlaam et Joasaph* et répète encore (p. 40) que ce roman a été traduit en grec à Mār Sabas au VIIIe-IXe siècle. Mais toutes ces inadvertances et d'autres semblables ne sont que des fautes très vénielles. Ce qui nous paraît plus regrettable, c'est que, dans toute cette partie de son livre, M. G. ait compromis la force de sa démonstration en entremêlant constamment à l'exposé des faits les hypothèses érudites ou pseudo-érudites, auxquelles ces faits ont donné lieu. Nous parlons évidemment de la valeur probante que des preuves de l'ordre dont il s'agit peuvent avoir sur l'esprit d'un profane, qui se sent dépaysé en ces littératures lointaines et qui se rappelle combien les questions de priorité et de dépendance sont parfois délicates à décider pour des textes infiniment plus voisins de nous et situés en pleine lumière. En considération de ces profanes dont nous sommes et auxquels M. G. entendait s'adresser, on ne saurait apporter trop de soin à poser le problème dans ses termes strictement objectifs. L'indispensable commencement est de décrire les faits en les dégageant de toute interprétation anticipée. Après, quand on les aura caractérisés et groupés, il sera temps de dire : ceci est hindou et ceci ne l'est pas, ceci est bouddhique et cela prébouddhique, tel trait est arabe et tel autre chinois, germanique ou islandais. Par souci de brièveté ou parce qu'il a perdu conscience du long chemin qu'il a lui-même parcouru, M. B. a voulu conduire son lecteur trop droit au but. Aussi tout en rendant hommage à son vaste savoir et à la pensée juste qui a inspiré son étude, nous n'oserions pas lui promettre que son premier chapitre fera beaucoup avancer la question. Et d'autres que nous sans doute auront remarqué en fermant le volume que l'éditeur y a mis sur la couverture un motif ornemental ressemblant à un grand point d'interrogation.

P. P.

16. — * Alfonso Bartoli. *Gli Horrea Agrippiana e la diaconia di San Teodoro*: Roma, 1922, in-4°, 234 pp., illustrations. Estratto dai *Monumenti Antichi* pubb. per cura della R. Accademia dei Lincei, vol. XXVII.

Des fouilles datant d'une dizaine d'années ont mis au jour les restes des grands magasins situés au pied du Palatin entre le Clivus Victoriae et le vicus Tuscus, et connus par les inscriptions

et par les textes topographiques sous le nom de *Horrea Agrippiana* — à distinguer des *Horrea Agrippiniana* auxquels une Agrippine et non un Agrippa aurait donné son nom. La manière dont ils sont indiqués dans la *Notitia* est à noter : *Horrea Germaniciana et Agrippiana*. M. Bartoli montre que, dans les documents de cette catégorie, lorsque plusieurs dénominations sont réunies sous une commune formule, il s'agit d'édifices distincts. Il faut donc séparer les *Horrea Germaniciana*, dont on ne sait pas autre chose, des *Horrea Agrippiana*. Ceux-ci appartenaient, sous les empereurs, à l'administration de l'annone. On constate que sous les régimes suivants ils furent encore employés, et même agrandis. Pourquoi et par qui? Cette question amène M. B. à s'occuper de l'église Saint-Théodore, qui occupe une partie du terrain des *Horrea*. Il ne faut donc plus dire, comme on continue à le faire, que cette église est un ancien temple païen adapté aux usages chrétiens. Il serait difficile de dater exactement l'édifice. Les archéologues sont d'accord pour faire remonter la mosaïque de l'abside au VI[e] ou au commencement du VII[e] siècle ; la construction pourrait être plus ancienne. Saint-Théodore était une diaconie, c'est-à-dire un établissement de bienfaisance ecclésiastique. Lorsque Rome cesse d'être le centre du gouvernement et que les services publics se désorganisent, l'Église se charge de venir au secours de la population pauvre, et par la force des choses, elle remplace l'État dans la répartition des subsistances. On sait que plusieurs diaconies occupent des bâtiments ou des dépendances de l'administration de l'annone. D'autre part, au VI[e] et au VII[e] siècle, l'Église possédait des magasins propres : les *horrea ecclesiae*, et il n'est plus question de magasins publics. En admettant que les *horrea Agrippiana* passèrent à la diaconie de Saint-Théodore, on comprend pourquoi la nécessité d'agrandir les magasins se fit sentir à une époque assez tardive : la place perdue par l'établissement de la diaconie réclamait ces nouvelles constructions. Les *horrea Agrippiana* devenus *horrea ecclesiae* continuèrent, durant le haut moyen âge, à être employés sous le contrôle de l'administration ecclésiastique On ne sait quand ils furent abandonnés. Telle est, pour la partie qui touche à nos études, la conclusion du travail de M. B., travail très érudit, très bien mené et d'une clarté qui rappelle les grands maîtres de l'archéologie Romaine. H. D.

17. — * D. P. Buckle. *The forty Martyrs of Sebaste. A study of hagiographic development.* Extrait de *The Bulletin of the John Rylands Library,* t. VI, 3 (1921), 9 pp. 4 fac-similés.

La John Rylands Library de Manchester possède parmi ses trésors un fragment saïdique sur parchemin de la Passion des Quarante Martyrs de Sébaste, dont M. W. E. Crum a donné un spécimen et une excellente description (*BHO.* 715). M. D. P. Buckle en publie un autre extrait, encadré dans une petite dissertation sur le développement de la légende des Quarante Martyrs. « Publie » est une manière de parler, car l'auteur s'est contenté de faire reproduire en fac-similé les quatre pages (fol. 2v-4) qui font l'objet de son étude. Ce procédé, qu'il faut croire imposé par des raisons typographiques, laisse à la charge du lecteur un travail de déchiffrement, qui est proprement celui de l'éditeur. Si M. B. avait transcrit son texte, il aurait été amené, par exemple, à se prononcer sur le mot *aitei,* qui se lit, dès la 9e ligne, évidemment pour *eita* (εἶτα).

Le fac-similé est accompagné d'une traduction « as literal as possible » (p. 4). Avec la permission de l'auteur, nous croyons que les bornes du possible sont placées un peu plus loin. P. ϱβ : « Good is this purpose of yours, good is your resolve ; » le texte dit : « Bonne est votre résolution (ὑπόθεσις) ; c'est-à-dire : bonne est votre joie. » — Ibid. : « There is a lake near the city, on which snow and hail were streaming down ; » lire : « la neige (χιών) et la glace » (ḫrestallos = κρύσταλλος). On n'oubliera pas que cette phrase est écrite par un Copte pour qui *neige* et *glace* sont des mots à peu près vides de sens. — Ibid. : « not only oil and water are wont to freeze and congeal in those regions, but wine also freezes in the bottle like a stone ; » compléter ainsi la phrase : « non seulement il est ordinaire en ces régions que l'huile et l'eau se solidifient (πήσσειν) à la manière du plomb, mais il arrive aussi que le vin... » Etc.

M. B. semble croire que son texte a été librement arrangé par un rédacteur copte, d'après l'homélie de S. Basile, combinée peut-être avec la plus longue des Passions grecques. Mais il est de toute évidence que le « Coptic writer » s'est borné à traduire en l'abrégeant un récit grec plus développé que ceux qui nous sont parvenus. Un épisode propre à cette seule rédaction a été justement remarqué par M. B. Au moment d'être cités au prétoire

les martyrs se réunissent au dépôt des enseignes (*kynhè nnsiknon*) et là, devant une image du Christ, ils font le serment de défendre leur foi jusqu'à la mort (cf. W. E. Crum, *Catalogue of the Coptic manuscripts in the John Rylands Library*, p. 47). Ce détail offre une ressemblance curieuse avec un passage de la légende syriaque des Sept Dormants, sur lequel nous reviendrons prochainement. Pour le reste, le fragment copte ne se distingue que par des variantes rédactionnelles et peut-être des accidents de traduction, à propos desquels M. B. épilogue avec le même effort de dialectique que s'il s'agissait de témoignages strictement historiques. Nous ne voyons surtout pas comment ces pointilles peuvent servir à démontrer ce que l'auteur appelle l'« uncritical attitude » de Papebroch, enclin, paraît-il, à prendre parfois « the worst evidence as the best » (p. 1). M. B. ne donne pas l'impression qu'il sait très bien sur qui tombe ce jugement dédaigneux. Les considérations dont il le fait suivre n'y ajoutent pas non plus une autorité écrasante. P. P.

18. — * J. Lefort. *Analecta philologica*. Extrait de *Le Muséon*, t. XXXIV (1921), p. 173-77.

D'après la Vie grecque de S. Pachôme publiée au t. III de mai des *Acta Sanctorum* (*BHG*[2]. 1396), Petronius, premier successeur du saint, mourut Ἐπὶ φιτοῦ αὐτοῦ μηνὸς ἑβδόμῃ καὶ εἰκάδι. Le manuscrit porterait en cet endroit : ἐπὶ φιτοῦ μηνός . M. l'abbé Lefort montre qu'il faut lire : Ἐπιφὶ τοῦ μηνός. La leçon ainsi rectifiée doit encore être mise d'accord avec la Vie saïdique (*BHO*. 826), qui dit : le 25 epep. Mais en ce qui concerne l'interprétation de la Vie grecque, la scolie de M. L. règle la question.

Nous ne sommes pas assuré qu'il ait vu aussi juste quand il propose d'abandonner la traduction habituelle des mots ἀπὸ στήθους « par coeur », ἀποστηθίζειν, « réciter de mémoire », et de la remplacer par : « à haute voix, de vive voix ». « De vive voix, » nous le voulons bien, puisque cette expression signifie : oralement, « par opposition à : par écrit » (Littré), et que, dans le contexte, elle équivaut souvent à : « de mémoire ». Exemples : les deux passages cités par M. L., p. 174. Mais la traduction : « à haute voix » y serait un non-sens. Elle ne s'impose pas davantage dans le texte de la Vie de Pachôme, § 6 : ἀρχόμενος ἀναγινώσκειν ἢ μελετᾶν τοὺς λόγους τοῦ Θεοῦ ἀπὸ στήθους. Il est plus simple

d'y admettre un zeugma, du reste assez naturel, que de donner au mot ἀπὸ στήθους un sens complètement inutile au contexte et qui ailleurs devient inadmissible. En tout cas, les bollandistes, ou plutôt leur assistant Daniel Cardon ne méritait pas d'être repris pour avoir traduit μελετᾶν par « méditer », puisque *meditari*, qui est le même mot que μελετᾶν, a aussi le sens de : « s'exercer à la déclamation, déclamer, réciter. » P. P.

19. — * A. D'ALÈS. *La théologie de Saint Cyprien*. Paris, Beauchesne, 1922, in-8°, xv-432 pp. (= *Bibliothèque de théologie historique)*.

L'auteur de ce livre est un des hommes qui ont le plus contribué, en ces dernières années, à relever parmi nous l'étude de la théologie positive. Sans compter de nombreux articles sur les sujets les plus divers, il a publié successivement des ouvrages considérables sur la théologie de Tertullien (1905), la théologie de S. Hippolyte (1906), l'Édit de Calliste (1914), qui se recommandent autant par la clarté de l'exposition que par l'étendue de l'information. Le nouveau volume qui vient de paraître ne le cède en rien aux précédents, et le sujet offre cet intérêt particulier que la matière étudiée est l'œuvre pastorale d'un grand évêque dont elle reflète l'activité au milieu des circonstances les plus tragiques. Le P. d'Alès a examiné successivement les points de doctrine que S. Cyprien a touchés dans ses écrits, et les a groupés méthodiquement sous quatre rubriques principales : Dieu et l'homme, fondements de la doctrine ; l'Église ; les sacrements ; la vie chrétienne. Il apprécie en ces termes le théologien : « S. Cyprien de Carthage, homme de gouvernement et d'action, ne fut pas un génie créateur. Ses écrits n'apportent à la métaphysique du dogme que peu de contributions originales, et ces contributions ne sont pas toujours heureuses. Mais ils rendent incontestablement le son d'une grande âme ; ils manifestent une vie chrétienne intense illuminée des clartés de la foi et alimentée par la prière. » L'on sait assez sur quels points il se trompa. Il est remarquable que, malgré l'imposant prestige que le martyre donna à sa personne, il n'ait point fait école, et qu'après sa mort on ne se soit point prévalu de ses idées particulières. Les chapitres à consulter pour l'histoire de la persécution sont ceux où est étudiée la correspondance de Cyprien avec Rome, la question des *lapsi*, et le chapitre intitulé *Confesseurs et martyrs*. Un point

qui mérite d'être relevé, et l'auteur ne l'a pas oublié, c'est le rôle de l'inspiration personnelle dans le système ecclésiastique de S. Cyprien et l'importance qu'il semble attacher aux révélations et aux visions surnaturelles. Au récit de la vision de l'évêque, un an avant sa mort, d'après le diacre Pontius, le P. d'Alès ajoute ces sages paroles : « Tout cela est sans doute infiniment respectable, vu le caractère de l'homme, et le lecteur fera volontiers crédit à Cyprien pour les visions dont lui-même se dit témoin ou garant. Il ne faudrait pourtant pas perdre de vue que ces manifestations surnaturelles sont, de leur nature, sujettes à l'illusion et que, si les écrits de S. Cyprien rapportent des visions, ceux de Tertullien montaniste en rapportent aussi. Pareil rapprochement impose la prudence. Il est bien vrai que Cyprien l'emporte sur Tertullien par la vertu et l'équilibre de l'âme, autant qu'il lui est inférieur par la fougue du génie. Néanmoins entre ces deux Africains, tous deux autoritaires, tous deux mystiques, existe une parenté incontestable. Que Cyprien ait vécu dans un milieu moralement plus sain et que son témoignage offre de meilleures garanties, nous n'en doutons pas. Il reste que l'élément subjectif figure pour une part notable, et plutôt anormale, parmi les sources de sa connaissance religieuse. » On ne saurait mieux dire.

Le passage de Pontius relatant la vision de Cyprien est traduit intégralement. La phrase où le biographe indique le geste de l'apparition signifiant que le délai d'un jour est accordé à l'évêque, est ainsi rendue : « Le jeune homme me fit pareillement signe que le délai jusqu'au lendemain était accordé, en fléchissant vivement les doigts. » En effet, le texte latin dit : *contortis post invicem digitis.* Mais on se demande ce que cela veut dire. D'abord *post invicem* est étrange, et on ne comprend guère la portée du geste. En corrigeant *invicem* en *indicem* le sens devient clair. Les trois doigts s'abaissent et l'index levé marque l'unité (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 289). Il y eut, en effet, non un jour mais une année de répit. Je recommanderais moins une autre correction qui a été proposée pour un passage de la lettre XXI, 3. Le texte porte : *nam et hanc ipsam* (il s'agit d'une certaine Candida) *Ettecusam semper appellavi.* La phrase est inintelligible. De Lagarde avait soupçonné dans le nom propre un mot grec terminé en *οῦσαν* ; Haussleiter a proposé *πεσοῦσαν*, et à première vue la paléographie donne quelque appui à cette leçon : ETTECUSAM peut rappeler ΠΕCOYCAN (= *lapsam*),

comme on le fait remarquer. Mais si le mot était écrit en lettres latines (comme ailleurs *thlibomenoi, caticumini*), il était représenté par PESVSAN, et le double T du début et le C ne s'expliquent guère ; s'il était écrit en grec, c'est la fin qui fait difficulté. Puis est-il bien sûr que le mot *lapsa* cadre avec le contexte où l'auteur de la lettre cherche à excuser Candida? Tout le passage a d'ailleurs été maltraité : *quia pro sedunta numeravit ne sacrificaret.* On a corrigé *pro se dona.* Le P. d'Alès propose de reconnaître dans DVNTA le mot PVNIA = *pecuniam* La conjecture est ingénieuse, mais *punia* n'a jamais été l'abréviation de *pecunia.*

H. D.

20. — * Joseph Wittig. *Des hl. Basilius d. Gr. Geistliche Uebungen auf der Bischofskonferenz von Dazimon 374/5 im Anschluss an Isaias 1-16.* Breslau, Aderholz, 1922, in-8°, viii-90 pp. (= *Breslauer Studien zur historischen Theologie* herausgegeben von J. Wittig und Fr. X. Seppelt, Bd. I).

Parmi les « spuria » de S. Basile est relégué, depuis l'édition de Dom Garnier, un commentaire sur Isaïe, considéré comme une compilation due à un auteur de second ordre, probablement un Césaréen ou du moins un Cappadocien de la seconde moitié du IVe siècle. Bardenhewer *(Geschichte der altkirchlichen Literatur,* B. III, 1912, p. 148-49) résume l'avis de la majorité des critiques, en estimant que l'origine de ce commentaire demanderait une recherche approfondie, mais qu'en tout cas, il doit être exclu des œuvres de S. Basile. Il ne peut, en effet, être authentique : Grégoire de Nysse et Jérôme n'y font aucune allusion ; de plus son style ne ressemble en rien à celui de S. Basile. M. J. Wittig avait signalé récemment la nécessité de déterminer la provenance de ces écrits pseudo-basiliens, notamment du commentaire sur Isaïe, pour juger définitivement du talent de l'évêque *(Leben, Lebensweisheit und Lebenskunde des heiligen Metropoliten Basilius d. Gr. von Cäsarea,* dans *Ehrengabe deutscher Wissenschaft* herausgegeben von Fr. Fessler, 1920, p. 618). Ce n'est cependant pas l'intention de résoudre le problème d'authenticité qui a poussé M. W. à l'étude du commentaire. Il se proposait, nous dit-il dans la préface de son opuscule, de faire connaître la valeur théologique de cet écrit trop négligé pour l'histoire des idées religieuses au IVe siècle. Mais au cours de son travail, il entrevit une réponse à la ques-

tion d'authenticité. Il remarqua, en effet, avec étonnement que le commentateur s'adresse, à plus d'une reprise, aux Ἄρχοντες τῶν ἐκκλησιῶν, et avec l'autorité d'un homme de rang égal ou même plus élevé. Ce supérieur ecclésiastique instruit ces évêques par des « exercices mentaux » (γυμνασίαι διανοίας). Sans doute les caractéristiques du discours oral ne se retrouvent qu'en peu d'endroits, mais on découvre encore moins facilement l'intention de présenter le sujet sous la forme d'un livre. L'ouvrage, tel qu'il s'offre à nous, ne peut être qu'un compte rendu de conférences, rédigé peut-être à l'aide de notes préparatoires. Cette conclusion imposée par la nature même de l'œuvre est confirmée d'ailleurs par une note manuscrite. En comparant les différentes pensées et expressions du commentaire avec celles des écrits de S. Basile, M. W. constata la parenté d'idées et la ressemblance verbale de certains passages de cet écrit et d'un groupe de lettres rédigées peu avant, pendant ou après un voyage à Dazimon. Ces lettres traitent de difficultés survenues entre S. Basile et les évêques suffragants du Pont qui tendaient à rompre les relations avec Césarée, leur métropole. Pour rétablir les bons rapports, S. Basile proposa aux évêques une entrevue qui se tiendrait dans le Pont même. La réunion eut lieu, et effectivement elle mit fin aux malentendus et aux défiances. M. W. suivit avec une vive curiosité la voie qu'il venait de découvrir. Elle lui parut bonne : « Le commentaire est la transcription de conférences tenues par le métropolitain Basile le Grand durant son voyage d'hiver, à Dazimon, en 374/5. Il n'était pas destiné à la publication. »

M. W. s'est signalé précédemment par la perspicacité de ses recherches historiques (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 349-50 ; XXXII, 77-78). La thèse nouvelle, qu'il défend avec talent, paraîtra probable à plus d'un critique ; mais pour s'imposer à tous, elle devrait pouvoir s'appuyer sur quelque donnée positive certaine et non pas seulement sur un ensemble de suppositions, d'analogies, de déductions, dont la valeur probante peut être appréciée différemment. Dans son exposé, M W. prévient nombre d'objections contre ses arguments ou ses conclusions ; mais, tout en reconnaissant d'une manière générale qu'il peut encore subsister certaines difficultés d'explication, il ne croit pas devoir signaler lui-même, on le conçoit, les points faibles de son hypothèse. L'absence de toute allusion à ces longs entretiens spirituels dans

les lettres mêmes de S. Basile qui ont trait, selon M. W., à la conférence de Dazimon, est étrange. La place réservée par le commentateur au dogme trinitaire est fort modeste. Or ceci étonne d'autant plus que la polémique contre les Sophistes et les Dialecticiens s'étend à travers toute l'œuvre, et que les lettres apparentées signalent comme une des causes du conflit les divergences dogmatiques. Quoi qu'il en soit de la solution du problème, l'étude de M. W. a, en tout cas, le mérite appréciable d'étaler la richesse d'idées du commentaire sur Isaïe.

J. SIMON.

21. — * Ignazio COSTANZA. *La leggenda di S. Martino nel medio Evo.* Con prefazione di G. A. CESAREO (Palermo, E. Priulla, 1921, in-8°, XII-183 pp. (= *Collana di erudizione e critica,* n. 1).

La littérature si considérable qui s'est formée autour du nom de S. Martin est fort variée, on le sait, et M. Costanza le montre une fois de plus dans le tableau qui remplit la première partie de son livre. Lorsque, dans la seconde partie, il procède à l'examen de cette littérature, il la considère un peu trop comme un bloc, qui serait l'aboutissement d'un long développement légendaire. S'il est permis de parler de la légende de S. Martin, il est juste d'ajouter que ses éléments sont restés parfaitement distincts, qu'on peut et qu'on doit les considérer un à un, et que chacun d'eux a sa valeur spéciale. Je crains donc que M. C., qui a fait un sérieux effort pour suivre la trace de S. Martin dans l'histoire des lettres depuis Sulpice Sévère jusqu'à la fin du moyen âge, n'ait pas suffisamment circonscrit le problème qu'il se proposait de résoudre. Je ne comprends pas très bien que, puisqu'il avait les *Analecta* à sa portée, il ne se soit pas aperçu qu'un assez long travail concernant S. Martin et Sulpice Sévère y a paru récemment (XXXVIII, 5-136), qu'il ait négligé de consulter le *Catal. Lat. Brux.*, publié en supplément aux *Analecta,* où les œuvres de Guibert de Gembloux sont analysées dans le plus grand détail, avec de nombreux extraits. Je me permets aussi de lui signaler une monographie sur Guibert de Gembloux parue dans la *Revue des questions historiques,* 1889. Un contact plus immédiat avec le fécond écrivain l'aurait empêché de lui donner le titre de «geniale scrittore», auquel personne ne peut moins prétendre que cet indigeste compilateur. Je suppose que M. C. est bien outillé pour nous faire l'histoire du culte de S. Martin en

Italie. C'est là un sujet qu'il pourrait utilement aborder avec quelque chance de nous apporter du neuf. H. D.

22. — * Thomas E. AMERINGER. *The stylistic influence of the second sophistic on the panegyric sermons of St. John Chrysostom.* Washington, Catholic University of America, 1921, in-8°, 103 pp.

Dans cette dissertation de doctorat l'auteur a entrepris d'étudier l'influence de la rhétorique sur l'œuvre oratoire de S. Jean Chrysostome, en s'inspirant des travaux analogues de L. Méridier et de M. Guignet sur S. Grégoire de Nysse et sur S. Grégoire de Nazianze (*Anal. Boll.*, XXXI, 470). Seulement il a limité sa recherche, se réservant sans doute de la compléter plus tard, à l'emploi des tropes, des figures et de la description, sans s'occuper de la composition et de la dialectique. Il n'a pas non plus embrassé l'œuvre entière, et s'est attaché principalement aux panégyriques et à quelques sermons célèbres, où l'orateur a déployé toutes ses ressources. Le P. Ameringer a fait un fort bon travail dont nous ne pouvons que le féliciter ; mais restreint comme il l'est à des questions de détail, il relève exclusivement de la philologie et de la rhétorique, et nullement de l'hagiographie.

Avant de s'y engager, l'auteur jette un coup d'œil sur cette période de la littérature grecque à laquelle on a donné le nom de Seconde Sophistique, et traite la question de l'attitude de S. Jean Chrysostome vis-à-vis de la rhétorique et des rhéteurs. A propos de ses jugements sur Libanius il cite le livre sur S. Babylas contre Julien et les païens, supposant donc que l'attribution de cet ouvrage à S. Jean Chrysostome est suffisamment établie. Tous les critiques ne sont pas de son avis. Le P. A. s'expliquera sans doute sur ce point lorsqu'il aura mis la dernière main au travail d'ensemble que nous attendons de lui.

H. D.

23. — * M. A. MURRAY. *The ceremony of Anba Tarabo*, dans *Ancient Egypt*, 1921, p. 110-114.

Il s'agit d'une cérémonie superstitieuse pratiquée sur les personnes mordues par un chien, en vue de prévenir la rage. Le rite a été signalé par Galtier (*Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. IV, p. 112, cf. *Anal. Boll.*, XXV, 341) et par Crum (*Coptic mss. in the John Rylands Library*, p. 236). On a identifié jusqu'ici le saint, sous le patronage duquel il se prati-

que, S. Tarabo, avec un saint guérisseur très connu des Grecs, saint Θεράπων. Miss Murray constate que dans le papyrus de Londres et Leyde il y a deux remèdes contre la morsure du chien. Le premier n'a rien à nous apprendre ; mais le second s'appelle : « L'exorcisme de Amen et Triphis. » Triphis, une déesse peu connue, mais dont le nom se retrouve dans celui de la ville d'Athribis, Triphis, en démotique, fournit les éléments essentiels pour expliquer le nom de Tarabo — Miss M. l'assure. Elle propose donc de voir dans la pratique actuelle une survivance d'une ancienne liturgie païenne qui pourrait remonter à la XVIIIe dynastie, et plus haut encore. C'est très possible, et les superstitions se perpétuent à travers de longs siècles. Quant à dire que le nom du saint n'est autre que celui d'une ancienne divinité, cela nous paraît moins certain, car il faudrait admettre pour cela que la ressemblance étroite de Tarabo avec Thérapon est purement fortuite. H. D.

24. — * C. M. Kaufmann. *Die heilige Stadt der Wüste.* Kempten, Kösel et Pustet, 1921, in-4°, xi-223 pp., illustrations.

25. — * Raymond Netzhammer. *Die Verehrung des heiligen Menas bei den Rumänen.*, Bukarest, Socec et C°., 1922, in-8°, 63 pp., illustrations.

Il a été rendu compte ici-même *(Anal. Boll.,* XXX, 119) du grand ouvrage de Mgr Kaufmann sur les fouilles qui ont mis au jour les restes de la cité qui avait surgi autour du tombeau de S. Ménas. Le second volume de cette luxueuse publication n'a pas encore paru. Le livre que Mgr K. vient de publier, et qui est parvenu rapidement à sa seconde édition, peut y suppléer en quelque manière, et remplacera même pour le commun des lecteurs l'ouvrage complet. Il est fort abondamment illustré, et l'on y trouve réuni tout ce que l'on sait sur l'histoire et l'hagiographie de S. Ménas, sur les campagnes de fouilles entreprises sous la direction de l'auteur, sur le sanctuaire principal et les édifices de l'agglomération retrouvée à Karm Abou Mina, sur les vestiges d'une industrie autrefois très prospère et dont les principaux produits — les ampoules — étaient connus de tous les archéologues, mais le sont bien mieux maintenant que les fouilles en ont multiplié les exemplaires.

Comme dans tous les pays de rite grec, le culte de S. Ménas est répandu en Roumanie. Personne n'était mieux placé pour

faire une enquête sur les manifestations de la dévotion des Roumains envers le grand martyr que Mgr Netzhammer, archevêque de Bucarest, avantageusement connu par d'autres recherches sur les antiquités de son pays d'adoption. Il examine succinctement les textes liturgiques, l'iconographie, les principaux sanctuaires où S. Ménas est spécialement honoré, tant à Bucarest qu'à Jassy et dans d'autres localités. Chaque église a ses pratiques spéciales que l'auteur note soigneusement.

S. Ménas est représenté conformément à la légende, en costume militaire, et souvent avec d'autres saints C'est ainsi qu'on le voit en compagnie de S. Charalampe (p. 36), ou de S. Éleuthère et de S. Stylianus (p. 44). Ce dernier saint, que Mgr N. appelle « Stelian », n'est autre que le Στυλιανὸς du 26 novembre, qui pourrait bien n'être qu'un dédoublement de S. Alypius le stylite, honoré le même jour. H. D.

26. — * L. Cheïkho. *L'hagiologie du Liban ou les Saints particulièrement honorés par les Libanais* (en arabe). Beyrouth, Imprimerie catholique, 1914, in-8°, 58 pp., gravures.

Les « Notes » du P. H. Lammens sur le Liban (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 504-505) devaient comprendre un chapitre ou un volume spécialement consacré à l'hagiographie locale. L'auteur s'étant trouvé empêché de l'écrire, le P. Cheïkho fut à maintes reprises sollicité de combler cette lacune. Pour répondre au désir de ses correspondants, il prit sur ses autres travaux le temps d'écrire une courte monographie, qui venait à peine d'être achevée quand éclata la grande guerre. Comme beaucoup d'autres publications écloses à cette date funeste, elle tomba aussitôt parue dans un oubli où il n'est pas juste de la laisser.

La brochure du P. Cheïkho se présente sous la forme d'un catalogue alphabétique des saints (p. 1-45) et des saintes (p. 45-56) le plus communément honorés dans le Liban. Cette liste est intéressante à raison de certains cas typiques qu'elle renferme et tout autant peut-être parce qu'elle montre que la piété, comme la gloire, a ses préférences dont il n'est pas toujours aisé de rendre compte. La dévotion des Maronites semble avoir été aussi accueillante que leur hospitalité. Parmi les patrons que le bon peuple de la montagne se plaît à invoquer, la plupart n'avaient aucune attache spéciale avec le pays et l'on serait même parfois embarrassé de dire comment leur culte s'y est intro-

duit. Quelques-uns doivent évidemment leur célébrité à la prédication des missionnaires latins : tels sainte Thérèse et S. Roch. Mais comment expliquer la vénération dont les Libanais entourent des saints étrangers et d'ailleurs peu connus comme S. Euthal (ou Attale) et sainte Maura ? Peut-être par la fortune injustifiée dont un recueil hagiographique aura joui chez eux.

Il en est d'autres dont ils ont eux-mêmes transplanté le culte, l'ayant hérité de leurs ancêtres avant leur émigration vers le Liban. Tel S. Maron, l'un des héros de la *Φιλόθεος ἱστορία* de Théodoret, dont la mémoire et peut-être aussi les reliques étaient vénérées dès le début du VIe siècle, dans un monastère élevé sous son vocable, entre Apamée et l'Oronte, lequel, d'après une conjecture ingénieuse du P. Lammens, aurait été le véritable berceau de la nationalité maronite. Ce nom de Maron rappelle un autre problème d'une actualité toujours brûlante dans le Liban. Le P. Ch., par le plan même de son étude, s'était rendu impossible d'éviter cette question épineuse ; et parmi ses lecteurs plusieurs sans doute auront couru tout droit au nom du patriarche S. Jean Maron, pour voir comment l'auteur a traité cette gloire religieuse et nationale. A l'endroit indiqué, ils auront trouvé quelques extraits judicieusement découpés dans le synaxaire maronite, et amenés par une discrète formule d'introduction, sur laquelle ils pourront méditer avec profit, s'ils sont de sang-froid.

Beaucoup plus instructifs à notre point de vue sont les exemples de saints, qui ont changé de personnalité ou tout au moins de nom : S. Tarachus, devenu S. *Idnā*, du syriaque *ednā*, « oreille », parce qu'il est invoqué pour les maladies de l'oreille ; S. Pantéléemon, ou Pantaléon, devenu S. *Asiā*, en syriaque *āsiā*, « médecin » (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 408-409) ; S. Spyridon, devenu S. *Ruḥānā*, (en syriaque : « le spirituel » ou « l'ange » ; S. Artémius, devenu S. *Šalliṭā*, du syriaque *šaliṭā*, « chargé de pouvoir, préfet, » etc. ; S. Abramios devenu S. *Šainā*, « la paix » (la notice du synaxaire maronite suffit, en l'espèce, à établir cette identification et le P. Ch. fait trop d'honneur à l'hypothèse que nous avions avancée, faute d'avoir connu à temps ce témoignage, *Anal. Boll.*, XXVII, 160) ; S. Alexis, devenu S. *Rišā*, en syriaque : « le chef », etc. ; sans compter ceux dont le nom a été estropié ou travesti dans la prononciation populaire.

Quelques remarques encore : S. Asiā d'Alep, en tant que distinct de l'autre S. Asiā, inspire quelque doute. Au 15 octobre,

l'une des dates de sa fête, le martyrologe de Sliba annonce avant *S. Asia qui et Pantaleon*, S. Isaïe d'Alep, l'un des disciples de Mār Augin (*Anal. Boll.*, XXVII, 140, 165). S. *Dumaṭ* (Dometius) doit problablement être distingué du martyr de ce nom. Les jacobites honorent un S. Dumaṭ ermite, qui aurait vécu sur le mont *Quros* (cf. *Anal. Boll.*, ibid., p. 196). — L'identification de S. *Zachia* avec S. Nicolas, ne deviendra tout à fait certaine que lorsque l'on aura déterminé approximativement la date possible de cette transformation. Dans le cas présent le synaxaire maronite peut être soupçonné de contenir une interprétation harmonistique.

On voit l'intérêt de ce petit livre qui se donne modestement pour une esquisse d'hagiographie populaire. Ce catalogue abrégé des saints du Liban fait rêver d'une vaste monographie où seraient enregistrés les titulaires de toutes les églises, monastères et chapelles de la montagne. Le P. Ch. ne pourra peut-être pas ajouter ce lourd travail à tous ceux dont il soutient déjà le poids écrasant ; mais nous nous permettons de souhaiter qu'il en suggère l'idée à quelqu'un de ses nombreux disciples.

P. P.

27. — Filippo Ermini. *La leggenda di San Saba nel Lezionario Spoletino*, dans *Archivio della R. Societa Romana di Storia Patria*, t. XL (1917), p. 117-31.

Au commencement du XVIIe siècle, l'église de Spolète possédait un grand lectionnaire, remontant à la fin du XIIe siècle, en trois volumes et contenant environ 250 Vies de saints. Un beau jour le manuscrit disparut, et quand nos prédécesseurs vinrent à Spolète en 1660 (et non en 1760 comme le dit M. Ermini) et demandèrent à le consulter, on leur apprit qu'il n'y était plus (*Act. SS.*, Mart. t. III, p. 30). Ils durent se contenter de quelques copies qu'ils trouvèrent à Foligno chez Jacobilli. Au cours du siècle dernier les précieux volumes sont revenus, aussi mystérieusement qu'ils étaient partis. M. E. les a parcourus et y a trouvé un texte de la Vie de S. Sabas qui lui a paru intéressant. Pour l'identifier il aurait pu songer à consulter notre *BHL.* 7406 a et le *Catal. Lat. Rom.*, où il aurait trouvé l'analyse du manuscrit de la Vallicellane qu'il cite p. 120. En se servant de la *BHL.* il aurait constaté que Métaphraste n'a pas « développé » la Vie primitive très longue qui a pour auteur

Cyrille de Scythopolis. C'est en dernière analyse de celle-ci que dérive la pièce empruntée au Passionnaire de Spolète. M. E. est d'avis que le document atteste la persistance des traditions byzantines jusqu'à la fin du moyen âge dans la région ombro-romaine. Cela peut se dire en un certain sens. Mais l'auteur n'a probablement pas remarqué que la Vie de S. Sabas se rencontre dans plusieurs autres manuscrits (voir nos catalogues), en diverses rédactions. Il y avait lieu de les comparer entre elles.

H. D

28. — A. Amelli O. S. B. *Cassiodoro e S. Benedetto,* dans *Rivista storica benedettina,* t. XI (1920), p. 168-72.

Bien que strictement contemporains, ni S. Benoît ni Cassiodore n'ont fait mention l'un de l'autre dans leurs écrits. Frappés par ce silence réciproque, de nombreux critiques ont admis qu'il n'exista entre les deux grands personnages aucun commerce d'amitié ou d'édification ; l'on se plaît même à signaler la divergence de leurs mentalités, qui s'accuse dans l'orientation sensiblement différente donnée par l'un et par l'autre à la vie de ses disciples. Cette conclusion, fondée sur un argument négatif, a semblé trop exclusive à l'auteur de la courte notice que nous annonçons ; il se refuse à croire que les « deux phares de culture et de sainteté » au VIe siècle n'aient pas au moins quelquefois croisé leurs feux.

Avouons-le sans détours : en l'absence d'indices positifs, le problème ne nous paraît guère susceptible d'une solution qui ait pour elle la garantie de l'histoire La gerbe très mince de probabilités recueillie par Dom A. en faveur de sa thèse nous en est une preuve de plus ; quant aux quelques textes tirés des deux auteurs et cités en colonnes parallèles, ce sont des lieux communs de la vie monastique ; ils ne constituent certes pas des emprunts formels.

M. Coens.

29. — * Brandes-Staub. *Leben des heiligen Vaters Benedikt* von Dr. P. Karl Brandes, Benediktiner von Einsiedeln. Neu bearbeitet von Dr. P. Athanasius Staub. Einsiedeln, 1920, in-8°, viii-383 pp., gravure.

Édition refondue de la biographie écrite par Brandes il y a 60 ans, cette Vie est un ouvrage d'édification destiné au grand public et tout pénétré de la plus vive piété bénédictine.

M. Coens.

30. — Maurice Pouliot. *Saint Emméran et l'évangélisation des Serbes,* dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* 3e série, t. III, No 10 (avril-juin 1915), p. 336-42.

En reconnaissance de la manifestation publique de sympathie organisée pendant la guerre, sous le nom de journée serbe, M. Vestnić, ministre de Serbie à Paris, adressa à un grand journal politique « une lettre chaleureuse, qui constitue un tableau des relations de la France et de la Serbie depuis — peut-être même un peu avant — que ces deux nations existent » ; (nous citons le résumé légèrement ironique de M. Pouliot). Un passage de cette lettre reproduite en partie dans la *Semaine religieuse* du diocèse de Poitiers, 11 avril 1915, raconte qu'en l'an de grâce 623 les ancêtres de la nation serbe furent conduits au combat dans les plaines de la Hongrie par un Franc nommé Samo, dont ils firent leur roi, et qu'en 649 un prêtre du diocèse de Poitiers, nommé Emmeranus vint, sur le Bas-Danube, leur prêcher la foi chrétienne. M. P. qui ne savait rien de cette histoire — il n'était pas le seul — voulut en avoir confirmation, pour l'honneur du pays poitevin. Il n'eut pas de peine à se convaincre qu'il n'y avait pas lieu de l'ajouter en supplément aux *Acta Sanctorum* et que Frédégaire, allégué par M. Vestnić, n'a jamais rien écrit de pareil. Le fin diplomate serbe s'en doutait bien un peu. Mais il s'est dit sans doute qu'en temps de guerre une politesse ne tire pas à conséquence, et il s'est hissé du mieux qu'il pouvait au ton des compliments qu'il avait reçus. P. P.

31. — Germain Morin O. S. B. *D'où provient le « Missel d'Andechs » ?* dans *Historisches Jahrbuch,* t. XLI (1921), p. 273-78.

Dans cet article, publié en français par la revue de Munich, Dom Morin analyse brièvement et, autant que possible, fait l'historique du célèbre « Missel d'Andechs » (cod. Monac. lat. 3005). A part les trop fameuses notes insérées vers 1300 par Conrad de Hornstein et qui concernent les reliques du Heiliger Berg, le manuscrit, qu'il faut dater des premières années du Xe siècle, paraît bien avoir été exécuté au monastère de Wessobrunn, peut-être sous l'abbé Snello. Le livre est un « missel plénier » : il représente un des premiers essais, assez maladroit encore, en ce genre, et mériterait une étude approfondie. Les confusions n'y manquent point — notons en passant que S. Eustache y est transformé en une vierge martyre Eustochia *cuius*

castitatis inradiamur exemplis, — et il règne un grand désordre au calendrier.

Dom M. expose tout cela avec sa clarté habituelle. Il a une longue expérience en ces matières, et les bibliothèques d'Allemagne n'ont pas de secret pour lui. M. Coens.

32. — * Dott. P. Cirillo Caterino O. F. M. *S. Lucido di Aquara nella storia e nella leggenda.* Aversa, tip. Nicola Nappa, 1922, in-8°, VIII-83 pp.

Aquara, village de la province de Salerne, qui domine la «Valle del Calore» est la patrie d'un saint du nom de *Liutius,* plus communément appelé *Lucius* ou *Lucidus.* Il entra au monastère voisin de Saint-Pierre, dépendant du Mont Cassin. Il vécut aussi dans cette abbaye, à la Cava, à S. Maria dell' Albaneta, où il mourut le 5 ou le 6 décembre, après 1038. Il n'existe pas de Vie de S. Lucidus, et c'est dans les chroniqueurs du Mont Cassin que l'on trouve quelques détails sur sa personne. Le P. Caterino a rassemblé tout ce que la tradition rapporte à son sujet, et a essayé, non sans succès, de séparer les traits légendaires de ceux que l'histoire peut retenir. Le culte rendu à S. Lucidus *ab immemorabili* dans son pays a été approuvé en 1880. Un office propre a été concédé en 1890, et la fête fixée au 28 juillet.

H. D.

33. — * Zacarías García Villada S. I. *Crónica de Alfonso III.* Madrid, Rivadeneyra, 1918, in-8°, 155 pp. (= *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas. Centro de estudios históricos. Textos Latinos de la Edad media Española.* Sección primera : Crónicas, fascículo primero.)

La section historique de la *Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas* de Madrid a entrepris la publication critique de textes latins du moyen âge espagnol. La collection comprendra quatre séries : Chroniques, Textes littéraires, Lois et Statuts, Liturgie. Voici le premier fascicule de la première série : la chronique d'Alphonse III. Le P. García Villada qui l'édite incline en effet à admetttre l'attribution de l'ouvrage à Alphonse III. Si ce roi ne l'a pas rédigé directement lui-même, du moins en a-t-il dirigé la composition. Dans son introduction, le P. G. s'attache surtout à établir la filiation des manuscrits. La valeur historique du texte et les sources employées par l'auteur sont étudiées assez rapidement.

Outre la recension primitive, le P. G. reproduit intégralement une seconde recension, sur l'origine de laquelle il ne se prononce pas, mais qu'il croit devoir dater du XIe siècle plutôt que du Xe. Il signale enfin les additions que présentent une troisième et une quatrième recension, toutes deux fortement interpolées. R. L.

34. — * Élie Maire. *Saint Norbert (1082-1134)*. Paris, Gabalda, 1922, in-12, 205 pp. (= *Les Saints*.)

Nul, croyons-nous, parmi ceux qui ne veulent voir dans la Vie des Saints qu'une lecture morne et fastidieuse, n'accusera le petit livre de M. Élie Maire sur le fondateur de Prémontré, d'avoir mis sa patience à l'épreuve, ni même d'avoir médiocrement excité son intérêt. Si, pour le récit des événements, l'auteur se contente en général de suivre pas à pas la *Vie de S. Norbert* écrite il y a quelque vingt ans par le R. P. Godefroy Madelaine, la forme ne manque pas d'originalité et plus d'un passage tient le lecteur « sensible au passé » sous le charme de spectacles vivement évoqués. Aussi bien l'existence si noblement remplie du converti de Xanten, de l'initiateur religieux de Prémontré, de l'archevêque de Magdebourg, les traits variés de sa chevaleresque et ascétique figure, le saint idéal de vie de l'Ordre qui lui dut la naissance, tout cela prêtait à de beaux tableaux et à d'attachantes analyses.

Oserons-nous, après ces éloges, risquer quelques critiques? Tout d'abord, nous eussions désiré qu'en trois mots rapides l'historien fournît les indications, à notre sens indispensables, sur les sources de la Vie et ses commentateurs autorisés ; les deux petites pages, vraiment peu suggestives, de la *Bibliographie* qui clôt l'ouvrage, ne les remplacent nullement. Nulle mention des deux rédactions anciennes *A* et *B* de la *Vita Norberti* (*BHL.* 6248, 6249). A laquelle M.M. accorde-t-il la préférence? Dépendent-elles d'une source commune? Le problème n'est pas même signalé. A vrai dire, l'auteur semble, à la suite du P. Madelaine, qui défendit contre Wilmans la priorité de la *Vita B*, s'être servi de l'autre version comme d'une source complémentaire. On posera peut-être le principe, que toute dissertation critique doit être exclue des volumes de science vulgarisée qu'édite la collection *Les Saints*. Mais ce qui ne peut l'être, c'est la méthode, la recherche de la vérité historique suivant des règles. Appli-

quons notre remarque au premier exemple venu : comment interpréter les divers textes où il est question des signes surnaturels annonçant la future promotion de Norbert à l'épiscopat? Un certain éclectisme ne peut ici suffire. Or il paraît bien que M. M. n'a pas, en l'occurrence, discuté les témoignages des documents. Il nous dit (p. 110) : « ... pendant qu'elle le portait dans son sein, la noble Hadwige avait été prévenue, par une révélation d'En-haut, que son fils deviendrait *évêque*. Souvent, durant ses jeunes années, Norbert avait dû entendre le rappel du fait. » Avant M. M. le P. Madelaine avait écrit : « Pendant les douleurs d'une pénible grossesse, Hadwige sa mère entendit, en songe une voix mystérieuse qui lui disait de l'enfant qu'elle avait demandé au Ciel : Prends courage, Hadwige ; celui que tu portes dans ton sein sera un jour *archevêque*. Il sera grand devant Dieu et devant les hommes. » Consultons les textes. Le récit du P. Madelaine, d'où semble dépendre, à une nuance près (évêque, d'une part ; archevêque, de l'autre), la phrase de M. M., se réfère à la Vita B. Nous y lisons : *quae cum eum a Domino postulatum gestaret in utero, audivit per somnum dicentem sibi : Aequo animo esto, Hadwigis, quoniam* magnus *apud Deum futurus est et apud homines (Act. SS.*, Iun. t. I, p. 821). Quelques manuscrits (cf. ibid., p. 823 A, note g) portent, il est vrai : *quoniam* archiepiscopus *futurus est quem gestas in ventre*. Variante au texte primitif, lequel après tant d'autres démarquait *Luc. I, 15*, cet *archiepiscopus* constitue évidemment une glose de copiste précisant, *post factum*, l'oracle prophétique. A moins qu'on ne préfère y voir une trace de la rédaction A, qui disait : *Huius pater.... et mater.... clericum eum esse decreverunt, pro eo quod revelatione accepta in somnis, magnum eum fore sperabant (M. G.*, Script. XII, 671). Je me borne à signaler ces divergences : il resterait à les interpréter et à conclure sur l'historicité du fait. M. M., lui, a fait un choix. Poursuivons. « Par une intuition surnaturelle, lisons-nous encore, sa promotion à l'épiscopat lui fut à l'avance révélée. .... Tout à la mélancolie de ces pires pressentiments, il quitta fiévreusement la ville sainte. » Ceci se passe à Rome, au début de 1126. Sur le chemin du retour, à Wurzbourg, Norbert guérit un aveugle. « Il s'effraya des conséquences possibles, et, par exemple, qu'on en vînt à parler de sa candidature au siège épiscopal alors vacant. Sa résolution fut vite prise de décamper sans délai et dans le plus grand mystère. »

Plus tard, son ami le comte Thibaut de Champagne, dont il négocie le mariage avec une jeune princesse de Carinthie, le presse de l'accompagner dans la première visite à sa fiancée. Norbert hésite ; ce qui l'arrête, nous dit-on, c'est « l'appréhension ou plus exactement l'infaillible pressentiment que ce retour au pays des aïeux pourrait bien provoquer l'événement qu'il redoutait pardessus tout, depuis l'avertissement prophétique de Rome. » Il se décide pourtant, et avant de quitter Prémontré pour le « mauvais sort qu'on lui réserve » en Germanie, il « donna la dernière main au monument de charité et de piété qu'il se devait de léguer à sa famille ». (Ici l'auteur transcrit, sans en discuter autrement la provenance, le *Sermon de S Norbert,* « seul morceau d'éloquence qui nous reste » du saint.) Alors il se met en voyage, pousse la charité jusqu'à se rendre, sur les instances du comte de Champagne, au delà du rendez-vous assigné ; malgré « le cauchemar qui troublait sa pensée », il va « droit au piège », arrive à Spire, où on l'acclame archevêque de Magdebourg (juillet 1126). De nouveau, recourons aux textes. Le plus ancien témoin est ici Herman de Laon, qui écrit le livre III de ses *Miracula S. Mariae Laudunensis* en 1149 ou 1150. Nous y lisons au ch. 9 : *Eodem vero anno* [1126] *domnus Norbertus secrete colloquens familiari suo, domno Gaufrido Carnotensis urbis episcopo, praedixit ei se per visum cognovisse quod ipso anno futurus esset episcopus ; sed nesciebat cuius urbis vel provinciae* (*M.G.*, Script., XII, 660). Ne nous arrêtons pas à discuter ce passage ; interrogeons des documents à peine postérieurs, les rédactions apparentées, A et B, de la *Vita*. La dernière rapporte l'incident de la prophétie et le situe à Rome : *Cum iam de reditu cogitaret, quadam nocte summo diluculo, cum in Deum meditaretur ipse et quidam sociorum suorum, quos itineris sui solamen habebat, audita est vox ab illis manifeste,* Parthenopolis *ipsum esse Episcopum futurum denuntians...* (*Act. SS.*, t. c., p. 843). Survient plus loin le miracle de Wurzbourg : *Recordati vero vocis, quam Romae audierant ipse homo Dei et fratres sui,* eo quod Parthenopolis et Herbipolis utrumque nomen civitatum Polis finem faciebat, *timentes ne in episcopum assumeretur.... festinanter egressi de civitate recesserunt* (ibid., p. 843). A part le jeu de mots que nous soulignons et que M. M. a eu la sagesse de ne pas reproduire, la rédaction A relate les mêmes faits, mais les place sur le chemin du retour : ... *iter remeandi arripuit et ad civitatem Herbipolim pervenit. In eo itinere...*

manifeste auditum est.... (*M. G.*, t. c., p. 690). Mais ni l'un ni l'autre document ne rapporte les confidences que S. Norbert aurait faites sur une vision prophétique à son ami Geoffroy de Chartres, ni le « cauchemar qui troublait sa pensée » sur la route de Spire. On voit combien mal ces textes concordent. D'une part, Norbert sait de source infaillible qu'en dépit de tout il sera élu archevêque de Magdebourg, et il se rend à Spire où, devant l'empereur Lothaire et les légats du pape, se tranchait précisément alors le litige qui troublait l'église de Magdebourg depuis plus d'un an. D'autre part, il confie à son conseiller de Chartres l'appréhension qu'il a, de par une intuition surnaturelle, qu'il sera un jour évêque, mais il ne sait, dit-il, où ce sort lui est réservé. Que conclure? Il y faut pour le moins de la prudence, sinon quelque familiarité avec les textes hagiographiques du moyen âge. M. M., ici encore, a combiné les données, et cela sur la foi de témoignages qui s'excluent.

Nous prendrons encore la liberté, en terminant, de signaler quelques fautes de goût qu'il sera facile d'éliminer. Dans la seconde partie de son livre, M. M. se laisse plus d'une fois emporter par la chaleur d'un zèle tout pratique, et son style s'en ressent : « Faut-il être surpris, s'écrie-t-il (p. 185), que Strahov ait le glorieux privilège de passer désormais pour la capitale de l'Ordre de Prémontré, et que tout religieux caresse le rêve de ne point mourrir sans être allé à Prague, *pour gagner le point terminus du tramway 2*, et faire, à l'abbaye du Mont-Sion, son pèlerinage au tombeau paternel? » Plus haut (p. 160) il avait écrit : « Le diagnostic confirma bientôt une anémie si complète que le sang du patient [S. Norbert, en 1134] était *littéralement vide de globules rouges.* » Manque de perspective historique? En tout cas, la retouche est aisée. M. COENS.

35. — * A. VAN GENNEP. *Jean d'Espagne. Les étapes de son culte en Savoie,* dans *Revue de l'histoire des Religions,* t. LXXIII (1916), p. 203-229.

Les vallées des Alpes, très isolées et soustraites aux influences extérieures, abritent des sanctuaires, qui sont le siège de cultes strictement locaux. Jusqu'en 1864, où il prit rang dans le calendrier général des Chartreux, le bienheureux Jean d'Espagne, premier prieur de la Chartreuse du Reposoir *(domus Repausatorii),* ne fut honoré qu'aux lieux mêmes où son tombeau devint de

bonne heure le centre d'un pèlerinage très fréquenté. Sur sa vie, nous sommes renseignés par le texte publié dans les *Acta SS.* (*BHL.* 4407). M. Van Gennep a réuni quelques nouveaux détails sur la légende et les manifestations diverses de la piété populaire. Je ne sais s'il faut accepter l'interprétation donnée par l'auteur des chapitres 8 et 9 de la Vie, au moins en tant qu'elle mettrait en doute l'identité des reliques du bienheureux. Elle supposerait que l'on eût oublié d'assez bonne heure l'endroit de la sépulture du fondateur. Cela n'est guère vraisemblable, en pareil lieu surtout où les événements étaient rares, et la mémoire des habitants peu encombrée. M. V. G. a raison de n'attacher aucune importance à l'écuelle en bois dont le bienheureux aurait eu l'usage ni à la hache dont il se serait servi, et de ne pas regretter, comme archéologue, la disparition de ces objets. Les traditions qui créent ces sortes de reliques sont souvent très récentes. Il a raison aussi, en rappelant la pratique des malades atteints de la fièvre, de se coucher sur la dalle funéraire, de noter que ce n'est point là le rite de l'incubation. Les démarches du clergé séculier pour obtenir l'extension du culte du bienheureux à tout le diocèse d'Annecy sont présentées (p. 229) comme inspirées par le désir de faire abolir « le monopole » des Chartreux. Je ne sais où M. V. G. a pris cette idée bizarre et répondant aussi peu que possible à l'esprit des concessions de l'espèce.

H. D.

36. — * E. Vacandard. *Étude de critique et d'histoire religieuse.* Quatrième série, Paris, Lecoffre, 1923, in-8°, VIII-268 pp.

Recueil d'articles parus à diverses époques dans la *Revue du clergé français* et dans la *Revue pratique d'Apologétique* et où l'on retrouve les qualités qui distinguent tous les travaux du savant biographe de S. Bernard : information étendue, exposition claire, jugement sûr et modéré. A part une seule, toutes les questions traitées ici se rattachent à nos études. *L'Apostolat de S. Pierre à Rome* s'inspire de l'excellent travail de M. Monceaux paru sous le même titre, en réponse au livre de M. Guignebert (*Anal. Boll.*, XXIX, 476). A chaque élection pontificale il se trouve des gens crédules qui s'empressent de tirer l'horoscope du nouveau pape en recourant à la prétendue prophétie de Malachie. Espérons qu'il se passera de longues années avant qu'ils aient la tentation d'y revenir. Mais, sans être prophète, on peut assurer qu'on y

reviendra, bien que M. V. ait une fois de plus démontré à l'évidence qu'on y perd son temps. Dans l'article *Sainte Geneviève de Paris,* l'auteur s'occupe de la controverse suscitée à propos du *Vita Genovefae* par M. B. Krusch, et notamment de l'importante étude de M. Kurth, qui, on le sait, n'a rien laissé subsister de l'argumentation de son contradicteur — j'allais dire de son adversaire, car les procédés du savant allemand témoignent d'une animosité décidée à ne jamais désarmer. M. V. semble avoir ignoré que dans le recueil posthume des *Études Franques* de M. Kurth a paru une édition de cette dissertation revue et retouchée par l'auteur *(Anal. Boll.,* XXXIX, 376). Ce n'est pas la première fois que l'on traite de *La fausse Jeanne d'Arc.* Mais puisque en certains milieux cette légende a retrouvé quelque faveur, il y avait lieu de montrer sur quelle base fragile elle repose. En quelques pages M. V. résume fort clairement ce que l'on sait sur *Les origines littéraire, musicale et liturgique du Salve Regina,* et sur *L'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ.* Il était bon de mettre en garde le lecteur contre les conclusions de Mgr Puyol, Gersémiste convaincu, auteur d'un grand nombre de volumes, dont la masse, à défaut de bons arguments, peut faire impression. Il y a longtemps qu'on n'avait plus parlé de *La Papesse Jeanne.* Pour ma part, je la croyais définitivement enterrée, et la dissertation de M. V. fait un peu l'effet de la ressusciter.

En comparant ce volume à ceux qui l'ont précédé, on s'aperçoit qu'il n'a pas le nombre de pages prévu. Nous apprenons — et c'est une grande déception pour nous — qu'il y manque un important chapitre sur *La venue de Lazare et de Marie Madeleine en Gaule.* On a conseillé à l'auteur d'en ajourner la publication. Aurait-il passé du côté de Faillon et consorts? Je me refuse absolument à le croire. H. D.

37. — * Nikolaus Paulus. *Geschichte des Ablasses im Mittelalter.* Paderborn, F. Schöningh, 1922-1923, 2 vol. in-8°, xii-392, ii-364 pp.

Ceux qui ont suivi les travaux du Dr Paulus sur les indulgences, publiés dans plusieurs revues, principalement dans *Historisches Jahrbuch, Zeitschrift für Katholische Theologie, Theologie und Glaube,* lui seront reconnaissants d'en avoir condensé les résultats dans un livre qui les rend désormais accessibles à tout le monde. Son ouvrage est une des plus importantes contri-

butions à l'histoire religieuse du moyen âge parues en ces dernières années. Il s'adresse avant tout aux historiens ; les théologiens n'en retireront pas, s'ils le veulent, un moindre profit. Mais il convient de les avertir qu'ils auront à reviser leurs cahiers. Il existe des milliers d'actes authentiques, lettres de papes, de cardinaux, d'évêques, permettant de suivre d'âge en âge le développement de la pratique de l'indulgence et d'en pénétrer l'esprit. Sauf Amort, dont l'ouvrage mal composé a peut-être découragé l'imitation, quel est le théologien qui se soit soucié de cette riche documentation et n'ait trouvé plus commode de construire a priori un système auquel devront nécessairement se plier les faits ? Peu habitués à feuilleter les cartulaires, ils peuvent alléguer leur ignorance. Les recherches du Dr Paulus leur ôtent cette excuse. Il a fouillé, de longues années durant, d'innombrables recueils de chartes, s'est livré à des lectures fastidieuses et a recueilli, avec une diligence qu'on ne peut assez admirer, les éléments de son livre qui renouvelle véritablement le sujet.

Et qu'on ne s'effarouche pas de cet éloge. On sait depuis longtemps que le Dr P. n'a rien d'un novateur et qu'il est aussi regardant que personne dans les questions de doctrine. Il n'a pas seulement étudié les sources de l'histoire des indulgences ; les systèmes des théologiens du moyen âge ne lui sont pas moins familiers et il a résumé une foule de traités auxquels personne jusqu'ici n'avait touché. Les tâtonnements de la spéculation aux prises avec une institution en voie de développement ne sont pas moins intéressants que les faits eux-mêmes, et on s'explique fort bien les difficultés auxquelles elle se heurte lorsqu'elle ne tient pas assez compte des faits. Voici la principale. A l'époque où la pratique des concessions d'indulgences est arrivée à son plein épanouissement, l'indulgence se présente comme une remise en tout ou en partie, moyennant compensation, de la pénitence imposée par le confesseur, sous le régime du « tarif » alors en vigueur. A cette époque la pénitence n'est pas laissée à l'estimation du prêtre ; il est astreint à suivre la taxation officielle, exprimée le plus souvent en années et en jours. Tel crime entraîne trois ans de pénitence, telle faute quarante ou quatre-vingt jours. Un pécheur qui a la conscience un peu chargée n'obtiendra l'absolution qu'en se soumettant à des pénitences dont la somme peut atteindre un nombre considérable de jours et même d'années. L'indulgence consistait à lui remettre,

contre l'accomplissement d'une œuvre de piété ou de miséricorde jugée suffisante, une fraction ou la totalité de la peine. C'est ce qu'exprime la formule consacrée : *annum unum* (par exemple, ou : *quadraginta dies*) *de iniunctis sibi poenitenciis misericorditer in Domino relaxamus*. Le système pénitenciel que suppose cette rémission a disparu insensiblement. Il n'est pas étonnant que les théologiens, qui ont oublié de noter ce fait, aient mis leur esprit à la torture pour concilier la théorie et la réalité. Le Dr P. leur viendra en aide, car il n'a négligé aucun des côtés du sujet.

Il serait difficile de faire apprécier en quelques mots toutes les richesses accumulées dans son livre. Indiquons quelques points principaux. L'auteur étudie d'abord les origines. Dans les commencements se rencontrent certaines pratiques qui ont avec l'indulgence des affinités incontestables, mais qui n'en réunissent pas tous les éléments ou n'offrent avec elle que des analogies. Il se pose là des cas difficiles, et on conçoit qu'il puisse s'en présenter d'insolubles. On voit parfois M. P. hésiter, alors même que le doute ne paraît guère possible. J'attribuerais ces hésitations à la méthode adoptée. Dans une matière sujette à contestations, lorsque l'on peut discuter subtilement sur la définition même de l'objet, au lieu de commencer l'exposé, comme l'a fait l'auteur, par les origines, il valait mieux partir de l'institution en plein développement, et déterminer préalablement les éléments essentiels de l'indulgence au moyen des formules définitivement fixées. En remontant ensuite aux débuts, les classements se seraient opérés bien plus facilement.

Dans l'intérêt de la clarté, l'auteur traite séparément les indulgences de la croisade, et celles qui sont accordées pour la visite des églises ou pour une donation. Chacune de ces catégories est étudiée depuis les origines jusqu'au commencement du XIIIe siècle, puis pour la période de 1216 à 1350. Viennent ensuite les indulgences du jubilé, l'indulgence plénière, l'indulgence applicable aux défunts, et quelques indulgences spéciales qui à première vue ne rentrent pas dans les autres catégories. Les indulgences sont parfois octroyées sous des formules dont on a perdu la clef, et qui sont énigmatiques pour le lecteur non initié. M. P. a pris un soin particulier d'expliquer ces manières de dire. En comparant les textes, il nous fait voir ce qu'il faut entendre par *quadraginta dies criminalium et annus venialium*, par les *peccata oblita*,

les *poenitentiae oblitae, vota fracta si ad ea redierint* et ainsi de suite. Il considère le mot *carena,* si fréquent dans les textes, comme d'origine allemande. J'avoue que sur ce point il n'est pas arrivé à me convaincre.

Quant à l'enseignement des docteurs du moyen âge sur les indulgences, on ne le voit paraître que dans la seconde moitié du XII[e] siècle. M. P. le prend à ses débuts et le suit, dans les ouvrages des scolastiques et des canonistes, à travers le treizième et la première moitié du XIV[e] siècle. Un chapitre spécial est consacré à la question épineuse du « trésor de l'Église ». Les résultats de la pratique des indulgences au point de vue de l'utilité publique (voir *Anal. Boll.,* XL, 223) sont de nouveau étudiés en détail, de même l'institution des *Quaestores* dont on eut tant à se plaindre, et qui contribuèrent tant à jeter le discrédit sur les indulgences, au seuil des temps modernes. Dans un des derniers chapitres, intitulé : « Indulgences célèbres mais inauthentiques », il est question de la série bien connue des indulgences des églises de Rome, des indulgences des Lieux Saints, de l'indulgence de la Portioncule, de la bulle Sabbatine et de quelques autres moins connues. Dans le chapitre final, l'auteur examine les avantages et les inconvénients d'une pratique qui a certainement donné lieu à beaucoup d'abus : les conciles et les actes pontificaux sont là pour l'attester. H. D.

38. — Xavier Faucher O. P. *Les reliques du B. Bertrand de Garrigues,* dans *Analecta sacri ordinis Fratrum Praedicatorum,* t. XIV (1919), p. 112-17.

Le B. Bertrand naquit à Garrigues près d'Alais, au diocèse de Nîmes, et non, comme l'avait d'abord cru le P. Faucher, en un quartier de la commune de Bouchet appelé aussi Garrigues. Il mourut en l'abbaye cistercienne du Bouchet, près d'Orange. Son corps, conservé intact, fut détruit en 1561 par les Calvinistes. Le P. F. publie un authentique inédit attestant qu'un doigt du bienheureux fut donné en 1505 aux Frères Prêcheurs de Lyon. Cette relique a disparu, peut-être en 1562, quand les protestants s'emparèrent de Lyon. R. L.

39. — * *San Francesco di Assisi,* periodico mensile illustrato per il VII centenario della morte del Santo (1226-1926). Assisi, T. I-II (1921-1922), in 4°.

40. — * *Il VII Centenario di S. Domenico,* periodico mensile illustrato. Bologna, fasc. I-XXIV, 1920-1922, in-8°.

41. — * *Miscellanea Dominicana in memoriam VII anni saecularis ab obitu sancti Patris Dominici (1221-1921).* Romae, F. Ferrari, 1923, in-4°, XII-292 pp.

L'année 1921 ramenait pour la septième fois le centenaire de la mort de S. Dominique. L'année 1926 ramènera celui de la mort de S. François d'Assise. Pour préluder dignement à la célébration de ces glorieux anniversaires, deux revues mensuelles ont été créées en Italie. Celle des Frères Prêcheurs a rempli sa mission pendant deux années (août 1920-juillet 1922) ; celle des Frères Mineurs est destinée à vivre six ans (1920-1926). L'une et l'autre se présentent sous les dehors les plus avenants. L'illustration y est abondante, soigneusement exécutée et choisie avec goût. La matière du reste ne manquait pas aux rédacteurs. Quel est l'artiste — peintre, sculpteur ou architecte — que n'ait tenté la glorification de S. François ou de S. Dominique? l'Angelico, les Della Robbia, Cimabue, Giotto, Benozzo Gozzoli, Le Titien, Rubens, pour ne citer que des anciens. Aussi bien, les articles sur des matières d'art sont peut-être les plus nombreux dans les deux périodiques. Les sujets historiques et proprement hagiographiques ne manquent pas non plus, œuvres de saine et agréable vulgarisation, signées de noms qui en garantissent le sérieux : le P. Lazzareschi, le P. Mortier, le P. Taurisano, Mgr Lanzoni, Mgr Faloci Pulignani, le P. Marinangeli et bien d'autres. Dans le bulletin dominicain, plusieurs textes hagiographiques sont publiés in extenso : une traduction du XIVe siècle, en toscan siennois, de la notice de S. Dominique dans la Légende Dorée (pp. 101-104, 131-34) ; une traduction moderne, par Mlle Della Stella, de la Vie du saint par Jourdain de Saxe (pp. 194, etc.). Le P. L. Ferretti dresse un important relevé de toutes les statues, bas-reliefs, mosaïques, fresques et toiles représentant le saint fondateur (pp. 308-311, 517-53). Les relations de S. Dominique avec telle ou telle ville ou les débuts de l'Ordre en ces localités ont fourni le sujet de maint article : S. Dominique et Florence (p. 484), S. Dominique à Viterbe (p. 499), S. Dominique à travers le Piémont (p. 439), S. Dominique patron du royaume de Naples (p. 202), Rome et S. Dominique (p. 319), S. Dominique et les dominicains à Brescia (pp. 218, 392), les couvents dominicains dans les Romagnes

(p. 350), dominicains illustres du diocèse de Savone (p. 427). Des représentants d'autres ordres religieux ont tenu à apporter leur tribut d'hommages au grand fondateur. Les franciscains ont naturellement rappelé l'amitié qui unit les deux patriarches (p. 86). Le P. A. M. Lépicier, ex-prieur général des Servites de Marie, a exposé les relations de S. Dominique avec l'Ordre des Servites (p. 509) ; Dom M. I., archiviste de la Grande Chartreuse, les rapports du saint avec l'Ordre des Chartreux (pp. 400, 540). Quelques extraits d'un livre de comptes de la société des Notaires de Bologne, publiés par M. le prof. F. Filippini (p. 279), jettent une lumière nouvelle sur l'activité d'un des fils de S. Dominique, le B. Jacques d'Ulm.

Dans la revue des Frères Mineurs, même variété de sujets, art, poésie, dévotion, psychologie. Au point de vue hagiographique, je remarque spécialement : *La vita di S. Francesco scritta da S. Bonaventura e affrescata da Giotto e dalla sua scuola*, par le P. Ed. Iannitto : mise en parallèle et comparaison de chacune des fresques de Giotto avec le chapitre correspondant de l'œuvre de S. Bonaventure ; *S. Francesco d'Assisi e il « Nemo propheta in patria sua »*, par M. Fr. Tarducci : montre à quel point et grâce à quoi S. François fit mentir le vieil adage ; *Un' antica versione della Regola di Niccolò IV del Terz' Ordine francescano* : texte d'une traduction italienne remontant probablement au XIVe siècle. Mais le travail qui a plus que tout autre retenu notre attention, parce qu'il expose les résultats tout à fait neufs de recherches originales, est celui que le P. Marinangeli consacre au tombeau de S. François d'Assise : *La Tomba di S. Francesco attraverso i secoli*. Mgr Faloci Pulignani avait déjà abordé de loin le sujet en déterminant d'après des peintures antiques la forme du sarcophage dans lequel fut enseveli dès le début le corps du Poverello *(Il sepolcro primitivo di S. Francesco)*. Ce n'était là qu'un détail. Le P. Marinangeli a entrepris une étude d'ensemble sur l'histoire de la tombe de S. François en l'église du Sacro Convento. On sait les légendes et les discussions passionnées auxquelles cette tombe donna lieu autrefois. Les fouilles exécutées en 1818 et la découverte du précieux dépôt sous le maître autel de l'église inférieure ont ruiné définitivement les légendes, mais ne sont point parvenues à faire la lumière sur les incidents qui troublèrent la cérémonie de la translation, ni sur les destinées ultérieures du tombeau. L'examen minutieux du procès-verbal de la découverte

des reliques, comparé aux renseignements trop rares fournis par les premiers biographes du saint et par quelques représentations anciennes du tombeau, a amené le P. Marinangeli à des conclusions toutes nouvelles. La conjecture a assurément sa part dans ces conclusions, mais les affirmations en apparence les plus contradictoires des anciens biographes y trouvent une interprétation si plausible, la suite des faits, jusqu'ici si obscure, s'explique si naturellement, toutes les difficultés sont résolues avec une si parfaite vraisemblance, qu'on peut difficilement refuser son assentiment aux déductions de l'ingénieux chercheur. Selon lui, le corps du saint, durant les quatre années qu'il reposa en l'église Saint-Georges, était déjà renfermé dans le même sarcophage en pierre sans couvercle, dans lequel on l'a retrouvé en 1818. Ce sarcophage était dès lors enserré dans le même treillis de fer, et le tout gardé dans un coffre de bois muni d'un couvercle à charnière et à serrure. Le prétendu coup de main qui troubla la translation des reliques de Saint-Georges au Sacro Convento n'a pas eu l'importance que beaucoup d'auteurs lui ont attribuée plus tard et n'a pas empêché la cérémonie de s'achever suivant le programme prévu. Frère Élie n'a nullement eu la préoccupation de dérober le corps de son maître à tous les regards et de le mettre à jamais à l'abri de toute tentative de larcin. Au contraire tout concourt à démontrer qu'au début, il existait un accès à la crypte, car c'était une vraie crypte, — d'où la légende d'une troisième église inférieure — où le corps du saint reposait à découvert dans son sarcophage, défendu contre les entreprises d'une dévotion indiscrète par le treillis qui le recouvrait. Plus tard seulement, pour des raisons que le sagace auteur expliquera sans doute dans les articles suivants, la crypte et le couloir qui y donnait accès furent comblés et le tombeau véritablement enfoui sous un amas impénétrable de pierres et de ciment.

Un périodique a préparé les fêtes du centenaire de S. Dominique ; un recueil de Mélanges les couronne, auquel ont collaboré des savants de toutes langues, non seulement dominicains, mais aussi étrangers à l'ordre. Une première partie de l'ouvrage groupe les articles se rapportant directement à la personne de S. Dominique. Nous y remarquons une Vie grecque de S. Dominique signalée par le P. Delehaye S. I. ; une légende en hongrois analysée par le P. Ratnik O. P. ; une discussion critique par Mgr Lanzoni du récit de la résurrection de Napoléon Orsini opé-

rée par S. Dominique. Mgr Vattasso décrit un manuscrit de la cathédrale d'Acqui contenant les légendes de S. Dominique et de S. Pierre Martyr ainsi qu'un office rythmé de chacun de ces deux saints. Le P. Mortier développe un parallèle entre S. Dominique et S. François d'Assise. D'autres étudient en S. Dominique le prédicateur de la grâce (R. Schultes O. P.), le maître de la vie spirituelle (V. De Groot O. P.), le héros de l'apostolat (A. Lamarche O. P.). Une seconde partie du recueil a pour objet l'ordre dominicain tout entier et les diverses manifestations de son activité à travers les âges. On trouvera là, outre des études d'intérêt plutôt théologique ou littéraire, de brèves et utiles monographies esquissant l'histoire des dominicains en certains pays : en Terre Sainte (par le P. G. Golubovitch O. F. M.), en Irlande (par le P. Mc Inerny), en Pologne (par le P. H. Woroniecki), en Hollande (par le P. G. Meyer), à Manille (par le P. M. F. Alvarez), aux États-Unis (par le P. Th. Schwertner).

R. L.

42. — * Berthold Altaner. *Der hl. Dominikus. Untersuchungen und Texte.* Breslau, Aderholz, 1922, in-8°, xviii-265 pp. (= *Breslauer Studien zur historischen Theologie,* Bd. II).

Les biographes n'ont pas manqué au fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. Il meurt en 1221 ; avant la fin du siècle, sa Vie avait été écrite par près d'une vingtaine d'auteurs différents. Il semblerait donc que nous dussions être abondamment et sûrement renseignés sur ses moindres faits et gestes. Erreur. Comme l'a montré ici-même le P. Van Ortroy, ces biographes, si proches des événements et dont plusieurs avaient connu personnellement le saint, ne font que se copier les uns les autres. L'examen minutieux, je dirais volontiers impitoyable, auquel M. Altaner vient de soumettre leurs élucubrations, aboutit à confirmer et à accentuer encore le jugement du P. Van Ortroy. L'auteur a eu la patience de comparer entre elles, paragraphe par paragraphe, voire phrase par phrase, ces diverses légendes, de manière à déterminer d'où chaque trait avait été emprunté. Ce qui reste, après cette opération, pour représenter l'apport personnel des divers auteurs, est vraiment bien mince. Et de cet apport, constate amèrement M. A., la qualité est tout aussi pauvre que la quantité. Cela se réduit le plus souvent à quelques nouveaux

miracles ou à des détails de plus en plus merveilleux ajoutés aux miracles déjà connus.

M. A. n'a-t-il pas poussé un peu trop au noir ses conclusions? je n'oserais l'affirmer. N'est-il pas parfois trop prompt à surprendre sous la plume des biographes les développements progressifs de la légende et à en marquer les étapes?

Les recherches de M. A. l'ont conduit sur d'autres points à des résultats plus sûrs et plus positifs. Ainsi il est arrivé à préciser la date de composition de certaines notices, celle de Constantin Médicis, par exemple, celle de Barthélemy de Trente, celle de Jacques de Voragine, et du même coup la date de composition de la Légende Dorée. Il montre que le Ioannes Colonna auteur d'une notice sur S. Dominique dans son *Tractatus de viris illustribus ethnicis et christianis,* n'est pas, comme on l'a cru longtemps, le dominicain de ce nom qui fut archevêque de Messine de 1255 à 1262, mais un autre Frère Prêcheur homonyme, qui écrivit vers 1340. Il pense avoir identifié l'auteur de la *Vita* anonyme contenue dans le codex de Wurzbourg M. p. th. q. 57. Ce serait Conrad de Trebensee, provincial de Teutonie de 1296 à 1300. Il réfute la tradition qui fait de S. Dominique le premier « Maître du sacré Palais ». Pour terminer, il publie trois des textes qu'il a étudiés, la légende de Barthélemy de Trente, d'après trois manuscrits et en la collationnant avec l'édition des *Acta Sanctorum* et celle de Melloni ; le *Tractatus brevis* d'Étienne de Salanhac, d'après un manuscrit de Francfort, en signalant les variantes des passages imprimés par Malvenda ; enfin la légende de Conrad de Trebensee, d'après le manuscrit de Wurzbourg, le seul connu. Cette dernière pièce était jusqu'ici entièrement inédite.

Mais en même temps que M. A., le P. I. Taurisano de son côté la publiait dans ses *Fontes selecti*. Les deux savants ont travaillé à l'insu l'un de l'autre. Le P. Taurisano donne encore la légende comme anonyme. Mais il en explique à loisir la destination : *ad usum hospitum*. Les autres textes édités dans le même recueil sont les *Miracula S. Dominici a Beata Cecilia Romana descripta,* d'après le manuscrit de Bologne ; le procès de canonisation de S. Dominique, d'après un manuscrit de Venise du XVe siècle, le seul, dit l'éditeur, qui contienne à la fois les dépositions des témoins de Bologne et celles des témoins de Toulouse. M. A. ne semble pas avoir eu connaissance de ce manuscrit,

dont cependant la description se trouve déjà dans Valentinelli. Le P. T. note les variantes existant entre son texte et l'édition d'Échard faite sur un codex de Carcassonne aujourd'hui perdu. Ces variantes sont en général de peu d'importance. On regrettera peut-être que le docte éditeur n'ait pas collationné également les manuscrits de Bologne et de Toulouse que signale M. A. La brève légende tirée des chroniques de François Pipino ne présente, comme bien on pense, rien d'original : pure compilation ou résumé des *Vitae* précédentes, surtout de celle d'Humbert. Mais elle donne au P. T. l'occasion de fournir quelques précisions sur la carrière de son auteur. R. L.

43. — * Hieronymus Wilms O. P. *Geschichte der deutschen Dominikanerinnen, 1206-1916.* Dülmen i. W., Laumann, 1920, in-8°, 416 pp.

Dans la première phrase de son avant-propos, le R. P. Wilms marque très exactement l'objet de son livre : « Die Absicht des Verfassers war, aus dem bisher veröffentlichten Material und einigen ungedruckten Quellen ein Buch zusammenzustellen, das in erster Linie den Angehörigen des Ordens und den ihm befreundeten Kreisen einen Einblick gewährt in die Vergangenheit, ihnen die Schicksale der 700jährigen Familie zeigt und die Wandlungen und verschiedenartige Ausprägung, die der Geist des Ordens erfahren, ihnen vorführt. » Ce programme l'auteur l'a pleinement et très heureusement réalisé. Sans se perdre dans les détails, sans se charger d'une érudition fatigante, il a dégagé les grands traits de l'histoire des dominicaines allemandes à travers sept siècles. Ce qui dans cette histoire l'intéresse, ce qu'il met en lumière, ce sont moins les faits extérieurs que l'esprit qui, aux diverses époques, anima les religieuses de l'ordre de S. Dominique. Dès le lendemain de la période d'expansion se manifeste une première et magnifique floraison de mysticisme. Au XVe siècle, après un certain fléchissement de la discipline, un élan généreux réalise le retour à l'austérité primitive. La Réforme luthérienne fut un rude coup pour les sœurs ; la plupart firent preuve d'une indomptable énergie et d'une fidélité héroïque à la foi ; mais rien ne put empêcher leur expulsion et la ruine de leurs monastères. Quand la bourrasque se fut un peu calmée, les couvents se relevèrent et le

XVIII[e] siècle vit une seconde éclosion de la vie mystique, caractérisée, cette fois, par une pensée dominante d'expiation. Mais les règlements de Joseph II et la sécularisation des couvents devaient bientôt réduire presque à néant tout l'ordre de S. Dominique en Allemagne. La Providence veilla pourtant à ce que quelques rares religieuses survécussent assez longtemps pour sauver les germes d'une résurrection qui se produisit dès le premier tiers du XIX[e] siècle. En renaissant, l'ordre dut s'adapter aux exigences des temps nouveaux. Presque partout il unit à la vie contemplative l'éducation des jeunes filles. Le P. W. a traité largement son sujet. Il a eu soin de rattacher l'histoire des Dominicaines allemandes à l'histoire non seulement des Dominicaines des autres pays, mais encore des Frères Prêcheurs, car le sort des deux branches du grand ordre n'était guère séparable. Les sœurs du Tiers ordre n'ont pas été oubliées non plus. L'auteur ne se contente pas d'énumérer les traits caractéristiques de chaque période, il préfère les montrer réalisés au concret dans l'histoire de tel ou tel couvent en particulier, ou dans la vie des religieuses les plus marquantes. Toute une série d'âmes d'élite défile ainsi devant les yeux du lecteur et lui laisse une impression de ferveur, d'élévation morale, éminemment bienfaisante et pacifiante. Cette succession de portraits, qui forcément présentent entre eux d'intimes ressemblances, pourrait engendrer l'ennui. Mais l'auteur a su les tracer d'une façon si alerte, si sobre, si sympathique, qu'il faut arriver aux dernières pages du livre pour sentir poindre la monotonie. D'ailleurs la place plus grande faite à la statistique dans les derniers chapitres ne contribue pas à les rendre plus attrayants. Nul ne s'étonnera que le P. W. ait surtout regardé dans l'histoire des dominicaines allemandes ce qu'elle présente d'édifiant, de noble, de réconfortant. Il ne nie certes pas qu'à côté des plus hautes vertus, se soient rencontrées aussi des défaillances, des fautes, des misères. Ces ombres, il les laisse deviner plutôt qu'il ne les montre ; ou s'il les montre, c'est d'un mot discret et rapide. En abordant le récit du mouvement de réforme du XIV[e] siècle, le lecteur intelligent comprend, sans qu'il soit besoin de le lui dire, qu'une période de relâchement a dû précéder. La générosité des sœurs à embrasser la réforme est complaisamment décrite, mais quelques allusions suffisent à mar-

quer que les efforts des supérieurs ne rencontrèrent point partout un égal empressement. La résistance des dominicaines de Nuremberg est racontée franchement, mais en peu de lignes et sans descendre aux détails passablement mouvementés que le P. Mortier n'a pas craint de relater au long. R. L.

44. — * Thaddée Ferré O. F. M. *Histoire de l'ordre de saint François.* Rennes, Imp. du « Nouvelliste », 1921, in-8°, 382 pp.

45. — * Domenico Maria Sparacio. *Dalla leggenda alla storia. A proposito di una nuova storia dell' ordine di S. Francesco.* Perugia, Unione tip. Cooperativa, 1921, in-12, 68 pp.

Cette histoire de l'ordre de S. François, le R. P. Thaddée Ferré la destine principalement à ses jeunes confrères en religion. Leur présenter dans un raccourci clair, simple et de lecture facile les fastes de leur ordre lui a paru le plus sûr moyen d'aviver en eux l'estime et l'amour de leur vocation. Une franchise du meilleur ton éclate à toutes les pages de ce manuel. A côté des gloires de son ordre l'auteur n'hésite pas à signaler les malheurs et même les fautes, mais toujours d'une manière respectueuse et charitable. Il a en général puisé son information aux sources ou chez les historiens classiques. Le manuel du P. Holzapfel a certainement inspiré plus d'un chapitre. Mais l'histoire, pour le P. Ferré, doit servir à éclairer l'avenir et à guider notre conduite. Aussi dans son dernier chapitre, celui en vue duquel tout le livre a été écrit, s'attache-t-il à dégager les leçons que dicte aux Franciscains leur passé. Le style, qui jusqu'ici n'avait pas dépassé le ton le plus familier, s'élève soudain et, pour se mettre au diapason du sujet, devient oratoire. La cause principale des malheurs de l'ordre a été la désunion. Au cours des siècles, le P. F. y voit aux prises trois partis : la droite, la gauche, et le centre. Les périodes les meilleures, les plus fécondes en sainteté et en apostolat, ont été celles où le centre, les Observants, triomphèrent des excès de la droite, les Spirituels, et du relâchement de la gauche, les Conventuels (avant leur constitution en ordre distinct). Les périodes les plus sombres sont celles où les tendances séparatistes l'ont emporté. Émerveillé des bienfaits de l'union Léonine, l'auteur forme le souhait que les trois branches encore distinctes

de l'ordre de S. François, les Frères Mineurs, les Conventuels et les Capucins, finissent à leur tour par se fusionner en une magnifique et puissante unité.

Avec une sincérité ingénue, le religieux fait en public l'examen de conscience de son ordre, et donnant libre cours à ses aspirations, il appelle de ses vœux un rendement plus intense des forces franciscaines et suggère avec une ardeur intrépide les mesures qui, à son avis, seraient les plus propres à l'assurer. En vérité, on ne peut lire ces pages sans une certaine émotion, — alors même que la naïveté de quelques-uns des remèdes proposés nous ferait parfois sourire.

Le P. F. a beau se défendre de rien dire de désobligeant pour la famille des Conventuels telle qu'elle est constituée depuis la séparation définitive de 1517 ; ses charitables intentions n'empêcheront pas que les Conventuels d'aujourd'hui ne soient les successeurs directs de ceux que, dans les siècles précédents, il dénomme indifféremment les conventuels, le parti de gauche, les relâchés. Aussi, comme on pouvait le prévoir, ses vues sur le rôle et la position de l'Observance dans l'histoire de l'ordre n'ont pas rallié tous les suffrages. Le P. Sparacio, en un factum paru d'abord dans les *Miscellanea francescana* (XXII, 3-23), puis édité à part en un format réduit, s'est chargé de le lui faire entendre. A travers vingt pages, il déploie toutes les ressources de sa dialectique pour conclure que loin de constituer le centre, conservateur des véritables traditions franciscaines, l'Observance est un rameau détaché du tronc primitif, que représentent et ont toujours représenté les Conventuels. L'Observance est née en 1571. Du point de vue juridique, le P. S. pourrait bien avoir raison. Le P. F. répliquera sans doute qu'il se met, lui, au point de vue de la conservation intégrale de l'esprit du fondateur. Nous nous garderons bien de nous immiscer dans ces querelles de famille. R. L.

46. — * Vlastimil Kybal. *Ueber das Testament des hl. Franz von Assisi. Quellenkritische Studie*, dans *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, t. XXXVI (1915), p. 312-340.

L'authenticité du Testament de S. Francois d'Assise n'est plus mise en doute aujourd'hui. Mais on n'en possède pas encore une

édition critique. Les manuscrits ne manquent pas et ils ne sont probablement pas encore tous connus malgré la liste déjà longue qu'en dresse M. Kybal. L'importance de la pièce n'échappe à personne. M. K. en une analyse pénétrante s'efforce de l'interpréter et d'y découvrir la pensée intime du fondateur mourant. C'est un exercice toujours périlleux et où l'on évite difficilement l'écueil du subjectivisme. Sans doute, dans son Testament S. François insiste sur des points sur lesquels la Règle officielle est muette, et ces points lui tiennent vivement à cœur. Mais n'est-ce pas exagéré de dénoncer une opposition entre le Testament et une règle qui ne répondrait qu'imparfaitement à l'idéal du fondateur ? de surprendre dans les dernières recommandations du mourant le souci de sauvegarder malgré la règle la pureté de cet idéal ? R. L.

47. — * Paolo SABATIER. *A quelle époque Sainte Claire d'Assise obtint-elle du souverain pontife le « Privilège de la pauvreté » ?* Perugia, Unione tip. Cooperativa, 1921, in-8°, 53 pp. Extrait de *Bollettino della Regia Deputazione di Storia Patria per l'Umbria*, t. XXIV, fasc. 1-3.

En dépit des objections soulevées par Sbaralea et reprises par des érudits postérieurs, c'est bien Innocent III, comme l'affirmaient Thomas de Celano et Ste Claire elle-même dans son Testament, qui accorda le « Privilège de la pauvreté ». Après le P. Lazzeri (*Anal. Boll.*, XXXIX, 407), voici M. Sabatier qui, par une étude encore plus fouillée, aboutit à la même conclusion. Grâce à une connaissance détaillée des usages de la chancellerie pontificale, il explique d'une façon très satisfaisante tout ce qui jusqu'ici pouvait faire difficulté. Innocent III octroya à Ste Claire un « privilège », dans le sens technique du terme, c'est-à-dire une bulle solennelle. Le texte, moins la date et les souscriptions des cardinaux, nous en a été conservé par les *Firmamenta trium ordinum* édités à Paris en 1512. La *prima notula* que, suivant la Légende, le pontife écrivit de sa main, c'est tout simplement la minute de la bulle. Comment ne s'en est-on pas avisé plus tôt ? Ce privilège fut renouvelé d'abord par Honorius III ; du moins cela semble ressortir du testament de Ste Claire ; puis par Grégoire IX, le 17 septembre 1228, sous forme non pas de bulle solennelle mais de « bulle commune ». De là les différences qui se remarquent entre le texte d'Innoncent III et celui de Grégoire IX. Enfin, à la veille de sa mort, Ste Claire obtint

d'Innocent IV qu'il confirmât, de nouveau par une bulle solennelle, le privilège qui lui tenait tant à cœur. A ceux qui sont tentés de confondre la confirmation du privilège de la pauvreté avec la confirmation de la règle par le même pontife, M. S. aurait pu opposer un argument de plus, tiré du procès de canonisation récemment retrouvé par le P. Lazzeri (*Anal. Boll.*, XXXIX, 405). Une des sœurs dans sa déposition y distingue très nettement le privilège d'avec la confirmation de la règle. Et une autre déposition laisse clairement entendre que le droit à la pauvreté n'a pas été reconnu à Ste Claire *vivae vocis oraculo,* mais dûment consigné en un parchemin que la sainte conservait jalousement.

R. L.

48.— * Albina HENRION. *Visioni di Assisi. Sorella Chiara la Primogenita del Poverello.* Milano, Libreria edit. populare italiana, 1921, in-8°, xv-301 pp., nombreuses illustrations hors texte.

Ces Visions d'Assise — le titre seul le laisse déjà deviner — relèvent autant de la critique littéraire que de la critique historique. L'ambition de Mlle Henrion n'est pas d'apporter aucun détail nouveau à notre connaissance de Ste Claire, mais de « faire revivre en plus d'une âme la merveilleuse figure de Madonna Chiara, comme je l'ai senti revivre et palpiter dans mon cœur », au cours d'un pèlerinage à Assise et à la lecture de ses anciens biographes ; la faire revivre « en sa beauté intérieure, qui après sept siècles garde la puissance de fasciner les cœurs et d'attirer les âmes aux charmes de ses vertus, en leur donnant la nostalgie du divin » (p. XII-XIII). Des juges mieux autorisés apprécieront la valeur artistique de ce nouveau portrait de la « pianticella del beatissimo Padre Francesco » ; ils loueront sans doute le choix des détails, leur élégante mise en œuvre, l'abondance et l'éclat du style. Pour nous, sans sortir de notre rôle, nous nous plaisons à constater que si Mlle H. ne professe qu'une médiocre estime pour les déductions de la « critique », et leur préfère parfois le témoignage de la « tradition » (pp. 4, note 1 ; 7, n. 1 ; 23, n. 1), elle ne se départ jamais d'un souci très sincère de l'exactitude historique. Les notes qu'elle ajoute volontiers au bas des pages attestent que tous les détails de sa composition sont empruntés aux sources anciennes, et qu'elle a en outre largement mis à profit les biographies les plus récentes. R. L.

49. — * Eusèbe Clop. *Saint Bonaventure (1221-1274)*. Paris, Gabalda, 1922, in-12, 211 pp. (= *Les Saints)*.

50.— * Domenico Maria Sparacio. *Vita di S. Bonaventura, dottore Serafico.* Contributo storico alle Feste del VII Centenario dalla sua nascita (1221-1921). Roma, Unione Arti Grafiche Abruzzesi, 1922, in-12, 326 pp., portrait.

Ces deux biographies de S. Bonaventure, l'une en italien, l'autre en français, s'adressent à peu près au même genre de public. A vrai dire, certains chapitres du P. Clop où sont indiquées en raccourci les conceptions philosophiques et théologiques du grand docteur, paraîtront, je le crains, un peu arides aux lecteurs de la collection « Les Saints », moins familiarisés que l'auteur avec les théories scolastiques. La dévotion affective trouvera mieux son compte dans l'ouvrage du P. Sparacio. Ici, il n'est pas jusqu'au morcellement des chapitres en courts paragraphes aux titres poétiques qui n'invite à lire ces pages à petites doses, comme on fait d'un livre d'édification.

Le P. C. a, semble-t-il, étudié S. Bonaventure surtout à travers ses œuvres. Ainsi pour nous faire connaître le Maître général (ch. VII), il parcourt le commentaire du saint docteur sur la Règle de S. François et rattache à chaque chapitre de ce commentaire ce qu'il a à nous dire de son héros. Plus loin, c'est au traité sur les dons du Saint-Esprit qu'il emprunte les idées et les divisions de son chapitre sur le Religieux et ses dévotions. Le P. C. n'est pas éloigné, je pense, d'avoir adopté comme principe directeur de son étude historique qu' « en enseignant à d'autres la voie par laquelle Dieu mène les âmes, il (Bonaventure) indique celle qu'il a suivie » (p. 172). C'est possible, mais ce n'est pas d'évidence immédiate.

Au reste, ce principe, si principe il y a, n'a pas retenu le P. C. de mettre à profit les autres sources d'information. Les abondantes citations dont son texte est tissu prouvent à quelles vastes lectures il s'est astreint pour préparer son œuvre. Ces citations sont prises aux auteurs les plus divers par l'époque, et aussi, il faut le dire, par la valeur : Salimbene et Ozanam, Fleury et le P. Lemmens, Mgr Darboy et la Realencyklopädie protestante ; et cela pour exprimer les idées les plus simples et rapporter les faits les plus connus. Était-il besoin de recourir à la Realencyklopädie pour nous apprendre (p. 194) que « dans son ordre S. Bonaventure fut aussitôt considéré comme un saint,

mais que l'Église pourtant ne le canonisa qu'en 1482» ? Valait-il la peine d'appeler Lecoy de la Marche à la rescousse pour exprimer l'idée que « le savoir n'est pas un but mais un moyen » (p. 13) ? La même tendance à ne parler que par la bouche d'autrui — par scrupule d'objectivité sans doute — se remarque chez le biographe italien. Nous devons rendre cette justice au P. S. qu'il cite le plus souvent des hagiographes ou des chroniqueurs anciens. Mais encore ne suffit-il pas d'être ancien pour mériter créance. Très attaché à sa famille religieuse, le P. S. ne manque pas une occasion de revendiquer pour la branche des Frères Mineurs Conventuels l'honneur d'être la continuation authentique de l'ordre primitif de S. François. Il n'est pas tendre pour les excès des Spirituels, et fra Angelo Clareno — que d'autres voudraient voir élever sur les autels — ne trouve pas grâce devant lui.

R. L.

51. — Vittoria Deudi. *I Gesuati e il loro poeta Bianco da Siena*, dans *Bullettino Senese di Storia patria*, t. XVIII (1911), p. 396-412.

52. — * Gennaro Maria Monti. *Un laudario umbro quattro-centista dei Bianchi*. Todi, Casa editrice « Atanor », 1920, viii-204 pp. (= *Biblioteca umbra*, n. 9).

La seconde moitié du XIVe siècle fut marquée, en Italie, par un renouveau de vie religieuse, dont les manifestations parfois indiscrètes ne laissèrent pas d'inquiéter la sollicitude des pasteurs de l'Église. La congrégation des jésuates, fondée par le B. Jean Colombini, contribua à canaliser un courant louable mais dangereux. Adonnés à l'oraison et à la pénitence, les jésuates se plaisaient à exhaler leur piété en des chants dont plusieurs ne manquent pas de poésie. Et le peuple, pris aux charmes de ces cantiques, allait les répétant à travers toute la Toscane. En nous faisant connaître les vers ardents et naïfs du jésuate Bianco de Sienne, M. Deudi nous ouvre une échappée sur la piété populaire du XIVe siècle.

L'année 1399 vit une explosion véhémente et caractéristique de ce même sentiment populaire. La plupart des chroniqueurs en ont marqué l'extraordinaire intensité et la soudaine diffusion. De toutes les villes d'Italie partaient des processions de pénitents, qui pendant plusieurs jours parcouraient le pays, pieds nus, vêtus de blanc, d'où leur nom de *Bianchi*, et prenant la discipline

en criant à Dieu miséricorde et paix aux hommes. A la différence des processions de Flagellants du XIIIe siècle, les Bianchi ne donnèrent lieu à aucun désordre sur leur passage. Leurs efforts réussirent à apaiser — momentanément — bien des dissensions et à réconcilier bien des ennemis. Eux aussi, en cheminant, chantaient des *laudes*. M. Monti en publie un recueil conservé à la bibliothèque Casanatense de Rome. Ces chants n'ont aucune valeur littéraire. Mais ils sont l'expression spontanée et ingénue de l'âme religieuse du peuple ; à ce titre ils méritent de retenir l'attention. L'introduction de M.M. précise avec clarté la nature du mouvement des Bianchi, son importance, son extension et ses caractères propres. R. L.

53. — * Dom Berhard Marie Maréchaux. *An abridged life of the blessed Bernard Tolomei, founder of the Olivetan Congregation.* Translated from the French. Liverpool, The Catholic publishing Company, 1921, in-8°, 34 pp.

Opuscule de dévotion, tiré de la Vie du B. Bernard Tolomei publiée par le P. Maréchaux en 1888. R. L.

54. — * Br. Cyprianus. *Leven van den H. Rochus.* Leiden, J.W. Van Leeuwen, 1921, in-8°, 88 pp., gravure.

55. — * J. Despetis. *Conférence historique sur saint Roch, patron de Montpellier.* Montpellier, Roumégous et Déhan, 1914, in-8°, viii-29 pp.

56. — Paolo Guerrini. *S. Rocco. Appunti critici intorno a una devozione popolare,* dans *La scuola cattolica,* ser. V. vol. XXIII (1921), p. 214-34.

Dans l'avant-propos de son opuscule, le Fr. Cyprien nous confie qu'aux jours sombres où sévissait la « fièvre espagnole », il a conçu le projet de raviver chez ses compatriotes la dévotion au célèbre guérisseur S. Roch. Il vient de réaliser ce pieux dessein en publiant une Vie populaire, « composée avec le plus grand soin d'après divers ouvrages, et suivie de prières ».

Il nous a paru que le biographe néerlandais a consulté plus volontiers l'édifiante notice des « petits bollandistes » que la dissertation critique de ceux qu'il appelle les « grands ». De nombreuses pages auraient disparu de son récit, croyons-nous, s'il avait tenu compte de l'annotation du P. Pinius au texte de François

Diedo[1]. Nulle trace non plus des recherches de l'érudit montpelliérain M. Despetis sur la famille de S. Roch.

Constatons avec ce dernier auteur, qu'à lire les travaux des biographes anciens de S. Roch, on ne garde nullement l'impression d'une œuvre historique durable : il manque à leur construction des assises solides. Pour sa part, M Despetis s'est occupé de l'état-civil du mystérieux pèlerin. A-t-il réussi à percer les épaisses ténèbres qui entourent les origines du saint et à retrouver parmi l'énorme fatras des archives accumulées sa véritable famille dans les *Rog* ou *de Rog*, en latin les *Rubei*? Le fait est que cette famille compta parmi ses membres un « Messier Berthomieu Rog », juge municipal à Montpellier en 1322, l'année même où, selon Diedo, le saint fut emprisonné sur jugement de son oncle paternel. D'autre part, « noble damoiselle Béatrix de Conques », femme de Bernard Rog, était de la branche de la famille de Conques propriétaire, au temps de S. Roch, de la maison dite traditionnellement « de Saint Roch ». Quant au miséricordieux mendiant lui-même, ce serait, à n'en pas douter, le « Iohannes Rubei » ou Jehan de Rog d'un acte notarié de 1301. Ce sont là, parmi plusieurs autres[2], des conclusions qu'il ne faut pas négliger, tout en attendant de sérieux indices concordants.

Dans un article de la *Scuola cattolica,* M. Guerrini traite le problème sous un aspect tout nouveau. Histoire ou roman? s'est-il demandé à propos du récit traditionnel. Ni l'un ni l'autre absolument. Les études — fort intéressantes à coup sûr — de

[1] Un échantillon de ce manque d'information : l'auteur relate d'après le témoignage, invoqué en note (p. 31), des « grands bollandistes », un miracle opéré par S. Roch sur la personne d'un cardinal « Brittonicus » ; or cet épisode est rejeté par le P. Pinius (*Act. SS.*, Aug. t. III, p. 381) dans les termes suivants : *Fabula itaque haec cum mirabilibus eidem attextis circumstantiis e Vitis S. Rochi expungenda est et ad aniles naenias releganda.* Est-ce assez formel ?

[2] Ainsi le légendaire costume de serge brune dans lequel plus d'un auteur a voulu voir une preuve de l'affiliation du saint au Tiers Ordre franciscain, serait en réalité celui des membres de la *Confrérie des Pèlerins de Saint-Jacques de Montpellier.* M. D. admet aussi la visite de S. Roch au Pape, à Rome, et la place vers 1302, avant le départ de la cour pontificale pour Avignon. Il est certain que la chronologie de la vie est loin d'être établie.

M. Despetis ne lui semblent pourtant pas aboutir « à la preuve lumineuse et complète qu'on souhaiterait ». Et il risque, à son tour, une hypothèse. Il s'attaque directement à la *Legenda sancti Rochi* composée à Brescia par un des Capitaines de la ville, le vénitien Franceso Diedo, en 1478, cent quarante ans après la mort du saint. Parmi les sources de cet auteur il place le récit plus court d'un anonyme, publié par les bollandistes sous le titre d'*Acta breviora*. Signalons un des indices qui autorisent cette affirmation. M. G. relève dans la rédaction de l'écrivain anonyme l'épisode où sont rapportées les relations que S. Roch est censé avoir eues à Rome avec un cardinal « titulo *Angleriae*, quae provincia Longobardorum est ». Cet *Angleria* parfaitement localisé par l'auteur, qui vers la fin de son récit y revient et le situe « ad Almaniam versus », doit être identifié avec le comté d'Angera sur la rive orientale du lac Majeur. Mal orthographié par quelque scribe ou mal lu par Diedo, ce nom de lieu, soupçonne M. G., aura fait penser à l'Angleterre et travestir le personnage italien en ce fameux cardinal *Britannicus* ou *Brito* qu'a retenu la tradition. Il faut avouer que le rapport inverse — de Diedo à un compilateur, de *Britannicus* à *Angleriae* — se comprend moins aisément. Plus anciens, les *Acta breviora* présentent donc aux yeux de M. G. plus d'intérêt que la *Legenda*. Or, tandis que dans ce dernier récit on fait mourir S. Roch à Montpellier, dans le premier au contraire le pèlerin trépasse en route, à Angera (*dum patriam suam repeteret, sese ad Angleriam... contulit*). Si l'épisode assez romanesque de la reconnaissance du cadavre par une parente du saint s'y trouve relaté, c'est sans doute parce que le biographe — un languedocien semble-t-il — a voulu nouer un lien suprême entre le moribond et sa ville natale, Montpellier. Peut-être s'est-il rappelé à propos les précédents, tout aussi dramatiques, des Vies de S. Alexis ou de S. Jean le Calybite? L'arrestation du pèlerin comme espion paraît plus vraisemblable aux frontières de la Lombardie — où, vers ces années-là, sévissaient les guerres de l'Autriche, de Milan, des cantons suisses — qu'à Montpellier où régnait la paix et où normalement Roch eût dû se faire reconnaître avant que de mourir. Reste enfin l'histoire, également peu éclaircie, des reliques et du culte, si étrangement fameux, qui échut au guérisseur errant et obscur des hôpitaux transalpins. M. G. s'applique aussi à la débrouiller.

Toutes ces suggestions sont à retenir et montrent que la cri-

tique s'occupe à élucider le mystère de la légende de S. Roch. Mais ne nous le dissimulons pas : il y faut beaucoup de circonspection et de recherches. Qui nous donnera, dans ce labyrinthe, le véritable fil conducteur? Attendons avec confiance la « Vie historique » promise il y a huit ans par M. Despetis ; elle ne manquera pas de tenir compte des vues récentes de M. Guerrini.

M. Coens.

57. — * D. M. Faloci Pulignani. *Il libro della beata Angela da Foligno.* Perugia. Unione tip Cooperativa, 1918-[1921], in-12, 341 pp.

58. — Paul Doncœur. *Sainte Angèle de Foligno et la traduction de ses œuvres par Hello,* dans *Revue Apologétique,* t. XXXIV, (1922), p. 546-52.

Parmi les messages spirituels que nous a légués l'Italie mystique du XIVe siècle, le *Livre* de la Bse Angèle de Foligno est un des plus profonds et des plus émouvants. Il fut rédigé, comme chacun sait, en mauvais latin, sur les indications d'Angèle, par son confesseur, le Fr. Arnaud. Le vif désir de voir paraître bientôt une édition critique soignée de cette autobiographie — depuis longtemps Mgr Faloci Pulignani nous l'annonce — ne doit pas nous dispenser de signaler au nombreux public qu'intéresse l'hagiographie ombrienne, le petit volume où l'infatigable prélat édite, en attendant, une antique version italienne de la même Vie. Contenue dans deux manuscrits de Pérouse, que décrit l'éditeur, publiée d'abord par lui, de 1918 à 1921, dans les *Miscellanea francescana,* elle nous est présentée aujourd'hui sous un format commode. Dans une courte préface, après avoir fait la liste des versions en langue vulgaire, Mgr F. suggère, comme une hypothèse plausible, que cette traduction italienne, sans doute la plus ancienne, et où se révèlent des traces du dialecte populaire de Foligno, pourrait fort bien avoir été faite par quelque moniale lettrée du couvent de Santa Lucia en cette ville. Et il propose des noms.

En France, le *Livre* de la Bse Angèle est surtout lu dans la traduction, maintes fois rééditée, qu'en donna Ernest Hello. Dans sa préface, écrite en un style « inspiré », comme tout ce qui sortait de son âme brûlante, cet auteur déclarait qu'il s'attacherait, dans sa traduction, moins à l'exactitude selon la lettre qu'à « l'exactitude selon l'esprit ». « J'ai essayé, disait-il, de faire

crier en français l'âme qui criait en latin. j'ai essayé de traduire des larmes..... » Soit ! Encore que ce ne soit pas la B[se] Angèle qui a « crié *en latin* ». Mais la vérité est, nous confie, après vérifications faites, le P. Doncœur, « que les surcharges de pure fantaisie y fourmillent, que des omissions et de formels contre-sens appauvrissent le texte et le rendent parfois inintelligible ». Quelques preuves soutiennent l'accusation .

Sans nous montrer impitoyable envers Hello — le P. D. plaide lui-même les circonstances atténuantes — concluons en citant les dernières paroles de l'accusateur : « Puissent ces trop arides pages, dit-il, trouver leur excuse si elles ont montré que la science mystique appelait à son secours la science critique, un peu dédaignée parfois des amis du prophétisme ! » Et plus que jamais, appelons de nos vœux une bonne édition du texte original, qui permette une traduction scrupuleusement exacte « selon l'esprit » et même selon la lettre. M. Coens.

59. — * Michael Iosephus Pohl. *Thomae Hemerken a Kempis opera omnia.* Vol. IV, VII, Friburgi Brisigavorum, Herder, 1918, 1922, in-8°, 692, vi-621 pp., avec fac-similés.

L'édition des œuvres de Thomas a Kempis entreprise par M. Pohl se termine par ces deux volumes, dont le premier contient neuf traités ascétiques, des cantiques et des lettres. Le second est presque tout entier historique. On y trouve le *Dialogus Noviciorum* dont font partie la Vie de Gérard De Groote, celle de Florent Radewijns, et les Vies de ses disciples ; puis la *Chronica Montis S. Agnetis*, Agnetenberg près de Zwolle. Il y a longtemps que le besoin d'une bonne édition de ces écrits si importants pour l'histoire des Frères de la Vie Commune se faisait sentir, et il faut féliciter le vénérable auteur d'avoir mené à bonne fin un travail auquel il s'était appliqué dans un âge déjà avancé. Nous souhaitons vivement qu'il puisse nous donner le volume complémentaire : *De Thomae Hemerken Vita et scriptis.* Il serait à désirer qu'il y résume les *Epilegomena* qui terminent chacun des volumes de l'édition. Dans la pensée de faire en même temps œuvre de science et d'édification, M. P. a adopté le système de publier les textes sans aucune annotation, et d'ajouter à la fin de chaque volume la description des manuscrits, et l'appareil critique. Ces *epilegomena* imprimés partiellement en caractères minuscules ne sont pas aisés à consulter. Après avoir donné à

la clientèle pieuse tout ce qu'elle peut désirer, un texte bien établi et admirablement imprimé, il faut faire quelque chose pour les érudits qui ont les yeux fatigués et qu'on oblige de courir constamment d'une page, et même d'un volume à l'autre[1].

H. D.

60. — * M. R. James. *Henry the Sixth. A reprint of John Blacman's Memoir with translation and notes.* Cambridge, University Press, 1919, in-8°, xvi-60 pp.

61. — * Mabel E. Christie. *Henry VI.* London, Constable et C°, 1922, in-8°, 420 pp., illustrations.

En nous occupant ici des biographes du roi Henri VI d'Angleterre, nous n'entendons pas prévenir un jugement que le Saint-Siège s'est réservé. Leur héros était incontestablement un saint homme, et son procès de canonisation a été instruit. Les événements intérieurs du royaume ont empêché ce procès d'aboutir ; mais nous ne voudrions pas affirmer qu'il ne sera jamais repris, et en tout cas Henri VI est représenté avantageusement dans la littérature hagiographique. Jean Blakman a écrit ce qu'on pourrait appeler le Livre des vertus du roi Henri VI ; on a formé plusieurs recueils de miracles attribués à son intercession ; des prières et des antiennes ont été composées en son honneur. Le mémoire de Blakman, imprimé en 1510, était fort difficile à trouver. Le savant M. R. James, ancien prévôt de Kings College à Cambridge, actuellement prévôt d'Eton, deux fondations qui doivent leur existence au pieux monarque, a réimprimé ce recueil de traits édifiants, en y ajoutant une traduction et des notes. Le texte des Miracles n'y est point, mais le manuscrit Royal 13, c. VIII qui les contient est décrit avec quelque détail. L'auteur ne s'occupe qu'en passant du ms. Harley 423, contenant également une partie des Miracles. C'est une simple copie du précédent.

Blakman, qui était un médiocre écrivain, n'a fait qu'un recueil d'anecdotes très édifiantes sans doute et représentant le personnage sous des couleurs très avantageuses. Mais le portrait qu'il trace de lui est nécessairement fort incomplet, et absolument

[1] Au moment de mettre sous presse nous apprenons, avec regret, la mort de l'auteur.

insuffisant pour donner une idée de la carrière si mouvementée du roi Henri VI. Pour connaître, d'après les sources, ce que fut ce malheureux règne, il faut lire le volume que vient de lui consacrer, dans la collection *Kings and Queens of England,* Mlle Christie. C'est un livre bien documenté, d'une lecture aisée, et nullement encombré de détails qui gênent le coup d'œil. C'est ainsi que l'auteur a eu l'heureuse pensée de reléguer dans un appendice l'itinéraire du roi dressé d'après les sources les plus variées et les plus sûres. Pour mieux faire apprécier la suite des événements, Mlle C. place au ch. IV de son livre une esquisse du caractère de son héros, dont elle connaît les faiblesses, mais pour lequel elle éprouve une véritable sympathie. Ce sentiment sera partagé par tous ceux qui comprennent les difficultés inouïes contre lesquelles eut à lutter ce roi, doué de toutes les qualités du cœur et animé de la piété la plus sincère, mais à qui Dieu n'avait pas départi au même degré les facultés qui font les grands princes. « S'il avait possédé une plus grande force de caractère, dit l'auteur, une intelligence plus puissante, le don de l'administration, il aurait pu passer à la postérité comme le saint Louis de l'Angleterre. » Au point de vue moral et religieux, on ne saurait faire de meilleur éloge de ce roi qui expia cruellement les fautes de sa dynastie. H. D.

62. — * A. VENTURI. *Storia dell'arte Italiana.* Vol. VII, parte III, IV. Milano, V. Hoepli, 1914, 1915, 2 vol. in-8°, XLII-1175, XLV-1153 pp., nombreuses gravures.

Les deux gros volumes qui formaient le tome VII de l'œuvre de M. Venturi (*Anal. Boll.*, XXXIII, 234) n'étaient qu'un commencement, et deux nouveaux volumes sont venus s'y ajouter, consacrés encore à la peinture du *Quattrocento.* Les sujets principaux traités par M. V. sont : l'école de Padoue, jusqu'à Mantegna ; influence de Mantegna dans la Vénétie et les pays voisins, à Padoue même, à Venise, dans le Frioul, à Vérone, en Lombardie ; la peinture à Ferrare et son rayonnement dans l'Émilie, à Bologne, à Modène, à Carpi, à Reggio, à Parme ; le Corrège, Antonello de Messine et le courant créé par lui en Sicile, en Sardaigne, dans l'Italie Méridionale ; les Bellini et leur école, Carpaccio et les débuts du *Cinquecento* ; l'école de Vérone ; la peinture en Lombardie avant Léonard de Vinci ; Léonard et son école ; les peintres de la Ligurie et du Piémont. Nous

n'avons pas besoin de dire que l'on retrouve dans ces volumes les qualités qui ont fait la célébrité de l'auteur et de son œuvre, que l'abondance de l'illustration et le choix des sujets donnent à celle-ci un attrait et une importance uniques. Le caractère religieux de la peinture italienne du quinzième siècle recommande particulièrement cette période aux amateurs d'iconographie chrétienne : la Vierge et les saints y tiennent une très grande place, et parfois les peintres ont traduit curieusement dans leur langage les légendes hagiographiques courantes. C'est ainsi que Carpaccio, à San Giorgio degli Schiavoni à Venise, a donné de la légende de S[te] Ursule une interprétation qu'il est intéressant de comparer avec celle de Memling, dans la célèbre châsse de Bruges. Il leur arrive de donner libre cours à leur fantaisie, et de ne pas reculer devant une scène de comédie. Une peinture du même Carpaccio représente un vieillard entrant dans la cour d'un couvent, avec un grand lion qui le suit docilement. Il a l'air de présenter ce compagnon inquiétant à la troupe des moines. Mais ceux-ci ne songent qu'à se sauver, et on les voit courir, de toutes leurs forces dans leurs soutanes blanches volant au vent, et gagner le bâtiment où ils seront en sûreté. Quelle est cette scène? Une bouffonnerie de l'artiste, qui avait à représenter S. Jérôme, et a tiré ce singulier parti de l'iconographie traditionnelle du saint. Les nombreux tableaux représentant la Sainte Vierge avec des patrons ne sont pas toujours aisés à interpréter, faute de caractéristique. Il faut alors se reporter au calendrier de l'église pour laquelle le peintre a travaillé, ou connaître la famille qui lui a fait la commande. Signalons t. VII, 4, 229 un curieux portrait de S. Laurent Giustiniani, daté, semble-t-il, de l'année même de sa mort, et dû au pinceau de Gentile Bellini.

H. D.

63. — G. R. Ceriello. *Comedias de Santos a Napoli nel' 600* (con documenti inediti), dans *Bulletin Hispanique*, t. XXII (1920), p. 77-100.

L'Espagne est la patrie des *autos sacramentales* et des *comedias de santos*. Le genre cultivé par des poètes de la valeur de Lope de Vega et Calderon fut transporté à Naples, à l'époque de la domination espagnole, et constitue une branche de la littérature italienne qui a son côté intéressant, bien qu'aucun homme de génie ne s'y soit exercé. Un certain nombre de ces *sacre rap-*

presentazioni ont été imprimées, un plus grand nombre se conserve en manuscrit dans les bibliothèques de Naples, et il faut du courage pour aborder la lecture de ces longues compositions, où le sacré et le profane, le sérieux et le comique se mêlent d'extraordinaire façon, et qui semblent faites à plaisir pour choquer notre goût. Le travail de M. Ceriello donne une bonne idée du répertoire, de l'exécution et du succès obtenu par certaines de ces pièces dont nous supportons si malaisément la lecture et dont les parties comiques presque seules méritent l'attention comme peintures des mœurs ou comme échantillons du langage populaire de l'époque,

L'*Amor Trionfante* de Francesco Gizzio, l'un de ces drames sacrés qui fut le plus souvent représenté, et dont il existe plusieurs éditions et même une traduction espagnole, est analysé en détail. Le sujet est la vie de Ste Marie Madeleine de Pazzi. Les personnages du prologue sont l'Amour profane, l'Amour propre, l'Amour divin, l'Amour du prochain. Dans le drame proprement dit, divisé en trois journées, les rôles comiques ne manquent pas et les personnages allégoriques non plus : l'Oraison, le Zèle, la Pureté, la Charité, la Mort. Le tout est rehaussé par des chœurs de diables, d'anges, de séraphins. Ce spectacle faisait salle comble. Il est à supposer que la musique — Naples comptait d'excellents compositeurs — aidait à faire passer le reste. M. C. termine son article par la bibliographie de F. Gizzio, dont dix-sept pièces du même goût furent imprimées.

H. D.

64. — * *I santi Ignazio di Loyola, Fondatore della Compagnia di Gesù e Francesco Saverio della medesima Compagnia, Apostolo delle Indie.* A cura del Comitato romano-ispano per le onoranze nel terzo centenario della loro santificazione 12 Marzo 1622-1922. Roma, Civiltà Cattolica, 1922, in-8°, 441 pp., illustrations.

65. — * Juan Maria Pérez Arregui. *San Ignacio en Azpeitia.* Madrid, Adm. de « Razón y Fe », 1921, in-8°, xxxi-180 pp., illustrations.

66. — * Ignasi Casanovas S. I. *Sant Ignasi de Loyola, fundador de la Companyia de Jesús.* Barcelona, Foment de pietat Catalana, 1922, in-8°, 402 pp., portrait.

67. — * Eugène Thibaut S. I. *Le récit du Pèlerin. S. Ignace raconté par lui-même au P. L. Gonzalès de Camara.* Première traduction française. Louvain, chez l'auteur, 1922, in-8°, vi-110 pp.

68. — * Alfred FEDER S. I. *Lebenserinnerungen des hl. Ignatius von Loyola* nach dem spanisch-italienischen Urtext übertragen, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen. Regensburg, Pustet, 1922, in-8°, XI-139 pp., portrait.

69. — * Alfred FEDER S. I. *Die geistlichen Uebungen des hl. Ignatius von Loyola* nach dem spanischen Urtext übertragen, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen. Regensburg, Manz, 1922, in-8°, 187 pp.

70. — * Konstantin KEMPF S. I. *Die Heiligkeit der Gesellschaft Jesu.* Zum 300jährigen Gedenktag des Heiligsprechung von Ignatius von Loyola und Franz Xaver, 12 märz 1922. T. I. *In Europa.* Einsiedeln, Benziger, 1922, in-8°, x-373 pp., frontispice et portrait.

L'an dernier a été célébré le troisième centenaire de la canonisation d'un groupe de saints parmi lesquels S. Philippe de Néri, S. Ignace et S. François Xavier. Des nombreuses publications dont ces fêtes ont été l'occasion, nous ne citerons que quelques-unes. A la demande du comité organisateur des fêtes jubilaires, le P. Tacchi Venturi a fait paraître un volume où le public italien pût trouver une brève biographie d'Ignace de Loyola et de François Xavier. La biographie d'Ignace, dont la rédaction fut confiée au P. Rosi, n'est pas une œuvre originale : les huit premiers chapitres sont une adaptation de l'ouvrage du P. Tacchi : *Storia della Compagnia di Gesù in Italia*, vol II (cf. *Anal. Boll.*, XL, 460) ; le chapitre IX a comme source principale les Constitutions de la Compagnie ; les autres chapitres, excepté les XIIIe, XIVe, XVe, qui sont du P. Tacchi lui-même, s'inspirent des ouvrages de Daniel Bartoli, de Pastor, du P. Meschler, du P. Rosa. La biographie de S. François Xavier est la réédition de l'ancienne Vie composée par le P. Girolamo Sopranis à la demande du P. Général, Mutius Vitelleschi, en 1622, à l'occasion des fêtes de la canonisation.

Afin de rassembler les souvenirs qui rattachent le fondateur de la Compagnie au Guipúzcoa et spécialement à la cité d'Azpeitia, dont le château de Loyola est peu distant, le P. Pérez Arregui a publié un petit ouvrage intitulé *San Ignacio en Azpeitia.* Après un chapitre sur le pays et les ancêtres du saint, l'auteur raconte la naissance et les années de jeunesse d'Ignace jusqu'à la blessure reçue à Pampelune en 1521, et les œuvres de zèle qu'il accomplit lors

de son bref séjour dans le Guipúzcoa en 1535. Ce livre, qui ne prétend pas précisément être une œuvre érudite, mais bien plutôt une œuvre de vulgarisation, contient quelques pages de discussion dont voici en deux mots le sujet. Tout récemment le P. José Manuel Aicardo, dans son volumineux ouvrage *Comentario a las Constituciones de la Compañia de Jesús*, avait mis en doute qu'il faille identifier S. Ignace de Loyola avec l'un des auteurs de l'attentat criminel, jugé à Azpeitia en 1515. Le P. P. A. reprend un à un les arguments par lesquels le P. Aicardo avait essayé d'établir sa thèse et les réfute. Ne pouvant entrer dans le détail du débat, qu'il nous suffise de renvoyer le lecteur à l'ouvrage du P. P. A.

La Catalogne fut aussi pendant quelques années le théâtre de la vie d'Ignace de Loyola. Des noms comme Montserrat, Manrèse, Barcelone, marquent des étapes décisives dans la carrière du fondateur de la Compagnie. C'est en souvenir de ces événements que le P. Casanovas a rédigé une biographie de S. Ignace en catalan. L'auteur, tout en suivant les multiples péripéties de l'existence mouvementée de son héros, se préoccupe surtout de l'élément psychologique et insiste sur la vie intérieure du saint. Dans tout le récit le style garde une certaine vivacité d'allure et par endroits se hausse à un ton quelque peu oratoire.

La veillée des armes de S. Ignace à Montserrat est un épisode qui intéresse spécialement la Catalogne. Le P. March en a fait l'objet d'une conférence : *La Vetlla de les armes de sant Ignasi de Loiola a Montserrat, en relació amb la sagrada Litúrgia i la història* (Barcelone, 1922, 19 pp.) où il esquisse l'historique de cette cérémonie.

Les P.P. Thibaut et Feder, par leur traduction des *Acta antiquissima*, que l'on commence à appeler, pour faire court : autobiographie de S. Ignace, permettront au grand public de pénétrer davantage dans la vie intime du saint. Ce texte fondamental est désormais remis à son rang. En 1900 il avait déjà été traduit en anglais par Rix (*Anal. Boll.*, XIX, 372) ; le P. March vient d'en donner une édition espagnole (*Anal. Boll.*, XXXIX, 440). Dans sa traduction, la première en langue française, le P. Thibaut s'est efforcé de rendre le plus fidèlement possible la saveur de l'original, lequel, on le sait, fut composé sans aucune préoccupation littéraire. En allemand, il existait déjà deux traductions, celle de H. Boehmer

et celle de Ph. Funk (*Anal. Boll.*, XXXIX, 437), mais qui avaient été faites sur la version latine ; le P. Feder est le premier traducteur allemand qui se soit servi du texte hispano-italien. De nombreuses notes, placées en appendice, facilitent la lecture de quelques passages plus obscurs. Le P. F. a aussi traduit, à l'occasion de l'année jubilaire de sa composition, le livre des Exercices spirituels de S. Ignace. L'auteur retrace rapidement l'origine de ce document ascétique, sa structure, les vicissitudes du texte et son influence au cours des siècles.

Le P. Kempf qui a déjà pris l'initiative d'une collection : *Jesuiten. Lebensbilden grosser Gottesstreiter*, publie un recueil, contenant une soixantaine d'esquisses biographiques de jésuites dont l'Europe fut le champ d'apostolat, et dans lequel il entend donner une vue d'ensemble sur la sainteté de la Compagnie de Jésus. Cette imposante galerie est, ainsi que le souligne le P. Kempf, une réponse à bien des calomnies. *A fructibus eorum cognoscetis eos* (p. VIII). B. DE GAIFFIER.

71. — * Otto KARRER. *Franz von Borja, General der Gesellschaft Jesu. 1510-1572.* Freiburg im Br., Herder, 1921, in-8°, XVI-442 pp., portrait.

Peu de personnages ayant vécu en pleine période historique ont apparu à la postérité dans un jour plus artificiel et plus trompeur que S. François de Borgia. Sa physionomie morale et même physique a été dénaturée à qui mieux mieux par les pamphlétaires jaloux de trouver un air de famille au petit-fils d'Alexandre VI, au neveu de César et de Lucrèce Borgia, et par les hagiographes qui voulaient à toute force le faire ressembler à leur propre idéal d'austérité surhumaine. Depuis les consciencieuses recherches du P. Astrain et du regretté P. Suau (cf. *Anal. Boll.* XXIV, 419-21, 531), on a vu apparaître un François de Borgia inconnu, plus vrai, plus naturel et différent, peu s'en faut, en tout, de ses anciens portraits. Il ne fallait plus s'attendre à de nouvelles révélations, qui viendraient modifier profondément cette première découverte. Mais celle-ci pouvait être complétée et poussée à fond. Le P. Suau, en s'attachant à retracer la personnalité morale de son héros, n'avait aucunement cherché à ressaisir tout le détail de son action extérieure et de sa vie intime. Il restait notamment à étudier de plus près ce

qu'on pourrait appeler la formation religieuse de Borgia, son rôle de commissaire général de la Compagnie de Jésus dans la péninsule Ibérique, enfin son généralat, et c'est ce que le R. P. O. Karrer vient de faire excellemment.

Telle que nos anciens historiens et surtout les anciens biographes du saint s'accordaient à la décrire, la situation hors cadre faite à Borgia depuis son entrée dans l'Ordre jusqu'à son départ furtif pour l'Italie (1546-1561), apparaissait au moins comme une dérogation aux lois ordinaires de la prudence. On avait beau savoir que S. Ignace n'était en rien l'homme de la routine et des règles inflexibles ; on avait peine à s'expliquer la hardiesse de sa conduite en cette rencontre. Déjà lié à la Compagnie par les vœux de profès, avant d'avoir cessé d'être le duc de Gandie, Borgia vient à peine de rompre ses derniers liens avec le siècle quand il est investi d'une autorité exceptionnelle dans son ordre, sans avoir passé par les épreuves que le saint fondateur n'avait épargnées à aucun de ses disciples : ni à Lainez, ni au B. Pierre Lefèvre, ni à S. François Xavier. La haute idée qu'Ignace avait de Borgia n'éclaircissait ce mystère que pour en créer un autre. Si vraiment il le regardait comme déjà parfaitement préparé à la tâche infiniment difficile d'établir la Compagnie en Espagne, pourquoi ne lui avait-il pas remis l'autorité régulière, au lieu de créer pour lui une juridiction extraordinaire, juxtaposée à celle du supérieur provincial ? Quant à prétendre, avec de pieux biographes, que le saint avait passé sans heurts ni tâtonnements, de sa fonction princière à cette charge épineuse et mal définie, c'est de la littérature de panégyrique, où l'infirmité de la nature humaine disparaît comme dans une histoire du *Pré Spirituel*.

Le P. K. ne s'est pas donné pour tâche d'expliquer ex professo cette sorte d'énigme, mais son récit clair, objectif, appuyé sur des preuves irrécusables, en indique on ne peut plus nettement la solution. Au moment où la Compagnie de Jésus prenait pied en Espagne, elle avait à compter avec des oppositions redoutables, qui pouvaient à chaque instant causer sa perte : la rivalité des anciens ordres, la méfiance ombrageuse de Philippe II, celle de l'Inquisition, toujours hostile aux nouveautés, et dont un simple soupçon suffisait à déchaîner les rigueurs, — ne vit-on pas, à cette même époque, un archevêque de Tolède, don Barthélemy Carranza, jeté et retenu en prison pendant sei-

ze ans, sans avoir commis d'autre faute que de déplaire au grand inquisiteur Fernand Valdez? Contre tous ces dangers, le nom, le prestige, le crédit personnel de François de Borgia auprès du Roi catholique, pouvaient être une défense providentielle. Ignace la mit à profit sous la forme qu'il jugea la plus efficace, en faisant, avec son incomparable coup d'œil, la part des inconvénients qu'il jugeait de moindre importance. Lui, l'homme sage entre les sages, ne se leurrait d'aucune illusion sur les accrocs et les froissements qui résultaient d'une situation ambiguë, et c'est merveille de voir avec quelle prudence, quelle délicatesse, quelles précautions infinies, il parvint à son but sans sacrifier autre chose que les petits intérêts des amours propres en conflit.

Il dut s'apercevoir aussi que, sur certaines questions fondamentales, sa pensée n'était point parfaitement comprise. Par pente de nature et par l'effet du deuil et des revers qui l'avaient détaché du monde, Borgia était porté vers une vie de solitude et de retraite, adonnée principalement à la pénitence et à la contemplation. Trois mois (23 octobre 1550 - 4 février 1551) qu'il avait passés à Rome, partagé entre des devoirs et des relations fort diverses, ne lui avaient pas suffi pour pénétrer à fond la pensée de saint Ignace, et les idées maîtresses de son plan. Parmi ceux qui, à Gandie d'abord puis à Oñate, furent ses premiers guides dans la vie religieuse, les plus écoutés ne les avaient pas non plus entièrement comprises. Sans que le P. K. ait pris soin de les crayonner, on croit les voir : le doux et pieux André Oviedo, le futur patriarche d'Éthiopie, âme angélique, qui n'était pas de ce monde et que tourmenta longtemps la nostalgie de la solitude ; François Araoz, qui au contraire ne la sentait pas assez et ne s'acclimata que trop bien à l'atmosphère de la cour, personnel, fantasque et visiblement jaloux de tenir l'ancien duc de Gandie dans la pénombre ; l'austère Barthélemy Bustamente, le type achevé de ces saintes gens, créés tout exprès pour la mortification de leur prochain, réformateur de profession, minutieux, méticuleux, chez qui l'amour de la règle et le souci même de la justice prenaient les dehors d'une manie tracassière ; tous et Borgia le premier, dominés par le prestige d'un franciscain visionnaire, fray Juan de Texeda, tenu en méfiance par ses confrères et que François fit un peu malgré eux élever à la prêtrise. Ce furent en grande partie les « révélations » de Texeda qui prépare-

rent la crise d'âme que le P. K. appelle tout uniment « la tentation de S. François », je veux dire les perplexités cruelles où le saint fut plongé, quand malgré les avis d'Ignace et les véhémentes objurgations de Nadal et de tout son entourage, il se crut moralement obligé d'accepter le chapeau de cardinal, que lui offrait Jules III (Karrer, p. 128-32). Rien d'étonnant qu'ainsi entouré, Borgia, avec les intentions les plus droites et les plus surnaturelles, ne soit entré qu'imparfaitement dans l'esprit des conseils que le saint fondateur lui prodiguait de loin avec une sagesse, un tact, une prudence qu'on ne se lasse pas d'admirer. Dans le même temps, par une erreur à peu près semblable du P. Simon Rodriguez, la province de Portugal, traversait une période de trouble, qui se termina par une mesure de rigueur, un *expurgo general* (p. 128), où elle perdit d'un coup 130 de ses 235 membres. Borgia, sur qui S. Ignace avait compté pour dénouer la crise plus doucement s'était, un peu trop facilement peut-être, laissé détourner d'intervenir. Il est impossible de ne pas remarquer, qu'en d'autres matières encore, toute son obéissance et toute son humilité ne le préservèrent pas d'interpréter les directions d'Ignace d'après un idéal trop personnel. Il a certainement contribué à créer le courant qui, après la mort du saint fondateur, fit prévaloir, notamment dans la formation des novices et des scolastiques, dans la mesure et le règlement de l'oraison mentale, des innovations auxquelles S. Ignace avait, jusqu'à la fin, opposé un refus inflexible. Parlant d'une de ces coutumes, le P. K. dit en propres termes : « Geschichtlich ruht diese Gewohnheit auf zwei Grundpfeilern, die auch sonst in mancher Hinsicht sich ergänzen und für das praktische Gehaben der Gesellschaft wohl ebenso bedeutsam wurden wie die Konstitutionen des Stifters : Borja und Aquaviva » (p. 272).

Ces transformations — l'auteur dit d'un mot plus énergique : ces nouveautés — étaient en grande partie chose décidée en principe, lorsque François de Borgia prit en main le gouvernement suprême de la Compagnie (2 juillet 1565). Mais leur développement suivit une marche parallèle aux accroissements rapides que l'ordre prit sous son généralat ; et il semble bien qu'il fut la conséquence nécessaire de ces accroissements mêmes. Le P. K. n'est pas loin d'admettre que S. Ignace s'était inspiré d'un idéal trop élevé pour la moyenne de la nature humaine (pp. 255, 273). Ici nous demandons la permission de ne point partager son avis. Si le saint

fondateur s'était trompé sur un article d'une pareille importance, autant dire que son génie créateur aurait subi une éclipse incompréhensible. Ce qui est plus vrai, croyons-nous, c'est que sa profonde humilité lui cacha qu'il était lui-même une exception rare dans l'art de conduire les hommes. Pour donner comme règle souveraine, même à une élite, d'adapter constamment sa vie intérieure et ses moyens d'action aux exigences variables d'une fin ardue et susceptible d'une extension illimitée, il faut se sentir de force à contenir les écarts de ce que la législation monastique orientale appelait l'*idiorrythmie* : l'initiative individuelle, abandonnée à ses propres inspirations, pour le mieux comme pour le pire. Ignace, le chef au regard profond, devant qui les âmes s'ouvraient et qui en pénétrait les dessous, quand même elles ne s'ouvraient pas, le maître aimé et vénéré, dont l'autorité s'imposait par un mélange unique de tous les dons du commandement, pouvait, lui, s'en rapporter de toute chose à la loi de l'Esprit. Sa géniale sagesse y lisait comme dans un livre et sa forte main suffisait à l'imposer. Lui disparu et le poids du gouvernement devenant tous les jours plus accablant, ses successeurs devaient être amenés à enserrer l'organisation de l'Ordre dans des règles plus rigides, appropriées une fois pour toutes à leur destination générale et mieux susceptibles d'un contrôle automatique. Après cela, il reste vrai que les questions d'usage traditionnel, la casuistique de l'observance et les rites de la vie quotidienne sont le niveau propre de certains esprits, et que pour un Ignace de Loyola, la nature produit d'innombrables Bustamente.

Il semble que S. François de Borgia lui-même, à mesure qu'il médita l'œuvre d'Ignace et qu'il subit à Rome l'influence du milieu où la pensée du fondateur était demeurée vivace, se soit attaché de plus en plus à tempérer et à prévenir les conséquences du système qu'il avait lui-même concouru à faire triompher. Par respect pour l'Institut, il réprima sans tergiverser des pratiques qui répondaient au fond à son ancien idéal. Il s'employa avec une sincérité absolue à dissuader le pape S. Pie V d'introduire dans la Compagnie des observances monastiques, qui n'étaient point toutes opposées à ses préférences personnelles. En mainte occasion, son zèle pour la régularité se tempéra d'une indulgence presque excessive. Celui qu'on a représenté comme un ascète farouche, à peine moins terrible aux autres qu'à lui-même, fut en réalité le plus ferme, mais aussi le plus affectueux et le plus

miséricordieux des pères. Ce fut au milieu de la désolation universelle qu'il s'éteignit, au retour d'un pénible voyage, où il s'était traîné pour obéir à un ordre du pape et qui lui coûta la vie.

Le P. K. a bien mérité de la mémoire de ce grand homme. Son livre, empreint d'une belle franchise, dont nous avons cité quelques exemples, est une étude documentaire de qualité excellente. Par endroits, on se surprend à regretter que le talent du peintre ne se soit pas joint à l'exactitude du critique, pour retracer encore plus au vif cette haute et imposante figure. Mais comme étendue d'information, comme vigueur de trait, comme droiture de jugement et comme justesse de vues, on ne fera pas mieux. P. P.

72. —* *Roma e l'Oriente*, t. IX-X, 1919-1920.

1) Cyrille Karalevskij. *Le Vénérable Justin de Jacobis et la reprise des relations entre Rome et l'Éthiopie au milieu du XIXe siècle (1836-1860) avec plusieurs documents inédits*; t. IX, p. 23-36, t. X, pp. 33-52, 110-27. La cause de béatification de Mgr de Jacobis, lazariste, évêque de Nilopolis et fondateur de la nouvelle mission d'Abyssinie, a été introduite en 1904. A cette occasion fut entreprise une révision des écrits du serviteur de Dieu, qui doit avoir été fort incomplète, comme le Promoteur de la Foi ne manqua pas d'en faire la remarque. Au nombre des documents qui avaient échappé aux recherches est une lettre, ou plutôt une longue relation, en grande partie inédite, adressée par le Vénérable à l'un de ses frères, religieux de la chartreuse de Saint-Martin à Naples. Le R. P. C. Karalevskij en a retrouvé une copie, qu'il a eu la bonne idée de publier. Par manière d'introduction à cette pièce il a rédigé une édifiante notice, sur la vie et les travaux apostoliques du saint missionnaire, d'après la *Positio super introductione causae*, et deux biographies, l'une en français, par Mgr Demimuid, l'autre en italien par Mgr d'Agostino. Le P. K. ne cache pas que ces trois sources laissent beaucoup à désirer. D'autres, qu'il aurait voulu atteindre, lui sont demeurées inaccessibles. Celles dont il disposait ont été mises à profit avec circonspection et avec une solide connaissance des choses d'Orient.

2) B. Poray-Madeyskyj. *Il rinvenimento del corpo di san Giosaphat, Arcivescovo di Polotsk*; t. X, p. 27-34. A la sui-

te des mesures de rigueur édictées contre les uniates de Ruthénie pendant le règne du tsar Pierre le Grand, le corps de S. Josaphat de Polotzk avait été transféré à Biala, en Russie Blanche, où il fut déposé en 1769 sous le maître autel de l'église des Basiliens. Un siècle plus tard, en 1864, le couvent des Basiliens de Biala fut supprimé par le gouvernement russe et leur église passa au pouvoir des orthodoxes.

Sous prétexte que la voûte de l'édifice s'était crevassée, celui-ci fut pendant quelque temps fermé au public. Quand on le rouvrit, le corps du saint évêque avait disparu. Toutes les recherches entreprises par les catholiques pour le retrouver demeurèrent sans résultat ; et cet insuccès, comme d'ordinaire, avait donné naissance aux explications les plus contradictoires. En 1915, pendant que le métropolite ruthène de Lvów, Mgr Szeptyckyj, était interné en Russie, son secrétaire, le R. P. Paul Demczuk, profita de l'occupation allemande pour entreprendre de nouvelles recherches, sur des indications fournies par un vieillard, qui disait avoir assisté clandestinement, dans sa jeunesse, à l'enlèvement du corps saint. Ses persévérants efforts furent couronnés de succès. Le précieux dépôt fut retrouvé en parfait état de conservation dans un souterrain de l'église de Biala, et transféré dans l'église ruthène de Sainte-Barbe, à Vienne, le 12 juin 1916. Cette histoire est racontée en grand détail par M. Poray Madeyskyj. L'auteur ne dit pas si l'invention et la reconnaissance des reliques de Biala ont fait l'objet d'un examen canonique. A défaut du procès-verbal authentique de cette enquête, son récit est une page intéressante à joindre au chapitre de la *gloria postuma* de S. Josaphat de Polotzk. P. P.

73. — * Frédégand d'Anvers O. M. Cap. *Étude sur le P. Charles d'Arenberg, Frère-Mineur Capucin (1593-1669). Lettre préface de M. J. Van den Heuvel.* Paris, Librairie S. François, 1919, in-8°, xxxi-375 pp., illustrations.

Avant de se faire capucin, le prince Antoine d'Arenberg, fils du prince Charles d'Arenberg et d'Anne de Croy, mena au château d'Héverlé, près de Louvain, puis à la cour des Archiducs, à Bruxelles, l'existence des grands seigneurs de son temps. Grâce à d'abondants documents d'archives, appartenant la plupart à la famille d'Arenberg, le P. Frédégand d'Anvers a pu nous tracer de cette existence un tableau très détaillé, très vi-

vant, et nous faire pénétrer dans l'intimité même du milieu familial de son héros. Les luttes que le prince eut à soutenir contre l'affection et l'ambition maternelles, lorsqu'à l'âge de vingt-trois ans, il se décida à embrasser la vie religieuse, sont d'un intérêt émouvant. Le cloître ne donna pas à Antoine d'Arenberg devenu le P. Charles de Bruxelles, tout le recueillement et toute l'obscurité qu'il était venu y chercher. La noblesse de son origine l'obligea à s'occuper de plusieurs procès de succession qui éclatèrent dans sa famille. Apparenté aux plus hauts lignages des Pays-Bas, il se laissa impliquer dans la conspiration des Nobles en 1633, ce qui fournit au P. F. l'occasion d'éclairer bien des dessous de cet épisode de notre histoire nationale. Le pauvre religieux, accusé de haute trahison, fut obligé de s'expatrier momentanément ; en butte aux ressentiments et aux poursuites du président Roose, des ministres espagnols et de plusieurs de ses confrères en religion, ce n'est qu'après plus de vingt ans de discussions, de polémiques, d'intrigues, d'enquêtes et de contre-enquêtes, que son innocence et son loyalisme furent enfin reconnus solennellement par le gouvernement espagnol. R. L.

74. — * Pierre Coste. *Saint Vincent de Paul. Correspondance, entretiens, documents.* I. *Correspondance.* T. VI (juillet 1656-novembre 1657) ; T. VII (décembre 1657-juin 1659). Paris, Gabalda, 1922, 2 vol. in-8°, 652, 640 pp., fac-similés.

75. — * Pierre Coste. *La vraie date de la naissance de Saint Vincent de Paul.* Dax, Labèque, 1922, in-8°, 23 pp.

Nul n'applaudira autant que nous à la belle et courageuse confiance de M. Coste, lorsque, alléguant une pièce d'archives dans sa brochure sur la vraie date de naissance de S. Vincent (p. 4), il nous promet de l'éditer au « tome XII ou au tome XIII » de sa publication. A celui qui estimerait présomptueux pareil espoir nous présenterons le VIe volume de la *Correspondance* ; il sort de presse moins de deux ans après l'apparition du premier. M. C. assurément a de robustes épaules ; il n'existe aucune raison de croire qu'elles faibliront en chemin.

Nous avons dit ici même (XL, 228-30) avec quelle sollicitude intelligente et minutieuse il accomplit sa tâche d'éditeur et d'annotateur ; pour ne pas nous répéter à propos du tome nouveau que nous annonçons, disons un mot de l'étude détachée que M.

C. consacre à fixer l'âge atteint par son héros. Se pourrait-il, dira-t-on, qu'il y ait là un mystère? Le «bon Monsieur Vincent» n'a-t-il pas vécu en plein XVIIe siècle? Sans doute, et les documents qui nous parlent de lui abondent. Mais, si l'activité des saints modernes et leur mort ont été souvent auréolées par la gloire, leurs origines parfois restent obscures.

Tous les historiens, à la suite d'Abelly, déclarent que S. Vincent est né à Pouy le 24 avril 1576 et, en conséquence, ils le font mourir en sa 85e année (27 septembre 1660). Cette tradition paraît universelle et constante; par delà les biographes, les papes, les témoins du procès de béatification, on peut la suivre jusqu'au lendemain même de la mort du saint fondateur, sur le registre mortuaire de Saint-Lazare et sur la dalle de pierre qui ferma l'entrée de son caveau. La «presse» du temps, en l'occurence la *Gazette* en son numéro du 2 octobre 1660, annonce ainsi le décès: «Le même jour, 27 septembre, le père Vincent de Paul, supérieur général et fondateur de la congrégation des prêtres de la Mission, mourut à Saint-Lazare, de léthargie, en sa 85e année, après avoir reçu les sacrements.» L'accord, on le voit, est complet. Et pourtant M. C., fort, il est vrai, du témoignage de S. Vincent lui-même, vient abaisser de cinq années le nombre généralement admis, et place au *24 avril 1581* la vraie date de naissance [1].

L'écart est de dimension. Aussi bien M. C n'a-t-il omis aucun élément de preuve pour établir sa thèse. Disons aussitôt qu'en dépit des raisons et des apparences contraires son argumentation nous a pleinement convaincu. La vérité, avons-nous insinué, a jailli de plusieurs passages de ces lettres et entretiens du fondateur, qui n'ont pour M. C. aucun secret. Successivement il relève dans ces écrits une douzaine de textes «clairs, précis, catégoriques», les commente avec justesse, et démontre qu'ils méritent toute confiance. Entre ces témoignages directs — confirmés d'ailleurs par deux ou trois autres que fournissent des contemporains, amis intimes de S. Vincent — la concordance est parfaite. Le saint aurait-il parlé sans trop calculer? Non. Lorsque, par exemple, après avoir prêté serment, il dépose au procès de béatification de François de Sales (17 avril 1628), quand il écrit au pape Alexan-

[1] M. C. avait déjà combattu l'opinion commune dans la *Revue de Gascogne* (t. XI, 1911, p. 193-206; cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 458).

dre VII (27 avril 1655), ou au cardinal de Retz, archevêque de Paris (15 juillet 1659), le saint ne parle pas en homme qui doute et, certes, l'abbé Maynard, s'il avait pu lire l'étude comparative de M. C., n'aurait pas écrit à propos d'une lettre du 24 août 1659 dans laquelle S. Vincent se donne 79 ans : « Il en avait alors plus de 83. Jamais le bon saint ne savait bien son âge [1]. »

S. Vincent, nous l'admettrons désormais, était donc mieux renseigné que personne, et c'est ce qu'il importait surtout de savoir. On lira néanmoins chez M C. l'intéressante discussion des difficultés — à première vue assez graves — qu'on peut faire à sa thèse. Elles sont tirées soit de la date des ordinations de S. Vincent : il faut bien admettre qu'il n'eut pas, le 23 septembre 1600, les 24 ans canoniquement requis par le concile de Trente pour la prêtrise ; soit de la tradition si universellement contraire : elle dépend toute d'une erreur initiale commise au lendemain même du décès et ne semble pas s'être imposée sans résistance ou sans hésitation (l'inscription gravée sur le cercueil porte : « aetatis vero suae *circiter* octogesimo quarto », et dénote au moins un doute) ; soit, enfin, de la chronologie, assez obscure, des premières années et de l'adolescence du saint : Abelly rapporte qu'avant de quitter Dax, le jeune étudiant remplit *pendant cinq ans* chez M. de Comet les fonctions de précepteur : aucun document sérieux ne prouve cette affirmation du biographe.

A peine avions-nous fini d'écrire ce compte rendu, que l'apparition du tome VII de la *Correspondance* nous faisait reprendre la plume. Décidément le charme n'a pas cessé d'opérer. Inutile de dire que la tenue du volume, qui nous conduit à la 2887e lettre,

[1] Regrettons avec M. C. que les biographes de S. Vincent aient cru pouvoir « retoucher » les documents, là où ceux-ci ne cadraient pas avec leur chronologie. On nous en donne plusieurs exemples. Citons-en un. Après le décès du saint, malgré l'opinion déjà répandue qu'il était mort dans sa 85e année, le frère Louis Robineau écrivait à son sujet : « Il trempait si fort le vin qu'il buvait que souventes fois je m'en suis étonné, lui qui était un vieillard *de près de 80 ans...* » Abelly a vu le parti qu'on pourrait tirer de ce témoignage contre son système, qui fait naître le saint en 1576. Aussi sous sa plume le vieillard de près de 80 ans devient-il un vieillard « de 80 ans et plus ». M. C. réprouve avec énergie pareils procédés d'éditeur : « S'ils avaient des remarques à faire, il y avait place au bas des pages pour des notes critiques. Altérer une citation, c'est tromper. Il est vrai, on y allait autrefois plus librement qu'aujourd'hui. C'est leur excuse. »

est toujours également soignée. Il nous plaît d'y signaler, parmi tant d'autres pièces intéressantes, la supplique latine, adressée le 6 juin 1659, par Monsieur Vincent au pape Alexandre VII. Événement fort rare, croyons-nous, dans les annales de la sainteté : celui qui sera un jour saint Vincent de Paul y prie avec instances le pontife romain d'accorder les honneurs d'un culte public à son contemporain et ami François de Sales. C'est dans cette épître qu'on entend l'exclamation touchante : « Je redisais souvent ces mots : Oh ! que Dieu est bon, puisque si bon est l'évêque de Genève ! » M. Coens.

76. — * Mons. Carlo Salotti. *Un Martire Irlandese. Oliverio Plunket.* Roma, Ferrari, 1920, in-8°, 274 pp., illustrations.

77. — *Blessed Oliver Plunket,* dans *The Downside Review,* t. XL (1921), p. 6-28.

78. — Dom Ethelbert Horne. *The Last Speech of Blessed Oliver Plunkett and other Papers,* ibid., p. 98-111.

Olivier Plunket, archevêque d'Armagh, fut martyrisé à Tyburn le 11 juillet 1681. Les pièces du récent procès de béatification, dans lequel d'ailleurs Mgr Salotti a joué un rôle actif, ont fourni à l'auteur une abondante documentation. Il l'a très heureusement mise en œuvre. Son récit, dédié aux jeunes étudiants du collège irlandais de Rome, leur plaira certainement par son accent de sincérité et son allure vivante et simple ; il leur fera du bien en provoquant leur admiration pour le généreux et noble caractère du martyr irlandais.

Dans sa prison de Newgate, l'archevêque d'Armagh trouva un consolateur et un soutien en la personne du bénédictin Maur Corker, condamné à mort, lui aussi, mais plus tard remis en liberté. Les deux confesseurs de la foi ne pouvaient communiquer que par lettres. Dom E. Horne publie dans la *Downside Review* huit de ces précieux et émouvants billets. Trois sont complètement inédits, les autres avaient été publiés, mais avec des lacunes, soit par Dodd soit par le cardinal Moran. Dom H. réédite aussi le texte intégral de la suprême allocution prononcée par le martyr le jour de sa mort et la lettre bien connue de Maur Corker à Élisabeth Sheldon, en y restituant deux paragraphes qui manquent dans presque tous les manuscrits.

Le corps du B. Olivier repose depuis une quarantaine d'années à l'abbaye bénédictine de Downside. Il vient d'y être l'objet d'une

solennelle translation dont le P. John Kane fait le récit. Dans le même numéro de la *Review*, Son Ém. le Cardinal Gasquet rappelle comment ces reliques, transportées secrètement en 1685 d'Angleterre à l'abbaye de Lamspring près de Hildesheim, furent ramenées par lui à Downside en 1883. R. L.

79. — * Leonardo LEMMENS O. F. M. *Acta S. Congregationis de Propaganda fide pro Terra Sancta*. Parte I (1622-1720) ; Parte II (1721-1847). Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1921-1922, 2 vol. in-4°, XXXII-429, XXXVI-333 pp. (= *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano* diretta dal P. Girolamo Golubovich O. F. M. Nuova serie. Documenti, t. I et II).

Devant l'abondance toujours croissante de la matière, le P. G. Golubovich a eu l'heureuse inspiration de chercher une nouvelle méthode pour hâter la continuation de la *Biblioteca*, qui en était encore à l'année 1332, au troisième volume paru en 1919 (cf. *Anal. Boll.*, XXXVII, 393). Il a fait appel à des collaborateurs de talent et leur a confié la publication d'une nouvelle série de volumes qui ne contiendrait que des documents (de 1600 à 1850), et qui ne serait plus astreinte à l'ordre chronologique. Chaque collaborateur est chargé d'un travail indépendant. Le P G. continuera lui-même, selon l'ancienne méthode, la publication de la première série jusqu'aux documents du XVIIe siècle, destinée à éclairer la période la plus obscure de l'histoire des Frères Mineurs en Terre Sainte. Le quatrième tome est sous presse, et la série ne dépassera pas le sixième ou le septième volume, l'auteur l'espère du moins. Le premier tome de la nouvelle série a paru en 1921 ; le second, l'an dernier. Ils contiennent des documents inédits de toute première valeur : les Actes de la S. Congrégation de la Propagande ayant trait à la Palestine. Ils sont l'œuvre d'un travailleur consciencieux, le P. L. Lemmens, dont l'éloge a été fait plus d'une fois dans notre Bulletin. Chargé par le P. G. de choisir et d'éditer les documents de la Propagande les plus importants pour son sujet, le P. L. a cru pouvoir se borner aux *Acta*, résumés officiels des délibérations, quitte à publier en entier et sans exception tous leurs articles qui se rapportent à la mission franciscaine, et à les éclairer, au besoin, par d'autres documents. Le premier volume, qui s'étend de 1622, date de la création de la Propagande, jusqu'en 1720, renferme plus de 300 extraits. Les Actes des cin-

quante premières années environ, trop concis, ont dû être complétés ; les autres, plus développés, exigeaient peu de commentaires, mais beaucoup sont toutefois utilement accompagnés de lettres conservées au même dépôt d'archives. Aussi ces Acta permettent-ils de retracer l'histoire des Frères Mineurs en Palestine, durant ce premier siècle. Dans son introduction, le P. L. en donne lui-même un résumé très net. La Propagande poursuivit un double but : protéger les Lieux Saints et les religieux qui en avaient la charge, diriger et étendre les missions de Palestine. Le premier but n'était pas facile à atteindre. Les Grecs orthodoxes intriguaient sans cesse auprès des Turcs pour se faire remettre les clefs des sanctuaires latins, et violèrent plus d'une fois les droits des Frères Mineurs. L'entretien des édifices, négligé par les Grecs, lorsqu'ils en étaient les maîtres, exigeaient des sommes d'argent considérables. La cupidité des gouverneurs turcs cherchait à exploiter les chrétiens de Palestine. A ces difficultés la S. Congrégation sut tenir tête le plus souvent. Elle déploya autant de zèle pour le développement des missions. Il était entravé surtout par les rivalités mesquines de missionnaires d'ordres différents. Aussi la Propagande dut-elle se montrer ferme dans ses décisions. L'histoire des Frères Mineurs en Terre Sainte est faite d'épreuves mais riche en fruits apostoliques.

Le second volume permet de suivre l'histoire de la mission de 1721 à 1847, date du rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem. Pour cette période, le P. L. a été forcé de recourir beaucoup plus souvent que pour la première partie à d'autres documents de la Propagande. Les affaires de Terre Sainte ne sont plus ordinairement traitées, à cette époque, dans les assemblées de la S. Congrégation, mais réservées au préfet et au secrétaire. Aussi les seuls extraits des Actes ne suffisent pas à retracer l'historique de la mission. Pour la période de 1721 à 1771 figurent seulement, dans ce volume, 65 « excerpta », et pour celle de 1771 à 1847, pas plus de 17. Mais grâce aux autres documents, relations et lettres, l'histoire est sans lacunes. Cette phase est moins glorieuse que la précédente. La ferveur religieuse des Franciscains de Terre Sainte s'est affaiblie, à la suite des dissensions politiques entre frères de nationalités diverses. La mission elle-même s'est heurtée à de graves difficultés nouvelles et n'a plus guère progressé. La garde des Lieux Saints est d'année en année plus précaire. Le P. L. s'est fait un devoir de publier tous les docu-

ments qu'il jugeait nécessaires, sans craindre de dévoiler les faiblesses et les fautes des missionnaires franciscains, sachant du reste que l'ensemble de leur histoire fait honneur à son Ordre. Ces deux volumes sont une contribution précieuse aux annales des missions catholiques en Terre Sainte. Leur consultation est aisée, grâce aux différentes tables qui les accompagnent. La *Biblioteca* peut se louer, à juste titre, de la collaboration du P Lemmens. J. SIMON.

80. — * J. BURLET. *Le culte de Dieu, de la Sainte Vierge et des saints en Savoie avant la Révolution.* Chambéry, Librairie Catholique, 1916, in-8°, 351 pp., carte.

Il serait à souhaiter que tous les diocèses fussent l'objet d'une étude du genre de celle que M. l'abbé J. Burlet vient de consacrer aux diocèses de la Savoie. La répartition des patronages, les noms des saints honorés dans les églises, la possession de leurs reliques, la célébration des fêtes ne sont pas des sujets de statistique sans portée. Le hasard ne préside pas à la formation du sanctoral d'une église. Celui-ci se constitue sous des influences qu'il est intéressant de démêler, et parmi lesquelles on retrouve parfois des événements historiques importants. Ce qui rend surtout stériles les recherches entreprises sur ce terrain, c'est qu'on néglige la chronologie. M. B. a compris qu'il importait de noter la date de la première apparition dans l'histoire d'une fête ou d'un patronage, et c'est à la précision de ses recherches sur ce point que l'on doit de pouvoir tirer parti des matériaux considérables ramassés dans son ouvrage. L'auteur distingue fort bien les causes générales et particulières qui influent sur l'introduction du culte d'un saint dans un diocèse. Parmi ces dernières il faut noter l'action des ordres religieux qui apportent chacun quelques-unes des dévotions qui leur sont chères. Cluny, Cîteaux, la Chartreuse, les ordres mendiants ont tous laissé leur empreinte sur le calendrier de la Savoie. Les saints locaux ou à culte restreint sont particulièrement intéressants. On cite dans le diocèse de Genève les saints ermites Germain, Gingolph, Imier, Jeore et Ruph de Talloires, Guérin ou Garin, abbé de Saint-Jean d'Aulph, S. Sigismond. En Maurienne : les saints Avre, Ayrald, S. Aymon d'Urtière, S. Benezet, S. Gontran. Dans la Tarentaise : Ste Bernarde, tertiaire de S. François, S. Jacques de Tarentaise, S. Ours d'Aoste. Dans le décanat de Savoie : S. Hugues, S. Concord. Dans le Pe-

tit Bugey : la Be Philippe de Chantemilan, S. Bonnet ; et dans toute la Savoie : S. Théodule et S. Bernard de Menthon, respectivement patrons de 40 et de 50 paroisses et confréries. Dans le relevé du nombre des patronages, S. Jean Baptiste figure avec 48 paroisses et 109 chapelles ; S. Pierre avec 72 paroisses et 96 chapelles ; S. Maurice avec 65 paroisses et 41 chapelles ; Ste Anne avec 79 chapelles, Ste Catherine avec 103 chapelles, S. Martin avec 42 paroisses et 63 chapelles. S. Antoine l'ermite, patron de 6 paroisses, est titulaire de 180 chapelles ; S. Sébastien de 10 paroisses et de 174 chapelles ; S. Roch de 93 chapelles. Dans le langage populaire certains noms de saints ont été étrangement défigurés. On reconnaît sans trop de difficulté S. Hippolyte dans San-Polto. Offenge ne fait pas songer immédiatement à Euphémie dont il est la transformation. Audat est Adauctus. On recueillera beaucoup d'autres détails curieux dans le livre de M. B. où sont utilisés d'excellents matériaux, et dont la disposition est éminemment pratique. Rien de plus aisé que de s'y retrouver. Un dépouillement des plus anciens calendriers en usage dans la Savoie (p. 258) rendra les plus grands services.

H. D.

81. — * Johannes Hofer C. SS. R. *Der heilige Klemens Maria Hofbauer. Ein Lebensbild.* Freiburg i. B., Herder, 1921, in-8°, xxiii-461 pp., portrait.

Le R. P. Hofer a élevé un beau monument à la mémoire de S. Clément Hofbauer. Le personnage du saint ressort d'une façon très vivante et très concrète. D'ailleurs cette existence si mouvementée, continuellement mêlée aux événements d'une époque non moins mouvementée, se prêtait à un récit pittoresque et attachant. L'ardent rédemptoriste n'est pas un de ces saints éthérés qui semblent faits d'une autre chair que la nôtre et planer dans un autre monde. C'est un homme comme nous, aux prises comme nous avec mille difficultés, sensible comme nous à l'épreuve. Le biographe ne cherche pas à dissimuler les côtés humains de son héros. Tempérament ardent, Clément Hofbauer ne supputait peut-être pas toujours assez les possibilités d'une entreprise avant de s'y lancer ; caractère franc, il ne s'entendait guère à envelopper sa pensée de formules adoucies. Le P. H. n'exagère pas le rôle, certes très important, joué par le serviteur de Dieu. Au contraire, il sait ramener à de justes proportions certaines appréciations excessives portées par

de précédents biographes. Pas d'exclamations, pas de cris d'admiration, guère de réflexions pieuses au cours du livre. La sainteté du personnage n'en ressort que plus saisissante des faits eux-mêmes. Son zèle apostolique, sa confiance en Dieu, son esprit éminemment surnaturel, sa charité délicate, son parfait désintéressement éclatent à chaque page et produisent sur le lecteur une impression profonde et bienfaisante.

L'histoire de S. Clément Hofbauer, telle que la raconte le P. H., est en même temps l'histoire de la famille transalpine des rédemptoristes. Étendre sa congrégation au delà des limites de l'Italie, l'introduire et lui faire prendre racine dans l'Europe centrale, tel fut le but principal auquel Hofbauer consacra sa vie. Ses efforts réitérés pour ouvrir des maisons en Autriche, en Pologne, en Suisse, en Bavière, se butèrent constamment à des obstacles insurmontables ; au point que son histoire se réduit presque à une succession d'échecs. Ces échecs ne parvinrent d'ailleurs pas à décourager son zèle. A peine éconduit en un endroit, il entamait des négociations en un autre. Tant de persévérance devait obtenir finalement sa récompense. Le saint vécut juste assez pour en voir l'aurore. Le jour même où son âme quitta cette terre, un décret impérial accordait à sa congrégation, avec la reconnaissance légale, le droit de vivre et la possibilité de se propager dans l'empire. A vrai dire, lorsqu'au lendemain de sa profession religieuse il débarquait plein d'ardeur à Vienne, le moment était mal choisi pour ouvrir en Autriche de nouvelles maisons religieuses et y implanter une congrégation naissante : Joseph II était précisément occupé à fermer les couvents anciens. Vite convaincu que l'empire n'offrait pas pour le moment de terrain propice à ses projets, le jeune apôtre alla fixer sa première résidence à Varsovie. La population polonaise reçut d'abord froidement ce religieux allemand. Mais dès qu'il se fut fait entendre en chaire, sa parole simple, vibrante et apostolique, contrastant si fort avec la prédication apprêtée et froide d'un clergé en général peu zélé, attira la foule en l'église Saint-Bennon, qui désormais ne désemplit plus. Il y organisa alors ce qu'on appela « la mission perpétuelle » ; véritable gageure au regard de nos mœurs modernes : deux messes chantées, un office du soir et cinq sermons par jour, toute l'année durant, — et l'église comble à chaque exercice ! Mais une maison ne suffisait pas au zèle de l'apôtre. De Varsovie il se

met à voyager à travers l'Europe, en quête d'un endroit propice et d'un gouvernement favorable à d'autres fondations. A force de négociations et d'énergie, il créa ainsi les résidences de Jestetten près de Schaffhouse (1803), de Triberg (1805), de Babenhausen (1805), de Sankt Luzi près de Coire (1806), qui ne subsistèrent d'ailleurs chacune que deux ou trois ans. Saint-Bennon de Varsovie lui-même fut supprimé en 1808 par ordre de Napoléon, après vingt ans d'existence. Le saint se retira alors à Vienne. Là il reprit, dans de plus modestes proportions, son apostolat populaire. En même temps, il entretenait des relations avec la plus haute société. Ce n'est pas la partie la moins intéressante du livre du P. H. que celle où il dépeint les réunions intimes de l'humble religieux avec les sommités du mouvement romantique allemand, Frédéric et Dorothée Schlegel, les Veit, Frédéric von Klinkowström, Adam Müller et d'autres. Plusieurs de ces personnages lui durent leur conversion au catholicisme et menèrent sous sa direction une vie chrétienne intense. Il se forma aussi autour d'Hofbauer un groupe d'étudiants universitaires et bientôt s'affirma en ce milieu intellectuel une véritable renaissance religieuse. Durant le Congrès de Vienne, Hofbauer approcha les principaux membres catholiques de l'assemblée. Sans s'immiscer jamais dans aucune intrigue politique, il ne ménagea pas ses exhortations et ses conseils à ceux qui étaient appelés à défendre devant le congrès les droits de l'Église.

Comme bien l'on pense, l'activité déployée par le religieux et surtout le succès de cette activité et le prestige qui lui en revenait, lui suscitèrent bien des difficultés et des oppositions. De la part des gouvernements d'abord, tout imbus des principes du joséphisme et du philosophisme. Continuellement Hofbauer était surveillé par leurs agents ; ils épiaient ses démarches, comptaient le nombre de visites qu'il rendait à ses amis, tenaient note des passages suspects de ses sermons ; si bien que l'une des principales sources pour écrire cette vie de saint est fournie par les rapports de police. L'opposition lui venait aussi de la part de certains membres du clergé contaminés par la philosophie régnante et partisans de l'église d'État, tel le vicaire général, du diocèse de Constance, Ignace-Henri de Wessenberg. Plus pénibles, quoique passagères, furent les divergences de vues qui se manifestèrent entre le religieux et tel de ses confrères, ou les malentendus qui faillirent lui aliéner le supérieur général de l'or-

dre. Dans la situation exceptionnelle où il se trouvait, le saint avait dû accommoder certains points de la règle aux nécessités présentes, et, à la fin de sa vie surtout, l'étroite surveillance de la police lui rendait presque impossible la correspondance avec ses supérieurs résidant à l'étranger. De là des soupçons : on lui imputa l'intention de s'affranchir de l'autorité du général et de constituer la partie transalpine de la congrégation en congrégation distincte. Ces nuages se dissipèrent heureusement et toujours l'innocence du saint finit par être reconnue par son supérieur. R. L.

82. — * *Cultores martyrum. Bulletin de l'Œuvre des martyrs de la Révolution.* Tours. Tomes I (1916) à IV (1921).

83. — * *Les Actes des martyrs et des confesseurs de la foi pendant la Révolution (1791-1801).* Tours, Mame, 1916-1920, 2 vol. in-8°, 420, 256 pp.

Les titres abrégés des deux publications que nous venons de citer ont parfois fait croire qu'elles étaient consacrées à la gloire des anciens martyrs. On voit qu'il s'agit de conserver la mémoire des prêtres et des fidèles morts pour la foi durant la Révolution française. Une société s'est formée dans ce dessein à Tours. Elle s'applique à rechercher et à étudier les traditions et les écrits concernant ces martyrs et à obtenir de l'autorité ecclésiastique l'autorisation de les honorer. Le Bulletin publie des informations diverses concernant le mouvement et les résultats de l'œuvre ; les *Actes* donnent le texte des dossiers. Nous avons sous les yeux les Actes de Jean Rétrif, vicaire à Tours, de Jean-Jacques d'Advisard, vicaire général de Tours, de Dom Henri de Noyelle, bénédictin de Saint-Florent de Saumur, de Pierre Rué, vicaire de Bourgueil, de Clément Briche, prêtre, de René Guérin, laboureur, des martyrs de Saint-Chinian. Il s'y ajoute des mémoires, comme celui de l'abbé Brette sur la persécution en Touraine, et la liste, d'après les archives Vaticanes, des ecclésiastiques exilés recueillis dans les États pontificaux. Ces documents, publiés sous la direction de M. l'abbé Audard, sont très importants pour l'histoire religieuse de l'époque, et indispensables pour atteindre le but spécial poursuivi par les *cultores.* Beaucoup de victimes de la Révolution ont fait une fin pieuse et sont morts héroïquement. Ce sont des martyrs dans le sens large du mot. Mais pour leur donner rang dans le *martyrum candidatus exer-*

citus, il faut autre chose, et le glorieux titre que l'on ambitionne pour eux n'est accordé qu'après une procédure minutieuse et sur preuves. Évidemment, les procès qu'on se propose d'engager n'aboutiront pas tous. La publication des relations qui forment la collection des *Actes* n'en aura pas moins son utilité. Il est difficile de trouver une lecture plus émouvante et plus édifiante à la fois. H. D.

84. — * Lucien Misermont. *Les bienheureuses Filles de la Charité d'Arras*. 4e éd. Paris, Gabalda, 1920, in-12, xii-232 pp. (= *Les Saints*).

Le 13 juin 1920, Rome fêtait la béatification de sœur Marie-Madeleine Fontaine et de ses trois compagnes mortes, le 8 messidor 1794, sur l'échafaud dressé à Cambrai par Joseph Lebon, l'apostat tristement célèbre. Les Filles de la Charité d'Arras furent ses dernières victimes à Cambrai, car subitement il venait d'être accusé lui-même devant la Convention, et Robespierre allait l'entraîner dans sa chute. Le crime impardonnable des quatre religieuses était leur refus tenace de prêter le serment de Liberté-Égalité. Malgré cet incivisme formel, elles n'avaient pas été incarcérées dès le début de la Terreur, car elles étaient indispensables au service des malades. C'est en février 1794 qu'elles furent expulsées de leur couvent et jetées en prison. Leur histoire, qui ressemble dès lors à celle de milliers d'autres victimes de la Révolution, ne se distingue que par des traits de charité délicate et d'abnégation surnaturelle. Elle fut brève. Le 25 juin 1794, Joseph Lebon ordonnait le transfert à Cambrai des quatre religieuses et leur comparution immédiate devant le tribunal révolutionnaire. Le lendemain, la sentence de mort inévitable était déjà exécutée.

M. L. Misermont, prêtre de la Mission, écrivit en 1900 l'histoire des Filles de la Charité d'Arras et fut vice-postulateur de leur cause. La Vie qu'il fait paraître dans la collection *Les Saints* est une 3e édition de cet ouvrage. L'appareil critique, notes et documents qui servaient d'appendices au récit publié en 1900, n'a pu trouver place dans ce cadre plus restreint. Des coupures ont été faites au profit de l'unité du récit. De l'inédit s'est ajouté : l'histoire de chacune des religieuses avant 1789 et une étude plus soignée de certains points controversés. La discussion sur le serment de Liberté-Égalité a été l'objet d'une révision attentive.

Au sujet de ce serment, une vive polémique avait éclaté à Paris en 1917, pendant que Rome procédait aux travaux de la cause des Filles de la Charité. Celles-ci avaient été mises à mort pour avoir refusé obstinément de prononcer le serment de loyauté civique imposé aux clercs et aux religieux. Mais avaient-elles cru voir une obligation de conscience en une matière que des prêtres sages et pieux avaient jugée indifférente? La portée du serment dépassait-elle l'ordre civil et politique? Et le pape avait-il jamais interdit formellement de le prêter? La controverse fit prolonger les travaux des Congrégations romaines préparatoires. Finalement il fut établi qu'il y avait eu, pour tout religieux, obligation grave de s'abstenir du serment : le sens en était équivoque, et le gouvernement révolutionnaire se refusant à déclarer officiellement l'acception des termes, Pie VI avait, à plusieurs reprises, manifesté clairement sa désapprobation. Les arguments apportés de part et d'autre et les conclusions approuvées par Rome sont résumées avec clarté par M. M. dans un chapitre spécial. L'histoire des bienheureuses s'appuie sur des documents authentiques. Mais M.M. n'a pas cru nécessaire de soumettre à une nouvelle critique certains faits, notamment la « prophétie » des bienheureuses. Pendant les adieux à Mme Cartier, bienfaitrice des Filles de la Charité, emprisonnée à Arras avec ses quatre filles, sœur Fontaine, mandée subitement à Cambrai par Lebon, avait répété plusieurs fois ces paroles rassurantes : « Consolez-vous, nous serons les dernières victimes. » Le convoi de prisonniers dont faisaient partie les religieuses dépassa en chemin une autre voiture de concitoyens cités également à la barre du tribunal de Cambrai. A un groupe de dames de ce deuxième convoi, la religieuse redit les mêmes paroles de consolation. Elle les répéta encore au peuple de Cambrai à plus d'une reprise et une dernière fois sur l'échafaud. Or effectivement la sentence de mort des religieuses fut la dernière portée par le tribunal de Cambrai. La tradition attribue à ces paroles de sœur Fontaine la valeur d'une véritable prophétie. Les pages que M. M. intitule « Discussion critique » prouvent que ces paroles ont été, de fait, prononcées par la bienheureuse et que les événements de Cambrai du moins n'ont pas démenti sa prédiction. Mais elles n'en justifient pas avec une rigueur satisfaisante le caractère prophétique. Suffit-il, en effet, comme argumentation, après avoir seulement signalé dans le récit l'« accent convaincu » de sœur Fontaine, de démontrer

qu'elle ignorait la motion adressée, la veille, à la Convention contre Joseph Lebon? Rien ne prévient l'objection qui revêt autant de vraisemblance et ne violente pas l'interprétation des faits : ce furent de simples paroles de consolation adressées par une âme oublieuse d'elle-même à des cœurs éplorés, que l'imagination pieuse, frappée par une coïncidence, n'a pas pu s'empêcher de traduire en paroles de prophétie. J. SIMON.

85. — * J. LORIDAN. *Les bienheureuses Ursulines de Valenciennes.* 2e éd. Paris, Gabalda, 1920, in-12, 208 pp. (= *Les Saints).*

Le même jour que les Filles de la Charité d'Arras, onze autres religieuses du diocèse de Cambrai, dont la cause avait été instruite parallèlement, furent inscrites au nombre des bienheureuses : les Ursulines de Valenciennes, montées sur l'échafaud quatre mois après les bienheureuses d'Arras, alors que la chute de Robespierre et la réaction thermidorienne semblait marquer la fin de la Terreur. Les deux dernières années de leur vie religieuse avaient été profondément troublées par les décrets persécuteurs de la Convention mais aussi par les vicissitudes des armées françaises à la frontière du Nord. Expulsées de leur couvent et de leur école, en septembre 1792, mais résolues à continuer leur vie fervente en commun, les Ursulines de Valenciennes se réfugient de l'autre côté de la frontière auprès de leurs sœurs de Mons. La paix du cloître retrouvé est éphémère : les Français envahissent la Belgique et les religieuses doivent subir de nouveau leurs vexations. Quelques mois après, Mons est reconquis par les armées impériales, Valenciennes même capitule, et les Ursulines hospitalisées à Mons depuis plus d'une année peuvent rentrer dans leur couvent et reprendre l'apostolat de la jeunesse. Deux Brigittines et une Clarisse Urbaniste, dont les couvents n'ont pu se rétablir à Valenciennes, sont admises à partager leur vie commune : toutes trois seront aussi du nombre des martyrs. Les armées de la Convention, refoulant les Autrichiens, viennent à leur tour assiéger les forteresses de la frontière et Valenciennes est forcé de se rendre. Les prêtres et les religieux qui n'ont pas fui à l'entrée des Français ne croient pas devoir craindre des mesures terroristes, car le règne de Robespierre a pris fin. Mais le conventionnel Lacoste s'acharne à prolonger la Terreur : dès les premiers jours de sa dictature les prisons regorgent de « fanatiques ». Les Ursulines sont incarcérées et leur couvent transfor-

mé en maison d'arrêt. Usant de ses pouvoirs discrétionnaires, Lacoste institue une cour martiale, fait juger et fusiller les émigrés pris les armes à la main, puis, à l'insu de la Convention, attrait devant cette même Commission militaire les autres émigrés. De leur nombre sont les Ursulines. Le 17 octobre 1794, cinq d'entre elles sont condamnées et exécutées ; les six autres, le 23 octobre. La mort les a trouvées calmes, confiantes et heureuses de consommer le sacrifice de leur vie.

Le motif de leur condamnation paraît être, à première vue, un délit politique. Les Ursulines « se sont rendues coupables du crime d'émigration » et « au mépris des lois, elles sont venues exercer, sous la protection de l'ennemi, des fonctions qui leur avaient été interdites. » Mais de ces deux chefs d'accusation, le premier n'est qu'un prétexte. Les Ursulines n'étaient pas des émigrées : elles avaient été expulsées de leur cloître ; elles s'étaient rendues à la frontière munies d'un sauf-conduit municipal ; elles n'avaient cherché à Mons qu'un toit et des moyens de subsistance ; leurs noms ne figuraient d'ailleurs sur aucune liste d'émigrés. Le véritable motif de la sentence de mort fut leur zèle à enseigner la religion catholique, comme le déclara courageusement devant la Commission militaire la supérieure de leur communauté.

Par ses études précédentes sur le passé de Valenciennes et sur les Ursulines de Flandre, et par son rôle de vice-postulateur de la cause des onze bienheureuses, M. J. Loridan était désigné pour retracer leur vie. Il s'est acquitté de sa tâche avec talent. Les documents relatifs à l'histoire de ces religieuses perdues dans la foule des victimes de la révolution ont été recherchés consciencieusement. Mais bon nombre de pièces d'archives et d'écrits de l'époque ont disparu. C'est le cas des procès-verbaux des séances tenues par la Commission militaire de Valenciennes ; seul le registre de ses sentences a été conservé. Dans l'appendice de son livre, M. L. nous indique les quelques sources particulières auxquelles il a pu puiser avec confiance. La plus sûre est la relation manuscrite des événements survenus dans la communauté de Valenciennes jusqu'en 1801. M. L. a fait preuve de probité également dans son récit : il ne tait pas les moments de défaillance de quelques Ursulines devant l'imminence du danger. Le milieu historique est évoqué en pleine lumière. Le ton de la narration est simple, alerte et traduit, aux passages douloureux, une émotion discrète.

J. SIMON.

86. — * [I. Costetti]. *La voce del provosto santo e del latinista esimio negli scritti di Stefano Antonio Morcelli.* Brescia, Scuola tip. dei Figli di Maria Imm., 1920, in-8°, xxxx-354 pp.

L'illustre érudit à qui nous devons le *Calendarium ecclesiae Cptanae,* l'*Africa Christiana,* les œuvres de S. Grégoire d'Agrigente, et d'importants travaux épigraphiques, mourut à Chiari, petite ville de la province de Brescia, sa patrie, le 1er janvier 1821. Ses compatriotes n'ont pas voulu laisser passer inaperçu le centenaire de sa mort, et le petit livre du P. Costetti en est un souvenir. Morcelli passa ses dernières années à Chiari, en qualité de prévôt, et lorsqu'il demanda à Pie VII l'autorisation de rentrer dans la Compagnie de Jésus qui venait d'être rétablie, le pape n'accueillit sa demande qu'à condition qu'il ne quitterait pas la paroisse où il faisait le plus grand bien. En 1796 Chiari avait reçu du pape Pie VI le corps d'une martyre des Catacombes, une sainte Agape. L'archéologie chrétienne n'avait pas alors jeté sur la question des *corpi santi* la lumière qui nous obligerait aujourd'hui à vérifier les titres de cette sainte à la vénération publique. Morcelli, critique sévère et perspicace en épigraphie, ne songea pas à appliquer, dans un autre domaine, des principes que personne n'avait formulés jusque-là. Il ne songea qu'à célébrer dignement l'arrivée dans sa paroisse des reliques insignes envoyées de Rome, et dans un opuscule intitulé *Agapea sive dies festi Agapes martyris apud Clarenses,* d'une latinité exquise, dont le secret est perdu, il raconte les fêtes organisées à cette occasion. Après une courte biographie de Morcelli, le P. C. fait connaître, par des extraits de ses œuvres ascétiques et de ses œuvres littéraires, deux aspects divers de son activité, le zèle de l'apôtre et l'habileté consommée du latiniste. Les mérites de l'érudit — ils sont considérables — auraient pu être rappelés un peu plus longuement à l'occasion du centenaire. H. D.

87. — * Mons. Carlo Salotti. *I martiri dell'Uganda.* Storia documentata. Roma, Tip. romana, 1921, in-8°, 225 pp., illustrations.

88. — * Matthias Hallfell. *Uganda. Eine Edelfrucht am Missionsbaum der katholischen Kirche.* Freiburg i. Br., Herder, 1921, in-8°, viii-230 pp., frontispice, carte.

Née en 1879 du zèle d'apôtres choisis, tel Mgr Livinhac, récemment décédé, la mission de l'Ouganda dut traverser, après six années

de paix prospère, une longue crise angoissante coupée seulement de quelques accalmies ; mais elle résista même aux supplices, et depuis 1892 elle s'est développée au delà des espérances. L'épreuve la plus critique fut la persécution de 1885-1887 ordonnée par Muanga, despote luxurieux et capricieux, qui à cette époque croyait voir dans la religion importée par des Européens un danger politique imminent. Vingt-deux victimes de cette persécution religieuse ont été béatifiées le 6 juin 1920.

Mgr Charles Salotti avait sous la main des documents suffisants pour écrire une histoire détaillée de ces bienheureux, car en 1912 il avait plaidé leur cause devant la S. Congrégation des Rites. Il s'est proposé de faire œuvre d'apôtre surtout auprès de la jeunesse, et lui dédie ces pages que traverse un souffle d'éloquence enthousiaste L'histoire de l'Ouganda, dans ses grands traits, est racontée avec une accent d'admiration pieuse et ardente. Le récit s'ouvre par un long panégyrique de l'initiateur fécond des missions africaines, le cardinal Lavigerie, et se ferme sur un hymne à la victoire des martyrs. Mais plus précise et détaillée est l'histoire de la persécution sanglante de Muanga. Le sacrifice de chacun des bienheureux est retracé avec ses circonstances tragiques. Deux néophytes que leur fonction mettait en vue ont enduré des supplices raffinés. Charles Lwanga, page d'élite du roi, fut lentement consumé par le feu ; Matthias Murumba, ancien juge du pays, fut atrocement mutilé avant d'être abandonné à la mort. Durant tout son récit, Mgr S. s'est efforcé de respecter la vérité historique. Mais présentés par lui sur un ton d'admiration exaltée, tout néophyte paraît être un chrétien de race, et tout apôtre, un héros d'épopée.

Mgr S. a composé avec foi et amour l'histoire édifiante des vingt-deux martyrs. Le P. Matthias Hallfell a choisi un sujet plus vaste : l'historique détaillé de la mission de l'Ouganda et les particularités de la méthode d'évangélisation adoptée par les Pères Blancs. Le premier livre relate avec précision les phases de l'extension du catholicisme dans l'Ouganda. Le milieu géographique, les coutumes religieuses et politiques des Baganda avant l'arrivée de la première caravane des Pères Blancs sont détaillées sobrement. Le cadre historique de l'Afrique centrale est retracé avec netteté, ce qui importe grandement, car les variations d'attitude de Muanga à l'égard des chrétiens indigènes et des missionnaires catholiques ne s'expliquent que par le jeu constant

des événements politiques : prépondérance temporaire de l'influence musulmane, luttes contre les peuplades voisines, révolutions internes, extension de l'empire colonial anglais. L'histoire de l'évangélisation de l'Ouganda s'étend jusqu'au conflit mondial dont les répercussions fâcheuses étaient inévitables. Cette dernière épreuve a permis d'apprécier les ressources propres de la mission : grâce à la générosité des Baganda et à l'appoint des premiers prêtres et des religieuses indigènes, l'Ouganda catholique commence, modestement, il est vrai, à se suffire à lui-même. La documentation du P. H. est abondante. Aussi sommes-nous étonnés de ne pas voir figurer dans la table des sources le procès de béatification des vingt-deux martyrs, et de ne pas entendre un récit plus circonstancié de la persécution religieuse de Muanga. Le second livre détaille clairement l'organisation religieuse de la mission, notamment les règles de vie apostolique dictées aux Pères Blancs par le cardinal Lavigerie, la formation spéciale et l'emploi des catéchistes, l'instruction religieuse des catéchumènes et des néophytes, la constitution des familles chrétiennes, l'apostolat eucharistique. Le dernier chapitre est réservé à l'organisation économique. D'un intérêt spécial sont les pages consacrées à l'œuvre du clergé indigène. La valeur du système d'évangélisation appliqué à l'Ouganda par les Pères Blancs se démontre par l'importance incontestable des résultats acquis. L'historique de la mission retracé par le P. H. et l'exposé de son organisation se caractérisent par la précision et la méthode. J. Simon.

89. — * B. H. Streeter and A. J. Appasamy. *The Sadhu. A study in Mysticism and practical Religion.* London, Macmillan et C°, 1922, in-8°, xv-264 pp., portrait.

90. — * Arthur Parker. *Sadhu Sundar Singh called of God.* London, Christian Literature Society for India, s. a., in-8°, xvi-144 pp., portrait.

91. — * Sadhu Sundar Singh. *At the Master's Feet* translated from the Urdu by Rev. Arthur and Mrs Parker. London, ibid., [1922], in-8°, 75 pp.

92. — L. de Grandmaison. *Le Sadhu Sundar Singh et le problème de la sainteté hors de l'Église catholique,* dans *Recherches de Science Religieuse,* t. XIII (1922), p. 1-29.

93. — H. Delehaye. *Greek Neo-Martyrs,* dans *The Constructive Quarterly,* t. IX (1921), p. 801-712.

Le problème de la sainteté et des grâces surnaturelles hors de l'Église catholique, dont on se préoccupait déjà dans les premiers siècles, se pose de nos jours plus fréquemment à mesure que les horizons s'étendent et que des faits nouveaux viennent s'ajouter à ceux que nous savions. Tout récemment il s'est encore une fois imposé à l'attention, à propos d'une personnalité remarquable, chrétien baptisé, mais n'appartenant à aucune Église, menant une vie édifiante et austère, exerçant un apostolat souvent périlleux, soutenu par des faveurs spirituelles que nous n'avons pas le droit de révoquer en doute. Les deux biographies de Sundar Singh, la première surtout, ont été précédées d'enquêtes sérieusement contrôlées et méritent confiance. Sundar Singh est un indien de la race des Sikhs, né en 1889 et appartenant à une famille riche. Élevé dans la religion du pays, il fut d'abord très hostile au christianisme. La crise religieuse qu'il traversa, et qui faillit aboutir au suicide, se dénoua d'une façon merveilleuse. Avant d'en finir avec la vie (il avait résolu de se jeter sous les roues du train qui devait passer à 5 heures du matin) il se mit à prier, demandant à Dieu de lui montrer la voie droite. « A quatre heures et demie du matin, raconte-il lui-même, je vis quelque chose dont je n'avais aucune idée auparavant. Dans la chambre où je priais, je vis une grande lumière. Je pensai que c'était un incendie ; je regardai tout autour mais ne pus rien trouver. Alors la pensée me vint que ce pouvait être une réponse que Dieu m'envoyait. Alors, comme je priais et regardais dans la lumière, je vis la forme du Seigneur Jésus-Christ. Il avait une telle apparence de gloire et d'amour ! Si c'eût été quelque incarnation (de divinité) hindoue, je me fusse prosterné devant elle. Mais c'était le Seigneur Jésus-Christ que j'avais insulté peu de jours auparavant. Je sentais qu'une telle vision ne pouvait venir de ma propre imagination. J'entendis une voix disant, en langue hindoustanie : « Combien de temps me persécuterez-vous ? Je suis venu vous sauver ; vous priez pour connaître le voie droite. Pourquoi ne la prenez-vous pas ? » La pensée me vint alors : « Jésus-Christ n'est pas mort, il est vivant et ce doit être lui ! » Ainsi je tombai à ses pieds et j'obtins cette merveilleuse paix que je n'avais pu trouver nulle part ailleurs. C'était la joie que je désirais d'obtenir. C'était le ciel. Quand je me levai, la vision avait disparu entièrement ; mais bien que la vision ait disparu, la paix et la joie me sont toujours restées depuis. »

Sundar Singh se fit baptiser à Simla dans l'église anglicane. Il se décida à mener l'existence d'un sadhu, c'est-à-dire d'un homme voué à la vie religieuse comme les Sanyassi, sans autre ressource que la charité publique. Il se mit à prêcher ; et en 1908 il pénétra dans l'inaccessible Tibet. Revenu de cette première expédition, il voulut imiter le Christ par un jeûne absolu de quarante jours. Cette expérience faillit lui coûter la vie. Mais il eut alors de nombreuses visions, et se sentit débarrassé de ses tentations, et son union avec le Christ lui devint plus constante. Dans une nouvelle tentative de mission au Tibet, il fut tourmenté pour sa foi et jeté, pour y mourir, dans une fosse infecte, d'où il fut tiré miraculeusement. Expulsé du Tibet, il continua ailleurs ses tournées apostoliques. Nous n'exposerons pas ici la doctrine du Sadhu, puisée surtout dans le Nouveau Testament, dans l'Imitation, dans l'exemple de S. François d'Assise, et dans son expérience personnelle. Le petit livre qu'il a intitulé «Aux pieds du Maître» en résume les principaux points. C'est un christianisme, très sincère à la vérité, mais incomplet et très individualiste.

A cette occasion le P. de Grandmaison rappelle quelle fut en ces matières l'opinion de plusieurs Pères de l'Église, et des théologiens. Parmi les fidèles appartenant aux églises séparées et même parmi les infidèles, il y a, on ne peut le nier, des amis de Dieu. En proportion surtout des secours spirituels qui sont à leur portée, et auxquels ils auront recours, ils seront l'objet des faveurs divines, et la pratique des vertus héroïques ne leur est pas impossible. Pourvu que le miracle ne soit pas appelé en témoignage de l'erreur, et ne serve à autoriser l'ensemble d'un système doctrinal « lacunaire et en partie erroné, » on conçoit que Dieu s'en serve « pour recommander des biens qui viennent de lui. » C'est, aux termes près, la pensée de S. Thomas (*De Potentia*, Q. VI, a. 5, ad 5). Il n'y a pas plus de difficulté à admettre en faveur de ceux qui aiment Dieu sincèrement, en dehors de l'Église, la distribution des dons d'ordre intérieur et à retrouver chez eux les grâces mystiques, la sainteté, le martyre. Ces saints, ces martyrs, l'Église catholique ne les reconnaît pas canoniquement. Mais qui oserait méconnaître leur mérite?

Dans un article, qui n'est que le résumé succinct d'une conférence, nous avons essayé de dire ce qu'il faut penser d'une catégorie très nombreuse de martyrs, qui ont vécu en dehors de la commu-

nion catholique, et qui ont héroïquement payé de leur vie leur attachement à la foi du Christ. La mort de ces victimes du fanatisme Turc a fait l'objet de nombreuses relations, de valeur très inégale, mais dont plusieurs se lisent, comme nos *Acta martyrum*, avec une religieuse émotion. On ne voit pas ce qui manque à ces héros pour être de vrais martyrs. Ils ne sont pas morts pour les subtilités et les erreurs de leurs théologiens, dont ils n'ont sans doute pas soupçonné l'existence ; c'est pour les vérités qui sont l'essence de notre foi, et pour lesquelles ont combattu les plus illustres martyrs des premiers siècles. H. D.

94. — * Ioannes Ricci O. F. M. *Acta Martyrum Sinensium anno 1900 in prov. San-Si occisorum historice collecta ex ore testium singulis in locis ubi martyres occubuere.* Relatio ex officio ex parte Ordinis Fratrum Minorum. Quaracchi, Tip. Collegii S. Bonaventurae, 1911, in-8°, 753 pp.

Le R. P. Ricci avait déjà précédemment consacré une étude [1] aux victimes de la persécution des Boxers de 1900. Depuis lors, il a parcouru lui-même la province de San-si, la plus éprouvée, et a recueilli sur place, de la bouche de 350 témoins oculaires, le récit des supplices endurés par les martyrs et de leur conduite intrépide devant les bourreaux. Cette longue et minutieuse enquête a permis à l'auteur de rédiger une relation complète et précise de ces tragiques événements tels qu'ils se sont déroulés en chaque endroit. On trouvera dans cet important travail les notices biographiques de plus de 1500 martyrs appartenant au seul vicariat du San-si septentrional. On sait que la cause de béatification des martyrs chinois est introduite auprès le la S. Congrégation des Rites. La consciencieuse étude du P. R. contribuera certainement à promouvoir cette cause, en vue de laquelle d'ailleurs elle a été entreprise. R. L.

[1] *Barbari e Triomfi,* ossia le vittime illustri del San-si in Cina nella persecuzione del 1900. Firenze, Barbera, 1910.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ABBOTT (T. K.) and GWYNN (E. J.) *Catalogue of the Irish Manuscripts in the Library of Trinity College, Dublin.* Dublin, Hodges, Figgis et C°., 1921, in-8°, xx-445 pp.

BRAUNSBERGER (Otto). *Beati Petri Canisii Societatis Iesu epistulae et acta.* Friburgi Brisgoviae, Herder, 1922, in-8°, LXXXVIII-905 pp.

BREMOND (Henri). *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours.* T. VI. *La conquête mystique.* Paris, Bloud et Gay, 1922, in-8°, VI-529 pp.

BROU (Alexandre). *Les Exercices spirituels de Saint Ignace de Loyola. Histoire et Psychologie.* Paris, Téqui, 1922, in-8°, XII-231 pp.

BURGER (G.) *Die Weissagung des sel. Bruders Hermann von Lehnin um das Jahr 1300 und Markgraf Otto VI. von Brandenburg.* Regensburg, Manz, 1922, in-8°, 116 pp.

BUTLER (Cuthbert). *Western Mysticism. The teaching of SS. Augustine, Gregory and Bernard on contemplation and the contemplative life.* London, Constable, 1922, in-8°, XIII-344 pp.

Canonizzazione (La) dei Santi Ignazio di Loiola e Francesco Saverio. Roma, 1922, in-4°, 150 pp.

CRUM (W. E.) and BELL (H. I.) *Coptica* consilio et impensis instituti Rask-Oerstediani edita, t. III. Hauniae, Gyldendalske Boghandel-Nordisk Forlag, 1922, in-8°, XIX-233 pp.

DEL MARMOL (B.) *Saint Albert de Louvain.* Paris, Lecoffre, 1922, in-12, XXIX-168 pp. (= *Les Saints*).

DOLAN (D. G.) O. S. B. *Sainte Gertrude. Sa vie intérieure.* Traduit par les moniales de l'abbaye de Sainte-Scholastique de Dourgne. Paris, Lethielleux, 1922, in-8°, IX-268 pp.

DUCLOS (Ad.) *De eerste eeuw van het Broederschap der zeven weedommen van Maria in Sint-Salvators te Brugge.* Brugge, L. De Plancke, 1922, in-8°, 147 pp.

Du Motey. *Saint Latuin, premier évêque de Séez, et son temps.* Alençon, Imprimerie Alençonnaise, 1921, in-8°, 42 pp.

Feder (Alfred). *Aus dem geistlichen Tagebuch des Hl. Ignatius von Loyola.* Regensburg, Kösel und Pustet, 1922, in-8°, vii-127 pp.

Farges (Albert). *Autour de notre livre : Les Phénomènes mystiques. Réponses aux objections de la Presse.* Paris, chez l'Auteur, 1921, in-8°, 106 pp.

Feltoe (Charles Lett). *Three Canterbury Kalendars.* London, Harrison and Sons, [1923], in-8°, 56 pp.

Fernhout (Ian). *De Martyrologi Hieronymiani fonte quod dicitur Martyrologium Syriacum.* La Haye, Wolters, 1922, in-8°, xv-152-76 pp.

Fouqueray (Henri) S. I. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France des origines à la suppression (1528-1762).* T. III. Époque de progrès (1604-1623). Paris, Bureaux des « Études », 1922, in-8°, xiii-648 pp.

Grossi Gondi (F.) *I Monumenti cristiani iconografici ed architettonici dei sei primi secoli.* Roma, Università Gregoriana, 1923, in-8°, xiv-464 pp.

Hoberg (Gottfried). *Katechismus der biblischen Hermeneutik.* Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, ix-42 pp.

Hoornaert (Rodolphe). *Sainte Térèse écrivain.* Bruges, Desclée, 1922, in-8°, xxix-562 pp.

Jaeger (Vernerus). *Gregorii Nysseni opera.* Volumen II. *Contra Eunomium libri.* Berolini, Weidmann, 1921, in-8°, lxxii-391 pp.

Kirch (Konrad). *Helden des Christentums.* I. Teil. 4 Mönchsgestalten. Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1922, in-8°, 244 pp.

Kjellman (Hilding). *La deuxième collection Anglo-Normande des Miracles de la Sainte Vierge et son original latin.* Paris, Champion, 1922, in-8°, cxxx-367 pp. (= *Arbeten utgifna med Understöd af Vilhelm Ekmans Universitetsfond.* Uppsala, 27.)

Lebensbeschreibungen der Heiligen Gottes auf alle Tage des Jahres mit heilsamen Lehrstücken versehen. Neu bearbeitet nach dem Werke von P. Matthäus Vogel S. I. Münster i. W., Aschendorffsche Buchhandlung, 1902, in-8°, xvi-695 pp., illustrations.

Lettere di S. Caterina da Siena vergine domenicana, con note del P. M. Lodovico Ferretti O. P. Vol. I et II. Siena, Tip. S. Caterina, 1918-1922, 2 vol. in-8°, xxx-430, 442 pp.

Mâle (Émile). *L'art religieux au XIIe siècle en France.* Étude sur les origines de l'iconographie du moyen âge. Paris, A. Colin, 1922, in-4°, iv-459 pp.

Masseron (Alexandre). *Sainte Catherine de Sienne.* Paris, Laurens, 1922, in-8°, 64 pp. (= *L'Art et les Saints*).

Missale Romanum ex decreto sacrosancti Concilii Tridentini restitutum, S. Pii V Pontificis Maximi jussu editum, aliorum Pontificum cura recognitum, a Pio X reformatum, SSmi D. N. Benedicti XV auctoritate vulgatum. Editio juxta Typicam Vaticanam. Taurinorum Augustae, P. Marietti, 1921, in-8°, lxvi-652-[208] pp.

Missale Romanum ex decreto sacrosancti Concilii Tridentini restitutum, S. Pii V Pontificis Maximi jussu editum, aliorum Pontificum cura recognitum, a Pio X reformatum et SS. D. N. Benedicti XV auctoritate vulgatum. Editio secunda. Taurinorum Augustae, P. Marietti, 1922, in-8°, cviii-832-[267] pp.

Officium Maioris Hebdomadae et octavae Paschae a Dominica in Palmis usque ad Sabbatum in Albis cum cantu iuxta ordinem breviarii, missalis et pontificalis romani. Editio I Taurinensis post typicam. Taurinorum Augustae, P. Marietti, 1923, in-8°, xi-924-34* pp.

Plummer (Charles). *Bethada náem nÉrenn. Lives of Irish Saints.* Oxford, Clarendon Press, 1922, 2 vol. in-8°, xliv-345, 404 pp.

Quentin (Dom Henri) O.S.B. *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate.* 1re Partie : Octateuque. Rome, Desclée, 1922, in-8°, xvi-520 pp. (= *Collectanea biblica latina*, Vol. VI).

Ristori (G. B.) et Faraoni (G.) *Notizie e documenti sulla vita di S. Filippo Neri.* Monza, Artigianelli, 1922, in-8°, 29 pp.

Sehling (E.) *Kirchenrecht.* Berlin, Vereinigung Wissenschaftlicher Verleger, 1922, in-8°, 119 pp.

Sempé (Louis). *Saint François de Sales. En souvenir du 3e centenaire de sa mort.* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1922, in-8°, 128 pp.

Soppa (W.) *Die diversa Capita unter den Schriften des heiligen Maximus Confessor in deutscher Bearbeitung und Quellenkri-*

tischer Beleuchtung. Dresden, Saxonia-Buchdruckerei, 1922, in-8°, 183 pp.

TABARI ('Ali). *The Book of religion and empire. A semi-official defence and exposition of Islām written by order at the court and with the assistance of the Caliph Mutawakkil (A. D. 847-861).* Translated with a critical apparatus from an apparently unique ms. in the John Rylands Library by A. MINGANA. Manchester, The University Press, 1922, in-8°, XXIV-174 pp.

WALBERG (E.) *La Vie de saint Thomas le martyr par Guernes de Pont-Sainte-Maxence. Poème historique du XIIe siècle (1172-1174).* Lund, Gleerup, 1922, in-8°, CLXXX-385 pp. (= *Acta reg. societatis humaniorum litterarum Lundensis,* V.)

WATRIGANT (Henri) S. I. *La méditation méthodique et l'école des Frères de la Vie commune.* Toulouse, 1922, in-8°, 22 pp. Extrait de la *Revue d'Ascétique et de Mystique,* t. III.

WATRIGANT (Henri) S. I. *La méditation méthodique et Jean Mauburnus.* Toulouse, 1923, in-8°, 17 pp. Extrait de la *Revue d'Ascétique et de Mystique,* t. IV.

Nous avons reçu de la Sacrée Congrégation des Rites les procès dont voici la liste :

Cameracen. Beatificationis seu declarationis martyrii venerabilium servarum Dei **Mariae Magdalenae Fontaine** et trium sociarum eius ex Instituto Puellarum charitatis necnon **Mariae Clotildis Angelae a S. Francisco Borgia** et decem sociarum eius ex ordine Monialium Ursulinarum de Valenciennes. *Positio super validitate processuum* (1911). *Altera positio super martyrio ac signis* (1916). *Novissima positio super martyrio ac signis* (1919). — Parisien. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Mariae Magdalenae Victoriae de Bengy** vice-comitissae **de Bonnault d'Houet** fundatricis Societatis Fidelium Sociarum Iesu. *Positio super introductione causae* (1916). *Positio super non cultu* (1917). — Romana seu Anagnina. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Mariae de Mattias** fundatricis Congregationis Sor. Pretiosissimi Sanguinis D. N. I. C. *Positio super fama in genere* (1911). — Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Mariae Rosae Carafa** e dynastis Traiecti ex Instituto Ancillarum Sacri Cordis Iesu civitatis Neapolitanae. *Positio super non cultu* (1908). — Parisien. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Mariae Theresiae Dubouché** fundatricis Congregationis Sor. ab Adoratione reparatrice. *Positio super introductione causae* (1909). — Leodien. Beatificationis et canoniza-

tionis servae Dei sororis **Mariae Theresiae Haze** fundatricis ac primae moderatricis congregationis Filiarum a Cruce. *Positio super introductione causae* (1911). *Positio super non cultu* (1914). — Sublaquen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei fr. **Mariani ab Arce Casali** laici professi Ordinis Minorum in recessu prope Civitellam. *Positio super validitate processuum* (1913). *Positio super virtutibus* (1917). — Valentina. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sor. **M. Michaelae a SS. Sacramento** fundatricis Congregationis Ancillarum SS. Sacramenti et caritatis. *Nova positio super virtutibus* (1919). — Baionen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Michaelis Garicoïts** sacerdotis fundatoris Congregationis Presbyterorum a SS. Corde Iesu. *Altera positio super virtutibus* (1915). *Novae animadversiones R. P. Promotoris fidei. Responsio. Summarium additionale* (1915). — Corisopiten. Ven. Servi Dei **Michaelis Le Nobletz** sacerdotis et missionnarii. *Positio super virtutibus* (Informatio ac Summarium) (1912). — Tropien. seu Nucerina Paganorum. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Michaelis Viti di Netta** sacerdotis professi e Congregatione S. Redemptoris. *Positio super non cultu* (1913). *Positio super fama in genere* (1916). — Andegaven. Beatificationis seu declarationis martyrii servi Dei **Natalis Pinot** parochi vici Louroux-Béconnais. *Positio super introductione causae* (1918). *Positio super non cultu* (1919). — Armacana. Beatificationis seu declarationis martyrii ven. servi Dei **Oliverii Plunket** primatis Hiberniae et archiepiscopi Armacani. *Altera positio super martyrio ac signis* (1917). — Neapolitana. Beatificationis ven. servi Dei **Paschalis Attardi** sacerdotis saecularis. *Positio super fama in genere* (1918). — Bergomen. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Paulae Elisabeth** (in) saeculo **Constantiae Cerioli** vid. **Buzecchi-Tassis** fundatricis ac primae moderatricis generalis Instituti sororum a S. Familia. *Positio super introductione causae* (1919). — Romana seu Ianuen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Paulae Frassinetti** fundatricis Congregationis sororum a sancta Dorothea. *Positio super fama in genere* (1917). — Aquen. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei sororis **Paulinae Aloisiae de Pinczon** institutricis congregationis sororum nostrae Dominae de Gratia a S. Thoma de Villanova nuncupatarum. *Positio super non cultu* (1916). — Chilen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei Fr. **Petri Bardesii** laici professi ordinis Minorum S. Francisci. *Nova positio super validitate processuum* (1912). — Surinamen. seu Buscoducen. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Petri Donders** sacerdotis professi e Congregatione SS. Redemptoris. *Positio super introductione causae* (1913). *Positio super non cultu* (1915). — Gratianopolitana seu Parisien. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Petri Iuliani Eymard** sacerdotis fundatoris Congregationis Presbyterorum et Congregationis Ancillarum SS. Sacramenti. *Positio super fama in genere* (1913). *Positio super validitate processuum* (1914). *Positio super virtutibus*, pars 1ª et 2ª (1917). *Nova positio super virtutibus* (1920).

LES ACTES DE S. MARCEL LE CENTURION

Malgré les difficultés sérieuses et en apparence insolubles qui se posent à propos des Actes de S. Marcel le centurion[1], *cette petite pièce est comptée généralement au nombre des Passions historiques, et avec raison. Malheureusement son texte nous est parvenu dans un état très peu satisfaisant, et l'on ne s'est pas assez préoccupé de l'améliorer. Tout récemment il a été réimprimé par Harnack et par Knopf, qui reproduisent l'édition défectueuse de Ruinart*[2]. *Celle-ci est faite d'après les textes de Baronius et de Surius, collationnés sur des manuscrits vaguement désignés comme appartenant à la bibliothèque de Colbert et à celle de l'abbaye de la Sauve-Majeure, dans le diocèse de Bordeaux. L'édition des* Acta Sanctorum *faite d'après les papiers posthumes du P. Remy De Buck n'est guère en progrès sur la précédente, et il y a lieu, semble-t-il, d'interroger à nouveau les témoins de la tradition.*

I

LES MANUSCRITS ET LES TEXTES

Commençons par constater que, dans l'état de nos connaissances, il serait téméraire de vouloir donner de la Passio Marcelli *une édition définitive. La majorité des manuscrits ne nous*

[1] *BHL.* 5253, 5254.

[2] HARNACK, *Militia Christi* (Tübingen, 1905), p. 117-19; R. KNOPF, *Ausgewählte Märtyreracten*, 2e Auflage (Tübingen, 1913), p. 78-79. Dans sa première édition, p. 82-84, Knopf s'était borné à transcrire Ruinart. Dans la seconde, je constate que le texte a été retouché, sans avertissement et par conjecture, en deux endroits : p. 78, l. 18, la phrase *introductoque Marcello ex centurionibus Astasianis* [*introduci*], *Anastasius Fortunatus praeses* [*ei*] *dixit*, a été rendue plus intelligible par la suppression des mots que nous avons mis entre parenthèses ; p. 79, l. 2, dans l'incise *prosequente Caecilio arva officialia*, le mot *arva* a été remplacé par *acta*.

est connue que par des copies ou des éditions insuffisantes, et il est à présumer que de nouvelles explorations dans les bibliothèques amèneront au grand jour des exemplaires jusqu'ici inaccessibles, qui permettront de mieux fixer le texte. Voici, pour le moment, les moyens dont nous disposons.

P = *Paris, bibliothèque Nationale, latin 17002, grand légendier ayant appartenu à l'abbaye de Moissac, écriture du Xe siècle. Fol. 114, à la date du 30 octobre :* Passio S. Marcelli martyris [1].

C = *Paris, bibliothèque Nationale, latin 3908 A, grand légendier, ancien* Colbertinus *776, écriture du XVe siècle. Fol. 166-166^v^, au 30 octobre :* Passio S. Marcelli [2]. *Beaucoup d'indices donnent à penser que c'est le manuscrit de Colbert dont s'est servi Ruinart. Les variantes que nous avons relevées sont les mêmes que celles de son édition. Il est vrai que l'introduction, comprenant le chapitre I et le commencement du chapitre II jusqu'à* Marcellum centurionem *(n. 1a de notre édition) manque à cet exemplaire, et que Ruinart ne note pas cette particularité. On peut admettre qu'il l'a oubliée.*

L = *Londres, British Museum, Arundel 91, légendier des mois de septembre à décembre, écriture du XIIe siècle. Fol. 173^v^-174, au 30 octobre :* Passio S. Marcelli. *Cet exemplaire, comme les trois suivants, comprend l'introduction.*

O = *Oxford, bibliothèque Bodléienne, Fell 4, fol. 59-59^v^. La Passion de S. Marcel le centurion suit immédiatement celle de S. Marcel pape, avec cette seule rubrique :* eodem die. *Je suis redevable d'une collation de ce texte à l'amabilité de M. F. Gambier-Parry, de la bibliothèque Bodléienne.*

K = *Londres, British Museum, Cotton, Nero E. I, grand légendier, divisé en deux volumes, écriture du XIe/XIIe siècle. La Passion de S. Marcel se trouve dans le premier volume, fol. 93, sans titre, avec la mention, dans la marge supérieure :* eodem die. *Cette date rappelle celle de la pièce précédente:* Passio S. Marcelli pape, XVIII kl. febr. *Les leçons de ce manuscrit sont presque mot pour mot celles de O.*

A = *Angers, bibliothèque de la ville, 807 (723), légendier écrit au XIIe siècle. Fol. 98 :* Passio S. Marcelli marty-

[1] *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 364.
[2] *Catal. Lat. Paris.*, t. I, p. 332.

ris [1]. *Notre confrère le P. P. Troussard a bien voulu copier pour nous ce texte.*

Q = *Paris, Sainte-Geneviève n. 556, grand légendier de Sainte-Marie de Gâtines, écriture du XII[e] siècle. Fol. 230:* Passio S. Marcelli [2]. *La feuille où commençait la pièce manque, et les premières lignes sont illisibles. Ce manuscrit est étroitement apparenté au précédent.*

S = *Surius,* De probatis Sanctorum historiis, *t. V (1580), p. 1080-81. C'est le même texte que celui de la première édition. Surius ne donne sur sa provenance que cette indication vague :* ut habetur in antiquis manuscriptis libris quibus antiquissima martyrologia consentiunt [3]. *Dans l'édition suivante (1618) il a adopté la version de Baronius :* ut ex antiquis manuscriptis eadem descripsit Caesar Baronius tomo 2 Annalium, quibus antiquissima martyrologia consentiunt.

B = *Baronius,* Annales ecclesiastici, *t. II (1594),* p. *700-702. Les Actes sont tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Oratoire :* quae apud nos habentur. *On ne le retrouve pas à la bibliothèque Vallicellane. Comme le constate l'historien, le texte est, à peu de chose près, celui de Surius. Malheureusement, il n'a pas été reproduit avec beaucoup de soin, et il s'y est glissé des éléments étrangers. Ainsi n. 3, la phrase :* mittitur sub custodia Marcellus centurio in Mauritaniam Tingitanam ad Aurelium Agricolaum *est évidemment un titre, écrit à la marge peut-être par Baronius lui-même et introduit par mégarde dans le récit. Surius, en 1618, ne s'en est pas aperçu.*

R = *Manuscrit de la Sauve-Majeure, qui n'est pas autrement désigné par Ruinart, et ne nous est connu que par les variantes qu'il a relevées.*

E = *Escurial, latin b. I. 4, grand légendier, écriture visigothique du XI[e] siècle [4]. Fol. 261-262 :* Passio S. Marcelli.

D = *Madrid, bibliothèque Nationale, 13017, faisant partie de la série des papiers du P. Buriel. Fol. 207-208 :* Passio

[1] *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France,* Départements, t. XXXI, p. 453-55.

[2] *Catalogue des manuscrits de Sainte-Geneviève,* t. I, p. 288

[3] C'est par erreur que les textes de Surius de 1574 et de 1580 sont précédés dans la *BHL.* de la rubrique *Mut(ato stilo).*

[4] G. Antolín, *Catálogo de los códices latinos de la Real biblioteca del Escorial,* t. I (Madrid, 1910), p. 108-128.

S.Marcelli. *En tête de la copie se lit la note suivante :* Ex codice Smaragdino Plut. 35, n. 6, et alio Smaragdino S. Iohan. Regum Plut. Y, n. 185. *Nous avons vainement cherché à identifier ces manuscrits tant à Tolède qu'à l'Escurial.*

F = *Bruxelles, bibliothèque Royale 8922, faisant partie des copies des anciens Bollandistes. Fol. 17 :* Passio Marcelli. *Voici la provenance de cette copie :* Ex codice ms. maioris formae perg. bibliothecae ecclesiae Toletanae Metrop. notato Sanctorale seu Historiae martyrum. *Ce manuscrit n'est plus à Tolède.*

G = *Bruxelles, bibliothèque Royale 8926, faisant partie de la même série. Fol. 147 :* Passio S. Marcelli. *Provenance :* Ex codice pergameno ligato in ligatura rubra, bibl. Reg. Madrit. ex scrinio Philosophi num. 9. *Manuscrit inconnu. La Passion de S. Marcel est incomplète de la fin, et non sans de légères lacunes.*

H = *Ancien bréviaire ou lectionnaire* [1] *de l'église de Léon, d'après lequel le P. Risco a publié les Actes de S. Marcel. Nous devons nous en rapporter à son édition,* España Sagrada, *t. XXXIV, p. 401-402.*

Ces manuscrits se classent sans effort en deux groupes **M** *et* **N**, *dont le premier est formé par P, C, L, S, A, O, B, Q, R, le second par les témoins espagnols E, D, F, G, H. Il faut rattacher également au premier groupe le texte de la* Passio Sanctorum Marcelli et Apulei *dont il sera question plus loin.*

A) LE TEXTE M

Passio [1] sancti Marcelli martyris [2] qui passus est sub Agricolano [3] principe [4] III kl. novembris.

1a [In civitate Tingitina [1] procurante Fortunato praeside, advenit natalis [2] imperatoris. Denique [3] cum omnes in conviviis [4]

Lemma.— [1] incipit passio C, L ; *lemma deest* in O, K, *cuius loco scribunt* eodem die. — [2] martiris P.— [3] Agricolani C ; *om.* L. — [4] principis C ; *om.* L.

1a. — L, A, S, B, O, K, R ; *om.* P, C, L.— [1] Tignis A ; Tigni D, K ; Tingitana S, B, R. — [2] dies *add.* B, R.— [3] ibi B, R.— [4] per convivia A.

[1] *España Sagrada,* t XXXIV, p. 339, n. 45.

epularentur [5], Marcellus quidam ex centurionibus [6] profana refutans [7] convivia [8], reiecto etiam cingulo militari coram signis legionis quae tunc aderant, clara voce testatus est [9] : Iesu Christo regi aeterno milito [10] ; amodo [11] imperatoribus vestris militare [12] desisto, sed [13] et deos vestros ligneos et lapideos adorare contemno, quia [14] sunt idola surda et muta [15]. Stupentes [16] autem milites ista audientes apprehensum eum in custodia [17] coniecerunt et euntes nunciaverunt Fortunato praesidi. At ille, haec audiens [18], iussit eum recludi [19] in carcerem. Finitisque [20] epulis residens in consistorio introduci eum ad se praecepit [21].]

1b. Inducto [1] Marcello [2] ex centurionibus, Astasius [3] Fortunatus praeses ei [4] dixit : Quid tibi visum fuit [5] ut contra disciplinam [6] militarem te discingeres et balteum ac vitem [7] proiceres [8] ?

2. Marcellus [1] respondit : Iam die duodecimo kalendarum augustarum apud signa legionis istius, quando diem festum imperatoris vestri celebrastis, publice, clara voce respondi me christianum esse [2] et [3] sacramento huic [4] militare non posse nisi Iesu Christo filio Dei [5] patris omnipotentis.

3. Fortunatus praeses dixit [1] : Temeritatem tuam dissimulare non possum, et ideo referam [2] hoc [3] imperatoribus et Caesari,

[5] atque sacrificarent *add.* B, R. — [6] legionis Traianae *add.* B. — [7] reputans illa B, R. — [8] convivio O, K. — [9] dicens *add.* B, R. — [10] abiecit quoque vitem et arma et addidit *add.* B, R. — [11] hactenus A, O, K ; ex hoc B, R. — [12] (m. i. v.) S, B, R. — [13] *om.* B, R. — [14] quae B, R. — [15] si talis est condicio militantium ut diis et imperatoribus sacra facere compellantur, ecce proicio vitem et cingulum, renuntio signis et militare recuso *add.* B, R. — [16] stupefacti sunt B, R. — [17] custodiam S. — [18] *corr.* K, *prius* audientes ; audientes tenuerunt eum et nuntiaverunt Astasiano (Anastasio R) Fortunato praesidi legionis qui B, R. — [19] coniici B, R. — [20] *corr.* K, *prius* finitis ; finitis autem B, R. — [21] praedicit introduci Marcellum centurionem B, R

1b. — [1] introducto C ; introductoque L, S, B, A, O, K, R. — [2] *om.* B, O, K. — [3] Astasinianis P ; Astasianis C ; Anastasius L ; Astasianus O, K, S, B ; Astisinianis R, astantibus A. — [4] *om.* C. — [5] est L, S, A, O, K, B, R. — [6] disciplina C. — [7] et vitem L ; et vitam O, *etiam* K *sed del.* ; vita P ; vite A, C. — [8] proiceris P ; proieceris C.

2. — [1] sanctus Marc. L. — [2] *om.* P. — [3] *om.* B. — [4] hinc B, S. — [5] Dei filio A.

3. — [1] ei *add.* A ; ei dixit O, K. — [2] perferam L, S, A, O, K, B. — [3] hec C ; *om.* S, B.

et ipse [4] transmitteris [5] ad dominum meum [6] Aurelium [7] Agricolanum [8] agentem vicem [9] praefectorum praetorio [10] † prosequente Caecilio arva officialia [11]. †

4. Die tertio [1] kalendarum novembrium [2] Tingi [3] inducto [4] Marcello ex centurionibus [5], ex officio dictum est : Marcellum ex centurionibus Fortunatus [6] praeses ad potestatem tuam [7] transmisit ; praesto est epistula [8] super nomine [9] eius, quam [10] si praecipis recito.

5. Agricolanus dixit : Recitetur.

6. Ex officio [1] lectum [2] est : Tibi, domine, Fortunatus, et reliqua [3].

7. Quibus recitatis [1] Agricolanus dixit : Locutus es [2] haec quae [3] recitantur [4] apud acta [5] praesidis [6] ?

8. Marcellus [1] respondit [2] : Locutus sum.

9. Agricolanus dixit : Centurio ordinarius militabas [1] ?

[4] (et ipse) ipsi sanus L, S, O, B ; ipsi sanum K ; ipse sanus R ; ipse sane A. — [5] transmiteris P. — [6] a domino meo C ; *hic inc.* Q. — [7] Aurelio P, C ; Aurelianum O, K, S, B. — [8] Auriculanum P, C, *et deinceps* ; Agricolaum B. — [9] vices S ; vice Q, K *et corr.* O. — [10] pretorium C, Q ; pretorii A ; *om.* L. — [11] *locus corruptus* (prosequente-officialia) *add.* A, O, R, Q, K (officiale Q, K) ; persequentem celio arum officialem consolatus P ; prosequentem cilio arum officialem consolatur C ; mittitur sub custodia Marcellus centurio in Mauritaniam Tingitanam ad Aurelium Agricolaum *add.* B.

4. — [1] tertia L, O, K, S, B. — [2] nouimbrium P. — [3] Tengi, P, C ; Tighni A, Q ; Tigni O, K ; Tingitanam L, S ; in civitatem Tingitanam B. — [4] introducto S, B. — [5] Astasianis *add.* P, C, A, R, Q. — [6] *om.* O, K. — [7] tuam potestatem S, B ; cent. praeses ad p. t. Fortunatus A, Q. — [8] aep(istu)la P. — [9] nomina P ; nomen L, O, K, S, B. — [10] cum P.

6. — [1] officium P. — [2] dictum S, B, R. — [3] (tibi-reliqua) miles hic reiecto cingulo militari christianum se esse testatus coram (omni *add.* S, B, R) populo (populis A, Q) in deos et in Cesarem multa blasphemia (blasphema S, B, R, K ; multas blasphemias O) locutus est ideo eum ad te dreximus ut quod ex eodem claritas tua fieri (*om.* S, B, R) sanxerit iubeam (iubeas S, B, A, Q, R) observari (observare A, Q) L, S, A, O, K, B, Q, R.

7. — [1] (q. r.) recensitis itaque epistulis (litteris B) L, S, B ; recensitis quoque epistulis A, O, K, Q ; recitatis itaque litteris R. — [2] est C. — [3] *om.* C, S, A, O, K, B, R. — [4] *om.* S, A, O, K, B, R. — [5] hac ta P ; aucta Q. — [6] praesidialia B.

8. — [1] sanctus Marc. L ; Marcellianus Q. — [2] dixit S, B, R.

9. — [1] (agric.-militabas) *om.* A, B, Q, R.

10. Marcellus [1] respondit : Militabam [2].

11. Agricolanus dixit : Quo furore ausus [1] es ut proiceres [2] sacramenta et talia loquereris ?

12. Marcellus [1] respondit : Furor nullus in eis est [2] qui Deum timent [3].

13. Agricolanus dixit : Singula haec locutus es quae [1] actis [2] praesidialibus continentur [3] ?

14. Marcellus [1] respondit : Locutus sum.

15. Agricolanus dixit : Proiecisti arma ?

16. Marcellus [1] respondit : Proieci. Non enim decebat [2] christianum hominem militiis [3] saecularibus militare, qui Christo domino [4] militat.

17. Agricolanus dixit : Ita se habent facta Marcelli ut haec disciplina debeant [1] vindicari. Atque ita [2] Marcellum [3], qui centurio ordinarius [4] militabat, qui [5] abiecto publice sacramento pollui se [6] dixit, et insuper apud acta [7] praesidialia [8] verba furoris [9] plena deposuit, gladio [10] animadverti placet.

18. Cum [1] ad supplicium [2] duceretur idem Marcellus [3] dixit : Agricolane [4], Deus tibi [5] bene [6] faciat.

19. Sic [1] decebat [2] Marcellum [3] martyrem gloriosum [4] de hoc recedere saeculo [5].

10. — [1] beatus Marc. L. — [2] (Marc.-militabam) *om.* A, B, Q, R;
11. — [1] usus P, Q, C ; accensus B, R. — [2] proieceris C.
12. — [1] sanctus Marc. L. — [2] est in eis L, S, A, O, K, B, R. — [3] qui timent dominum L, S, A, O, Q, B, R.
13. — [1] in *add.* B, R. — [2] auctis Q. — continetur Q
14. — [1] beatus Marc. L.
16. — [1] beatus Marc. L. — [2] oportet S, B. — [3] molestiis *omnes ;* militiis *Acta SS. Marcelli et Apolei,* n. 9. — [4] *om.* S, B.
17. — [1] debeat L, O, K, S ; hac disciplina debeat A, Q. — [2] atque ita Agricolaus in Marcellum centurionem dictavit sententiam *add.* B ; dictavit sententiam *add.* A, R, Q. — [3] A ; in Marcello P, C, R ; in Marcellum L, O, S, B. — [4] ordinarios O *et prius* K. — [5] A, Q ; *om.* P, C, L, S, B, R. — [6] potuisse P ; polluisset C ; polluisse se L, A, O, K, Q ; polluisse S, B, R. — [7] aput hacta P ; insuper aucta Q. — [8] praesidis L, S ; praesidialia O ; praesidi alia K ; predialia Q ; tribuni alia B. — [9] furore A, O, K. — [10] *om.* L, O, K, S, B.
18. — [1] qui cum L, A, Q, O, K. — [2] suplicium P ; supplicio C. — [3] (i. M.) *om.* L, S, A, B, Q, R, O, K. — [4] Agricolanus L, S, B, O, K ; Agricolano R. — [5] ne Deus tibi L, O, K ; ne tibi Deus S ; nec tibi Deus B. — [6] bene ne C.
19. — [1] enim *add.* L, A, S, B, R, O, K. — [2] dicebat C. — [3] Marcello C ; *om.* L, S, B, R, O, K. — [4] *om.* A, Q, O, K. — [5] explicit hic

B) LE TEXTE N

Passio sancti Marcelli martyris [1] qui est passus [2] apud Legionem provinciae [3] Galleciae sub Manilio Fortunato [4] praeside [5] III kalendas [6] novembris.

1. Sub die iduum augustarum [1], Fausto et Gaio [2] consulibus [3], apud legionem septimam geminam [4], introducto [5] domno Marcello [6] ex civitate [7] Astasianis [8], Fortunatus [9] dixit : Quid tibi visum est ut contra disciplinam militarem te discingeres [10] et balteum tuum [11] et spatam [12] et vittam [13] proiceres ?

2. Marcellus [1] respondit : Iam tibi [2] dixi apud signa legionis huius [3], quando diem festum imperii vestri [4] celebrastis [5], publice et [6] clara voce respondi me christianum esse confessum et [7] sacramentum aliud [8] militare non posse [9] nisi soli [10] domino [11] Iesu Christo filio Dei [12] omnipotentis [13].

3. Fortunatus praeses dixit : Temeritatem tuam dissi-

imnus de sancto Eusebio sexto idus november *add.* P ; seculo recedere cuius animam Christus excepit matris per quem nos omnes credentes agamus gratias ipsi soli imperium laus et potestas in secula seculorum amen C ; de (ex B, R) hoc mundo discedere et (at O ; ad K) his dictis capite cesus occubuit pro nomine domini nostri Iesu Christi qui est gloriosus (benedictus S, B) in secula seculorum (*om.* S, B) amen L, S, A, Q, O, K, B, R ; explicit passio S. Marcelli martyris *add.* L, Q ; explicit *add.* A.

Lemma. — [1] et martyris E. — [2] passus est D, F, G, H. — [3] apud Legionem provincie E ; *om. cet.* — [4] Diocletiano G ; in Tingim sub Diocletiano et Maximiano imperatoribus H. — [5] *om.* D, F, G, H. — [6] VII kal. D, F ; IIII kalendarum H.

1. — [1] agustarum E ; in diebus illis H ; *om.* G. — [2] Gallo E. H. — [3] die V kalendarum augustarum *add.* G. H. — [4] (apud-geminam) *om.* H ; ..... G. — [5] ... ducto G. — [6] in urbem Legione *add.* H — [7] centurionibus G, H. — [8] astulanis G. — [9] Furtunatus G ; praeses *add.* H. — [10] (d. te) H. — [11] *om.* G, H. — [12] E ; vitam *cet.* ; militabam *add.* H. — [13] (et v.) *om.* H ; victum F.

2. — [1] sanctus Marc. H. — [2] duodecimo kalendarum augustarum *add.* H. — [3] uius E ; (dixi-huius) *om.* G. — [4] imperatoris H ; imp. nostri G. — [5] celebrabitis D, E. — [6] (p. et) *om.* H ; puplice et E. — [7] quin F. — [8] (sacr. aliud) et huic officio G, H. — [9] possum H. — [10] *om.* G, H. — [11] (filio Dei) *om.* E, H. — [12] patris *add.* D, F. — [13] patri omnipotenti E.

mulare non possum et ideo perferam hoc [1] ad sacras [2] aures dominorum nostrorum Diocletiani et Maximiani invictissimorum augustorum [3] et Augustini et Licinii nobilissimorum Caesarum [4]. Ipse tamen [5] transmitteris [6] ad auditorium domini Aurilii [7] et Agricolani [8] praefecti praetorii prosequente Cicilio arva milite [9].

4. Fausto et Gallo consulibus [1] III kalendas novembris [2] apud [3] Tingi introducto [4] Marcello ex civitate [5] Astasianis [6] ex officio dictum est : Astat Marcellus, quem Fortunatus praeses ad potestatem tuam transmisit ; offertur magnitudini tue. Est et epistola [7] sub nomine eius quam si praecipis recitabo [8].

5. Agricolanus dixit : Recita [1].

6. Ex officio dictum est : Iam [1] recitata est [2].

3. — [1] haec G, H. — [2] *om.* G, H. — [3] (Diocl.-augustorum) augustorum invictissimorum D. et Max. H ; augustorumque F, G. — [4] (et-Caesarum) et nobilissimorum Caesarum Augustini et Licini H ; Caesarum G. — [5] sane G ; tamen H. — [6] transmittens E. — [7] domini Aurilii F ; domni Aurili E. — [8] Agrigolani E. — [9] (domini-milite) domini mei Agriculani. Manilius Fortunatus Agriculano suo salutem. Die felicissimo ac toto orbe beatissimo natalis genuini dominorum nostrorum eorumdemque augustorumque Caesarum cum solemne celebremus domine Aureli Agriculane Marcellus centurio ordinarius nescio qua correptus amentia se ultro discinxit, balteum spatam et victum quam gerebat proiciendum esse arbitratus est ante ipsa principia dominorum nostrorum. Quod factum necesse habui proferre ad potestatem tuam etiam etiam *(sic)* et ipsum esse transmissum G ; (ad-milite) atque ad audientiam praefecti domini mei Agriculani tunc praeses per Caecilium militem domino suo epistolam hanc transmisit in haec verba : Manilius (*cum* G) .... ac toto orbe terrarum beatissimo nat. dom. .... solemnem celebraremus ... et spatham et vitem ... perferre ... transmissum H.

4. — [1] sub die *add.* G. — [2] IIII kalendarum novembrium H. — [3] *om.* G, H ; apud Tingii E. — [4] in G ; in secretarium intromisso H. — [5] centurione G ; centurionibus H. — [6] Astulani G ; Astaianis H. — [7] epistolam E. — [8] (astat-recitabo) Fortunatus praeses Marcellum ad tuam potestatem (legionensem *add.* H) transmisi (transmisit H) ; praesto est offeratur (offertur H) magnitudini tuae et epistola (quam praeses et consules ad te miserunt *add.* H) de nomine ... quam (*om.* H) si praecipis recitemus (recitetur H) G, H.

5. — [1] recitemus G ; recitetur H.

6. — [1] vel E. — [2] (ex-est) quibus recitatis G, H.

7. Agricolanus dixit [1]: Locutus es [2] haec [3] quae recitantur apud acta praesidis [4] ?

8. Respondens [1] sanctus [2] Marcellus [3] dixit : Locutus [4].

9. Agricolanus [1] dixit : Centurio ordinarius militabas ?

10. Marcellus sanctus respondit [1]: Militabam [2].

11. Agricolanus dixit : quem furorem passus es ut proiceres sacramentum [1] et talia loqueris [2] ?

12. Marcellus sanctus respondit [1]: Furor nullus [2] est in eum qui Deum [3] timet.

13. Agricolanus dixit : Singula haec loquutus es quae cartis praesidialibus continentur [1] ?

14. Marcellus sanctus respondit : Locutus [1].

15. Agricolanus dixit : Proiecisti arma ?

16. Marcellus sanctus respondit [1]: Proieci [2]; non enim oportet christianum molestiis saeculi [3] militare, qui Christum Deum [4] timet.

17. Agricolanus dixit : Quia ita se habent, facta Marcelli ex [1] disciplina debent [2] vindicari [3]. Atque ita ait [4]: Marcellum qui centurionatus [5] in quo militabat ablatum [6]

7. — [1] *om.* G ; beato Marcello *add.* H. — [2] est D, G. — [3] *om.* G H. — [4] (recitantur-praesidis) actis continentur inserta G, H.

8. — [1] *om.* G, H. — [2] *om.* G. — [3] Marcellus sanctus H. — [4] sum *add.* G ; (dixit locutus) credo in domino Iesu Christo quem tu ignoras ; ea locutus sum. Agriculanus dixit persimilia haec locutus es. Marcellus dixit : Locutus sum haec quia Christum filium Dei colo et in eius nomine christianus sum H.

9. — [1] Agriculanus G, H ; praeses (?) *add.* G.

10. — [1] dixit G, H. — [2] huic vanissimo saeculo, nunc autem miles Christi et centurio effectus sum *add.* G, H.

11. — [1] sacramenta H ; (quem-sacramentum) deceptus es (?) ut proiceres sacramentum (?) et balteum G. — [2] sequeris *celera desiderantur* G ; sequereris H ; loqueres E

12. — [1] dixit iam multi dies sunt ex quibus Iesu Christo credidi ego una cum uxore mea et filiis Claudio Lupercio et Victorico quos Legione reliqui H. — [2] nullus furor H. — [3] dominum Iesum Christum H.

13. — [1] (Agricolanus-continentur) *om.* H.

14. — [1] (Marcellus-locutus) *om.* H ; sum *add.* E.

16. — [1] dixit H. — [2] arma *add.* E. — [3] (non-saeculi) arma quae tu habes sumpsi arma Christi non oportet Christianum hominem militiis saecularibus H. — [4] dominum H.

17. — [1] (quia - ex) pro H. — [2] debet H. — [3] vindicare E. — [4] *om.* H — [5] centurionatum E ; (qui cent.) *om.* H. — [6] abiecto H.

publice sacramentum [7] polluit et sub [8] acta praesidis talia verba furiis [9] plena deposuit gladio animadverti placet [10].

18. Et [1] cum ad supplicium duceretur [2], Marcellus sanctus [3] dixit : Dominus [4] tibi benefaciat.

19. Et post haec verba gladio caesus palmam martyrii quam desiderabat obtinuit, regnante domino nostro Iesu Christo [1], qui martyrem suum in pace suscepit [2], cui est honor et gloria, virtus et potestas [3] in saecula saeculorum. Amen.

II

VALEUR DES TEXTES

Les différentes formes de la Passion de S. Marcel groupées sous les catégories M et N se ramènent à un texte unique, dont chacune reproduit la contexture et en partie la phraséologie. M se sépare nettement en deux recensions, M1, comprenant les manuscrits P, C ; M2, représenté par L, S, B, A, Q, O, K, R. La recension M1 est caractérisée par une plus grande simplicité et se rapproche vraisemblablement plus que toutes les autres du texte original. Parmi les particularités qui signalent M2, nous indiquerons d'abord l'introduction, où est racontée la scène qui se passe dans les camps le jour de la fête de l'empereur et à la suite de laquelle Marcellus est emprisonné et amené devant le juge. Il y a ensuite la lettre envoyée par Fortunatus à Agricolanus (n. 5) dont M1 cite trois mots et dont M2 donne le texte.

Le remaniement espagnol N se reconnaît aussitôt à la date consulaire Fausto et Gallo cos. *deux fois répétée (n. 1, 4), aux noms des empereurs (n. 3) et à une rédaction spéciale. Ici encore il y a lieu de distinguer une double recension. N1 (manus-*

— [7] sacramento H, E. — [8] (polluit-sub) insuper H. — [9] (praesidis-furiis) apud praesidialia · pudoris H. — [10] placuit H.

18. — [1] qui F. — [2] (et-duceretur) beatus H. — [3] *om.* H. — [4] Agriculane Deus H.

19. — [1] (post-Christo) positis in oratione genibus amputatum est caput eius et statim spiritum caelo reddidit. Dominus autem H. — [2] suscepit in pace H. — [3] (cui-potestas) regnante domino nostro Iesu Christo qui vivit et regnat cum patre et spiritu sancto H.

crits E, D, F) dont la rédaction se rapproche davantage de M et d'après laquelle les événements se passent apud legionem Septimam Geminam ; *Marcel est originaire* ex civitate Astasianis *(n. 1). N2 (groupe G, H) introduit de longs développements, notamment le texte de la lettre de Fortunatus (n. 3). Il est difficile de dire si l'interpolation (n. 12) relative à la famille du martyr est propre à N2 ou simplement au manuscrit H, le ms. G manquant à cet endroit.*

Bien qu'en général plus éloigné du texte original que M, le remaniement N a conservé quelques leçons qui paraissent remonter à cette première source. La principale est la date consulaire Fausto et Gallo cos. = *298. On peut être certain que l'original en portait une. Celle-ci est bien libellée et rien ne fait soupçonner qu'elle ait été choisie au hasard et empruntée à quelque autre document. L'intérêt d'un pareil emprunt se comprendrait d'autant moins que l'année ne cadre en aucune façon avec le groupe des empereurs et des Césars tel qu'il est cité dans N au n. 3.*

Je ne dirai rien de la date du jour sub die iduum augustarum, *qui est propre à N1. On peut se demander si elle n'est pas suggérée par la Passion de S.Cassien qui, on le verra, est une sorte d'appendice de celle de S. Marcel. La fête de S. Cassien tombe précisément le 13 août, non pas, il est vrai, celle de S. Cassien de Tanger, mais celle de S. Cassien d'Imola. Ces confusions d'homonymes sont fréquentes en hagiographie. N2 adopte une autre date :* V kal.aug., *et ne la rapproche pas des noms des consuls.*

Nous pouvons donc accepter, en tête de la Passion, l'année 298. Le jour reste incertain.

Outre la date, les procès-verbaux des interrogatoires portaient l'indication du lieu de la scène. Elle manque également dans M, tandis que d'après N1 l'instruction a lieu dans le camp de la légion VII Gemina, *qui occupait la localité des Asturies qui porte encore le nom de* Legio, *Léon, et c'est ainsi que H a pu remplacer* apud legionem Septimam Geminam *par l'équivalent moderne* in urbem Legione.

Il y a de sérieuses probabilités que la mention de la légion appartient à la rédaction primitive et nous pouvons l'accepter jusqu'à preuve du contraire. Nous ne tirerons pas argument, pour la rejeter, des premiers mots de l'introduction de la Passion,

dans la recension M2 : in civitate Tingitana. *Nous croyons en effet que cette introduction n'appartient pas à la Passion primitive, que l'auteur de la recension M2 a reçu le document dans le même état que M1 et N, c'est-à-dire dépourvu du récit initial, et que, pour remédier à l'inconvénient d'un début ex abrupto, il l'a fait précéder d'un chapitre préliminaire de sa composition.*

Il ne s'est pas mis en frais d'imagination ; tous les détails précis de sa narration sont empruntés à la partie commune à M1 et M2. La scène où il montre Marcellus, au milieu de la fête, jetant son ceinturon devant les enseignes de la légion, et déclarant ne vouloir servir d'autre roi que le Christ, est indiquée très clairement dans l'interrogatoire (n. 1, 2). Le rédacteur y a trouvé le nom de Fortunatus praeses *; le rang du martyr ; le geste de jeter les insignes, et cela* apud signa legionis ; *le ton de voix,* clara voce ; *la déclaration de ne vouloir être que le soldat du Christ. Cette étroite dépendance, qui s'étend jusqu'aux expressions, accuse le caractère artificiel de l'introduction, à laquelle le rédacteur a donné une forme en y ajoutant quelques développements qui découlaient du sujet. Le jour de fête amenait un festin ; la confession du martyr comportait une renonciation explicite aux dieux de bois et de pierre ; elle appelait une sanction, et comme le commandant était censé à ce moment assister au banquet, le soldat rebelle attendra en prison l'heure du jugement.*

Un autre emprunt du rédacteur de M2 à la Passion M1, c'est la localisation in civitate Tingitana. *C'est effectivement là,* Tingi *(n. 4), que se passe le second interrogatoire, celui du 30 octobre ; mais le rédacteur oublie que cette séance est présidée par Agricolanus, le suppléant du préfet du prétoire, et que le martyr a dû faire un voyage pour comparaître devant une nouvelle juridiction (n. 3). Il ne voit pas que, si les deux magistrats siègent dans la même ville, la suite des événements manque de vraisemblance. Marcel se déclare chrétien le 21 juillet. Alors que d'après sa réponse il s'est écoulé quelques jours entre le délit et la comparution de l'accusé* (iam die XII kal. aug.), *on semble ici n'attendre que la fin du banquet,* finitis epulis, *pour l'amener devant Fortunatus. Celui-ci conclut aussitôt au renvoi à un autre tribunal, écrit une lettre à son supérieur Agricolanus, et ce n'est que trois mois après qu'a lieu l'audience. Le retard s'explique dans l'hypothèse d'un voyage, dont il a fallu attendre le*

moment favorable. Il ne se comprend plus s'il a suffi que, dans la même localité, Marcel passât d'une rue à l'autre.

Le début de l'introduction, comme l'introduction toute entière, n'appartient donc pas à la Passion primitive, et il n'y a pas lieu de tenir compte d'aucune des données du récit par lequel débute la recension M2. Ainsi disparaît la difficulté [1] *tirée de la leçon* ex centurionibus legionis Traianae, *qui ne se trouve mentionnée que là. C'est une variante suspecte du seul manuscrit B, qui a disparu* [2].

Mais il faut certainement compléter M par l'indication du jour, de l'année et du lieu. La date du jour est incertaine : celle de l'année ne donne lieu à aucune objection ; la mention de la légion peut être acceptée sous bénéfice d'inventaire. Écrivons donc, avec ces restrictions : ... Kal. aug. Fausto et Gallo consulibus apud legionem Septimam Geminam inducto Marcello.

Dans l'édition de Ruinart et celles qui l'ont suivie, Marcel est qualifié de ex centurionibus Astasianis, *leçon qui n'a pas peu embarrassé les commentateurs. « Je ne sais ce que c'est, » disait simplement Tillemont* [3]. *M. Allard assurait qu'il faut lire* ex centurionibus antesignanis [4]. *Les autres, pour la plupart ne disent rien. En examinant les manuscrits, on s'aperçoit que les copistes ont également éprouvé des hésitations. Les uns rapportent au mot qui précède l'adjectif inusité, qu'ils ne savent comment écrire :*

ex centurionibus Astasianis C, A, Q.
Astasinianis P.
Astisinianis R.
Astaianis H.
Astulanis G.

Il n'y a trace dans aucun texte ancien d'une classe de centurions désignés par un qualificatif rappelant une de ces formes.

D'autres ont retouché le texte, s'imaginant qu'il s'agissait d'un nom de lieu : ex civitate Astasianis *(D, F). C'est une pu-*

[1] R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, p. 736.

[2] Pour l'appellation de *Traiana* donnée à la *legio VII Gemina* voir *C.I.L.* II, 6252, y, z, et l'article posthume du P. F. FITA, *Legio VII Gemina* dans *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. LXXII (1918), p. 146.

[3] *Mémoires*, t. IV, p. 575.

[4] *La persécution de Dioclétien*, troisième édition, t. I, p. 133.

*re conjecture, car ils n'ont certainement pas pensé à l'*Astasana *de Ptolémée (VI, 17,8) qui nous transporte en Perse, ni à Astigi en Espagne (Ecija), sans quoi ils auraient également corrigé le nom de la ville* [1].

Quelques exemplaires enfin rapprochent de Fortunatus le nom qui précède : Astasianus Fortunatus *(O, S, B),* Anastasius Fortunatus *(L), de même dans l'introduction* Anastasio Fortunato *(R). Cette dernière leçon a été adoptée par Pallu de Lessert* [2], *qui n'a pas remarqué que le nom chrétien d'Anastasius n'a pu être porté à cette époque par un commandant païen.*

La persistance avec laquelle revient sous la plume des copistes l'élément astasi *nous met sur la voie de la solution définitive. Aussi n'avons-nous pas hésité à écrire dans le texte* Astasius Fortunatus. *Le nom d'Astasius est attesté par le Pseudo-Ambroise* [3]. Manilius Fortunatus *ne se rencontre que dans la recension N.*

Quel était le rang d'Astasius Fortunatus ? La Passion lui donne simplement le titre de praeses, *terme vague comme le dit le jurisconsulte Macer :* praesidis nomen generale est [4]. *On a discuté sur la formule de l'introduction :* in civitate Tingitana procurante Fortunato praeside. « *Il est difficile, dit Pallu de Lessert, de ne pas reconnaître sous cette formule un* procurator praeses [5]. » *Or cette rédaction n'appartient pas à la Passion originale, et l'expression* procurante Fortunato praeside *pourrait fort bien avoir été suggérée par le texte de l'Évangile,* procurante Pontio Pilato [6]. *Rien n'indique que Fortunatus ait été préfet ou procurateur de la Maurétanie Tingitane. Il se trouvait vraisemblablement en Espagne et commandait la légion Septima Gemina.*

[1] F. FITA, *Epigrafia Romana de la Ciudad de Leon* (Leon, 1866), p. 353, a émis l'idée que les formes *Astasianis, Astisinianis Astraianis, Astaianis* qu'il avait relevées pouvaient être des variantes dérivées du type *Asturianis*. Par suite Marcel serait un centurion des Asturies. La conjecture est ingénieuse, mais forcée. On verra qu'il était superflu d'y recourir.

[2] *Fastes des provinces africaines,* t. II, p. 366.

[3] Voir *Thesaurus Linguae latinae,* i. v.

[4] *Dig.* 1, 18, 1. Cf. HIRSCHFELD, *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian,* 2e Aufl. p. 386.

[5] *Fastes des provinces africaines,* t. II, p. 365.

[6] *Luc.* III, 1.

Quel est le dies festus imperatoris *(n. 2) célébré le 21 juillet 298 ? Serait-ce l'anniversaire de Maximien ? Voici comment O. Seeck a répondu à cette question : « Dans la Passion de S. Marcel le* natalis dies imperatoris *est placé au 21 juillet. Mais comme l'auteur de cette source troublée ne sait seulement pas que les deux empereurs avaient le même anniversaire (car s'il le savait, il aurait dû écrire* imperatorum), *il n'y a pas à se fier à sa date*[1]. » *Comme la formule* natalis dies *ne figure que dans l'introduction, il n'y a pas lieu d'y insister. Quant à l'objection tirée du singulier* imperator, *elle ne semble pas si malaisée à résoudre. Le texte de la Passion n'est pas garanti à ce point. Dans les multiples transcriptions qui l'ont nécessairement altéré en quelques endroits, la marque du pluriel a pu disparaître. Et puis est-il bien certain que l'anniversaire des deux empereurs fût célébré partout ? Ne se contentait-on pas, dans chaque juridiction, de fêter le maître et seigneur, sans se préoccuper de son collègue ?*

L'argument que fait valoir le même savant pour faire accepter une date plus avancée dans l'année est assez curieux. Il part d'un passage du Panegyricus genethliacus *de Maximien (III, 15)* : Revera enim, sacratissime imperator, scimus omnes, antequam vos salutem reipublicae redderetis, quanta frugum inopia, quanta funerum copia fuerit, fame passim morbisque grassantibus. Ut vero lucem gentibus extulistis, exinde salutares spiritus iugiter manant. Nullus ager fallit agricolam, nisi quod spem ubertate superat. Hominum aetates et numerus augentur. Rumpunt horrea conditae messes et tamen cultura duplicatur. Ubi silvae fuere iam seges est : metendo et vindemiando deficimus [2]. *Voici le commentaire : « Comme le panégyriste s'arrête si longuement à l'abondance des moissons, on pourrait conclure qu'il parle sous l'impression toute fraîche de la moisson nouvelle ; ceci conviendrait à l'automne* [3]. »

Il est bien question d'impressions fraîches dans un morceau où tout sent l'apprêt. Il suffit de remonter quelques lignes plus

[1] Dans *Neue Jahrbücher für Philologie*, t. CXXXVII (1888), p. 717, n. 13.

[2] BAEHRENS, p. 113.

[3] SEECK, l. c., p. 717.

haut pour se faire une idée de la spontanéité de cette éloquence. Le rhéteur est à bout d'haleine, il va finir. Sed ecce suggerunt : adhuc potes dicere de salubritate temporum et fertilitate terrarum. *Est-ce ainsi que parle un orateur qui se livre au sentiment provoqué par un spectacle frappant ?*

Nous n'oserions donc pas nier que le 21 juillet soit le natalis *de l'empereur Maximien ; nous n'irons pas jusqu'à l'affirmer avec assurance.*

La phrase referam hoc imperatoribus et Caesari *(n. 3) répond assez peu à la situation. Il y avait alors deux Augustes et deux Césars. La leçon primitive était peut-être celle de N, sauf bien entendu les noms propres, et il faudrait lire :* referam hoc ad sacras aures dominorum nostrorum invictissimorum Augustorum et nobilissimorum Caesarum [1].

Je ne sais pourquoi on a préféré à la leçon commune Agricolanus *celle du seul B,* Agricola [2]. *Le nom Agricolanus ou Agriculanus est attesté dans le premier tiers du IVe siècle par le code Théodosien* [3]. *Ce magistrat est qualifié de* vices agens praefectorum praetorio ; *dans N il apparaît simplement comme préfet du prétoire. La leçon de M est à préférer. Le* vices agens praefectorum praetorio *est connu par les inscriptions, distinct, à ce qu'il semble, du* vicarius p. p. [4]. *Agricolanus résidait à Tanger.*

L'ordre d'envoyer Marcel à ce magistrat se termine par une phrase qu'aucun manuscrit n'a rendue d'une manière intelligible (n. 3). Nous n'avons pas essayé de la rétablir. La correction de Knopf, prosequente Caecilio acta officialia *au lieu de* arva officialia, *n'est pas appuyée par les manuscrits* [5]. *La phrase de Baronius qui a pénétré dans le texte de la Passion paraît rendre le sens général. Marcellus sera envoyé en Tingitane, et con-*

[1] Dans les *Studi e Testi*, t. IX, p. 67, M. P. Franchi de' Cavalieri s'occupe de ce passage et de la phrase parallèle *in deos et in Caesarem multa blasphema locutus est*. Celle-ci n'appartient pas à la rédaction première, on le verra. Pour l'autre, il propose *referam hoc imperatoribus et Caesaribus*.

[2] PALLU DE LESSERT, t. c., pp. 10, 153, 366.

[3] IX, 1, 3 ; MOMMSEN, t. I. 2, p. 431.

[4] *Ephemeris epigraphica*, t. VII, 1211. Cf. *Œuvres de Borghesi*, t. X, pp. 129, 152 ; MOMMSEN, *Le droit public romain*, t. V, p. 433.

[5] *Ausgewählte Märtyrerakten*, 2e Aufl. p. 79.

fié à la garde d'un fonctionnaire appelé Caecilius, peut-être un inspecteur de l'annone. On profitera de son passage, et le prisonnier sera placé sous sa garde. L'occasion s'est fait attendre. C'est ainsi que doit s'expliquer sans doute le délai qui s'écoule entre l'arrestation et le jugement. Caecilius sera comme le deductor *Vincentius Celsinus qui conduit S. Félix de Tibiuca au proconsul* [1].

A l'audience d'Agricolanus, l'officium exhibe une lettre de Fortunatus. Le juge en fait donner lecture. Elle commence par ces mots : Tibi, domine, Fortunatus, *que M1 fait suivre d'un* et reliqua. *M2 transcrit le texte de la lettre (n. 6).*

Il est intéressant de rapprocher de ce passage un incident analogue raconté dans les Actes des saintes Agape, Irène et Chionia, martyres de Thessalonique :

Προκαθίσαντος Δουλκητίου ἡγεμόνος ἐπὶ τοῦ βήματος, Ἀρτεμήσιος κομενταρήσιος εἶπεν· Ὁποίαν νοτωρίαν περὶ τῶν παρεστώτων τούτων ὁ ἐνθάδε στατιωνάριος ἀπέστειλεν πρὸς τὴν σὴν Τύχην, εἰ κελεύεις ἀναγινώσκω.

Δουλκήτιος ἡγεμὼν εἶπεν· Ἀνάγνωθι. Καὶ ἐκ τῆς τάξεως ἀνεγνώσθη· Σοὶ τῷ ἐμῷ δεσπότῃ Κάσανδρος βενεφικιάριος. Γίνωσκε, κύριε, Ἀγάθονα καὶ Εἰρήνην καὶ Ἀγάπην καὶ Χιόνην καὶ Κασσίαν καὶ Φίλιππαν καὶ Εὐτυχίαν μὴ βούλεσθαι ἱερόθυτον φαγεῖν, οὕστινας προσάγω σου τῇ Τύχῃ [2].

L'identité des situations est frappante. La formule du début de la lettre à Dulcitius est identique à celle de Fortunatus. Mais l'hagiographe grec reproduit le texte de la lettre, alors que le latin le supprime délibérément. Il est vrai que la recension M2 remplace le tibi domine Fortunatus, *qui est certainement authentique, par la teneur de la lettre. Cette rédaction est sobre ; à première vue elle est dans le style de ce genre de documents et ne fait point disparate avec la lettre à Dulcitius. Pourtant, Fortunatus n'a pu l'écrire. L'expression* multa blasphema locutus est *trahit une plume chrétienne, et celle de* claritas tua *ne convient guère au III[e] siècle* [3]. *On comprend d'ail-*

[1] Voir *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 269, n. 22.

[2] *BHG.* 34, n. 3. P. Franchi de' Cavalieri, p. 18.

[3] Autant le titre de *clarissimus* pour les personnages de rang sénatorial est fréquent, autant est rare l'expression *claritas*. On la rencontre dans une loi de 386, adressée à Florent *praefectus augustalis*, où il est question de ses attributions : *providentia claritatis tuae*. Voir *Cod. Iustin.* I, 37, 1.

leurs fort bien qu'un hagiographe ne se contente pas d'un et reliqua *que lui fournit le document, et cherche à remplir la lacune ; la suppression est beaucoup moins dans son rôle. Nous croyons donc que M1* et *N, qui ne connaissent point la missive du préfet sont conformes en ce point à l'original.*

Dans la dernière réponse de Marcel au juge (n. 16) on a relevé l'expression molestiis saecularibus. *M. Allard lirait de préférence* militiis saecularibus [1]. *Cette conjecture, qui a contre elle l'unanimité de nos manuscrits, est confirmée par les Actes des SS. Marcel et Apulée, que nous publions plus loin. L'auteur de cette compilation a trouvé cette leçon dans son exemplaire des Actes de S. Marcel.*

Conduit au supplice, Marcel s'adresse au juge (n. 18), et énonce un souhait qui a pris dans les premières éditions une forme assez inattendue : nec tibi Deus benefaciat *(n. 18). Tillemont, qui le rencontrait dans Baronius, le commentait ainsi : « Cette expression est extraordinaire, et néanmoins elle est approuvée comme vraiment digne d'un martyr par celui qui a recueilli ses Actes. Un martyr prêt à recevoir la couronne peut bien, en effet, avoir le privilège des prophètes de voir ce que Dieu a resolu dans l'ordre de sa providence, et de l'exprimer comme eux par une espèce de souhait, parce qu'il voit la justice des châtiments dont Dieu menace les impies et qu'il aime parfaitement cette justice sans malignité et sans orgueil [2]. » Exégèse subtile qui a le tort d'attribuer à l'auteur des Actes ce qui n'est pas de lui. Le tableau des variantes de quelques manuscrits fera immédiatement découvrir la source de la leçon dont Tillemont n'a pas été seul à s'étonner :*

Deus tibi bene faciat *(B, R, A, Q).*
Deus tibi bene ne faciat *(C).*
ne Deus tibi benefaciat *(O, L).*
ne tibi Deus benefaciat *(S).*
nec tibi Deus benefaciat *(B).*

Une simple dittographie bene ne *a transformé la bénédiction du martyr sur son persécuteur en une malédiction que « le privilège des prophètes » n'arrive pas à justifier.*

[1] *La persécution de Dioclétien,* t. I, p. 135.
[2] *Mémoires,* t. IV, p. 770.

Le manuscrit principal dont nous nous sommes servi (P), fait suivre la Passion d'une note qui n'a aucun rapport avec elle mais qui est intéressante à relever. Nous croyons devoir la lire ainsi : explicit hic imnus de sancto Eusebio sexto idus november. *Le 8 novembre, le martyrologe hiéronymien annonce un* Eusebius *à Nicomédie, le martyrologe syriaque à la même date dit simplement* Eusebios. *On ne sait rien de plus sur ce martyr. D'après la note que nous venons de transcrire, il existait au moins une hymne en son honneur, donc aussi, très probablement, une Passion. Ni l'une ni l'autre ne se retrouvent plus.*

La Passion de S. Marcel se compose, on le constate aisément, de deux procès-verbaux, ou si l'on veut de deux extraits de procès-verbaux relatant l'interrogatoire devant le tribunal de Fortunatus, et celui qui eut lieu à Tanger devant Agricolanus. Deux phrases complètent ces extraits, l'une rapportant la dernière parole du martyr, l'autre qui n'est qu'une réflexion du rédacteur.

Telle qu'elle se présente dégagée des interpolations et des altérations qui l'ont défigurée, elle n'offre guère de difficultés d'interprétation et peut prendre place parmi les textes historiques. Le cas du centurion Marcel est analogue à celui du conscrit Maximilien [1]. *Sans avoir été contraints de sacrifier ou de faire quelque acte d'idolâtrie, l'un et l'autre ont jugé, contrairement à l'opinion du grand nombre, que le service militaire était incompatible avec la pratique de la religion chrétienne. Tous deux ont été condamnés à mort pour avoir manqué à la discipline. Leurs contemporains, sans s'arrêter à des discussions subtiles sur la cause déterminante de la sentence, n'ont tenu compte que du mobile religieux qui animait ces héros, et les ont jugés dignes du glorieux titre de martyr.*

III

LES TEXTES APPARENTÉS

Trois Passions sont en relation étroite avec les Actes de Marcel : celle de S.Cassien, martyr de Tanger, celle des saints Claudius, Lu-

[1] *BHL.* 5813. Cf. *Les Passions des martyrs et les genres littéraires,* p. 104-110.

pericus et Victoricus, martyrs de Léon, celle des saints Marcel et Apulée, martyrs de Rome ou de Capoue [1].

Alors que S. Marcel ne figure pas dans le martyrologe hiéronymien, S. Cassien y a sa place au 3 décembre : in Tingi Cassiani, *et Prudence le cite parmi les martyrs célèbres :*

Ingeret Tingis sua Cassianum
Festa Massylum monumenta regum :
Qui cinis gentes domitas coegit
Ad iuga Christi [2].

Il existe une courte Passion de S. Cassien [3], *où rien ne rappelle les vers de Prudence, et qui bénéficie assez généralement de la bonne réputation de la Passion de S. Marcel à laquelle elle se rattache intimement* [4]. *En effet, d'après l'hagiographe, Cassien assistait au procès de S. Marcel, où il faisait les fonctions d'*exceptor. *Lorsque la sentence de mort fut prononcée contre le centurion, Cassien manifesta bruyamment son indignation en jetant à terre son stylet et son codex, et s'écria que la sentence était injuste. Cet acte remplit de joie S. Marcel et le fit rire. Cassien, un mois après, fut jugé à son tour, et son procès ressembla en tout à celui du martyr qui l'avait précédé.*

Le nombre des manuscrits de cette Passion est très restreint. Ruinart n'en connaissait qu'un, un Colbertinus, *sans doute le ms. de la bibliothèque Nationale 5306, du XIV*ᵉ *siècle, fol. 219-219*ᵛ [5]. *Elle figure également dans le ms. 17002, fol. 48*ᵛ, *celui-là même (P) dont nous avons tiré la Passion de S. Marcel* [6]. *Dans aucun des deux elle ne fait suite à cette dernière, et de part et d'autre elle est précédée de la rubrique :* Passio sancti Cassiani, qui passus est idus augusti. *La date, comme on le voit, est celle de S. Cassien d'Imola.*

[1] M. Dufourcq, *Étude sur les Gesta martyrum Romains*, t. III, p. 282 est porté a croire que la Passion de S. Ambroise le centurion (*BHL*.375) a été modelée sur celle de S. Marcel. L'allure des deux récits est absolument différente.

[2] *Peristeph.* IV, 45-48.

[3] *BHL.* 1636.

[4] Si dans les *Légendes hagiographiques*, p. 134, la Passion de S. Cassien est mise en bonne place, c'est à cause de la Passion de S.Marcel. Nous n'avons pas, alors, examiné de près le rapport des deux textes.

[5] *Catal. Lat. Paris*, t. II, p. 43-60.

[6] *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 367.

Il suffit de parcourir le texte pour reconnaître que, sauf les quelques lignes qui rapportent l'incident d'audience, tous les éléments et des phrases entières [1] *de ce court récit sont extraits de la Passion de S. Marcel. L'hagiographe n'a recours à aucun artifice pour dissimuler l'indigence de son information. Il n'explique pas comment un coupable, pris sur le fait, en plein tribunal, le 30 octobre, n'a été jugé que le 3 décembre. Et quant à l'interrogatoire et au jugement, il ne prend pas la peine de les raconter, car tout s'est passé, dit-il, exactement comme dans le procès de S. Marcel :* in eodem loco, in quo Marcellus fuerat auditus, introductus est, et eisdem fere responsionibus, iisdemque sententiis quibus sanctus Marcellus, triumphum meruit obtinere martyris. *Si l'on veut bien se souvenir des réponses de S. Marcel, se rapportant à un cas si différent de celui de S. Cassien, on saisira toute l'invraisemblance d'une pareille affirmation.*

Visiblement, il n'existait aucun récit du martyre de S. Cassien de Tanger. Pour lui faire une histoire, on l'a rapproché d'un autre martyr de Tanger, dont les Actes étaient connus, et on lui a fait jouer un rôle dans l'affaire du centurion Marcel. La courte scène, qui paraît d'abord prise sur le vif, ne dénote pas une faculté d'invention spécialement développée. Le stylet et les tablettes que Cassien de Tanger jette sur le sol rappellent trop le stylet et les tablettes des enfants qui martyrisèrent S. Cassien d'Imola pour donner à penser que l'hagiographe a été chercher son inspiration ailleurs. Et quant au geste du martyr qui jette ses tablettes, c'est un trait commun à plusieurs légendes, celles de S. Genès, des saints Speusippe, Élasippe et Mélésippe, de S. Théodore [2]. *Donc y compris ce passage, tout le récit est un plagiat ; il ne nous apprend rien ni sur S. Cassien ni sur l'audience où fut condamné S. Marcel, et il faut s'abstenir de le citer à côté des Actes de ce martyr comme un texte indépendant.*

On a pu remarquer dans N2 une interpolation assez surprenante. Le martyr, à la question du juge : quem furorem passus es *etc., répond :* Iam multi dies sunt, ex quibus Iesu Christo

[1] M. P. Franchi de' Cavalieri l'a déjà fait remarquer. Voir. *Studi e Testi*, t. XIX, p. 133. C'est ainsi que dans la Passion de S. Cassien le juge prononce des *verba furoris plena.* Dans celle de S. Marcel, c'est le martyr : *verba furoris plena deposuit.*

[2] Exemples cités par P. Franchi, t. c., p. 133.

credidi ego una cum uxore mea et filiis Claudio, Lupercio et Victorico quos Legione reliqui *(n. 12)*.

Il existe une Passion des saints Claudius, Lupercius et Victoricus, certainement de basse époque, et où ces martyrs, que l'on dit originaires de Léon, sont censés être les fils du centurion Marcel, et avoir été martyrisés à la même date que celui-ci, le 30 novembre [1]. *Aurelius Agricolanus est également leur juge. Mais ici il a le titre de préfet de la légion, et de Fortunatus il n'est point question.*

Une Passion plus ancienne [2], *quoique également sans autorité, des mêmes martyrs ignore cette parenté, et n'emprunte rien aux Actes de S. Marcel. Est-ce le rédacteur de N2 qui a pris l'initiative de donner à ce martyr une famille non moins illustre que lui-même, ou s'est-il documenté au moyen de la Passion que nous citions tantôt ? Sans pouvoir la démontrer, nous adopterions plutôt cette seconde hypothèse. De même qu'il s'est trouvé un hagiographe pour mettre en rapport deux martyrs de Tanger qui ne s'étaient sans doute jamais rencontrés, Marcel et Cassien, il en est un qui a eu la fantaisie de créer des liens entre un groupe de martyrs de Léon et S. Marcel, qui a quelque titre à être revendiqué par la même ville.*

Le groupe des martyrs Marcel et Apulée [3] *a des attestations liturgiques anciennes ; son histoire est entièrement inconnue. Celle que l'on peut lire dans Adon résulte de l'identification arbitraire du premier de ces martyrs avec un Marcel qui figure dans les Actes fabuleux des SS. Nérée et Achillée : un disciple de Simon le magicien, qui s'attache par la suite à S. Pierre et meurt pour la foi* Aureliano consulari viro sententiam ferente. *De son compagnon Apulée, il n'est pas fait mention dans le récit qui a servi de source à Adon, et c'est encore Adon qui invente le lieu de la sépulture,* non longe ab urbe Roma [4]. *Ce récit n'a rien de commun avec la Passion de S. Marcel le centurion ; le consulaire Aurélien n'est pas Aurelius Agricolanus. La similitude des noms est une pure coïncidence.*

[1] *BHL.* 1832.
[2] *BHL.* 1831.
[3] Le commentaire du P. De Bue dans *Act. SS.*, Oct. t. III, p. 826-832, est fort important. Nous y renvoyons le lecteur.
[4] Cf. H. QUENTIN, *Les Martyrologes historiques*, p. 563.

Les deux martyrs ont été revendiqués par l'église de Capoue, sans que celle-ci ait à faire valoir des titres bien sérieux. On n'acceptera pas comme tels les trois textes de la Passion des SS. Marcel et Apulée dont nous avons à nous occuper.

Voici ce que nous apprend le premier de ces récits [1]. *Au temps de Julien vivait à Rome un centurion,* centurio ordinarius, *homme juste autant que riche. Passant par Capoue, il est arrêté pour cause de religion, sur l'ordre de Dragontius et jeté en prison. Dragontius meurt, et est remplacé par un certain Fortunatus. Celui-ci envoie le prisonnier à Agricolanus, préfet de la milice, avec une lettre lui faisant savoir que Marcel a renoncé au service militaire. Agricolanus cherche en vain à le ramener, et le condamne à mort. Marcel demande à prier, et se livre au bourreau. Son serviteur, Apulée, voyant tomber la tête de son maître, se déclare chrétien. Lui aussi est décapité.*

Le premier auteur de cette version, comme le P. De Bue l'a bien remarqué, n'a pas ignoré que les deux martyrs passaient pour être des saints romains. Il les fait voyager certis existentibus causis, *pour les amener à Capoue. Il n'est pas moins certain que primitivement cette histoire, dans laquelle on reconnaît aisément des emprunts aux* Acta Marcelli, *en était entièrement indépendante. C'est le* praeses Dragontius *seul qui jugeait Marcel et le condamnait sur son refus de sacrifier. L'hagiographe qui a cru pouvoir mêler à cette Passion très simple des données empruntées à la Passion d'un homonyme, s'est débarrassé de Dragontius en le faisant mourir avant le martyr, et en lui donnant pour remplaçant Fortunatus, puis Agricolanus. De ce procédé puéril il y a d'autres exemples. Il y a donc ici confusion de trois personnages, qu'en hagiographie du moins, il faut distinguer : un Marcel romain, Marcel de Capoue, Marcel de Tanger.*

Dans un vieux bréviaire de Capoue, la légende des saints Marcel et Apulée a pris une forme un peu différente [2]. *Marcel est un homme riche et religieux faisant beaucoup d'aumônes. Un jour on vient offrir à l'évêque Archelaus sept cents prisonniers de guerre. Marcel les rachète, et les traite avec tant de charité que beaucoup d'entre eux se convertissent. Et voici la fin :* tandem beatus Marcellus, cum abiecta militia christianum es-

[1] *BHL.* 5251.
[2] *BHL.* 5252.

se clara voce se diceret, sub Aureliano consulari cum Apuleo famulo suo capite caesus est, sepultus non longe ab urbe Roma. *Ici la confusion est à son comble. Il s'agit d'abord de Marcel de Capoue. Celui qui est mis en relation avec l'évêque Archelaus n'est autre que Marcel de Cascara en Mésopotamie, ami d'Archelaus, évêque de cette ville, connu par les* Acta Archelai[1] *et par S. Épiphane qui les cite* [2]. *Le trait du soldat qui renonce à la milice (on ne savait pas que ce juste fût soldat) est emprunté mot pour mot aux Actes de Marcel de Tanger. Enfin le consulaire Aurélien, et le lieu de la sépulture nous ramènent à Marcel, martyr romain, de sorte que, dans cette courte page, le rédacteur des leçons du bréviaire de Capoue (ou son modèle) a réussi à confondre quatre homonymes.*

*Les deux récits que nous venons d'analyser dépendent d'une Passion plus ancienne, dont une des formes nous a été conservée dans un manuscrit du IX-X*ᵉ *siècle, le Farfensis 29, fol. 85*ᵛ*-88*ᵛ [3]. *Elle est composée des éléments suivants : Marcel est un chrétien fervent qui se sert de ses richesses pour soulager les pauvres. Il rachète les prisonniers de guerre que l'on avait offerts à l'évêque Archelaus, leur fait du bien, enterre leurs morts. Cela se passait sous* Tiberius Caesar, *que Marcel avait élevé. La persécution éclate. L'empereur, sachant qu'il était chrétien, l'envoie en Apulie sous un faux prétexte, en réalité pour le faire punir. Le gouverneur de la Campanie, Dracontius, l'interroge, mais s'en tient là. Sur ces entrefaites, arrive la fête de l'empereur. Marcel, qui était* ex centurionibus Astasianis, *ce que l'auteur n'avait pas encore dit, jette ses armes, en se déclarant chrétien. Suit la Passion de Marcel le centurion, d'après la version M2, dûment interpolée et développée par endroits, mais gardant la physionomie de l'ensemble. Lorsque le martyr a reçu le coup de grâce, on voit apparaître Apuleius, son serviteur, dont il n'avait pas été question jusqu'ici. Il confesse sa foi et demande de partager le sort de son maître, ce qui lui est accordé.*

On reconnaît immédiatement la source commune des récits précédents. Nous ne voulons pas dire que les rédacteurs aient puisé directement à la Passion telle que la raconte le manuscrit

[1] HEGEMONIUS, *Acta Archelai*, ed. Ch. H. BEESON, Leipzig, 1906.
[2] *Haer.* 66, n. 7, *P. G.*, t. XLII, p. 40.
[3] *Catal. Lat. Rom.*, p. 119 ; *BHL.* 5252 b.

de Farfa. Certains traits qui manquent à celle-ci, permettent de supposer l'existence de plusieurs recensions qui en différaient autrement que par de simples détails de style, tout en la reproduisant dans ses grandes lignes. Rien n'est plus commun en hagiographie que la multiplicité des formes d'une même pièce, librement retravaillée par des copistes qui usurpent les fonctions de rédacteurs. Le résultat que l'on pourrait retirer d'une comparaison minutieuse des trois textes serait trop insignifiant pour que nous songions à entreprendre ce travail.

Il ne sera pas tout à fait inutile de donner le texte de la pièce. C'est le plus ancien témoin de la légende de Capoue, et un nouvel exemple du procédé qui permit à tant d'hagiographes du moyen âge d'écrire de longues pages sur des saints dont l'histoire était complètement oubliée. Elle nous a fourni une leçon de la Passio Marcelli. *Nous n'essayerons pas de dépouiller le style de la Passion des deux martyrs de sa barbarie caractéristique. A peine tâchera-t-on de suppléer à quelques lacunes provenant d'une déchirure du parchemin, ou, dans des cas extrêmes, à une distraction du copiste, en supposant charitablement qu'il eût été en état de corriger ses fautes lui-même.* H. D.

APPENDICE

Vita [1] et passio sanctorum martyrum Marcelli et Apolei.

1. Erat quidam uir Marcellus nomine qui uita et studiis et genere prudentia quoque et honestate ualde clarus habebatur, facultatibus etiam copiosus et, quod omnium maximum est, religiosissime Deum timens, et his quae de Christo dicebantur semper cum timore abscultans. Nec quicquam boni erat omnino quod illi uiro deesset ; unde et honore plurimum ab uniuersa ciuitate colebatur plurimisque ipse ciuitatem suam frequenter largitionibus remunerabat, pauperibus tribuens, tribulatis auxilium ferens ; sed ne infirmitate uerborum uirtutibus uiri aliquid derogemus, potius quam digne proferamus, haec dixisse sufficiat ut ad opus quod propositum est ueniamus.

[1] *Legenda* nonas octobris.

2. Quodam tempore cum Archelao episcopo captiuorum multitudo fuisset oblata a militibus qui ibi castra seruabant septem milia numero et septingenti, non mediocris eum sollicitudo constrinxerat eo quod pro salute ipsorum aurum a militibus posceretur quique, cum dissimulare non posset, pro religione et timore Dei uehementius aestuabat, et tandem ad Marcellum properans omne negotium exponit. Ut uero haec audiuit uir piissimus Marcellus, nihil omnino remoratus ingreditur domum, praeparans pretia captiuorum quantacumque poscerent qui uinctos deduxerant et continuo, reseratis bonorum suorum thesauris, pietatis praemia militibus nec numero aliquo nec describtione ulla distinguit, ut magis dona quam praemia uiderentur. At illi admirati et amplexi tam inmensam uiri pietatem munificentiamque, et facti stupore permoti, exemplo misericordiae <ita> commouentur [1] ut [2] plurimi ex ipsis adhaerentes fidei domini nostri Iesu Christi, alii uero, uix quarta pretii portione suscepta, ad propria castra <discederent [3]> ceteri autem pa<rum aliquid [3],> quantum uiatico sufficeret, accipientes abirent.

3. His ita gestis laetus erat ualde Marcellus et accersito uno ex captiuis, Gortynio nomine, perquirebat ab eo causam belli uel quo casu ipsi inferiores extiterint ac uinculis captiuitatis innexi sint. At ille loquendi sibi potestate permissa ita exorsus est : « Nos, domine mi Marcelle, viventi Domino soli credimus.» His auditis uir piissimus Marcellus plurimum in lacrimas profusus est, miseratus tantos et tam uarios casus. Sed nihil moratus cibos praeparat, fatigatis per semetipsum ministeria exhibens. Imitatur patrem nostrum Abraham qui quondam angelis a se hospitio susceptis, non uernaculis imperauit uitulum deferre de gregibus, sed ipse senior inpositum hum<eris por>tauit ac per sem<etipsum> ... ratos...hominibus instructis mensis cum ingenti laetitia reficiebat uniuersos, ita ut qui superesse poterant, obliuionem caperent laborum ac totius mali efficerentur inmemores.

4. Cum autem quintus decimus transigeretur dies, Marcello cuncta adfatim copiose ministrante captiuis, placuit ei omnibus remeandi ad propria tribuere facultatem praeter eos quos uulnerum suorum cura retinebat. Quibus competens adhi-

2. — [1] commovente *cod.*— [2]//////et *cod.* — [3] Cf.*Act.SS.*,Oct.III, 829.

bita medella, ceteros ad sua redire praecepit. Sed his omnibus maiora addidit Marcellus pietatis officia. Cum plurima namque suorum manu progressus est ad sepelienda corpora in itinere peremptorum et omnia quaecumque inuenire potuit ut dignum erat tradidit <sepul> turae ; quo munere imple <to in> carcerem rediit... facti huius opinio ad reliqua Marcelli bene gesta inmensum cumulum contulit. Per uniuersam enim regionem illam ingens fama discurrit de pietate Marcelli, ita ut plurimi de diuersis urbibus uidendi atque cognoscendi uiri copiam fraglarent maxime hi quibus ferre penuriam usus antea non fuerat. Quibus omnibus uir egregius indulgentissime ministrabat Marcellus, ueteris imitator exempli, ita ut omnes dicerent hunc uirum nullum pietate antecedere, nec esse praestantiorem. Sed et uiduae credentes uni domino ad eum concurrebant ; inbecilles quoque sibi de eo certissimum auxilium praesumebant, nec non et orfani omnes ab ipso nutriebantur. Et quid amplius dicam ? amator pauperum Marcellus cognominatus est domusque eius peregrinorum et pauperum hospitium dicebatur. Super omnia uero haec... fidei curam egregie ac <pie r> etinebat, aedificans cor suum super inmobilem petram. Sed ut amplius eius uita per passionem clarescat, sequere.

5. Tempore Tiberii Caesaris, quo saeua persequutio christianis orta est, cum sanctus Marcellus nutrisset Tiberium Caesarem, non tamen ipse sanctus Marcellus idolis sacrificabat, sed profitebatur dominum Iesum Christum ; et dum cognouisset hoc Tiberius, contristatus est ualde ; et cogitans apud semetipsum eo quod non posset eum occidere causa pietatis, quia eum nutrierat, inuenta occasione[1], Tiberius dixit sancto Marcello : « Tolle iussionem nostram et uade Apulia atque Calabria et exige inde pecunias, et infer nobis. » In qua iussione fraudulenter significavit [2] Dracontio praesidi Campaniae sic continente [3]: « Mox uenerit Marcellus cum Apuleo ueredis. Continuo constringe eum et sic dices : Marcelle, significauit Tiberius iussione sua ut sacrifices diis. » Beatus Marcellus accepta iussione uenit Capua cum Apuleo famulo suo ueredis, et protulit iussionem Tiberii Caesaris, quam et optulit Dracontio praesidi. Quae cum relecta fuisset, Dracontius beato Marcello

5. — [1] occansione *cod.* — [2] significans *cod.* — [3] **continentem** ***cod.***

dixit : « Marcelle, significauit Tiberius Caesar ut sacrifices diis. » Sanctus Marcellus respondit : « Nunquam bene sit Tiberio Caesari nefandissimo, pleno iniquitate, ut ego daemoniis sacrificem. Sed sacrifico Deo uiuo et uero, qui fecit caelum et terram, cui adstant angeli et adorant potestates cum tremore. Fac enim quod uis. » Tunc Dracontius praeses, uidens animi eius constantiam, nullam ei inferre [4] uoluit questionem.

6. Contigit autem ut quinto mense anni, uicesima die mensis eiusdem, festa imperatorum atque natalicia celebrarent apud signa legionis. Marcellus famulus Dei ex centurionibus Astasianis, conpunctus miseratione divina, despiciens cuncta quae agebat, diligens pudicitiam sanctitatis, discinxit se balteum quo erat saeculo mortali praecinctus. Sed et uicem quam agebat militandi, simulque et arma proiciens atque clara uoce coepit dicere : « Christianus sum et militare non possum. » Moxque per officium ad aures Fortunati praesidis perlata sunt uerba quae ex ore Marcelli fuerant adclamata. Tunc praecepit eum praeses teneri et retrudi in carcerem, donec uotiuos dies transactos excogitaret quemammodum eum perderet. Ipse uero sanctus Marcellus cum duceretur ad carcerem orabat dicens : « Fiat cor meum inmaculatum in tuis iustificationibus, Domine, ut non confundar. » Et receptus est in carcerem.

7. Paucis autem transactis diebus, Fortunatus praeses, sedens pro tribunali, iussit beatum Marcellum sibi praesentari. Cui et dixit : « Quid tibi uisum est ut contra disciplinam militarem, et nescio qua insania faciente, discingeres te balteum et uitem [1] quam agebas proiceres, et Christi nescio cuius te adfirmares esse seruum ? » Beatus Marcellus respondit : « Iam die duodecimo kalendarum augustarum apud signa legionis istius, quando diem festum imperatoris uestri celebrastis, clara uoce christianum me esse dixi, et sacrilegio huic uestro militare non possum nisi domino Iesu Christo. » Fortunatus praeses dixit : « Ergo tuus imperator non est cuius diem festum nos celebrare commemoras ? » Sanctus Marcellus respondit : « Non, sed ego habeo imperatorem immortalem qui mortuos uiuificat et infirmos sanat. » Fortunatus [2] dixit : « Temeritatem tuam

[4] inferre se *cod.*
7. — [1] uicem *cod.* — [2] *corr. prius* Fornatus *cod.*

dissimulare non possum et quamuis poteram te pro his examinare suppliciis, tamen referam hoc imperatori et Caesari ; ipse uero sane transmitteris ad dominum meum Aurelianum Acriculanum agentem uices praefecti praetorio, prosequente uero Caecilio armatus officiale consularitatis.

8. Qui die tertio kalendarum octobrium destinati peruenerunt ; et introducto famulo Dei Marcello ex centurionibus Astasianis, ex officio dictum est : « Marcellum ex centurionibus Fortunatus praeses ad potestatem tuam transmisit. Praesto est simul et epistola super nomine eius. Quam si praecipis recitetur. » Agricolanus dixit : « Recitetur. » Ex officio lectum est : « Tibi, domine Agricolane, Fortunatus praeses. Marcellum hunc centurionem ordinarium militantem abiecta a se militia furoris uerbis repletum, <qui> publice se christianum esse clamat atque nostrae interrogationi adstante officio eadem uerba respondentem necessitatem habuimus potestati uestrae dirigere, ut cognoscentes decernatis » et reliqua. Quibus recitatis Agricolanus dixit beato Marcello : « Loquutus es haec quae recitantur apud acta praesidis ? » Famulus Dei Marcellus, fide confortatus Christi, respondit : « Loquutus sum haec. » Agricolanus dixit : « Centurio ordinarius militabas ? » Famulus Dei Marcellus respondit : « Militabam. » Agricolanus dixit : « Quo furore usus es ut <arma> proiceres sacrilege et talia sis loquutus ? » Famulus Dei Marcellus respondit : « Furor nullus est eis qui timent dominum Iesum Christum et qui ipsum confitentur. » Agricolanus dixit : « Singula haec loquutus es quae actis praesidialibus continentur ? » Famulus Dei Marcellus respondit : « Iam dixi quia loquutus e iterum dico me christianum esse. » Praefectus dixit : « Et proiecisti arma ? » Famulus Dei Marcellus respondit : « Proieci. Non enim decet christianum hominem militiis saecularibus militare qui Christo domino militare conprobatur [1]. » Tunc Agricolanus ira repletus quasi sententiam dictat : « Ita se habent[2] facta Marcelli ut haec debeant disciplina vindicari. Marcellus qui centurio ordinarius militabat, abiecto publice <balteo,> sacrilegio[3] pollui se dixit et insuper inter acta praesidialia uerba furore plenus deposuit, gladio animadverti placet. »

9. Beatus Marcellus audiens in praesenti dixit Agricolano : « Deus tibi bene faciat, » quia sic decebat Marcellum martyrem

8. — [1] conprobantur *cod.* — [2] habet et *cod.* — [3] sacrilego *cod.*

gloriosum de hoc saeculo transmigrasse ad dominum. Et egressus cum ad martyrii palmam duceretur, orans ad dominum dixit : « Gratias tibi ago, domine Iesu Christe, qui me non fraudasti de numero sanctorum tuorum. » Et cum venisset ad locum in quo decollandus erat sanctus Marcellus, prostrauit se in oratione Domino dicens : « Dominator, domine Deus[1], caelestium, terrestrium et infernorum et uniuersae creaturae, sit nomen tuum benedictum in saecula, qui famulum tuum ad hunc desiderium perducere dignatus es. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. » Et accedens speculator cum magna uirtute feriens gladio amputauit caput eius, et cum gaudio magno beatus Marcellus perrexit ad Dominum.

10. Apuleius uero et ipse famulus Dei qui semper oboedienter deseruiens ita eum occulte custodiens non dereliquit eum, et uidens Domini sui Marcelli gloriosam fidem atque passionis eius constantiam, cum nimio gaudio opponens se speculatori, quique se christianum clamans dixit desiderare se in praesenti mori et ut eum feriret suppliciter deprecatus est. Qui statim speculator ut suo placeret praefecto, orante et commendante se domino beatus Apoleus, sic gladio amputauit caput eius, ut beato Marcello, cui in saeculari militia deuotum exhibuit famulatum et obsequium, dignumque meruit collegium eius et passionis consortium, ut quibus in terra diuersitas gloriae[1] et [2] honoris fuerat, passionis una eis apud Deum maneret de triumpho uictoriae corona. Martyrizauerunt autem die nonarum octobrium, ad laudem domini nostri Iesu Christi, cui est honor et gloria in saecula saeculorum. Amen.

9. — [1] Dei *cod.*
10. — [1] gloria *cod.* — [2] *om. cod.*

LA VIE DE S. ÉVARISTE
HIGOUMÈNE A CONSTANTINOPLE

S. Évariste est né dans l'éparchie de Galatie, le 17 avril de l'an 819, le jour même où se célébrait la fête de Pâques. On lui donna le nom de Sergius. Un lien de parenté unissait sa famille à la femme de Théoctiste Bryennios, qui dès cette époque occupait à la cour de Byzance une situation brillante. C'est là sans doute ce qui détermina le père d'Évariste, vers la fin du règne de l'empereur Théophile, à faire avec son fils le voyage de Constantinople. Le jeune homme pouvait en ce moment être entré dans sa vingt-troisième année. Il fit bonne impression sur Bryennios, qui l'admit au nombre de ses serviteurs. Grâce à la protection de son parent il pouvait espérer faire sa carrière dans la capitale.

Théoctiste Bryennios est le premier membre de la famille des Bryennii [1] mentionné par les historiens. Constantin Porphyrogénète, dans son *de administrando imperio*, rapporte [2] que sous le règne de Michel III il fut envoyé en qualité de protospathaire dans le Péloponèse pour y réduire les Slaves révoltés, mission dont il s'acquitta avec succès. Quelque temps auparavant, tout au début de son règne, l'impératrice Théodora l'avait chargé d'une ambassade auprès des Bulgares. Le biographe de S. Évariste, qui est seul à rappeler le fait, ajoute que Bryennios emmena avec lui le jeune Évariste ; mais il ne semble pas que celui-ci l'ait suivi jusqu'au terme du voyage. En cours de route, comme on faisait halte dans la petite ville de Probaton [3], un sermon de S. Éphrem sur le jugement der-

[1] Au sujet de cette famille voir Ducange, *Familiae Augustae Byzantinae*, ed. Paris, pp. 176, 177.

[2] C. 50 (ed. Bonn, p. 221).

[3] Les historiens byzantins mentionnent deux localités du nom de *Προβάτου* : l'une, connue sous le nom de *κάστρον Προβάτου*, se trouvait au delà de la chaîne des Balkans, en pleine Bulgarie : c'est la ville actuelle de Provadia (W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*,

nier tomba entre les mains d'Évariste. A la lecture de ces pages, le jeune homme sentit se réveiller en lui le désir déjà ancien d'embrasser la vie religieuse. Ayant appris que non loin de Probaton, dans une localité nommée Scopelos, vivaient quelques moines, Évariste résolut de se joindre, à eux. Sans rien dire de son projet à ses compagnons, il les quitta en secret et vint se mettre sous la direction d'un vieillard nommé Jean. Ce saint homme, Scythe d'origine, habitait un endroit appelé Pétra et jouissait d'un grand renom dans la contrée.

Après six mois passés près du moine Jean et d'un autre vieillard, il fut décidé qu'Évariste retournerait à Constantinople et irait se présenter au monastère de Stoudios. Muni d'une lettre de recommandation pour l'higoumène, il s'en vint frapper à la porte du couvent. Le premier qu'il y rencontra fut l'higoumène en personne. Naucrace, le successeur de S. Théodore, dirigeait en ce moment Stoudios. Après avoir lu la lettre et dévisagé Évariste, Naucrace lui fit quelques questions et n'hésita pas à le recevoir immédiatement, jugeant inutile de lui faire passer l'examen imposé d'ordinaire aux candidats. Ce fut lui qui conféra au jeune aspirant l'habit monastique et changea son nom de Sergius contre celui d'Évariste. Évariste fut employé aux offices domestiques et on lui confia le soin du réfectoire. Son ardeur pour la prière et sa vie austère le firent bientôt remarquer parmi tous ses frères ; il obtint d'aller en compagnie du moine Eubiotos, qui partageait ses goûts, se livrer à une vie plus mortifiée encore sur une île de la Propontide. Au bout de quelque temps, Nau-

dans *Sitzungsber. der philos.-hist. Cl. der K. Akad. der Wissenschaften*, Bd. 113, Wien, 1886, p. 310). Une autre localité de même nom, qui n'a pas été identifiée jusqu'ici, était située non loin d'Andrinople (voir CANTACUZÈNE *Hist.* II, 3, ed. Bonn, t. I, p. 324). C'était dans cette dernière ville que Bryennios et Évariste ont dû s'arrêter ; car le biographe d'Évariste nous dit que la ville était en Thrace : *πρός τι πολίχνιον θρᾳκικόν*, tandis que le *κάστρον Προβάτου* se trouvait en Mésie. Ajoutez que le lieu nommé *Σκόπελος*, près duquel se fixa Évariste et qui était proche de *Προβάτου*, est cité par Cantacuzène comme étant dans les parages de la Thrace (*Hist.* I, 57 et III, 51, ed. Bonn, t. I, p. 294 ; t. II, p. 303). Tomaschek (op. cit. p. 322) place *Σκόπελος* au sud-ouest de Kirk-Kilissé ; le *πολίχνιον Προβάτου* ne pouvait donc être loin.

crace, qui ne voulait pas priver sa communauté de pareils exemples, rappela Évariste au couvent.

Le biographe ne nous a pas fourni de date précise au sujet de l'entrée du saint à Stoudios, mais on peut suppléer dans une certaine mesure à son silence. Chassés de leur monastère par Léon l'Arménien, les Studites ne purent y rentrer que sous le règne de l'impératrice Théodora [1]. Leur rappel à Constantinople n'a guère dû précéder la restauration du culte des images ou l'établissement de la fête du triomphe de l'Orthodoxie (11 mars 843). D'autre part à la mort de Naucrace († 18 avril 848), Évariste comptait déjà plusieurs années de vie monastique. Il est à croire en effet que ce n'est pas au bout de quelques mois seulement passés dans le cloître qu'on ait permis à un jeune moine d'aller vivre sur une île déserte ; et son élévation, dès 848, à un office important, nous le dirons bientôt, suppose aussi que nous n'avons pas affaire à un débutant. Rien ne s'oppose donc à ce que dans le courant de 843 Évariste se soit présenté pour la première fois à Stoudios. En ce cas le voyage de Bryennios en Bulgarie aurait eu lieu à la fin de 842 ou au commencement de 843.

Naucrace eut comme successeur à Stoudios S. Nicolas Studite. Le nouvel higoumène faisait grand cas, lui aussi, de la vertu d'Évariste et le nomma aussitôt sous-économe du monastère, poste qu'il devait remplir pendant plus de dix ans. Lorsque vers la fin de 858, S. Ignace de Constantinople fut déposé et remplacé par Photius, Nicolas se rangea résolument du côté du patriarche légitime. Plutôt que de reconnaître Photius, il préféra quitter Stoudios [2]. Beaucoup de moines suivirent son exemple et se dispersèrent par petits groupes de deux ou de trois. De ce nombre fut Évariste, qui partit accompagné de Paphnutius. Sur la cause de cet exode, le biographe du saint se montre très réservé. Il parle seulement d'une dissension dans l'Église de Constantinople.

Après diverses pérégrinations, dont nous ignorons le détail, Évariste et Paphnutius trouvèrent un abri sûr à Constantinople même, chez un homme charitable du nom de Samuel. Il y avait déjà un temps considérable qu'ils jouissaient de cette

[1] *Vita S. Nicolai Studitae, P. G.*, t. 105, p. 901 C D.
[2] Ibid, p. 908.

généreuse hospitalité, lorsque S. Nicolas Studite rappela Évariste près de lui.

En ce moment Nicolas se trouvait probablement à Hexamilium [1], en Chersonèse de Thrace. Malgré son âge avancé il avait dû mener une existence fort instable durant ces dernières années. Accablé par la maladie et les infirmités, il fit appel au dévoûment d'Évariste. Celui-ci accourut aussitôt et prodigua au vieillard les soins que réclamait son état. Le séjour d'Évariste à Hexamilium ne fut d'ailleurs pas long. Il ne tarda pas à rentrer à Constantinople avec Nicolas, qui venait d'être mandé chez le Basileus. Cette entrevue avec Michel III n'entraîna pour Nicolas aucune suite fâcheuse. Au sortir du palais il alla rejoindre le groupe de Studites à qui Samuel, l'ancien hôte d'Évariste, donnait asile en sa demeure. Dès que la nouvelle se fut répandue, beaucoup d'anciens subordonnés de Nicolas vinrent l'y trouver. L'affluence devint telle que bientôt la maison se trouva trop petite. C'est alors que Samuel mit à la disposition de Nicolas une propriété qu'il venait d'acquérir dans un endroit de la ville appelé Cocorobion. Nicolas et ses moines s'y installèrent, et Paphnutius fut chargé de pourvoir aux besoins matériels de la communauté.

A Cocorobion le concours fut encore plus considérable. On peut se demander si du monastère de Stoudios même n'arrivèrent pas de nouvelles recrues. Depuis le départ de Nicolas, en 858, plusieurs higoumènes s'y étaient succédé, tous partisans de Photius. En ce moment Sabas de Callistrate [2] venait d'y prendre la place de Théodore de Santabarène, écarté de son poste on ne sait pour quelle raison. Si l'on admet qu'à cette époque bon nombre de Studites allèrent s'adjoindre à Nicolas, leur ancien higoumène, on s'explique les mesures de rigueur prises alors contre le saint. Ce fut probablement à la suite de plaintes émanées de Photius et de Sabas que l'empereur ordonna à Nicolas vers 866 de réintégrer Stoudios. Cet ordre devait arrêter le courant des désertions vers Cocorobion. Pen-

[1] Ibid. p. 912 B. Le manuscrit dont s'est servi Combefis porte : *ἐν τῷ Ξαμηλίῳ οἰκισθησόμενος*, mais il faut lire, avec le cod. Paris. 1452, *ἐν τῷ Ἑξαμηλίῳ οἰκισθησόμενος*.

[2] Ibid. p. 912 C.

dant près de deux ans, S. Nicolas demeura prisonnier dans son ancien monastère [1].

La nuit du 23 au 24 septembre 867, un drame du palais mit fin à l'existence de Michel III et, avec Basile I, la dynastie Macédonienne s'installa sur le trône de Byzance. Aussitôt une autre orientation fut imprimée à la politique religieuse.

Le nouvel empereur écarta Photius et rétablit S. Ignace sur le siège patriarcal. C'était le sûr moyen de gagner les sympathies d'une partie notable du clergé. S. Nicolas bénéficia, lui aussi, de la bienveillance impériale. Basile fit des démarches personnelles près du vieillard pour qu'il acceptât de reprendre le gouvernement de son monastère. A la nouvelle du rétablissement de Nicolas dans la charge d'higoumène, les anciens Studites qui, dix ans auparavant, avaient à son exemple quitté le couvent vinrent se remettre sous sa direction. Évariste pourtant et Paphnutius restèrent à Cocorobion avec le consentement de Nicolas. Ce dernier avait gardé lui-même bon souvenir de cette maison et fréquemment, durant les quelques mois qu'il lui restait à vivre, il venait y chercher un peu de repos. Durant un de ces séjours il tomba gravement malade. Sentant sa fin prochaine, le vieillard réunit autour de sa couche ses religieux pour leur faire ses dernières recommandations. Il manifesta en même temps le désir que son corps reposât à Cocorobion. Les Studites ne l'entendirent pas ainsi. C'eût été un scandale si Nicolas venait à mourir ailleurs qu'à Stoudios. Dans leur pensée le même tombeau qui gardait déjà les restes vénérés de Platon, de Théodore, de Joseph de Thessalonique, de Naucrace devait recevoir aussi la dépouille de Nicolas [2], qui par sa vertu et sa sainteté était l'émule de ces grands hommes. A des prières si touchantes Nicolas ne put résister. Il se laissa transporter au couvent de Stoudios, où peu de jours après il rendit l'âme. Avant de quitter Cocorobion Nicolas avait décidé qu'Évariste serait l'higoumène de cette communauté et que la charge d'économe serait dévolue à Paphnutius.

[1] Ibid. p. 913 A

[2] Voir la *Vie de S. Nicolas*, l. c., p. 921 CD, et la *Translation de S. Théodore Studite et de S. Joseph de Thessalonique*, dans *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 60, l. 8 et suiv.

De tout ce qui vient d'être dit au sujet des derniers jours de Nicolas Studite, on ne trouve rien dans la Vie, pourtant très développée, de ce saint. On ne s'étonnera pas, d'autre part, que le biographe de S. Évariste ait fait dans son récit la part aussi large à S. Nicolas Studite. Les deux saints avaient vécu ensemble pendant de longues années et l'historien d'Évariste, en retraçant la Vie du premier higoumène de Cocorobion, se proposait aussi de faire connaître les origines de ce monastère, dans la fondation duquel S. Nicolas a joué un rôle important.

A partir de la mort de Nicolas, Cocorobion constitua une maison entièrement indépendante. Le couvent était situé dans le quartier de Lips [1]. Dans ce même quartier sera bâtie au siècle suivant la *μονὴ τοῦ Λιβός* [2], dont l'église, transformée en mosquée, est encore debout aujourd'hui. Sous la direction d'Évariste la communauté de Cocorobion se constitua définitivement. Ce fut lui qui agrandit les bâtiments et construisit sans doute l'église du monastère dédiée à la Vierge. C'est ainsi que l'auteur anonyme des *Origines Constantinopolitanae* a pu dire d'Évariste qu'il fonda le monastère [3]. En ajoutant que ce fut sous le règne de Michel II le Bègue il était dans l'erreur ; on a vu plus haut que son origine n'est pas antérieure au règne de Michel III.

C'est dans cette demeure que s'écoula sans événements marquants la dernière partie de la carrière de S. Évariste ; là aussi on conservera son corps. Pendant trente ans environ, entouré de la vénération universelle, il resta à la tête de ses moines. Il mourut en 897 la nuit de Noël. A cause de la fête sa mémoire fut célébrée le lendemain 26 décembre. Certains synaxaires font sa commémoraison le 28 et le 29 du même mois [4].

[1] Le renseignement nous vient de la Vie de S. Nicolas Studite, l. c., p. 909 C : *ἔνδον τῆς πόλεως πρὸς τὰ τοῦ Λίβα μέρη τόπον ἀπῳκισμένον καὶ ἥσυχον ἐκπριάμενος.*

[2] H. Delehaye, *Le typicon du monastère de Lips à Constantinople*, dans *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 388 ; Id. *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues* (Bruxelles, 1921), p. 172-81.

[3] Th. Preger, *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*, t. II. (Leipzig, 1907), p. 277, 7 seq. : *Τὰ δὲ Κουκοροβίου τὴν μονὴν ἔκτισεν ὁ ὅσιος Εὐάρεστος ἐν τοῖς χρόνοις Μιχαὴλ τοῦ Τραυλοῦ τοῦ Ἀμορραίου* (820-829).

[4] *Synax. Eccl. CP.*, p. 354, l. 34, 37, 49.

Au sujet du biographe de S. Évariste on ne sait presque rien. Il n'est pas douteux que cet auteur, dont nous ignorons le nom, ait appartenu à la communauté de Cocorobion. Il composa le panégyrique à la demande de ses supérieurs et il le prononça dans l'église du monastère devant les reliques du saint, probablement à l'occasion de sa fête.

L'orateur avait-il connu le saint ? Bien qu'il n'évoque dans son discours aucun souvenir personnel qui en soit la preuve irrécusable, il semble se ranger pourtant dans la péroraison parmi ceux qui ont vécu avec lui [1]. De même dès les premières lignes de l'exorde il en parle comme d'un contemporain. Pour ces motifs nous estimons que l'auteur anonyme, s'il n'a pas eu de rapports directs avec le saint dont il retrace le portrait, fut tout au moins de la génération qui le suivit immédiatement. Il ne faudrait donc pas reporter la composition de la Vie au delà du premier quart du X[e] siècle. Le seul manuscrit qui nous l'ait conservée est, nous le verrons bientôt, du X[e] siècle.

Le biographe paraît bien informé et il transmet fidèlement ce qu'il a vu lui-même et ce qu'il tient de la tradition de son couvent. S'il rapporte la vision qu'eut un saint personnage de Galatie au moment de la naissance d'Évariste, il ajoute prudemment que c'est là ce qu'on raconte *λέγεται, φασί*, sans garantir davantage le fait. D'ailleurs tout dans son récit s'enchaîne parfaitement et là où son témoignage n'est pas d'accord avec d'autres sources, c'est lui qui paraît être dans le vrai.

Le biographe d'Évariste s'étend longuement, on l'a vu plus haut, sur la personne de S. Nicolas Studite. A son tour, l'historien de ce dernier a fourni quelques détails sur S. Évariste [2]. On peut dire que les deux récits se complètent et s'éclairent mutuellement. Parfois en opposition sur des points secondaires, ils s'accordent pour le fond. A qui compare les deux pièces, la Vie d'Évariste paraît mériter plus de créance. Nous ne nous étendrons pas ici sur cette question, nous réservant d'y revenir dans une prochaine étude consacrée à S. Nicolas Studite.

[1] Chap. 48 : *ὡς οἷα πάλαι σωματικῶς ἡμῖν συμπαρών, οὕτω δὴ καὶ νῦν ἐφορῶν ἡμᾶς.* Le passage n'est pas entièrement concluant. Sans avoir vécu avec le saint, l'orateur aurait pu s'exprimer de la même façon.

[2] *Vita S. Nicolai Studitae*, l. c., p. 912 A.

La Vie de S. Évariste est contenue dans le ms. grec 1171 de la bibliothèque Nationale [1]. Elle remplit les feuillets 275 à 299ᵛ. Dans la première partie du manuscrit, on lit une série d'homélies. Au bas du feuillet 274ᵛ on peut distinguer encore le titre d'une homélie de S. Jean Chrysostome, plus tard biffé à la plume. La Vie d'Évariste ne faisait donc pas immédiatement suite aux autres pièces du même recueil. Comme elle n'est pas de la même main et commence un nouveau cahier, elle appartenait probablement jadis à un autre codex. L'écriture d'ailleurs paraît plus ancienne que celle de la première partie. Dans le manuscrit un certain nombre de lettres sont presque entièrement effacées et ne sont pas rendues par la photographie. Il est à remarquer aussi que le copiste sautait de temps à autre par négligence une lettre dans le corps du mot. En général l'orthographe est correcte ; nous n'avons pas indiqué dans l'appareil critique les itacismes ou le dédoublement de lettres, lorsque la correction s'imposait.

Il existe à la bibliothèque Royale de Bruxelles, cod. 18864-74, une copie du manuscrit de Paris [2]. Elle est de la main de Papebroch et a appartenu à l'ancienne bibliothèque des Bollandistes.

C. Van de Vorst S. I.

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Εὐαρέστου.

Prologus.

1. *Ἔδει μὲν ὡς ἀληθῶς ἀνδρὸς ἀρετῇ καὶ θεαρέστῳ βίῳ σεμνυνομένου μηδὲ τὸν καθ' ἡμᾶς χρόνον ἀπολειφθῆναι, ἵνα πρὸς αὐτὸν ὡς εἰς παράδειγμα βλέποντες οἱ τῶν καλῶν ἐρασταὶ τὸν ἑαυτῶν βίον ῥυθμίζωσι, καὶ τῶν ἀρετῶν ἐπιδόσεις ποιούμενοι πρὸς τὴν ἐκείνου μίμησιν ἄγωνται, Εὐαρέστου λέγω τοῦ θαυμασίου τοῦ νῦν ἡμῖν εἰς ὑπόθεσιν προκειμένου· οὗ τὸν βίον ὡς ἀρετῆς εἰκόνα τῷ κάλλει τῆς ἀρίστης πολιτείας μεμορφωμένην καθάπερ χρώμασι ταῖς τῶν λόγων ἰδέαις τῷ βουλομένῳ ἀποτυπώσασθαι, πολλῆς [1] δεῖ τῆς ἐν λόγοις περιουσίας τε καὶ δυνάμεως καὶ πρό γε τούτων νοὸς κεκαθαρμένου [2] καὶ ἄνωθεν λαμπομένου καὶ τῆς ἐκεῖθεν*

1. — [1] *πλλῆς.* — [2] *καὶ καθαρμένου.*

[1] *Catal. Gr. Paris.*, p. 70-71.
[2] *Catal. Gr. Germ.*, p. 224[1].

Iac. 1, 17. χάριτος ἠξιωμένου, ὅθεν πᾶσα δόσις ἀγαθὴ καὶ πᾶν δώρημα τέλειον παρὰ τοῦ [3] πατρὸς τῶν φώτων τοῖς ἀξίοις κατέρχεται. Εἰ γὰρ ζωγράφων οἱ δοκιμώτατοι πᾶν εἴ τι αὐτοῖς ἐξευρημένον εἰς κάλλους περιουσίαν λαβόντες πάσῃ σπουδῇ καὶ μελέτῃ πρὸς τὴν ἑαυτῶν εὐδοκίμησιν ἐπιδείκνυνται, καὶ κίνδυνον οὐ μικρὸν ἡγοῦνται εἴ τι ἐνδιάστροφον καὶ παρατετυπωμένον χαράζωσι, πόσης οὐκ ἂν f. 275v. δεῖται σπουδῆς καὶ μελέτης ὁ τοῖς ὑπὲρ δύναμιν κατατολμῶν | καὶ τοσοῦτον μέγεθος ἀρετῆς βίου τε λαμπρότητι καὶ περιφανείᾳ κοσμούμενον πειρώμενος ἀναγράφειν καὶ λόγοις τοῖς οὐκ ἀξίοις ἐγκωμιάζειν ἐπιχειρῶν. Ἐντεῦθέν με φόβος καὶ πόθος περιστοιχίζουσιν, ἄλλος ἄλλου κρατήσειν φιλονεικῶν, ὁ μὲν πρὸς τὸ λέγειν ὁ δὲ πρὸς σιωπὴν ἐκκαλούμενος καὶ οὐκ οἶδ' ᾧτινι τὸ πρωτεῖον παραχωρήσω. Ἐγὼ δὲ μᾶλλον ἡγοῦμαι πείθεσθαι βέλτιον τῷ πρὸς σιωπήν με καλοῦντι, ἐπεὶ καὶ κρείττων αὕτη τοῦ πρὸς ἀξίαν ἀποδέοντος λόγου, φειδοῖ τοῦ λέγειν τὸ αἰδέσιμον ἔχουσα. Ἀλλ' ἐπειδὴ πατέρων εὐλάβεια καὶ τῶν ἐκεῖνον καὶ τὰ ἐκείνου πάντα ποθούντων προτροπὴ καὶ παραίνεσις πρὸς τὸ λέγειν ἐπείγουσιν, οἷς τὸ μὴ ὑπείκειν οὐ μικρὸν τὸν ἐκ παρακοῆς κίνδυνον φέρει, ἄλλως τε καὶ ἵνα μὴ τοσαύτη ἀνδρὸς ἀρετὴ λήθης βυθοῖς παραδοθεῖσα τῷ μακροτάτῳ χρόνῳ ἀμαυρωθῇ, τὰ περὶ τὸν ἄνδρα τοῦτον καθ' ὅσον οἷόν τε γνωρίσαι προῄρημαι· ἐπειδὴ καὶ Θεῷ φίλον τὸ κατὰ δύναμιν, καὶ τῷ μὲν κομψῷ τοῦ λόγου καὶ ἀνηγμένῳ χαίρειν εἰπών, ὅτι μηδ' εἰς τοσοῦτον λόγου δυνάμεως ἦλθον, τῷ δὲ πέζῳ καὶ ἀκαλλωπίστῳ μᾶλλον σὺν ἀληθείᾳ χρησάμενος, τὴν ἐκείνου πολιτείαν διηγήσομαι καὶ προθήσω τράπεζαν τοῖς πολλοῖς εὐφραντικῶν ἐδεσμάτων καὶ πνευματικῆς γέμουσαν πανδαισίας; f. 276. οὐ βρώσεως ἀπολλυμένης ἀλλ' εἰς | ἀεὶ διαμενούσης ἀπόλαυσιν ἔχουσαν, οὐδὲ σώματα τῶν ἀκουόντων ἀλλὰ τὰς ψυχὰς διατρέφουσαν.

S. Evaristus natus est in eparchia Galatarum

2. [1] Δεῦρο δὴ οὖν αὐτὸν ἐκεῖνον σὺν Θεῷ τοῦ λόγου συλλήπτορα προστησάμενος, καὶ πρὸς τὴν βαθυτάτην θάλατταν τῶν αὐτοῦ κατορθωμάτων ἀναυάγητον κυβερνήτην, ἐντεῦθεν ἤδη τῆς κατ' αὐτὸν ὑποθέσεως ἄρξομαι. Πατρὶς μὲν ἦν τῷ ὁσίῳ ἡ ἐν τῇ μεγάλῃ Ἀσίᾳ τῶν Γαλατῶν ἐπαρχία, ἥτις τοσοῦτον οὐ πρότερον, καίπερ οὖσα μεγάλη καὶ περιβόητος, ὅσον δι' ἐκείνου ὕστερον περιφανεστάτη καθέστηκεν· ἣν δὲ αὐτὸς πατρίδα πνευματικὴν ἐκ βρέφους ἠγάπησε πό-

[3] τοὺ τοῦ.

2. — [1] *in margine ascripta est littera* α *et deinceps* β, γ, δ, ε *ad caput* 4um *usque.*

λις ἐστὶ Θεοῦ ζῶντος, Ἱερουσαλὴμ ἐπουράνιος καὶ γῆ τῶν πραέων, [Cf. Hebr. 12, 22.] ἐν ᾗ χορεύουσιν ἄγγελοι καὶ ἣν κατασκηνοῦσιν οἱ τῶν γηίνων απανιστάμενοι καὶ τὸ πολίτευμα διηνεκῶς εἰς οὐρανὸν ἀναφέροντες, ἥτις ἐξευγενίζειν οἶδε [2] μάλιστα τοὺς ἀξίως αὐτῇ πολιτευομένους. Γονεῖς δὲ τούτῳ πεφύκεσαν εὐσεβεῖς καὶ θεόφρονες καὶ οὐ κατὰ πολὺ τῶν ἐπιφανῶν ἐνδεέστεροι, μᾶλλον μὲν οὖν δι' εὐσέβειαν καὶ τρόπων χρηστότητα πολλῷ τούτων ἐπιφανέστεροι. Τίκτεται δὲ κατ' αὐτὴν ἐκείνην τὴν βασιλίδα πασῶν καὶ κυρίαν ἡμέραν τῆς [die] ἀναστάσεως, ἣν δὴ πάσχα θεῖον προσαγορεύειν εἰώθαμεν, ἐν ᾗ [Paschatis] Χριστὸς ἐκ νεκρῶν ἀναστὰς τῇ οἰκουμένῃ ζωὴν ἐχαρίσατο· ἧς [Cf. Rom. 6, 4.] ἐπαξίως οὗτος πολιτευσάμενος καὶ συνταφεὶς τῷ Χριστῷ, νεκρώσας τὰ μέλη τὰ ἐπὶ τῆς γῆς καὶ πάντα τῆς σαρκὸς τὰ κινήματα, | [f. 276v.] συναναστῆναι αὐτῷ καὶ πιστεύεται διὰ καθαρότητα βίου καὶ λαμπρότητα τῆς πρὸς αὐτὸν οἰκειώσεως. Τίκτεται δέ, καθάπερ ἔφθην εἰπών, ὅτε καὶ γῆ πυκαζομένη βλαστήμασιν ὡραίαν ὄψιν τοῖς θεωμένοις παρέχει καὶ τὰ πεδία τοῖς ἄνθεσι στεφανούμενα τὰς εὐωδίας ἐκπέμπουσιν, ἡμέρας ἤδη τότε αὐγαζούσης, ἡλίου τε πρὸς τῷ ἀνατολικῷ ὁρίζοντι ὄντος καὶ κατὰ τὴν πρώτην ἴτυν ἀνίσχοντος καὶ παροδεύειν ἀρχομένου τὸ ὑπὲρ γῆν ἡμισφέριον, προδηλοῦντος, ὡς οἶμαι, κἀν τούτῳ τοῦ τικτομένου παιδὸς τὴν λαμπρότητα· ἀφ' οὗ δὲ χρόνος ἤρξατο τῇ τοῦ ἡλίου φορᾷ μετρεῖσθαι, ἐτῶν ὁ κόσμος εἶχε χιλιοστὴν ἑξάδα πρὸς τοῖς ἄλλοις ἔτεσιν τριακοσίοις [anno] εἴκοσι καὶ ἑπτα, τῇ ἑπτακαιδεκάτῃ τοῦ μηνὸς ἡμέρᾳ ὃν Ἕλληνες [6327 (819)] μὲν ξανθικὸν Ῥωμαῖοι δὲ ἀπρίλλιον ὀνομάζουσιν, ἐν τῷ ἕκτῳ ἔτει [die 17 aprilis.] τῆς βασιλείας Λέοντος τοῦ τυράννου, τοῦ κατὰ τῆς ἐκκλησίας καὶ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως τῶν τε θείων καὶ σεπτῶν εἰκόνων μανέντος τε καὶ λυττήσαντος. Ἀλλ' ἐκεῖνος μὲν τὴν θείαν δίκην οὐκ ἔφυγεν, ἄξιον τῆς ἑαυτοῦ δυσσεβείας καὶ τὸ τέλος ἀπενεγκάμενος, ὑπὸ τῶν ἰδίω<ν> ταξιαρχῶν ξίφει ἀναιρεθεὶς καὶ τῷ ἐκεῖσε πυρὶ παραπεμφθεὶς δίκας τῆς οἰκείας παρανομίας εἰσπραχθησόμενος. Διαδέχεται δὲ τὴν βασιλείαν Μιχαὴλ ἀρχηγὸς ὑπάρχων ἑνὸς τῶν στρατιωτικῶν ταγμάτων· | [f. 277.] ὃς τῆς αὐτῆς τῷ προηγησαμένῳ δυσσεβείας [3] ὁμόφρων ὑπάρχων, εἰκότως καὶ τῆς ὁμοίας καταδίκης καὶ τιμωρίας γενήσεται κοινωνός. Ἀλλ' ἐκεῖνοι μὲν οὕτω, ἡμεῖς δὲ ἐπὶ τὸ προκείμενον ἡμῖν τῆς ὑποθέσεως ἐπανέλθωμεν καὶ τῆς αὐτῆς ἀκολουθίας ἐχώμεθα· περὶ γὰρ τὸ θεῖον τοῦτο βρέφος ἄλλο τι θαυμάσιον λέγεται τότε φανῆναι, παραυτίκα τῆς μητρικῆς νηδύος τούτου ἀπορραγέντος, προοίμιον ὂν ἐναργέστατον τῆς αὐτοῦ

[2] οἱ δέ. — [3] δυσσείας.

πρὸς Θεὸν ὄντως γνησίας εὐαρεστήσεως, ὅπερ ἐκλογῆς σκεῦος αὐτὸν ἔσεσθαι προεμήνυσεν.

Sancti sacerdotis de puero vaticinium.

3. Φασὶ γάρ τινα ἱερέα τοῖς τὸν ὅσιον φύσασι γειτνιῶντα καὶ τὸν βίον ἔχοντα ἐπαινούμενον, ἄξιον ὄντα τῶν ἄνωθεν θεαμάτων, καθυπεριδεῖν ἄνδρας δύο περιεστῶτας τοῦτο τὸ βρέφος, ὧν τὸν μὲν ἕνα ἀρχιερατικῶς ἐσταλμένον, θάτερον δὲ μοναχικὴν ἐσθῆτα περιβεβλημένον καὶ θυμιατήριον χειριζόμενον, προτραπῆναί τε παρὰ τοῦ ὁρωμένου ἀρχιερέως εὐλογῆσαι τὸ νήπιον· τὸν δὲ φάναι ὑποκλίναντα τὸν αὐχένα ἐκείνῳ μᾶλλον πρέπειν τὸ εὐλογεῖν ἀμφοτέρους [1], κἀκεῖνον τὸ θυμιατήριον [2] ἀνθράκων[3] πλῆρες ἀνειληφότα καὶ θυμίαμα ἐνιέντα σταυρικὴν ἐκτύπωσιν ἐφύπερθε [4] τοῦ παιδὸς τρὶς ἐγχαράξαι καὶ οὑτωσὶ ἐκφάναι [5]· «Ὁ παῖς οὗτος εὐλογημένος ὢν τῷ κυρίῳ εὐάρεστος αὐτῷ γενήσεται καὶ τῶν οἰκείων ἀπαίρων | (f. 277v.) καταστρατηγήσει δαιμόνων κρείττονι παντευχίᾳ τῇ τῆς ἀσκήσεως ὁπλισάμενος.» Ταῦτα τὰ σύμβολα ἦν τῆς αὐτοῦ πρὸς Θεὸν ἀναβάσεως, ἣν διὰ παντὸς ἐν καρδίᾳ τιθέμενος τὸν ἀρραβῶνα τοῦ πνεύματος ἐκομίσατο· (Rom. 8, 29.) ὃς γὰρ προέγνωστο Θεῷ [6] ἤδη καὶ προώριστο. Καὶ τὴν νυκτερινὴν ταύτην ὄψιν, ἣν οὐ φαντασίαν ἔχω εἰπεῖν ἀλλ' ἀποκάλυψιν θείαν, αὐτὸς ὡς ἡμέρας υἱὸς εἰς φῶς ἀγαγὼν ἔργοις αὐτοῖς ἐπαληθεύουσαν ἔδειξε. Σκοπεῖν δέ ἐστι κἀνθαῦθα τὴν τοῦ Θεοῦ σοφίαν καὶ δύναμιν ὅτι πολλοῖς μὲν καὶ ἄλλοις τοῖς τὴν διάνοιαν κεκαθαρμένοις καὶ τοιαύτης ἀξίοις οὖσιν ἐλλάμψεως ἐχρημάτιζε τὰ ἐσόμενα, ἐπειδὴ πρὸς ἡλικίας τελειότητα καὶ φρονήσεως ἔφθασαν καὶ διακρίνειν ἐδύναντο τῶν ὁρωμένων τὴν δύναμιν, ἐπὶ δὲ τούτου ἔτι ἀρτιγενοῦς βρέφους ὑπάρχοντος καὶ σπαργάνοις ἐνειλημένου καὶ διακρίσεως ἀμοιροῦντος ἐφ' ἕτερον ποιεῖται τῶν μελλόντων τὴν δήλωσιν, ἀξιοπιστοτέραν ταύτην ἀπεργαζόμενος.

Prima litterarum studia.

4. Ἐπεὶ δὲ εἰς μέτρον ἡλικίας ἀφίκετο καὶ μειράκιον ἦν ἤδη καὶ πρὸς τὴν τῶν μαθημάτων ἐπιτηδείως ἔχει κατάληψιν, τούτοις αὐτὸν ἐκδεδώκασιν οἱ τεκόντες, τῶν πρὸς ἀρετὴν καὶ εὐσέβειαν καὶ τὴν ἀμώμητον πίστιν φερόντων αὐτοὶ ποδηγοὶ καὶ διδάσκαλοι πεφηνότες αὐτῷ· ὧν τῇ τροφῇ πλέον μᾶλλον ἢ τῇ τοῦ σώματος τὸν νέον προσείθιζον, ὡς ἐντεῦθεν συναύξουσαν | (f. 827.) ἔχειν τῇ ἡλικίᾳ τῆς εὐσεβείας τὴν παίδευσιν, ἵνα μὴ πρὸς τελειότητα σωματικῆς ἡλικίας ἀναγόμενος, τῆς πνευματικῆς καὶ προσηκούσης ἀτελὴς καθο-

3. — [1] ἀμφοτέροις. — [2] *sequitur rasura* |||||||||||| *in qua voces* θεὸν καὶ *vix legi possunt.* — [3] ἀνθρακῶν. — [4] ἐφύπε/θε. — [5] οὕτως ειφάναι *septem ultimae litterae prope evanuerunt ; fortasse legendum est :* οὕτως ἐκφάναι. — [6] ὡς γὰρ προέγνως θῶ.

ρᾶται. Παιδιᾶς δὲ καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἐν σκηνῇ καὶ θεάτροις ὅσα [1] τοῖς νέοις ἀλογίστως σπουδάζεται, ἐπὶ τοσοῦτον κατεγέλα τε καὶ κατέπαιζεν εἰς ὅσον τῶν ἱερῶν μαθημάτων καὶ τῶν πρὸς ἀρετὴν καὶ εὐσέβειαν φερόντων σπουδαίως ἐπεμελεῖτο· εἰ γὰρ καὶ νέος τὴν ἡλικίαν ὑπῆρχεν, ἀλλ' ἦν αὐτῷ καὶ λογισμοῦ τὸ κριτήριον ὧν ἀνθέξεσθαι δεῖ καὶ ὧν μὴ ἀνθέξεσθαι· πολλάκις γάρ, τοῦ παιδευτηρίου κατὰ τὸν εἰθισμένον καιρὸν διαλυομένου, οἱ μὲν ἄλλοι τῶν φοιτητῶν οἴκοι ἀπέτρεχον, αὐτὸς δὲ τῇ διατριβῇ λεληθότως ἐθελοντὴς ὑπελείπετο διημερεύων ἄσιτος καὶ σχολάζων ἐν τοῖς μαθήμασι. Τοιοῦτον ἦν αὐτῷ τὸ πρὸς ἀρετὴν ἐκ νεότητος πρόθυμον. Οὕτω δὲ προκόπτων ἐν παιδείᾳ, καὶ νουθεσίᾳ Eph. 6, 4. *κυρίου καὶ τοῖς καλοῖς ἐντρυφῶν, τοῖς ὁμήλιξι κοινωνεῖν οὐκ ἠνείχετο ὅσοι μὴ τὰ αὐτὰ ἐκείνῳ παιδαγωγεῖσθαι ἐπέραστα ἤθελον· τὸ γὰρ χρήσιμον ἐκλεγόμενος, τὸ ἄχρηστον ἀπεπέμπετο καὶ τῇ πρὸς τὰ μείζω καὶ τελεώτερα [2] σπουδῇ τῶν μικρῶν καὶ εὐτελῶν κατεφρόνει καὶ ὡς ἐπὶ κλίμακος τῆς τῶν ἀρετῶν ὑψούμενος ἀναβάσεως πρὸς οὐρανὸν ἀνατρέχειν ἠπείγετο, εἰς γῆν ἀφεὶς ἑστάναι πάντας τοὺς μὴ πρὸς ἀρετὴν ἀλλ' ἑτέρωσε ἀποκλίνοντας.*

5. *Ἦν δὲ αὐτῷ πρὸς τῇ σπουδῇ καὶ εὐφυΐα, εἰ καὶ τοσοῦτον | οὐκ* f. 278v. *ἐδεῖτο ἐκείνης· διὸ ἀμφότερα εἰσεναγαγὼν μικροῦ δεῖν [1] πάντων ἐκράτησεν ἀρετῇ καὶ πᾶσι καθίστατο ποθεινὸς καὶ ἐπέραστος, ἀγνοοῦσί τε καὶ γινώσκουσι· καὶ τὸ αἰδέσιμον ἔχων παρ' ἡλικίαν ἐθαυμάζετο παρὰ πάντων. Οὐδὲν γὰρ τῶν τιμίων ἢ τῶν εἰς σωτηρίαν τελούντων παρέδραμεν, ὃ μὴ παρ' ἑαυτῷ συνηγάγετο· γονεῦσιν ἦν εὐπειθής, φίλοις καὶ γείτοσιν εὐπρεπής, ξένοις καὶ ἀλλόχθοσι προσηνής, μὴ τὰ ἐκείνοις μόνον δοκοῦντα ἐπέραστα εὖ ποιῶν, ἀλλὰ καὶ ὑπερεκτεινόμενος ἀγαθῇ προαιρέσει καὶ πάντα* 1 Cor. *γινόμενος ἵνα τοὺς πάντας κερδήσει. Ἡδὺς μὲν οὖν ἐν συνουσίαις* 9, 22 et 19. *οὕτως [2] ὑπῆρχεν ὡς ζημίαν εἶναι λογίζεσθαι τοὺς αὐτῷ πλησιάζοντας τὴν ἀπ' αὐτοῦ ἀναχώρησιν· τῶν γὰρ ἐκείνου καλῶν ἀκόρεστοι ἦσαν· οἷα γὰρ συνήθης ἅπερ ἔδει τοῖς ξένοις ὡμίλει, διαλεγόμενος ὅσα πρὸς ἀρετὴν καὶ ὠφέλειαν, ἐρρύθμιζε τοὺς ἀκούοντας καὶ πρὸς ζῆλον ἦγε τῶν ἐκείνου κατορθωμάτων· χρηστὸν γὰρ ἦθος μεταβάλλειν οἶδεν πρὸς εὐχρηστίαν τὸ εὔχρηστον, ὥσπερ ὁμιλίαι κακαὶ φθείρειν ἤθη χρηστά. Σωφροσύνην δ' ἐπὶ τοσοῦ-* 1 Cor. *το συνετήρησεν ἄσπιλον ὡς τὸ κατ' εἰκόνα οἷον ἦν ἀπ' ἀρχῆς* 15, 33. *ἄτρωτον διασώσασθαι καὶ μὴ μολῦναι τοῦτο ἀπροσεξίᾳ. Ἔρω-*

4. — [1] ὅς. — [2] τελεωτέρα.
5. — [1] μικροὺν δην. *Cf. c. 19 et 42 ubi in ms.* μικροῦ δην. — [2] οὕτος.

τι γὰρ θείῳ βαλλόμενος ὥσπερ συζύγου ταύτης ἐπεμελεῖτο, κοσμῶν καὶ καλλωπίζων οἷς ἐγίνωσκε ταύτην καταφαιδρύνεσθαι, προστιθεὶς αὐτῇ κάλλος ἐράσμιον θεραπείαις ταῖς προσηκούσαις.

6. *Καὶ ταῦτα μὲν αὐτοῦ τῆς ἐν νεότητι συνέσεως τὰ προτερήματα* (f. 279.) *καὶ γνωρίσματα οἷα δὲ τὰ ἐντεῦθεν.* | *Ἔρως αὐτὸν ἔπεισι θεῖος καὶ πόθος διάπυρος τῆς μοναχικῆς πολιτείας, ἐδόκει δὲ αὐτῷ* [1] *μὴ ἄλλως* [2] *τοῦτο γενέσθαι, εἰ μὴ χωρισθῇ τῆς πατρίδος καὶ πάντων τῶν ὑπαρχόντων· ἀνεφλέγετο οὖν τὴν καρδίαν, ὁ ζῆλος ἀνῆπτε τὸν πόθον καὶ τὸν λογισμὸν πρὸς τὸ προκείμενον ἀνεπτέρου· καὶ ταῦτα μέχρι καιροῦ τινος καθ' ἑαυτὸν ἐβουλεύετο. Οὐ πολὺ τὸ ἐν μέσῳ καὶ συμβαίνει τοιοῦτο· ἔδοξεν τῷ πατρὶ παραλαβόντι τὸν υἱὸν ἐπὶ τὴν βασιλίδα τῆς οἰκουμένης νέαν Ῥώμην παραγενέσθα Κωνσταντινούπολιν, ἐπὶ τῆς βασιλείας Θεοφίλου υἱοῦ Μιχαὴλ τοῦ τῆς πατρικῆς κληρονόμου καὶ βασιλείας καὶ δυσσεβείας. Παραγενόμενοι δέ, καὶ τῶν ἐνταῦθα ἱερῶν καὶ σεβασμίων* [3] *οἴκων* [4] *ὅσα θεῖα τεμένη περιφανῆ καὶ περίβλεπτα, ὡς ἐνῆν, μάλα σπουδαίως περιελθόντες καὶ περιπτυξάμενοι καὶ τῷ Θεῷ τὴν πρέπουσαν ἀποδόντες εὐχαριστίαν — πάντων γὰρ τῶν ἄλλων τοῦτο ἦν αὐτοῖς περισπουδαστότερον — παρὰ οἰκίαν ξενίζονταί τινος τῶν ἐν τέλει καὶ τῶν εὖ γεγονότων ὀνόματι Βρυαινίου, ἀνδρὸς ἐπιφανεστάτου καὶ περιδόξου, ἔπειτα δὲ καὶ τῇ τῶν πατρικίων τιμηθέντος ἀξίᾳ, συγγενοῦς δὲ κατὰ σῶμα τούτοις ὑπαρχόντος· ἐξαδελφιδοῦς γὰρ ἦν ὁ Εὐάρεστος τῆς γυναικὸς Βρυαινίου. Παρὰ τούτῳ τοίνυν τῷ πανευφήμῳ ἀνδρὶ ἐπί τινας ἡμέρας φιλοφρόνως δεξιωθέντες, ἐντεῦθεν* [5] *ὁ πατὴρ Εὐαρέστου οἴκοι πάλιν ὑπέστρεψε καταλιπὼν τὸν υἱὸν παρὰ τῷ συγγενεῖ Βρυαινίῳ. Ὡς οὖν ἐκεῖνος ᾔσθετο τῆς περὶ τὸν νεανίαν τοῦτον συνέσεως καὶ φρονήσεως, — ἦν γὰρ τὸν νοῦν μεγαλοφυὴς* (f. 279v.) | *καὶ τὴν φρένα δεινὸς τῶν τοιούτων καταστοχάσασθαι — ἔγνω αὐτὸν εὐνούστατον ἑαυτῷ καὶ πιστότατον ἔσεσθαι· ὅθεν καὶ διὰ τιμῆς ἔχων αὐτὸν τοῖς πρώτοις ἑαυτοῦ τοῦτον ὑπηρέταις ἐγκαταλέγει. Ὁ δὲ καταδέχεται ταύτην τὴν ὑπηρεσίαν, ταπεινόφρων ὑπάρχων εἴ καί τις ἄλλος, μιμούμενος κἂν τούτῳ τὸν δι' ἡμᾶς ἑκουσίως πτωχεύσαντα Κύριον καὶ εἰρηκότα· « Οὐκ ἦλθον διακονηθῆναι ἀλλὰ διακονῆσαι·» οὐ μόνον δὲ ἀλλ' ἵνα μή τι πάθῃ καὶ τῆς ὑπακοῆς ἀνάξιον, ἴσως δὲ καὶ τὸν πατρῷον οἶκον τῆς κοσμικῆς ἐπηρείας βουλόμενος φυλάξαι ἀλώβητον, ἐδόκει δὲ αὐτῷ καὶ τοῦτο, ὡς ἔοικε, προταλαιπωρῆσαι καὶ πόνων πειραθῆναι σωματικῶν, εἶθ' οὕτω*

Vitae monasticae amore captus

Byzantium venit.

Matth. 20, 28.

6. — [1] prius αὐτο. — [2] ἄλλος. — [3] *littera* ν *in rasura man. rec.* — [4] *littera* ο *in rasura man. rec.* — [5] ἐντέθεν.

Mortuo Theophilo imperatore

τοῖς πνευματικοῖς τῆς ἀσκήσεως προσελθεῖν ἀγωνίσμασιν. Ἐνταῦθα τοίνυν ὄντος αὐτοῦ, Θεόφιλος ὁ αὐτοκράτωρ ἐξ ἀνθρώπων ἐγένετο. Θεοδώρα δ' ἡ τούτου σύνευνος νεύσει θείᾳ βασιλὶς ἀναδείκνυται, εὐσεβής τις οὖσα γυνὴ καὶ φιλόχριστος καὶ κατὰ πάντα ὀρθόδοξος· αὕτη τῇ προνοίᾳ τῆς ἄνωθεν θείας ῥοπῆς τὰ σκῆπτρα τῆς βασιλείας ἐπειλημμένη τὴν ὀρθοδοξίαν ἐκράτυνε καὶ τῇ ἐκκλησίᾳ τὴν ἀρχαίαν εὐπρέπειαν καὶ εὐκοσμίαν ἀπένειμε, τὰς σεπτὰς καὶ σεβασμίους εἰκόνας ἀναστηλώσασα· διὸ καὶ δόξαν ἀθάνατον ἤρατο καὶ μνήμην ἀΐδιον εἰς ἀπείρους αἰῶνας ἀπεκληρώσατο.

7. Ἐγὼ δὲ τὸν λόγον αὖθις ἐπὶ τὸν Εὐάρεστον μετατρέψω· συνέβη γάρ τι τοιοῦτο. Ἔθνος ἐστὶ σκυθικὸν ἔνδον τοῦ Αἵμου ὄρους παρὰ τὸν Δανούβιον | ποταμὸν ᾠκισμένον, οὓς καλοῦσι Βουλγάρους· f. 280. πρὸς τούτους ὁ περίδοξος ἐκεῖνος Βρυαίνιος παρὰ Θεοδώρας τῆς εὐσεβοῦς βασιλίδος πρέσβις ἐξαποστέλλεται· εἵπετο οὖν αὐτῷ ἐξ ἀνάγκης καὶ ὁ θεάρεστος οὗτος Εὐάρεστος· *Bryennio socius legationis additus* καὶ ὡς πρός τι πολίχνιον θρᾳκικὸν Προβάτου λεγόμενον παρεγένοντο τοὺς πόνους διαναπαύσοντες, πυνθάνεταί τινας ὁ Εὐάρεστος ἄνδρας εὐλαβείᾳ συζῶντας καὶ τὸν ἐρημικὸν βίον ἀσπαζομένους ἐν τοῖς πλησιάζουσι χώροις ὑπάρχειν ἐν τόπῳ λεγομένῳ Σκοπέλῳ· καὶ δὴ βιβλίον παρά τινος τῶν ἐγχωρίων αἰτήσας καὶ ἀναπτύξας ἐντυγχάνει τοῖς περὶ κρίσεως λόγοις Ἐφραὶμ τοῦ πάνυ τούτων [1] τῶν μοναχῶν ἀκριβεστάτου καθηγεμόνος, δν διὰ τὴν ἐνεγκαμένην τῷ ἐθνικῷ τῆς χώρας ὀνόματι ἐπονομάζουσι Σύρον. Τούτου τοίνυν τοῖς θείοις ἐντυχὼν λόγοις αὖθις ἀνῆπτε τοῦ πάλαι πόθου τὴν [2] φλόγα καὶ τοῦ ποθουμένου σκοποῦ τάχος ἐζήτει λαβέσθαι· ἐπειδ' ἅπαξ καταλελοίπει πατρίδα, γονεῖς, ὕπαρξιν, συγγενεῖς τε καὶ φίλους, ἐπεθύμει καὶ αὐτὸ τὸ σῶμα σταυρῶσαι καὶ γυμνὸς ἀκολουθῆσαι Χριστῷ [3] δι' ὃν ταῦτα κατέλιπ<εν>. Οὕτω δὲ καθ' ἑαυτὸν βουλευσάμενος καὶ εἰπὼν τῶν συνόντων αὐτῷ πρὸς οὐδένα μηδέν, καταλιμπάνει τούτους καὶ σὺν αὐτοῖς τὸν κόσμον πάντα καὶ τὰ ἐν κόσμῳ, καὶ πρὸς ὃν ἐπύθετο Σκόπελον ἔτρεχεν· καὶ δὴ πρὸς ἕνα πρεσβύτην τῶν ἐκεῖσε κατασκηνουμένων [4] καὶ τὸν ἐρημικὸν καὶ ἡσύχιον βίον ἐξασκουμένων [5], ἐν τῇ λεγομένῃ Πέτρᾳ τὴν καταγωγὴν ἔχοντα παραγενόμενος, | — Σκύθης δὲ ἦν οὗτος τὸ γένος, διά τε τὴν ὑπερβάλλουσαν ἀρετὴν περιβόητος πᾶσι, προγνωστικῆς τε χάριτος ἠξιωμένος — παρ' αὐτῷ ἐπιμένει. *apud Iohannem monachum considit.* f. 280v. Ἦν δὲ τῷ θαυμασίῳ τούτῳ πρεσβύτῃ ὄνομα Ἰωάννης καὶ ἐπωνυμία ἑτέρα κατὰ

7.—[1] τοῦ.— [2] prius τὴν τήν. — [3] Χριστῷ τῷ.— [4] prius κατασκηνούμενον. — [5] ἐξασκουμένον.

τὴν Βουλγάρων διάλεκτον ἥτις ἑρμηνευομένη κατὰ τὴν ἑλλάδα φωνὴν λέγεται μέλας · λέγω δὲ πάντως διὰ τὸ μέλαν ἔνδυμα τοῦ μονήρους βίου τοὺς ἀπ' ἀρχῆς θεμένους αὐτῷ τὴν προσηγορίαν ταύτην οὕτως ἐπονομάζειν τουτονὶ θαυμάσιον ἄνδρα · συνῆν δὲ τούτῳ καὶ μοναχὸς ἕτερος [6] τῶν αὐτῶν ἐκείνῳ κατορθωμάτων συγκοινωνὸς διὰ τὸν εἰπόντα Χριστὸν · « ἐν μέσῳ δύο ἢ τριῶν ἐν τῷ ἐμῷ ὀνόματι συνηγμένων ἐκεῖ εἰμὶ ἐν μέσῳ αὐτῶν. » Ἦν οὖν σὺν αὐτοῖς ὁ Εὐάρεστος ἀγωνιζόμενος καὶ κοινωνῶν τοῖς ἐνθέοις ἔργοις αὐτῶν μέχρι μηνῶν ἕξ μικρῷ τινι πλεοναζόντων ἢ ὑπολειπομένων.

Matth. 18, 20.

In Studii monasterium transit.

8. Μετὰ δὲ ταῦτα κρεῖττον ἢ κατὰ ἀνθρώπου βουλευσάμενοι ἄμφω οἱ θεῖοι γέροντες οὗτοι γράμμασιν ἐφοδιάσαντες τὸν Εὐάρεστον πρὸς Ναυκράτιον πέμπουσι τὸ τηνικαῦτα καθηγούμενον ὄντα τῆς κατὰ τὸν Πρόδρομον καὶ Βαπτιστὴν Ἰωάννην εὐαγεστάτης μονῆς ἥτις ἐκ <τοῦ> ταύτην [1] πάλαι δομησαμένου τὴν ἐπίκλησιν ἔσχε Στουδίου. Ἐπορεύετο οὖν γραμματηφόρος ὁ θεῖος οὗτος Εὐάρεστος καὶ αὖθις τὴν βασιλίδα καταλαμβάνει Κωνσταντινούπολιν καὶ τῇ τοῦ Στουδίου μονῇ πλησιάσας παρατυγχάνει τῷ ἡγουμένῳ πρὸς τῷ πυλῶνι μέλλοντι ἐξιέναι καὶ αὐτῷ | ἐγχειρίζει τὰ

f. 281.

γράμματα· ἀναπτύξας οὖν ἐκεῖνος καὶ γνοὺς τὸν πεπομφότα πρεσβύτην οἵας χάριτος ἠξιωμένος ἦν καὶ τὸν φιλόθεον αὐτοῦ ἀγασάμενος τρόπον, τὸν Εὐάρεστον ἐγγύτερον ἥκειν προσέταττε καὶ εἰπεῖν ὅστις καὶ πόθεν καὶ διὰ τί παραγέγονεν. Ὁ δὲ πάντα ὡς εἶχεν εἰπὼν παρευθὺς ἐπιστεύετο, ὄψει καὶ τῇ λοιπῇ τοῦ σώματος καταστάσει τὸ πιστεύεσθαι ἔχων · ἐκ γὰρ τῶν ἔξωθεν τοῦ σώματος χαρακτήρων τὰ τῆς ψυχῆς ἐζωγραφεῖτο κινήματα· συμπεπτωκὸς [2] γὰρ βλέμμα καὶ λόγος μειλίχιος καὶ ταπείνωσιν ὑπισχνούμενος, βάδισμά τε σεμνὸν τῆς πρὸς τὰ πρόσω πορείας διαγράφειν οἶδεν τῆς ψυχῆς τὴν εὐθύτητα. Ὡς οὖν ἐκ τούτων πάντων Ναυκράτιος ᾔσθετο ἐν εὐπραξίαις θείαις τὸν ἄνδρα τοῦτον εὐδοκιμήσοντα, τἄλλα παραδραμὼν ἅπαντα ὅσα τῶν μονοτρόπων οἱ προεστῶτες ἐξετάζειν εἰώθεσαν, γένος καὶ μαρτυρίαν καὶ εἴ τι ἄλλο νενόμισται πρὸς πίστωσιν τῶν ὁμολογημένων, μή τι βίαιον εἰς τοῦτο τὸν προσιόντα συνήλασε, τὸ τῶν μοναχῶν αὐτὸν ἀμφιέννυσι[3] σχῆμα. Οὐδὲ γὰρ ἀπιστεῖν ἦν τούτῳ κατὰ μηδένα τρόπον, ᾧτινι αὐθαίρετος ὁ θεῖος δρόμος ὑπῆρχε καὶ ὁ τῆς πρὸς Θεὸν ἀγάπης πόθος διάπυρος, ὡς ἐναργῶς ἔδειξεν ἡ ἀλήθεια. Μετονομάζει δὲ τοῦτον ἐκ Σεργίου Εὐάρεστον τὸν τῆς θείας εὐαρεστήσεως ὄντως φερώνυμον. Ἐγὼ δ' οἶμαι, καὶ πάν-

[6] ἑταῖρος.

8. — [1] <τοῦ> ταυ in margine scripsit prima manus. — [2] συμπεπτωκός. — [3] ἀφιέννυσι.

τως [4] οὕτως ἔχει, ὅτι θεοφορούμενος ὁ μέγας οὗτος Ναυκράτιος τὴν κλῆσιν αὐτῷ τέθεικε ταύτην, οὐ μόνον ὅπερ ἐγένετο ἀλλὰ καὶ ὅπερ ἔμελλε γίνεσθαι βίῳ καὶ λόγῳ | πράξει καὶ θεωρίᾳ εὐαρεστή- f. 281v. σας Θεῷ ἀκριβέστατα. Διακονεῖν τε τοῦτον προσέταξεν ἔνθα τῶν βρωμάτων ἡ ἀπόθεσις ἐταμιεύετο καὶ ὑπηρετεῖν ταῖς χρείαις τῶν μοναχῶν [5], ἴσως τὸ ἀκμαῖον αὐτοῦ προγυμνάζων, ὡς εἴθιστο, καὶ τὸ πρόθυμον αὐτοῦ μαθεῖν, ὡς οἶμαι, πειρώμενος. Ἀλλ' ἐκεῖνος μὲν συνακμάζουσαν εἶχε τὴν τῶν καλῶν προσθήκην· διὸ καὶ πρὸς τὰ ἐγκεχειρισμένα κατὰ τὸν καλοῦντα καιρὸν ὑπηρετεῖν ἕτοιμος ἦν προθυμότατα καὶ τῆς μελέτης τῶν θείων λογίων οὐδαμῶς ἀφιστάμενος μετ' ἐπιμελείας ἀμφότερα ἔπραττεν· εἰ γὰρ καὶ χεῖρες τὰ τοῦ σώματος ἔργα εἰργάζοντο ἀλλὰ καὶ νοῦς ὁσημέραι τὰ τοῦ πνεύματος ἐπετέλει· ὅσῳ καὶ ποθεινότερα αὐτῷ ταῦτα ἐνομίζετο εἶναι. Πάντων δὲ τῶν ἐνταῦθα συνειλεγμένων, εἴ τι πράξεως ἀρίστης καὶ πρὸς Θεὸν ἀγούσης ὑπῆρχε καταμαθὼν εἰς ἑαυτὸν συνηγάγετο, τῶν ἄλλων καταφρονήσας ὅσα τούτοις ἐναντία καθέστηκε, καὶ τὴν τῷ ὄντι εὐάρεστον τῷ δεσπότῃ καὶ πρὸς αὐτὸν ἐκεῖνον φέρουσαν ἀσπάζεται πολιτείαν, καθάπερ οἰκέτης ἀγαθὸς καὶ πιστότατος τὸ παρὰ Θεοῦ δοθὲν αὐτῷ τάλαντον διὰ τῆς τῶν καλῶν ἐμπορίας πολυπλασιάσαι ἀγωνιζόμενος.

Ministerio monachorum addicitur.

9. Τῶν δ' ἐν [1] τῇ μονῇ ταύτῃ κατὰ Θεὸν ζῆν αἱρουμένων ἕνα προκρίνας ὅστις αὐτῷ ὑπεραίρειν ἐδόκει τοῖς κατορθώμασιν· ἔστι γὰρ κἂν τοῖς τοιούτοις ἄλλον ἄλλου προέχειν καὶ φθόνος ἐν αὐτοῖς οὐδείς ἐστιν ἀναβάσεως, ὁ τῶν καλῶν κάκιστος βάσκανος, ζῆλος | δὲ μᾶλλον f. 282. θεῖος καὶ ἀξιέραστος τούτῳ συνομιλεῖν καὶ κοινωνεῖν τῶν σπουδασμάτων ἐτίθετο. Ἦν δὲ τῷ θαυμασίῳ ἐκείνῳ ἀνδρὶ Εὐβίωτος ὄνομα, ὃς καὶ αὐτὸς τὴν κλῆσιν φερωνύμως δεξάμενος τὴν πρᾶξιν ἔσχε ταύτῃ κατάλληλον καὶ ταύτῃ ταύτην συνήρμοσεν ἀψευδέστατα. Τοῦτον Εὐάρεστος ἐκμιμούμενος ἡμιλλεῖτο τοῖς κατορθώμασιν, ὡς ἐντεῦθεν ἄμφω συσσίτους εἶναι, ὁμοστέγους τε καὶ ὁμοδιαίτους, μηδενὸς ἑτέρου ἀπογευομένους πλὴν ἕκαστος αὐτῶν ἀνὰ ἑνὸς καὶ μόνου τμήματος ἄρτου βραχέως πυρὶ δεύτερον [2] προσομιλήσαντος καὶ τούτου ἐξ ἀλφίτων κατεσκευασμένου καὶ μηδ' ὁτιοῦν στέαρ πυροῦ ἔχοντος· ἡ δὲ πόσις αὐτοῖς ζωμὸς ἐκ λαχάνων ἄναλος ἦν, ἐπὶ ἑβδόμην φυλαττόμενος τὴν ἡμέραν, ἐν ᾗ τοσοῦτον ἐξ αὐτοῦ μετελάμβανον ὡς τῇ σαρκὶ τὸ ζῆν μόνον οἰκονομεῖσθαι· τὸ μέντοι πῶμα τοῦτο τοιοῦτον ἦν αὐτοῖς ἐξ ἐπιτηδεύσεως πεποιημένον ὡς

Eubioti monachi aemulatur abstinentiam.

[4] πάντος. — [5] μο sup. lin. alia man.
9. — [1] τῶν δέ. — [2] δευτέρου.

Prov. 27, 7. μηδὲ τῷ ἄγαν διψῶντι καθίστασθαι νόστιμον; εἰ καὶ ψυχῇ ἐνδεῶς ἐχούσῃ γλυκέα φαίνεται [3] τὰ πικρά, ὥσπερ τῇ ἐμπλησθείσῃ παίζεται τὰ κηρία· ὕδωρ δὲ καὶ οὐχ ὕδωρ τὸ πῶμα τοῦτο εἰπών τις οὐ διαμαρτήσοι τοῦ πρέποντος. Πάντων δὲ τῶν ἄλλων ἀπείχοντο ὅσα τοῖς μετιοῦσιν ἐγκράτειαν μετ' εὐλαβείας λαμβάνονται, οἴνου, ἐλαίου, λαχάνων καὶ παντὸς σπερμάτος εἴδους· τρυφὴ δὲ μᾶλλον αὐτοῖς ἡ ἔνδεια ἐνομίζετο καὶ ἡ ἐγκράτεια <κό>ρος, καὶ τράπεζα πολυτελὴς ἡ τῶν θείων λογίων μελέτη καὶ ἡ διηνεκὴς ὑμνῳ-
f. 282ᵛ. δία καὶ πρὸς τὸ θεῖον ἀνάβασις. | Ἤδεισαν γὰρ τοῦτο καλῶς ὅτι ὅσον ὁ ἔξω ἄνθρωπος ταπεινοῦται καὶ τὸ χαμαίζηλον τοῦτο τῇ νηστείᾳ καὶ ταῖς λοιπαῖς σκληραγωγίαις κατατρύχεται σῶμα, τοσοῦτον ὁ ἔσω ἄνθρωπος καὶ ὁ φιλόθεος νοῦς ἀνακαινοῦται καὶ ἀναπτεροῦται πρὸς ὕψος τῶν τοῦ Θεοῦ θελημάτων. Πάντα δὲ εἰς δόξαν Θεοῦ τούτοις ἐγίνετο τῆς μὲν ψυχῆς ὡς ἀθανάτου λίαν ἀντεχομένοις, τοῦ δὲ σώματος ὡς φθειρομένου σφόδρα καταφρονοῦσι καὶ τῇ ἀσκήσει τοῦτο καταμαραίνουσι.

vigilias 10. Ἀγρυπνίαν δὲ καὶ στάσιν τοσαύτην ἐξήσκησαν ὡς δοκεῖν ἔξω τῆς φύσεως εἶναι καὶ πάντων τῶν ἀνθρωπίνων ἐπιλελῆσθαι·
Col. 3, 5. οὐρανόφρονες γὰρ ὄντες καὶ τὰ μέλη τὰ ἐπὶ τῆς γῆς ἀεὶ νεκροῦντες ὑπερφυῶς καὶ τὴν πρὸς τὸ ἄγρυπνον ἐπεδείξαντο καρτερίαν. Μετὰ γὰρ τὴν θείαν δοξολογίαν ἣν μετὰ τὸ δειπνῆσαι ποιεῖν εἰώθεσαν οἱ σαρκὸς ἔξω καὶ κόσμου γενόμενοι, οἱ μὲν ἄλλοι τῶν μοναχῶν ἅπαντες πρὸς ὕπνον ἐτρέποντο· οὗτοι δὲ μόνοι μέχρι πρώτης φυλακῆς τῆς νυκτός, ὅτε καὶ τὸ καθεύδειν ἡδύτερον τοῖς ἐπὶ κλίνης προσγίνεται, ἐγρηγορότες ἦσαν καὶ πρὸς τὸ ἑξῆς ἀφεώρων σκοποῦντες ὅπως τοῦ βεβουλευμένου πράγματος αὐτοῖς ἐγχειρήσωσι· τοῦτο δὲ ἐποίουν ἵνα μὴ φανερόν τινι γένηται τῆς αὐτῶν ἀγρυπνίας τὸ ἐπιτήδευμα κἀντεῦθεν κενοδοξίας βλάβην οὐκ ἀποφεύξωνται· τὸ δὲ πραττόμενον ἦν ἐξεπίτηδες αὐτοῖς εὑρημένον πρᾶγμα
f. 283. τοιοῦτον. Μετὰ γὰρ τήνδε τὴν ὥραν κύκλῳ | καὶ οὐ κατ' εὐθεῖαν τὴν καταγωγὴν περιῄεσαν ἅμα· εἴ που δὲ καὶ στενωπός τις ὑπῆρχεν ἐγκάρσιος ἢ χωρίου κοίλωμα ἕτερον, ἐν τούτοις ἐφοίτων ἐκκλίνοντες, τὸν κόπον ἄγαν ἐπιτείνοντες τοῦ βαδίσματος καὶ τὸ πολὺ τῆς νυκτὸς δαπανῶντες ἄκροις τε τοῖς χείλεσιν ἐψιθύριζον ἐκ διαδοχῆς ἀλλήλους ἀμειβόμενοι τὰ τοῦ Δαβὶδ μελῳδήματα, μέχρις ἂν ἡ σημαντικὴ τοῦ ξύλου ἀπήχησις πρὸς τὴν ἐξ ἔθους ὀρθρινὴν ὑμνῳδίαν ἐξεκάλει τοὺς ψάλλοντας· ἐν ᾗ συναπήντων καὶ οὗτοι ἐν ἐκκλησίᾳ κυρίου συναθροιζομένοις τοῖς ἄλλοις οὐ δεύτεροι.

[3] φένεσται.

Καὶ ἦν ἰδεῖν τὸν τῷ Θεῷ εὐάρεστον ἄνθρωπον ἱσταμένοις μὲν τοῖς ἀδελφοῖς ἐν τοῖς ᾄσμασι συνιστάμενον καὶ καθημένοις πάλιν αὐτοῖς συγκαθήμενον, ἡνίκα τούτων ἕκαστον πράττεσθαι καιρὸς ἦν, ὡς μὴ διδόναι χώραν τοῖς ὁρῶσι καταστοχάσασθαι τοῦτον προκεκμηκέναι τῇ ἀγρυπνίᾳ· καὶ γὰρ ἡ ὄψις διδάσκαλος τῆς ταλαιπωρίας τοῦ σώματος· ἀλλά γε τὸ παρ' αὐτοῦ δρώμενον τέως οὐκ ἐδίδου χώραν τοιοῦτόν τι περὶ αὐτοῦ ἐννοῆσαι καὶ προλαβόντος καμάτου καταστοχάσασθαι. Ἀλλ' ὅμως οὐκ ἔλαθον οὕτως ἀγωνιζόμενοι ἐν μέσῳ πλήθους τοσούτου ἐπὶ πολὺ τοῦτο ποιοῦντες, εἰ καὶ λαθεῖν μάλιστα ἤθελον. Πρὸς δὲ ταῖς ταλαιπωρίαις ταύταις καὶ μονοχίτωνες ἦσαν ἐν πάσαις τοῦ ἔτους ταῖς ὥραις ὃ καὶ θαυμάσιον, ἀλλὰ καὶ πόδες πάντοτε τούτοις ὑπῆρχον γεγυμνωμένοι.

cultus asperitatem.

11. *Ἐντεῦθεν οὖν τελεωτέρας ἀσκήσεως ὀρεγόμενοι καὶ κατὰ μόνας | τῷ μόνῳ ἀνέχειν Θεῷ ἐφιέμενοι βουλεύονταί τι τοιοῦτον· λάθρα γὰρ τῆς μονῆς ἐξελθόντες ἐπὶ μίαν τῶν παρακειμένων τῇ Προποντίδι νήσων διαπερῶσιν, ἀθλητικόν τινα καὶ ἀναχωρητικὸν ἀσπάσασθαι προθυμούμενοι βίον καὶ πολιτείαν ἀσώματον καὶ τοῖς ἀγγέλοις ἐφάμιλλον. Ἐνταῦθα τοίνυν τῶν ἀναγκαίων ἐξαπορούμενοι οὐκ ἐνεδίδουν τῷ σώματι, οὐδὲ τὸν τῆς ἀσκήσεως τόνον ἐχαύνουν. Καί ποτε δίψει τούτων πιεζομένων θαυματουργεῖ τι κἀνταῦθα ὁ τῶν θαυμασίων Θεός, τῶν πάλαι θαυματουργηθέντων οὐκ ἔλαττον· ὕδωρ γὰρ αὐτοῖς ἐξ ἀνίκμου πέτρας ἀναβλύσαι πεποίηκεν εἰς ἀναψυχὴν τοῦ δίψους καὶ προοίμιον τῆς διαδεξομένης αὐτοὺς ἐν οὐρανοῖς τῶν ἀγαθῶν ἀπολαύσεως. Διὸ καὶ προθυμότεροι τὸν τῆς ἀσκήσεως ἤνυον δρόμον· καὶ μέχρι τοῦ νῦν ἐστι τοῦτο τὸ ὕδωρ ἀενάως ἐκβλύζον πρὸς πίστωσιν τῶν ὁρώντων. Οὗτοι μὲν οὖν ἐν τούτοις ἦσαν ὑπὲρ φύσιν τὸ σῶμα καταμαραίνοντες καὶ τῶν παθῶν τὰς ὁρμὰς χαλινοῦντες. Ἀλλὰ Ναυκρατίῳ γίνεται ἔρως ἀναζητῆσαι καὶ μεταπέμψασθαι τούτοις [1] ὅπως πρὸς τοὺς ὁμοζήλους ἑαυτῶν παλινδρομήσωσιν αὖθις, ζημίαν λογιζομένους τὴν αὐτῶν ἀναχώρησιν. Εἴξαντες οὖν τούτου τῇ παραινέσει ἄκοντες μέν, διὰ δὲ τὸν ἐκ παρακοῆς κίνδυνον καὶ ὅτι καλὸν εἶναι ὑπολαμβάνοντες πείθεσθαι τοῖς ἡγουμένοις, ἐν τῇ μονῇ παραγίνονται καὶ τῷ καθηγεμόνι φέροντες ἑαυτοὺς καὶ τοῖς ὁμο|τρόποις παρέδοσαν, τῆς αὐτῆς ἐχόμενοι συντονωτάτης ἀσκήσεως, σκληραγωγίαις δὲ καὶ ταλαιπωρίαις μεγίσταις τὴν σάρκαν καταμαραίνοντες· καὶ ταῖς ἀνάγκαις [2] τῆς φύσεως μηδ' ὅλως καμπτόμενοι πάντα φέρουσι καὶ πάντων καταφρο-*

f. 283v.

In insulam Propontidis transit,

ubi fontem e rupe elicit.

A Naucratio revocatur.

f. 284.

11. — [1] *exspectaveris* τούτους. — [2] ἀνάνκαις.

Phil. 3, 8. νοῦσιν ἵνα Χριστὸν κερδήσωσι μόνον, ὃν ἐπόθουν ζητοῦντες καὶ ζητοῦντες εὗρον καὶ εὑρόντες νῦν τῆς ἐφέσεως ἔστησαν.

Defuncto Naucratio — Nicolaus hegumenus — Evaristum paroeconomum constituit.

12. Ἄρτι δὲ Ναυκράτιος ὁ μετὰ τὸν μέγαν ἐκεῖνον Θεόδωρον καὶ τῆς ὀρθοδοξίας ὑπέρμαχον καλῶς τὸ ποίμνιον τοῦτο ἰθύνας, μέγιστος ἐπὶ μεγίστοις τοῖς κατορθώμασιν ἐπαινούμενός τε καὶ γνωριζόμενος τελευτᾷ τὸν βίον, Νικόλαος δὲ ἀντ' ἐκείνου, κοινῇ βουλῇ τε καὶ γνώμῃ τῶν τῆς μονῆς λογάδων καὶ πάντων τῶν ἄλλων ὅσοι μετὰ τούτων ἐτάττοντο, τὴν ἡγεμονίαν ἐγχειρίζεται ταύτην· καὶ γὰρ ἦν ὡς ἀληθῶς [1] τὸν τρόπον καὶ τὸν βίον τοῖς προηγησαμένοις ἐφάμιλλος ἔργῳ καὶ λόγῳ καὶ πάσῃ τῇ ἄλλῃ τῶν μοναχῶν καταστάσει. Ὅς τὴν θείαν χάριν δεξάμενος ἄνωθεν καὶ τοῖς παροῦσι τὰ μέλλοντα τεκμαιρόμενος τὸν Εὐάρεστον ἀφαιρεῖται ἐξ ἧς εἴχετο λειτουργίας καὶ πρὸς τὴν οἰκονομίαν μεταβιβάζει, ταύτης αὐτῷ ἐγχειρίσας τὰ δεύτερα, οὐκ ἀνάξιον μὲν κρίνας τῆς πρώτης τὸν καὶ μείζονος ἄξιον ὄντα, ἀλλὰ καλὸν εἶναι νομίσας τὴν τάξιν καὶ ἐπ' αὐτῷ φυλαχθῆναι τῆς μοναχικῆς καταστάσεως καὶ διὰ πάντων τοῦτον ἐλθόντα δόκιμον κατὰ πάντα καὶ ἐν πᾶσιν ἀναδειχθῆναι. f. 284v. Ἐγίνω|σκε γὰρ τοῦτον ὅλον ὅλοις πρόθυμον ὄντα, ἄοκνον, ἕτοιμον ἔν τε τοῖς πνευματικοῖς ἀγωνίσμασι καὶ ταῖς σωματικαῖς διακονίαις, φιλεργὸν καὶ σπουδαῖον, μὴ τῶν κατ' ἐλπίδα μόνον καὶ τῶν κατὰ ἄνθρωπον ἐκπληρωτὴν ἄριστον ἀλλ' ἤδη καὶ τῶν ὑπὲρ ἐλπίδα μᾶλλον καὶ ὑπὲρ ἄνθρωπον· τοῖς γὰρ ἡγουμένοις πειθήνιος ἦν καὶ κατὰ πάντα εὐάρεστος, οὐ μόνον δὲ ἀλλὰ καὶ εἰσηγήσασθαί τι εἴ ποτε προσεκλήθη, βουληφόροις αὐτοῖς ἄριστος ἐχρημάτιζε μεγαλονοίᾳ φρενῶν τε καὶ γνώμης, ὡς ἔκ τινος πηγῆς θεοβρύτου προφέρων τὰ θεῖα βουλεύματα ἐπὶ καλλίστοις τοῖς πράγμασι τὴν πρὸς τὸ βέλτιον προκοπὴν ἔχοντα· διὸ καὶ κατὰ Παῦλον τὸν μέγαν τῆς *Rom. 8, 28.* οἰκουμένης διδάσκαλον εἰς ἀγαθὸν ὑπὸ Θεοῦ πάντοτε συνηργεῖτο. Τί γὰρ τῶν ὑπ' ἐκείνου βεβουλευμένων οὐ τῆς ἄνωθεν εἶναι ἐδόκει θείας ἐπιπνοίας καὶ χάριτος, ὑφ' ἧς ταῦτα πρὸς τὸ συμφέρον ἀπεπληροῦτο; Διὸ καὶ ποθεῖσθαι καὶ στέργεσθαι τοῦτον ὑπὲρ πάντων συνέβαινεν, ὅτι καὶ πᾶσιν ἀπόδεκτα καὶ ὑπερβαλλόντως [2] ὠφέλιμα [3] τῆς αὐτοῦ ἀγχινοίας ὑπῆρχε τὰ πρὸς πάντας βουλεύματα.

Dissentione orta in ecclesia

13. Καὶ ταῦτα μὲν ὧδε ἐχέτω· οὐ πολὺ δὲ τὸ ἐν μέσῳ καὶ γίνεταί τις ἐναλλαγὴ καὶ διαφορὰ περὶ τὴν ἐκκλησίαν — τὸ μὲν ὅθεν καὶ ὅπως ἑκὼν ὑπερβήσομαι, — ἀλλ' ὅμως ἐγένετο δι' ἣν καὶ Νικόλαος, ἴσως δὲ καὶ τὴν τῆς προστασίας καὶ τῆς φροντίδος

12. — [1] ἀλλθῶς. — [2] ὑπερβαλλόντος. — [3] ὠφέλημα.

βαρούμενος ὄχλησιν εἴτε τι ἄλλο προωθε|ωρῶν ἀσύμφορον τῷ ποιμνίῳ συμβήσεσθαι, τοῖς θρέμμασι τοῖς ἑαυτοῦ τὸν ψυχωφελῆ καὶ σωτήριον καὶ ἐπὶ νομὰς ψυχοτρόφους τοὺς ἀκούοντας ὁδηγοῦντα λόγον διδασκαλικῶς ὑπηχήσας, καὶ κηδεμονικῶς τε καὶ πατρικῶς παραινέσας μηδὲν ἀθετῆσαι τῶν ὑποσχεθέντων Θεῷ μηδὲ ἀναξίως τῆς μοναχικῆς καταστάσεως πολιτευθῆναι, μᾶλλον μὲν οὖν καὶ πρὸς τὰ θλιβερὰ τῆς τοῦ κόσμου ἀνωμαλίας διὰ τὴν ἐλπιζομένην παράκλησιν ἀντιστῆναι γενναίως, τῆς μονῆς ἀπανίσταται. Συναπανίστανται δὲ καὶ ὅσοι συμφρονεῖν ἐδόξαντο ποιμένι· καὶ κατὰ συμμορίας τινὰς ἀπ' ἀλλήλων εἰς πολλὰ διαιρεθέντες ἀριθμῷ τοσούτῳ ὅσον [1] ἐν μέσῳ εἶναι τῶν ἐν τῷ ὀνόματι αὐτοῦ συνηγμένων ὁ σωτὴρ ἐπηγγείλατο, κατὰ διαφόρους τόπους καὶ χώρας ἄλλοι ἀλλαχοῦ διεσπάρησαν. Εὐάρεστος δὲ σὺν Παφνουτίῳ καὶ αὐτὸς ᾤχετο· ᾧτινι καὶ αὐτῷ Παφνουτίῳ τῶν ἀρετῶν οὐ μικρὰ περιήνθιστο δόξα ὡς μὴ κατ' οὐδὲν λειπομένῳ τῶν εἰς μοναχικὴν εὐταξίαν καὶ κατάστασιν συντελούντων· ἥτις αὐτοὺς καὶ τότε καὶ πάλαι κατὰ ψυχὴν συνέζευξεν ἄμφω. Καὶ δὴ περιφερομένους τούτους ὧδε κἀκεῖσε καὶ ἄλλοτε ἀλλαχοῦ προσιόντας ἀνήρ τις εὐσεβὴς καὶ φιλόθεος ᾧ ὄνομα Σαμουὴλ τοῦ Ἀβραὰμ ἐκείνου τοῦ πάλαι προπάτορος τὴν φιλοξενίαν μιμούμενος ὡς οἷα μοναστῶν θειότατον ζεῦγος ὑπὸ τὴν ἰδίαν δέχεται στέγην [2]. Καὶ γίνεται τούτοις ἀσφαλέστατος φύλαξ καὶ τροφεὺς καὶ ἐπίκουρος.

f. 285. — a Studio discedit Nicolaus. — Cf. Matth. 18, 20. — Cuius exemplum Evaristus et Paphnutius secuti — a Samuele excipiuntur.

14. Ὡς δ' ἐπὶ πλεῖστον χρόνον ἦσαν οὗτοι ἐνταῦθα, Νικόλαος ὁ εὐλαβέστατος καθηγούμενος τόπους ἐκ τόπων ἀμείψας καὶ ἄλλοτε ἀλλαχοῦ διερχόμενος νόσῳ περιέπεσε χαλεπῇ· ἔκαμεν οὖν τῇ νόσῳ καὶ πονηρῶς εἶχε τοῦ σώματος· βοήθεια δὲ ἦν αὐτῷ οὐδαμόθεν οὐδέ τις θεραπεία νοσοῦντι· ἐπόθει δὲ τὸν Εὐάρεστον καὶ ἐζήτει ὡς ἄριστον αὐτῷ πεφηνότα κατὰ πάντα καὶ περιδέξιον ὑπηρέτην καὶ ἱμείρετο τούτου. Ὁ δὲ τὸν διδάσκαλον ἀρρωστοῦντα πυθόμενος καὶ ἐν ἀπορίᾳ τῶν θεραπευόντων τυγχάνοντα μάλα σπουδαίως πρὸς αὐτὸν παραγίνεται καὶ καθίσταται τούτῳ παραστάτης δεξιός, ὑπηρέτης εὐφυής, θεραπευτὴς ἄριστος καὶ τῆς κατεχούσης αὐτὸν νόσου μεγίστη παρηγορία. Οὕτω δ' ἐκείνου κάμνοντος καὶ τῇ νόσῳ τετρυχωμένου παρὰ βασιλέως τινὲς ἀπεστάλησαν ὡς αὐτόν, ἀγαγεῖν τοῦτον προστεταγμένοι· συνείπετο δ' αὐτῷ καὶ ὁ Εὐάρεστος μέχρι τῶν βασιλείων αὐλῶν καὶ ἀπεσκόπει τὸ μέλλον. Ὁ δὲ τῷ βασιλεῖ προσαχθεὶς καὶ τοῖς πρέπουσι πρὸς αὐτὸν χρησάμενος λόγοις θάμβους τε τοῦτον ἐμπλήσας

f. 285v. — Nicolaus morbo laborans accersit Evaristum — qui eum ad imperatorem ductum comitatur

13. — [1] ὅσων. — [2] στέγην ||||||||||.

τῇ ἐνούσῃ σοφίᾳ καὶ χάριτι — εἶχε γὰρ τὸ αἰδέσιμον διὰ τὴν ἀπαστράπτουσαν αὐτοῦ τῆς ψυχῆς ἀρετὴν καὶ τὸ στερρὸν καὶ ἀκλινὲς τοῦ φρονήματος δι' ἃ καὶ θαυμάζεσθαι ἄξιος ἦν — εὐθὺς ἀπαλλάττεται τούτου.

et posthac a Samuele tecto receptum.

15. Ἐντεῦθεν δὲ σὺν Εὐαρέστῳ πρὸς Σαμουὴλ παραγίνεται καὶ τοῖς ἐκεῖσε παρ' αὐτῷ πάλαι ξενιζομένοις ἐφίσταται καὶ οἷα εἰκὸς πατρικῶς αὐτοὺς ἀσπασάμενος τὰ κατὰ τὴν πορείαν καὶ τὴν πρὸς βασιλέα γεγενημένην ἀπολογίαν ὡς ἔσχεν αὐτῷ διεγνώριζε. | *f. 286.* Σαμουὴλ δὲ τοῦτον ἥκειν πυθόμενος σπουδαίως εἰστρέχει καὶ τὸ προσῆκον ἐπιδειξάμενος σέβας τὴν εὐλογίαν κομίζεται τῇ ἑαυτοῦ πίστει κατάλληλον, καὶ τὴν αὐτὴν κἀκείνῳ ἣν καὶ τοῖς πάλαι παρ' αὐτῷ ξενιζομένοις προθύμως θεραπείαν προσέφερεν[1]. Ὡς δὲ καὶ

Multis huc confluentibus monachis

πᾶσι τοῖς ἄλλοις ἡ παρουσία τοῦ ποιμένος ἠκούετο, ἄλλοθεν ἄλλοι τῶν μοναζόντων συνέρρεον καὶ τὴν εὐκταίαν ἑαυτοῖς καὶ τριπόθητον ὄψιν, προσιόντες καὶ ἀπιόντες, κατασπαζόμενοι καὶ ταύτης ἐν ἀπολαύσει γινόμενοι οὐ μικρᾶς παρηγορίας ἀπέλαυον[2], ὡς διὰ χρόνου πολλοῦ ἀπολαβόντες τὸν ἱμειρόμενον καὶ καθορῶντες τὸν ἡγεμόνα πρὸς τὸ μέλλον ἦσαν εὐέλπιδες. Ὡς δὲ τὸ πλῆθος ἑώρα τῶν συρρεόντων ὁ τῆς ξενίας ταύτης οἰκοδεσπότης καὶ τὴν καταγωγὴν οὐκ ἀποχρῶσαν αὐτοῖς, ἄξιόν τι τῆς οἰκείας φιλοξενίας καὶ μεγαλοφροσύνης καὶ τῇ τῶν πατέρων πρέπον φιλησυχίᾳ διαπράττεται πρᾶγμα.

Samuel novas aedes Nicolao emit Cocorobii.

Ἐκπριάμενος γάρ τινα ἐν τοῖς Κοκοροβίου πλησιάζοντα χῶρον, — τόπος δέ ἐστιν οὕτω καλούμενος ἐν Κωνσταντινουπόλει — δωρεῖται τοῦτον τῷ Νικολάῳ κύριον καὶ δεσπότην τοῦδε τοῦ χωρίου αὐτὸν ἀποφήνας, μικροῖς τὰ μεγάλα ἐμπορευόμενος καὶ τοῖς προσκαίροις καὶ ῥέουσι[3] τὰ δι' αἰῶνος καὶ εἰς ἀεὶ μένοντα ἐξωνούμενος. Τούτου τοίνυν τοῦ χωρίου Παφνούτιον ὡς ἐν τῷ τέως ἐπιμελητὴν ὁ Νικόλαος κατεστήσατο, ὅπερ ὕστερον τῷ χρόνῳ καταγώγιον θεῖον μοναχῶν ἀποδέδεικται, ἱδρῶσι καὶ πόνοις Εὐαρέστου τοῦ θαυμασίου τὴν ἐπὶ τὸ κρεῖττον αὔξησιν ἐσχηκός.

f. 286v.

E quibus exstractus Nicolaus captivus in Studio degit.

16. Ἐπεὶ δ' ὡς εἶπον περίπυστος ἡ ἐνδημία τοῦ Νικολάου ἐγένετο καὶ τῶν μοναχῶν τὸ πλῆθος συνέρρεε καὶ πολλή τις ἦν παρ' αὐτῷ τῶν φοιτητῶν ἡ ὁμήγυρις, καὶ πρὸς αὐτὸν δὴ φθάνει τὸν βασιλέα ἡ φήμη· καὶ παρευθὺ κελεύει τοῦτον ἐν τοῖς Στουδίου ἀπενεχθῆναι καὶ ἡσυχάζειν ἐν ἰδιαζούσῃ σκηνῇ. Χρόνου δέ τινος διελθόντος, ὁ τηνικαῦτα τῆς βασιλείας τὰ σκῆπτρα[1] κατέχων τοῦ παρόντος βίου

15. — [1] ἔφερον. — [2] ἀπηλαύον. — [3] *exspectaveris* ῥέουσι.
16. — [1] σήπτρα

Post annum a Basilio rogatus

τέλος ἐδέξατο. Ὁ δέ γε μετ᾽ αὐτὸν Βασίλειος βασιλεύσας, ὅ τε τῆς ἐκκλησίας προεστὼς πατριάρχης τὸν Νικόλαον προσκαλοῦνται καὶ λόγοις χρῶνται πρὸς αὐτὸν τοῖς προσήκουσι καὶ παραινέσεσιν οὐ μετρίαις τοῦ ἰδίου ποιμνίου τὴν ἡγεμονίαν ἀναδέξασθαι πάλιν. Ὁ δὲ βουλόμενος τὴν ἡσυχίαν ἀσπάζεσθαι ὡς τῷ Θεῷ τοὺς μετιόντας ταύτην συνάπτουσαν, τὸ μὲν πρῶτον ἀντέλεγεν ἰσχυρῶς καὶ γῆρας καὶ νόσον προβαλλόμενος καὶ διὰ τοῦτο μὴ δύνασθαι ποιεῖν τὰ ὑπ᾽ αὐτῶν κελευόμενα· ἀλλ᾽ ἐπειδὴ παραινοῦντες ἐκεῖνοι μειλιχίοις λόγοις ἐπέκειντο, πείθουσι τοῦτον καὶ πείσαντες προσάγουσιν τῷ ποιμνίῳ. Εὐθὺς δὲ τῶν μοναχῶν ἄλλος ἀλλαχόθεν ἐρχόμενος τῷ ποιμένι φέρων ἑαυτὸν ἀπεδίδου· καὶ ἦν παράδοξός τις παρ᾽ αὐτοῖς εὐφροσύνη [2] καὶ ἀγαλλίασις ἐπὶ τῇ ἀλλήλων ὁμονοίᾳ καὶ παρουσίᾳ. Εὐάρεστος δ᾽ οὐκ ἀπὸ γνώμης τοῦ Νικολάου σὺν Παφνουτίῳ καὶ τοῖς ἀμφ᾽ αὐτὸν πρὸς τὸ λεχθὲν ἐν τοῖς Κοκοροβίου καταγώγιον ἦν· καὶ γὰρ ἐνταῦθα Νικόλαος τὴν ὁσίαν ἑαυτοῦ μετὰ τὴν ἐνθένδε ἀποδημίαν γενέσθαι προαιρέσεως εἶχε· διὸ καὶ συχνότερον ἐνταῦθα παραγενόμενος ἐφ᾽ ἱκανὰς ἡμέρας σὺν Εὐαρέστῳ προσεκαρτέρει.

regimen monasterii tertio assumit

relictis Evaristo et Paphnutio Cocorobii.

f. 287.

17. Ἀλλ᾽ ἐγὼ μὲν ἐξ ἀρχῆς τὰ περὶ Εὐαρέστου προθέμενος ἀναγράψαι οὐκ οἶδ᾽ ὅπως περὶ Νικολάου παρήχθην, οὕτω μὲ τῆς ἱστορίας ἀγούσης· μικρὸν μὲν οὖν ἔτι εἰς τὰ περὶ αὐτοῦ ἐνδιατρίψας, τῷ λόγῳ αὖθις ἐπισχὼν τὰς ἡνίας ἐπὶ τὸν Εὐαρέστου βίον μετατρέψω τὸν δρόμον. Οὕτω μὲν οὖν ὁ Νικόλαος προαιρέσεως ἔχων παραγίνεται κατὰ τὸ σύνηθες πρὸς Εὐάρεστον· κἀνταῦθα νόσῳ περιπεσὼν συναγείρει τὸ πλῆθος ἁπάντων μοναχῶν, καὶ οἷα ποιμὴν ἀληθὴς καὶ διδάσκαλος, τῇ προσηκούσῃ χρησάμενος πρὸς αὐτοὺς διδασκαλίᾳ καὶ παραινέσει, καὶ πρὸς τὰ κρείττω μεταρρυθμίσας, τὴν σωματικὴν ἑαυτοῦ τούτοις ἐδήλου ἀσθένειαν καὶ παρρηγγυᾶτο, τελευτήσαντος ἐν τῷδε τῷ καταγωγίῳ τὸ αὐτοῦ σῶμα ταφῇ παραδοῦναι. Ταῦτα οἱ τῶν Στουδίου ἀκούσαντες μοναχοί· «Οὐ συγχωρήσομεν, ἔφασκον, εἴ τι καὶ δέοι παθεῖν, τοῦτο γενέσθαι οὐδὲ καταδεξόμεθα τὸν τῶν πατέρων ἡμῶν ὁμόζηλον καὶ ὁμότροπον μὴ κοινωνῆσαι τούτοις καὶ μετὰ θάνατον τῆς ταφῆς· οἷς γὰρ πρὸ διαζεύξεως τῆς ἀρετῆς καὶ πολιτείας τῆς αὐτῆς ἐκοινώνησε, τούτοις καὶ μετὰ θάνατον τῆς καταθέσεως ἁρμοδιώτατον κοινωνῆσαι καὶ τὴν ποίμνην σὺν αὐτοῖς περιέπειν, συμπρεσβευτὰς καὶ συλλήπτορας πρὸς τὸ θεῖον ἔχοντα τούτους· οἱ γὰρ τῷ Θεῷ ἀμέμπτως πολιτευσάμενοι | καὶ τούτῳ διὰ καθαρότητος βίου καὶ θειοτέρας

Quo in loco Nicolaus morbo correptus

rogat ut ibidem sepeliatur.

Studitis tamen supplicantibus concedit

f. 287v.

[2] εὐφοσύνη.

πολιτείας εὐαρεστήσαντες εἰκότως πολλὴν καὶ τὴν πρὸς αὐτὸν παρρησίαν ἐκτήσαντο. Διά τοι τοῦτο οὐ παρήσομεν οὐδὲ προδῶμεν ἑτέροις θησαυρὸν τὸν ἡμέτερον, ὡς ἐκείνους μὲν εὐδαιμονεῖν τοῦτον κατέχοντας, ἡμᾶς δὲ πρὸς τῇ ζημίᾳ καὶ ὀνειδισμὸν ἀπενέγκασθαι[1] ὡς ἐπιλαθομένους τῶν ἐκείνου καλῶν, ὧν ὑπὲρ ἡμῶν ἔτι περιὼν ἐνεδείξατο ὁ ποιμὴν ὁ καλὸς καὶ τῆς Χριστοῦ ποίμνης ἄξιος ποιμενάρχης, ὁ τοὺς παντοδαποὺς ἐκείνους κινδύνους καὶ πόνους διὰ Χριστὸν καὶ τὸ ποίμνιον ὑπομείνας καὶ τὰς μακρὰς φυγαδείας. » Ταῦτα λέγοντες ἐδυσώπουν αὐτόν, ἱκέτευον, παρεκάλουν, τοῖς ποσὶ τοῖς ἐκείνου προσέπιπτον καὶ τὴν γῆν τοῖς δάκρυσι ποταμηδὸν προχεομένοις κατέκλυζον. Τί οὖν ἡ θεοφιλὴς ἐκείνη καὶ συμπαθεστάτη ψυχή; Ἐδυσφόρει μὲν καὶ ἤσχαλλεν ἀνακοπτόμενος τοῦ βουλήματος, ὅμως ὑπεῖξε τοῖς δάκρυσι καὶ τοῖς παρακλητικοῖς λόγοις ἐδυσωπήθη, καὶ κάμπτει τὰ σπλάγχνα, καὶ οἷα πατὴρ πνευματικὸς καὶ φιλόστοργος οἰκτείρει τὰ τέκνα, καὶ πείθεται ταῦτα μὴ ἀθετῆσαι, καὶ αὐτοῖς ἑαυτὸν καθυπέσχετο δοῦναι.

ut in Studium ad suos reducatur.

Evaristum Cocorobii dominum constituit

18. Μικρὸν οὖν ἐπισχὼν καὶ ὥσπερ σύννους γενόμενος διατίθεται τάδε· τὸν μὲν Εὐάρεστον εἶναι τοῦ ἐνταῦθα καταγωγίου κύριον καὶ δεσπότην, κανόνα τε αὐτοῖς καὶ τύπον ἐν τοῖς πνευματικοῖς ἀγωνίσμασι, καὶ πρὸς τὴν ἐκείνου καθοδηγίαν ἐνατενίζειν, καὶ τῷ φωτὶ τῶν ἀγαθῶν ἔργων αὐτοῦ δᾳδουχεῖσθαι· οὗ τὴν πολιτείαν ἐκμιμουμένους | καὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς ἐλπίζειν ἀγαθῶν ἐπιτεύξεσθαι· Παφνούτιον δὲ μετ' ἐκεῖνον διὰ τιμῆς ἔχειν, ὡς τῶν βιωτικῶν κηδεμόνα πραγμάτων καὶ τὴν οἰκονομίαν διοικεῖν καλῶς[1] ἐπιστάμενον[2]. Οὕτω μὲν οὖν αὐτοὺς ἡγεμονικῶς τε καὶ πατρικῶς καταρτίσας καὶ τὴν σωστικὴν εὐχὴν αὐτοῖς ἐπευξάμενος, τὰς χεῖρας ὑψώσας καὶ τοῦ σταυροῦ τὸν τύπον ὥσπερ τι σκεπαστήριον θεῖον ὕπερθεν αὐτῶν διαχαράξας, τούτοις ἑαυτὸν ἐπαφῆκε καὶ κλινήρης ἤδη χερσὶ τῶν μοναχῶν βασταζόμενος πρὸς τὸ μέγα τῶν Στουδίου καταγώγιον ἀπηνέγχθη· Καὶ οὐ μετὰ πολλὰς ἡμέρας τὸν ἐκ τῆς νόσου ταύτης ᾔσθετο θάνατον, καὶ τὸ τῶν μοναχῶν προσκαλεσάμενος σύστημα, Κλήμεντα τῆς ἡγεμονίας καταλιμπάνει διάδοχον· καὶ αὐτῷ τε κἀκείνοις τὰ πρέποντα παραινέσας, τῷ μὲν καλῶς ποιμαίνειν, τοῖς δὲ μεθ' ὑπακοῆς ταπεινοφρόνως ποιμαίνεσθαι, τὸν παρόντα βίον ἀπέλιπεν· καὶ προσετέθη τοῖς πατράσιν ἐκείνοις, οἷς τὸ θεῖον συνεθεράπευσε τῆς αὐτῆς ἐκείνοις ἠξιωμένος τιμῆς. Καὶ τὰ μὲν περὶ Νικολάου ὧδε ἐχέτω.

f. 288

Paphnutium vero oeconomum.

In Studium redux post paucos dies moritur Clementi regimine monasterii tradito.

17. — [1] ἀπενέγκαθαι.
18. — [1] καλός. — [2] ἐπιστάμενος.

19. Ἐγὼ δὲ πρύμναν κρουσάμενος καὶ τῆς ὁλκάδος τοῦ λόγου μεταβαλὼν τὰ πηδάλια τό τε ἱστίον ἀναπτερώσας, τῶν Εὐαρέστου μεγίστων ἀγώνων τὴν μεγάλην καὶ βαθυτάτην θάλασσαν, καθάπερ ὑπεσχόμην, πειράσομαι διαπλεῦσαι. Ἐκεῖνος μὲν οὖν ὁ θαυμάσιος καὶ τῷ Θεῷ εὐάρεστος ἄνθρωπος, ὁ τῶν θείων ἐραστὴς καὶ ὑψηλὸς τὴν διάνοιαν, ἅπαν χαμαίζηλον διαπτύσας, καὶ ὡς ἐπίβουλον καὶ ἐμπόδιον τῆς πρὸς οὐρανὸν ἀγούσης ὁδοῦ καθάπερ δέσμα διαρρήξας, | κόσμου τε ῥαγεὶς καὶ πάντων τῶν ἐν τῷ κόσμῳ, καὶ Θεῷ μόνῳ ἐνατενίζειν καὶ προσέχειν βουλόμενος, παρορᾷ μὲν ὅσον ἔνυλον καὶ κάτω κείμενον, χωρεῖ δὲ προθυμότερον ἐκ δυνάμεως αὖθις εἰς δύναμιν, καὶ τοὺς ἀοιδίμους ἐκείνου καὶ πνευματικοὺς ὑποδύεται ἀγῶνας, καὶ τῶν θορύβων ἔξω γενόμενος τὴν ἡσυχίαν ἀσπάζεται, Ἡλίαν καὶ Ἰωάννην τοὺς ἄγαν ἐρημικούς τε καὶ σώφρονας κατὰ τοῦτο μιμούμενος, καὶ Χριστῷ συνοικεῖν καὶ αὐτῷ κατὰ μόνας προσομιλεῖν περισπούδαστον τίθεται, καὶ ψυχῆς μὲν ὡς ἀθανάτου τὸ κατ' εἰκόνα βουλόμενος ἄτρωτον διαφυλάττειν, ἐπιμελεῖται τὰ μάλιστα καὶ μηδαμῶς τῷ ὡραίῳ βλαβῆναι τῶν τῆς σαρκὸς ἡδονῶν, πάντων δὲ καταφρονεῖ τῶν τοῦ σώματος ὡς φθειρομένων καὶ πρὸς γῆν κατασυρόντων τοὺς ὀλισθαίνοντας, καὶ δίδωσιν ἑαυτὸν σκηνῇ βραχυτάτῃ κατὰ τὸ λαιὸν ἐγκάρσιον συναπτομένῃ τῷ ἐνταῦθα εὐκτηρίῳ καὶ σεβασμίῳ ναῷ τῆς πανάγνου καὶ σεμνῆς θεομήτορος, περιορίσας ταύτῃ ἑαυτόν, ὡς θέμις τοῖς ἀσκηταῖς, ἀκριβέστατα, ἵνα καὶ κοινῇ καὶ ἰδίᾳ τῷ Θεῷ τὴν ὑμνῳδίαν προσφέρῃ. Ἐνταῦθα τὰ ὑπὲρ ἄνθρωπον ἐκεῖνα καὶ μικροῦ δεῖν ἀπιστούμενα ἐνεδείξατο ἀγωνίσματα, ἐνταῦθα τοὺς μακροὺς [1] ἐκείνους καὶ πολλοὺς ἱδρῶτας καὶ πόνους ὑποστάς, τὰ παρὰ πᾶσι θαυμαζόμενα θαύματα καὶ τεράστια εἰς τοὺς ἀνίατα πάσχοντας κατειργάσατο, ἐνταῦθα τοὺς θανατοῦντας πάντα τῆς σαρκὸς τὰ σκιρτήματα ἐν τῷ τῆς ἀσκήσεως σταδίῳ ἄθλους ἀνέτλη, νηστείαν[2], | χαμευνίαν, ἀγρυπνίαν, ἀλουσίαν, στάσιν παννύχιον, δακρύων χύσεις τὰς ἀνενδότους, στεναγμοὺς διηνεκεῖς, τὴν ἀκατάπαυστον ψαλμῳδίαν καὶ σὺν τούτοις ἅπασιν ἁγνείαν καὶ καθαρότητα ψυχῆς τε καὶ σώματος, ἑνὶ λόγῳ πᾶσαν ἀρετῆς ἰδέαν τῷ τῆς μελίσσης φιλοπόνῳ ἐξομοιούμενος ἐν ἑαυτῷ συνηγάγετο, εἴπω τὸ μεῖζον, ζυγὸν ἐπὶ ζυγῷ περιτίθησι, καὶ φορτίον ἐπισυνάπτει φορτίῳ· τὸ δὲ ἦν μέχρι τὴν αὐτοῦ τελευτῆς ἀγνοούμενον [3] παρὰ πᾶσι.

Evaristus

f. 288v.

Cf. Psalm. 83, 7.

inclusus in cella in dies magis orationi

f. 289.

19. — [1] μακοὺς, *in margine manus recens ascripsit* ρ. — [2] *ad hanc vocem et deinceps ad sequentes voces in margine notantur :* α', β', γ', δ', ε', ϛ', ζ', η'. — [3] ἀγοούμενον.

paenitentiis 20. [1] *Κύκλους γὰρ σιδηρέους δύο πολυταλάντους τῷ βάρει ἐξ ἑκατέρων τῶν ὤμων ἀπαιωρήσας ἐν γυμνῷ τῷ σώματι τὴν ὀσφῦν διεζώσατο, σταυρῶν ἐν τούτοις τὴν σάρκα, καὶ ἀκολουθῆσαι σπεύδων τῷ δι' ἡμᾶς Χριστῷ σταυρωθέντι· τήξας δ' εἰς ἄγαν τὸ σῶμα καὶ τὰ μέλη τούτου νεκρώσας, συναπενέκρωσε τούτοις καὶ τὸν τὸ πολὺ τῆς ἰσχύος ἐν τῷ ὀμφαλῷ περικείμενον δράκοντα. Ἐντεῦθεν αὐτῷ καὶ τὸ [2] ἓν χιτώνιον, ἡ σισύρα κατατρύχουσα τούτου[3] τὸ σῶμα καὶ καταβάλλουσα· πρὸς τούτοις δὲ καὶ κίονος ῥῆγμα οὐ τὸ τυχὸν ἐπ' αὐχένος φέρειν ἐμηχανήσατο, ἐπιτείνων τούτῳ τὰ βάρη καὶ καταβάλλων τῶν παθῶν τὰς ἐπαναστάσεις.* ieiunio *Νηστείαν δὲ τοσαύτην ἐξήσκησεν, ὡς μηδὲ τὸ ἀρκοῦν τῇ φύσει διδόναι, οὐκ ἐπὶ τεσσαράκοντα μόνον ἡμέρας οὕτω διακαρτερῶν, ἀλλ' ἀφ' οὗ τὴν φίλην εἵλετο ἡσυχίαν μέχρι βίου παντός· εἰ γὰρ καὶ μὴ παντελῶς ἄτροφος ἦν, ἀλλά γε διὰ τὸ σύντονον ὡς ἄλλος Ἡλίας θαυμάζεσθαι ἄξιος ἦν, ὡς μὴ κατ' οὐδὲν ἐκείνου λειπόμενος. Ἅπαξ γάρ, ἦν [4] τὸ πολὺ διὰ τοῦ σαββάτου, βραχυτάτης τροφῆς μετελάμβανε πρὸς τὸ τῷ σώματι τὸ ζῆν μόνον χαρίζεσθαι·* f. 289v. | *ὥρᾳ δὲ θέρους οὐδὲ ταύτης μετεῖχε, μόνης δὲ κράμβης ἢ τεύτλου, ὡς φύσεως εἶχον, ἐπὶ τοσοῦτον ἐλάμβανεν ὡς τὸ ἀναπνεῖν ὑπ' αὐτῶν καὶ μόνον καρποῦσθαι· οὐδὲ γὰρ τούτων ἀνήψατο εἰ μὴ φύσις ἠνάγκαζε καὶ ἄνθρωπον εἶναι τοῦτον ἐβιάζετο διελέγχειν. Διὸ καὶ τοῖς πολλοῖς ἀσώματος εἶναι ἐδόκει, εἰ καὶ σῶμα ἐφόρει, ὡς καὶ τοιοῦτόν τινα τῶν παρατυχόντων περὶ αὐτοῦ ἀποφήνασθαι λόγον· « Ὁ ἀββᾶς οὗτος οὔτε ἐσθίει οὔτε πίνει· »* (Matth. 11. 18.) *ὅπερ πάλαι καὶ περὶ Ἰωάννου ἔλεγον Ἰουδαῖοι. Πολλάκις γὰρ διὰ πάσης ἡμέρας, ὡς ἐγῷμαι, διαπαίζων τὴν τοῦ σώματος ἔνδειαν, λίθακα εἶχε καστάνου σχήματι προσεοικότα τοῖς ὀδοῦσι στρεφόμενον, καὶ τοῦτον τῇ φύσει ἀντὶ ἐδέσματος παρετίθει ὃ προσίεσθαι οὐ πέφυκε, κἂν τούτῳ ταύτην ἐθίζων μηδὲ τῶν [5] κατὰ φύσιν ὀρέγεσθαι.*

vigiliis 21. *Ἀγρυπνίαν δὲ καὶ στάσιν παννύχιόν τε καὶ πανημέριον τίς ὡς οὗτος ἔσχε τῶν ποτε περὶ ταῦτα θαυμαζομένων; Ἀεὶ γὰρ ἱστάμενος καὶ διηνεκῶς προσευχόμενος πρὸς Θεὸν τὰς ἑαυτοῦ χεῖρας ἀνύψου, αἷς καὶ τὸν ἀέρα ἡγίαζεν. Ἦν δὲ ἰδεῖν καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐκείνου δακρύων μαργαρώδεις σταγόνας προχέοντας καὶ τὴν γῆν ἔνθαπερ ἵστατο καταρδεύοντας. Διόπερ καὶ θεοειδὴς ὅλος γενόμενος, καὶ νοῦν καὶ διάνοιαν ταῖς θείαις λαμπηδόσι καταστραφθείς, τῷ Θεῷ ἀνακραθῆναι καὶ λέγεται καὶ πιστεύεται· τῶν γὰρ προσκαίρων τε καὶ ῥευστῶν ὑπεριδὼν πᾶσαν τερπνότητα, πρὸς τὰ οὐράνια*

20. — [1] *in margine notantur deinceps litterae α' ad ιθ'* (cap. 23). — [2] τῷ. — [3] τουτούτου. — [4] ἡ. — [5] τόν.

μόνον ἔβλεπε κάλλη ὄμμασιν ἀνυστάκτοις. Ἁγνείαν δὲ καὶ κα|θαρότητα ψυχῆς τε καὶ σώματος μέχρι τέλους ἀκροτάτην ἄγαν διαφυλάξας, ἀγγέλων ἐξωμοιοῦτο τῇ φύσει, καὶ βίον ἐκείνοις παραπλήσιον μετήει, οἷς καὶ συνεπολιτεύετο πνεύματι τῶν γηίνων ἀπανιστάμενος · καὶ γῆ μὲν εἶχεν αὐτὸν τοῖς τοῦ σώματος ποσὶ βαίνοντα, οὐρανὸς δὲ τοῦτον ἐνεκολποῦτο τῷ πνεύματι. Χαμευνίαν δὲ καὶ τὴν πρὸς τοὔδαφος σκληροτάτην εὐνὴν πολλοὶ μὲν καὶ ἄλλοι κατώρθωσαν [1], οὗτος δὲ πάντας ὑπερβαλών, τὸ πρὸς τὴν γῆν καθεύδειν ἐγρήγορσιν εἶχεν · ὁπόταν δὲ καὶ τοῦτο ἡ φύσις ἀπήτησεν, αὐτὸς ὥσπερ τις σκοπὸς ἄγρυπνος τὸν κλέπτην ὕπνον αἰσθόμενος, σπουδῇ καὶ φιλοπονίᾳ τοῦτον ἐμβριμώμενος, ἀπετρέπετο καὶ πρὸς τὰ πρόσω χωρεῖν οὐκ εἴα. Ἀλουσίας δὲ καὶ αὐχμηρίας κεφαλῆς τε καὶ τοῦ λοιποῦ σώματος περιττόν ἐστι τὸ μεμνῆσθαι, ἐκ τῶν προειρημένων δυνατοῦ ὄντος ταῦτα τοῖς βουλομένοις τεκμήρασθαι · ἐξ ὅτου γὰρ πρὸς τὸν Σκόπελον ὥρμησε μέχρι βίου παντὸς ταῦτα ἐφύλαξεν, ἀλλ' οὐδὲ γυμνόν τις αὐτὸν ἑώρακε πώποτε, μὴ ὅτι γε λουτρῷ προσελθόντα τὸν ἀληθῶς χαμαιεύνην τοῦτον καὶ παντελῶς ἀνιπτόποδα.

f. 290.
aliisque operibus intendit.

22. Τὸ δὲ φιλόπτωχον αὐτοῦ καὶ φιλόξενον καὶ τὸν πρὸς τοὺς δεομένους συμπαθέστατον ἔλεον τίς ἂν ἀξίως ἐκδιηγήσαιτο; Τὸν Ἀβραὰμ ἐκεῖνον τὸν μέγαν οἶμαι κἂν τούτῳ ὑπερηκόντισεν · ἐκεῖνος μὲν γὰρ ἐκ διαφόρου περιουσίας ἀγαθὸς ἦν τοῖς ἐπιξενουμένοις, οὗτος δὲ τῇ προαιρέσει διαφερόντως ἀγαθὸς λίαν ὑπάρχων, ἐκ τοῦ ὑστερήματος ὅσα εἶχεν, εἴ ποτε ἆρά γε παρά τινος αὐτῷ προσηνέχθη, μέχρις ἂν καὶ αὐτοῦ τοῦ πυθμένος καθήψατο, | πάντα τοῖς πτωχοῖς καὶ ξενουμένοις παρεῖχε. Διὸ καὶ τῇ μεγαλοπρεπεῖ μεταδόσει τὴν ἀγαθότητα διαφερόντως ἔκτησατο, καὶ τοῖς ἐνδεέσι χαριέστατός τε καὶ συμπαθέστατος ἐπίκουρος ἐχρημάτισεν · οὐ μόνον δὲ ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους ἔπειθε λόγοις καὶ παραινέσεσι, οἷς ὑπῆρχε πλούτου περιουσία, ὁμοίως ποιεῖν, καὶ μὴ τὰ ἑαυτῶν σπλάγχνα τοῖς δεομένοις ἐναποκλείειν [1], μηδὲ θησαυροὺς ἐπὶ τῆς γῆς θησαυρίζειν, ἀλλὰ διὰ τῆς εἰς τοὺς πτωχοὺς μεταδόσεως τὸν ἴδιον πλοῦτον ἐν οὐρανοῖς ἀποτίθεσθαι.

Benevolus erga pauperes
f. 290v.
Matth. 6, 19.

23. Τῇ πραότητι δὲ τὸν Δαυὶδ ἐμιμήσατο καὶ τοσοῦτον ἀόργητος ἦν ὡς, εἴ τις ἂν καὶ πλῆξαι θελήσειε, παρέξειν ἑαυτὸν πρόθυμον εἶναι · τὸ δὲ θυμικὸν εἶχε κατὰ μόνου τοῦ ὄφεως. Ἐπιείκειαν δὲ καὶ τὴν πρὸς τοὺς προσιόντας συνουσίαν καὶ ὁμιλίαν το-

mansúetus erga omnes

21. — [1] κατόρθωσαν.
22. — [1] ἀπολείειν.

σοῦτον ἡδύτατος ἦν ὡς τοὺς ἀκούοντας μέλι στάζειν ἀπὸ γλώσσης αὐτοῦ, καὶ ζημίαν μεγίστην λογίζεσθαι τὴν τῆς ἐκείνου φωνῆς ἀποστέρησιν. Πολλοὶ δὲ καὶ τῶν ἡμαρτημένων διὰ τῆς πρὸς αὐτὸν ἐξομολογήσεως τὴν ἁρμόζουσαν καὶ κατάλληλον ἰατρείαν καὶ θεραπείαν λαμβάνοντες παρ' αὐτοῦ, πρὸς τὸ βέλτιον μετετίθοντο [1], τὴν καλὴν ἀλλοίωσιν ἀλλοιούμενοι, καὶ τὰ τῆς αἰσχύνης ἔργα ἀποτιθέμενοι, διὰ τῆς ἐκείνου διδασκαλίας καὶ παραινέσεως, αἷς αὐτοὺς μὴ ἑαυτῶν ἀπογινώσκειν ἐπαιδαγώγει, τὸν εὐσχήμονα καὶ σεμνότατον ἐπολιτεύοντο βίον· καὶ καθίστατο τούτοις ἰατρὸς ἄριστος καὶ σωτηρί|ας μεγίστης ὁδηγός τε καὶ πρόξενος.

multos ad meliorem frugem perduxit. f. 291.

Sanctitatem eius testantur prophetiae et miracula.

24. Ἵνα δὲ μὴ καθ' ἕκαστα διεξιόντες τῶν ἐκείνου κατορθωμάτων, καθ' ἕνα τοῖς πρὸ αὐτοῦ παραβάλλωμεν τοῦτον, τούτῳ χρήσομαι τῷ λόγῳ ὅτι ἐκεῖνος τῶν μὲν ἀρετὴν κατεκράτησε, τοῖς δὲ ἐξισώθη τοῖς κατορθώμασι, τῶν δὲ κατ' οὐδὲν ἴσως δὲ μικρὸν ἀπελείφθη· τὸ δὲ πάντα διελθεῖν καὶ εἰς ἓν συνάψαι, καθ' ὅσον δυνατὸν ἀνθρωπίνῃ φύσει καὶ ὡς ἐνῆν μάλιστα, εἰς ἑαυτὸν ἀγαγεῖν, μείζονα καὶ τὴν δόξαν αὐτῷ ἀπειργάσατο. Δηλοῦσι δὲ τοῦτο τὰ ἐξαίσια τῶν θαυμάτων αἵ τε τῶν μελλόντων προρρήσεις, ἃς ὡς ἔκ τινος θεϊκῆς ἐπιπνοίας καὶ χάριτος μεμυσταγωγημένος τὰ θεῖα προέλεγεν, καὶ τὰ τῶν ἀνιάτων παθημάτων τερατουργήματα, ἅπερ ἔτι πάλαι περιὼν ἐν τῷδε τῷ βίῳ καὶ αὖθις μετὰ τὴν ἐνθένδε ἀποδημίαν θεοπρεπῶς ἐνεδείξατο καὶ μέχρι τοῦ νῦν ἐπιδείκνυται, ἐκ τῆς τῶν σεβασμίων αὐτοῦ λειψάνων θείας σοροῦ τὸ ἁγιαστικὸν μύρον ἀναβλυστάνων τῆς χάριτος. Ἐγὼ δὲ καὶ τούτων ἐπιμνησθήσομαι ἐκ πολλῶν ὀλίγα ἐρανισάμενος· δίκαιον γάρ, εἰ δὲ καὶ τοῖς πολλοῖς δόξω προσκορὴς εἶναι τῷ λόγῳ· ἀλλ' οὖν ὠφελείας χάριν τοῖς φιλοκαλοῖς καὶ ταῦτα σὺν ἀληθείᾳ λέξεται.

Iulitta mulier a chiragra sanatur. f. 291v.

25. [1] Γυνή τις ἐδεινοπάθει τὴν χεῖρα καὶ τοσοῦτον ὡς μηδαμῶς αὐτῇ δύνασθαι πρὸς ὑπηρεσίαν κεχρῆσθαι· ἦν δὲ τῷ ὁσίῳ τῆς αὐτῆς ἐκείνῳ πατρίδος ἀδελφῆς αὐτοῦ θυγάτηρ ὑπάρχουσα ᾗ ὄνομα Ἰουλίττα· συνεῖσα δ' οὖν αὕτη ὡς δαι|μονικῆς ἐπηρείας εἴη τὸ δράγμα [2], ἐπὶ τὴν πίστιν τὴν αὐτοῦ καταφεύγει, οὐ ποσὶ τοῖς τοῦ σώματος πρὸς αὐτὸν γενομένη, οὐ γὰρ οἵα τε ἦν ἀφικέσθαι, ἀλλὰ διὰ γραμμάτων αἰτουμένη τὴν θεραπείαν. Αὐτὸς δὲ ἐκ τῶν ἐν τοῖς βραχίοσιν αὐτοῦ φορουμένων σιδηρέων κρίκων ἕνα πρὸς αὐτὴν ἀποστείλας, τὴν πάσχουσαν αὐτῆς χεῖρα ὀδύνης ἀπήλλαξε.

23. — [1] *exspectaveris* μετετίθεντο.

25. — [1] *deinceps miracula enumerantur in margine :* α' ad ιζ'. — [2] *fortasse scribendum est* πρᾶγμα.

Irene et Sisinno mulierculae mente captae resipiscunt.

26. Ἐν τῇ αὐτῇ δὲ χώρᾳ καὶ δύο τινὰ ἕτερα γύναια, ὧν ἡ μὲν Εἰρήνη ἡ δὲ Σισιννῶ ἐκαλεῖτο, ἐκ πονηρᾶς ἐπιθέσεως τὸν λογισμὸν παρεφρόνουν καὶ τὰ ὑφ' ἑαυτῶν λεγόμενα καὶ πραττόμενα οὐδαμῶς ἐπεγίνωσκον· προσαχθέντα δὲ καὶ ἀψάμενα τοῦ αὐτοῦ τούτου ἀλεξικάκου καὶ ἰατηρίου κρίκου καὶ τὴν τοῦ πεπομφότος [1] θείαν χάριν καὶ δύναμιν ἔχοντος, τὸν νοῦν τε ἐρρώσθησαν καὶ ἃ δεῖ λέγειν καὶ πράττειν ἐπέγνωσαν καὶ τοῖς πᾶσι τὸ θαῦμα διήγγελλον.

Photinus energumenus liberatur.

Marc. 9,22.

27. Ἀνὴρ δέ τις ὀνόματι Φωτεινὸς τῆς αὐτῆς ταῖς γυναιξὶ χώρας ὑπάρχων ὑπὸ πνεύματος ἀκαθάρτου παρηνοχλεῖτο καὶ τὸν νοῦν ἐταράττετο· τὸ δὲ πνεῦμα πολλάκις αὐτὸν καὶ εἰς πῦρ καὶ εἰς ὕδωρ [1] ἐνέβαλεν· οὗτος πυθόμενος τῶν τοιούτων παθῶν τὸν ἄριστον ἰατρὸν πρὸς αὐτὸν καταφεύγει καὶ τυχεῖν ἠξίου τῆς θεραπείας. Ὁ δὲ μέτριος εἰ καί τις [2] ἄλλος ὢν τῷ φρονήματι, μὴ αὐτοῦ τὴν δύναμιν εἶναι ταύτην πρὸς αὐτὸν ἀπεφήνατο, ἀλλὰ τῆς θείας ἄνωθεν χάριτος, παρ' ἧς καὶ αὐτῷ τὸ ταῦτα δύνασθαι προσεγένετο· ἐπευξάμενος δὲ καὶ τὸν | Θεὸν ἱκετεύσας τούτου τὴν δαιμονικὴν ἐνέργειαν ἀπελαύνει, καὶ τῷ σημείῳ τοῦ σταυροῦ σφραγισάμενος τά τε προσήκοντα ἐντειλάμενος σωφρονοῦντα ἀπέστειλεν. f. 292.

Anthei contusa frons sanatur.

28. Ἕτερός τις ἀνὴρ ὀνόματι Ἄνθης ἀμπελῶνα φρουρεῖν ἐνεπιστεύετο· νυκτὸς οὖν ἤδη προϊούσης, πρὸς τῷ φραγμῷ ἀναβὰς διεσκόπει· ὕπνῳ δὲ βαθεῖ ἄφνω κατενεχθείς, οὐκ οἶδ' ὅτι παθὼν διυπνίσας, τὴν κεφαλὴν [1] ἐπὶ τοσοῦτον ἔσχεν οἰδαίνουσαν, ὡς καὶ τὰς ὀφρῦς αὐτοῦ τῶν [2] ὑπερῴων κατενεχθείσας καλύψαι τὰ ὄμματα, καὶ μηδαμῶς αὐτὸν δύνασθαι ἀναβλέπειν. Ἔρχεται δὲ καὶ οὗτος πρὸς τὸν ἅγιον τοῦτον, καὶ τὸ συμβὰν ὑπεδείκνυε, καὶ διηπόρει ὅτι καὶ πράξειε καυτῆρσ δὲ καὶ τομαῖς προσεδόκα τὴν θεραπείαν. Ὁ δὲ τοῦτον ἑκατέρων ἐκώλυε καὶ βραχύ τι προσέταξεν ὑπομεῖναι, καὶ ἅμα τῷ ῥήματι τοῦτον κατασφραγίσας ἀπέλυσε, καὶ αὐθημερὸν ὑγιῆ ἀπεκατέστησε, τῇ παρὰ Θεοῦ δεδομένῃ αὐτῷ ἐνεργείᾳ καὶ χάριτι τὴν ἀνθρωπίνην ἰατρείαν ἀποκρουσάμενος.

Mulieri cancer detumescit.

29. Γυναικὶ δέ τινι πρὸς τῇ παρειᾷ πάθος ἐνέσκηψε τὸ δεινότατον· καρκῖνος δὲ τοῦτο παρὰ τοῖς ἰατροῖς ὀνομάζεται· αὕτη τῇ ὑπερβολῇ τοῦ φυσήματος καὶ τὸ ἐσθίειν ἀφῄρητο· μολεῖ οὖν πρὸς τὸν ἅγιον, καὶ τὸ σέβας οἷα ποτνιωμένη, τὴν συμφορὰν λαλεῖν οὐκ ἠδύνατο· ἐν γὰρ τῇ γλώσσῃ ταύτης τὸ πάθος ἐτύγχανε. Ὁ δὲ ταύτην ὡς ἐθεάσατο, ἐκπλήξει τὸν ἔλεον συνεκέρασε καί· « Παναγία

26. — [1] πεμπομφότος.
27. — [1] ὕδων. — [2] τῆς.
28. — [1] κεφλὴν. — [2] τῶ.

δέσποινα Θεοτόκε » εἰπών, τοῦ σταυροῦ τῷ σημείῳ ταύτην ἐσφράγισε· καὶ παραυτίκα τὸ πάθος ἐρράγη καί, τὸ ἕλκος ἀναδιδόμενον, ἔρρει ὡς ἀπὸ φλεβοτομίας αἵματος ῥεῦμα καί, | (f. 292v.) σὺν τῷ οἰδήματι καὶ τοῦ ἄλγους ὑπολωφήσαντος, ἡ ἀσθενοῦσα τοῦ πάθους ἀπήλλακτο.

Theognidi matronae vox restituitur.

30. Συγκλητικός δέ τις Θεόγνις ὄνομα νόσῳ περισχεθεὶς χαλεπῇ πρὸς ἐπὶ ταύτῃ καὶ ἀφωνίᾳ κεκράτητο ἐπὶ ἡμέρας τινάς· ὃς καὶ παρὰ τῶν ἰατρῶν τοῦ ζῆν ἀπηγόρευτο· ἐπὶ τοῦτον οὖν τὸν ἄριστον ἰατρὸν καταφεύγει τῇ πίστει λέγων ὡς εἰ φοιτήσειε πρὸς αὐτόν, παρευθὺ τῆς ζωῆς ἐπιτεύξεται· καὶ δὴ προσκαλεῖται τοῦτον ἐκ ψυχῆς ἀδιστάκτου. Ὁ δὲ νυκτὸς πρὸς αὐτὸν ἀφικόμενος, — ἐν ἡμέρᾳ γὰρ οὐκ ἠνείχετο, τοὺς θορύβους, ὡς οἶμαι, καὶ τὸ πλῆθος τῶν παριόντων διαδιδράσκων, νυκτὶ δὲ μᾶλλον ταῖς τῶν καλούντων ἀνάγκαις καμπτόμενος, πρὸς αὐτοὺς ἀφικνεῖτο, — ταῖς εὐχαῖς ὡς θεραπείαις ἐχρήσατο καὶ τὸν[1] ἀρρωστοῦντα εὐρωστοῦντα κατέστησε. Κἀκεῖνος τῆς θεραπείας ἠξιωμένος δωροφορίας μεγίστας τῇ τοῦ ὁσίου ἐπαύλει μετ' εὐχαριστίας προσήνεγκεν, τῆς ἐκείνου ζωοπαρόχου πρὸς αὐτὸν παρουσίας ἀνταμείψεως χάριν.

Iohannis senatoris mors in annum differtur.

31. Ἕτερος δέ τις καὶ αὐτὸς τῶν συγκλητικῶν, καὶ τὴν τοῦ ἰδικοῦ λεγομένην διέπων ἀξίαν, τοὔνομα Ἰωάννης, ἀσθενείᾳ περιπίπτει χαλεπωτάτῃ, ἥτις τὸν θάνατον αὐτῷ ἀπειλεῖν ἐγινώσκετο παρὰ πᾶσι· καὶ τῶν ἰατρῶν οἱ δοκιμώτατοι νεκρὸν μᾶλλον ῥᾴδιον ἔφασκον ἀναστήσειν ἢ τούτῳ τὴν ὑγίειαν χαρίσασθαι. Γίνεται δὲ καὶ οὗτος τοῦ ἁγίου ἱκέτης· καὶ νυκτὸς καὶ αὐτὸς πρὸς αὐτὸν παραγενέσθαι ἱκέτευσε· ὡς δὲ παραγενόμενον εἶδε, οἰκτρᾷ τῇ φωνῇ καὶ μόλις | (f. 293.) ἀκουομένῃ ἐδέετο τούτου τὸ θεῖον ἐξευμενίσασθαι, ὡς ἐν τῷ τέως μὴ τεθνηκέναι ἕως ὅτου κατὰ τὸ δεδογμένον διαθῆται περὶ τῶν ἑαυτοῦ ὑπαρχόντων. Ὁ δὲ μακάριος οὗτος Εὐάρεστος, ὁ τοῦ Θεοῦ θεράπων ἐπάξιος· « Τὸ θέλημα τοῦ κυρίου γινέσθω, » ἀποφηνάμενος, ἑαυτὸν μὲν ταπεινοφρονῶν ἐξουθένει, καὶ ἀνάξιον ἔκρινε παρὰ Θεοῦ εἰσακούεσθαι· ὅμως εἰ καὶ μὴ ἐπηγγείλατο, ἀλλ' οὖν τῷ αἰτοῦντι τὴν ἔφεσιν ἀπεπλήρου, καὶ ζωῆς μέτρον αὐτῷ σὺν Θεῷ ἐδωρήσατο, καὶ τῶν ὑπαρχόντων τὴν αὐτῷ δοκοῦσαν ποιῆσαι διοίκησιν καὶ διανομήν· ἧς καὶ αὐτὸς οὗτος ὁ ἅγιος πενήτων ἕνεκεν ἐκοινώνησεν. Χρόνου δ' ἐνιαυσιαίου διελθόντος ἑνός, ἐν αὐταῖς ταῖς ἡμέραις ἐν αἷς ταῦτα ἐπράττετο, ὁ ἀνὴρ οὗτος πάντα τὰ ἑαυτοῦ διευθετήσας τὸν παρόντα βίον ἀπέλιπε.

Sergia

32. Γυνὴ δέ τις Σεργία ὀνόματι, ἧς ὁ ἀνὴρ εἰς συγκλητικοὺς

30.— [1] τῶν.

matrona iamiam moribunda convalescit.

ἐτέλει, ἀρρωστίᾳ καταληφθεῖσα ἰσχυροτάτῃ, ἀπαγορευόντας αὐτῇ τὴν ζωὴν εἴχετο τοὺς θεραπεύοντας· διὸ καὶ τὰ καθ' ἑαυτὴν διατίθησι πράγματα· μεταπεμψαμένης οὖν καὶ αὐτῆς τὸν τῷ Θεῷ εὐάρεστον ἄνθρωπον, ἐδυσώπει τοῦτον ὁ ταύτης ἀνήρ, λυγρᾷ τῇ φωνῇ λέγων ὡς, εἰ τῷ Θεῷ πρεσβεύσειεν, οὐκ ἂν ἡ σύζυγος αὐτὸν ἄζυγα καταλίποι θανοῦσα. Ὁ δὲ καθάπερ εἰώθει τὸ ταπεινὸν ἐνδεικνύμενος φρόνημα· « Συγχώρησον, ἔλεγεν, ἄνθρωπε· » καὶ παρῃτεῖτο τοῦτον, τὸ τοῦ Θεοῦ θέλημα προτεινόμενος· ὅμως δίδοται καὶ τῷ ἀνδρὶ τούτῳ ταῖς εὐχαῖς τοῦ ὁσίου παρ' ἐλπίδα τὸ μὴ ὂν κατ' ἐλπίδα· ἡ γὰρ ἀρρωστοῦσα ἐρρώσθη. Διὸ καὶ οὗτος ἀνταμείψεως χάριν τὸν εὐκτήριον οἶκον τοῦδε | τοῦ σεβασμίου καταγωγίου σεπταῖς εἰκόσιν ἐφαίδρυνε, καὶ μετὰ τελευτὴν τοῦ ὁσίου πρῶτος τὸν χαρακτῆρα αὐτοῦ εἰκονουργίαις ἐστήλωσε.

f. 293v.

Michael senator masculam prolem obtinet.

33. Μιχαὴλ δέ τις, καὶ αὐτὸς τῶν συγκλητικῶν, ὅτι τὰ τικτόμενα αὐτῷ τῆς γυναικείας ἐλάγχανε φύσεως, ἐπὶ τῇ παιδοποιΐᾳ ἐδυσχέραινε ταύτῃ· ἄρρενος δὲ παιδὸς ὀρεγόμενος τῷ ἁγίῳ προστρέχει, καὶ δεόμενος ὑπισχνεῖτο καὶ δῶρα δώσειν ἐπάξια εἰ ἐπιτεύξοιτο τῆς ἐφέσεως· καὶ δὴ τὰ τῆς ἐλπίδος πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν ὡς εἶδεν ἐκβεβηκότα, ὑπὸ τῆς τοῦ ἐνδόξου τούτου πατρὸς εὐλογίας, καὶ τὰ ὑποσχεθέντα προσέφερε καὶ δημιουργὸν αὐτὸν ἀπεκάλει, τοιαύτην δύναμιν ἔχοντα ὡς καὶ τὰ γένη μεταποιεῖν παραδόξως.

Demetrio coriario vitalis tandem filius nascitur.

34. Σκυτοτόμος δέ τις πεδίλων ῥαφεύς, Δημήτριος ὄνομα, εὐτύχει μὲν ἐν παιδοτοκίᾳ, ἐδυστύχει δ' ἐπ' αὐτῇ τοῖς συμβαίνουσι· θάνατος [1] γὰρ τὰ τικτόμενα παρευθὺς ἀναρπάζων ἀθρόως, οὐκ ἐδίδου χώραν τοῦ θείου βαπτίσματος ἀξιοῦσθαι. Ὡς δ' ἐπὶ τέσσαρσιν παισὶν αὐτῷ τοῦτο συνέβη γενέσθαι, παραγίνεται πρὸς τὸν ἅγιον, δεόμενος καὶ τὴν γυναῖκα ἐλθεῖν καὶ παρ' αὐτοῦ εὐλογηθῆναι· τούτου δὲ τῇ θερμοτάτῃ πίστει ὑπείξας ὁ ὅσιος ἐπέδωκε τῇ γυναικὶ παραγενομένῃ ὃν [2] ἐπεφέρετο σταυρὸν εἰς προσκύνησιν, καὶ εὐλογήσας αὐτοὺς προηγόρευσε τὸ κύημα ἔσεσθαι ἄρρεν καὶ τοὺς τεκόντας ἐπ' αὐτῷ βιώσαντι εὐφρανθῆναι· ὅπερ ἤδη κατὰ τὸν καιρὸν τὸν ἴδιον ἐτετέλεστο.

Demetrius viduus

35. Ξυλέμπορός τις, Δημήτριος καὶ αὐτὸς καλούμενος, ἀνὴρ φρονήσει κεκοσμημένος [1] καὶ κατὰ πάντα ἐλλόγιμος ἐπ' εὐλαβείᾳ τε μαρτυρούμενος, ἅμα τῷ | τεθνηκέναι αὐτοῦ τὴν γυναῖκα πρὸς τὸ μονάσαι ἠπείγετο. Προσφωνεῖ δὲ τὸ βούλημα τῷ τῆς ἐκκλησίας προέδρῳ, λέγων ἐν τῷ κατὰ τὸν ὅσιον τοῦτον ποιμνίῳ μέλλειν

f. 294.

34.— [1] //// θάνατος.— [2] ὃ
35.— [1] καὶ κοσμημένος

Exabulii hegumenus a sancto salutatur.

ἀποκαρῆναι· ἔλεγεν δὲ αὐτῷ πιπράσκειν θέλειν τὸ ἐργαστήριον καί, εἰ βούλοιτο, αὐτῷ ἐξωνήσασθαι· ἐπυνθάνετο γὰρ αὐτὸν χρείαν ἔχειν αὐτοῦ. Ὁ δὲ πατριάρχης τὴν τῆς Ἐξαβουλίου [2] ἐπονομαζομένης μονῆς ὑπισχνεῖτο αὐτῷ δώσειν ἡγεμονίαν· καὶ ὃς αὐτόθεν οὐκ ἀλλαχοῦ πορευθεὶς ἐπὶ τὸν ὅσιον παραγίνεται καὶ τό· « Εὖξαι ὑπὲρ ἐμοῦ » φήσας κατὰ τὸ σύνηθες. « Καλῶς ἦλθες » ἀντήκουεν, « ὁ τῆς μονῆς τοῦ Ἐξαβουλίου (1) ἡγούμενος. » Ὡς δὲ τὸ μηδενὶ ἑτέρῳ γνωσθὲν προγνῶναι αὐτὸν ᾔσθετο, θάμβει περιχυθείς, ἠρώτα τίς ἂν εἴη ὁ τοῦτο αὐτῷ ἀπαγγείλας· ὁ δὲ μετρίῳ τῷ μειδιάμα<τι>· «Φίλος μοι τοῦτο,» ἀπεκρίνατο, « εἶπε· » καὶ προετρέψατο τοῦτον πεισθῆναι τῷ πατριάρχῃ· ὁ δὲ τοῦτο ἐποίησεν.

Evaristus in siccitate pluviam praedicit.

36. Ἄλλο δέ τι μέγιστον καὶ τῷ Ἡλίου παραπλήσιον θαῦμα ὁ τῆς αὐτῆς οὗτος δυνάμεώς τε καὶ χάριτος καὶ τοῦ αὐτοῦ πνεύματος ἠξιωμένος θεῖος Εὐάρεστος ἐνεδείξατο. Αὐχμηρίᾳ γάρ ποτε ἡ γῆ ἐξηραίνετο χρόνον ἐπὶ πολύν, καὶ περὶ ταύτης ᾠδὴν ἱκετήριον τῷ Θεῷ προσάξαι τοῖς ὑπ᾽ αὐτὸν μοναχοῖς ἐνετείλατο. Οἱ δὲ τοῦτο ποιοῦντες, ἐπειδὴ ὁ οὐρανὸς καθαρὸς καὶ ἀνέφελος ἦν καὶ οὐδ᾽ ὁτιοῦν ἴχνος νεφέλης ἐν αὐτῷ ὑπεφαίνετο, πρὸς ἑαυτοὺς ἔλεγον τὴν ἱκεσίαν εἰκῇ γίνεσθαι, καὶ κατωλιγώρουν [1] τῆς ψαλμῳδίας. Ὁ δὲ τοῦτο αἰσθόμενος μεταστέλλεταί τινα ἐξ αὐτῶν, καὶ πυνθάνεται τί ἂν εἴη τὸ παρ᾽ αὐτοῖς ἠρέμα ψιθυριζόμενον· ὡς δὲ τὴν ἀλήθειαν

f. 294v. πᾶσαν οὗτος ἐξεῖπεν, ἐμβριμησάμενος αὐτοῖς | ὁ θεῖος οὗτος πρεσβύτης, καὶ ἀνοήτους ἀποκαλέσας τήν τε τοῦ Θεοῦ δύναμιν οὐκ εἰδότας, ὅλῃ ψυχῇ ψάλλειν ἐκέλευσεν. Ἐννάτης οὖν ᾠδῆς παρ᾽ αὐτῶν τελουμένης, ὁ οὐρανὸς νεφελῶν ἐπληροῦτο καὶ τοσοῦτον ὄμβρον ἀφῆκεν, ὡς τὰς ἐκ τῶν κεράμων ἀπορροίας ποταμηδὸν καταφέρεσθαι· αὐτὸς δὲ τῶν μοναστῶν τὴν ὁμήγυριν συγκαλέσας, καὶ ὡς εἰκὸς διελέγξας, καὶ τοῦ σφάλματος καταγνούς, ὡς οἷα πατὴρ πνευματικὸς καὶ φιλόστοργος συγγνώμην αὐτοῖς ἐχαρίσατο.

Zonam ferream qua cinctus fuerat

37. Καὶ τοῦτο δὲ τῆς μεγίστης αὐτοῦ πρὸς Θεὸν παρρησίας τὸ θαῦμα· σιδήροις ἐχρῆτο τὸ πρότερον οἷς ἐπετήδευε τὴν σάρκα καταδαμάζειν, ἅπερ ὡς κουφότερα τῶν οἷς ὕστερον τὴν ὀσφῦν διεζώσατο, κατατεμὼν ἐδίδου τοῖς χρῄζουσιν· ἐξ ὧν καὶ γεωργῷ

[2] ἐξ Ἀβουλίου.
36. — [1] κατολιγώρουν.

(1) Le mot Ἐξαβουλίου était un nom de famille. Sous le règne de Michel I et de ses successeurs il est question d'un certain Jean logothète du drome (Ἰωάννης ὁ κατὰ τὸν Ἐξαβουλίου), qui appartenait à cette famille. *Theophanes Cont.* II, 19, ed Bonn, p. 69, 18 seq. *Genesius*, ed. Bonn, p. 5, 14 ; p. 20, 7 et 14 ; p. 30, 6 ; p. 44, 21.

daemones perhorrescunt.

τινι παρασχὼν ἐπιτρέπει, τῶν εἰς γῆς ἐργασίαν συντελούντων σκευῶν εἰ βούλοιτο [1] χρήσασθαι, κατασκευάσαι. Ὁ δὲ οἰκάδε ἀφικόμενος, καὶ τὸ δῶρον ὁποῖον ἠγνοηκώς, μετὰ τῶν λοιπῶν ἐργαλείων κατατίθησι τῇ σιπύῃ. Ἀναστασίμου δὲ καὶ κυρίας ἀγομένης ἡμέρας, ἡ θεία λειτουργία ἐπετελεῖτο· γυνὴ δέ τις δαίμονος ἐπηρείᾳ πάλαι κεκρατημένη, τότε τὸν νοῦν ὑπὸ τοῦ δαίμονος συγχυθεῖσα, πρὸς ὃν ὁ σίδηρος ἔκειτο ἀπέτρεχε τόπον· κατὰ τῆς πυλίδος βάλλουσα λίθους διὰ τοῦ τυραννοῦντος αὐτὴν πνεύματος ἔλεγεν· « Εὐάρεστός σε τὴν γῆν ὑπέρχεσθαι προσέταξεν ὑπ' ἀρότρῳ· καὶ σὺ ὧδε παραμένειν ἔτυχες, ἀπώσασθαί με βουλόμενος τοῦ συμπλακέντος μοι σώματος. » Καὶ πρὸς τούτοις καὶ ἄλλα ἕτερα ἐληρώδει δαίμοσιν ἐπιτήδεια· | οἱ δὲ πρόσοικοι ὡς ἐγνώκεσαν τοῦτο, εἰς τὸ σταυροῦ σχῆμα τὸν σίδηρον κατεσκεύασαν· ὑφ' οὗ τοῦτο τὸ γύναιον καὶ πολλοὶ ἕτεροι παντοδαπῶν παθῶν ἀπηλλάγησαν. f. 295.

Mulier daemoniaca sanatur.

38. Γυνὴ δέ τινος κληρικοῦ τῆς περιωνύμου καὶ μεγάλης ἐκκλησίας ἐκ δαιμονικῆς ἐπηρείας παραφροσύνῃ κεκράτητο· ἥτις προσελθοῦσα τῷ ἁγίῳ τούτῳ, ἀναισθητοῦσα ἔπραττεν ἄσεμνα· ὁ δὲ τὸν σταυρὸν ὃν ἐπεφέρετο τρίτον αὐτῇ προτείνας, τῶν [1] λήρων ἐκέλευε παύσασθαι, καὶ ἔλαιον ἐδίδου πίνειν αὐτῇ· ἡ δὲ λαβοῦσα ἐπὶ τρίτην ἡμέραν ὑγιὴς ἀπενόστησεν οἰκάδε.

Mariam protospathariam ab uno mense gravidam vaticinatur

39. Πάντα μὲν δὴ τὰ ἐκείνου θαυμαστὰ καὶ ἐξαίσια· ὃ δὲ πάντα ὑπερέβαλε ταῦτα, καὶ τοῦτο ὑμῖν ὡς ἀκοῆς ἄξιον διηγήσομαι. Μαρία ἐκείνη ἡ τιμωμένη ἐν πρωτοσπαθαρίαις, τὸν ἅγιόν τε παρεκάλει δυσωπῆσαι τὸν Θεὸν τῇ ἀκάρπῳ ταύτης νηδύϊ δοῦναι καρπόν· ὁ δὲ ταύτῃ μὴ πειράζειν ἐδήλου ἐγκύῳ οὔσῃ. Ἡ δὲ τῷ ὄντι οὐκ ἐγίνωσκε τοῦτο μέχρις ἂν ἔτεκε· τότε γὰρ ἐκ τῆς τοῦ ἐνναμηνιαίου χρόνου παραμετρήσεως συνῆκεν ὡς, ἡνίκα παρὰ τοῦ ἁγίου τοῦτο ἐρρήθη, ἑνὸς μηνὸς ἡ τοῦ ἐμβρύου ἐτύγχανε [1] σύλληψις.

Eidem suam mortem significat.

40. Ἡ αὐτὴ δὲ πάλιν ἐφ' ἑτέραν ἔρχεται ἱκεσίαν πολύπαις χρηματίσαι, τὸ διαφέρον καὶ ὑπερβάλλον τῆς οὐσίας προτεινομένη· ὁ δὲ πρὸς αὐτὴν ἀπεφήνατο· « Ἐπειδὴ Θεός σοι τὴν τῶν κτημάτων εὐδαιμονίαν παρέσχετο, μεταδίδου τούτων τοῖς χρῄζουσιν· παῖδα δέ σε τεκεῖν ἕτερον ἠγνόηταί μοι, μή ποτε ἄρα πρὸ τοῦ σὲ τεκεῖν ὁ καιρὸς ἐμὲ προκαταλήψεται [1]. » Τοῦτο δὲ εἶπεν, ὡς οἶμαι, τὸν ἑαυτοῦ θάνατον προσημαίνων· ἐν ταύταις γὰρ ταῖς ἡμέραις ἄρτι τότε τὸν βίον ἀπέλιπεν.

37. — [1] βούλοτο.
38. — [1] τὸν.
39. — [1] ἐτύχανε.
40. — [1] προ *supra lineam*

Presbytero sodali suo se in ipsa vel insequenti nocte moriturum praedicit.

41. Ὑπέρκειται δὲ τοῦτο τῶν ἄλλων αὐτοῦ θαυμασίων τὸ διήγη-(f. 295v.) μα. Θεοῦ γὰρ μόνου καὶ τῶν ἐκείνῳ φίλων καὶ ᾧτινι ἂν ἐκεῖνος | βούλοιτο ἀποκαλύψαι τοῦτο ἐπάξιον. Πρεσβύτης γάρ τις μονάζων ἐπ' εὐλαβείᾳ καὶ ἀρετῆς τελειότητι θαυμαζόμενος, συνήθης ἦν τούτῳ τῷ σημειοφόρῳ πατρί· καὶ πρὸς αὐτόν, ὁπόταν ἐβούλετο, βαθείας οὔσης ἑσπέρας, ἐφοίτα καὶ πρὸς τῷ μοναστηρίῳ τὴν ὅλην νύκτα διῆγεν, συνομιλῶν αὐτῷ τὰ πρὸς σωτηρίαν συντείνοντα. Οὗτος οὖν ὁ πρεσβύτης, ὡς εἴθιστο, ἐν μιᾷ νυκτὶ [1] πρὸς αὐτὸν παραγίνεται, καὶ τούτῳ συνουσιοῦται μετὰ τὴν ὀρθρινὴν ψαλμῳδίαν χάριν ψυχικῆς ὠφελείας· προσομιλῶν οὖν αὐτῷ ᾔσθετο τὴν φωνὴν αὐτοῦ συμπεπτωκέναι καὶ ἀσθένειαν προσημαίνειν, καὶ διαπορούμενος τὸν ἅγιον εἴρετο περὶ τούτου. Ὁ δὲ τὸ μακάριον αὐτοῦ τέλος διὰ τῆς παρούσης νυκτὸς ἢ ἐπιούσης ἔσεσθαι προηγόρευσε· καὶ παρηγγύησε μηδαμῶς τινι τοῦτο δῆλον ποιῆσαι ἔτι ζῶντος αὐτοῦ, ἀσφαλισάμενος αὐτὸν ἀκριβέστατα· ὁ δὲ πρεσβύτης οὗτος τῶν ἐξαγγελθέντων ἀνεμίμνησκεν τοῦτον, καὶ ᾐτεῖτο τὴν λύσιν καὶ τῶν χριστιανῶν ὑπερεύχεσθαι· ὁ δὲ θεόληπτος ἐκεῖνος ὄντως καὶ θεάρεστος ἄνθρωπος τὴν αἴτησιν αὐτοῦ ἐκπληρώσας μετ' εἰρήνης ἀπέλυσε.

Septuaginta novem annos natus Evaristus

42. Μέχρι μὲν οὖν τῶν ὧδε τὸ πνεῦμα ἐπιτήδειον ἔχοντες, ἐξ οὐρίας ἐπλέομεν, καὶ κατ' εὐθεῖαν ἡμῖν ὁ λόγος προήρχετο· ἐντεῦθεν δὲ προσωτέρω χωρεῖν οὐ βούλεται. Ἐγὼ γὰρ τῆς κοινῆς ταύτης μνησθῆναι μέλλων ζημίας, δάκρυσι περικλύζομαι, καὶ τὰ δάκρυα κατασχεῖν οὐ δεδύνημαι· ἡ δὲ μνήμη τῶν ῥηθησομένων τὴν φωνὴν ἀνακόπτει μου· ἀλλ' ἐπὶ τὸ προκείμενον ἡμῖν τῆς ὑποθέσεως ἀνάγκη ῥηθῆναι, βίᾳ μὲν ἤδη, ῥηθήσεται δ' οὖν ὅμως. Οὗτος μὲν οὖν ὁ περιβόητος, ὁ τῆς ἄνω Ἱερουσαλὴμ πολίτης ἐπάξιος, ἑβδομηκοστὸν ἔνατον [1] ἤδη διεληλυθὼς ἔτος, | καὶ ὑπὲρ ἄνθρωπον ἐν τῇ ἀσκήσει ἀγωνισάμενος, καὶ κατὰ τῶν παθῶν περιφανὲς τὸ τρό-(f. 296.) παιον ἀναστήσας εὐάρεστος τῷ Θεῷ ἐχρημάτισε κατὰ πάντα. Οὕτω δ' αὐτοῦ ἀγωνισαμένου καὶ ἀριστεύσαντος, ὁ τῶν σνεφάνων ἐνειστήκει καιρός· καὶ τὸν ἀγωνιστὴν ἐκέλευεν ὁ ἀγωνοθέτης πρὸς αὐτὸν ἀναβαίνειν, καὶ τοὺς στεφάνους ὡς νικητὴν ἀναδήσασθαι· ἔδει δὲ αὐτὸν ἄνθρωπον ὄντα τὸ ἀνθρώπινον τῆς τελευτῆς πεπωκέναι ποτήριον· καὶ δὴ νόσῳ περιπίπτει σωματικῇ, καὶ ὡς ἄνθρωπος ἔπασχεν τὰ τοῦ σώματος, καὶ πρὸς τὰς ἄνω χοροστασίας ὑφ' ὧν ἐζητεῖτο ἀπέβλεπε. Συντρέχει δὲ περὶ αὐτὸν τὸ πλεῖστον τῆς πόλεως

41. — [1] υ *supra lineam.*
42. — [1] θ *supra lineam.*

ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες, πρεσβῦται καὶ νέοι, πᾶσα ἡλικία μοναστῶν καὶ μιγάδων, ἰδιωτῶν καὶ τῶν ἐν τέλει, ἱερέων τε καὶ τῶν ἔξω τοῦ βήματος, πάντων θρηνούντων, καὶ τῆς τελευτῆς καταβοώντων ὅτι δὴ αὐτοὺς τυραννεῖν κατηπείγετο. [maximo omnium maerore et luctu] Κύκλῳ δὲ περιστάντες τὸν ἅγιον, καὶ τοῦτον καὶ τὸν σκίμποδα περιθλίβοντες, ἄλλος ἄλλον ὠθοῦντες, τῇ βίᾳ τὴν ψυχήν, εἰ δυνατὸν ἦν κρατηθῆναι, κατασχεῖν ἤθελον, καὶ τὸν ἀποδημοῦντα ὡς εὐεργέτην ὠδύροντο τούτου διαζευγνύμενοι. Ἐπεὶ δὲ ἡττήθησαν τῷ ἰσχυροτέρῳ τῆς φύσεως, εἱστήκεισαν ὥσπερ ἐξεστηκότες ὑπὸ τοῦ πάθους, οὕτω διατεθέντες, ἀμηχανοῦντες τῷ πράγματι καὶ τὸ μέλλον ἀποσκοπούμενοι. [moritur] Ἐκεῖνος δὲ τὰ τελευταῖα πνέων ἤδη, τὰς ὁσίας ἑαυτοῦ χεῖρας ὡς εἰς οὐρανὸν ὕψωσε, καὶ πάντας εὐλογήσας ταῖς εὐχαῖς ὑπεστήριξε, ἠρέμα δὲ τοῖς χείλεσι τό· « Εἰς χεῖράς σου παρατίθημι τὸ πνεῦμά μου· » [Luc. 23,46.] μικρὸν ὑποψιθυρίσας, τὴν μακαρίαν ἐκείνην καὶ ἀνεπίληπτον ἀφῆκε ψυχήν. | [f. 296v.] Καὶ ὡς φωτοειδῆ ἄγγελοι παραλαβόντες φωτός, καὶ πόρρω που τὰς ἐναντίας καὶ ζοφερὰς δυνάμεις ἐλάσαντες, πρὸς οὐρανὸν ἀνεβίβασαν καὶ τῷ δεσποτικῷ θρόνῳ παρέστησαν [2]. Δάκρυα δὴ γίνεται τότε συμμιγῆ ψαλμῳδίας, τὰ δὲ δάκρυα τοὺς ὕμνους ὑπερενίκων, καὶ τοσοῦτον ὁ θρῆνος τῶν πολλῶν ὑπερίσχυσεν ὡς μικροῦ δεῖν τὰς λαμπάδας τοῖς δάκρυσιν ἀποσβέσαι· μόλις δέ ποτε μικρὸν ἐνδόντες τῷ πάθει, τὸ πολύαθλον ὄντως ἐκεῖνο καὶ καθαρώτατον σῶμα τῷ τάφῳ καλύπτουσιν.

43. Ἀλλ' ἐνταῦθά μοι γενομένῳ καὶ ταῦτα διηγουμένῳ κἀμοὶ δάκρυα ἐπεισέρχεται· ἴσως κἀγὼ σὺν ἐκείνοις ὁμοίως ἀπολαύσω τῆς ὠφελείας, ἧς ἐκεῖνοι συμπαθοῦντες τῷ τε[1] πάθει καὶ τῷ θείῳ πόθῳ βαλλόμενοι, ἄλλος ἄλλου πλέον ἀποκλαυσάμενος, εἰκότως ἐπέτυχον· ἀλλ' ὁ μὲν τοῦ Θεοῦ ἄνθρωπος οὗτος καὶ μέγας Εὐάρεστος καλῶς καὶ θεαρέστως ἀγωνισάμενος, καὶ τὸν δρόμον τελέσας, τήν τε [2 Tim. 4,7.] πίστιν ἄτρωτον διαφυλάξας, ἀκυμάντως τὴν τοῦ βίου θάλασσαν διεπέρασε, καὶ πρὸς τοὺς λιμένας κατέπαυσε, κατάλληλον τῇ γενήσει καὶ ὡς λίαν θαυμαστὸν καὶ περίδοξον καὶ τὸ τέλος ἀπενεγκάμενος, συντιμηθείς τε καὶ συνδοξασθεὶς τῷ ὑπ' αὐτοῦ τιμηθέντι καὶ δοξασθέντι Χριστῷ τῷ ἀληθινῷ Θεῷ ἡμῶν. Διὸ καὶ συνέβη αὐτῷ, καθάπερ οἰκέτῃ ἀγαθῷ καὶ πιστῷ, τῷ ἰδίῳ δεσπότῃ συνευφημεῖσθαι. [Cf. Matth. 25, 23.] Ἤδη γὰρ τῶν τοῦ Χριστοῦ γενεθλίων ἐνεστώσης τῆς σεβασμίας ἡμέρας, [in nocte nativitatis Domini] κυρία δὲ ἦν τότε καὶ ἀναστάσιμος, ἐν τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ τῷ τρίτῳ μέρει τῶν παρελθουσῶν ὡρῶν ὑπολειπομένῃ, τῇ ἐπιφωσκούσῃ εἰς πέμπτην καὶ εἰκοστὴν τοῦ μηνὸς ἡμέραν, ὃν Ἕλληνες

[2] //// παρέστησαν.
43. — [1] τότε.

f. 297. anno 6406 (897),

μὲν ἀπέλλιον, | Ῥωμαῖοι δὲ δεκέμβριον ὀνομάζουσι, πρὸ ὀκτὼ καλανδῶν ἰανουαρίων, ὅτε κόσμος εἶχεν ἐτῶν ἑξάδα χιλιοστὴν καὶ πρὸς τοῖς ἄλλοις ἓξ ἔτεσι πεντηκοντάδας ὀκτώ, οὗτος τὸ μακάριον καὶ ἀθάνατον εὕρετο τέλος· γέννησις μὲν γὰρ αὐτοῦ τὸ φαιδρὸν τῆς ἡμέρας καὶ τὴν τῶν ὡρῶν βασιλίδα σύνδρομον καὶ προάγγελον τῆς λαμπρᾶς αὐτοῦ πολιτείας καὶ πρὸς Θεὸν γνησίας εὐαρεστήσεως ἔσχε, κοίμησις δὲ παραπλησία τῇ γεννήσει κατακολουθήσασα, τὸ περιφανὲς αὐτοῦ καὶ τὴν πρὸς Θεὸν ἐκδημίαν διαφερόντως ἐναπεσέμνυνε· τότε μὲν γὰρ Θεὸς ἐκ τῶν τῆς γῆς λαγόνων ἀνίστατο, καὶ οὗτος ἐκ μητρικῶν λαγόνων προήρχετο· νῦν δὲ Θεὸς ἐπὶ γῆς ἐκ παρθένου σαρκοφόρος προῆλθε, καὶ οὗτος ἀπὸ τοῦ ἰδίου καθαρωτάτου καὶ καθηγνισμένου σώματος νικηφόρος πρὸς οὐρανὸν ἀνελήλυθε·

caeli gaudiis fruiturus

τὸν γὰρ ἀρχέκακον καὶ πολέμιον τοῦ ἀνθρωπείου γένους, τὸν μέγαν δράκοντα, τὸν ἀποστάτην καὶ βάσκανον τὸν νοῦν, τὸν ἀσσύριον καταπαλαίσας, καὶ τὴν ψυχόλεθρον αὐτοῦ συντρίψας κάραν, καὶ τῶν παθῶν καταστρατηγήσας τῇ τοῦ σταυροῦ παντευχίᾳ, ὡς νικητὴς ἄριστος τῆς θείας ἀναρρήσεως δικαίως ἠξίωται, καὶ τῶν ἀγώνων τὰς ἀμοιβὰς καὶ τῶν ἄθλων τὰ ἔπαθλα παρὰ Χριστοῦ τοῦ ἀθλοθέτου ἀξίως κομίζεται, οὐρανῶν βασιλείαν τὴν ἀτελεύτητον, ἀγγέλων δόξαν τὴν ἀνεκλάλητον, δικαίων τὴν ἀγαλλίασιν, τῶν πρᾳέων τὴν γῆν, τῆς τρυφῆς τὸν χειμάρρουν, τὸν ποταμὸν τῆς εἰρήνης καὶ παραδείσου τὴν ἀΐδιον ἀπόλαυσιν, καὶ πρὸ τούτων καὶ μετὰ τούτων, ἐφετῶν τὸ ἀκρότατον, τὸ ἄρρητον καὶ θεῖον κάλλος ἐκεῖνο καὶ ὄντως ἐράσμιον τῆς ἁγίας καὶ προσκυνητῆς καὶ θεαρχικῆς Τριάδος | (f. 297v.) τῆς ἐν μιᾷ οὐσίᾳ θεότητος προσκυνουμένης καὶ σεβομένης, ἣν ἐκεῖνος ὀρθοδοξίας ὅροις ἑπόμενος διῄρεν μὲν εὐσεβῶς τοῖς προσώποις, καὶ συνῆπτε θεοπρεπῶς τῇ οὐσίᾳ· ἧς νῦν τὰς θείας ἐμφάσεις δεχόμενος τρανότερόν τε καὶ καθαρώτερον, ὡς τῶν ἐσόπτρων λυθέντων τοῦ σώματος, καὶ πρόσωπον πρὸς πρόσωπον (*1Cor 13,12.*) τῷ Θεῷ παριστάμενος πολλὴν καὶ τὴν παρρησίαν πρὸς αὐτὸν κέκτηται· καὶ νῦν τὰς ὑπὲρ ἡμῶν ἐντεύξεις καὶ τοῦ κόσμου παντὸς ἀδιαλείπτως ποιούμενος, παρέχει καὶ μετὰ θάνατον τοῖς ἀδιστάκτῳ πίστει τοῦτον ἐπικαλουμένοις

et gloria miraculorum,

καὶ εἰλικρινῶς τῇ σεβασμίᾳ σορῷ τῶν λειψάνων αὐτοῦ προστρέχουσι, τῇ ἐκ Θεοῦ δεδωρημένῃ αὐτῷ θείᾳ δυνάμει καὶ χάριτι, τὰ πρὸς σωτηρίαν αἰτήματα, καὶ τῶν ἀνιάτων παθῶν λύει τὰς ἀλγηδόνας. Ἐγὼ δὲ καὶ ἐκ τούτων μεγάλων καὶ πολλῶν ὄντων τῷ πλήθει, δύο ἢ τριῶν μνημονεύσας, τὰ λοιπὰ παρήσω τοῖς βουλομένοις μετέπειτα λογογραφεῖν αὐτοῦ τῶν θαυμάτων τὸ πλῆθος.

44[1]. Ἡ τοῦ μεγάλου τούτου πατρὸς εὐλαβὴς ὁμαίμων καὶ σύγγονος καὶ τὸν μονήρη βίον ἐξασκουμένη, τῶν μελῶν αὐτῆς ἐστερημένων κινήσεως, πρὸς γῆν βαδίζειν παντελῶς οὐκ ἠδύνατο· ἐπειδὴ τεσσαρακοστὴ ἀπὸ τῆς αὐτοῦ πρὸς Θεὸν ἐκδημίας ἀφῖκτο ἡμέρα, ἣν ἐκ παραδόσεως ἄνωθεν θείων πατέρων πάλαι [2] καὶ νῦν οἱ εὐσεβεῖς εἰς τιμὴν τοῖς τελευτήσασιν ἐπιτελεῖν εἰώθεσαν, καταθυμίως εἶχεν ἐκείνη, καὶ σπουδῇ κατηπείγετο συνεληλυθέναι τοῖς ἄλλοις πρὸς τῇ σορῷ τοῦ ἁγίου. Μὴ δυναμένη δὲ ποσὶν οἰκείοις παραγενέσθαι [3], φορείῳ τινὶ ἐντεθεῖσα κομίζεται, χερσὶν ἀλλοτρίαις βασταζομένη· | κἀκ τοῦ φωταγωγοῦντος λύχνου τὸν τάφον ἔλαιον θεῖον ἀλειψαμένη, ἐξ αὐτῆς τῆς χρίσεως μόνης ἄρτιος εὐθὺς ἐγεγόνει τῇ τοῦ ὁσίου ἄνωθεν ἐπισκιάσει καὶ χάριτι· ᾗ καὶ ποσὶν ἰδίοις ἀνθυποστρέψασα ἀνθωμολογεῖτο τῷ Θεῷ καὶ τῷ ἰδίῳ συγγόνῳ, τῷ τοιαύτην παρὰ Θεοῦ εἰληφότι χάριν καὶ δύναμιν.

[quorum nonnulla narrantur] [f. 298.]

45. Ἄλλος δέ τις ἀνὴρ τῶν ἀνατολικῶν τόπων ὁρμώμενος, ὡς ἐτῶν ὀγδοήκοντα πέντε τυγχάνων, τὴν χεῖρα παντελῶς ἀνενέργητον εἶχεν ἐπὶ δυσὶ χρόνοις· μήπω δὲ πεπυσμένος τὴν τοῦ ἁγίου τούτου ἐκ τῶν ἐνθένδε πρὸς Θεὸν ἐκδημίαν, σπουδῇ τὴν πρὸς αὐτὸν πορείαν ἐστείλατο. Ἐπεὶ δὲ ἧκε καὶ μεταστάντα εὗρεν, οὐκ ἐνδοιάζει τῇ πίστει, ἀλλὰ ταύτην εἰλικρινῆ διασώζων ἕνα τῶν τοῦ ἁγίου σιδήρων χειρίζεται, καὶ τῇ ἀλγούσῃ χειρὶ προσάψας, ἐπιχρίσας τε ταύτην ἀπὸ τοῦ καιομένου ἐλαίου τῷ τάφῳ, τοιαύτην ἔσχεν οἵαν καὶ πρὸ τοῦ πεπονθέναι ἀλώβητον εἶχεν.

46. Ἔτι δὲ καὶ τοῦτο λελέξεται ὡς παραπλήσιον τοῖς ὑπ' ἐκείνου προτελεσθεῖσι καὶ οὐ καταδεέστερον τούτων. Γυνὴ γάρ τις τὴν ἀπαιδίαν τὴν ἑαυτῆς ἐδυσφόρει καὶ τῇ θείᾳ ταύτῃ σορῷ ὡς θησαυρῷ τῶν ἰάσεων προσελθοῦσα, χρῆται οὐκ ἀλοιφῇ ἀλλὰ πόσει λάθρα ἐλαίου, καὶ τοῦτο πράξασα ὑπεχώρει, μηδενὸς ἄλλου τὸ πραχθὲν συνιέντος· ὡς δὲ τὸ δῶρον εἶχε μετ' οὐ πολὺ τῆς αἰτήσεως, πρὸς εὐχαριστίαν ἐπαλινδρόμει, κηρύττουσα τὸ παράδοξον καὶ τὸν ἅγιον μεγαλύνουσα τὸν θείᾳ χάριτι ἐνεργοῦντα τοιαῦτα θαυμάσια.

47. Καὶ ταῦτα μὲν κατ' ἐμὴν δύναμιν ἐκ πολλῶν ὀλίγα ἀναλεξάμενος τῶν ἐκείνου θαυμάτων, πρὸς ὠφέλειαν τῶν ἀκουόντων ἀνεγραψάμην· πάντα δὲ οἶμαι, οὐδὲ εἰ μυρίαι μοι | προσεγένοντο γλῶσσαι, ἀξίως ἂν ἐξήρκεσα διηγήσασθαι· καὶ οὐκ ἔγωγε μόνον, ἀλλ' οὐδ' ὅστις ἂν ἕτερος τῶν οἷς ἅπας ὁ βίος ἐστὶν ἐν λόγοις καὶ ἡ σπουδὴ περὶ τούτους· τὰ γὰρ ἐκείνῳ ἔτι μὲν περιόντι τῷδε

[f 298v.] [alia omittuntur.]

44. — 1 *in margine enumerantur miracula* α', β', γ'. — 2 παλα. — 3 πα//ραγενέσθαι.

τῷ βίῳ καὶ αὖθις μετὰ τὴν ἐνθένδε ἀποδημίαν τερατουργηθέντα, καὶ εἰσέτι καὶ νῦν ἀφθόνως τερατουργούμενα θαύματα ὑπερβαίνει πᾶσαν ἀνθρωπίνην γλῶσσαν καὶ νοῦν καὶ ἀκοὴν καὶ διάνοιαν, ὡς ὑπὲρ τὴν ἡμετέραν φύσιν καὶ ὑπὲρ ἀριθμὸν ψάμμου θαλάσσης ὑπάρχοντα· ὅμως ἀρκέσει καὶ ταῦτα πρὸς πίστωσιν τοῖς εὐσε-

Psalm.67, 36.

βεστέροις καὶ μὴ διαβάλλειν τὰ θεῖα σπουδάζουσιν, ὅτι θαυμαστὸς ὁ θεὸς ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ, ὁ ἐν αὐτοῖς καὶ δι' αὐτῶν ἐνεργῶν μεγάλα καὶ ἐξαίσια θαυμαστὰ καὶ ἀνεξιχνίαστα πράγματα.

Oratio ad sanctum.

48. *Ἀλλ' ὦ θεάρεστε ἄνθρωπε καὶ πιστὲ Θεοῦ θεράπον Εὐάρεστε, μοναστῶν καὶ ἀσκητῶν περικαλλὲς ἀκροθίνιον, ὦ θεία ὄντως καὶ σεβασμία πάντων ἐμοὶ κεφαλή, τῶν ἀγγέλων σύσκηνε καὶ ὁμότιμε, ὡς τὴν ὁμοίαν ἐκείνοις ἐπὶ γῆς πολιτείαν πολιτευσάμενος, κέχρησο διὰ παντὸς πρὸς τὸν Θεὸν ταῖς σαῖς ἱκεσίαις, ὡς πολλὴν τὴν παρρησίαν πρὸς αὐτὸν κεκτημένος· δεδώρηται γάρ σοι καὶ τοῦτο χρεωστικῶς παρὰ τοῦ παμβασιλέως τῶν ὅλων, οὗ σὺ στρατιώτης ἄριστος ἐχρημάτισας, οὗ καὶ πλησιάζεις τῷ ὑψηλῷ καὶ ἐπηρμένῳ θρόνῳ, σὺν στρατιαῖς ἀσωμάτων ἐν οὐρανοῖς στεφανηφόρος αὐτῷ παριστάμενος, καὶ τῆς ἐκεῖθεν φωτοχυσίας ἐναπολαύεις, τῶν θείων ἐμφάσεων τὰς ἀστραπὰς εἰσδεχόμενος·*

f. 299.

καὶ νῦν ἐποπτεύοις τὸ σὸν ποίμνιον τοῦτο ὃ πολλοῖς | ἱδρῶσι καὶ πόνοις [1] *πνευματικῶς ὠδίνησας, τοῖς πατρικοῖς σου σπλάγχνοις ἐξέθρεψας, περιέπων καὶ περισκέπων, ὡς οἷα πάλαι σωματικῶς ἡμῖν συμπαρών, οὕτω δὴ καὶ νῦν ἐφορῶν ἡμᾶς ἀδιαλείπτως τῷ πνεύματι· οὐ γὰρ λιπὼν ἡμᾶς παντάπασιν ἀπολέλοιπας. Οἴδαμεν γὰρ καὶ πιστεύομεν ὡς ἀοράτως μεθ' ἡμῶν ἀναστρέφῃ, καθορῶν σου τὰ τέκνα καὶ ἐπισκιάζων τῇ θείᾳ σου χάριτι· ἀλλ' οὖν μὴ παύσῃ διηνεκῶς τοῦτο ποιῶν, καὶ κατευθύναις ταῖς σαῖς ἐπιστασίαις συνήθως πρὸς σωτηρίους μονάς, εἰσηγούμενος πᾶν εἴ τι καλὸν καὶ συμφέρον, καὶ καθοδηγῶν εἰς πᾶν ἔργον ἀγαθὸν τοῦ κατατρυφᾶν τῶν θείων λογίων καὶ τῶν καλῶν ταῖς μελέταις συναναστρέφεσθαι, μηδὲν* [2] *τῶν χαλεπῶν ἢ δυσχερῶν πεισομένους. Ναὶ δεῖξον, ὡς ποιμὴν ἀγαθὸς καὶ Θεῷ μᾶλλον συνεγγίζων, τὴν πατρικήν σου στοργὴν συμπαθῶς εἰς ἡμᾶς, ἐξαιρούμενος πειρατηρίου παντὸς καὶ πηδαλιουχῶν πρὸς λιμένας τῶν τοῦ Θεοῦ θελημάτων, τοῦ ἀκυμάντως διαπεράσαι τὸ βιωτικὸν τοῦτο κλυδώνιον, ἵνα ταῖς σαῖς κηδεμονικαῖς τε καὶ πατρικαῖς προστασίαις διαφυλαττόμενοι, τῶν τε ψυχικῶν καὶ σωματικῶν θεραπειῶν διὰ σοῦ ἐν ἀπολαύσει γινόμενοι, μόνοις προσανέχωμεν τοῖς ἀγαθοῖς ἐγχει-*

48. — [1] *πόνοι.* — [2] *ν supra lineam.*

ῥήμασι, πρὸς ἃ διὰ παντὸς καὶ ἔτι καὶ νῦν καταρτίζων ἡμᾶς οὐ διαλιμπάνεις ἑκάστοτε, καὶ τὸν πάντα βίον ἡμῶν διεξάγοις πρὸς τὸ λυσιτελέστατον. Τῷ δέ γε ταῦτα συγγραψαμένῳ καὶ τουτονὶ τὸν περὶ σοῦ λόγον ἐνστησαμένῳ, συγγνώμην δίδου τῶν ἐπταισμένων· οὐ γὰρ αὐθαδείας γνώ|μης — μὴ γένοιτο, — τῷ σῷ δὲ μᾶλλον f. 299v.
πόθῳ κεκρατημένος, καὶ τῶν εἰς τοῦτό με προτρεψαμένων εἴξας τῇ παραινέσει καί, ὡς ἐνῆν μάλιστα, τὰ περὶ σοῦ γράψαι τετόλμηκα. Οἶδα γάρ, οἶδα σαφῶς ἀγαπητόν σοι εἶναι, ὥσπερ καὶ Θεῷ φίλον, τὸ κατὰ δύναμιν. Πρὸς ἐπὶ τούτοις καὶ πάντας τοὺς τὴν σὴν προστασίαν ἐπικαλουμένους ἀδιστάκτῳ τῇ πίστει, καὶ τῇ θείᾳ σου ταύτῃ καὶ σεβασμίᾳ προστρέχουσι λάρνακι, ἐξ ἧς ποταμηδὸν ἀναβλύζει τῶν θαυμάτων τὸ μύρον καὶ τῶν ἰαμάτων τοῖς ἀνίατα πάσχουσιν ἀναδίδοται τὸ μέγα καὶ ἀνεξάντλητον πέλαγος, μὴ διαστείλῃς τοῦ πιστοῦ σου τούτου ποιμνίου, ὅτι μηδὲ τὴν πρὸς σὲ πίστιν διενηνόχασιν, ἀλλὰ ῥυόμενος τῶν συνεχόντων ἀμπλακημάτων καὶ πρὸς τὰ λυσιτελοῦντά τε καὶ συμφέροντα τὸν τῆς παρούσης ζωῆς ἡμῶν δίαυλον κατευθύνων, καταξίωσον καὶ τῆς σῆς μετασχεῖν κληρουχίας ἐν τῇ τῶν οὐρανῶν βασιλείᾳ, καὶ τῶν ἐπηγγελμένων ἀγαθῶν ἐπιτεύξεσθαι χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ [3] τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ μεθ' οὗ τῷ Πατρὶ ἅμα τῷ ἁγίῳ Πνεύματι δόξα, τιμὴ καὶ κράτος νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

[3] φλανθρωπίᾳ.

CATALOGUS

CODICUM HAGIOGRAPHICORUM LATINORUM

BIBLIOTHECAE CAPITULI ECCLESIAE CATHEDRALIS EPOREDIENSIS

Bibliothecae capituli ecclesiae Eporediensis [1] indiculum brevem edidit G. Mazzatinti *(Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia,* vol. IV, Forlì, 1894, p. 3-20). Hagiographicorum eiusdem bibliothecae codicum catalogum hic damus qualem paraverat P. Albertus Poncelet.

CODEX 22 (catal. Mazzatinti 82)

Membraneus, foliorum A et sign. 241 [fol. 38 et 132 bis ; fol. 181 excisum est] (0^m^, 27 × 0, 19), exaratus saec. XIV. In folio A descriptus est index Vitarum .

1. (Fol. 1-5) De S. Alexio conf. = *BHL.* 291.

2. (Fol. 5-9) De septem dormientibus, scilicet Maximiano, Malcho, Marciano , Dionisio, Iohanne, Serapione et Constantino.

Legenda aurea, c. 101 (96).

3. (Fol. 9^v^-11^v^) In S. Bernardo de Monte Iovis.

Narratio fere ad verbum excerpta ex Vita ed. ab A. Colombo in *Biblioteca della Società storica subalpina,* t. XVII (1903), p. 303-11.

Inc. *Sanctus itaque Bernardus nobili prosapia ortus et probis a pueritia moribus ad plenum institutus* — Des. *ad sancti Bernardi corpus repedavit, Deo gratias agens qui trinus et unus... Amen.*

4. (Fol. 12-13) In S. Leone papa = *BHL.* 4817.

Inc. *Leo papa in ecclesia Sanctae Mariae Maioris in die resurrectionis dominicae missam celebrabat...*

5. (Fol. 13-20^v^) De S. Paulo apost. = *BHL.* 6578.

Des. *penitentiam condignam accepit* (= Graesse, p. 385 post med.)

[1] Ivrée, prov. de Turin.

6. (Fol. 20^v-21^v) De S. Marina virg. **Cod. 22.**
Legenda aurea, c. 84 (79).

7. (Fol. 21^v-25^v) De S. Teodora = *BHL.* 8071.

8. (Fol. 25^v-36^v) De S. Maria Magdalena = *BHL.* 5501, §1-5.
Quibusdam praetermissis.

9. (Fol. 36^v-41) De S. Petro apost. quod ad vincula dicitur = *BHL.* 6684.
Sequitur narratio de qua ibid. *(Quod... enarravit.)*

10. (Fol. 41^v-42) De SS. Machabeis martyribus.
Legenda aurea, c. 109 (104).

11. (Fol. 42-53) Vita S. Panthaleonis mart.
Inc. ut *BHL.* 6431 (..... *abscondebantur)* ; des. ut *BHL.* 6439.

12. (Fol. 53^v-61^v) Vita B. Clarae virg. = *BHL.* 1817.
Des. *temploque carnis soluto spiritus feliciter migravit ad astra* (cf. Mombritius, f. 167^v, col. 1 post med.) *Benedictus sit hic exitus.... Iam pro tenui viatico mensa laetatur civium supernorum iam pro vilitate ciscerum regno beata celico eternae stola gloriae decoratur.*

13. (Fol. 61^v-66) In festo S. Lodovici ep. et conf., filii condam illustrissimi viri, regis Sciciliae scilicet Karuli, de ordine Minorum.
Inc. *Vergente mundi vespere, lux orta est iusto* — Des. *in cruce enim Domini nostri Iesu Christi et non in alio didicerat gloriari.*
Exscripto, tamquam lectione I, initio Vitae, quae integra legitur in codice Novariensi 27[33], subiuncta est pars prior bullae *BHL.* 5054.

14. (Fol. 66-77^v) < De S. Bernardo ab. Clarevallensi> = *BHL.* 1236.

15. (Fol. 77^v-85^v) In S. Ludovico condam rege Franciae = *BHL.* 5043.

16. (Fol. 85^v-91) In S. Iuliano hospite.
Legenda aurea, c. 30.

17. (Fol. 91-92^v) De S. Lupo archiep. Senonense = *BHL.* 5084.

18. (Fol. 92^v-94^v) In S. Mamerto ab. = *BHL.* 5202.

19. (Fol. 94^v-97^v) In S. Grato ep. Augustensi.
Libellus cuius pars magna edita est in *Act. SS.*, Iun. t. IV, p. 761-62 (3^a ed. t. V, p. 654), num. 269-274, et quem

COD. 22. integrum protulit vir rev. Duc in ephemeridibus Taurinensibus *La Crociata*. Quae ephemerides quia vix in paucorum manibus sunt, locos qui in *Actis SS.* sunt praetermissi huc transcribendos duximus.

Inc. *Antiquorum patrum sicut asserit auctoritas, beatus Gratus Augustensis ecclesiae condam episcopus beata corpora Thebeae legionis cum beato Theodoro Sedunensi episcopo in unum collegit et in maiori parte beatorum martyrum corpora in Auganensi ecclesia cum magna reverentia sepelivit, partem in Augustensem civitatem secum deportans in ecclesia Beatae Virginis Mariae in loco celebri celebria corpora sepeliri praecepit.* *In tempore itaque tanti pontificis caput...* etc. ut num. 269.

Num. 272 med. desunt pauca verba : *recessit et cum obsculo pacis. Et in quamcumque...*

Num. 273 med. deest una sententia : *honorifice receptus est. Deinde Iherusalem proficiscens pulsatis sponte campanis, patriarcha cum suo clero cum magno honore beatum Gratum recepit. Et in crastina...*

Num. 274 paulo plura praetermissa sunt : *Yherusalem pervenerunt. Ibi cum quaedam mulier haberet filium et paulo ante migrasset ab hoc saeculo, ad preces beati Grati resuscitatus est. Item cum unicus puer mulieris cuiusdam iuxta fluvium spatiaretur, in aquas cecidit et ibi submersus exspiravit. Mater vero pueri, audito miraculo facto a beato Grato, flexis genibus lacrimabiliter beatum Graium rogavit. Qui ad preces beati Grati resurrexit et matri sanus et incolumis repraesentatus est. Caecis visum..... secum deportavit.*

Et praeterea inter cetera beati Grati merita non praetermittere possumus quod beatum Iocundum enutrivit, et in litterarum scientia enutriri praecepit, et in bonis moribus ita bene informavit quod, postquam ad aetatem sacerdotii pervenit, ad episcopalem dignitatem provehi mereretur. Radiis siquidem castitatis illustratus ceterisque virtutibus in Christo et per Christum ita fuit approbatus, quod a clero et a populo dignissime amaretur. Beatus siquidem Gratus, cum universae quasi in extremis laborando praesto fuisset persolvere, tamen rationem, memoriam et intellectum atque eloquentiam, perfecte retinens, beatum Iocundum intuitu litteraturae et honestatis etiam in episcopum Augustensem surrogari post suum obitum, clero et populo laudante, elegit et praeelegit. Septimo siquidem idus septembris beatus Gratus migravit ad Dominum, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat Deus per omnia saecula saeculorum. Amen.

20. (Fol. 97v-101) In Sancto Proto et Iacinto martyribus
Legenda aurea, c. 136 (129).

21. (Fol. 101-102) De S. Lamberto mart. et ep.
Legenda aurea, c. 133 (134).

22. (Fol. 102-104ᵛ) In S. Forseo ep. = *BHL*. 3217. Cod. 22

23. (Fol. 104ᵛ-106ᵛ) De S. Pelagia civitatis Antiocenae.

Legenda aurea, c. 150 (145).

24. (Fol. 107-109) De S. Thaysi, quae prius meretrix fuit = *BHL*. 8017.

25. (Fol. 109-109ᵛ) De S. Quintino mart.

Legenda aurea, c. 160 (155).

26. (Fol. 109ᵛ-117) De S. Eustacio mart. et sociis = *BHL*. 2762.

27. (Fol. 117-118ᵛ) Vitalis et Agricolae martyrum.

Inc. ut *BHL*. 8691. — Des. *et sacri sanguinis effusione plantaria irrigavit. Passi sunt autem sancti martyres temporibus Diocliciani et Maximiani imperatorum et sepulti sunt in Iudeorum solo inter eorum sepulcra qui eorum Dominum negaverunt.*

28. (Fol. 118ᵛ-124ᵛ) Cesarii diaconi et mart. = *BHL*. 1511.

29. (Fol. 124ᵛ-132ᵇⁱˢ) Aniani ep. = *BHL*. 473.

30. (Fol. 132ᵇⁱˢ-143) De S. Clemente papa et mart. = *BHL*. 1852.

Deest ultima pars : *Ambrosius in praefatione...*

31. (Fol. 143-148ᵛ) De S. Ambrosio archiep. Mediolanensi.

Legenda aurea, c. 57 (55). Desunt §§ 7-9.

32. (Fol. 148ᵛ-155) De S. Amando episcopo.

Inc. *Regnante in perpetuum domino nostro Iesu Christo, sanctorum suorum vitam et meritum oportet.... commemorare. Vir vitae venerabilis fuit pater noster et magister Amandus ; ideo de actibus suis.... In pago Erbatilico non longe a litore oceani* — Des. *indulgentiam peccatorum nostrorum obtinere valeamus, praestante Domino.... Amen.*

33. (Fol. 155ᵛ-158) De S. Thoma Cantuariensi archiep. = *BHL*. 8215.

Deest ultima sententia.

34. (Fol. 158-160ᵛ) Columbae virg. et mart. = *BHL*. 1893.

35. (Fol. 160ᵛ-163) Concordii mart. = *BHL*. 1906.

36. (Fol. 163-164ᵛ) Secundi mart.

Inc. *Temporibus* etc. ut *BHL*. 7559. — Des. *et ligaverunt ei molam ad guttur, et eum in Tiberim submerserunt.*

37. (Fol. 164ᵛ-169) SS. mm. Diodori et Mariniani = *BHL*. 2164.

COD. 22. **38.** (Fol. 169-172) De conversione Pauli apost.

Inc. ut *Legenda aurea*, c. 28. — Des. *quando tantos in culpa tales fuisse conspicit.*

39. (Fol. 172-175^v) De S. Ignatio mart. et ep. = *BHL.* 4263.

Deest ultima sententia *(De sancto hoc...)*

40. (Fol. 175^v-179^v) De. S. Severo ep. Ravenansi = *BHL.* 7680.

41. (Fol. 179^v-186) De S. Pelagio papa = *BHL.* 6614.

Des. *quod ipsum mox absolvit a vinculis et in sua sede restituit* (= GRAESSE, p. 837 med.)

42. (Fol. 186-196) De S. Eligio sive Allo in lombardo.

Epitome Vitae *BHL.* 2474. — Inc. *Sanctus Eligius Lemovicas Galliarum urbi villa.Chatalogense in partibus Aquitaniae parentibus ingenuis ex longa prosapia christianis natus atque alitus est* — Des. *et sub iure sancti Eligii permansit omni forma decorus.* (Cf. *BHL.* 2474, l. II, c. 47.)

43. (Fol. 196-199^v) De S. Patricio ep. = *BHL.* 6514.

44. (Fol. 199^v-200^v) De S. Longino, qui latus domini nostri Iesu Christi lancea perforavit et postea fuit monachus et martyr.

Legenda aurea, c. 27.

45. (Fol. 200^v-202^v) De SS. mm. Mario, Martha, Audifax et Abachuch.

Epitome quae inc. et des. ut *BHL.* 5543.

46. (Fol. 202^v-203) De S. Fabiano papa.

47. (Fol. 203) De. S. Aniceto papa et mart.

48. (Fol. 203-203^v) In S. Sotheris papae.

49. (Fol. 203^v-204) Eodem die Gaii papae et mart.

50. (Fol. 204) De S. Cleto papa et mart.

45-49 ex *Libro pontificali.*

51. (Fol. 204-206^v) De S. Bonifacio mart. = *BHL.* 1414.

52. (Fol. 206^v-209) De S. Laurencio presb. et mart., cuius corpus Novariae requiescit.

Passio, quae integra legitur in codicibus Novariensibus 1 et 26. Hic, omisso initio, inc. *Factum est, divina gratia cooperante....* Vid. appendicem I.

53. (Fol. 209-211^v) In S. Agabio pontifice Novariensi.

Vita, quae integra legitur in codicibus Novariensi 1 et Vercellensi 45. Hic, omisso initio, inc. *Gratia Christi requievit in beato Agabio....* Vid. appendicem II.

54. (Fol. 212-212^v) De S. Iohanne ante portam Latinam. Cod. 22.
Legenda aurea, c. 69 (65).

55. (Fol. 212^v-218) In festo SS. mm. Tiburcii, Valeriani et Maximi.

Inc. *Beatissimi martyres Christi Tiburtius et Valerianus dum per exhortationem sanctae Caeciliae errorem gentilitatis respuerent et a sancto Urbano pontifice romano sacro baptismate purificati fuissent* — Des. *ista narrante Maximo, cum lacrimis plurimi crediderunt. Passi sunt autem.... Amen.* Cf. *BHL.* 8482-8486.

56. (Fol. 218-227) De nativitate S. Iohannis Baptistae.
Ex *Legenda aurea*, c. 86 (81) et 125 (120).

57. (Fol. 227^v-228^v) De S. Pancracio.
Legenda aurea, c. 76 (71).

58. (Fol. 228^v-229^v) De S. Maglorio ep.

Brevis narratio de sancto Dolensi episcopo, eaque simpliciter valde scripta. — Inc. *Fuit quidam episcopus, nomine Maglorius, sanctus confessor in provincia Poloniae. Iste sanctus Maglorius, molestabatur a saecularibus qui auferebant sibi iura episcopatus* — Des. *in pace quievit. Cuius corpus in Faventia civitate cum magna devotione et reverentia conservatur.* Vid. appendicem III.

59. (Fol. 229^v-233^v) De S. Iacobo interciso = *BHL.* 4101.

60. (Fol. 233^v-238^v) Passio S. Barbarae virg. et mart. = *BHL.* 913.

61. (Fol. 238^v-240^v) De S. Alberto ep. Cumano.

Inc. *Tempore quo beatus Galdinus Mediolani tenebat archiepiscopatum, Varisii fuit quidam Teotonicus vir, Petrus nomine, habens filium, nomine Albertum* — Des. *tertia autem die, auditae sunt voces angelorum cantantium et tollentium animam patris sanctissimi Alberti, ipsamque ad caelestem gloriam perduxerunt. Ad quam gloriam nos perducat Mariae Virginis filius, qui regnat.... Amen.* Vid. appendicem IV.

62. (Fol. 241-241^v) De S. Uberto ep. de Alamania.

Narratio de S. Huc̀berto episcopo — Traiectensi an alio, nescio — quam nusquam alibi repperimus. En illam, ut est in codice manca.

Sanctus episcopus Ubertus de Alamania dixit ut infra.

Cupiens dictus sanctus episcopus avide quomodo posset melius scire facere voluntatem Dei, unam magnam penitentiam fecit. Facta dicta penitentia, non potuit scire. Sed una vice habens in manus hostiam consecratam ad missam, dixit : « *Domine Iesu Christe, numquam te ponam infra sive super altare,*

COD. 22.

nec te levabo sursum, si tu mihi non dicis quomodo melius possum facere voluntatem tuam.» Cui responsum fuit pr(....[1]*) vice : « Tu me, Uberte episcope, constrinxisti.*

» Prima res, quae mihi plus placet et delectat et plus utilis » animae tuae, est quod ante mortem[2]*...*

« Secunda res est quod una lacrima fusa ob reverentiam passionis » Christi vel pro peccatis tuis in vita valet plus quam si » post mortem funderes tot lacrimas quod facerent unum lacum.

» Tercia est quod si a sompno surgis et vadis ad orationem » in mei memoriam plus me delectat et plus utile est animae tuae » quam si post mortem mitteres quingentos milites ultra mare » ad peregrinandum pro fide.

» Quarta est, cum reputabis omnia benefacta quae facit pro» ximus tibi, plus mihi placet quam si ieiunares in pane et » aqua et post viveres xl (.....[1]*) comedendo tribus diebus in sep» timana panem et aquam.*

» Quinta est, si parcis inimico tuo, plus mihi placet quam » si ires ad Sanctum Iacobum de Galicia et in quolibet miliari » invenires unum campum virgis plenum [virgis] et dictis vir» gis verberares te taliter quod sanguinares dorsum et quod ex» penderes sanguinem in quolibet miliari.

» Sexta est si reputes te minorem omni creatura.

Reliqua desunt.

CODEX 59, olim 14 (catal. 60)

Membraneus, foliorum 122 (0^m,298 × 0,223), paginis bipartitis exaratus saec. XII.

Fol. 1r in margine superiore scripsit manus saec. XIII/XIV : *Iste liber Stangardus dicitur;* in parte autem inferiore integumenti scriptum est saec. XV : *Liber Standardus. Standardus.*

1. (Fol. 1-6) Passio S. Laurentii mart. = *BHL.* 4756.

2. (Fol. 8-10v) Passio S. Bartholomaei apost. = *BHL.* 1002.

Reliquis omissis, des. *ut qui filium virginis vicerat, a filio virginis vinceretur.* (= *Act. SS.*, num. 11 sub init.)

3. (Fol. 10v-12) In assumptione S. Mariae.

Inc. *Sciendum, fratres carissimi, et omnibus exponendum fidelibus quod post ascensionem domini nostri Iesu Christi salvatoris mundi cum magna gloria ad alta caelorum, descendit angelus Domini ad sanctam Mariam, cum esset in templo*

[1] Hic foramen est in membrana. — [2] Vacui relicti sunt sex ultimi versus huius pagellae.

Domini diebus ac noctibus — Des. *et ut omnes apostoli exposuerunt quemadmodum unusquisque de suis locis, ubi praedicabant, divina potentia rapti sunt et ibi depositi sunt. Et gaudens sancta Maria in Spiritu sancto dixit : Benedico te, Domine, qui ad meam commotacionem apostolos omnes vocasti. Benedico nomen tuum sanctum, quod est et permanet in saecula saeculorum. Amen.* Cod. 59.

4. (Fol. 15v-18v) Sermo in exaltacione sanctae crucis = *BHL.* 4178.

5. (Fol. 18v-24) In nativitate S. Mariae = *BHL.* 5335, c. I-XII.

6. (Fol. 24-28) Passio S. Mathei apost. = *BHL.* 5690.

Reliquis omissis, des. *in qua mors locum non habet, sed iugiter gaudium perseverat.* (= Mombritius, f. 142, col. 2 post med.)

7. (Fol. 28-30) Sermo de inventione ecclesiae S. Michaelis archangeli = *BHL.* 5948.

8. (Fol. 33-37) Passio SS. apost. Simonis et Iudae = *BHL.* 7749.

Reliquis omissis, des. *sed etiam a vobis superati abscedant.* (= Mombritius, f. 296, col. 2 extr.)

9. (Fol. 42-46v) In natali S. Martini conf. = *BHL.* 5625, 5621, 5622.

10. (Fol. 46v-49) Passio S. Clementis papae = *BHL.* 1848.

Incipit : *Quartus Romanae ecclesiae....* — Reliquis omissis, des. *Tunc B. Clemens dans orationem et benedicens uxorem eius recessit.* (= Mombritius, f. 193v, col. 2 post med.)

11. (Fol. 49-53v) Passio S. Andreae apost. = *BHL.* 428.

Des. *simul cum ipso lumine pergens ad Dñum, cui est honor.... Amen.* (= Bonnet, p. 34, l. 4-5.)

12. (Fol. 53v-58) Vita S. Nicholai conf. = *BHL.* 6105.

Reliquis omissis, des. cum c. VIII : *statim sentiret culmen.*

13. (Fol. 58-61v) Passio S. Thomae apost. = *BHL.* 8136.

Reliquis omissis, des. *distulit interfectionem eorum* (= Bonnet, p. 141, lin. 9.)

14. (Fol. 75-78v) In assumptione S. Iohannis evang. = *BHL.* 4320.

Reliquis omissis, des. *ut surgat aliquis qui moneat eos ne huc deveniant (P. G.*, t. V, col. 1244 b).

Cod. 59. **15.** (Fol. 83^{v}-85) Vita S. Silvestri ep. = *BHL*. 7726.

Stetit scriba paulo post initium in his verbis : *et annonas iussit eis dare, ut quae flentes lugentesque huc venerant, cum gaudio revertantur*. (Cf. Mombritius, f. 281^{v}, col. 1 med.)

16. (Fol. 97-100^{v}) Passio S. Georgii mart. = *BHL*. 3374.

17. (Fol. 100^{v}-101^{v}) Passio S. Iacobi apost. = *BHL*. 4093.

18. (Fol. 101^{v}-102^{v}) Passio S. Philippi apost. = *BHL*. 6815.

19. (Fol. 102^{v}-107^{v}) Sermo de inventione sanctae crucis = *BHL*. 4169.

CODEX 62, olim 39 (catal. 61)

Constat simul conglutinatis tribus codicibus membraneis.

I. Folia 10 (0^{m}, 27 × 0,18) exarata saec. XIV.

1. (Fol. 1-5^{v}) De S. Barnaba.

Legenda aurea, c. 81 (76). Deest ultima sententia.

2. (Fol. 5^{v}-6^{v}) De S. Urbano papa et mart.

Legenda aurea, c. 77 (72).

3. (Fol. 6^{v}-9^{v}) In S. Antonio conf. de ordine Fratrum Minorum = *BHL*. 592.

Des. in medio num. 5 : *et sic penitus a proposito se fraudatum conspiceret*.

II. Folia 212 [A, B, C, sign. 1-205, D, E, F, G] (0^{m}, 305 × 0,215) exarata partim paginis bipartitis variis manibus saec. XII-XIII (fol. A-C, 1-205), partim saec. XIV (fol. D-G).

Continentur his homiliae in evangelia.

III. Foliorum 38 (0^{m}, 305 × 0, 215), exaratus paginis bipartitis saec. XIV.

Est hoc initium *Legendae aureae*, inde a praefatione usque ad medium caput de Epiphania Domini.

CODEX 70 (catal. 24)

Membraneus foliorum nunc 85 (0^{m}, 325 × 0, 232), paginis bipartitis exaratus saec. X. Temporis iniurias multas passus est, praesertim in primis et in ultimis foliis, sed et aliquando in marginibus. Periit primum folium.

(Fol. 78^{v}, saec. XI) < Carmen de S. Brigida > = Chevalier, *Repert. hymn.*, 3223.

Des. *in conspectu angelorum in secula seculorum. Amen. Sancta Brigida virgo sacratissima in Christo Domino fuit fidelissima*.

CODEX 71 (catal. 25)

Membraneus, foliorum, ut videtur, 132 (0^{m}, 33 × 0, 25), paginis bipartitis exaratus saec. X.

Temporis iniurias tantas passus est atque ita est umore corruptus, ut non solum plurima legi omnino non possint, sed ut ne folia quidem a foliis separare ausi simus, ne in lacinias vel etiam in pulverem abirent. Unde nec foliorum numerum omnino certum indicare, neque singula documenta recensere potuimus, satisque habuimus ea, quae attingi poterant, colligere.

1. (Fol. 6ᵛ) agnosci potest pars media Passionis S. Georgii.
2. (Fol. 12) ultima pars Passio S. Marci evangelistae (= *BHL.* 5276).

3. (Fol. 12-15) XXVI. Inventio sanctae crucis, quod est V nonas maias = *BHL.* 4171.

4. (Fol. 15) Eodem die Passio Alexandri, Eventi et Theodoli martyrum = *BHL.* 267.

5. (Fol. 18ᵛ) ultima pars Passionis SS. Gordiani et Epimachi (= *BHL.* 3612).

6. (Fol. 18ᵛ-22) XXVIII. Passio sanctorum Nerei et Achillei mense maio <die> duodecimo = *BHL.* 6058-6060.

7. (Fol. 22-22ᵛ) XXX. Item eodem die Passio S. Pancatri martyris.

Passio S. Pancratii quae videtur incipere ut *BHL.* 6427.

8. (Fol. 22ᵛ-23) Relatio Pastoris presbiteri sancte Pontiane ad Timotheum praesbiterum mense maio die XVIIII = *BHL.* 6991.

9. (Fol. 23-25ᵛ) XXXII. Passio sanctorum martyrum Primi et Feliciani mense iunio die VIIII = *BHL.* 6922.

10. (Fol. 25ᵛ-28ᵛ) XXXIII. Passio S. Viti martyris, quod est octava kalendas iulias = *BHL.* 8712.

11. (Fol. 28ᵛ) XXXIIII. Passio sanctorum Nazari, Gervasi, Protasi, Celsi pueri, qui sub Neronis imperio passi sunt V kal. aug.

Incipit ut *BHL.* 6042.

12. (Fol. 57) Passio sancti Adriani martyris et sotiorum.

13. (Fol. 71) Passio S. Eufemiae virginis.

14. (Fol. 91) Dedicatio aeclesiae Michaelis archangeli = *BHL.* 5948.

Cod. 71. **15.** (Fol. 99) Incipit prologus Vite sancti Bavonis confessoris.

Nihil praeter hoc lemma legi iam potest.

16. (Fol. 115) Vita S. Aniani quod est XV kal. decembris = *BHL.* 473.

CODEX 105, olim 35 (catal. 104)

Constat tribus codicibus membraneis simul compactis.
I. Folia 12 (0^{m}, 38 × 0, 25) paginis bipartitis exarata saec. XIV.

1. (Fol. 1-11) Miracula B. Hieronymi = *BHL.* 3868.
2. (Fol. 11-11^{v}) Miraculum S. Mariae de igne inferni.

Inc. *Temporibus namque Lodovici magni regis Francorum, peccatis omnibus exigentibus, egritudo quam fisici erisipiram vocant fere quartam partem gentis Francorum invasit.....* Praecipua quaeque exscribo : *Caro ardebat et os niger magis piceo colore nudus remanebat. Et erat iuxta ecclesiam Beatae Mariae Virginis* (*Parisiis*) *in atrio deforis truncus ligneus et grossus,ut fabri,in terra fixus,et malleus ut dolabrum ac*[c]*utum paratum, quibus abs <c> indebantur ossa infirmorum exsic<c> ata.... Pergebat enim nudis plantis Stephanus praesul ; multas praedicationem de iustitia Dei.... faciebat....Quod oculis meis perspexi, scolaris Parisiensis dum essem, narro ; sed tantam rem,me miserum, verbis aut penna comprehendere nequeo. Tunc ad ecclesiam Divae Virginis cum magnis processionibus, venerandi chori clericorum ac monachorum corpora sanctorum, qui in urbe Parisius iacent, in capsis aureis deportabant Deportabatur ibi corpus beatae Anastasiae virginis, et sanavit multos infirmorum. Deportabatur corpus sancti Germani confessoris de Prato, et extinxit multos ardentium. Delatum est ibi corpus sancti Cleti, et multos ex eis sanavit. Deportabantur ibi multae sanctorum reliquiae, scilicet Gervasii et Prothasii multorumque aliorum, et sanabantur multi.* Sed et plurimos sanasse narratur ipsa B. Virgo, quae huc venisse fertur, aegrotos manu tetigisse atque ita ilico 1060 homines a morbo liberasse.

3. (Fol. 11^{v}-12) Miraculum S. Mariae de corpore Christi.

Inc. *Sacerdos quidam religiosus Theotonicus, nomine Plegis de corpore et sanguine Domini dubitabat....*Cf.*Mir.BVM.* 225.

4. (Fol. 12-12^{v}) Miraculum S. Mariae in villa de Caritate factum.

Inc. *In alis Franciae, utpote inter Nivernensem urbem et Antisiodorum et Bituricas et Vizelaicum in illo quadrivio super Ligerim fluvium e <s> t cenobium* (cod. *zenobium*) *circi-*

ter CLX monachorum, quod dicitur sancta Maria de Caritate. In quo loco est divae Virginis ecclesia una ex pulchrioribus ecclesiis quae sunt in toto mundo.... Qui monachi cum etiam in sua summa egestate, quando ipsi fame, frigore, **Cod. 105.**

12. (Fol. XXVᵛ-XXVIIᵛ) In festo B. Mathiae apost. (ex *BHL.* 5695).

13. (Fol. XXIXᵛ-XXXII) De S. Benedicto (ex *BHL.* 1102).

14. (Fol. XXXIIIᵛ-XXXIX) In festivitate S. Odorici ep. Epitome libri I Vitae S. Udalrici a Gerhardo conscriptae (*BHL.* 8359).

Cod. 71. **15.** (Fol. 99) Incipit prologus Vite sancti Bavonis confessoris.

Nihil praeter hoc lemma legi iam potest.

3. (Fol. 11v-12) Miraculum S. Mariae de corpore Christi.

Inc. *Sacerdos quidam religiosus Theotonicus, nomine Plegis de corpore et sanguine Domini dubitabat*....Cf. *Mir. BVM.* 225.

4. (Fol. 12-12v) Miraculum S. Mariae in villa de Caritate factum.

Inc. *In alis Franciae, utpote inter Nivernensem urbem et Antisiodorum et Bituricas et Vizelaicum in illo quadrivio super Ligerim fluvium e*<*s*>*t cenobium* (cod. *zenobium*) *circi-*

ter CLX monachorum, quod dicitur sancta Maria de Caritate. In quo loco est divae Virginis ecclesia una ex pulchrioribus ecclesiis quae sunt in toto mundo.... Qui monachi cum etiam in sua summa egestate, quando ipsi fame, frigore, nuditate « desolabantur », cuivis petenti darent quae habebant, illos invisum venit B. Virgo atque tria milia unciarum auri optimi eis attulit. **Cod. 105.**

5. (Fol. 12^v) Miraculum S. Mariae Rochemadoris de petia carnis.

Inc. *Septem namque peregrini B. Mariae Virginis Rochemadoris limina adeuntes, novem carnis pecias hospicio in lebete miserunt.....* Cum autem hospitii « pediseca » unam ex his petiis furata esset, humana voce prodidit ipsa petia se in lecto sub pannis esse absconsam.

6. (Fol. 12^v) Miraculum S. Mariae de sella.

Inc. *Quaedam matrona in Gasconia cuidam pedisecae suae B. Mariae Virginis Rochemadoris limina adeundi licenciam dederat.....* Matrona vero ipsa negante se illuc iter facturam, nisi sella sua portatam, sella illa natibus illius adhaesit sicque castigata est.

7. (Fol. 12^v) Miraculum S. Mariae de ove.

Inc. *Quedam muliercula ovem solam, quam habebat, cuidam pastori alendam commendavit.....* Quam cum furatus esset pastor infidus, voce illa *Adsum* manifestavit ovis quem in locum esset abducta.

II. Folia sign. I-CXXXIIII, CXXXI-CLIIII (0^m, 390 × 0, 255), insertis inter fol. 140 et 141 duobus foliis minoribus A, B (0^m, 325 × 0,205).

Exarata sunt omnia paginis bipartitis variis manibus saec. XIV.

Fol. I in margine superiore scripsit manus saec. XV: *Passionarium novum.* Usu et umore detritus est codex.

8. (Fol. IX-XIV) Vita B. Antonii (ex *BHL.* 609).

9. (Fol. XIV-XVIII^v) In S. Savino ep. et mart. = *BHL.* 7453.

10. (Fol. XVIII^v-XX^v) In festivitate S. Brigide virg. (ex *BHL.* 1457).

11. (Fol. XXII-XXV^v) In S. Blasio (ex *BHL.* 1377).

12. (Fol. XXV^v-XXVII^v) In festo B. Mathiae apost. (ex *BHL.* 5695).

13. (Fol. XXIX^v-XXXII) De S. Benedicto (ex *BHL.* 1102).

14. (Fol. XXXIII^v-XXXIX) In festivitate S. Odorici ep.

Epitome libri I Vitae S. Udalrici a Gerhardo conscriptae (*BHL.* 8359).

COD. 105. Inc. prol. *Vitam beati Odorici episcopi et confessoris Christi scribentes,gubernatorem illius spiritum.* — Inc. *Igitur b.Odorricus ex maioribus regni Alamannorum natus est; cuius pater Ubaldus, mater vero Tietberga nomine.* — Des. *nisi piis insisterent intentionibus. His ita compositis, vir beatissimus ex hoc seculo migravit IIII non. iulii in pace domini nostri Iesu Christi, qui cum Patre..... Amen.*

15. (Fol. XXXIX-XLVI^{v}) Passio B. Margaritae virg. = *BHL.* 5303.

Inc. *Post passionem et resurrectionem.*

16. (Fol. XLVI^{v}-LI) Passio SS. mm. Quirice et Iulitae.

Inc. *In diebus illis, supplicante Alexandro praeside in civitate Iconia multas persecutiones in christianos, Iulita timens Deum a iuventute sua* — Des. *et nunc immortale possident regnum. Martyrizati autem sunt sanctus Quiricus et Iulita mater eius ydus iulii, regnante Domino..... Amen.*

17. (Fol. LI-LVI) In assumptione virginis Mariae.

Inc. *Post ascensionem Domini nostri Iesu Christi sacratissima mater eius virgo Maria diebus et noctibus vigilans et orans* — Des. *et praecepit Dominus nubibus restituere apostolos unumquemque unde assumpti fuerant. Taliter ergo est assumpta beatissima virgo Maria.... Celebratur autem XVIII kal. septembris. Amen.*

18. (Fol. LVI-LVII) In sanctorum martyrum Felice et Adaucto = *BHL.* 2880.

19. (Fol. LVII-LX^{v}) Vita S. Aegidii (ex *BHL.* 93).

20. (Fol. LX^{v}-LXXIII) In nativitate gloriosae virginis Dei genitricis Mariae = *BHL.* 5336.

21. (Fol. LXXIII-LXXVI) In exaltatione sanctae crucis = *BHL.* 4178.

22. (Fol. LXXVI-LXXXIII) Passio S. Eufemiae virg. = *BHL.* 2708.

Inc. *Tempore illo in Europa* — Des. *omnes ergo qui pro nomine Domini testes existimus, glorificemus..... Amen.*

23. (Fol. LXXXIII-LXXXVII^{v}) Passio S. Mauricii et sociorum.

Inc. ut *BHL.* 5741. — Des. ut *BHL.* 5737.

24. (Fol. LXXXVIII-XCIV^{v}) Passio S. Teclae virg.

Recensio *Bb* edita ab O. von Gebhardt, *Passio S. Theclae virginis* (Leipzig, 1902), p. 2-126.

25. (Fol. XCIV^{v}-XCVIII^{v}) Passio SS. mm. Cosmae et Damiani.

Inc. *Tempore illo sub Diocliciano et Maximiano principi-*

bus, residente Lisya praeside in Egea civitate pro tribunali, relatum est ei ab idolorum sacerdotibus de beatissimis Cosma et Damiano quod essent quidem christiani — Des. *beneficia largiuntur. Nec solum ibi, sed ubi ecclesiae eorum nomine constructae fuerint, vel a fidelibus invocati secundum fidem petentium largiuntur, in nomine Patris..... Amen.* COD. 105.

26. (Fol. xcviii^v-ci) In dedicatione S. Michaelis = *BHL.* 5948.

27. (Fol. ci-cvii) Vita S. Hieronymi presb. = *BHL.* 3869. Sept. 30.

28. (Fol. cvii-cx) Vita S. Remigii = *BHL.* 7150.

29. (Fol. cx-cxiii^v) Vita S. Francisci ordinis Fratrum Minorum (ex *BHL.* 3096).

Inc. ut *BHL.* 3096 (sine prol.) — Des. *dicentes : « Vere hic homo est sanctus et amicus Altissimi. »* (*Act. SS.*, num. 59 post med.)

30. (Fol. cxiii^v-cxvi) Passio B. Dyonisii et sociorum martyrum = *BHL.* 2180.

Reliquis omissis, des. *Lugebat tunc portio devicta diaboli, cum de eadem victrix ecclesiae legio triumpharet.*

31. (Fol. cxvi-cxx^v) Passio S. Calixti papae = *BHL.* 1523.

32. (Fol. cxxiii-cxxviii^v) Passio SS. Quatuor Coronatorum = *BHL.* 1837.

Reliquis omissis des. *Claudius respondit : Nos damus honorem Deo omnipotenti et domino nostro Iesu Christo filio eius, in cuius nomine semper speravimus* (= *Act. SS.*, num. 19 ante med.)

33. (Fol. cxxviii^v-cxxxiii) Passio B. Katherinae virginis et martyris sub Maxentio imperatore regnante in civitate Alexandrina Nov. 25.

Inc. *Igitur Constantinus cum rempublicam strenue in Galliis procuraret, Maxentius vero praetoriam Romae gubernaret, inter eos bellum civile exortum est* — Des. *Haec autem omnia insimul fuerunt in beata Katherina.* Ultima pars totidem paene verbis legitur in *Legenda aurea*, c. 172 (167).

34. (Fol. cxxxiii^v-cxxxiv) Vita S. Albini conf. = *BHL.* 234.

Exscriptum est, omisso prologo, solum Vitae initium usque ad : *et unde se solus affligeret, cunctis ope maxima subveniret* (= *Act. SS.*, num. 2 post med.)

Cod. 105. **35.** (Fol. CXXXI bis-CXXXII bis) In festo S. Thomae de Aquino ordinis Fratrum Praedicatorum.

Inc. *Beatus Thomas de Aquino ordinis Fratrum Praedicatorum catholicae fidei doctor eximius de terra Laboris ex nobili prosapia comitum de Aquino originem duxit. Pater eius Landulfus* — Reliquis omissis, des. : *Dolor autem quem dormiens senserat* (quando angeli eum *cingebant cingulo perpetuae castitatis*) *post vigiliam diu mansit, ut comprobaret Christi misericordiam angelico ministerio sibi veraciter adstitisse.*

36. (Fol. CXXXII bis-CXXXIII bis v) In festo S. Caeciliae (ex *BHL.* 1495).

37. (Fol. CXXXIV bis-CXL) Legenda S. Dalmacii mart. = *BHL.* 2082. Dec. 5.

38. (Fol. A-B v) In sanctarum undecim milium virginum = *BHL.* 8437.

39. (Fol. CXLI-CXLIII) [Lectiones de S. Dominico].

Inc. (sine prol.) ut *BHL.* ut 2219. — Des. ut cap. 54 eiusdem Vitae.

40. (Fol. CXLIII v-CXLIV v) In S. Leodegario ep. et mart.

Legenda aurea, c. 148 (143).

41. (Fol. CXLIV v) In S. Apolonia martyre legenda.

Inc. *Sancta Apolonia virgo et martyr Christi fuit de civitate Alexandriae, filia Alexandri regis Alexandriae. Quae cum esset in aetate XII annorum pater eius videns eam ingeniosam* — Des. *obtinebis coronam gloriae, quam repromisit Deus diligentibus se.* Evanida facta sunt quae sequebantur. Sed Passio integra legitur in cod. Novariensi 26[1].

42. (Fol. CXLV-CXLVI) De S. Anastasia.

Legenda aurea, c. 7.

43. (Fol. CXLVI-CXLVI v) De S. Paulo primo heremita.

Legenda aurea, c. 15.

44. (Fol. CXLVI v-CXLVII v) De S. Remigio ep.

Legenda aurea, c. 16.

45. (Fol. CXLVII v-CXLVIII v) De S. Machario ab.

Legenda aurea, c. 18.

46. (Fol. CXLVIII v-CLII) De S. Basilio ep. = *BHL.* 1025.

47. (Fol. CLII-CLII v) De S. Iohanne elemosinario patriarcha Alexandrino.

Legenda aurea, c. 27. Folio perdito, deest pars ultima.

48. (Fol. CLIII-CLIV^{v}) Passio S. Dorotheae virg. = *BHL.* 2324. **Cod. 105.**

III. Folia 4 [sign. CLV-CLVIII] (0^{m}, 38 × 0,26), paginis bipartitis exarata saec. XIV.

49. (Fol. CLV-CLVII^{v}) Conceptio S. Mariae virginis.

Sunt lectiones novem. Lectiones 4, 5, 6 constant miraculis notis *Mir. BVM.* 1698, 1594 + 1713, 909 + 832.

50. (Fol. CLVIII-CLVIII^{v}) De S. Leonardo.

Legenda aurea, c. 155 (150). Foliis perditis superest solum initium.

CODEX 108 (catal. 73)

Membraneus, foliorum signatorum XXI-CXX (0^{m},40 × 0,25), paginis bipartitis exaratus saec. XIV.

Continet fragmentum *Legendae aureae*, inde a legenda S. Silvestri, quae incipit mutila fol. XXI, usque ad legendam S. Christinae, quae desinit mutila fol. CXX^{v}.

CODEX 112 (catal. 55)

Membraneus, foliorum 116 [sign. A, VI, XV-CXXV, CXXVIII, CXXIX, B] (0^{m},455 × 0,320), paginis bipartitis exaratus saec. XI.

In folio A, quod est integumento anteriori agglutinatum, legitur (1) fragmentum Passionis S. Iohannis apostoli. *BHL.* 4320.

Folium B est unum cum dimidio ; dimidium illud exhibet (2) fragmentum Vitae S. Silvestri *BHL.* 7727 ; integrum autem folium est ipsum folium CXXVII quod infra deest (60) ; legitur in eo fragmentum Passionis SS. Petri et Pauli *BHL.* 6657 inde a cap. 46.

1. (Fol. VI-VI^{v}) [Fragmentum Vitae S. Silvestri papae].

2. (Fol. XV) [Fragmentum eiusdem].

Finis libelli *BHL.* 7729 et libellus 7742.

3. (Fol. XV-XV^{v}) Passio S. Columbae mart. = *BHL.* 1893. Ian. 1.

4. (Fol. XV^{v}-XVI^{v}) Passio S. Concordii = *BHL.* 1906. Ian. 1.

5. (Fol. XVI^{v}...) S. Secundi mart. = *BHL.* 7559. Ian. 1.

Altera pars Passionis cum omnibus quae scripta erant fol. XVII et XVIII^{r} saec. XIV erasa est (praeter lemma miraculi S. Basilii, fol. XVIII^{r}) ut pro eis exscriberetur homilia de festo Ascensionis Domini.

6. (Fol. XVIII^{v}-XIX^{v}) Passio sive epistola de miracula Basilii episcopi qui factum est k. ian. die III = *BHL.* 1022 i.

COD. 112. **7.** (Fol. xix^{v}-xxiii) Passio SS. mm. Iuliani et Basilissae = *BHL.* 4529. Ian. 8.

Iterum, erasis saec. XIV quaecumque scripta erant fol. xx^{v}-xxii^{v}, exscripta est ibi homilia.

Reliquis omissis, des. *in hac sancta conversatione numquam diabolus potuit aliquem inretire. Haec agebatur in civitate Antiochia, quae est metropolis Sire. Quid multa, vim persecutionis incubuit. Sed Dominus non dereliquit sanctos suos conservans etiam in confessione sui martyrii, cuius regnum.... Amen. Explicit vita bb. Basilisse virginis.* (Cf. *Act. SS.*, num. 16 extr. et 17 in.)

8. (Fol. xxvi^{v}) Passio S. Felicis mart. =*BHL.* 2885. Ian. 14.

Folio perdito, desinit mutila sub initio num. 4.

9. (Fol. xxvii-xxvii^{v}) <Passio SS. Cyriaci, Largi et Smaragdi>.

Des. ut *BHL.* 2058. Folio perdito, periit initium.

10. (Fol. xxvii^{v}-xxix) Passio SS. mm. Diodori et Martiniani = *BHL.* 2164.

11. (Fol. xxix-xxix^{v}) Sermo de miracula (*corr.* -lorum) ostensione quod evenit tempore inventionis ipsorum = *BHL.* 2165.

12. (Fol. xxix^{v}-xxxxi^{v}) Passio sancti Fabiani et Sebastiani martyris = *BHL.* 7543.

13. (Fol. xli^{v}-xliv) Passio S. Agnetis virg. = *BHL.* 156.

Deest clausula : *Haec ego Ambrosius...*

14. (Fol. xliv-xlv) Passio S. Vincentii diaconi [immo SS. Fructuosi et sociorum] = *BHL.* 3197.

15. (Fol. xlv-xlvi^{v}) Unde supra [= Passio S. Vincentii] = *BHL.* 8628, 8630.

Saec. XII erasa sunt quae scripta erant fol. xlvii-xlix^{r} : unde perierunt finis Passionis S. Vincentii et initium Passionis S. Anastasii.

16. (Fol. xlix^{v}-l) Passio S. Anastasii mart. = *BHL.* 408.

Sola pars ultima. Vid. supra, 15.

17. (Fol. l-l^{v}) <Vita S. Severi ep. Ravennatis> = *BHL.* 7680.

18. (Fol. liii-liii^{v}) Passio S. Blasii mart.

Deest initium Passionis, cum saec. XII erasa sint ea quae scripta erant fol. lii-lii^{v}. — Des. ut *BHL.* 1374 m.

19. (Fol. LIV-LVI) Passio sanctae virg. Agathe = *BHL.* 133. Febr. 5. COD. 112.

Inc. *Sancta Agatha passa est in civitate Cathanensium Siciliae sub Decio imperatore ter consule diae nonarum februariarum. Quintianus consularis...*

20. (Fol. LVI-LVII^v) Passio S. Valentini = *BHL.* 8460. Febr. 14.

21. (Fol. LVII^v-LX) Passio S. Iulianae virg. = *BHL.* 4523. Febr. 16.

22. (Fol. LX-LXI) Passio S. Pigmenii presbyteri cum aliis = *BHL.* 1322. Febr. 25.

Deest lemma : *Explicit Passio....*

23. (Fol. LXI-LXIII) Passio sanctorum quadraginta martyrum = *BHL.* 7538.

24. (Fol. LXIII-LXIII^v) <Passio S. Marci evang.> = *BHL.* 5276.

Folio perdito, deest ultima pars Passionis.

25. (Fol. LXIV-LXIV^v) [Passio S. Secundi martyris Astensis] = *BHL.* 7562, 7563.

Foliis perditis, incipit a medio num. 5 : *Domini, ut eum in corpore invenire possim. Angelus dixit...* et des. sub initio num. 13 : *Et ecce angelus Dni venit ad eum dicens : Surge, Secunde.*

26. (Fol. LXV-LXVI) Depositio S. Gregorii papae = *BHL.* 3641. Mart. 9.

Deest prologus. Des. *ad parvum temporis de monasterio recessisse* (= *Act. SS.*, lib. I, num. 14 extr.)

27. (Fol. LXVI-LXVII) Natale S. Alexandri[ni] = *BHL.* 280. Mart. 14.

28. (Fol. LXVII-LXVII^v) Passio S. Iohannis Penariensis = *BHL.* 4420. Mart. 16.

29. (Fol. LXXIII-LXXIII^v) <Vita S. Pudentianae > = *BHL.* 6991.

30. (Fol. LXXIII^v-LXXIV) Passio S. Conone mart. = *BHL.* 1912.

31. (Fol. LXXIV-LXXV) Passio S. Bonifacii = *BHL.* 1413. Iun. 5.

32. (Fol. LXXV-LXXVI) Passio S. Getuli mart. = *BHL.* 3524. V nonas iun.

33. (Fol. LXXVI^v-LXXVII) Passio S. Anatoliae = *BHL.* 418.

Cod. 112. **34.** (Fol. LXXVII-LXXVII^v) Passio S. Mustiolae virginis et aliorum sanctorum = *BHL.* 4455.

35. (Fol. LXXIX-LXXIX^v) Passio S. Philippi apost. = *BHL.* 6815. Maii 1.

36. (Fol. LXXIX^v-LXXX) Passio S. Iacobi apost. = *BHL.* 4097. Maii 1.

37. (Fol. LXXX-LXXXIII^v) Passio SS. Alexandri, Eventi et Theodoli = *BHL.* 266. Maii 3.

38. (Fol. LXXXIII^v-LXXXV^v) Inventionem vivificae crucis domini nostri Iesu Christi = *BHL.* 4170. Maii 3.

39. (Fol. LXXXV^v-LXXXVI) De exaltatione sanctae crucis = *BHL.* 7733.

40. (Fol. LXXXVI-LXXXVII) Passio SS. Gordiani et Epimachi = *BHL.* 3612.

41. (Fol. LXXXVII-XCI) Passio S. Cristinae mart. = *BHL.* 1750.

Deest ultima sententia : *Implevit autem...*

42. (Fol. XCI-XCIII) Vita et Actus S. Iuvenalis ep. = *BHL.* 4614. Maii 3.

43. (Fol. XCIII-XCV) Passio S. Victoris, qui passus est Mediolani = *BHL.* 8580. April. 24.

44. (Fol. XCV-XCVI^v) Passio S. Antimi et conversio Faltoni Piniaci vicine idemque sanctorum martyrum = *BHL.* 561. Maii 13.

45. (Fol. XCVI^v-XCVII^v) Passio S. Pancratii = *BHL.* 6421. Maii 12.

46. (Fol. XCVII^v-CI) Passio sancti Nerei et Achillei et S. Panchratii = *BHL.* 6058-6060.

47. (Fol. CI-CI^v) Passio de obitu Petronillae et Passio Feliculae = *BHL.* 6061 (inc. *β*), 6062.

48. (Fol. CI^v-CII) Passio S. Victorini mart. = *BHL.* 6063, 6064.

49. (Fol. CII-CIII) Passio SS. Domitillae et Eufrosinae = *BHL.* 6066.

50. (Fol. CIII-CIII^v) Relatio S. Pastoris presbyteri titulo Sancte Pontiane ad Timotheum presbyterum = *BHL.* 6991. Maii 19.

51. (Fol. CIII^v-CV) Passio S. Victoris, qui passus est Mediolani = *BHL.* 8580. April. 24.

Reliquis omissis, des. *Benedico te et gratias tibi ago in saecula saeculorum. Amen.* (= *Act. SS.*, num. 5 extr.)

52. (Fol. cv-cvi^{v}) Passio SS. Marcellini et Petri = *BHL.* Cod. 112.
5231.

53. (Fol. cvi^{v}-cix) Passio S. Erasmi mart. = *BHL.* 2578.

54. (Fol. cix-cix^{v}) Passio SS. Iustini, Viriani cum sociis suis = *BHL.* 4583. Iun. 1.

Deest ultima pars Passionis, cum saec. XII eraserit quidam ea quae scripta erant fol. cx-cxi.

55. (Fol. cxi^{v}-cxiii^{v}) Passio SS. Primi et Feliciani = *BHL.* 6922. Iun. 9.

56. (Fol. cxiii^{v}-cxiv^{v}) Passio SS. Basilidis, Tripodis et Mandalis = *BHL.* 1019. Iun. 12.

57. (Fol. cxiv^{v}-cxvii) Passio SS. Viti et Modesti, Crescentiani = *BHL.* 8712. Iun. 15.

58. (Fol. cxvii-cxviii^{v}) Passio SS. Gervasii et Protasii = *BHL.* 3514. Iun. 19.

59. (Fol. cxxi^{v}-cxxiii^{v}) Passio SS. Iohannis et Pauli = *BHL.* 3236, 3238. Iun. 26.

60. (Fol. cxxiii^{v}-cxxviii) Passio SS. Petri et Pauli = *BHL.* 6657. Iun. 29.

Ablatis foliis cxxvi et cxxvii, deest media pars libelli inde a cap. 32 med. ad cap. 64 extr. Folium tamen cxxvii non periit (cf. supra ubi de fol. B).

61. (Fol. cxxviii-cxxviii^{v}) Processi et Martiniani = *BHL.* 6947. Iul. 2.

Folio perdito, deest finis.

62. (Fol. cxxix) Passio SS. Rufinae et Secundae = *BHL.* 7359.

Folio perdito, deest initium.

63. (Fol. cxxix-cxxix^{v}) S. Felicitatis cum septem filiis suis = *BHL.* 2853.

64. (Fol. cxxix^{v}) Passio SS. Quirici et Iulittae matris eius = *BHL.* 1809. Iun. 16.

Reliquis foliis perditis, superest solus prologus isque non integer.

APPENDIX AD COD. 22

I. De S. Laurentio presbytero et martyre
(Cfr. supra, p. 330, nº 52).

Codicem Eporediensem (**E**) *contulimus cum codicibus Novariensibus I, fol.* 3v-5v (= **I**) *et 26, fol.* 3v-5v (= **B**). *Prologum omisit* E.

De sancto Laurencio presbitero et martire cuius corpus Novarie requiescit [1].

1. Humani generis conditor Deus, qui gentes in terra dirigit et omnia in mundo iusta ratione [1] peragit, sicut praescivit hominem in primordio per tentationem diaboli in mortem [2] casurum, ita praedestinavit in fine saeculi per incarnationem et mortem filii sui ad vitam eum esse revocandum. Cum enim ad laudandum se duas tantum rationabiles condidisset creaturas, angelicam scilicet et humanam, una harum, quae nullo suadente peccavit nulloque carnis gravedine pergravata exstitit inrecuperabiliter cecidit, altera vero quae cum fragilitate carnali suasionibus etiam maligni spiritus corruit, non iam funditus exstinguenda, sed ad veniam recuperanda fuit. Quam tamen iustus conditor non statim libertate donavit, sed per tria milia annorum curricula nongenta quoque superposita et octoginta sex his etiam addita potestati inimici substrata iacuit, et in claustris inferni damnata pro culpa poenam pertulit, donec misericors et miserator Dominus, sicut praedestinaverat [3], unigenitum suum redemptorem nostrum incarnari fecit. Qui peractis in carne omnibus pro quibus in mundum venerat, ad inferos descendit suosque fideles inde eripuit et regna caelorum in se credentibus ac sua mandata complentibus patefecit. Cuius salutiferis documentis sancti apostoli sufficienter imbuti ac Spiritus paracliti firmitate roborati per omnes orbis terrarum regiones profecti longe lateque doctrinam evangelicam praedicaverunt, ut psalmistae praeconium impleretur dicentis : In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terrae verba eorum. Igitur dum praedicationem eorum ex virtute Domini signa ac miracula comitarentur, plurimi superno afflatu intrinsecus tacti assertionibus eorum assensum praebentes, pristinum errorem relinquebant atque iugum Christi suave et onus eius leve suscipiebant ac fidei catholicae se sociabant. In tantum denique, disponente Domino, numerus fidelium crevit, ut

Lemma. — [1] Passio sancti Laurentii Novariensis I, B ; presbyteri *add.* I.

1. — [1] iuxta rationem I. — [2] morte I. — [3] predestinavit I.

paene nulla urbs iam remaneret,ad quam testes Christi non pervenirent et quasi lucernae ardentes ignorantiae tenebras a populis expellerent atque cognitionem auctoris omnium mentibus infunderent.

2. Sicque factum [1] est, gratia divina cooperante [2], ut beatissimus sacerdos et martyr Dei Laurencius ab occiduis partibus ad urbem Novariensem pro Christi fide adveniret, eamque sicut sol rutilans sua visitatione illustraret. Erant enim tunc temporis predicte [3] urbis incole gentiles, idolorum cultibus insistentes Deumque penitus ignorantes. Sed dum inclitus Dei athleta Laurentius illuc [4] perveniret, sicut peritus agricola, qui aspera prius et nociva germina de agro evellit et post profutura semina spargit, ita nimirum prophetico usus exemplo, quo dicitur : ut evellas destruas et disperdas, aedifices et plantes, mox spinas infidelitatis coepit evellere et tribulos erroris destruere, ut postmodum spiritualem fabricam in cordibus audientium posset edificare virtutumque germina efficaciter plantare. Evidentibus namque documentis monstrabat simulacra nihil esse, dum oculos haberent sine visu, aures sine auditu, nares sine olphatu [5], os sine loquela, manus sine tactu, pedes sine gressu [6], membra sine motu, que nec sibi unquam prodesse potuerunt[7] nec aliis. Deum autem verum potius affirmabat toto corde esse colendum cunctarum rerum invisibilium et visibilium factorem [8], et [9] Iesum Christum filium eius, per quem facta sunt omnia [10], qui propter salutem hominum de celo [11] descendit atque cooperante Spiritu sancto natus veraciter est [12] de [13] Maria Virgine, passus est passionem crucis, mortuus et sepultus, et tertia die resurrexit, videntibusque discipulis ascendit in celum, inde [14] ad iudicandum vivos et mortuos[15] est venturus. Spiritum sanctum quoque a Patre Filioque procedentem vivificatorem animarum nostrarum, per quem datur remissio peccatorum. Nec tamen audito nomine Patris et Filii et Spiritus sancti tres deos esse putarent sed Patrem et Filium et Spiritum sanctum unum [16] in trinitate et trinitatem in unitate corde crederent et ore confiterentur.

3. Talia itaque [1] predicante beato Laurentio multi superna inspiratione preventi gratiam baptismi postulabant enixius adipisci. Tunc vir Domini fidei constantia roboratus suis sanctis manibus non longe ab urbe sacros condidit fontes, ubi in Sanctae Trinitatis nomine in Deum credentes iugiter baptizabat. Tantas etiam per suum

2. — [1] *Ceteris omissis, incipit* E : Factum est. — [2] operante I, B. — [3] huius I, B. — [4] huc I, B. — [5] *sic etiam* B ; olfatu I. — [6] et omnia *add.* I, B.— [7] poterunt (potuerunt I) umquam prod. I, B.— [8] f. vis. et in. I, B. — [9] in *add.* B. — [10] o. f. s. I, B. — [11] caelis I, B.— [12] e. v. I, B. — [13] ex B. —[14] unde I, B. — [15] v. et m. ad i. I, B. —[16] Deum *add.* B.
3. — [1] namque B.

famulum Christus dignabatur operari virtutes, ut sistentium [2] animos gentilium non minus miraculis quam virtutibus [3] praedicationis evinceret. Siquidem iudicium Domini et misericordiam omnibus praedicans[4] certatim animas coniungere Deo studebat, quas [5] cottidie diabolo auferebat. Sicque mirabiliter actum est ut viro non armato nequiret resistere armata hominum multitudo. Erat namque castitatis studio mundus, abstinentie robore validus, patientiae longanimitate quietus, auctoritatis fortitudine erectus, pietatis gratia benignus, iustitiae severitate districtus, doctrine dapibus refectus [6]. Qui exemplo Domini didicerat favores mundi fugere, terrores minime timere, pro veritate adversa diligere, prospera formidando declinare.

4. Verum dum plebs Novariensis tali doctore floreret ac fama tanti viri multorum aures [1] repleret, beatus Gaudencius adhuc in iuvenali etate positus, qui postmodum dicte [2] urbis pontificatum primus [3] adeptus, Yporegiam [4] locum nativitatis sue non sine divino nutu deseruit ac Novariam festinus properavit. Tunc a beato Laurentio gratissime susceptus est [5] atque in sancte Trinitatis nomine [6] norma affatius[7] imbutus [8], ceu duo candelabra ante Deum lucentia plebem Dei uterque [9] verbis illuminabant et miraculis roborabant. Nam [10] ex ore duorum testium tam idoneorum auditum testimonium nulli poterat esse ambiguum. Beatus vero Laurentius doctor egregius non tantum verbis predicando, verum etiam scriptis et quibusdam expositionibus euuangeliorum luculenter editis suorum corda auditorum irradiabat. Quod testatur ille tractatus ab eo de muliere Chanitide [11] factus ; ubi satis datur intelligi quantum[12] facundia eloquentie [13] preminebat. Unde possumus etiam, nisi fallar, conicere illum preter hunc alios [14] edidisse libros, sed neglegentia quorumdam esse disperditos [15].

5. Igitur dum tempus adesset quo Dominus servum fidelem perpetuo munere remunerare [1] vellet, accidit ut quodam die iuxta morem innumerabilem parvulorum turbam baptismi gratia renatam Domino consecraret, et inter cultores crudeles Mausolei [2] interritus pergeret. Tunc instigante diabolo, qui eorum corda adhuc possidebat, facto impetu, in eum irruerunt. Statimque ab eis in campo

[2] resistentium I, B. — [3] verbis I, B — [4] predicens I, B. — [5] quos B. — [6] *sic et* I, B.

4. — [1] a. m. I, B. — [2] huius I, B. — [3] est *add.* I, B. — [4] Hyporregiam id est I, B. — [5] *om.* I, B. — [6] *om.* I, B. — [7] affatim I, B. — [8] instructus I, B. — [9] utrique I, B. — [10] *om.* B. — [11] chananitide I, B. — [12] ipse *add.* I, B. — [13] ac litteratoriae sollertia disciplinae *add.* I, B. — [14] a. p. h. I, B. — [15] deperditos I, B.

5. — [1] remunerari I, B. — [2] crud. m. cult. I, B.

candido martirio coronatus una cum multitudine parvulorum illo in tempore baptizatorum vitam finivit presentem pridie kalendas maias ; sed eternam cum angelis adeptus in celis victor exultat, et [3] nunc in puteo requiescit in campo, qui nuncupatur Ordealis ; ad cuius venerabile corpus exuberant beneficia divina usque in presentem diem, ad laudem et gloriam domini nostri Iesu Christi, qui cum Patre et Spiritu sancto vivit et regnat in secula saeculorum. Amen.

II. De S. Agabio episcopo Novariensi
(Cfr. supra, p. 330, nº 53).

Codicem Eporediensem (= **E**) *contulimus cum codicibus Vercellensibus 34, fol. 147^{v}-149^{v}* (= **A**) *et 45, fol. 90^{v}-91^{v}* (=**V**) *et Novariensi I, fol. 102-105* (= **I**). *In Eporediensi deest totus prologus.*

In sancto Agabio pontifice Novariensi [1].

1. Praescius [1] futurorum Dominus electos suos, quos ante mundi constitutionem ad vitam praeordinavit aeternam, perire numquam patitur, sed eorum alios in pueritia alios in adolescentia necnon alios in iuventute atque alios in senectute ad se perducere consuevit. Unde paterfamilias, per quem ipse Deus intellegitur, ad hoc significandum diversis horis diei in vineam suam operarios conduxisse dicitur ; unde etiam per prophetam in superna civitate duodecim portae esse describuntur, tres ab oriente, tres a meridie et totidem ab occidente atque a septemtrione. Orientales namque tres portae civitatis eos demonstrant qui statim fide sanctae Trinitatis suscepta ducuntur ad regnum, quemadmodum illi qui post baptismum cito moriuntur ; australes autem eos ostendunt, qui in fervore fidei suscipiuntur ; occidentales vero illos significant qui post longos labores et passiones tormentorum vocantur ad Deum ; aquilonales quidem eos qui frigus temptationum atque viciorum diu sustinuerunt ; vel etiam per portas orientis illi intelliguntur qui in prima aetate ad Deum convertuntur ; per meridianas vero qui in iuventute ; per occidentales autem qui in senectute atque per septemtrionales qui iam decrepiti resipiscunt et ad Deum licet sero perveniunt. Omnibus itaque patet Christi misericordia, qui nullam spernit aetatem sed cunctis ad se venientibus indulgentiae ianuam pandit.

[3] qui I, B.

Lemma. — [1] Gesta sancti Agabii episcopi et confessor <is> Novariensis V, A, I.

1. — [1] pressius A.

2. Huius igitur gratia requievit[1] in beato Agabio confessore egregio, quem sic carismatum spiritualium prerogativa replevit, ut esset fidei firmitate robustus, spe ad celestia sublevatus, caritate perfectus, gemina sapientia[2] lampade coruscus virtutumque omnium fulgore preclarus. Nec mirum quippe, si tantum se talemque prebebat, qui sub optimo pastore[3], scilicet Gaudentio, omnipotenti Domino militabat. A quo et religiosae vitae formam et catholicae fidei normam didicerat. Cum[4] ergo dum dissolutionis tempus immineret beato Gaudentio, ne vota populi in eligendo[5] pastorem dissidendo discordarent et Dei voluntati inscii contradicerent, praedixit omnibus ut vicaria sibi successione dignum antistitem a Deo predestinatum scirent, asserens illum pro vite meritis aptum et pro discipline privilegio ad pontificalem gradum satis fore idoneum. Nempe, sicut decet esse pastorem, sciebat eum cogitatione mundum, actione precipuum[6], discretum in silentio, utilem in verbo, singulis compassione proximi[7], prae cunctis contemplatione suspensum, bene agentibus per humilitatem socium, contra delinquentium vicia per zelum iustitiae erectum, internorum curam in exteriorum cura[8] non minuentem, externorum providentia[9] in interiorum sollicitudine non relinquentem. Dum igitur populo sibi divinitus commisso virum Deo dignum Agabium, ut dictum est, futurum pastorem sibique religiosum successorem beatus Gaudentius consignaret[10], ut eius sancta monita mente retineret[11] instanter admoneret[12], quattuor lustris in pontificatu completis[13], migravit ad Dominum.

3. Eo vero tempore basilica, in qua gloriosum eius sepultum corpus resurrectionis diem prestolatur ab ipso construi cepta sed nondum consummata fuerat. Divina itaque actum est potentia[1] in sanctae[2] matris[3] ecclesia inhumatus super ligneam secretarii tabulam iacens maneret, donec praedicta basilica ab eius successore perfecta et consummata fuisset. Sanctus denique Agabius secundum illius presagium episcopali apice sublimatus cum summo studio sumptuque maximo in iam dicta basilica persistens laborando[4] tandem, sicut optaverat, preparavit et[5] preparatam cum omni honore dedicavit. Deinde bis ternis post defunctum mensibus, bis senis quoque transactis diebus, velud unius diei funus sanctum

2. — [1] *Ceteris omissis, incipit* E *his verbis :* Gratia Christi requievit. — [2] sapientiae V, A, I. — [3] beatissimo *add.* V, A, I. — [4] hunc V, A, I. — [5] post eum *add.* V, A, I. — [6] praecipium A *ante corr.* — [7] proximum V, A, I. — [8] occupatione V, A, I. — [9] providentiam V, A, I. — [10] et *add.* V, A, I. — [11] retinerent A, I. — [12] admonerent A *ante corr.* — [13] felici obitu *add.* V, A, I.

3. — [1] inspiratione V, A, I. — [2] sancta V, A, I. — [3] Dei *add.* V, A, I. — [4] l. p. V, A, I. — [5] (et-dedicavit) *om.* A.

corpus incorruptum una cum multitudine clericorum ac [6] laicorum [7] cum omni [8] decore in sepulcro collocavit.

4. Qualis vero post hec estiterit [1] beatus Agabius in episcopatu [2], ex precedenti vita facile est cognoscere. Erat enim orationibus intentus ... (*multa e communibus locis*).

5. Taliter igitur oves dominicas sollicitus dum custodiret, constitutum a Deo tempus de ergastulo corporis exeundi advenit. Per omnia ergo perfectus in Domino corporis membra terrae commendans spiritu ad celestia convolavit quarto idus septembris. Depositus [1] autem et [2] sepultus beatus Agabius sacerdos Dei eximius extra civitatem Novariensem prope portam quae ab ipsius nomine Porta nominatur Sancti Agabii [3], ibique per multa annorum spatia cum summa veneratione permansit. Tandem a bonae memoriae Chadulto sanctae Novariensis sedis episcopo translatum est gloriosum[4] corpus eius in civitatem ad sanctam matrem ecclesiam tertio kalendas septembris.

6. Sed cum hec agerentur [1], dignatus est Dominus [2] ostendere quoddam miraculum, quod non est silentio pretermittendum [3]. Nam cum venerandus presul prenominatus [4] cum aliis religiosis pontificibus ingentique multitudine populi [5] corpus venerabile in feretro deportaret, atque laudes [6] spiritualibus canticis omnes qui aderant pariter concinerent, accidit ut quidam iuvenis quem diu infirmitas totum inflaverat ac valde debilitaverat [7], obviam ei [8] adveniret. Qui monitus a circumstantibus dum subter feretrum pertransiret, ab omni corporali languore est proptinus [9] liberatus. Nam [10] postmodum cum multos viveret annos, sicut ipse asserebat, aliquam non [11] est passus infirmitatem [12]. Composita sunt igitur sanctissimi ac [13] beatissimi Agabii membra in maiori ecclesia cum omni diligentia ; ubi frequentantur ac devote venerantur a fidelibus Christi credentibus orationum [14] eius apud eum [15] suffragiis [16] adiuvari qui [17] in trinitate vivit et regnat unus [18] Deus per infinita secula seculorum. Amen.

[6] et V, A ; *om.* I. — [7] *om.* I. — [8] o. c. V, A, I.

4. — [1] extitisset V, A, I. — [2] in e. ex. b. Ag. V, A, I.

5. — [1] est *add.* V, A, I. — [2] ac V, A, I. — [3] s. Ag. n. I.—[4] *om.* A.

6. — [1] (d.h.a.) inter agendum V, A, I. — [2] dignata est divina virtus V, A, I. — [3] reticendum V, A, I. — [4] iam (*om.* A) nominatus V, A, I. — [5] p. m. V, I. — [6] Deo *add.* V, A, I. — [7] (ac v. d.) *om.* V. — [8] *om.* V, A, I. — [9] (e. p.) continuo est V, A, I. — [10] nec V, A, I. — [11] *om.* V, A, I. — [12] i. est p. V, A, I. — [13] (s. ac) sancta V, A, I. — [14] orationes V, I ; orationis A. — [15] (a.e.) *om.* V, A, I. — [16] ab eo *add.* V, A, I. — [17] unus *add.* V, A, I. — [18] *om.* V, A, I.

III. De S. Maglorio episcopo

(Cfr. supra, p. 331, nº 58).

Fuit quidam episcopus, nomine Maglorius, sanctus confessor in provincia Polonie. Iste sanctus Maglorius molestabatur a secularibus qui auferebant sibi iura episcopatus. Iste non poterat se defendere, et ideo cum turbatione recessit. Et dum iret in via, erat lapis magnus; et dum recederet, scripsit digito in lapide: Hinc transiit Maglorius. Et statim scriptura illa sculpta est in lapide ac si scripsisset stillo. Et clausit portas episcopatus et claves in profundum maris proiecit dicens: Numquam revertar ad episcopatum meum, nisi quando invenero istas claves. Ivit et fecit penitentiam in alia contrata, in quadam ecclesia. Sed Deus omnipotens ostendit hoc miraculum, quando recessit de civitate ubi erat episcopus. Nam omnes mulieres de civitate eius quae erant gravidae non potue-
f. 229. runt parere usque ad reversionem eius, ita quod portaverunt | filios in ventre per tres annos. Omnes etiam arbores desicate sunt et viridiaria ac prata similiter aruerunt, ita quod per istam pestem coacti sunt cives querere beatum Maglorium. Et dum irent querendo et a casu emerent piscem quendam in via, invenerunt in ventre eius claves porte episcopatus, quas proiecerat episcopus in mari, et eas cognoverunt ac retinuerunt. Et dum finaliter episcopum invenissent, rogabant eum quod reverteretur. Sed cum episcopus se excusaret quod reverti non poterat, eo quod sic dixisset quod numquam rediret, nisi quando invente fuissent claves episcopatus, quas in mari proiecit, hinc cives dixerunt: Si dabimus vobis claves illas, revertimini? Respondit: Revertar. Cives ostenderunt ei claves. Stupefactus episcopus quesivit ubi eas invenissent. Et dixerunt ei quod in ventre cuiusdam piscis quem emerant. Et dixit beatus Maglorius: Voluntas Dei est, et reversus est cum magno honore. Et statim
f. 229v. cum esset yems omnes | arbores et vinee facte sunt floride cum fructibus, ac si esset estas; et omnes mulieres gravide statim parturierunt. Unde facta est leticia magna in civitate illa. Tandem beatus Maglorius multis clarus virtutibus in pace quievit. Cuius caput in Favencia civitate cum magna devotione et reverentia conservatur.

IV. De S. Alberto episcopo Cumano

(Cfr. supra, p. 331, nº 61).

f. 239. **1.** Tempore quo beatus Galdinus Mediolani tenebat archi|episcopatum Varisii fuit quidam Teotonicus vir, Petrus nomine, habens filium nomine Albertum, quem ad suendum drapos transmisit. Cum autem semel prelibatus pater Galdinus archiepiscopus Varisii exis-

eret et pro magistro dicti Alberti, ut ad eum accedere deberet, misit. Qui magister veniens ad praedictum beatum Galdinum duxit secum beatum puerum Albertum. Beatus autem Galdinus intuens in dictum puerum Albertum spiritu prophetico dixit : Mutaberis, fili, mutaberis et post Felicem pater vocaberis. Erat itaque quidam vir sanctissimus, Felix nomine, qui tunc episcopatum Cumanum regebat ; de quo beatus Galdinus intelligebat, quia post ipsum Felicem episcopum et patrem pater ipse Albertus vocaretur. Quod et factum est. Nam post mortem ipsius Felicis episcopi Cumani episcopus Cumanus miraculose est electus. Nam ipse Petrus pater dicti Alberti audiens prophetiam sanctissimi | patris Galdini de [f. 239v.] filio suo, non modicum gaudens, ipsum duxit ad quendam virum sanctissimum, qui apud quendam villam, que Rodium nuncupatur, stabat ad ecclesiam sancti Matei. Qui cum vidisset puerum, eum apud se rectinuit ac in litteris et sanctitate instruxit. Unde audiens quidam abbas sanctissimus Sancti Carpofori famam Alberti, ipsum recepit in monachum. Unde proficiens in monasterio in tanta humilitate ac sanctitate taliter ab omnibus monachis amabatur, quod post mortem supradicti patris ipsum in abbatem unanimiter elegerunt.

2. Cum autem semel causa visitandi illum heremitam, qui eum instruxerat, per quandam villam, que Stabulum vocatur, transiret, quedam mulier clamabat post eum, dicens : Pater sancte, pater sancte, suscita filium meum, qui hic iacet mortuus. Nam Deo et tibi promiseram eum. Qui sanctus cum vidisset fidem mulieris miseri|cordia motus in oratione se erexit et dixit: Domine Iesu Christe, [f. 240.] qui omnipotens es, rogo te ut suscites filium istius mulieris, sicut suscitasti filium viduae in civitate Naim [1]. Et statim puer surrexit vivus ad orationem sancti Alberti, et postea in sanctitate bona quievit in Domino. Cum autem semel causa orationis transiret ad quendam ecclesiam Sancti Matei, que in supercilio monasterii est, et cum non posset ambulare propter nimiam egritudinem ascendit super equum. Quem cum quidam latrones, qui in cavernis latitabant causa dampnificandi, vidissent, ipsum de equo deiecerunt. Et ipse aquiescens sub quadam arbore pro ipsis orabat, dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum. Et statim elevatus est in aere ab angelis. Tunc illi latrones videntes miraculum statim ceciderunt ad pedes eius, dicentes : Parce nobis, parce nobis, pater, quia vir Dei es. Et ille illis predicans, ut a talibus de cetero se caverent, ad predicationem | sancti prefati latrones boni facti sunt. [f. 240v.]

3. Sed cum sanctus Felix episcopus Cumanus pervenisset ad

2. — [1] *Hic membrana pertusa nomen supplevimus.*

mortem, questio inter Cumanos, quem episcopum deberent eligere, maxima exorta est. Unde statim vox de celo audita est : Albertus abbas bonus est, de quo sanctus Galdinus Mediolanensis archiepiscopus prophetavit. Et statim ad vocem angeli omnes concorditer ipsum in episcopum elegerunt ; sicque fama ipsius sancti ubique divulgabatur, et veniebant ad eum diversis infirmitatibus oppressi, et ad tactum sancti omnes sanabantur. Nam de morte sua prophetavit, convocansque universum clerum dixit : Scitote quia tertia die sum moriturus. At illi instantissime flebant. Tertia autem die audite sunt voces angelorum cantantium et tollentium animam patris sanctissimi Alberti ipsamque ad celestem gloriam perduxerunt. Ad quam gloriam nos perducat Mariae virginis filius qui regnat per infinita secula benedictus. Amen.

INDEX SANCTORUM

LES RELIQUES ROUENNAISES DE SAINTE CATHERINE D'ALEXANDRIE [1]

L'histoire des reliques de Ste Catherine d'Alexandrie conservées dans le monastère bénédictin de la Trinité-au-Mont, à Rouen [2], nous est racontée avec un certain luxe de détails dans un texte découvert, et publié ici-même, par le regretté P. Poncelet [3]. Ce texte, que pour la commodité des discussions nous appellerons les *Miracula*, est l'œuvre d'un moine anonyme de la Trinité-au-Mont qui se donne comme écrivant entre 1054 [4] et 1090 [5]. Il se compose de deux parties : une histoire des reliques, un recueil de miracles faits par leur intervention.

L'auteur, utilisant le « *libelli passionis eius textus* », nous résume à grands traits la vie de Ste Catherine et nous raconte comment, après le martyre de la sainte, le corps de celle-ci,

[1] Le présent travail a fait l'objet d'une communication au Ve Congrès international des sciences historiques, Bruxelles 8-15 avril 1923.

[2] Sur ce monastère, voir F. Pommeraye, *Histoire de l'abbaye de la Très Sainte Trinité, dite depuis de Sainte Catherine du mont de Rouen*, Rouen, 1662, in-fol. ; *Gallia Christiana*, t. XI, p. 124-30 ; Mabillon, *Annales O. S. B.*, t. IV, passim.

[3] *Sanctae Catharinae virginis et martyris translatio et miracula Rothomagensia saec. XI*, dans *Anal. Boll.*, t. XXII, p. 423-38.

[4] Il écrit après la mort d'Isambert (éd. Poncelet, p. 430, l. 17) et, comme on le verra plus loin, Isambert est mort en 1054 et non en 1050 comme l'admettait, d'après Mabillon, le P. Poncelet, op. cit., p. 422.

[5] Il en appelle au témoignage *nostrorum venerabilium fratrum Odonis scilicet et Hugonis* (éd. Poncelet, p. 432, l. 31). Or la chronique de Sainte-Catherine, sur laquelle nous reviendrons plus loin, marque sous l'année 1090 : *Eo quoque anno obiit Odo, primus monachus Sanctae Trinitatis Rothomagensis* (éd. Cheruel, *Mém. Soc. Antiq. de Normandie*, t. XVIII, 1851, p. 8). Il semble bien que ce soit notre homme.

emporté par les anges, fut déposé sur le sommet du Sinaï dans un tombeau préparé de main divine et dont il nous donne la description. Il ajoute qu'au pied de la montagne se trouve le couvent de Sainte-Catherine qui compte de nombreux moines. Tous les dimanches, ceux-ci gravissent les pentes du Sinaï et célèbrent l'office divin sur le tombeau de la sainte ; puis ils redescendent, laissant trois d'entre eux près du corps pour recueillir le baume qui suinte du sarcophage. Un jour, le moine Syméon, renommé pour sa piété, était de service auprès du tombeau. Il eut alors l'insigne faveur de recueillir avec le baume trois petits os. Il ne dit rien de cette grâce et conserva en secret les reliques qu'il avait ainsi miraculeusement obtenues. En ce temps-là régnait en Normandie le duc Richard [Richard II], dont la réputation de générosité parvint jusques au Sinaï. Les moines de ce monastère décidèrent d'envoyer devers lui pour lui demander une aumône, et Syméon fut mis à la tête d'une petite ambassade de quatre moines et de plusieurs serviteurs. La petite troupe parvint sans encombre à Rouen et fut bien accueillie par le duc qui l'hospitalisa chez un de ses grands, Joscelin [d'Arques]. Ce personnage et sa femme Emmeline, renommés tous deux pour leur piété, firent fête aux pèlerins. Quand ceux-ci se furent reposés de leurs fatigues, le duc, après les avoir gratifiés d'une large aumône (la charge de plusieurs chevaux), les fit reconduire aux frontières de ses états. Syméon cependant ne suivit pas ses compagnons, et seul, avec un serviteur nommé Étienne, demeura à Rouen auprès de Joscelin et d'Emmeline. Ceux-ci lui firent confidence de leur projet de fonder une abbaye ; le moine grec les y encouragea, en promettant de déposer dans la nouvelle fondation les précieuses reliques qu'il avait conservées par devers lui. Le monastère fut fondé et consacré à la sainte et indivisible Trinité, le 26 août 1030. Joscelin et Emmeline firent à cette occasion une libérale donation, que confirma le duc Robert, successeur du duc Richard [Richard III], en y ajoutant une importante immunité. Le premier abbé fut Isambert, un rhénan, qui reçut en grande pompe les reliques de S[te] Catherine des mains de Syméon. Celui-ci, après un séjour de deux années à Rouen, se décida à retourner au Sinaï. Il tomba malade à Trèves, y mourut, et des miracles se font sur son tombeau. Son servi-

teur Étienne mourut peu après lui [1]. Suivent les miracles faits par l'intervention des reliques [2].

Nous possédons la confirmation du duc Robert [3]; elle est bien de l'an 1030, et il semble à peu près certain que l'auteur des *Miracula* en avait le texte sous les yeux quand il écrivait. Sur ce point son récit est exact, mais sur ce point seulement.

Nous connaissons en effet assez bien le moine Syméon. C'est S. Syméon, reclus à Trèves, dont l'Église célèbre la mémoire le 1er juin. Sackur a prouvé de façon indiscutable [4] que ce personnage qui se trouvait à Angoulême dans la dernière semaine de juin 1027 et quittait Trèves dans le courant de l'année 1028 [5] en compagnie de l'archevêque Poppon pour se rendre en Terre Sainte, n'a pu séjourner *deux* ans à Rouen, comme l'affirment à deux reprises les *Miracula*. Nous savons aussi que S. Syméon revint d'Orient avec l'archevêque et qu'après avoir mené durant plusieurs années une vie de réclusion dans une des tours de la *Porta Nigra* à Trèves, il y mourut le 1er juin 1035, dans les bras d'Eberwin, abbé de Saint-Martin de Trèves. Or Eberwin, qui avait fait la connaissance de Syméon à Antioche en 1025 [6], nous a laissé un récit extraordinairement exact de la vie de S. Syméon.

La *Vita S. Symeonis* [7] nous apprend que Syméon fut bien

[1] Éd. Poncelet, p. 426-31.

[2] Éd. Poncelet, p. 431-38.

[3] Éd. Deville, *Cartulaire de l'Abbaye de la Trinité-au-Mont*, no I. [en appendice à l'édition du *Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Bertin*, de B. Guérard, Paris, 1840 (= *Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France*)], p. 421-22.

[4] *Richard, Abt von St. Vannes*, Breslau, 1886, p. 93-98. Mais Sackur ni en 1886 dans la dissertation que nous citons, ni dans son grand ouvrage sur l'influence de Cluni, paru en 1892, n'a pu utiliser les *Miracula* publiés en 1903. Il ne les a connus que par l'intermédiaire de Hugues de Flavigny (*M.G.*, Script., t. VIII, p. 398-99) qui les reproduit mais en partie seulement.

[5] J'adopte sans hésitation la date établie par Sackur pour le pèlerinage de Poppon (loc. cit. p. 48-50, et *Die Cluniacenser*, Halle, 1892-4, t. II, p. 233). Cet érudit a complètement démoli les conclusions du mémoire de Pflug-Harttung, *Bemerkungen über Erzbischof Poppo von Trier und St. Simeon*, paru dans le *Monatschrift* de Pick, t. III (p. 15-18 du tirage à part).

[6] *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 91, § 13.

[7] *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 87-101.

envoyé à Rouen par ses frères pour recueillir l'aumône du duc Richard [1], mais, encore que fort abondante et précise sur le séjour du saint moine au Sinaï, elle ignore entièrement et S[te] Catherine et ses reliques. En outre, le voyage de Syméon bien loin de se passer sans incidents, est des plus mouvementés. Notre quêteur s'étant embarqué au Caire vit son navire attaqué et pris par les pirates du Nil. Il s'enfuit seul, nu et à la nage, et, mourant de faim et de fatigue, parvint à Antioche ayant perdu jusqu'à son unique compagnon. Ce fut dans cette ville qu'il rencontra Richard, abbé de Saint-Vannes de Verdun, venu en pèlerinage en compagnie d'un certain nombre de personnes, dont Eberwin lui-même. Les deux saints hommes décidèrent de faire route ensemble[2], mais Syméon se vit refuser l'accès de la Hongrie et, après bien des fatigues et en passant par Rome et Angoulême, arriva à Rouen. Il y trouva que le duc Richard était mort [3] et ne put rien obtenir

[1] *Inter ea fratres aliqui, pro necessitatibus loci occidentalibus partibus directi, moriuntur. Pecunia, pro qua fratres abierant, quae de terra Richardi comitis Normanniae monasterio debebatur, ab ipso diligenter conservatur et, ut aliquis fidelis frater mitteretur qui eam monasterio deferret, per legatos mandatur* (ibid., p. 91). Il y a là un souvenir des aumônes périodiques faites par le duc Richard II au Sinaï et dont Raoul Glaber nous parle en mentionnant les moines de ce monastère venant à Rouen *per singulos annos* (éd. M. Prou, dans *Collection de Textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'Histoire*, Paris, 1886, p. 20). Les *Miracula* qui font de cette ambassade de Syméon la première demande d'aumône sont en désaccord avec Raoul Glaber, car si les premiers quêteurs sont venus dans la dernière année du règne de ce prince ils n'ont pu y revenir tous les ans.

[2] Cela se conçoit puisque Syméon se rendait à Rouen et que, le duc Richard II de Normandie ayant fait les frais du pèlerinage conduit par Richard de Saint-Vannes, on peut avancer avec quelque certitude que ce pèlerinage devait comprendre un certain nombre de Normands.

[3] Richard II mourut le 23 août 1026 d'après Chr. Pfister, *Études sur le règne de Robert le Pieux*, Paris, 1885 (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, Sc. Hist. et Phil., fasc. 64), p. 216. Cette date a été contestée sans d'ailleurs que l'opinion de M. Pfister ait été complètement démontrée fausse. Cela d'ailleurs importe peu pour notre démonstration. Si M. Pfister se trompe, il faut reporter la mort de Richard II en août 1027, car nul ne met en question le jour de cette mort. Il était donc bien mort quand Syméon, qui se trouvait encore à Angoulême fin juin de cette année, est arrivé à Rouen. On ne saurait en effet

pour son monastère [1]. Il ne fit donc qu'un court séjour et passant par Verdun, où il se réfugia près de son ami Richard de Saint-Vannes, il gagna Trèves. Syméon, de passage à Rouen à la fin de 1027, n'a donc pu jouer dans la fondation de la Trinité-au-Mont, fondation qui date de 1030, le rôle que lui attribuent les *Miracula*. La véracité de ceux-ci apparaît comme douteuse à la lecture de la *Vita S. Symeonis* et cela d'autant plus qu'un bon nombre des assertions d'Eberwin se trouvent confirmées par d'autres textes [2].

Sur la durée du séjour de S. Syméon à Rouen, sur les circonstances de son voyage, les *Miracula* semblent donc une source assez trouble. Valent-ils mieux en ce qui concerne la fondation de la Trinité-au-Mont ?

La chronique de Sainte-Catherine-au-Mont de Rouen [3] (c'est le nom sous lequel fut plus tard connue la fondation de Joscelin et d'Emmeline) nous donne sur les débuts de ce monastère une histoire toute différente de celle rapportée par les *Miracula*. Cette chronique, rédigée pour la partie qui nous intéresse entre les années 1140 [4] et 1248 [5], utilise une source an-

s'arrêter à l'objection que, toujours si M.Pfister a tort, un duc Richard était sur le trône en 1027-1028, car les *Miracula*, comme Eberwin, ne laissent aucun doute, c'est bien de Richard II, mort au plus tard en 1027, qu'il s'agit.

[1] Les *Miracula* disent (éd. PONCELET, p. 429, l. 8-10) que le duc Richard donna une large aumône, la charge de plusieurs chevaux !

[2] Le pèlerinage de Richard de Saint-Vannes à Antioche, le séjour de Syméon à Angoulême avec son compagnon Cosmas, la mort du duc de Normandie, le pèlerinage en Terre Sainte avec Poppon, tout se confirme, y compris la description extrêmement précise qu'il nous donne du Sinaï.

[3] Cette chronique est un des éléments de la compilation connue sous le nom de *Chronicon Triplex*, qui contient en outre une chronique de la cathédrale de Rouen et une chronique du prieuré de Saint-Lo à Rouen. Le tout a été publié, assez mal d'ailleurs, par Cheruel, sous le titre bizarre de *Normanniae Nova Chronica*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XVIII, 1851. Elle a, par un curieux hasard, échappé à tous les érudits modernes qui se sont occupés de cette question, Pflug-Harttung, Sackur et le P. Poncelet.

[4] Dans la généalogie des descendants de Joscelin d'Arques (éd. CHERUEL, p. 3) le dernier nommé est Rabel de Tancarville, mort en 1140.

[5] CHERUEL, op. cit., p. VII.

cienne, très vraisemblablement une notice de la fondation et des débuts du monastère. Malheureusement le chroniqueur a connu les *Miracula* [1] et la *Vita S. Symeonis* [2]. Inconscient des contradictions, il a mêlé ses trois sources. Cependant on peut assez facilement isoler chacune d'elles et si l'on rejette tout ce qui se retrouve, soit dans les *Miracula*, soit dans l'œuvre d'Eberwin, on obtient le récit suivant de la fondation de l'abbaye :

Joscelin d'Arques et sa femme Emmeline ont voulu fonder un monastère d'hommes et le placer sous l'invocation de S. Antoine. Avec l'aide du monastère de Saint-Wandrille ils ont mis leur projet à exécution. Les travaux ont commencé en 1024 ; ils ont duré six ans et ont été dirigés ou surveillés par Groux *(Gradulphus)*, doyen de Saint-Wandrille. Joscelin ayant entendu parler d'Isambert, un moine rhénan de l'abbaye de Saint-Ouen, le demanda à l'abbé de ce dernier monastère, Henri, pour en faire le chef de sa nouvelle fondation. Celle-ci fut consacrée en 1030 à la sainte et indivisible Trinité, à la suite d'une vision céleste qui enjoignit à Groux d'abandonner la dédicace à S. Antoine à laquelle on s'était primitivement décidé. Le moine Isambert reçut le bâton abbatial des mains du duc, puis la bénédiction abbatiale des mains de l'archevêque de Rouen, le jour de la dédicace de la nouvelle église de Saint-Wandrille [3].

[1] Il en reproduit littéralement des passages. Cf. par exemple : éd. CHERUEL, p. 3, sous l'année 1031 : *Hic vero Goscelini...* , et éd. PONCELET, p. 428, l. 32-36.

[2] Cf. l'année 1016 de la chronique (éd. CHERUEL, p. 3).

[3] Éd. CHERUEL, p. 3-5. La chronique contient en outre une série de renseignements fort précieux sur l'activité intellectuelle du monastère et de l'abbé Isambert en particulier. Nous apprenons par elle que celui-ci avait composé en vers une Vie de S. Ouen *et beati Nicolai* [historiam] *necdum apud nos auditam cantando populavit, unde plurimi asseverant ab eo editam fuisse sed humilitatis gratia id profiteri noluisse.* Est-ce la Vie latine du manuscrit 1406 (fol. 305-331) de la bibliothèque de Rouen, qui provient du monastère de Saint-Ouen, où résidait Isambert avant de devenir abbé ? Il est difficile de le dire mais on peut avancer sans se tromper que la chronique nous donne ici un renseignement ancien ; longtemps après la mort d'Isambert on eût sans hésiter mis la *Vita S. Nicholai* sous son nom.

Ce récit, en complète contradiction avec celui des *Miracula*, est en partie confirmé :

1) Un texte d'une réelle valeur historique, l'*Historia inventionis sancti Wulframmi*[1], nous parle du rôle de Groux dans la construction du monastère de la Trinité [2]. Elle nous fournit la date de la dédicace de la nouvelle église de Saint-Wandrille, le 12 septembre 1033, et mentionne que ce fut alors qu'Isambert reçut la bénédiction abbatiale [3].

2) Nous pouvons établir qu'Isambert est mort en 1054. On nous le donne d'autre part comme ayant été abbé pendant vingt et un ans. Il faut donc qu'il ait été consacré à la date donnée par la chronique et non à celle fournie par les *Miracula* [4].

[1] D'ACHERY, *Spicilegium* (éd. DE LA BARRE) t. II, p. 289. Cf. sur ce texte F. LOT, *Études critiques sur l'Abbaye de Saint-Wandrille*, Paris, 1913 (=*Bibl. Éc. des Hautes Études*, Sc. Hist. et Phil., fasc. 204), p. XLI-XLVI.

[2] *Gradulphus..... sub ipso* [l'abbé Gérard, † 29 nov. 1031] *autem tunc decanus, sed in monte S. Trinitatis ad edificandum eum constitutus...*

[3] *In ipsa autem die inter sacra missarum sollemnia vir optimus et in omni liberalium disciplinarum experientia probatissimus, Isembertus, abbatis est benedictionem consequutus....* On retrouve la même expression : *inter sacra missarum sollemnia,* dans la chronique (éd. CHERUEL, p. 4) dans le récit du même événement. Cela ne semble pas suffisant pour en conclure que la chronique a utilisé l'*Inventio S. Wulframmi*. D'ailleurs si cela était, il resterait à établir où la chronique a puisé les autres renseignements sur Isambert, qu'ignore naturellement l'*Inventio*. Enfin l'*Inventio* datant de 1054-1057 pour la partie qui nous occupe, cela indiquerait que notre chroniqueur utilise des sources contemporaines des événements qu'il rapporte.

[4] Isambert apparaît dans un acte du cartulaire de la Trinité-au-Mont (nº VII, éd. DEVILLE, p. 426) daté *tempore quo discordia cepit inter ipsum* [Willelmum comitem Normanniae] *et Henricum regem Francorum,* donc en 1053, époque à laquelle commencèrent les hostilités entre Guillaume de Normandie et Henri I. Cf. F. SOEHNÉE, *La vie et le règne d'Henri I,* dans *Positions.. École des Chartes,* 1891, p.49. Il y a donc une erreur dans la chronique de Sainte-Catherine, qui nous donne Isambert comme mort en 1050 (éd. CHERUEL, p. 6). Mabillon reproduit cette erreur (*Annales O. S. B.*, t. IV, 529), quoiqu'il eût à sa disposition un poème, *rhytmo lugubri,* aujourd'hui perdu, sur la mort d'Isambert. Ce qui prouve tout simplement que ce poème ne donnait probablement pas l'année de la mort d'Isambert. En revanche, Mabillon nous dit qu'Isambert fut abbé vingt et un ans, ren-

3) La confirmation du duc Robert ignore l'abbé Isambert, chose toute naturelle si la chronique a raison, chose invraisemblable si ce sont les *Miracula* qu'il faut suivre [1].

Si l'on admet pour la fondation de la Trinité-au-Mont la version de la chronique de ce monastère, le rôle de Syméon devient encore plus difficile. En 1024, quand les travaux commencent, il était encore, soit au Sinaï, soit sur la route d'Antioche. En 1033, quand Isambert eût pu en sa qualité d'abbé

seignement qu'il emprunte à la chronique des abbés de Sainte-Catherine par Guillaume Forestier, publiée par Cheruel à la suite du *Chronicon Triplex.* Guillaume Forestier écrivait au XIV[e] siècle mais utilisait une source plus ancienne à laquelle il emprunte son renseignement :

Primus coenobio fuit Ysambertus in isto
Abbas ; pro certo sic est in codice nostro...
Uno coenobii fuit annis atque viginti
Abbas istius ; sic est libro titulatus... (éd. CHERUEL, p. 39).

Or, si l'on vérifie les chiffres donnés par G. Forestier pour la durée du gouvernement des différents abbés, on s'aperçoit qu'ils sont exacts. Isambert vivant en 1053, ayant gouverné l'abbaye vingt et un ans, n'a donc pu être abbé en 1030 comme nous le disent les *Miracula.* Le renseignement donné par Forestier s'accorde au contraire fort bien avec l'année 1033 que nous fournissent et la chronique de Sainte-Catherine et l'*Inventio S. Wulframmi.* Mais s'il a commencé à gouverner l'abbaye en 1033 et s'il l'a gouvernée vingt et un ans, il faut qu'il soit mort en 1054. Il y a ici une difficulté apparente. Son successeur Renier nous est donné par le même Guillaume Forestier comme ayant gouverné le monastère vingt-quatre ans (éd. CHERUEL, p.40), et par la chronique de Sainte-Catherine comme mort en 1077, le 11 ou le 19 mai, le jour de la fête de S[te] Pudentienne (11 mai) le 14[e] jour des calendes de juin (19 mai), (éd. CHERUEL, p. 7). Ceci ferait donc mourir Isambert avant le mois de mai 1053. Mais les auteurs de la *Gallia Christiana* (t. XI, p. 126) nous disent qu'il était *memoratus VIII kalend. Februarii in Necrologio.* Il serait donc mort le 25 janvier, et ceci concilierait tout. Le 25 janvier 1077 étant en réalité le 25 janvier 1078, ce qui reporterait la mort d'Isambert aux premiers jours de l'année 1054, date à laquelle nous nous arrêterons.

[1] En effet, l'acte est donné *praesentibus fidelibus nostris, domino videlicet archipraesule Rotberto avunculo nostro.* Si les choses se sont passées comme l'auteur des *Miracula* nous le dit, on comprend mal pourquoi l'archevêque Robert a attendu trois ans pour donner à Isambert la bénédiction abbatiale. La seule explication possible c'est qu'en 1030 Isambert n'était pas abbé.

recevoir de ses mains les précieuses reliques, Syméon, revenu de son voyage en Terre Sainte avec l'archevêque Poppon, menait depuis plusieurs années une vie de réclusion.

On ne peut sauver le récit des *Miracula* qu'au détriment de Syméon et des reliques. Il faut en effet pour défendre la véracité de leur auteur supposer que Syméon venu à Rouen et trouvant porte close partout, comme nous le dit Eberwin, dénué de ressources, aura trafiqué de reliques, dont l'authenticité devient alors plus que suspecte ; et cela d'autant plus que Syméon n'aurait naturellement rien dit de cet incident peu glorieux de sa carrière de moine gyrovage. Car Eberwin ignore entièrement et Ste Catherine et ses reliques. Syméon n'a pas été plus loquace avec Richard de Saint-Vannes, le maître d'Eberwin, ou Poppon, l'archevêque de Trèves, qu'il a accompagné en Terre Sainte et auquel Eberwin a dédié son œuvre. Bien entendu il n'en a point parlé aux clercs qui le reçurent à Angoulême en 1027, ce qui se comprend si l'idée des reliques ne lui est venue qu'à Rouen dans une situation désespérée. Et non seulement il n'a rien dit, mais encore il a raconté sa vie de façon à ne pas laisser de possibilité à cette histoire, d'abord quand il a décrit à Eberwin son séjour au Sinaï en gardant sur Ste Catherine elle-même un silence plus qu'étrange — à moins qu'il ne soit trop naturel — ensuite en racontant ses aventures entre le Caire et Antioche. Car on peut se demander ce qu'il a fait des reliques quand *reiecta veste proiecit se in flumen*, pour échapper aux pirates et lorsque *in littore, valde lassus, tandem nudus exponitur* [1]. Si Syméon a joué dans cette histoire des reliques le rôle que lui attribuent les *Miracula*, son silence sur cette affaire ne peut s'expliquer que d'une façon peu favorable et pour lui et pour les reliques.

On pourra peut-être faire valoir que les propos tenus par Syméon, lors de son passage à Angoulême, sur le culte de S. Martial en Orient, nous donnent de sa véracité une idée assez peu avantageuse [2]. Mais il ne faut pas oublier que ces propos nous sont connus par la déposition d'un clerc au concile de Limoges en 1031 (quatre ans au moins après le passage

[1] *Vita S. Symeonis*, § 11.

[2] Cf. sur toute cette histoire, le mémoire de Mgr Duchesne, *Saint Martial de Limoges*, dans *Annales du Midi*, t. IV (1892), p. 323.

de Syméon) et que ce clerc, comme l'a fort bien dit Mgr Duchesne, a pu être « ou trompé ou *trompeur* ». Il faut aussi songer que la déposition de ce clerc nous est connue par un procès-verbal où l'on s'accorde à voir la main d'Adhémar de Chabannes lequel, pour citer de nouveau le même bon juge, « a souvent fait parler à son gré les personnes qu'il met en scène ». On a vaguement l'impression que le pauvre S. Syméon a été exploité à Rouen comme à Limoges.

Nous n'avons d'ailleurs pas le droit, sur le témoignage d'un texte aussi décrié que les *Miracula*, de porter une accusation aussi grave contre S. Syméon. Il a eu, toute question de sainteté mise à part, le mérite, très rare chez un moine grec, de raconter sa vie à Eberwin avec une réelle sobriété d'événements extraordinaires. Admettons même pour un moment une supercherie de S. Syméon. Celle-ci ne peut avoir eu lieu qu'en 1027, lors de son passage à Rouen. Pourquoi alors en 1030 voulait-on dédier le nouveau monastère à S. Antoine ? Comment n'est-il pas question de Ste Catherine dans la charte de fondation ? Comment expliquer l'ignorance sur ce point de l'*Inventio sancti Wulframmi* ? Comment Orderic Vital ne dit-il rien de cette histoire quand il raconte la fondation de la Trinité par Joscelin et Emmeline [1] ? Il savait pourtant qu'il y avait des reliques de Ste Catherine dans ce monastère et il savait qu'elles y étaient depuis le temps de l'abbé Isambert.

Car il y a eu des reliques de Ste Catherine à la Trinité-au-Mont. Comment expliquer autrement le fait que dès le temps d'Orderic Vital (1120-1140) le monastère avait pris dans l'usage courant, *vulgo dicitur*, le nom de Sainte-Catherine [2] ? Et

[1] Éd. Le Prevost, Paris, 1840 (= *Société de l'Histoire de France)*, t. II, p. 12.

[2] Ibid. Il s'en faut d'ailleurs que le nom primitif du monastère ait disparu tout de suite. En 1196 Robert, abbé de la Trinité, signe encore : *R. S. Trinitatis de monte Rothomagensi* (*Gallia Christiana*, t. XI, *Inst.*, p. 29). En 1210 un jugement de l'Échiquier de Normandie mentionne : *Abbas S. Catherinae Rothomagensis* (*Notices et Extraits*, t. XX, 2, p. 302, n° 251). Mais sur le rouleau mortuaire de Guillaume des Barres en 1233 nous trouvons : *Titulus sancte Trinitatis sancteque Caterine de monte Rothomagi* (*Rouleaux des Morts*, éd. L. Delisle, Paris, 1866 ; = *Société de l'Histoire de France*, p. 414, n° 101). A ce propos on peut remarquer que le passage suivant du roman

ces reliques étaient là depuis longtemps puisque Ainard, abbé de Saint-Pierre-sur-Dives et ancien moine de la Trinité, mort en 1078, avait composé une Vie de Ste Catherine d'Alexandrie en vers [1]. Et comme à cette occasion Orderic Vital éprouve le besoin d'ajouter que le dit Ainard était un disciple d'Isambert, il semble bien qu'il faille en conclure que c'est au temps de son séjour à la Trinité qu'Ainard a composé son œuvre et que par suite les reliques étaient là dès le temps d'Isambert. D'ailleurs l'auteur des *Miracula* nous raconte la guérison d'Isambert lui-même par l'intervention des reliques de Ste Catherine [2]. Sans doute son témoignage est suspect ; mais il faut remarquer que sur ce point précis il en appelle au souvenir de ses lecteurs (ou de ses auditeurs) et nomme même l'un d'entre eux, Eudes. Il se garde bien d'invoquer aucun témoignage pour l'histoire des reliques ou le rôle de Syméon dans l'arrivée de celles-ci. Enfin une Vie de Ste Catherine en vers français, dont la fin seule est conservée dans un manuscrit de la John Rylands Library, met nettement en rapport Isambert et les reliques [3], et l'ignorance où elle est de Syméon nous prouve surabondamment que son auteur a ignoré les *Miracula*. Que l'on voie dans ce texte une œuvre contemporaine d'Isambert ou que l'on y voie seulement la traduction française — ou plutôt normande — de la Vie écrite par Ainard de Saint-Pierre-sur-Dives, ce texte nous fournit une preuve ancienne de la

de *Fierabras* : « Car pleüst ore a Dieu, le roi de maïsté,
Richarz tenist Jupin à Rouen sa cité,
S'en ferait le mostier de sainte Trinité » (éd. A. Kroeber et G. Servois, Paris, 1860 (= *Les anciens Poètes de la France*), p. 96, v. 3169-3171), que M. Bédier rapporte à tort à la célèbre abbaye de Fécamp (*Les Légendes Épiques*, Paris, 1912, t. IV, p. 9), semblerait indiquer que le *Fierabras* contiendrait, comme on l'a avancé, les restes d'un poème plus ancien, puisque en 1120-1140 le nom populaire du monastère était celui de Sainte-Catherine.

[1] Orderic Vital, *Hist. Eccles.*, t. II, p. 392. Il est intéressant de noter que la chronique de Sainte-Catherine qui mentionne Ainard parmi les disciples d'Isambert (éd. Cheruel, p. 5) ignore l'œuvre en question, et que Orderic Vital en revanche ignore l'œuvre littéraire d'Isambert.

[2] Éd. Poncelet, p. 430.

[3] John Rylands Library, Ms. *French*. 6, fol. 9-10. Une description de ce manuscrit et une édition de ce texte doivent paraître très prochainement dans la *Romania*.

présence des reliques à la Trinité-au-Mont au temps de l'abbé Isambert.

Il est d'ailleurs facile de voir comment l'auteur des *Miracula* a opéré. Il a connu les reliques, il a voulu, avant d'en décrire les merveilleuses interventions, en garantir l'authenticité. Il avait lu Eberwin et il savait que Syméon avait passé à Rouen à l'époque où s'élevait le monastère qui contenait de son temps les reliques ; le corps de S[te] Catherine d'Alexandrie se conservait au Sinaï, S. Syméon venait du Sinaï. Il était donc tout naturel de mettre les reliques que le monastère se vantait de posséder sous la sainte garantie du reclus de la Porta Nigra.

Nous croyons donc pouvoir avancer que les *Miracula* nous racontent sur les reliques de la Trinité-au-Mont une histoire peu authentique et que, en particulier, le rôle qu'ils font jouer dans l'arrivée de celles-ci au moine Syméon doit être rejeté dans le domaine de la légende. Nous croyons d'autre part pouvoir avancer que, quoique les *Miracula* ne nous disent pas la vérité, il y a eu à Rouen, à la Trinité-au-Mont, des reliques que l'on donnait pour celles de S[te] Catherine et cela dès le temps de l'abbé Isambert, donc entre les années 1033 et 1054.

Le fait n'est pas sans importance. Si l'on montrait à Rouen des reliques de S[te] Catherine d'Alexandrie, c'est donc que le corps de cette dernière avait été découvert au mont Sinaï. La présence des reliques à Rouen en 1033-1054 nous fournit donc un *terminus ad quem* pour la date à laquelle a eu lieu « l'invention » du corps saint au Sinaï. C'est également la première fois que l'on entend parler — indirectement, il est vrai — de cette « invention » dans des limites chronologiques un peu précises. Fixer la date de l'invention du corps de S[te] Catherine d'Alexandrie au mont Sinaï étant l'opération préliminaire indispensable à toute étude des Passions de la sainte, on voit qu'il n'était peut-être pas inutile d'examiner l'histoire des reliques rouennaises, avant-coureurs de la grande diffusion du culte de S[te] Catherine en Occident.

R. Fawtier.

LE TEXTE ORIGINAL
DE LA PASSION DES SEPT DORMANTS

On a déjà trop écrit sur l'origine de la légende des Dormants d'Éphèse pour que l'habitude s'en perde même lorsque la question sera complètement épuisée. Si nous revenons aujourd'hui à ce thème si rebattu, ce n'est pas dans l'espoir de le rajeunir par des aperçus inédits, mais seulement pour ne pas rester sous l'imputation d'en avoir parlé à la légère. En analysant ici-même [1] les « recherches » de M. A. Allgeier sur la tradition syriaque de la légende des Sept Dormants et la rédaction primitive de leurs Actes [2], nous n'avons pu nous empêcher de constater qu'elles aboutissent à un résultat directement opposé à leur point de départ. Loin de rendre plus vraisemblable l'origine syriaque de la légende, qu'elles supposent démontrée, elles font apparaître derrière cette hypothèse une série de corollaires d'autant plus déconcertants, que l'auteur n'avait rien essayé pour les mettre d'accord avec la tradition grecque.

M. Allgeier a depuis lors entrepris la démonstration qui manquait à sa précédente étude [3]. Nous avons eu la surprise d'y lire que nous nous étions énergiquement prononcé pour l'origine grecque de la légende, mais sans motiver notre avis par aucune preuve positive [4]. Puisque nous voilà compté parmi les tenants déclarés de l'hypothèse grecque, — un peu comme M. Guidi, qui méritait d'être lu avec plus d'attention,

[1] *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 176-79.

[2] *Untersuchungen zur syrischen Ueberlieferung der Siebenschläferlegende*, dans *Oriens Christianus*, N. F., t. IV (1914), p. 279-97 ; t. V (1915), pp. 10-59, 263-71 ; *Die älteste Gestalt der Siebenschläferlegende*, ibid., t. VI (1917), p. 1-43 ; t. VII-VIII (1918), p. 33-87.

[3] *Der Ursprung der griechischen Siebenschläferlegende*, dans *Byzantinische-neugriechische Jahrbücher*, t. III (1922), p. 311-31.

[4] L. cit., p. 312.

est rangé parmi les autorités favorables à l'hypothèse syriaque [1], — il ne nous reste qu'à essayer de mieux définir notre position. N'ayant point prétendu que la légende fût définitivement reconnue pour grecque, ayant même dit le contraire en termes exprès [2], nous n'avions pas à fournir les preuves, positives ou négatives, de cette provenance. Nous avons dit seulement que la priorité du syriaque ne nous semblait pas démontrée. Aujourd'hui notre contradicteur nous fait faire un pas de plus. Après avoir pesé sans parti pris les arguments qu'il a apportés en faveur de sa thèse, nous nous trouvons plus rapproché encore de l'opinion opposée, pour les motifs que nous allons indiquer en nous tenant aussi loin que possible de toute intention polémique. Ceux qui ont lu le dernier article de M. Allgeier sauront ce que, délibérément, nous y laissons sans réponse.

I. La question de l'origine de la légende d'Éphèse n'est pas exclusivement d'ordre littéraire. Dès le début du VIe siècle et peut-être à une époque plus reculée, les Sept Dormants étaient vénérés à Éphèse, et vers 530, le pèlerin connu sous le nom de Théodose y visita leur tombeau [3]. Ce culte local était-il un produit de la légende littéraire, ou bien celle-ci a-t-elle poussé après coup sur le sanctuaire d'Éphèse? Au point de vue spécial qui nous occupe, cette alternative est à peu près indifférente. Dans un cas comme dans l'autre, il est extrêmement improbable et même inadmissible que la tradition localisée à Éphèse ait reçu sa première expression littéraire d'un hagiographe araméen.

Que l'on veuille bien nous entendre. Ce qui est invraisemblable, ce n'est pas qu'un Grec ait imité ou démarqué une fiction orientale. Nous avons nous-même essayé d'établir que le cas s'est présenté beaucoup plus souvent qu'on n'est disposé à l'admettre du côté byzantin [4]. Aucune objection

[1] Ibid., p. 330.
[2] *Anal. Boll.*, t. c., p. 178.
[3] Ed. P. Geyer, *Itinera hierosolymitana saeculi IIII-VIII*, dans *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. 39 (Vienne, 1898), p. 148.
[4] *Anal. Boll.*, t. XL, p. 251 et suiv.

de principe n'empêche de soutenir que le thème de la légende des sept Dormants serait l'un de ces emprunts. Dites, si vous croyez en tenir la preuve, qu'avant de prendre racine à Éphèse, leur culte a dû préexister quelque part en pays araméen, sous une forme appropriée à son terroir originel. C'est une hypothèse analogue à celle de feu De Goeje, qui tout en reconnaissant que la légende des Sept Dormants remonte à un prototype grec, s'était pourtant persuadé qu'elle avait été localisée d'abord à Arabissus en Cappadoce. Pareille supposition n'aurait rien d'inadmissible a priori : on ne lui demanderait que d'être appuyée sur des indices positifs. Mais celle dont il s'agit est autrement dure à comprendre. On nous prie d'admettre que le Syrien, premier auteur de la légende, en a lui-même et de sa propre inspiration, placé le théâtre à Éphèse. De sa propre inspiration, car s'il s'est fait l'interprète d'une tradition locale déjà existante, l'invraisemblance devient énorme. Voilà un sanctuaire situé en pleine Ionie, dans une métropole en relations étroites avec Constantinople et avec toutes les villes de la Grande Grèce ; ce sanctuaire est consacré à des martyrs du pays ; sa renommée s'est répandue en Occident depuis le premier quart du VI[e] siècle ; et il ne se serait pas trouvé un Grec pour en composer la notice ? Il aurait fallu attendre qu'un Syrien la mît par écrit, dans un style mélangé d'hellénismes *ad hoc*, avec toutes les circonstances, les détails de topographie, l'archéologie de commande, bref tout le décor approprié à l'histoire et que les gens d'Éphèse eux-mêmes ont accepté ! Pour atténuer l'étrangeté de la chose, on nous représentera en vain que ce Syrien, qui habitait peut-être la Syrie hellénisée, a fort bien pu, en s'appliquant, et avec le secours de bons modèles ou de bons conseils, attraper le ton et le tour d'un hagiographe grec [1]. Que de paradoxes à la fois, uniquement pour éviter de reconnaître que la légende a été rédigée à son lieu d'origine présumé, au foyer même de sa célébrité, dans le texte grec qui existe encore !

Préfère-t-on dire qu'un hagiographe oriental, pour se donner licence d'embellir à son gré quelque merveilleux récit, a transporté ses lecteurs dans une ville lointaine, d'où nul témoin gênant ne viendrait le démentir, et que plus tard, dans cette

[1] Allgeier, l. cit., p. 315.

même ville, où l'on ne songeait à rien, cette fiction syriaque, révélée par un traducteur, a tout à coup fait surgir un sanctuaire, un culte, une tradition locale et attiré un flot de pèlerins? C'est une seconde hypothèse : elle écarte certaines invraisemblances de la première, et peut-être pourrait-elle se discuter si l'on avait trace d'une ébauche syriaque où les hagiographes d'Éphèse auraient trouvé le thème de la légende à l'état encore plastique, et qu'ils auraient adaptée au goût de leurs lecteurs et aux conditions du milieu. Mais cette ébauche n'existe plus ; on ne prétend pas qu'elle ait existé ; on affirme plutôt le contraire, et la fiction syriaque qui aurait donné naissance au sanctuaire d'Éphèse et à toute la littérature polyglotte qui s'y rapporte est un récit artificiel où la légende a déjà reçu son développement complet et caractérisé. Sous cette forme, la seule qui soit ici en question, l'hypothèse d'un original araméen est en contradiction flagrante avec les faits.

II. Glissons sur cette supposition étrange d'un Syrien qui aurait mis son ambition à se faire passer pour un Grec. Sous quelle forme veut-on qu'il ait d'abord présenté l'histoire dont il serait l'inventeur responsable? Évidemment sous une forme concordante avec la tradition locale qui en serait sortie. Or voici en quels termes le plus ancien témoin connu rapporte cette tradition : *In provincia Asia civitas Epheso ubi sunt septem fratres dormientes et catulus Viricanus ad pedes eorum ; nomina eorum, id est Achellidis, Diomedis, Eugenius, Stephanus, Probatus, Sabbatius et Quiriacus, quorum mater Caritina dicitur graece, latine Felicitas* [1].

La dernière partie du texte est énigmatique. On n'a pas trouvé d'interprétation plausible au nom *Catulus Viricanus*. De plus Charitina, mère des Sept Dormants, n'a laissé ailleurs aucun souvenir reconnaissable. D'autre part, le synaxaire grec, à la date du 4 septembre, fait mention d'un groupe *Πετρωνίου, Χαριτίνης καὶ Εὐτυχίδος (Felicitas !)*, dont la légende se rattache aux Actes de S[te] Hermione, fille de l'apôtre S. Philippe, vénérée à Éphèse[2]. On peut se demander si le texte

[1] Theodosius, t. c., p. 148.
[2] *Synax. Eccl. CP.*, pp. 15, 946.

de Théodose n'a pas subi en cet endroit quelque mutilation. Supposition d'autant plus légitime qu'on s'est étonné à bon droit du silence gardé par le pèlerin occidental sur des sanctuaires d'Éphèse, plus anciens et plus vénérés que celui des Sept Dormants.

Quoi qu'il en soit, Théodose nous apprend plusieurs détails précis qui doivent se retrouver dans la rédaction primitive de la légende. En 530, et sans doute depuis l'origine, les Dormants étaient au nombre de sept ; — ils étaient enfants d'une même famille ; — et ils portaient les noms qu'on vient de lire.

Nous ne connaissons pas d'autre document hagiographique où il soit dit clairement que les jeunes gens d'Éphèse étaient frères. Il n'y a donc rien à tirer de ce détail, jusqu'à plus ample informé.

Sur le nombre des Dormants, la tradition gréco-occidentale est restée constante : elle s'en tient au chiffre sept, invariablement.

Les noms recueillis sur place par Théodose sont les mêmes qui se lisent dans une très ancienne version copte [1], dont le témoignage est corroboré par toute la tradition égyptienne et éthiopienne. L'hagiographie grecque les a longtemps conservés. On les retrouve encore au IX[e] siècle, dans le palimpseste Vatic. graec. 1842 [2]. De bonne heure pourtant d'autres noms leur ont été préférés, et, vers la fin du VI[e] siècle, la Passion arrangée par Grégoire de Tours [3], *interpretante Iohanne syro* [4] essayait d'accorder les deux traditions : les martyrs d'Éphèse se seraient d'abord appelés Achillides, Diogenes (var. : Eugenius), Probatus, Stephanus, Sambatius et Quiriacus ; puis, au baptême, ils auraient pris les noms de Maximilianus, Malchus,

[1] I. Guidi, *Testi orientali sopra i Sette Dormienti di Efeso*, dans *Atti della Reale Accademia dei Lincei*, ser. 3, Memorie, t. XII (1884), pp. 345-48, 406-19.

[2] G. Mercati, *Note di letteratura biblica e cristiana antica*, dans *Studi e testi*, t. V (1901), p. 211-12 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXI, p. 9.

[3] *BHL.* 2320. Krusch, *M. G.*, Script. rer. merov., t. I, p. 848.

[4] Dans son traité *In gloria Martyrum*, c. 94, Grégoire dit : *Syro quodam interpretante.* Se rappeler ici que le nom de Syrien était devenu l'appellation commune de tous les Orientaux d'Asie-Mineure, Grecs compris. Cf. G. Wolfram, *Jahr-Buch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, t. XVII (1905), p. 325 ; et *Anal. Boll.*, t. XL, p. 251.

Martinianus, Constantinus, Dionysius, Ioannes et Serapion. Cette fantaisie harmonistique achève de rendre évident que la seconde série de noms a remplacé la première : celle qui nous est attestée par Théodose [1].

Or le texte syriaque qui est censé représenter la rédaction originale de la légende, et tous ceux qui à son défaut pourraient prétendre à ce titre, s'écartent de la tradition primitive sur ces deux détails précis : ils comptent huit Dormants, et leur donnent des noms qui se ramènent à ceux de la seconde série [2]. C'est un indice très compromettant pour leur priorité.

La montagne où les jeunes gens d'Éphèse ont dormi leur sommeil séculaire porte, dans l'hagiographie grecque, des noms qui gravitent autour de la forme *Χειλετών*, *Χιλέον*, *Χειλαῖον* (dans les versions latines : *Chilleus*, *Celius*, etc.) [3]. On peut épiloguer tant qu'on voudra sur ce toponyme que les copistes grecs ont défiguré à qui mieux mieux : le bon sens crie que le vrai nom de la colline d'Éphèse est celui que lui donnaient les gens du pays. Or le synaxaire de Constantinople, à l'unanimité des manuscrits, y compris celui de Patmos, écrit ce nom : *Χειλετών* [4]. Cette leçon fait loi, et il serait monstrueux de vouloir la corriger par le témoignage d'un Syrien.

La tradition syriaque, sans exception connue de nous, s'accorde sur la forme : ܐܢܟܝܠܘܣ, ܐܢܟܠܘܣ, *Ankhilos*, où l'on se retient à peine de soupçonner un équivalent du mot *ἀγχία-*

[1] Une trace de cette retouche est nettement visible dans la Passion *BHG*[2]. 1594. Au § 3 et dans toute la suite du récit, les martyrs y sont appelés, Maximilien, Jamblique, etc. Mais au § 7, par une distraction du remanieur, Dèce fait ordonner *τοῖς περὶ Ἀχιλείδην καὶ τοῖς ἑταίροις αὐτοῦ θυσίας ἐπιτελεῖν*. *P. G.*, t. CXV, p. 433.

[2] Réserve faite des deux exceptions qui seront indiquées plus loin. Dans l'homélie métrique attribuée à Jacques de Sarug (*BHO*. 1021-1022), les Dormants sont anonymes mais ils sont au nombre de huit. L'authenticité de cette pièce n'a pas été examinée avec assez d'attention. Jacques de Sarug est mort en 521. Or dans l'homélie mise sous son nom, les martyrs s'endorment pendant la persécution de Dèce et se réveillent 350 ans après ; chiffre écrit en toutes lettres et garanti par le mètre (*BHO*. 1021, vers 155 ; *BHO*. 1022, vers 179 ; Guidi, t. c., pp. 362, 368).

[3] Cf. Otto Bendorf, *Forschungen in Ephesos* veröffentlicht vom Oesterreichischer Archaeologischen Institute (Wien, 1905), p. 52, note 6.

[4] *Synax. Eccl. CP.*, p. 664.

λος, lequel serait évidemment une glose érudite d'un rédacteur à qui la forme *Χειλετών* ou *Χειλαῖος* ne disait rien.

En résumé, sur les deux seuls détails où la légende écrite peut subir le contrôle de la tradition primitive, la rédaction dite originale est en défaut.

III. Se prête-t-elle mieux à expliquer la formation des autres textes connus ? Non, et cela pour des raisons étrangères à la question de langue. Si elle existait en grec, trait pour trait telle qu'on la lit en syriaque, personne ne songerait à la classer au premier rang. Nous n'avons pas à rechercher ici comment M. Allgeier a pu se persuader le contraire. Une simple juxtaposition des textes suffira à montrer que ce prétendu texte primitif est abrégé d'une rédaction plus complète.

Soit A la Passion *BHG²*. 1596 [1] ;
B la Passion *BHG²*. 1593 [2] ;
S le syriaque qui devrait faire figure d'original. On voudra bien excuser la servilité voulue de notre traduction. Si le latin en est raboteux, le lecteur est prié de croire que le syriaque en cet endroit ne coule pas de source :

A	S	B
3... *Καὶ τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ κατήσθιον τὰς σάρκας αὐτῶν καὶ τὰ ἐντὸς αὐτῶν κυκλοῦντα τὰ τείχη. Πένθος δὲ μέγα καὶ θρῆνος κατεῖχεν τοὺς πιστοὺς ἐπὶ τοῖς αἵμασι τῶν ἀθλητῶν τοῦ Χριστοῦ καὶ μαρτύρων. Καὶ φόβος καὶ δειλία καὶ τρόμος κατεῖχεν ἕκαστον.*	3... *Corvi (aliae)que volucres, cum vulturibus et cornicibus supra urbem volitabant ; quae cadavera et intestina corporum humanorum abrepta depascebantur.*	3..... *Καὶ οἱ κόρακες καὶ οἱ γῦπες καὶ τὰ πλήθη τῶν πετεινῶν ἐκύκλουν ἐπάνω τῶν τειχῶν καὶ κατήσθιον τὰ σώματα τῶν ἁγίων μαρτύρων. Καὶ πένθος μέγα κατεῖχε τοὺς πιστοὺς, ὑπὲρ τῆς τόλμης ταύτης. Καὶ φόβος καὶ τρόμος εἶχεν πάντας τοὺς χριστιανούς.*
	Luctus ingens super membris fidelium expansus est ; dolor ingens et acerbus insedit in imo pectore fidelium et religiosorum ; pavor terrorque omnes homines angebant.	
Αὕτη τοίνυν ἐστὶν ἡ γενναῖα καὶ θαυμαστὴ πάλη τῶν ἁγίων, οὗτός		*Αὕτη ἦν ἡ γενεὰ τῆς ἐκπλήξεως · οὗτος ἦν ὁ ἀγὼν ὁ μεστὸς φόβου*

[1] Huber, *Beitrag zur Siebenschläferlegende des Mittelalters*. II. *Beilage zum Jahresbericht des humanistischen Gymnasium Metten* 1904/05, p. 27-28.

[2] Ibid., p. 3-4.

A

ἐστιν ὁ ἀγὼν ὁ ἐμπλήσας φόβου πολλοῦ καὶ τρόμου τοὺς ὁρῶντας, αὕτη ἐστὶν ἡ θαυμαστὴ ἄθλησις καὶ ὁ ἀγὼν ὁ καλός, ὅτι καὶ τὰ ὕψη καὶ τὰ βάθη καὶ αὐτοὶ οἱ λίθοι ἐγόγγυζον εἰς τὴν ἐπιφορὰν τῶν βασάνων τῶν ἐπαγομένων τοῖς ἁγίοις. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ αὐταὶ αἱ στῆλαι σχεδὸν ἔκραζον θέλουσαι ἐκκλῖναι ἐκ τῶν βασάνων τῶν γενομένων εἰς αὐτούς. Καὶ αἱ πλατεῖαι τῆς πόλεως ὀδυνῶντο ἐκ τῶν ὀστέων τῶν χριστιανῶν τῶν ἐρριμένων ἐπάνω αὐτῶν. Ἀκράτητα δὲ ἦσαν τὰ δάκρυα τῶν δικαίων βλεπόντων τὰ σώματα τῶν ἁγίων μαρτύρων ἐρριμένα ἔμπροσθεν αὐτῶν καὶ πάντα τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ κατασκηνοῦντα [1] ἐπάνω αὐτῶν. Καὶ τὰ τείχη τῆς πόλεως ἐσαλεύοντο τοῦ πεσεῖν ἐν τῷ εἶναι τὰ σώματα τῶν ἁγίων ἐπάνω αὐτῶν.

Οἷον πένθος μεῖζον ἦν τούτου ; ἢ ποία βάσανος ἰσχυροτέρα ταύτης, ἡνίκα ἦν ἰδεῖν τὰ σώματα τῶν ἁγίων μαρτύρων κρεμάμενα ἐπὶ τὰ τείχη τῆς πόλεως ὥσπερ κακούργων καὶ τοὺς πιστοὺς εὐχομένους ῥυσθῆναι ἐκ τῶν χειρῶν τῶν ἀνθρώπων τῶν μὴ ἐχόντων ἔλεος ; Οἱ γονεῖς ἠρνοῦντο

S

B

τοῖς ὁρῶσιν αὐτόν · αὕτη ἦν ἡ ἀπειλὴ ἡ πεπληρωμένη θαύματος. ἣν οἱ οὐράνιοι καὶ οἱ ἐπίγειοι ἐθαύμασαν. Οἱ λίθοι τῶν τειχῶν σχεδὸν ἐπένθουν τὴν θλίψιν τὴν γινομένην ἔσωθεν αὐτῶν, καὶ αἱ στέγαι τῶν ἀγορῶν σχεδὸν ἔκλαζον καὶ ἐβούλοντο κλῖναι ἐπ' αὐτοὺς ἀπὸ τῆς βοῆς τῶν πόνων τῶν μεγάλων τῶν γινομένων ὑποκάτωθεν αὐτῶν· καὶ αἱ ἀγοραὶ τῆς πόλεως ἐκακοῦντο ἐκ τῶν συρμάτων τῶν μελῶν τῶν ἁγίων τῶν συρομένων ἐπάνω αὐτῶν. Δάκρυα δὲ πικρὰ κατεφέροντο ἀπὸ τῶν ὀφθαλμῶν τῶν πιστῶν, ὅτι ἔβλεπον τὰ σώματα τῶν ἀγαπητῶν αὐτῶν κατερριμένα κατενώπιον αὐτῶν καὶ τὰ γένη τῶν πετεινῶν κατεσκήνουν ἐπὶ αὐτά. Τὰ δὲ τείχη τῆς πόλεως ἐσαλεύοντο πεσεῖν ὁρῶντα ἑαυτὰ σκεπόμενα ὑπὸ τῶν σωμάτων τῶν ἁγίων.

Ποῖον πένθος τούτου ἦν μεῖζον ἢ ποῖος τρόπος (var. πόνος) τούτου σκληρότερος ἦν ; ὅτι οἱ πιστοὶ ἔφευγον καὶ ἦραν τὰς χεῖρας εἰς ὕψος πρὸς τὸν Θεόν, ὅπως ῥυσθῶσιν ἐκ τῶν χειρῶν τῶν ἀνελεημόνων ἀνθρώπων. Πατέρες τὰ ἴδια τέκνα ἠρνοῦντο · ὁμοίως καὶ τὰ τέκνα

[1] Cf. Ps. 103 (104), 12 ; Matth. 13, 32, Lc. 13, 20.

A

τὰ τέκνα καὶ τὰ τέκνα τοὺς γονεῖς[1], καὶ οἱ φίλοι τοὺς φίλους καὶ ἐμακρύνοντο ἀπ' ἀλλήλων ἐκ τῆς ἡτοιμασμένης καὶ προσδοκωμένης θλίψεως. Ἡ δὲ τοῦ Χριστοῦ πίστις ἦν αὔξουσα καὶ νικῶσα ἐν τῷ κράτει τῆς ὑπομονῆς τῶν ἁγίων καὶ ἐν τῷ πλήθει τῶν ἐπιφερομένων αὐτοῖς βασάνων καὶ κατείχοντο ἐν τούτοις οἱ πιστοί.

Μαξιμιλιανός (var : Μαξιμῖνος) δὲ καὶ Ἰάμβλιχος καὶ Μαρτῖνος καὶ Διονύσιος καὶ Κωνσταντῖνος καὶ Ἰωάννης καὶ Ἀντωνῖνος, οἱ ἀμετάτρεπτοι καὶ στερεοὶ τῇ πίστει τοῦ Χριστοῦ καὶ βαστάζοντες τὰ στίγματα τοῦ Χριστοῦ ἐν τῷ σώματι αὐτῶν[2], ἐν τῷ βλέπειν αὐτοὺς τὰ καθ' ἑκάστην ἡμέραν γινόμενα · ἐστέναζον καὶ τὰ πρόσωπα αὐτῶν ἐτήκοντο καὶ αἱ χροαὶ αὐτῶν ἐμαραίνοντο ἔν τε ἀργυπνίαις καὶ νηστείαις καὶ εὐχαῖς καὶ ἐν φροντίδι τῆς δεήσεως αὐτῶν. Καὶ ὅλα ταῦτα ἐποίουν διὰ τὸν βασιλέα διὰ τὸ εἶναι αὐτοὺς λειτουργοὺς τοῦ παλατίου, καὶ πρώτους καὶ γνωστοὺς τῆς συγκλήτου.

4. Τοῦ δὲ καιροῦ τῆς λατρείας ἐπιστάντος, ὅταν ὁ βασιλεὺς καὶ ὁ λαὸς

S

Fides autem Christi in tormentis comparabatur, et victoriae in genuinis (sic), *atque in magna probatione patientiae fideles explorabantur.*

Maximilianus autem Iamblichus, Martelus (al. *Martelis*), *Dionysius, Ioanius, Serapion, Excustodianus et Antoninus, constantes in fide Filii Dei, qui et signum crucifixionis Domini nostri in corporibus suis susceperant, cum haec cottidie conspicerent, ingemiscebant, et contristabantur dolore vultuum* (πρόσωπον) *suorum* (sic). *Nitor eorum faciei infuscatus est ac foedatus. Et vigiliae, orationi, ieiunio, meditationi* (litt. : *mussitationi*) *precationis operam dabant ad portam regis : erant enim satellites et pueri palatii* (παλάτιον) *regii, principes et (homines) conspicui in tota civitate.*

4. *Dum igitur rex sacris operatur, administrantibus turbis, fi-*

B

τοὺς ἑαυτῶν πατέρας, φίλοι φίλων ἐχωρίζοντο ἀπὸ τῆς θλίψεως τῆς ἡτοιμασμένης αὐτοῖς ὑπὸ τῶν τυράννων. Τὴν δὲ πίστιν τοῦ Χριστοῦ ἐν τῇ θλίψει ἐκτῶντο οἱ ἅγιοι καὶ τὴν νίκην ἐν τῇ εὐχῇ τῆς ὑπομονῆς ἐξελέγοντο οἱ πιστοί.

Μαξιμιλιανὸς δὲ καὶ Ἰάμβλιχος καὶ Μαρτῖνος (καὶ) Διονύσιος καὶ Ἰωάννης (καὶ) Ἐξακουστωδιανὸς καὶ Ἀντωνῖνος, οἵτινες ἑδραῖοι (ἦσαν ἐν) τῇ πίστει τοῦ Χριστοῦ (καὶ βαστάζοντες τὸ πάθος τοῦ Χριστοῦ ἐν τῷ σώματι αὐτῶν), ὁρῶντες τὰ γινόμενα καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἔκλαιον καὶ ἐστέναζον · καὶ αἱ ὁράσεις τῶν ὄψεων αὐτῶν ἠλλοιοῦντο καὶ ἐμαραίνοντο καὶ ἐν ἀγρυπνίαις καὶ νηστείαις καὶ προσευχαῖς καὶ ἐν τῇ σπουδῇ τῆς δεήσεως ἦσαν καρτεροῦντες περὶ τῶν κακῶν τῶν γινομένων ὑπὸ τοῦ τυράννου, ἐπειδὴ καὶ τῶν ἐμφανῶν τοῦ παλατίου καὶ τῶν πρώτων καὶ γνωρίμων τῆς πόλεως ἦσαν.

4. Ἐν δὲ τῷ καιρῷ ἐν ᾧ συνεθροίζετο ὁ βασιλεὺς καὶ τὰ πλήθη

[1] Matth. 10, 21 ; Mc. 13, 12.

[2] Gal. 6, 17.

A

ἤρχοντο εἰς τὰς θυσίας τῶν εἰδώλων, τότε ἔκρυβον ἑαυτοὺς οἱ πιστοὶ οὗτοι παῖδες καὶ τίμιοι τοῦ Χριστοῦ μαργαρῖται καὶ εἰσήρχοντο εἰς τὸν οἶκον τῆς εὐχῆς καὶ ἔκλαιον κλίνοντες τὰ γόνατα αὐτῶν (χαμαὶ) καὶ τὰ πρόσωπα (αὐτῶν) ἐπὶ τὴν γῆν, καὶ ἔβαλλον χοῦν ἐπὶ τὰς κεφαλὰς αὐτῶν καὶ ἐν εὐχαῖς καὶ δάκρυσιν ἐστέναζον ἐνώπιον τοῦ Θεοῦ, καὶ[1] προσπίπτοντες ἔλεγον· « Χριστέ, ὁ διὰ τὴν σωτηρίαν τῶν ἀνθρώπων κατελθὼν εἰς τὰ κατώτερα μέρη τῆς γῆς[2] καὶ φορέσας σάρκα ἐκ τῆς ἀειπαρθένου καὶ θεοτόκου Μαρίας, θεὸς ἐκ θεοῦ, φῶς ἐκ φωτός, υἱὲ τῆς φύσεως τοῦ Πατρός, δι' οὗ τὰ πάντα ἐγένετο τὰ ἐν τῷ οὐρανῷ καὶ τὰ ἐπὶ τῆς γῆς, σὺ Κύριε, ἐκ τοῦ ἰδίου θελήματος παρέδωκας ἑαυτὸν ὑπὲρ ἡμῶν, ἵνα πάντας ἐπιστρέψῃς εἰς τὴν ἐπίγνωσιν τῆς ἀληθείας διὰ τῶν χειρῶν σου, Κύριε, καὶ προσήγαγες λαοὺς εἰς προσκύνησιν τοῦ ἰδίου Πατρὸς καὶ σοῦ καὶ τοῦ ἁγίου σου Πνεύματος· σύ, Κύριε,

S

deles illi, surrepto tempore, ingressi sunt in bibliothecam[3], humi in faciem proni corruerunt, ventremque suum in solo sternentes[4] cinerem in caput suum proiecerunt et cum fletu, angustia et precatione Deum obsecrarunt. Dum igitur in hunc modum, sacrificii tempore, rex et turbae illi assistentes sacris operantur, beati illi hostiam confessionis cordis sui Deo offerebant eum obsecrantes his verbis : « Christe, qui propter liberationem humani generis descendisti, corpus induisti ex sancta Virgine, Deus de Deo, lumen de lumine, compar substantiae Patris, per quem (Patrem)[5] sunt omnia et quae in caelo et quae in terra ; tu, qui te ipse ultro tradidisti, ligno crucifixionis, omnes converte ad veram tui notitiam. Et manu tua, Domine, admotae sunt gentes ad adorationem Patris tui et tuam, Spiritusque tui vivi et sancti, Trinitatis inscrutabilis et inaccessae. Tu, Domine, ultro hostia vocatus es ; et nunc adeo, Domine, homi-

B

εἰς τὴν θυσίαν τῶν ματαίων εἰδώλων, τότε ὑπέκλεπτον ἑαυτοὺς οἱ πιστοὶ καὶ οἱ ἅγιοι οὗτοι καὶ εἰσήρχοντο εἰς τὴν ἐκκλησίαν καὶ ἔπιπτον ἐπ' ὄψιν ἐπὶ τὴν γῆν. Καὶ χοῦν ἐπέβαλλον ἐπὶ τὰς κεφαλὰς αὐτῶν, καὶ μετὰ δακρύων καὶ εὐχῆς ἔκλαιον καὶ ἐστέναζον κατενώπιον τοῦ Θεοῦ.

[1] Ce qui suit jusqu'à la fin de l'alinéa est propre au cod. Barberini III. 37 (cf. *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 81-83).

[2] Eph. 4, 9. [3] Voir ci-après, p. 383. [4] Cf. Ps. 43, 25.

[5] Sic.

A	S	B
τῷ θελήματί σου ἐκλήθης εἰς θυσίαν· καὶ νῦν, Κύριε, ἔπιδε ἐπὶ τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων τῶν ῥυσθέντων διὰ τοῦ τιμίου σου αἵματος· ἰδού, Κύριε, μαστιζόνται τὰ σώματα αὐτῶν διὰ τὰς θυσίας τῶν εἰδώλων· καὶ νῦν, Κύριε,	*num te misereatur sanguine tuo pretioso redemptorum : ecce enim corpora sua inquinati sunt sacris idolorum ;*	
ἐμπόδισον τὴν πλάνην ἀπὸ τῆς οἰκουμένης καὶ δὸς τοῖς χριστιανοῖς ἀνακεκαλυμμένῳ προσώπῳ[1] προσκυνῆσαί σε καὶ δοξάσαι σε.» Καὶ οὕτως ἐποίουν καθ' ἑκάστην ἡμέραν οἱ ἅγιοι.	*arce errorem a creatura tua, Domine noster, et da christianis ut palam te adorent laudibusque prosequantur.»*	
Οἱ δὲ ἑταῖροι αὐτῶν ἐτήρουν αὐτοὺς κατὰ τὴν ὥραν τῆς θυσίας, ὅταν ἕκαστος ἐζητεῖτο εἰς τὸ θῦσαι τοῖς εἰδώλοις. (Περὶ δὲ δυσμὰς ἡλίου) καὶ ἀπελθόντες εὗρον τοὺς ἁγίους ἑπτὰ παῖδας εἰς ἓν τῶν κελλίων προσευχομένους...	*Cum igitur in hunc modum cottidie beati agerent, observarunt eos hostes veritatis, sodales eorum scholae* (σχολή), *et tempore sacrificii, cum omnes coram idolis comparerent, ingressi reppererunt eos in domo solos...*	Παρετήρησαν δέ αὐτοῖς οἱ συμπράκτορες τοῦ βασιλέως, ὅτι ἐν τῷ καιρῷ τῆς θυσίας τῶν θεῶν ἀναχωροῦσιν εἰς τὴν ἐκκλησίαν τῶν χριστιανῶν. Καὶ ὡς ἐξητεῖτο (var. : ἐζητεῖτο) ἕκαστος τοῦ θῦσαι (ἐνώπιον τῶν θεῶν), ἐλθόντες οἱ παρατηροῦντες αὐτοὺς εὗρον τοὺς ἁγίους προσευχομένους ἐν τῷ οἴκῳ...

Ainsi le syriaque abrège, pour ne pas dire mutile, tantôt A, tantôt B. A et B se rencontrent sur des leçons qui manquent dans S. Nulle part S ne porte trace d'un développement original qui aurait été supprimé dans A et dans B, ou qui n'aurait pu appartenir à leur source commune.

Nous n'exagérons pas en disant que la même comparaison, poursuivie sur toute l'étendue des trois textes, donnerait un résultat identique.

IV. Peut-on dire au moins que S, tel qu'il existe, est la source commune de toute la tradition littéraire syriaque?

[1] Cf. 2 Cor. 3, 18.

Non encore. Les deux anonymes que nous appellerons, pour abréger, Denys de Tellmaḥré, et Zacharie le Rhéteur [1], donnent par endroits un texte plus complet que celui de S. Un extrait de ce même paragraphe 3-4 pourra nous servir d'exemple ; le voici dans la rédaction de Denys, dont Zacharie ne s'écarte guère :

Corvi et volucres... supra urbem volitabant, quae cadavera corporum sanctorum abrepta devorabant. Et luctus ingens super membris fidelium expansus erat, dolorque acerbus in mente intima religiosorum insederat. Terror et pavor omnes homines angebant.

Haec quippe fuit aetas [2] *prodigiosa et agon (ἀγών) intuentibus terroris plenus, certamen admirabile, quod superi inferique admirabantur. Fundamenta aedificiorum conquerebantur facinora quae intus fiebant. Pinnae aedificiorum eiulabant, cum se ipsas deprimere cogerentur* (sic), *(audita) voce doloris, quae subter eas invaluerat. Dolebant plateae civitatis abreptionem christianorum qui super eas trahebantur. Lacrimae oculos opplebant, propter dilectorum suorum cadavera, quod volucres cernerent omnis generis, in iis insidentes. Muri civitatis vacillantes movebantur, propter congesta in iis sanctorum corpora. Ecquis luctus fuit illo atrocior, cum fideles se mutuo indicarent, ut homines immisericordes effugerent ? Parentes liberos suos abdicabant, itemque liberi parentes suos non agnoscebant ; amici ab amicis diffugiebant, propter tormenta, quibus circumdati erant...*

On ne dira pas que Denys et Zacharie ont amplifié le texte de S, puisque les développements qu'ils y ajoutent se retrouvent encore plus au long dans les deux rédactions grecques. Tout au plus pourrait-on supposer que S est abrégé en cet endroit et qu'il dérive d'un texte syriaque antérieur, que Denys et Zacharie reproduisent plus fidèlement et qui serait,

[1] Nous les citons, pour simplifier, d'après l'appareil critique, fort complet, de M. Allgeier, *Oriens Christianus*, t. VII-VIII, p. 38-40.

[2] Le même mot syriaque peut se lire *dārā*, « génération, époque, » (leçon de Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. I, p. 303), et *dar(r)ā*, « combat, lutte » (leçon de M. Allgeier). A première vue, on serait porté à se demander si cette ambiguïté n'expliquerait pas l'origine du mot γενεά dans le texte grec. Mais il est plus probable encore que γενεά est une déformation de γενναία et que *dārā* est la traduction de γενεά.

d'autre part, délayé dans la traduction grecque. Mais cette hypothèse n'est établie sur aucune preuve et elle est contredite par les faits. Denys peut-être et Zacharie certainement sont tributaires d'une source distincte de S et de son original. Voici qui suffira à le démontrer.

Zacharie compte sept Dormants et il leur donne les mêmes noms que nous avons lus dans l'Itinéraire de Théodose. Sur ces deux points, il se sépare de toute la tradition syriaque et se rencontre avec le seul manuscrit du Musée Britannique Add. 14641, qui remonte au X-XIe siècle [1]. On tient ici la preuve quasi matérielle d'un emprunt direct à la tradition grecque par une voie distincte de S et de tout ce qui s'y rattache.

Autre variante caractéristique. Au début du § 11, là où les autres recensions disent simplement : « après cela mourut Dèce, le roi impie », Zacharie dit : *Decius mortuus est anno uno et mensibus tribus postea, cum filio suo in* Bruṭa (ܒܪܘܛܐ) *occisus. Et post eum regnavit Gallus et Alusinus (Volusinus) ut docet Chronicon*... Ces derniers mots se rapportent seulement à la mention des successeurs de Dèce. Ce n'est pas dans une chronique syriaque que Zacharie a pu lire que Dèce était mort un an et trois mois après avoir donné l'ordre de murer dans leur cachette les sept jeunes gens d'Éphèse. Du reste, cette chronique elle-même dépendrait nécessairement d'une Passion. L'auteur de cette Passion savait de plus que Dèce et son fils étaient tombés sur le champ de bataille d'Abrittum en Mésie. Si l'on suppose, avec M. Allgeier, que *Bruṭā* est mis pour *Biruṭā*, Béryte [2], la phrase prend, il est vrai, un faux air syriaque ; mais il devient encore plus évident que ce syriaque dénature une source grecque.

Zacharie s'étend plus longuement que les autres textes de la Passion (§ 11) sur les controverses auxquelles le dogme de la résurrection aurait donné lieu sous le règne de Théodose. Son texte présente en cet endroit des traces évidentes de mutilation. Malgré cela et malgré les anachronismes qui s'y étalent, il dénote un auteur qui connaissait au moins de nom Origène, Eustathe d'Antioche, S. Épiphane, et qui avait peut-

[1] *Oriens Christianus*, t. VII-VIII, p. 55.
[2] Voir le catalogue de Wright, pp. 1042, 1045. Allgeier, l. c., pp. 35, 40.

être lu l' *'Αγλαοφῶν* de S.Méthode d'Olympe. Qui donc a composé cet aperçu ? Le moine d'Amida qui a pillé la chronique du vrai Zacharie ? Un autre hagiographe syrien, qui, à grand renfort de réminiscences érudites,aurait étendu sur S une seconde couche de couleur locale artificielle ? Ce sont là des hypothèses aventureuses, auxquelles on ne s'arrêterait pas un seul instant, à moins d'être résolu d'avance à écarter celle qui se présente naturellement. En ces endroits, et sans doute en d'autres encore, Zacharie dépend d'une légende grecque dont le manuscrit Mus. Brit. Add. 14641 nous représente peut-être une seconde dérivation.

V. Il nous paraît inutile de chicaner M. Allgeier sur les détails de rédaction où il a cru voir des indices de priorité en faveur de son texte syriaque. Plusieurs de ces indices sont vraiment cherchés bien loin ; aucun n'a le caractère d'évidence irrécusable qu'il faudrait pour prévaloir contre les raisons générales, que nous venons d'esquisser. Quelques remarques seulement :

Au § 14 une des deux versions grecques porte: *ἑκάστη γλῶσσα αὐτὸν μελετᾷ* et la seconde : *ἑ.γ. τετράνωται ἐν αὐτῷ*. Le verbe ܗܪܓ ܒ employé en cet endroit dans la rédaction syriaque signifie à la fois : « réfléchir à » et « s'occuper de ». M. Allgeier en conclut que ce terme à double sens forme la liaison entre les deux leçons divergentes de la tradition grecque [1]. De la même façon, au § 4, le syriaque ܡܩܪܒܝܢ expliquerait le dédoublement *προσέφερεν* / *προσεγγίζουσι* ; au § 11 ܛܒܐ la substitution de l'adjectif *ἀγαθοί* au nom *ἀκοή* ; au § 6 ܙܕܝܩܘܬܐ, l'introduction du mot *ἐλεημοσύνη* à côté de *δικαιοσύνη* (ou plutôt à une ligne de distance) dans l'une des rédactions grecques [2], etc. Toutes ces conjectures trop ingénieuses supposent que deux interprètes grecs ont traduit chacun pour soi ce même texte syriaque ou que la traduction du premier a été révisée sur l'original par le second. Sinon comment la signification sous-jacente du mot bien ou mal compris aurait-elle pu reparaître ? Mais se figure-t-on ce phénomène rare d'un même original syriaque traduit en grec (à Éphèse sans

[1] *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. c., p. 328;
[2] Ibid., pp. 328, 323-24, 325, 327.

doute) par deux interprètes différents? S'il s'était produit, on n'en serait pas réduit à le démontrer par des observations aussi microscopiques.

M. Allgeier en prend à son aise avec certaines variantes qui se retournent contre sa thèse. Au § 2, le syriaque dit : *Rex in aeternum* ; le grec : *Βασιλεῦ, εἰς τοὺς αἰῶνας ζῆθι.* Et l'auteur de remarquer : « Der Zusatz ist für das Verständnis völlig entbehrlich [1]. » Fort bien, mais le texte est une citation biblique (Esdr. 2, 3 ; Dan. 3, 9 ; 5, 10, etc.), dont le grec donne la vraie leçon.— § 6 : *κελεύω ὑμᾶς ἀποθανεῖν ἀντὶ τῆς τυραννίδος αὐτῶν.* On ne peut pas dire que *τυραννίς* soit un terme absolument impropre, qui ne s'explique que comme traduction de ܡܪܘܕܘܬܐ [2]. Le mot est au contraire fréquemment employé dans la basse grécité au sens de « rébellion, révolte contre le pouvoir légitime ». Exemple, la Passion B, au § 5 : *Ἐπειδὴ ἐτυραννήσατε κατὰ τῆς βασιλείας τῶν θεῶν* [3], où l'influence de S n'est assurément pas en cause.

§ 4, ܒܢ̈ܝ ܐܣܟܘܠܐ : M.Allgeier explique fort doctement que ce terme désigne les soldats d'une même schole [4]; mais il ne rattache pas son commentaire à sa propre traduction. Entre les deux se place une notule des *Analecta Bollandiana*, qu'il n'a pas jugé devoir mentionner [5]. Soit! Nous n'en reparlons nous-même que pour la rectifier ou du moins la préciser. Il est parfaitement clair par tout le contexte que le narrateur primitif entendait désigner ici des soldats de la garde palatine. Mais le rédacteur syriaque l'a-t-il compris de la sorte? C'est moins sûr, puisque M.Allgeier, avec sa solide connaissance de la langue, a d'abord rendu le mot en question par « Schulgefährten » [6]. Si cette traduction est exacte — comme équivalent matériel de la leçon — il faut reconnaître qu'elle compromet gravement la priorité du texte syriaque. Or le contexte la rend au moins probable. Les jeunes gens d'Éphèse se retirent pour prier dans leur ܒܝܬ ܐܪ̈ܟܐ, c.-à-d. dans les « archives » ou dans

[1] Ibid., p. 320.
[2] ALLGEIER, l. c., p. 325.
[3] HUBER, t. c., p. 6.
[4] T. c., p. 332, note.
[5] T. XXXIX, p. 178.
[6] *Oriens Christianus*, t. VI, p. 7 ; t. VII-VIII, p. 43.

la « bibliothèque ». Des cavaliers de la garde impériale! Si ce mot n'est pas sujet à correction, il s'apparente d'une façon suspecte à l'autre signification du mot *σχολή* et tout le passage prend un sens assurément peu militaire.

Quant à l'origine de cette leçon énigmatique, il peut être intéressant de rappeler ici un texte curieux de la Passion copte des Quarante martyrs de Sébaste. Avant de se présenter au tribunal, les martyrs, qui étaient aussi des soldats, se rendent « au dépôt des enseignes », ⲕⲩⲗϩⲏ ⲛ̄ⲛⲥⲓⲅⲛⲟⲛ, et là, devant l'image du Christ, ils font le serment de lui rester fidèles jusqu'à la mort [1]. La parfaite similitude des situations invite à penser que la Passion des Sept Dormants, dans son texte primitif, devait mentionner ici un des endroits consacrés par les actes solennels de la vie militaire. On pourrait aller plus loin encore et évoquer tel document historique, comme la Passion de Marcel le Centurion, où l'on voit le saint faire sa profession de foi *apud signa legionis* [2]. Inutile de dire que la priorité du rédacteur syrien ne s'en trouve pas en meilleure posture [3].

Pour conclure, nous en restons à notre premier avis : la question demeure ouverte [4]. L'hypothèse que la légende des Sept Dormants est d'origine syriaque n'est pas prouvée ; et elle devient moins probable que jamais, si elle conduit à dire que le texte primitif de cette histoire est représenté par le texte syriaque de M. Allgeier.

Tout ce que l'hypothèse d'un original syriaque perd en vraisemblance, tourne au profit d'un original hellénique. Mais avant de dire que la cause est entendue, une première et très

[1] W. E. Crum, *Catalogue of the Coptic manuscripts in the John Rylands Library* (Manchester, 1909), p. 47 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 176-77.

[2] Cf. supra, pp. 261, 264.

[3] Les citations bibliques dont M. Allgeier tire parti, fort habilement du reste (*Jahrbücher*, t. c., p. 328-29), doivent ici être laissées hors de cause. Il est d'expérience vulgaire qu'à moins d'un effort d'attention consciente et volontaire, le traducteur qui reconnaît un texte de l'Écriture, est porté mécaniquement à corriger la leçon qu'il a sous les yeux par celle qu'il a dans la mémoire.

[4] *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 178.

essentielle condition serait d'avoir tiré au clair la généalogie des rédactions grecques. Nous en sommes loin, et ce classement serait même assez difficile avec les matériaux actuellement disponibles. Les textes les plus importants sont inédits, ou perdus dans des éditions trop compliquées, où plusieurs aspects successifs du document sont censés apparaître l'un à travers l'autre, comme sur les pages d'un palimpseste mal gratté. Pourtant, si malaisé soit-il de les comparer dans l'état où ils se présentent, on croit apercevoir que les rédactions les plus anciennes sont, comme style et comme langue, les plus incultes, et que des correcteurs se sont ingéniés à les polir. Quand la tradition manuscrite sera mieux connue, on arrivera sans doute à déterminer la place occupée dans la tradition grecque par la rédaction dont le syriaque se rapproche le plus. Si cette place n'est pas la première, l'hypothèse de M. Allgeier sera condamnée sans retour.

P. P.

UNE VIE ITALIENNE
DE SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE

La Vie italienne de Ste Catherine de Bologne, que nous publions ici pour la première fois (1), *est tirée du manuscrit 2894 de la bibliothèque Royale de Bruxelles* (2), *petit volume de 96 feuillets de papier, mesurant 0 m, 169 × 0, 116. L'écriture du XVe siècle, nette, assez grande, — 20 lignes à la page avec une marge respectable, — est la même d'un bout à l'autre du volume.*

L'ouvrage est incomplet du commencement et de la fin. Au bas de la première page une main du XVIe siècle a tracé les mots : Vita della beata Catherina da Bologna. *Ce titre, répété au dos de la reliure moderne, ne correspond que partiellement au contenu du codex. En effet, outre la Vie de Ste Catherine de Bologne (fol. 65v-88), celui-ci renferme (fol. 88-96v) le commencement d'un recueil de miracles opérés par la sainte après sa mort et (fol. 1-65) un fragment considérable d'un ouvrage ascétique qu'on ne s'est guère préoccupé jusqu'ici de déterminer* (3) *et qui n'est autre que le célèbre traité de Ste Catherine mainte fois édité* (4) : Delle Battaglie spirituali e delle sette armi per combatterle. *La partie qui manque à notre manuscrit correspond*

(1) Le texte en a été préparé pour l'impression par le P. Van Ortroy peu de temps avant sa mort. Pour l'introduction nous n'avons guère eu qu'à rédiger les notes réunies par lui. R. L.

(2) Cf. J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de Belgique*, t. V (1905), p. 379, num. 3402.

(3) Le P. L. M. Nuñez O. F. M. signale le codex de Bruxelles parmi les exemplaires manuscrits du traité de Ste Catherine ; mais il n'a pas su identifier la Vie de Ste Catherine qui y fait suite ; il la prend pour une « lettre inédite, écrite sans doute par quelque sœur de Corpus Domini » (*La Santa nella storia, nelle lettere e nell' arte*, Bologna, 1912, pp. 50 et 153, n. 1).

(4) Voir Wadding-Sbaralea, *Scriptores Ordinis Minorum*, i.v. B. Catharina Bononiensis, et L. M. Nuñez, op. c., p. 52-53.

aux dix premières pages de l'édition de Grassetti (1), *soit un cinquième de l'ensemble.*

Le texte du traité des Sette armi *s'achève dans le manuscrit de Bruxelles, au bas du folio 65, par ces mots* : Catelina poverela bolognexa cioe in Bolonia aquistata nata e alevata et in Ferara da Christo sponxata (2). *Au haut du verso suivant commence immédiatement la Vie de Ste Catherine :* Al nome del dolce Ihesu. Io poverala serva e schiava deli servi de Ihesu Christo nel suo precioxo sangue ho prexo ardire de scrivere quele cose che con li mei immondi e tenebroxi ochi miritay de vedere nel monasterio de Ferara e poy in Bologna, ritrovandome socto lo governo e rigimento de tanta e cossi excelente anima, quanto era quela nostra beata matre. *Aucun titre, aucune rubrique, aucun intervalle, aucun signe n'indique que l'on passe d'un ouvrage à un autre, d'un écrit de Ste Catherine à un écrit sur Ste Catherine. Rien n'avertit que la* poverala serva e schiava deli servi de Ihesu Christo *qui parle au verso du feuillet 65 est différente de la* poverela Bolognexa, da Christo sponxata *qui parlait au recto du même feuillet. Quant à l'héroïne, cette « bienheureuse Mère » dont on va raconter la vie, ce n'est qu'au fol. 68^v^ qu'apparaît pour la première fois son nom.*

Disons tout de suite que nous nous trouvons en présence d'une recension fortement abrégée de la Vie de Ste Catherine de Bologne, composée par sa contemporaine la B^se^ Illuminée Bembo, sous le titre de Specchio d'Illuminazione (3). *La recension longue, la seule connue jusqu'ici, a été plusieurs fois imprimée. Nous avons sous les yeux l'édition du P. Melloni* (4).

Si le texte du manuscrit de Bruxelles n'était qu'un résumé

(1) G. GRASSETTI S. I. *Vita della B.Caterina di Bologna,* agiuntovi *Le Armi necessarie alla Battaglia Spirituale* composte da detta Beata (Bologne, 1639), p. 245-55. Dans le ms. de Bruxelles l'ordre des feuillets 7 et 8 a été interverti.

(2) Dans l'édition de Grassetti (p.291) ces mots sont suivis de l'attestation : *Io da me stessa....Amen,* qui, dans notre manuscrit, se trouve un peu plus haut, fol. 64.

(3) Sur la B^se^ Illuminée Bembo voir NUÑEZ, op. c., p. 158-60.

(4) G. B. MELLONI, *Atti o Memorie degli Uomini illustri in santità nati o morti in Bologna,* Classe de' Santi e Beati che hanno culto pubblico, t. III (Bologna, 1818), p. 441-79.

quelconque de l'œuvre de la B^se Illuminée, il ne vaudrait guère la peine de nous y arrêter. Mais tout porte à croire que ce résumé a été rédigé par la bienheureuse elle-même. De part et d'autre, en effet, l'auteur se présente comme une religieuse contemporaine de Ste Catherine, ayant vécu avec elle au monastère de Ferrare puis en celui de Bologne, ayant habité la cellule voisine de celle de l'abbesse ; de part et d'autre ce sont les mêmes incidents dont l'auteur a été témoin, ce sont les mêmes encouragements que lui a adressés Ste Catherine ; de part et d'autre les mêmes événements suggèrent les mêmes réflexions. D'ailleurs la recension brève n'est pas un résumé pur et simple, un servile décalque tel que l'aurait pu faire n'importe quel abréviateur. Non seulement les mêmes faits sont rapportés à peu près dans les mêmes termes, mais des expressions, des réflexions identiques se retrouvent dans les deux rédactions à des endroits différents. Il y a plus. Peu après la mort de Ste Catherine, sœur Léonarde Nicholai de Gozadin, la nouvelle abbesse (1), *envoyait à l'abbesse du couvent de Mantoue une longue relation des derniers moments et des funérailles de la sainte* (2). *Pour raconter les mêmes événements, la B^se Illuminée Bembo, quoique elle-même témoin oculaire, fait sans le dire de larges emprunts à cette lettre. L'auteur de la recension brève n'en use pas autrement ; mais ce ne sont pas toujours identiquement les mêmes passages qui sont reproduits de part et d'autre. Parfois la recension brève s'écarte de la recension longue pour se rapprocher de la lettre, parfois elle a une leçon indépendante là où recension longue et lettre s'accordent.*

Outre cette utilisation différente d'une source commune, on relève dans la recension brève, deux ou trois minimes détails qui manquent à la recension longue, et que n'aurait pas ajouté un abréviateur ordinaire. Les plus suggestifs sont les détails concernant la personne même de l'auteur. Dans la relation longue elle dit simplement qu'elle va raconter ce qu'elle a vu durant les années qu'elle a vécu en compagnie de la sainte : Hò preso questo volere à scrivere, e notare quello, che con li miei ochi meritai vedere nelli anni miei vissa e con lei conversata (3). *Dans la relation brève elle ajoute l'endroit :* miritay de vedere nel mo-

(1) Cf. MELLONI, op. c., p. 331, note 1 ; NUÑEZ, op. c., p. 167.
(2) Éditée dans MELLONI, op. c., p. 479-82.
(3) MELLONI, p. 441.

nasterio de Ferara e poy in Bologna (1). *Et un peu plus bas elle précise encore davantage :*

REC. LONGUE, p. 471, 2.

Tanto era palida tutta, etiam le labre sine colore, e per più tempo may li fù veduto colore in faza, se non tanto quanto era in elevatione di mente, che all' hora parean due vermiglie rose le sue gote.

REC. BRÈVE, num. 9.

Et tanto era palida tuta etiam le labre sine colore, per la grande effuxione del sangue li usiva. Et may li vite *per più de uno anno che a ley servi* et con ley per più tempo conversay, se non tanto quanto era in elevatione de mente. Alora parea doue vermilie roxe le sue golte.

A propos de la prise de Constantinople par les Turcs, et aussi de la chute de Bologne au temps d'Annibal Bentivoglio, la recension longue dit d'une façon générale : « Catherine nous *le prédit :* ley ce disse... cosi fu proprio come ce disse (2) ». *Dans la recension brève : « Elle me l'a prédit* à moi *et à qui voulut l'entendre:* predise a mi e a chi la volse oldire (3). » *Le sens est assurément le même ; mais un simple abréviateur n'aurait pas eu l'idée de substituer la seconde expression à la première, à moins qu'on ne lui suppose l'intention d'induire en erreur.*

Sur le frère et la sœur de Ste Catherine, le manuscrit de Bruxelles est autrement circonstancié que le texte édité.

REC. LONGUE, p. 460, 2.

Per oratione meritò essere e ritrovarse alla canonizatione di S. Bernardino, e da lui in quella solennità dimandò l'anima di quel suo fratello, la quale era in mala via, e fù exaudita, e lui presto ritornò e morì bene...

Per l'oratione meritò etiam vedere l'anima della sua sorella carnale e monacha collocata nelli beni di vita eterna.

REC. BRÈVE, num. 6.

Ancora ne dixe essere stata alla canonicatione de sancto Bernardino, e da luy avea impetrato l'anima del suo fratelo carnale, lo quale era desviato e partito dal' ordine, lo quale poy morì bene in habito de religioso, per mezo dele sue oratione, secondo che ley ce predixe.

A caxo anche ce dixe dela sua sorela carnale, sore in quelo medesimo loco, la quale venendo allà vite l'anima sua passare per lo mezo del purgatorio con pena solo perchè era stata alquanto negligente al divino oficio, poy subito fu colocata nel paradixo.

(1) Num. 1.
(2) MELLONI, p. 460, 2.
(3) Num. 5.

Dans la vision où deux sièges furent montrés dans le ciel à Ste Catherine, la recension longue ne nomme pas la sœur à qui était destiné le second siège : l'altra è de una la quale non hà potuto giungere allo grado di questa (1). *Dans la recension brève, le Seigneur révèle le nom de cette prédestinée, c'est sœur Jeanne ;* la quale sore Zohanna, *ajoute l'auteur,* al presente se retrova qui in Bologna, vicaria nostra ; la quale essa beata matre otene de gratia de averla per sua vicaria (2). *La même personne est invoquée plus loin comme témoin, dans la seule recension brève, à propos du jeûne sévère qu'observait Catherine :* como n'è testimonio sore Iohana antiqua e al presente vicaria (3).

Enfin, dans les derniers paragraphes surtout, tout en faisant grand usage de la lettre de sœur Léonarde, la recension brève sait à l'occasion s'affranchir de son modèle, dispose les faits dans un autre ordre (4), *cite des noms propres qui ne se trouvent ni dans la lettre, ni dans la recension longue* (5).

Tout porte donc à croire que la B^se^ Illuminée Bembo a elle-même traité à deux reprises son sujet ; une fois plus brièvement, une autre fois d'une façon plus développée. De cette double recension il est difficile de déterminer avec certitude laquelle fut composée la première. La recension longue est datée : elle se termine par les mots : Finis. Deo gratias. Amen. Anno Domini 1469 (6). *Rien de semblable dans la recension brève. La seule indication chronologique qu'elle renferme — et qui lui est propre, — est le nom de sœur Jeanne* la quale al presente se retrova qui in Bologna vicaria nostra (7). *Or on sait d'ailleurs que sœur Jeanne Lambertini, vicaire de Bologne, mourut en 1476* (8). *La recension brève est donc certainement antérieure à cette date. Mais nous inclinons à la croire même antérieure à la recension longue. En effet le style y est plus simple, l'expression plus spontanée,*

(1) Melloni, p. 464, 2.
(2) Num. 4.
(3) Num. 5.
(4) Num. 22 et 23.
(5) Num. 23 : Maistro Baldisera, medico, Miser Ianico Dalivo, Bartolame Dalacaçina, Maistro Bartolame de Mode. Cf. Melloni, pp. 478, 2, 481, 1 et 2.
(6) Melloni, p. 479, 1.
(7) Num. 4.
(8) Nuñez, op. c., p. 153.

les développements oratoires réduits. La recension longue a quelque chose de plus apprêté, de plus solennel. Elle est soigneusement divisée selon un plan annoncé d'avance et exactement suivi. Si elle renferme quelques faits omis dans la recension brève, c'est surtout à des considérations développées, à des théories ascétiques, à des exclamations admiratives qu'elle doit son étendue considérable.

A la fin de la recension brève (1), *l'auteur confessant humblement son incapacité, son ignorance, son* grosso scrivere, *fait appel à des esprits mieux doués et plus « spéculatifs » qui composeraient une biographie plus digne de cette âme bienheureuse, dans laquelle seraient considérés successivement :* la maravioxa vita — e morte — e dopo la morte de questa anima beata. *Ces esprits mieux doués ne se présentèrent sans doute pas. Mais il est vraisemblable que les religieuses de Corpus Christi de Bologne, charmées par le premier récit de sœur Illuminée, la prièrent de se charger elle-même de la biographie plus développée qu'elle rêvait. De fait, le* Specchio d'illuminazione *répond parfaitement au programme esquissé à la fin de la première rédaction ; il est plus « spéculatif », il est écrit dans un style plus solennel, il est divisé conformément au plan indiqué :....* la cui vita fu mirabile et exemplaria, la morte yocundissima, doppo la morte gloriosa e serafica, sopra le quali tre parte delibero fare lo mio dictato (2). *Et si, en terminant, l'auteur emploie encore quelque formule de modestie, elle ne fait plus appel à un biographe plus digne de l'héroïne. Quelques détails du premier récit auront été supprimés comme peu nobles ou trop intimes : les noms propres, celui surtout de la mère vicaire, les particularités relatives à la sœur et au frère de la sainte. D'autres circonstances, négligées dans la première narration, ont été insérées dans la seconde parce qu'elles étaient propres à rehausser la gloire de la sainte, par exemple, la description des parfums qui émanaient du corps de la défunte* (3).

Tout cela s'explique naturellement si la relation longue a été composée après la relation brève. Au contraire la relation brève, avec les particularités que nous venons d'y relever, ne se compren-

(1) Num. 25.
(2) Melloni, p. 442, 1.
(3) Melloni, p. 478, 1.

drait guère si l'auteur avait précédemment publié déjà la recension longue.

Les miracles opérés par la sainte après sa mort ne sont mentionnés dans le Specchio d'illuminazione *que par prétérition :* dico iterum non haver scripto nulla delli suoi tanti miracoli facti, ed haver sussitati dui morti dopoi la sua morte per verità; imperochè tanto fù ley di gratie e virtude adorna che io e ogni mente già non caperia (1). *Dans le manuscrit de Bruxelles, ils formaient à la suite de la Vie un véritable recueil :* Qui sono alcuni miracoli adoperati per la benedeta madre abedesa Sore Katelina da Bologna del monasterio del Corpo de Cristo de Observantia de l'Ordine de sancta Clara in Bologna (2). *L'auteur de ce recueil est le même que celui de la Vie. En effet avant la rubrique que nous venons de reproduire, à la suite des derniers mots de la Vie et commençant sur la même ligne, on lit cette déclaration :* Ora non me volio pero anche dimentigarme che non facia memoria de alcuni de li miracoli adoperati per la beata e devota anima, acio chè la infidelità mia sia alquanto relevata, se infidelità li fusse. Io non li scrivo za tuti, pero che non o tenuto el conto, zoe non gli o scriti, quando me è stato dicto, per mia negligentia. Et ora non me li ricordo (3).

Du recueil, le manuscrit de Bruxelles ne nous a conservé que le premier miracle, la guérison d'une religieuse affligée depuis douze ans de crachements de sang ; et une partie du second, la guérison de sœur Évangéliste, qui s'était foulé le genou. Ces deux miracles étaient connus. On en trouve un récit abrégé dans la biographie de Ste Catherine par Denys Paleotti (4) ; *une traduction latine presque complète dans Flaminius* (5). *Le texte italien est reproduit à peu près intégralement dans Grassetti* (6), *qui se réfère à des manuscrits du monastère de Bologne :*

E questi sono li miracoli, che succedettero in quei tempi, quando la Beata incominciò ad essere celebre per l'Italia, li quali furono così tumultuariamente notati da quelle prime

(1) Op. c., p. 479, 1.
(2) Num. 26.
(3) Num. 25.
(4) Cité par MELLONI, op. c., p. 349.
(5) *Act. SS.*, Mart. t II, p. 43, num. 29-31.
(6) *Vita della B. Caterina*, pp. 202 et 205-209.

Madri del monastero di Bologna, senza ordine e senza metodo, con gran verità però, e fedeltà, e si ritrovano notati in certi libretti manoscritti delle Madri di quel tempo, le quali come che non pensavano più che tanto alle cose del tempo avenire, notavano così alla buona alcune delle cose che venivano loro riferite da quelli che havendo ricevute gratie della Beata venivano al Monastero con voti et offerte à ringratiarla e visitarla (1).

Nous avons sans doute dans notre codex le texte original. A remarquer une petite variante à la fin du premier miracle. Page 209, Grassetti dit que la sœur ne souffrit plus de son mal jusqu'à sa mort. *Notre texte dit :* et ogni dì va de bene in melio dela sua infirmitate (2). *Elle était donc encore en vie au moment où notre auteur écrivait. Celui-ci ne nous apprend pas à quel couvent appartenaient les deux miraculées. D'après Grassetti, elles étaient toutes deux du monastère de Corpus Christi de Ferrare.*

Le manuscrit de Bruxelles n'a jamais été édité. Il est à notre connaissance l'unique exemplaire actuellement existant de la rédaction première de la B[se] *Illuminée. Malheureusement le copiste qui l'a transcrit était, en fait d'orthographe, d'une ignorance ou d'une négligence lamentables. Il ignore la ponctuation. Les consonnes sont, sous sa plume, indifféremment simples ou doubles* (3). *Très souvent la dernière lettre de la négation* non *est répétée au début du mot suivant :* non naria *pour* non aria *(fol. 67*[v]*) ;* non ne *(fol. 74, 77*[v]*) pour* non è ; non naveva *(fol. 78*[v]*) pour* non aveva ; non no tenuto *(fol. 88) pour* non ho tenuto. *D'une façon analogue :* de hora in nora *(fol. 84) pour* de hora in ora. *D'ailleurs, il n'a aucune idée de la séparation des mots. Ainsi :* adito *(fol. 67*[v]*)* = ha detto ; avento *(fol. 68)* = a vento ; lebe *(fol. 68)* = l'ebbe ; de la batisato *(fol. 68)* = dell' abbatissato ; e dera *(fol. 68*[v]*)* = ed era ; ne

(1) P. 216.
(2) Num. 31.
(3) Il écrit, par exemple, *ocorese, oficio, aflito, fratelo, ingani* ; ou inversement, *talle orazione* pour *tale* (fol.74) ; *cose intesse* pour *intese, quaressima* pour *quaresima* ; *malle* pour *male* (fol. 75) ; il orthographie indifféremment *batessa* et *abatesa* ; *viccario* et *vicaria* ; *spesse volte* et *spese volte*.

la qua *(fol. 69)* = nell' aqua ; ma *(fol. 69^{v})* = m'ha ; sposa va *(fol. 70^{v})* = sposava ; la ceto *(fol. 70^{v})* = l'accettò ; lidi se *(fol. 71^{v})* = gli disse ; de voto *(fol. 71)* = de voto ; & figie *(fol. 72)* = effigie ; alla vorare *(fol. 75)* = a lavorare ; lase *(fol. 83)* = l'asse ; acri dare *(fol. 83^{v})* = a gridare. *C'est à se demander s'il a copié un modèle placé sous ses yeux ou s'il n'a pas plutôt écrit à la dictée. Cette hypothèse expliquerait que les dernières syllabes des mots et surtout les voyelles finales sont si souvent fautives* : Vixo angelicate *(fol. 72) ;* novi notabile amaistramente *(fol. 76^{v}) ;* venute lo confesore *(fol. 78) ;* (sorelle) tribulate e afliti *(fol. 79) ;* lo sacramente *(fol. 80) ;* piovava molte forte *(fol. 82) ;* le stele deli quale *(fol. 82^{v}) ;* stava tuto stupefacte (il confessore) *(fol. 84) ;* V zorni continue che stete *(fol. 84^{v}) ;* con li mei proprio ochi *(fol. 85) ;* o (ho) vedute forse tresente corpoy sancti *(fol. 85) ;* li mei dimerite et grande peccati *(fol. 87^{v}) ;* molte innumerabile manchamente *(fol. 90^{v}) ;* altri adornamente assay gli circondava *(fol. 92) ;* fanzulini vestite de certi onicete *(fol. 92). Notons encore la graphie* doue, doua *pour le nombre deux :* due, dua. *La lettre* z *représente souvent le son* ci *ou* gi.

Dans notre édition l'orthographe du manuscrit a presque toujours été respectée. Seules ont été corrigées quelques graphies par trop déroutantes. Dans ce cas, on trouvera en note la leçon du codex. Comme d'habitude, nous avons divisé le texte en paragraphes.

† F. Van Ortroy et R. L.

f. 65^{v}. 1. Al nome del dolce Ihesu. Io poverala serva e schiava de li servi de Ihesu Christo nel suo precioxo sangue ho prexo ardire de scrivere quele cose che con li mei immondi e tenebroxe ochi miritay de vedere nel monasterio de Ferara e poy in Bologna, ritrovandome socto lo governo e rigimento de tanta e cossì excellente anima, quanto era quela nostra beata matre la sanctita dela quale se io la tazo, dubito de non ofendere la divina clementia, la quale a demostrato la sua grande potentia, in questa radiante e nova stella nela vita e nela morte e dopo la morte. E questo solo ho prexo de fare a mia contemplatione, e ultra che io dubito ofendere la divina clementia

tacendo | e ocultando le sue maravilie, anche le scrivo[1] a f. 66.
cautela, acio che quando io cascase nelo lazo dela tepidità o tedio de bene fare riguardando con li ochi corporali queste infra scripte cose, posa poy più afabilemente con li ochi inteletuale vedere la grande potentia de Dio operata nella sua fatura. Unde rumigando la vita excelente de tanta nostra amabile e beata matre, possa passare li dì mei più gaudioxamente, combatendo con li mei inimici e temptaturi[2] contra ale loro[3] astutie, e ben poria insiema con lo profeta Ieremia dire : *Quis dabit capiti meo aquam*[4] *et oculis meis fontem lacri-* *Ier. 9, 1.*
marum ? Acio che lo dì e la nocte posete pianzere la predicta e sustenimento de tanta | nostra amabile matre la quale ce f. 66v.
defendeva dale insidie e ingani diaboliche, e solo con lo suo piatoxo sguardo, vedendo l'aflita e tentata fiola dava a ley inaudito gaudio.

2. Unde alcune volte li dixe : « Se vuy fusevo pur abbatessa, sareve consolata. » E ley a my respoxe : « Sapiate, non me vederite abbatessa. » Et io a lei : « Ma altrove serite vui. » Unde a queste parole ley dixe : « Al presente se ne fa mentione, ma non piaza al mio Signore che may a mi ocora tanta fortuna, imperoche tropo s'è dolce cosa la subietione. Et se pur quelo ocorese, may o non asentirò, che saperò la voluntà[1] divina, alla quale semper sono sotoposta, como sua fatura povera e vile | fra tute le creature. » E qui con lacrime dicea f. 67.
parole de profonda humilità. E ritrovandomi essere in una cela a lato a ley in Ferara, odeva questa benedeta stare in grande oratione e lacrime. E questo era perchè se tratava[2] de piliare altri monasterii, in uno deli quale se terminava le fuse abbatessa, como donna[3] da bene ; et era de le prime che li era intrata (1). Ma ley humilisima[4] de zo forte recusava ; e continue e asidue orationi faceva per questa, pregando lo eterno Idio se dignase ciò revelarle, se questo dovese essere

1. — [1] scrive *cod.* — [2] *ita vita maior apud* MELLONI, *op. c., p.442, 1;* tentare *cod.* — [3] (a. l) *bis cod.* — [4] aqua *cod.*
2. — [1] de *add. cod.* — [2] troatava *ante corr. cod.* — [3] dona *cod.* — [4] humisima *cod.*

(1) Ste Catherine entra au monastère de Ferrare vers l'année 1426. MELLONI, op. c., p. 194.

sua lauda e gloria e salute dele anime, dicendo may non ardiria la sua ancila piliare simile oficio, se non sapese apertamente [5] la divina voluntà.

f. 67v. 3. E perseverando al' oratione ed [1] esendo scisma dov|e mandarla o a Cremona o a Bologna, fu electa secretamente dovese andare a Cremona. Et tutavia stando in dubio e presentendo ley benedeta questo facto più fortemente, commenzò a multiplicare le oratione, non sentendose disposta a recevere [2] may simile oficio, dicendo se [3] essere tropo vilisima [4] creatura e insuficientisima [5] a qualuncha anima a dovere governare ; e con ogni sua potentia questo recusava. E como più volte essa benedeta ad alcune [6] de nuy a dito che may non aria [7] acetato questo oficio, se prima Dio non li avese revelato. Unde più volte essa ebbe [8] a dire talle parole, dicendoli nuy certe nostre aflicione, da poy che fu qui in Bologna : « Fiole,
f. 68. non dubitate che | may non sero levata de questo monasterio ; e creditime questo per ferma verità che io non fu mandata a Bologna a vento nè per fumo ; » imperoche l'ebe proprio dala bocha de Dio che [9] dovese venire e dovese acetare l'oficio de l'abatisato [10] acertandome che altramente may non aconsentiva [11] « pero che el mio dexiderio era totalmente vivere e morire soto la obedientia e subiectione altruy. Ma poy che è piazuto a la divina voluntà, volio che piaza a mi, e qui ve acerto finire mia zornata. »

4. Oltra questo, secondo ley ne dixe, fu veduto in vixione doue magne sidie, l'una dele quale era in grande alteza e molto ornata ; l'altra non era cusì ornata. E odi la voce di-
f. 68v. vina, la quale dixe : « Questa così bella e ornata sedia | si è de sore Katelina, la quale sarà chiamata e dicta da Bologna. » E quela dicendo : « Signore, questa altra de che serà ? » E luy benignamente gli respoxe e dixe [1] : « Sapia questa altra serà de sore Zovana ; » la quale pur anche è dicta da Bologna (1).

[5] aspertamente *cod.*

3. — [1] e de *cod.* — [2] recere *ante corr. cod.* — [3] si *cod.* — [4] vilisma *cod.* — [5] insuficientisma *cod.* — [6] volte *add. cod. sed del.* — [7] (n. a.) non naria *cod.* — [8] (e. e.) esse ebe *cod.* — [9] ce *cod.* — [10] (de l'a.) de la batisato *cod.* — [11] aconsentia, *ante corr. cod.*

4. — [1] sp *add. cod. sed del.*

(1) Voir la Vie de Jeanne Lambertini dans Melloni, op. c., t. II, p. 276-94.

La quale sore Zohanne al presente se retrova qui in Bollogna vicaria nostra ; la quale essa beata matre otene de gratia de averla per sua vicaria. Hora passando pochi zorni, vene fra [2] Francesco Maldente e dixe : « Abiamo concluxo e determinato che romanga per lo monasterio de Bologna (1). » E così venendo lo vicchario (2) li comandò per sancta obedientia se chiamase da Bologna ; la quale così fù electa.

5. Ed era [1] inferma, e la quaresima denanze aveva | dezunata, f. 69. non sumendo may altro cibo se non pane choto nell' aqua [2], como n'è [3] testimonio sore Zohana antiqua e al presente vicaria. E così fu adinpito la vixione de sore Katelina, la quale al presente posiamo chiamare beata e meritevolemente.

Lei in questi anni predise a mi e a chi la volse oldire la morte de Anibale e la rota che fu in Bologna (3), etiam la destrutione de Constantinopoli (4), proprio como advene, e disene averla veduta ; etiam ne dete tute le insigne como era facto lo Turcho ; e così, portato che ce fu depinto, era como questa benedeta avea dicto.

6. In questo medesimo tempo era per morire uno iniusticiato[1] quale al tuto era disperato, e non chiamava altro cha lo diavolo. Udendo questo, ley | piena de tuta carità se pose in f. 69v. oratione, e semper li stete nanci al sacramento fino a matutino, domandando l'anima de costuy. La matina per tempo ley dixe : « Laudato sia Idio. Questa nocte m'a donato l'anima de questo peccatore. In segno de cio, esendo la matina tute le sore ala messa, vene uno meso per parte de questo cativelo, pregando che l'anima sua ce fuse arecomandata e che subito gli mandaseno lo nostro confessore ; e così fu facto

[2] *in marg.*
5. — [1] (ed e.) e dera *cod.* — [2] (n. a.) ne la qua *cod.* — [3] ne *cod.*
6. — [1] iniusticialo *cod.*

(1) S[te] Catherine partit de Ferrare pour Bologne le 22 juillet 1456. MELLONI, p. 245.

(2) «Venuto lo Reverendo Padre Vicario, quale fù Fra Francesco Tentore» (rec. longue, p. 464, 2). Sur ce personnage, voir MELLONI, p. 242, note 2.

(3) Annibal II Bentivoglio, potentat de Bologne, fut assassiné le 24 juin 1445. Il s'ensuivit un massacre général de ses ennemis. S. MUZZI, *Annali della città di Bologna*, t. IV (Bologna, 1842), p. 314-40.

(4) Prise par Mahomet II l'an 1453.

e morì benissimo. Ancora ne dixe essere stata alla canonicatione de sancto Bernardino (1), e da luy[2] avea impetrato l'anima del suo fratelo carnale, lo quale era desviato e partito dal' ordine, lo quale poy morì bene in habito de religioso, per mezo dele sue oratione, secondo che ley ce predixe. A caxo anche f. 70. ce dixe dela sua sorela carnale, sore | in quelo medesimo loco, la quale venendo allà, vite l'anima sua passare per lo mezo del purgatorio con pena solo perchè era stata alquanto negligente al divino oficio, poy subito fu colocata nel paradixo. Ancora non me volio dimentigare quelo impetrò questa anima zentile per Madona Margarita, dona che fu del beato Ruberto (2) ; la quale benedeta, intendendo che poy la morte del beato Ruberto fuy desponsata ad uno altro, fu repiena de smesurato dolore, e non pativa che per niuno modo più se dove conzunçere a qualuncha homo, essendo stata dona de [3] quelo beato. Unde, secundo ley benedita ne dixe, se pose [4] in core de obtenire questa gratia da Dio che questo matrimonio non fuse expedito. E dicese che Idio piatoxamente la f. 70v. exaudì. Poy venendo la matina ordinata che questa dona | doveva andare a [5] marito, li vene novele che luy era morto. E la nocte aveva veduto ley venire lo beato Ruberto, lo quale la sposava e diseva : « Sapiati, Madona Margarita, che io sono lo sposo vestro e così de novo ve sposo ; e non volio abiati altro sposo. » E così l'acetò ; e bene disposta è vissa [6] devotamente in viduità per le oratione de la nostra beata matre, archa de carità.

7. Delle cose asay ne predicevea ; ma da nuy non erano intesse, ne rumigato. Ma hora che è veduto [1] dali nostri ochii apertamente lo suo mirabilo fine, asay cose c'è reduto alla memoria ; e voliome alquanto saciare lo apitito mio scrivendone dele molte alquante, acio forse potese meritare venia deli

[2] a *cancell. add. cod.* — [3] *om. cod.* — [4] in oratione. *add. cod. sed del.* — [5] ha *cod.* — [6] visa *cod.*

7. — [1] vedute *cod.*

(1) S. Bernardin de Sienne fut canonisé le 24 mai 1450.

(2) Marguerite d'Este, sœur du marquis d'Este, épousa en 1427 Robert Malatesta, à peine âgé de 18 ans. Celui-ci mourut en odeur de sainteté le 10 octobre 1432. *Acta SS.*, Mart. t. II, p. 38*, annot. i. Cf. Melloni, p. 244, note 4.

mei peccati, ripensando la sua mirabil | perseveranza, impero- f. 71.
che io per continuo la vite [2] in quelo monasterio de Ferara pasare per via de croce essendo humiliata da batesse, da vicaria, da equale e menore, como la più minima. E quela sempre con la facia iubiloxa portava gloriosamente senza niuna mormoratione. E may, may non audivi [3] parola che fusse contra la sua abatesa. Questo trovay in ley che spese volte parlandome ley, me trovay liberata da varie e forte tenptatione, nanci me partise da ley. E quantonque non geli revelase, ma solo la sua presentia e lo suo humile e devoto parlare pareva che me facesse tuta tramutare. E pareva a mi aver parlato con una che non fuse de questo mondo, e non sapeva disernere ne cognosere [4] quelo che sentia nel' anima [5], però che era | piena de grande cecità, e per continuo dubita- f. 71v.
va [6] may non me salvare.

8. E una volta con ley parlando, li dise questa mia dubitatione. E ley me respose e disse : « A tuo conforto te dico che quando audivi [1] che tu volive farte sora [2] e presentendo li tue grande vanitate, fui non senza afano, dubitando non ocorese de voy, como era ocorso de una altra, che in queli dì era ritornata al secolo. E per voy fece asay oratione. Unde la matina che voy dovive venire dopo disnare, stando io in ghiesia, la matre de Dio me aparye e dimostrome che quela corona che doveva essere de coley che era partita del monasterio, era riposta a voy et che voy perseveraristi. » E altre cose me dise, le quale qui non scrivo, acio che forse questa mia scriptura capitando in | altruy mane fusse manifestato f. 72.
le mei oculti.

Ma questo dico che ley me librò più volte de la libertà de li innimici infernali [3] con la sua dolce eloquentia, la quale era de tanto conforto ale anime tentate che era una cosa stupenda. E quantunque ley de corpo non fuse expetabile, avea nientedemeno uno vixo angelicate non per belleza corporea, ma de gratia tuta relucia. Et questo dico como ogni verità, che spessissimo [4] era veduta non solo da li ochi mey, ma da li altre sue fiole e amabile sorele tramutare quela facia benedecta in diverse effigie [5].

[2] *cod. sic passim pro* vidi. — [3] audite *cod.* — [4] questo *cancell. add. cod.* — [5] (n. a.) ne lanima *cod.* — [6] dubiva *cod.*

8. — [1] audite *cod.* — [2] *om. cod.* — [3] in fernanale *cod.* — [4] sissimo *cod.* — [5] et figie *cod.*

9. Ley ancora may non pativa de oldire parole meno cha bone. E quando oldiva parole mondane o de solazo o riso, pariva nela facia tanto oscura che dimostrava venire f. 72v. vechia | de più de otanta anni. E istando alquanto, levava la sua facia verso lo cielo ; e poy comenzava a parlare de Dio qualche dolce cose e repetea : « Christo mio », overo : « Christo bello », overo : « Francesco poverelo qui suis loquitur ». Et tanta dolceza avea in questo nominare Christo, che era una maravilia. Et bene se demostra nel suo breviario, che in mezo deli capiversi per fioritura, li apostò quasi in tuti *Chris-o Ihesu*. E quanta fuse la disimilianza de quela facia, non sa-tperia con pena scrivere ; imperò lei per certo non demostrava terrena, ma celestiale. Et deli soy ochi parea usise razi ; et permanea in quela chiarità per alquanto spacio. Poy retornava nela sua forma, la quale era più de aspecto mortorio, f. 73. che viva. Et tanto era palida tuta etiam le labre | sine colore, per la grande effuxione del sangue li usiva. Et may li vite per più de uno anno che a ley servì et con ley per più tempo conversay, se non tanto quanto era in elevatione de mente. Alora parea doue vermilie roxe le sue golte.

10. Aprosimandose la zobia sancta et andando questa beata quasi per continuo semper con le sue [1] amabile sorele tuta quela quaressima et essendo la zobia sancta venuta, comenzose de fare lo mandato secondo la usanza. E ley con una facia iocondissima venendo quasi a tute volse con le sue benedecte mane inzenochiata a una a una lavare li pedi e bassarli con tanta mansuetudine et dolceza che era una maravilia. Compito che ebe lo mandato ce fece uno bello et longo sermone, pro- f. 73v. ponendoci nel suo | principio : « O derata, guarda el precio. » E qui ce propose como nuy erimo la derata e Christo era el precio.E sopra cio fece uno bello dicere,dimostrandoci in quanta reverentia dobiamo avere a [2] una anima et quanta [3] estima dobiamo fare etiam de nuy stese, non ce voliando per ogni fumo e frasca departire da quelo che tanto ci hebe [4] care e stendendose in uno difuso parlare, el quale durò per più de hore quatro. Poy comenzò a dire : « Fiole amantisime, io non me ho a trovare più in così sancto e sancto zorno con le carità

10. — [1] s *add. cod. sed del.* — [2] n *add. cod. sed del.* — [3] quam tanta *cod.* — [4] (c. h.) *ita vita maior, p. 472, 1 ;* e cave *cod.*

vostre. E questo serà lo ultimo parlare ch'io ve farò, dico, de simile materia, in questi si sancto dì. Ma volio che sapiate che la infirmità che io ho abuta al presente, me era a morte. E Dio | avea za disposto et ordinata l'anima mia andase a (f. 74.) ripoxare. Ma una, la quale è qui, a facta [5] si forte e talle oratione,che a penetrato lo cielo, in modo che Dio li a facto gratia, che io schampi anche uno pocho con voy. Quale sia stata questa che obtenese questo, non volio per obedientia, nesuna mene domandi.

11. E sapiati, figliole, che io me ritrovay per alquanto spacio in uno prato de tanta mirabile belleza che non è [1] lingua humana che may lo potese exprimire. Nel mezo del quale era una sedia imperiale suso lo quale era Dio de tanta mirabile et indicibile dignità che lo core me mancha pur a ricordarmene. E a lato a luy alla sua mano drita era la sua dilecta mater, la sedia dela quale li suy pomi l'uno [2] era sancto Stepheno (1) | e (f. 74v.) l'altro sancto Lorentio, e de intorno a ley era multitudine de angeli ; davanti alo Omnipotente era uno che sonava una violeta, lo sono del quale corde resonua queste parole, cioè : *Et gloria eius in te videbitur.* (Is. 60, 2.) E videndo io queste mirabile cose et udendo questo sono, l'anima comenzò a partirse dal corpo. Ma lo grande Idio, istando suso questa sedia, destese lo suo brazo drito e presime dicendome : « Figliola, intende bene quelo che risona quelo sono che [3] dice : *Et gloria eius in te videbitur.* » E qui dise che li aperise cioè che li dixe quelo che volleva dire *Et gloria eius* etc. E dise che como li ebe dicto questo, disparve dali ochi soy ogni <cosa [4]> et fu subito meliorata et romase in tanto iubilo per più mesi spessisimo dicendo : *Et gloria eius* etc. E oltra li fu de | besogno che se li atrovase (f. 75.) una violeta et quela più volte lo zorno [5] sonandola parea che tuta se deleguase como fa la cira al focho, ora cantando lo dicto verso *Et gloria eius in te videbitur*, ora stava con la facia verso el cielo, stando como muta.

12. Ma nuy tute inesperte et acechate, non conosevemo la

[5] facti *cod.*

11. — [1] ne *cod.* — [2] (p. l'u.) pomilino *cod.* — [3] *sup. lin.* — [4] *supplev. ex recensione maiore, p. 472, 2.* — [5] (l.z.) *sup. lin.*

(1) Dans la recension longue : S. Laurent et S. Vincent. MELLONI, p. 472, 2.

sua perfetione et sanctita [1] ; et così passò con nuy con multa consolatione, portando semper nondimeno grande male [2]. Ma tanta era la pacientia che may may non se lamentava, e quasi per uno anno andò per casa como morta. Nientedemeno stava con le altre a lavorare [3], parlandone spesissimo de cose [4] dulcissime, confortandose quasi ogni dì al sancto silentio. Questo silentio fortemente li delectava et dicea : « Figliole dulcisime, f. 75v. fugite, fugite et may may non | albergate [5] in voy altro che Christo ; et abiati per certo che per vostro parlare may ve farit habitaculo de Christo, e sia pur bono lo vostro parlare, quanto se volia. » Ancora ley alcune volte a mi et a doue altre manifestò cose secreti et oculte [6] deli nostri cori (1), le quali [7] non era posibile saperlo senon da Dio. E più e più volte ne prediseva le cose advenute, etiam lo suo fine.

13. E quando me aricordo lo parlare che ley fece una nocte dopoy matutino ale sorele, anche tremo considerando la teribile faza che ley mostrò, e le parole [1] de grande terore, dicendo : « Io sono quasi constreta hora a domandare justicia per quela, che cason è che le anime nobile de Christo, le f. 76. quale debeno esser abiuto in grande | reverentia, siano poste in tanta aflitione [2] per uno pezo de lingua. Ma guardese coley, che se non se amenda e viva in carità con le sue sorele, ne domandarò vendecta alo Omnipotente. Et hora ch'io sono denanzi a tanto sacramente qui in ghiesia mene escuso a luy, che non ve lo volio celare avisandove che io ho a stare pocho con voy. El mio sarà presto ; ma qualuncha sarà ardita impedire lo honore et la fama del monasterio del Corpo de Christo, io ne domandaro vendeta, et non dubito che serà punita. » Et queste parole dixe con tanta amaritudine de core che asay de nuy con lacrime romasemo smarite.

14. Et non pasato tropo zorni ley tute ne congregò a capi-

12. — [1] sanctatita *cod.* — [2] malle *cod.* — [3] (a. l.) allavorare *cod.* — [4] (de c.) *bis cod.* — [5] abergato *cod.* — [6] olcultu *cod.* — [7] (l. q.) li quale *cod.*

13. — [1] che ley *add. cod. sed del.* — [2] afilitione *cod.*

(1) La recension longue porte :« Me ricordo a me per verità dirme quello che may non haveva aperto a persona, et era nel secreto del mio core, e ad alcune altre, delle quali anche una vive, ed è vero testimonio. » Melloni, p. 473, 1.

tolo lo venerdi [1]. E qui incomenzò a parlare profundissimamente de la sancta oratione, dandone | novi notabile amais- f. 76v.
tramente [2] con belli exempli. Poichè ebe dicto per spacio più de hore tre, dixe : « Fiole dilecte in Christo, cordiale mie sorele, non ve sia penoso lo mio longo dire, perochè spero che questo sia lo ultimo [3] capitolo che io farò ale vostre carità. Io non ho a stare più con voy et de curte vederite lo mio fine. Facte dolce le mie fiole, ve amate tute [4] in carità, soportando li difecte l'una del' altra. Vuy site tute membre de Christo ; non ve scandelizate licermente, ma copriteve l'una l'altra. E fate che abiate ricordo dele mie parole ; et maxime quando sirite pertemtate, ricordative dela vita mia, la quale è [5] pasata sempre con varie infirmità et aflitione. Lo fine mio è venuto, e vadomene alegramente. | Et semper m'è stato f. 77.
gaudio a patire per Christo. Qui consiste tuto lo mio desiderio a patire per Christo perfino al ponto dela morte. Io non ve volio al presente dire altro. Io ve lasso e dono la pace mia. Adate, che siate tute benedete. »

15. Ma li nostri tenebrosi et acegate [1] cori may non inteseno lo parlare suo. Ma volio credere per mio contento che fuse per divina dispensatione, impero che tanto era lo smisurato amore che portavemo ala sua dolce e amabile reverentia [2], che avendo nuy intexe et cognosuto lo termino del suo fine, sine dubio credo che l'aversemo morta nanzi hora. Ma bene per certo non poso pasare sene dolore, memorando le afochate et jubiloxo parole che lo sabato e la domenecha proferiva quasi per con|tinuo a nuy in modo che l'una e l'altra avesemo f. 77v
a dire [3] : « Che vole dire che la madre pare al presente tanto jubiloxa ; » con cio fuse cosa che rarisime volte essa ridixe, in modo che chiamare se pote rixo. E oltra questo era pasata li dì de nanze con molta aflicione, imperò che era stata reelecta de novo abbatessa. Per la quale electione non se poteva ralegrare. E quando le sorele li mostraveno festa e contento, essa diceva : « Fiole mie, questo non è [4] el mio contento. Ma voria che lo mio Signore me avese donato gratia che questa eletione fuse induxiata ancora quatro zorni, imperoche lo

14. — [1] vernerdi *cod.* — [2] amaistramento *cod.* — [3] utino *cod.* — [4] *in marg.* — [5] et *cod.*

15. — [1] *in marg.* — [2] R'a *cod.* — [3] (a. d.) ardire *cod. ante corr.* — [4] ne *cod.*

mio desiderio aria abiuto efecto, e seria morta in stato de sub-
f. 78. ietione | et non de prelatione. Ma [5] credo che questo a voluto
le mei grandi peccati, et quam maxime la ingratitudine[6] mia. »

16. Et altre asay parole ne prediceva per le quale potevemo apertamente [1] intendere lo suo fine. Ma, como ut sopra, è stata tropo grande la nostra cecità ; pasati questi duy zorni, como ho dicto, in consolatione, la dominicha de nocte venendo a lunedi, ley fu alquanto più agravata dal male, per modo che più non se pose levare. Unde ley benedecta, stando tuta quela setimana nel lecto con molte patientia venendo lo martidi del' altra setimana, dixe : « Mandate per lo confessore, che me volio al tuto confessare [2]. » E venute lo confesore,
f. 78v. stete con ley per spacio de cercha doue hore. Unde | nuy tute se maraveliavamo, perchè ley se volese confesare. Poy venendo anche l'altro zorno, zoe lo mercordi, esendo cercha le xiiij hore, dixe : « Mandati per lo patre . Facti che aparechiate da darme lo corpus Domini che me volio comunicare e aparechiate da dare l'olio sancto ; e metite a pedi de [3] la lectera lo crucifixo ; portate del' aqua sancta e dele candele benedete, e facti che ogni cosa sia ordinato. » E oldendo questo, nuy fusemo tute smarite, impero che ley non aveva [4] nesuno signo da morire. Et tute fusemo ragunate intorno a ley, pianzendo amaramente ; e non dimeno anche non lo intendevemo. Vedendone ley pianzere, dixe : « Deh[5] ! Fiole mie dilecte, non pian-
f. 79. zite, ma con|fortative in Ihesu Christo, ponendo in luy, in luy tuta la vostra confidentia. E voliate, dolce le mie fiole, avere semper insiema pace et unitate. Amative l'una l'altra ; et se questo facendo voy non dubitate che io ve serò molte più utile morendo cha [6] vivendo. L'è piazuto al mio Signore chel venuto lo mio fine ; lasove la pace mia.

17. « È questo el mio testamente. Fati che l'onore del Corpo de Christo ve sia recomandato. E nesuna ardischa cerchare che venga alcuna da altro monasterio, nè che de questo ne vada altrove [1]. Et chi questo cerchase, io pregarò la potentia divina che quele siano amaramente tribulate e afliti. E quele che vorano stare in pace et in carità, io pregarò sem-

[5] cer *add. cod. sed del.* — [6] ingratidine *cod. ante corr.*

16. — [1] apartamente *cod.* — [2] con *add. cod. sed del.* — [3] de *om. cod.* — [4] naveva *cod.* — [5] de *cod.* — [6] ka *cod.*

17. — [1] altroe *cod.*

per per lore, e quele serano consolate | , et tenerole per mie f. 79v. carisime fiole. » Oltra dixe : « Io ve ricomando la mia matre (1) vei ricomando etiam dulcisimamente la vicaria, la quale m'è semper stata fidele e bona fiola. E pregove, dilecte mie fiole, non voliate pianzere. Aricordative che site obligate al dezuno ; quale che pianzerano, non sono mie fiole. Ma confortative che io ve lasaro uno tale odore, che serite contente. » Poy se voltò ale rodare, le quale pianzeveno insieme con le altre et dixe : « Andate presto, rodare, che el patre serà adeso qui. » E quele pur istando, ley anche dixe [2] : « Fiole, andate, che el patre è alla porta e bate. » Et andando loro, trovono como la benedeta matre aveva dicto. Lo quale patre confesore | fu f. 80. venuto (2) in tanto pocho spacio e momento che may non fu posibile che fuse per discorso [3] humano. Ma como luy avese volato [4], fu la sua venuta, in tanto che nuy erimo stupite, non credendo che lo meso fuse pur ancora arivato a luy.

18. Venendo esso patre, tute nuy trate da parte, ley li comenzò a parlare così franchamente e bene, como se non avese[1] abuto male niuno. E confessata ley, humilisimamente a tute nuy domandò perdonanza. E receuto lo sacramente, parve subito l'anima li comenzose a partirse dal corpo. E parve nela sua facia una grande chiaritate [2]. E procedendo [3] lo patre ale altre cose et non le atrovando, ley dolcemente dixe : « Patre, guardate nel mezo del | libro, che la trovarite. » Et f. 80v. poy ley levando li soy bendeti ochi, guardandone tute, dixe humilissimamente : « Fiole mie, domando a tute perdonanza. »

[2] do *add. cod. forsan pro* de (deh !). — [3] *ita in litteris die 2 sept. 1463 datis* (Melloni, *l. c., p.* 480, *col.* 1) ; desorso *cod.* — [4] volate, *cod.*
18. — [1] navese *cod.* — [2] chiateritate *cod.* — [3] procedando *cod.*

(1) Benvenuta, la mère de Ste Catherine, était tertiaire de S. François. Elle suivit sa fille à Bologne et fut hébergée dans la partie du monastère attribuée aux sœurs converses. En 1459, Catherine obtint du souverain pontife Pie II un bref autorisant la vénérable septuagénaire devenue aveugle à s'établir à l'intérieur même de la clôture. Là, continue la chronique du couvent, « vivette in ogni santità per insino all' ultimo della vita sua : e passò al Signore l'anno che morì la sua benedetta figliola ». Melloni, op. c., p. 257.

(2) Ce confesseur était Frère Baptiste de Modène ; il résidait au couvent des FF. Mineurs du Mont-Saint-Paul à Bologne. Melloni, op. c., pp. 476, 1 et 474, 2.

E subito che ebe dicto questo, asserrò[4] queli devoti ochi, dicendo tre volte : *Ihesu*. L'anima fu totaliter[5] partita dal corpo, senza alcuno minimo acto, como fano li altre. Et romase quelo corpo tanto bello, che era una maravilia[6], et ciò fuse cosa che era de any L, pariva poy de any XXV. Essa era biancha, palpabile et odorifera et stava, como che se dormise. Et quando fu aconzia e portata nela chiesia per dire l'oficio, subito como fu inanzi al sacramente fu veduta fare f. 81. noua[7] iubilatione. Et questo me dilecta a pensare che così como quando viviva, andando essa innanze alo sacramento, era tanta la devotione del suo core, che neli acti exteriori pareva che tuta se destrucese, volse dopo la morte mostrare lo grande amore che aveva abuto al suo fatore. Et semper quela bocha zetava suave odore.

19. Ma nuy insensate, piene de amaritudine per la morte sua, non atendevemo seno a pianzere e cridare. Et tanto era el dolore che ce pasava el core, che alcune de nuy ne fusemo stramortite, parendoce avere perduto ogni nostro susidio e aiuto. E vedendo lo nostro reverendo patre confesore la grande tristicia che era fra nuy, gli parse sera[1] medexima f. 81v. de farla | metere soto la tera. Fece cavare la fossa bene soto doua braza. E tolto che fu questo benedeto corpo per meterlo soto la tera, sparse si grande odore che fu sentito per tuto lo sacrato[2]. E vedendo una sorela (1) quela facia tanto angelicha e tuto quelo corpo belissimo che pur uno pocho deli unghie deli pedi e deli mane non erano deniggrate,ma aveveli chiare e beli, como fuse viva e a lei non li pativa lo core zetare la terra adoso ; e tolse presto uno panizelo e meselo su in quela belissima. Et poy li mise una asse, la quale la teneva tuta e non la tochava bene a una spana, ma fu tanto male f. 82. concia che subito como la terra li fu çita, li chascò adoso | e frachasolo la facia e tuto el corpo. Unde lei benedecta stete zorni xviii. e ogni dì era sentito novo odore usire de quela fosa da più sore. Et andando de queste sorele sopra la sua fossa, sentiveno ogni dì questo odore et furno liberate de sue certe infirmità.

[4] asero *cod.* — [5] toltaliter *cod.* — [6] maraulia *cod.* — [7] nua *cod.*
19. — [1] sira *cod.* — [2] sociato *cod.*

(1) La recension longue dit : *due sorelle* Melloni, p. 476, 1.

20. Et paria alcune volte che fuse sopra essa fosa ragi, per le quale nuv comenzasemo a molestare lo reverendo patre confessore che ne dexe licincia de cavaria e meterla in una cassa, dicendo essere peccato che uno cosi bello carpo stese in la terra. Unde facto per luy e per nuy oratione, avesemo licentia de cavarla el sabato venendo la domenica, nela quale hora piovava molte forte. Et ponendose alcune (1) de nuy in oratione | cercha le doue hore de nocte, pregando Dio che f. 82v. ne mostrase se questo era la sua volontà se dignase d'aconzare el tempo. E subito finita [1] la nostra oratione, fu raconcio el tempo. E solo sopra la sua sepultura, pariva le stele deli quale una era si radiante che pariva che zetase razi sopra la sepultura. E vedendo nuy questi signi così evidenti [2], piliasemo confidentia, e comenziasemo a dischavarla. E cavata che nuy l'avesemo e vetuta quella facia tuta schizata e deformata, fussemo tute sbegotite, imperò che ley non pareva immagine nè forma de creatura, imperò che ley non aveva nè ochi nè bocha nè naso ; lo quale naso li era | schave- f. 83. zato. E questo li era advenuto per l'ase, la quale aveva adoso ; et oltra l'asse, li era stato tre sore con zape e con badili, confidandose che l'ase non thocase lo corpo. Ma non era così ; anci li jaceva su la facia. E avendo nuy meso lo corpo in una cassa per remeterla sotto la terra, vediti mirabile cosa ! parve che fusemo sforzate, e non sene avedendo, portasemo ley socto una loza. E li stando alquanto, poco poco nuy vedesemo la sua facia reformarse ; e lo naso, che era schavezato, se rapicò ; e de quelo corpo usiva suave odore. E stando nuy tute stupefate vedendo queste maravilie, et oltra veduta la grande belleza e candedeza de questo corpo et era pastosa | potevese fare f. 83v. de quelo corpo, como se fuse vivo e de zunture.

21. Hora venuta l'ora de matutino, nuy portasemo anco ley in chiesia innanze alo sacramento. Ley zezo uno grande odore, et in pocho spacio più volte sparse questo odore, in modo che tute le sore comenzono a cridare : *Ihesu ! Ihesu !* in tanto che dixeno quelo matutino in grande fervore e suavità de

20. — [1] fornita *cod.* — [2] avidenti *cod.*

(1) La lettre de sœur Léonarde précise : *quatro de noi.* MELLONI, p. 480, 2. Une de ces quatre était la sœur Illuminée Bembo elle-même. Voir rec. longue, dans MELLONI, p. 477.

core. E in meno spacio de doue hore fu reformata quella facia e venuta bellisima. E aveva ne la golla una rotura, la quale li aveva facto l'asse, così frescha e vermilia, como pur alora fuse stato facto a uno corpo vivo. El simile aveva in alcune parte del corpo, maxime in una gamba, et in uno pedi
f. 84. et in una mane. Venuta | la matina, la candedeza de la facia comenzò advenire rosa, e sudava per la facia, lo quale sudore zetava uno precioso odore. E così stando de hora in ora [1] veneva più colorita abrasandose che pareva uno sarafino. Et alcune volte veneva alquanto palida restando lo sudore ; et alcune volte veneva più colorita et alcune volte ocorse che quelo sudore veneva como sangue e aqua. E venuto lo nostro reverendo patre confesore, lo quale veduto che ebe queste cose et sentito l'odore, stava tuto stupefacte. E parve subito che questa fuse deulgata per la terra, e non so in che modo comenzono a venire al monasterio, domandando de vederla.

22. E venuto Maistro Zohane Marchanova [1], Miser Batista
f. 84v. Mezavacha | , li quali comenzorno a mostrare questo corpo, lo quale benedeto corpo sempre pareva che li cresese anche più lo colore, e così per V. zorni continui [2] che stete nela chiesia semper de in hora in hora pareva più bella. E questo vite tuti questi zorni qualuncha la volse vedere. Vene etiam dentro [3] el vicario del vescovo, huomo notabile, el quale veduta, examinata ley alquanto spacio, cioè palpata tuta e veduta ala sutile insema con Maistro Zohanne Marchanova, S. Batista Mezavacha [4], e voltandose a nuy lo predito vicario ne parlo : « E fiole, e sorele in Christo, voliate essere grate de tanto excelente [5] dono, como ve ha donato lo clemente Dio,
f. 85. avendove facte digne de essere state reçeute da uno | così sancto capo, como è stata questa preciosa anima, la quale, avendo io veduti questi miraculi e signi con li mei proprio ochi, la exstimo e così credo che sia una de le più excelente anime che sia in paradixo. A mi pare el suo corpo non essere morto, ma como de uno dormiente [6]. Io li mei dì o vedute forse tresente corpoy sancti ; non ne vite may lo più bello. » Et altre asay cose ce dixe.

21. — [1] nora *cod.*
22. — [1] Marhanova *cod.* — [2] continue *cod.* — [3] detro *cod.* — [4] mezavaha *cod.* — [5] execlente *cod.* — [6] dormento *cod.*

23. Vite etiam lo suo corpo Maistro Baldisera, medico, Miser Ianico Dalivo, Batista di Manzoli, Bartolame Dalacaçina, Maistro Bartolame di Mode [1] et altre, che anche veneno seco. E da questi et altri al fenestrino più volte fu veduta mutare nela facia. Poy ordinato e facto lo deposito secondo che volse Monsignore, fu da certi | (f. 85v.) de questi sopra dicti citadini solenemente insema con el nostro reverendo e venerabile patre confesore riposta e chiavata in doue case e mesa nel sopra dicto deposito. E così stando nuy alquanto zorni andasemo per vederla. Et aprendo nuy lo deposito, trovasemo ley senza colore, ma tuta impalidita ; e li ochi dela testa erano calati, per modo che pareveno discolati. Per li quali romasemo tuti misti. Et aparendo in alcuni lochi del suo corpo levase la pele, nuy incomenzasemo a levare la pele per averla ; e così como nuy la levasemo dala sua carne, se li abondava lo sangue, per modo che se averia posuto tore. Et questo fu la nocte venendo el dì del vernardi sancto. Venuto poy | (f. 86.) ancora la nocte de la Resuracione, ce vene ancho grande desiderio de vederla. Et andando nuy sopra questo glorioso corpo, recevesemo mirabile consolatione per li mirabile signi che nuy vedesemo, considerando che l'avemo lasata lo venardi sancto senza ochi in capo e palida como uno spettro [2] che quasi ce faceva tremare. Et hora la trovasemo de aspecto bellisimo et iocondo, colorita e abraxata como uno serafino. In capo aveva uno ochio [3] belo levato in testa con la luce chiara et alquanto pocho aperto [4]. L'altro non era [5] ancora così levato ; ma non pasò una hora che con li nostri ochi lo vedesemo essere in forma de l'altro. Et questo fu da molte de nuy veduto.

24. Venendo poy el martidi | (f. 86v.) de Pasca, auta la licentia da Monsignore, fu etiam veduta per el fenestrino da religioxe e citadini, li quali tuti staveno como smemorati a vedere quela tanta beleza, dicendo li pariva essere tropo cosa mirabile, vedere tanta mutatione in uno corpo morto. E asay fu dele persone che la viteno, che non posevano credere che essa fuse morta, ma dicevano che era una sora viva, videndola fare in così poco spacio diverse mutatione. E anco dimostrò in capo de tri mesi dopo la morte sua che per lo naso li vene più e più goze

23. — [1] mude *cod. ante corr.* — [2] aspecto *cod.* — [3] ochi *cod.* — [4] aparto *cod.* — [5] nera *cod.*

de sangue vivo e bello. Per lo quale terrore fusemo sì smarite
f. 87. che non li fu | intelecto de recoglirlo ; ma tuto se sparse e li
soy capili son forti e beli como quando viviva, zoe caniti, li
quali fine che ley stete così frescha, li capili li creseteno, et le
onchie dele mane ; et sone li stati taliati tre volte, fine in su
la carne. Da poy che fu cavata dela terra, hora non crese più.
Ancora li è usito dale sole deli pedi olio in tanta abondantia
che ne abiamo colto meza una anpolina.

25. Non poso altro dire de questa nobile et zentille anima
de Ihesu Christo, imperò che io non son tropo capace, nè de
inzigno sutile, ma laso ali cori nobile e speculativi, a conside-
rare la maravioxa vita e morte et dopo la morte de questa
f. 87v. anima beata | e loro con el suo inzigno la componeno, como
è meritato [1], me indigna, avendo compasione alla ignorantia
mia, la quale non za niancho merita in cio, mentre [2] che la
mia poverela anima, la quale iaze nel lago dela profundissima
ignorantia e negligentia e ingratitudine. Et però dolcemente
prego a qualuncha [3] acadese venire questo mio groso scrivere,
preghi [4] lo eterno Idio che me facia participe dela sua gloria,
non gardando li mei dimerite et grande peccati. Ora non
me volio pero anche dimentigarme che non facia memoria de
alcuni deli miracoli adoperati per la beata e devota anima,
acio che la infidelita [5] mia sia alquanto relevata, se infidilità
f. 88. li | fusse. Io non li scrivo za tuti, però che non o[6] tenuto el con-
to, zoe non gli o scriti, quando me è [7] stato dicto, per mia
negligentia. Et ora non me li ricordo.

26. **Qui soni alcuni miracoli adoperati per la benedeta madre abedesa Sore Katelina da Bologna del monesterio del Corpo de Christo de Observantia de l'Ordine de sancta Clara [1] in Bologna.**

Una sore era stata [2] inferma cerca anni XI de una vena rota
nel pecto, per talle modo che spesso [3] gli usiva grandissima
abondantia de sangue per la bocha, alcuna volta XII, et
alcuna volta X libre, quando più et quando meno, et non se
li trovava [4] remedio alcuno. Anzi mazormente se credeva
f. 88v. morire per tanto usimento de sangue. La quale sore | a rece-

25. — [1] meritate *cod.* — [2] memtre *cod.* — [3] qualunhca *cod.* — [4] prego *cod.* — [5] indelita *cod.* — [6] no *cod.* — [7] et *cod.*

26. — [1] *om. cod.* — [2] sta *cod.* — [3] spese *cod.* — [4] trova *cod.*

uta perfecta sanità de [5] questa incurabile infirmitate per gratia del benigno Dio e per li meriti [6] dela beata Katelina novamente fiorita nela chiesia militante [7] in questo modo. Esendo rimasta la predicta inferma uno zorno sola nela lettera in dormentorio, perchè le sore erano andate al capitolo [8] de una noviza, che se doveva recevere. Gli vene nela mente uno inusitato [9] pensero o fuse inspiratione che li diceva : « Habia ferma fede et divotione. Como seray signata con quelle cose che hanno tochato el corpo dela beata Katelina, tu guariray.» Ma [10] ley contrastando diceva in si medesima : « Credo che sia voluntà de Dio che porta pena per li mey peccati. » E pur da capo | li diceva el pensero : « Non, anzi romaniray libera f. 89. per li merite dela beata Catelina. » Stando in tale combatimento, se adormento de uno sono lezere. E subito li aparve una belissima dona vestita de precioxe vestimente cremesine, tute brocto d'oro et arigente con belissime perle, candide como gili e peitre precioxe asay de tute maineri et colore. El suo capo era adornato de capili argentini, tute piene de zoigli e fiori gentilissime sopra modo et maraviglioxamente belli con una corona di sopra splendente como el sole. Et era de etate cercha trenta tri anny. E como essa, era uno zovene de etate e belleza simili a ley. E parlando questa dona, domandò la inferma como stava. E quella respoxe : | « Bene, poy che f. 89v. piace a Dio. Ma a la mia sensualitate sustengo grande pena. » La dona dixe : « Io te volio mostrare quanto è grande la tua infirmitate. » E subito piliò uno cortelino, e parve li taliase nel mezo del pecto. Vedendose costey così taliata, risguardando dendo vite amode de una squrziatura piena de sangue versare intorno intorno. Alora questa dona gli dixe : « Habia speranza nela beata Katelina. » E subito disparve. La inferma svegliandose sentiti forte [11] meliorata, in tanto che se levò in zenochi con le braze in croce, che prima non li poteva stare senza grande pena.

27. E passati alquanto zorni costey non exstimando questo ma più tosto dubitando non fuse | stata iluxione diabolica, f. 90. una nocte, forse una hora innanzi dì, si andò alla cella e a-

[5] *bis in cod.* — [6] mireti *cod. ante corr.* mereti *post corr.* — [7] melitante *cod.* — [8] capilo *cod.* — [9] inusato *cod.* — [10] in *add. cod. sed del.* — [11] forti *cod.*

prendo l'uscio, sentì uno suavisimo odore. Et tuta smarita non intrava dentro. Anzi stando de foro, non sapeva che se facese. Dopo uno pocho, chiamando Ihesu, intrò dentro con molte spavento. Parve in quelo intrare gli venese una fede et certeza nelli intimo del suo core quasi como udise una persona dentro da si dire : « Sia certa per li meriti de questa [1] beata tu guariray. » Questa fede semper cresendo e de continuo stimulando, fu consigliata da soy mazore de farse [2] signare con le predite cose. E così fu facto. Unde se senti libra. f. 90v. Et d'alora in qua, non a [3] spudato sangue. | E dopo alcuni [4] dì, considerando la predicta sore la sua infidelitate et miseria e imperfecione e molte innumerabile manchamente comenziò a dubitare che tuto questo fuse stato ylluxione e ingano delo nemico, parendoli al tuto essere indigna de tale gratia. Dal'altra parte considerava como el benigno Idio da gratia et doni alli imperfecte e peccatore, per tirarli al suo dolce amore ; et per questo [5] anchora dubitava non fuse lo nemico per farli manchare la fede a non credere talle gratia avere receute da Dio, per li merite de questa beata.

28. Adoncha esendo posta in tanto afano, non poteva havere bene nè dì nè nocte, pensando et rivoltando nela mente sua se dovea credere o dubitare per le sopra dicte rasone. f. 91. | Una nocte dicendo la corona dela Madona, se adormento e subito gli parve vedere quela bella dona a mano con quelo zovene sopra nominato . La quale dona quasi increpandola, nientedemeno con ochi ridenti e amoroxo con aspecto piacevole et la facia ioconda dixe : « Vene con mecho, o incredola, e non dubitare. » E prendendola [1] per mane, parve la menase in uno specioso zordino, la belleza del quale non se poria exprimire ; però è meglio tacere. Ma pure costey, per esendo constreta per obedientia, referite queste pocho cose, abriviando ciascuna [2] particela, quanto a posuto, prima questo zordino tuto era de socto tavolato de fino horo con pietre pref. 91v. ciose de ogni mainera, variate de colori vermilio, biancho | verde, fino argente et altri colori asay ; sopra queste pietre [3]

27. — [1] de *add. cod. sed del.* — [2] farce *cod.* — [3] na *cod.* — [4] alcuna *ante corr.* — [5] *sup. lin.*

28. — [1] prendola *cod.* — [2] ciascuno *ante corr.* — [3](q. p.) questo e pride *cod.*

precioxe erano piantate herbete e fioretini hodoriferi, maraviliose [4] et deletevole a vedere. Da mano drita era una squadra de cavaleri longisima [5], tuti zoveni e belle sopra humana extimatione, tuti vestiti de cremisino, borcato d'oro et argento, tuto coperto de candidissime perle et mirabile pietre precioxe, como sono diamanti, zaphiri, smiraldi, ballasi, rubini e altri simile. Una croxeta splendida e lucente ciascuno teneva nela dextra sua ; el colo loro era circondato de uno bello e maraglioxo colarino facto a modo de uno cerchio zentillissimamente o sopra modo lavorato ; et altri adornamente | assay gli f. 92. circondava da ogni parte. Nel mezo de loro era uno magnifico re molto più adorno deli altri. El suo corpo radiava de V ucidissime stelle, una per ciascuna mano e per lo simile neli pedi, e una nel costato. Le quale stele zitavano da tute parte tante razi [6], che cuprivano tuta quela chiera.

29. In el mezo del zardino erano gradi de pietre preciose, sopra li quale se saliva ad uno tribunale overo sedia del re, tute intagliate, e lavorati mirabilemente, coperti de innumerabile multitudine de fanzulini, vestite de certi tonicele de colore vermiglio con stolle biancho. In mezo del pecto sopra le tonicele era a modo de uno scudeto, e in quelo uno agnelino candidissimo [1] | ornatissimamente lavorato. Al colo porta- f. 92v. vano uno circolino de fino oro ; nella dextra una palma fiorita de zili e roxe, bianche e vermeglie ; e in la sinistra uno stromente da sonare. Tuti sonando cantavano : « Gloria, rlaus et honor » etc. con voce chiara et dulcisima melodia. E secondo el parere [2] de questa sore, tanto era la dolceza et suavità de questo canto e sono, e insiema la belleza de questi [3] picolini, che essendo radunati sieme tute le alegreze et piacere de questo mondo, parireve una tristicia e dolore a rispecto de quela.

30. Et seria parso a ley essere beata, se fusse semper stata con uno de quele fanzolini. Alora stupefacta costey dixe alla dona generoxa e felice regina : « Seria | questa la cor- f. 93. te del re de Franza, overo quela del re Asuero, dela quale se dice tante maravilie ? » Respoxe quela con uno aspecto

[4] maraviose *cod.* — [5] longisime *ante corr.* — [6] zazi *cod.*
29. — [1] ornati *add. cod.* — [2] pare *cod.* — [3] hoc *cod. add. sed del.*

angelico : « Questa non è [1] corte de signore temporale. Questi fanzolini sono li innocente che furono [2] martirizati per amore de Ihesu picolino ; la squadra di cavaleri che vedisti tanto nobile con quelo magnifico re, è 'l sarafico patriarcha sancto Francesco con li frati soy. Le veste belissime che portano, li sono date per le vile e roce toneco che portano nel mondo ; el colarino per el giocho de la sancta obbedientia ; la croxeta si è el seguitare Christo e la sua croce. Le V stele che radiavano dele mane e deli piedi [3] et del costato de quelo re, che era
f. 93v. el capo [4] loro, gli sono impresse per le V sue sacrate | stimate. » Da poy che questa dona ebbe dechiarate queste cose a costey, se dilungò uno pocho. E presto a modo de uxelo volante fu ritornata con doue damicele belissime, vestiti et ornate como regine doveseno amarite a marito, l'una de le quale teneva in mano uno buxeleto d'arigento, pieno de precioxisimo e odorifero unguento. L'altra portava il coperchio del dicto buxelecto.

31. Alora questa dona acostandose a costey con aspecto dolce e benigno, mise la somità del dicto picolino nelo unguento, poy ponendolo sopra il pecto, dove prima aveva taliato, a modo como se volese ungere, e dixe : « Abia fede e speranza in Dio, che per li meriti de la beata K. tu non spudaray più
f. 94. sangue. » Vedendo | questa sore queste cose, e sentendose bene de questa infirmitate, credendo questa fuse la gloriosa verzine Maria o qualche [1] altra sancta, li dixe con grande timore et reverentia, quasi regratiandola : « Veneranda Madona e madre dulcisima, io regratio con lo intimo del mio core la immensa caritate vostra, e pregove ve piaza dirme che voy siti et quale è'l vostro nome. » Subito con facia amorosa e peregrina respoxe : « Io sono quella cagnola de sore, Catelina apelata in vita eterna, e da la zente beata K. Questo zoveno acompagnato con mecho è'l tuo patre sancto Bernardino ; queste doue damicele, l'una è sancta B., l'altra è Domicilia de la quale tu ay el nome. » Poy se comenzono abrazare et farse
f. 94v. grandissima festa insieme e | in quela la sore fu risvigiata. Et ogni dì va de bene in melio dela sua infirmitate. A laude e gloria delo excelso imperatore Ihesu Christo, gilio d'amore,

30. — [1] ne *cod.* — [2] fone *cod.* — [3] piete *cod.* — [4] copo *cod.*
31. — [1] quale *cod.*

e dela sua matre verzine amorosa, e dela beata Catelina, olente roxa, fiorita neli anny del Signore 1463.

32. **Una [1] altra sore, pur de sancta Chiara.**

Una sore, chiamata sore Evangelista, uno zorno andando ley e pasando denanze ala figura dela verzine Maria, e volendo secondo la sua devotione e usanza inzenochiarse ala dicta figura e salutare la benedicta verzine, dicendo l'Ave Maria, se sinistrò el zenochio in tal modo che movendose l'oso del suo locho, pareva dovese usire fora, tanto l'aveva | relevato. f. 95. Esendo andata la sira a dormire, dormito che ebbe uno pocho se svegio con incredibile dolore, lo quale sentiva nel zenochio, guasto. Unde non potendo in nesuno modo moverse, stava in grande pena. E così stete V zorni, che may non trovò riposo. E infiandose el dicto zenochio, li butò la febra adoso. E sendoli facto una lavanda, credendo meliorare, subito pigiorò. Al' ultimo [2] ricomandandose [3] ley devotamente alla beata K. cercha II hore de nocte se adormentò, e parveli intrare in uno belisimo pallazo de smesurata grandeza, si che non poteria dire el termine, el fine, a rispecto del quale tuto il mondo gli parve uno ponto, l'alteza, sublimità del quale era incomprensibile. E stando dentro in questo palazo, tuta | tre- f. 95v. mava de timore et reverentia, vedendose secondo il suo parere tanto misera e povera de virtute, che in niuno modo meritava de stare in così specioxo locho. Et guardando vite grande multitudine [4] de belisimi zovene, tute de maravigliose adornamente. E ciascuno portava in mano diversi zoie et ornamente. Se aparechiavano andare ad ornare una regina. Uno di quale vedendo costey, dixe ali altri soy compagni : « Como a costey licentia de intrare in questo palazo ? » Al quale rispoxe uno de loro non credere che senza licentia essa li sia venuta, e pero non li dire niente. E per questa risposta pigliando alquanto ardire se apresso a loro. La quale, vedendo quelo zovene, pure maraviliandose de costey, guardandola [5] | con uno aspecto angelicho una altra volta dixe f. 96. le parole [6] sopra dicte or mirando ley con molte amiratione vide al vangeha del palazo una venerabile et excelente dona, la quale como regina nobilisima era coronata de tre bellisime

32. — [1] al *add. cod.* — [2] alutimo *cod.* — [3] rimandandose *cod.* — [4] multidudine *cod.* — [5] guardo la *ante corr.* — [6] li porole *cod.*

e magne corone deferentiate l'una dal'altra in beleza più relucente del sole et sedeva sopra una sedia de mirabile beleza, et era vestita de una vesta bianchisima, la quale tuta da capo a pedi era recamata de parle et geme belisime, avendo al colo una bellisima colanna, e cinta de uno tesuto de mirabile beleza, et de sopra uno mantelo candido e a modo de piviale era aperto denanze, tuto lavorato de mirabile lavorio.

f. 96v. 33. Esendoli dicto como questa regina | tanto adornata era la beata K., la incomenzò a pregare devotamente la se dignase aiutarla in questa sua pena. Alora la beata K. con uno aspecto benigno li fece cigno con la mane che l'andase a ley. Unde se mose incontenente la dicta monicha e andò verso ley; e per reverentia non fu ardicta andarli molte apreso. Ma essa una altra volta li fece cigno con la mano li dovese andare apreso. Pigliando adoncha ley ardire, levose et con grande timore se li inzenochiò ali pede soy, guardandola [1]. E se maravigliava dela grandisima beleza dela facia sua e del suavisimo odor che rendeva. E apressa de ley era una altra monecha de sancta Chiara, la quale era vestita de una vesta de colore [2] morelo, tuta lavorata.

<Desinit mutila legenda>

33. — [1] *in marg. cod.* — [2] coloro *cod.*

PRÉTENDUE DÉCOUVERTE D'UN ARCHEVÊQUE D'ARLES

Sous ce titre, se trouvent au tome III (p. 503) d'un recueil de documents concernant la Provence compilé dans la seconde moitié du XVIIIe s. (Paris, bibl. Nat. nouv. acq. lat. 1369), *le récit et les lettres que l'on va lire. L'historiette à laquelle ils se rapportent eût amené un sourire sur les lèvres du grand et bon savant que nous avons eu le privilège de pouvoir vénérer et aimer ; il y aurait vu, du moins, que si jadis les champions des églises provençales étaient parfois un peu trop avides d'allonger la liste de leurs saints et d'enrichir leurs fastes épiscopaux, ils ne manquaient pas toujours de prudence. Et c'est la seule moralité que l'on peut tirer de la brève légende de S. Cassi, archevêque d'Arles et protecteur de l'église de Lucques, — qui n'a, au demeurant, existé que dans l'imagination d'un modeleur italien et dans l'espérance de quelques chanoines arlésiens.*

Émile G. Léonard
Ancien membre de l'École française de Rome.

Dans le mois d'aout 1740, il passa à Riez deux hommes, sujets de la république de Luques, qui faisoient et vendoient de petites statues de plâtre, des crucifix, etc. Le plus âgé des deux, autrefois maçon de son métier, assura M. Solomé, bénéficier de l'église cathédrale, et pour lors supérieur du séminaire de Riez [1], qu'en 1697 ou 1698, étant lui un des maçons emploïés à réparer l'église des chanoines réguliers de saint Frigdien de Luques, on trouva, au dessous d'une des colonnes qui environnoient le Maître autel,

[1] Jean Solomet, auteur d'une *Nova Regiensium episcoporum nomenclatura* (Massiliae, 1728, in-12), d'une *Histoire* (manucrite) *de la ville et du diocèse de Riez* et d'un *Mémoire* (manuscrit) *pour le XIIIe s. concernant l'église de Riez* (Bibl. Nat., fr. 9519, fol. 110). Cf. Lelong, *Bibliothèque Historique de la France*, t. I, n°s 7879 et 7881.

un tombeau magnifique d'un saint archevêque d'Arles, dont on savoit que le corps reposoit dans cette église, sans qu'on connût précisément l'endroit ; qu'après l'ouverture du tombeau, faite en présence du peuple et du clergé, on y trouva une belle caisse, dans laquelle étoit le corps renfermé dans une chasse de cristal, couverte d'un voile fort riche, avec un écrit portant que c'étoit le corps de saint Cassi, archevêque d'Arles.

Sur le récit de cet italien, M. Solomé écrivit une lettre le 10 septembre suivant, à M. Richard Bouquier, natif du Martegue[1], et demeurant pour lors à Arles, pour le prier de faire part de cette découverte à M. Pierre de Sabattier, chanoine de l'église de saint Trophime[2], personnage de beaucoup d'esprit et de goût, avec un grand zèle pour tout ce qui regardoit la gloire et l'honneur de son église, pour qu'il portât MM. ses confreres à écrire à l'abbé et aux chanoines de saint Frigdien à Luques, afin d'être mieux informés du nom de ce saint archevêque, du temps auquel son corps fut porté chés eux, des preuves qu'ils en avoient des jour et an qu'il fut découvert, etc. M. de Sabbatier en parla à ses confrères, qui le chargèrent d'écrire en leur nom à Luques, pour savoir la vérité du fait. Voici copie, faite sur les originaux, des lettres qui furent écrites à cette occasion :

Epistola scripta a D. Petro de Sabbatier, sanctae Arelatensis ecclesiae canonico, abbati et canonicis sancti Frigdiani Lucensis.

Obstrictum omnium ecclesiarum circa pastores suos obsequium sollicitat nos ut ad benevolentiam vestram recurramus, certiores facturi per vos de quodam facto, quod, si verum foret, (neque enim a testimonio satis firmo illud accepimus), ad unius ex archiepiscopis nostris ampliorem notitiam et celebrationem multum conduceret. Relatu cuiusdam viri, patria Lucensis, professione statuarii gypsarii, nunc in provincia nostra degentis, casu audivimus viguisse a multis temporibus traditionem in civitate Lucen-

[1] Les Martigues, Bouches-du-Rhône, ch.-l. de cant. de l'arr[t] d'Aix.
[2] Auteur, d'après le P. Lelong (t. I, n° 7978), d'un recueil manuscrit d'*Acta ecclesiae Arelatensis*.

si, asportatum scilicet quondam fuisse Lucam, et in insigni ecclesia canonicorum regularium Sancti Frigdiani a depopulationibus Sarracenorum in tuto positum corpus cuiusdam sancti Cassii, archiepiscopi Arelatensis ; sed in quo ecclesiae loco sacrum pignus lateret, vel etiam si adhuc ibidem quiesceret, lapsu temporis de memoria recessisse donec, eodem opifice qui factum referebat praesente et caementarium agente, in refectione altaris vestri Majoris, anno 1697 vel 1698, inventa est capsula e materia cristallina, velo pretioso cooperta et inscriptione signata testante ibidem inclusum esse corpus s. Cassii, archiepiscopi Arelatensis. Qui eventus devotionem populi erga sanctum episcopum innovaverit multumque auxerit, maxime ex quo civitas, praecedente quodam praesagio mirabili, quasi hujus sancti monitu, a Sercii eluvione non multo post servata est. (*En marge* : Le Serchio, riv.)

Capitulum Arelatense mihi onus imposuit honoremque conciliat suum erga vos omnes impensum studium profitendi sciscitandique a vobis quaenam fides et in quibus haberi possit huius opificis, indocti quidem, narrationi, quum tamen tot circumstantia per singula enumerata fulcire videntur. Fatendum est quidem nullum in monumentis nostris Cassium episcopum reperiri. Sed forte ille erit in cujus nomine narrator ignarus erraverit, vel talis qui ex monumentis vestris in indicibus nostris episcopalibus superaddendus est. Certe ex huius facti inquisitione illud non ingratum vobis evenire poterit quod sancti, cujus reliquiis ecclesia vestra ditatur et per cujus intercessionem civibus vestris beneficia praestantur, acta plenius ad notitiam vestram perveniant, collaborantibus nobis ut omnia quae de sancto scire poterimus vobis vicissim, si libuerit, sedulo significemus. Quod vobis spondere jubetur

Dignationis aeternae servus humilis et obsequentissimus,
Petrus de Sabbatier, can. S. Arelat. ecclesiae.
Arelate, cal. octob. 1740.

Cl. viro Petro de Sabbatier, s. Arelat. ecclesiae canonico, Regulares canonici Ord. s. Augustini, congregationis Lateran. ad Sanctum Frigdianum Lucae.

Dolendum maxime nobis est quod ab ignaro mendacique homunculo talia apud vos sint evulgata quae s. Arelat. metropolitanae canonicis illuserint. Extat in ecclesia nostra sancti

Cassii, Narniensis episcopi, corpus, in proprio altari magnificentissime in eius honorem erecto a C. et amplius annis reconditum. Numquam de illo dubitatum, ex quo sacrum pignus civitas nostra suscepit. Numquam eius memoria deperiit. Fictitia propterea omnino est inventio, exeunte saeculo proximo excogitata. Maioris arae constructio equidem tunc contigit, ac sub ea sancti Frigdiani, patroni nostri, exuviae inventae sunt, quae ibidem quiescere indubite sciebantur ; imo et per vitreos cancellos a prospectu altaris quotannis conspiciebantur et hodie conspiciuntur. Huic sanctissimo antistiti debemus crebro ab eluvionibus propinqui fluminis Sercii agrum servatum esse superiori aevo ; quod identidem modo experimur. Hinc facile potuit homo rudis (ut evenit) falli, Cassium Arelatensem pro Narniensi comminiscens ; cuius memoriam agimus cum martyrologio romano die XIII octobris. Nullum itaque apud nos Cassii Arelatensis praesulis vestigium est quod pietati vestrae prodesse valeat sacramque eruditionem allicere.

Vale interim, vir cl., nosque omnes tibi totique s. Arelatensi ecclesiae devotos scias. Pridie kal. novembris 1740.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N.B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

95. — H. Delehaye. *Les saints stylites.* Bruxelles, Société des Bollandistes, 1923, in-8°, vii-ccxv-276 pp. (=*Subsidia hagiographica*, 14).

En 1913, le P. Delehaye et M. P. Van den Ven avaient arrêté le plan d'un corpus des Vies grecques des saints stylites, dont le texte original était encore à cette époque inédit ou imparfaitement publié. Il devait comprendre la première Vie de S. Daniel (*BHG.* 489), connue seulement par quelques extraits (on ignorait alors que M. Kraševinnikov professeur à l'Université de Dorpat avait entrepris d'en publier le texte grec et une ancienne version slavonne) ; un abrégé de cette Vie, dédaigné jusqu'à ce jour par les éditeurs, et le remaniement de Métaphraste (*BHG.* 490), imprimé d'après un seul manuscrit dans la Patrologie grecque (t. CXVI, p. 969-1037) ; la vie de S. Alype, inédite à quelques fragments près (*BHG.* 64), une seconde rédaction inédite de la même Vie par Métaphraste (*BHG.* 65) et le panégyrique du saint par Néophyte le Reclus (*BHG.* 66), inédit pareillement ; la Vie de S. Luc le stylite, dont l'édition .princeps avait paru ici-même (XXVIII, 11-56) par les soins de M. l'abbé A. Vogt et qui a depuis été republiée intégralement par M. l'abbé Vanderstuyf (*Patrologia Orientalis*, t. XI, 1915, p. 145-299) ; enfin la Vie de Syméon Stylite le Jeune, et, si les circonstances le permettaient, celle de Ste Marthe, mère de Syméon. Des sept premières pièces, dont la publication était dévolue au P. Delehaye, six étaient achevées d'imprimer dans l'été de 1914. La septième était sur le point de l'être, quand la guerre interrompit le travail et faillit l'anéantir. C'est miracle que l'édition, emmagasinée à quelques kilomètres de la ligne de feu n'ait

pas disparu tout entière dans les réquisitions de papier d'abord puis dans l'incendie de la ville de Roulers. Ce qu'on en put sauver fut longtemps sur le point d'être laissé à l'abandon. Sans parler des difficultés ou plutôt des impossibilités matérielles, qui ne furent levées que par une libérale intervention de M. Eugène Hubert, alors ministre des Sciences et des Arts, le plan même de l'entreprise était devenu irréalisable. M. Van den Ven, qui s'était chargé d'établir le texte de la Vie de S. Syméon Stylite le Jeune était momentanément détourné de ses travaux scientifiques par d'autres occupations qu'il avait assumées pendant la guerre. La monumentale édition à laquelle il avait consacré depuis de longues années ses études et ses recherches était encore bien loin d'être terminée ; et dans les circonstances actuelles il ne pouvait être question de l'achever avec le même déploiement d'érudition ni de la reprendre sur nouveaux frais. Finalement, après de longues hésitations, il fut convenu que le P. Delehaye se bornerait pour le moment à publier, d'après une photographie mise à sa disposition par M. Van den Ven, quelques extraits du manuscrit de Jérusalem : le même dont Papadopoulos-Kerameus avait déjà donné un assez long spécimen dans les *Βυζαντινὰ Χρονικά* (*BHG*. 1689). Ces fragments réunis suffiront à donner une idée sommaire du contenu historique de la Vie, en attendant l'édition critique, que nous ne renonçons pas à espérer de M. Van den Ven.

L'introduction a pris les proportions d'un traité historique sur les stylites et sur toutes les questions qui se rattachent à leur genre d'ascétisme. Le P. D. avait déjà étudié le même sujet dans un mémoire présenté au congrès scientifique international des catholiques à Bruxelles en 1894. Depuis lors, il n'a plus cessé de recueillir des matériaux destinés à compléter et à refondre ce premier essai. Des travaux considérables, comme celui de M. H. Lietzmann sur la Vie de S. Syméon Stylite l'Ancien, ou des fantaisies érudites, comme la thèse de M. Toutain sur l'origine des stylites, lui ont donné occasion de discuter à fond certains côtés du problème. Dans l'entretemps, à mesure que de nouvelles sources historiques étaient mises au jour ou devenaient accessibles, il a retrouvé dans presque toutes les régions de l'Orient chrétien des traces oubliées ou peu connues de l'extraordinaire développement que l'institution stylite a prise à travers les âges. Évidemment l'auteur ne peut se flatter que cette enquête poursuivie pendant près de trente ans ait épuisé la matière ; mais dans l'état présent de nos connaissances,

il sera peut-être malaisé de la pousser notablement plus loin. Et de l'ensemble des résultats certains auxquels elle a conduit, se dégage un tableau d'un intérêt saisissant, où la vérité historique atteint et dépasse en maint endroit le merveilleux de la légende.

P. P.

96. — * Ian Fernhout. *De Martyrologi Hieronymiani fonte, quod dicitur Martyrologium Syriacum.* Groningae, Hagae, I. B. Wolters, 1922, in-8°, xv-152-76 pp.

La thèse de doctorat de M.Fernhout se compose de deux volumes réunis sous une même couverture. C'est le second qui répond plus exactement au titre. C'est en effet au martyrologe syriaque principalement que sont consacrées les 76 dernières pages. La première partie a pour titre : *Quae interpres Romanus in MNH legerit.* Cela veut dire que l'auteur cherche à reconstituer le martyrologe oriental, rédigé probablement à Nicomédie, et qui est une des sources du martyrologe hiéronymien. Le travail de M. F. suppose une longue étude du document ; on y trouvera une grande quantité de remarques qui, sans être bien neuves, peuvent fournir des matériaux utiles pour un commentaire historique de l'hiéronymien. Puisque l'auteur se proposait de mettre sur pied une restitution du martyrologe oriental, il devait avant tout faire connaître les principes qui le guideraient dans cette tâche difficile. Il ne l'a pas jugé nécessaire, et dès la première page nous sommes mis en présence des résultats. On dirait que la tradition manuscrite n'a pas grande importance dans la matière. L'auteur s'en occupe fort peu, et semble ignorer l'existence du manuscrit de Dublin (*Anal. Boll.*, XXXII, 369), d'où il y a quelque parti à tirer. Un trop grand rôle est laissé à la conjecture ; il ne suffit pas qu'un saint appartienne à l'Orient pour que sa notice provienne du martyrologe de Nicomédie. Plus d'un doit être entré dans l'hiéronymien par la grâce du compilateur italien, qui a pu lire son nom ailleurs. Pour nous en tenir au tout premier article : *VIII kal. ian. Sirmii Anastasiae,* il n'est pas démontré du tout qu'il ait fait partie du martyrologe de Nicomédie. Il faudrait d'abord savoir à quoi s'en tenir sur l'origine du *titulus Anastasiae,* dont la fête se faisait à cette date, sans rapport, peut-être, avec la sainte de Sirmium. Ce qui montre avec quelle circonspection il faut traiter les notices du martyrologe, c'est la remarque en apparence si justifiée de M. F. à propos de celle du 6 janvier : *apud Sirmiam Anastasi(ae)*. Rien de

plus aisé à expliquer, à son avis, que cette répétition. Il n'y a qu'à juxtaposer les deux dates *VIII kal. ian.* et *VIII id. ian.* pour se rendre compte de l'erreur, dont il y a beaucoup d'autres exemples. Eh bien non. L'énoncé du 6 janvier a une tout autre origine. Le manuscrit d'Echternach a conservé la vraie forme *Anastasi*. Il est vrai que la rubrique topographique *apud Sirmiam* lui enlève sa signification. Car voici ce qui s'est passé. Le groupe *Iulianus et Basilissa* a été ajouté à la notice primitive, et parmi les compagnons de ces martyrs se trouvait un *Anastasius*. Celui-ci a été transformé d'abord en *Anastasia,* que l'on a ensuite identifiée avec la sainte de Sirmium. On le voit, les notices du 25 décembre et du 6 janvier n'ont originairement rien de commun.

Quelques-unes des restitutions de M. F. sont d'une audace singulière. On sait que Cyprien et Justine, honorés par les grecs le 2 octobre ne figurent pas à l'hiéronymien. Mais le 4 du même mois il y a un *Θεότεκνος* dans le syriaque, auquel correspond le latin *in Antiochia Theoctisti* au 3 octobre. Or dans les Actes latins de Cyprien et Justine est mentionné un martyr Theognitus. D'autre part, à la même date du 3, le syriaque annonce *ἐν Ἀντιοχείᾳ Ζακχαῖος*. M. F. identifie Theotecnos - Theoctistos avec le Theognitus de la Passion. Il retrouve le martyr Zachée dans une série de noms du 2, où on n'irait guère le chercher : « verisimillimum est... sub nominibus *Primi, Quirini, Epetini* martyrem Zachaeum latere ». Et il continue : « qui martyr mea opinione idem est qui Cyprianus ». C'est décidément trop de perspicacité.

Nous pourrions multiplier les exemples. Au 2 juillet : <*Amasiae Hesychius*>. Dans le manuscrit E nous lisons : *eutici gradini araxi amideami;* dans B : *in mesopotami(a) sanctorum Hysici Amidae.* Comment M. F. est-il parvenu à tirer de là la notice d'un Hesychius d'Amasie? Il a rencontré, perdu dans les Synaxaires, au 10 mai, un Hesychius *ἐκ τῆς Ἀδραπηνῶν πόλεως*, enseveli à Amasie. C'est M. F. qui fait de lui un martyr. La notice dit clairement qu'il ne le fut point. Cet Hesychius est un solitaire qui finit ses jours *ἐν ἀσκήσει καὶ καρτερίᾳ*. Il n'a donc rien de commun avec l'Hesychius du martyrologe, et l'existence même d'un Hesychius martyr d'Amasie reste à établir. Au 1 juillet <*Nicomediae Zoilus*> ne me paraît pas très assuré. Zoilus est cité déjà la veille et quelques jours auparavant. Il pourrait bien n'être pas différent de celui du 27 juin, qui est un martyr de Cordoue. Proposer de lire, au 30 juin (où l'on relève *Zoili cursici* ou *corsici) Cordubae*

Zoili, serait une conjecture moins hardie que celles qui abondent dans le livre de M. F., et si elle était justifiée, Zoilus de Nicomédie serait fort compromis. Au 25 juin, on rencontre *Salonicae bigati Cantani*. De ces deux derniers noms défigurés, M. F. parvient à tirer quelque chose : il propose d'y reconnaître le nom de S. David, un solitaire du VI[e] siècle, que ses Actes (*BHG*. 493) placent précisément à cette date. Ceci est une pure coïncidence, et l'on avouera que la ressemblance des noms est légère. Il faudrait une forte preuve pour faire accepter la présence de S. David de Thessalonique dans la compilation hiéronymienne. Au 19 août, le martyrologe annonce *in Fabriteria Magni*. On met un point d'exclamation au nom de lieu. Pourquoi? C'est une forme correcte. Quant au nom du martyr, il n'est pas accepté davantage. L'auteur rappelle les Actes de S. André martyr honoré par les grecs à cette date, et qualifié de *μεγαλομάρτυς*, « a quo verbo nomen *Magni* ortum videtur ». Ceci est de pure fantaisie. Au 4 mars, il est question d'un S. Adrien ; c'est le martyr de Palestine. Mais il y a un S. Adrien de Nicomédie ; M. F. le rappelle pour dire, contrairement à l'opinion de tout le monde, que la basilique bien connue du Forum Romain ne lui est pas dédiée, qu'elle a reçu son titre du nom de son fondateur. Sur les saintes du 2 avril M. F. a oublié de consulter l'édition de M. P. Franchi (*BHG*. 34). Il aurait pu, à la rigueur, lire les *Passions des martyrs*, p. 141-43. L'auteur a reconnu l'importance de la mention de S. Syméon Stylite dans le martyrologe oriental. Mais il est bien hésitant sur cette question. Pourtant il n'y a pas de doute à avoir. Le nom du célèbre stylite y figurait à la fin de juillet, et pas au mois de janvier. Nous avons examiné les données chronologiques dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XIX, p. 149. Voir maintenant *Les saints stylites*, p. x-xv.

Pour conclure nous dirons que, si l'élaboration de sa thèse a fourni à l'auteur l'occasion d'acquérir une vaste érudition, il n'a guère fait avancer la question des sources et de la composition du martyrologe hiéronymien. Il pourra y arriver par un nouvel effort.

H. D.

97. —* *Florilegium patristicum* digessit vertit adnotavit Gerardus Rauschen. XII, Bonn, Hanstein, 1919, in-8°, 58 pp.

98. —* *Florilegium patristicum tam veteris quam medii aevi auctores complectens*. Nova series, edidit D. D[r] Paulus Bruno Albers. XIII-XVI, ibid., 1920-1923, in-8°, 53, xx-66, 57, 126 pp.

99. — * *Scrittori cristiani antichi*, n. 1-6. Roma, Libreria di cultura, 1921-1923, 6 vol. in-8°, 59, 60, 51, 168, 142, 170 pp.

Le XII[e] fascicule du *Florilegium* est le dernier travail de feu M. Rauschen. C'est un nouvel effort pour améliorer le texte de l'Apologétique, dont il avait publié deux éditions. Il y tient compte des résultats les plus récents de la recherche, et relève toutes les leçons du codex Fuldensis. Depuis lors la critique a marché, et c'est désormais à M. Waltzing qu'on ira demander ce qu'il faut penser du témoin trop longtemps négligé qu'il a soumis à un si minutieux examen *(Anal. Boll.*, XXXIX, 167).

L'utile collection de G. Rauschen sera continuée par P. B. Albers. Une nouvelle série a été commencée, dont le programme sera plus large que celui de la précédente, réservée à l'antiquité. Le moyen âge y sera désormais représenté, et avec les premiers numéros, nous passons, sans transition de Tertullien au XIII[e] siècle. Le fascicule XIII contient la XI[e] des *Quaestiones disputatae de Veritate* de S. Thomas d'Aquin, éditée et commentée par M. A. Dyroff ; le XIV[e] les questions 75-77 de la première partie de la Somme Théologique, avec introduction de M. B. Geyer. Nous n'avons aucune raison de contester l'utilité ni la valeur de ces publications, réclamées sans doute par les séminaires. Elles ont moins de rapport avec l'hagiographie que les deux suivantes, qui ont pour auteur le directeur de la nouvelle collection. Le fascicule XV est une édition du discours de S. Ambroise *De Obitu Satyri fratris (BHL.* 7509). Celle de Schenkl a fourni les éléments, et aucun nouveau manuscrit n'a été collationné. « Commentarium vero criticum, dit l'auteur, quo Schenkl editionem suam instruxerat, auximus, adducentes omnia ea loca quae quomodocumque ad Ambrosianas sententias interpretandas alicuius momenti esse possunt. » L'introduction examine le discours au point de vue des préceptes. C'est certainement une oraison funèbre. Faut-il la qualifier de *παραμυθία*, comme on l'a fait ? L'auteur y retrouve plutôt les caractères de la *μονῳδία*. Il ne faut pas oublier que ce n'est guère que dans les traités des rhéteurs qu'apparaissent des genres aussi tranchés.

Sous ce titre : *S. Pachomii abbatis Tabennensis regulae monasticae. Accedit S. Orsiesii eiusdem Pachomii discipuli doctrina de Institutione monachorum*, le fascicule XVI contient les textes suivants : la règle de S. Pachôme *(P. L.* XXIII, 59) collationnée sur les manuscrits du Mont-Cassin 443 et 444 et le manuscrit de Wurzbourg

Theol. Q 16 ; le *Βίος τοῦ μακαρίου Παχουμίου* d'après l'édition de Nau, dans *Patrologia* (et non pas *Bibliotheca*) *Orientalis,* IV, 425, et en regard un chapitre de l'Histoire Lausiaque d'après Butler, avec deux traductions latines ; *ἐκ τῶν ἐντολῶν κεφάλαια διάφορα,* extrait de la règle de S. Pachôme d'après Pitra, *Analecta Sacra,* V, 112 (l'auteur s'obstine à écrire *κεφάλια,* et à citer le tome I de Pitra) ; divers extraits d'après les *Acta Sanctorum,* dont une partie assez peu importante collationnée sur trois manuscrits de la Vaticane ; un extrait de la traduction de Denys le Petit, collationné sur le manuscrit de Wurzbourg déjà cité ; la *Doctrina* d'Orsiesius d'après l'édition de Holstenius. L'introduction se borne à quelques indications bibliographiques, où les erreurs ne manquent pas ; elle ne fournit pas l'orientation indispensable à qui veut se rendre compte de la tradition très confuse des textes Pachômiens. La correction des épreuves a laissé beaucoup à désirer.

L'éditeur de la collection *Scrittori cristiani antichi* nous envoie les premiers numéros de cette publication, dont les volumes, de format maniable et de peu d'étendue, se sont succédé rapidement. Le nº 2 seul contient un texte hagiographique : la *Passio Perpetuae et Felicitatis,* dont M. G. Sola publie le texte *BHL.* 6633 avec une traduction italienne, des notes et une introduction. C'est un bon travail où l'on trouve tout l'essentiel pour l'étude de cette pièce fameuse. M. S. est au courant des dernières recherches, mais il n'abuse pas de son érudition pour en accabler le lecteur. Certaines questions auraient même pu être traitées avec de plus longs développements, et puisqu'il veut bien nous citer, nous nous permettrons de le renvoyer à un volume qui a paru peu avant le sien ; dans les *Passions des martyrs* nous avons dit notre opinion sur quelques-uns des points qu'il touche assez rapidement : l'attribution à Tertullien, la teinte montaniste des Actes, la valeur de la Passion *BHL.* 6634. Pour les autres volumes de la collection, nous nous bornerons à en indiquer, sans appréciation, le contenu. Le premier est une traduction, en regard du texte, de l'épître à Diognète, par M. S. Bonaiuti ; le nº 3, la traduction du Dialogue des lois des pays, de Bardesane, par G. Levi Della Vida ; le nº 4 est intitulé : *Frammenti Gnostici,* par E. Bonaiuti ; le nº 5 est une traduction au moins partielle (certains passages sont simplement résumés) du Pasteur d'Hermas, par Maria Monachesi ; le nº 6, une traduction du texte arménien de l'Exposition de la prédication apostolique de S. Irénée. D'autres volumes sont annoncés.

H. D.

100. — * Louis Pirot. *Saint Jean.* 2e éd. Paris, Gabalda, 1923, in-12, 212 pp. (= *Les Saints)*.

Jusqu'à présent on ne pouvait conseiller aux lecteurs pieux qui désiraient une histoire de l'apôtre S. Jean que la Vie écrite avec onction mais sans souci de critique par Mgr Baunard ou le volume de l'abbé Fouard, dont le plan dépasse celui d'une simple monographie. Une Vie succincte, s'en tenant aux données de l'Évangile et aux témoignages d'une tradition soigneusement critiquée, était encore à écrire. Le *Saint Jean* de la collection *Les Saints* vient de combler cette lacune. L'auteur, M. L. Pirot, a compris la nécessité de distinguer nettement dans son exposé les faits, fort peu nombreux, admis par les critiques autorisés, et les conjectures auxquelles on est réduit sur presque tous les points de la vie de S. Jean. Mais on regrettera peut-être qu'il ait jugé opportun de résumer certaines discussions scientifiques au lieu de se borner aux conclusions. A quel lecteur s'adresse, entre autres, la réfutation des critiques qui soutiennent que l'apôtre mourut martyr, en Judée, sous Agrippa, ou qui nient son séjour à Éphèse? Ces discussions sont trop spéciales pour intéresser les lecteurs non initiés à ce genre d'études, et trop sommaires pour satisfaire les autres. Après avoir reconstitué par des conjectures la carrière de l'apôtre, M. P. situe et analyse les écrits joanniques. Il a cru devoir insister davantage sur les moins connus : l'Apocalypse et les Épîtres. Le chapitre réservé à l'Apocalypse est un résumé relativement long de l'ouvrage du P. Allo sur ce sujet, mais il est encore trop élémentaire pour initier les lecteurs à un genre littéraire « que notre tempérament occidental nous met peu à même de comprendre et de goûter », selon l'aveu de M. P. N'eût-il donc pas été préférable d'abréger, au contraire, cette analyse et de développer l'étude de l'évangile du Verbe, moins étranger au lecteur, mais trop peu connu?

Le présent volume est le centième de cette collection *Les Saints*, dont le succès légitime est attesté par la faveur croissante des lecteurs et les appréciations élogieuses des critiques. L'historique de l'entreprise a été retracé par son habile et savant directeur, M. Henri Joly, dans le *Correspondant* du 10 janvier 1923.

J. Simon.

101. — Matilde Denicolai. *Gli atti di Marcello,* dans *Didaskaleion*, t. V (1916), p. 141-51.

Notre article sur les Actes de S. Marcel (plus haut, p. 257-87)

était entièrement imprimé lorsque nous avons reçu le volume que nous venons de citer. Le travail de M[lle] Denicolai ne nous oblige ni à réviser le texte ni à changer nos conclusions. L'auteur n'a pas vu un seul manuscrit. Elle réimprime les Actes d'après Knopf (c'est-à-dire Ruinart arbitrairement retouché), en ajoutant les variantes des manuscrits de Paris de la Sauve-Majeure, de Colbert (ces deux connus par Ruinart), de Baronius et de Ruinart — encore. Les difficultés principales de la pièce ont été aperçues, mais non écartées. On continue à admettre que les deux scènes se passent à Tanger ; aucune explication suffisante n'est donnée de la leçon *legionis Traianae* maintenue dans le texte ; les *centuriones Astasiani* sont maintenus aussi, avec l'explication peu satisfaisante de P. Allard, qui y voyait une corruption du mot *antesignani*. Il a manqué à l'auteur d'avoir pu opérer sur une base manuscrite suffisante. Cela est regrettable, car les remarques judicieuses ne manquent pas dans la dissertation préliminaire. H. D.

102. — * Salvatore ROMEO. *S. Agata v. m. e il suo culto.* Catania, N. Giannotta, 1922, in-8°, x-304 pp.

S[te] Agathe est une martyre très authentique, à laquelle le peuple de Catane rend un culte enthousiaste et exubérant. Cela ne veut pas dire que tout ce qu'on a écrit sur elle ait une égale importance et qu'il n'y ait un triage à faire dans les traditions qui se sont formées autour de son nom. Mais on comprend qu'un chanoine de Catane, entreprenant de faire un livre sur la grande patronne de la cité, et déterminé, comme il le répète à plusieurs reprises, à ne pas travailler pour les érudits, ne soit pas trop difficile à cet égard, et évite de trop bouleverser les idées reçues. Cela pourrait offrir des inconvénients, et un critique quelque peu sévère et exigeant devrait éviter de trop se montrer dans les rues de Catane. Les manifestations de la piété des habitants à travers les âges sont assez remarquables pour être décrites en détail, et Mgr Romeo a eu raison de s'y arrêter longuement. Il aurait même pu, sans risquer d'ennuyer le lecteur, être plus complet. S'il nous montre les spectateurs sur le passage de la procession, agitant les mouchoirs blancs et criant de tous leurs poumons : « Viva S. Agata », il ne nous dit pas que ces acclamations retentissent ailleurs que dans la rue. Un de mes amis, qui a assisté à la fête, a entendu le même cri, répété dans l'église, durant la grand'messe. Il a peut-être eu tort de s'en formaliser. Il ne faut pas vouloir qu'au pied de l'Etna les choses se passent comme chez

nous. On sait que Catane et Palerme se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à S[te] Agathe, et ce que nos prédécesseurs ont écrit sur ce sujet nous fait assister aux luttes homériques des deux partis. Le chapitre de Mgr R. sur la querelle produit quelques échantillons des arguments que l'on faisait valoir de part et d'autre. Un des champions de Catane était le P. Colnago, un grand original, qui avait sur la critique des idées particulières. Pour se débarrasser de la preuve que l'on tirait à Palerme de la Passion grecque, attribuée alors à Métaphraste, il raisonnait comme suit : « *Item* che questo scrittore, chiunque si sia, ha solecismi e bassezze nella lingua greca, sicchè non può essere cosa d'huomo dotto. » En d'autres termes : un homme qui écrit si mal ne saurait être savant ; donc, il s'est trompé sur la question de la patrie de S[te] Agathe. Tout le reste est à l'avenant. L'ensemble est instructif, et le livre, *riccamente illustrato*, se présente bien. H. D.

103. — Antonio Maturo. *Gli « Acta » di S. Illuminata,* dans *Roma e l'Oriente,* t. VII (1914), pp. 101-18, 286-91 ; t. VIII (1914), pp. 31-39, 86-90, 214-30.

104. — Humbertus Moricca. *De quadam beatae Christinae Passione nunc primum edita ex Casanatensi Codice ms. 719,* ibid., t. XII (1916), p. 109-27 ; t. XIII (1917), p. 43-50.

105. — Id. *De quadam Passione sancti Isidori martyris e Casanatensi Codice 762,* ibid., t. c., p. 108-20.

Il n'est pas trop tard, croyons-nous, pour enregistrer dans notre Bulletin quelques Passions latines inédites publiées dans *Roma e l'Oriente* pendant les années de guerre.

M. Antoine Maturo a édité et commenté, d'après une méthode malheureusement trop peu rigoureuse, les Actes de S[te] Illuminée, vierge martyre, honorée spécialement à Todi, en Ombrie, et fêtée le 29 novembre. Les textes latins qu'il désigne par les lettres C, D, E, G, H, sont inédits. La Passion C est tirée du codex H. 2 de la Vallicellane *(Catal. Lat. Rom.* 402 [20] = *BHL.* 4267 b) et la Passion D, du codex H. 8. 1 *(Catal. Lat. Rom.* 421 [39]). L'épitome E est transcrite d'un recueil manuscrit de Vies de saints, que possède l'auteur, mais qu'il oublie de nous décrire. Les Passions G et H sont contenues dans deux lectionnaires manuscrits (XII[e] s.) des archives de la cathédrale de Spolète. M. M. nous donne aussi l'*incipit* et le *desinit* d'une Passion (I) contenue dans un codex (XV[e] s.?) des archives de la cathédrale d'Assise. Il prétend

que Ste Illuminée doit être identifiée avec Ste Photine, dont la fête se célèbre le 20 mars, car, d'après lui, les Actes des deux saintes offrent des ressemblances caractéristiques. En réalité, sauf l'identité de nom *(Sebastianus dux)* de deux personnages romains, qui jouent d'ailleurs un rôle fort différent dans les deux récits, il n'y a de rapprochement possible qu'entre les noms des saintes (*Φωτεινή*, Illuminata). Pour le reste, les Actes diffèrent totalement.

Deux autres Passions latines inédites ont été publiées, sans plus de rigueur de méthode, par M. H. Moricca. La première est une Passion de Ste Christine, vierge martyre à Bolsena, extraite du codex 719 (XIe s.) de la Casanatense *(Catal. Lat. Rom.* 237[23] = *BHL.* 1758 b) ; la seconde, une Passion de S. Isidore, martyr dans l'île de Chio, contenue dans le codex 726 (XI/XIIe s.) de la même bibliothèque *(Catal. Lat. Rom.* 244[5] = *BHL.* 4478 c).

J. SIMON.

106. — E. RICCI. *La leggenda di santa Mustiola e il furto del sant' anello,* dans *Bollettino della regia deputazione di storia patria per l'Umbria,* t. XXIV (1920), p. 133-55.

Chiusi, en Toscane, posséda, depuis 989 jusqu'en 1473, un anneau que l'on disait être l'anneau de mariage de la Ste Vierge. Il fut vénéré d'abord dans la basilique de Sainte-Mustiola, aujourd'hui disparue, puis dans la cathédrale de S. Secundianus et dans l'église du couvent des Conventuels. En 1473, un des religieux déroba l'anneau et des objets en argent de l'église et s'enfuit de Chiusi. Il abandonna la relique à un ami habitant Pérouse ; celui-ci la remit aux autorités de cette ville. Les habitants de Chiusi réclamèrent avec instance l'anneau, mais les Pérugins refusèrent de le restituer, prétendant qu'il fallait voir dans ce transfert la volonté de la Providence. L'affaire tira en longueur et fut tranchée seulement par Innocent VIII, qui reconnut à Pérouse la légitime propriété de la relique. Dans l'entretemps Chiusi avait été dédommagé de cette perte : on exhuma de la basilique de Sainte-Mustiola un corps que l'on crut être celui de la sainte, et que l'on vénéra comme tel. L'invention de cette relique était due, prétendait-on, à des circonstances miraculeuses. La sainte elle-même était apparue à plusieurs reprises et avait demandé que l'on retirât son corps de son antique sépulture, si Chiusi voulait recouvrer l'anneau qu'elle avait apporté jadis de Rome. La joie de posséder le corps de Ste Mustiola fit oublier peu à peu aux habitants de Chiusi la relique de Pérouse.

M. E. Ricci publie le compte rendu officiel inédit de l'invention du corps de Ste Mustiola, rédigé en latin par Leonellus de Cavallinis, secrétaire communal de Pérouse, et conservé dans le *Liber reformationis* de la commune. J. SIMON.

107. — * Paul MONCEAUX. *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe.* T. VI. *Littérature donatiste au temps de saint Augustin.* T. VII. *Saint Augustin et le Donatisme.* Paris, Leroux, 1922-1923, in-8°, 409, 295 pp.

Depuis un demi-siècle, l'érudition française remet peu à peu en lumière l'ancienne Afrique païenne et chrétienne ; l'*Histoire littéraire* de M. P. Monceaux est un de ces grands travaux de restitution. A présent, c'est l'abondante littérature née du conflit donatiste qu'il dégage de l'oubli. Jusqu'en ces dernières années, les historiens des lettres latines avaient ignoré ou dédaigné ces écrits de polémique. Pour être compris et appréciés, ceux-ci devaient être lus dans l'émotion éprouvée devant une lutte obstinée d'Africains fougueux dont le fanatisme méprise la mort. Le conflit a été évoqué précédemment par M. M. Les deux nouveaux volumes, qui ont suivi sans tarder le tome cinquième, consacré aux premiers écrivains donatistes et antidonatistes, sont l'étude de cette littérature de combat au temps de S. Augustin. Le premier est réservé aux Donatistes. Six polémistes, dont les noms et des fragments de pamphlets nous sont conservés par leur célèbre adversaire, ont été chacun l'objet d'un chapitre spécial. M. M. a pu même reconstituer, d'une façon certaine, le texte intégral de certains de leurs écrits, notamment de l'*Epistula ad presbyteros et diaconos,* violente attaque dirigée par Petilianus contre l'Église catholique. Cet évêque de Constantine est, à ce moment, la personnalité la plus puissante du Donatisme. Le second défenseur redoutable est Emeritus de Césarée, l'orateur réputé de la conférence de Carthage. Les autres adversaires d'Augustin, rangés à leurs côtés, paraissent de petite taille. Primianus, le chef officiel de l'Église donatiste, est d'une médiocrité déplorable ; Gaudentius n'est célèbre que par ses menaces burlesques de suicide dans la basilique de Thamugadi ; Cresconius le Grammairien doit à la gloire d'Augustin sa pâle notoriété ; Fulgentius est un pamphlétaire de bas étage. M. M. fait revivre sous nos yeux les individualités de ce groupe pittoresque en qui se retrouvent toutes les caractéristiques de la secte. L'analyse détaillée de leurs œuvres littéraires complétée par l'étude

des écrits anonymes et des correspondances donatistes est, pour l'histoire de la littérature latine, un complément précieux.

La polémique d'Augustin contre le Donatisme occupe le tome septième tout entier. Le plan de l'exposé est, comme toujours, des plus nets : récit de la campagne, alliés, traités antidonatistes, lettres, sermons et discours relatifs au schisme, portrait du polémiste. Ce sujet qui a été esquissé du point de vue théologique par Mgr Batiffol dans *Le catholicisme de saint Augustin*, est traité ici dans toute son ampleur et, on le sait, de main de maître. Il eût été difficile dans cette étude qui devait être complète de ne pas répéter maints détails connus du lecteur par les volumes précédents. Combien de fois, par exemple, au cours de son exposé, M. M. n'avait-il pas dû nous faire pénétrer dans la célèbre Conférence de Carthage pour entendre tel orateur, pour consulter un dossier, pour surprendre l'attitude de tel évêque, pour saisir sur le vif, dans le débat le plus passionné, l'âme du Donatisme. Aussi, introduits dans l'assemblée pour écouter Augustin, n'éprouvons-nous pas le charme de la nouveauté.

Après ces deux derniers volumes, il reste à décrire, pour achever l'histoire du Donatisme, son agonie interrompue par des sursauts de vitalité déclinante. J. SIMON.

108. — * Vicomte DU MOTEY. *Saint Latuin, premier évêque de Séez, et son temps*. Alençon, Impr. Alençonnaise, 1921, in-8°, 42 pp.

109. — * Pierre BESNARD. *Les Origines et les premiers siècles de l'Église Chalonnaise*. Chalon-sur-Saône, É. Bertrand, 1922, in-8°, II-130 pp.

M. du Motey est demeuré un partisan convaincu d'écrivains, aujourd'hui pourtant bien démodés, qu'il appelle « d'éminents auteurs », les Rohrbacher, les Darras, les Piolin. Apostoliciste fervent, il vient de tenter une singulière entreprise. De S. Latuin, honoré comme évêque de Séez, mais dont on ignore à peu près tout (voir DUCHESNE, *Fastes*, t. II², p. 231), M. du M. a fait un fils spirituel, né en Grande-Bretagne, du pape S. Lin ! Gagné d'abord à l'Évangile par la femme du légat Aulus Plautius, Pomponia Graecina (TACITE, *Annales*, XIII, 32), et baptisé par le successeur de Pierre, il aurait ensuite, sous S. Clément, fait partie du groupe d'apôtres que conduisait Denis, « le célèbre Aréopagite », et fondé, avant la fin du premier siècle, l'Église sagienne ! Voilà ce que, sur la foi de quelques textes insignifiants et de basse époque, interpré-

tés avec une intuition imaginative, qui trouve partout des « coïncidences frappantes », M. du M. venait, en 1921, nous proposer avec une belle confiance, pour « consolider une tradition profondément respectable, en dehors de laquelle il n'y a que des opinions sans consistance parce que sans bases, c'est-à-dire rien » (p.7). On croit rêver, et l'on se demande en lisant ces pages de quoi il faut s'étonner le plus, ou de la robuste bonne foi, chez le « traditionniste », ou de l'insigne faiblesse de l'argumentation, chez l'historien. C'est bien à regret, on voudra nous en croire, que nous employons ces termes pour apprécier un effort digne, assurément, d'une meilleure cause. Mais comment nous montrer moins sévère, en présence d'affirmations telles que celle-ci : « Le premier évêque de Séez s'appelait Lin, comme le premier successeur de S. Pierre, et c'est, peut-être, pour l'en différencier qu'on a créé le mot de Latuin... » (p. 22). *Latuinus*, notons-le, *Lain* en français, s'est écrit aussi *Lainus*. On voit tout le parti qui a été tiré de la mise en équation hardie : Latuinus = Linus. Pomponia Graecina a fait le reste. Quant à Mgr Duchesne, on le traite encore de « dénicheur de saints » (p. 6). Henschenius, dont la circonspection eût pu, en l'occurence, servir d'exemple *(Acta SS.*, Iun.IV,12), n'est même pas cité.

Le livre que M. Besnard a consacré aux origines et aux premiers temps de l'Église chalonnaise, s'inspire d'un traditionalisme de meilleur aloi, celui des solides méthodes critiques. Ici c'est l'historien qui parle : il interprète avec prudence et sagacité les documents, textes ou pierres, lorsqu'il s'en trouve ; il sait aussi, lorsqu'il le faut, se résoudre à ignorer ou, du moins, à douter. Il s'est formé à la bonne école, celle de l'auteur des *Fastes épiscopaux*. Nulle servilité, d'ailleurs : M. B., à l'occasion, se sépare de Mgr Duchesne. Après les *Prolégomènes*, qui traitent, avec une grande pondération, des systèmes en présence, mais où il est fait peut-être quelque abus de la citation, M. B. étudie d'abord le martyre de S. Marcel. Il contrôle avec soin la Passion de ce premier apôtre de Chalon au moyen de Grégoire de Tours et des données archéologiques, spécialement par une inscription intéressante de Saint-Marcel-de-Carreiret, qu'il date de la seconde moitié du VI[e] siècle. L'existence du martyr, sa mort en 177 (le bollandiste Limpens avait proposé jadis : « circa an. 178 ») paraissent incontestables. Après cet événement, d'ailleurs tout épisodique, et qui n'implique pas nécessairement l'existence d'une communauté chrétienne à Chalon dès cette époque, près de trois cents ans se passent avant qu'on se

trouve en présence d'une Église régulièrement constituée avec son autorité épiscopale et sa hiérarchie. Est-ce à dire que ces trois siècles aient été une période purement païenne? Nullement. Si les documents écrits font ici défaut, quelques monuments interrogés avec discernement révèlent que dès le IVe siècle les chrétiens durent être nombreux à Chalon. Les signatures jointes aux actes apocryphes du concile de Cologne (346) et dans le nombre, celle d'un Donatien de Chalon, ont été admises, dans la seconde édition des *Fastes*. Mgr Duchesne a, en conséquence, placé ce pontife en tête de la liste épiscopale. M. B. ne partage pas cette confiance ; il estime qu'il convient, jusqu'à meilleure preuve, de faire débuter la série des évêques par Paul, cité peu après 470 dans une lettre de Sidoine Apollinaire, et auquel se rapporterait l'inscription de la *cathedra* (*C. I. L.* XIII, 2629). Or cette inscription, fort mutilée, M. B. croit pouvoir la dater de 449.

Les chapitres suivants traitent des successeurs de Paul sur le siège de Chalon. L'auteur s'y efforce de jeter quelque lumière sur la chronologie de ces temps obscurs. Parmi les personnages qui figurent dans les listes chalonnaises, plusieurs sont honorés comme saints : Jean, Tranquille, Silvestre, Didier, Agricole, Flave, Véran, Grat, Loup. M. B. n'hésite pas à rayer des catalogues Tranquille, Didier et Véran. Pour tout ce qui regarde l'hagiographie chalonnaise, au reste, les érudits ne manqueront pas désormais de recourir aux pages de M. B. sur la « canonisation des évêques » par Jean VIII (p. 102 suiv.) et surtout aux précieuses *Notules hagiographiques* de l'Appendice I. Aux noms des évêques précités viennent s'ajouter ici ceux des SS. Césaire (d'Arles), Didier (anachorète), Gervais, Gontran, Marcel, Sénoch, Sigismond, Valérien, Vincent.

Félicitons enfin M. B. de son souci constant d'exactitude. La toilette de son livre, au point de vue de l'annotation, est à cet égard un modèle. Et n'omettons pas, en terminant, de signaler que l'essentiel de cette monographie avait paru, jadis, dans la *Revue d'histoire de l'Église de France* (t. V, 1914, p. 449-77) ; la présente édition, revue et augmentée, est extraite des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône* (t. XVII, 1920, p. 75-124 et t. XVIII, 1922, p. 41-118). M. COENS.

110. — * J. B. BURY. *History of the Later Roman Empire* from the death of Theodosius I to the death of Justinian (A. D. 395 to A. D. 565). London, Macmillan, 1923, 2 vol. in-8°, XXIII-471, IX-494 pp.

Sous le même titre général, l'auteur avait publié en 1889 un ouvrage de même étendue, mais embrassant une période beaucoup plus longue : depuis la mort de Théodose jusqu'à Irène (395-800). Le plan primitif s'est notablement élargi. Une place plus grande a été donnée à l'histoire de l'Occident, et la conquête de l'Italie sous Justinien est racontée en détail. Depuis l'apparition du premier ouvrage, beaucoup de questions ont été renouvelées, et M. Bury lui-même, dans ses notes à Gibbon, en avait repris un certain nombre. Il faut espérer qu'il continuera la refonte, dans ces proportions, du premier ouvrage, de manière à rejoindre celui qui commence à la chute d'Irène et se termine à Basile I. Malgré la masse de documents que M. B. a su maîtriser, il se plaint à plusieurs reprises du manque d'information, et fait cette remarque piquante que nous en savons beaucoup plus long sur les campagnes de Thothmes III en Syrie, quinze siècles avant notre ère, que sur celles de Stilicon, d'Aetius ou de Théodoric. Les empereurs, dit-il, les hommes d'état, les généraux de cette époque sont de pâles figures, souvent de simples noms. Malgré cette pénurie, le tableau qui nous est présenté est des plus intéressants. M. B. donne à son exposé un tour très personnel, et il aime à retrouver dans le passé des analogies avec les temps présents. Ses rapprochements sont curieux, mais souvent contestables. Il est peut-être permis d'appeler Vigilance un protestant ; mais il est excessif de traiter S. Jean Chrysostome de socialiste. Le grand évêque a défendu vigoureusement le peuple contre les abus de la puissance et de la richesse. Son zèle l'a-t-il jamais entraîné sur le terrain de la politique et a-t-il jamais rêvé de bouleverser l'ordre établi? Un des chapitres où l'on constate le mieux l'indépendance des jugements de l'auteur est celui où il critique les idées courantes sur la décadence et la chute de l'Empire Romain. On l'attribue le plus souvent, depuis Gibbon, à trois causes principales : le dépeuplement, les progrès du christianisme, le système fiscal. Mais pourquoi, se demande M. B., ces causes d'affaiblissement qui, en Occident, auraient ouvert aux barbares les frontières de l'Empire, n'ont-elles pas agi en même temps dans la partie orientale? Et il reprend point par point l'énumération. Sans nier que le dépeuplement de l'Italie ait eu de graves conséquences, il fait remarquer que probablement sous Auguste déjà il avait atteint son maximum, et l'on n'a point établi que l'Empire fût moins peuplé au IVe et au Ve siècles qu'au Ier. Le nombre des barbares a été également fort exagéré. Il est

difficile de se rendre compte de l'action dissolvante que le christianisme aurait bien pu exercer à cette époque. Au VIIe siècle l'hérésie a produit en Orient de funestes effets de désagrégation. Mais après la défaite de l'Arianisme, l'Église a été plutôt un principe d'unité, et rien ne montre qu'elle ait relâché les liens du loyalisme. De l'avis de M. B. ce n'est pas par des considérations générales que l'on peut expliquer le succès de la pénétration des barbares en Occident. Il en voit la cause dans la coïncidence d'une série d'événements malheureux, dont aucun ne devait conduire fatalement à des désastres. Tout cela est à méditer, et il est à souhaiter que de nouvelles recherches aboutissent à une solution définitive du grand problème qui depuis si longtemps préoccupe les historiens. La grande place qu'il a donnée dans son ouvrage au règne de Justinien amenait naturellement M. B. à étudier spécialement l'historien Procope et à dire son avis sur l'*Historia arcana*. Il ne doute point de l'authenticité de cette œuvre de dénigrement et cherche à en déterminer le caractère et la valeur documentaire. Toutes le parties de l'ouvrage de M. B. ne sont pas également travaillées. S'il connaît bien les sources existantes, il n'en tire pas toujours le parti qu'il faudrait. La Vie de S. Daniel le stylite pouvait lui fournir sur les règnes de Léon I, de Zénon, de Basilisque autre chose qu'une simple note, et même des tableaux dont le coloris aurait dû le tenter. A propos du culte des saints, il s'est laissé égarer par les extravagances dont M. Rendel Harris semble le représentant le plus en vue. Il se contente, sur un sujet si mal connu dans son milieu, de citer cet auteur avec Saintyves, un amateur peu sérieux, et Lucius, dont les points de vue sont si souvent contestables. Il y avait notablement plus et mieux à tirer des pages sobres et élégantes de Mgr Duchesne sur le même sujet. Ce n'est pas Zeumer mais Deubner qui a écrit une monographie sur l'incubation. Comment l'empereur Léon (457-474) a-t-il pu demander l'avis de S. Syméon Stylite le Jeune mort en 592? H. D.

111. —* Hans von Schubert. *Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter. Ein Handbuch.* Tübingen, Mohr, 1921, in-4°, xxiv-808 pp.

De tout temps les érudits de langue allemande ont aimé à s'entourer de doctes et copieux *Handbücher*, sans cesse tenus à jour, refondus et renouvelés suivant les plus sévères exigences du progrès. A l'étranger, il faut bien le dire, là même où les spécia-

listes s'imposaient de bonne grâce la légère fatigue de les utiliser — des recueils similaires n'existent point partout en d'autres langues — ces ouvrages ne rencontraient généralement pas une faveur aussi assurée : lourds à manier, d'une typographie gothique trop dense, leur aspect seul rebutait maint lecteur. Disons aussitôt que le vaste travail de M. von Schubert, sans mériter tout à fait sa qualification de « manuel », recueillera chez les médiévistes de tous pays un abondant tribut d'éloges. La page, d'un format qui dépasse un peu la moyenne, est imprimée en romain, bien aérée, coupée de sous-titres et d'alinéas ; on s'y retrouve. La bibliographie des sujets est assez heureusement distribuée et les savants étrangers n'y sont pas oubliés ; peu ou pas de notes ; de bonnes tables, plus cinq ou six pages de « *Nachträge und Berichtigungen* », qui ne laissent pas de surprendre un peu à l'entrée même de l'ouvrage. A l'issue des derniers chapitres, l'auteur a été obligé de revenir aux premiers pour les retoucher. Ce labeur de Sisyphe laisse subsister des omissions, des fautes. Il trahit aussi quelques lacunes dans l'information. Exemple : les sources de l'histoire de S. Willibrord. Dans le texte (p. 288) on se réfère encore à l'ancienne édition de la *Vita Willibrordi* d'Alcuin par Wattenbach dans la *Bibliotheca rerum Germanicarum,* de Jaffé. Les travaux plus récents du P. Poncelet, dans *Acta SS.*, Nov. t. III (1910), et de M. Levison, dans *M. G.*, Script. rer. merov. t. VII (1919), n'ont pas été utilisés. Pour ces derniers toutefois il y a excuse, puisque la première moitié de l'ouvrage de M. v. S. était imprimée dès 1917. Les critiques ont signalé quelques autres défaillances.

Ces remarques faites, entrons plus avant dans l'analyse du livre. L'auteur qui nous donna, il y a vingt ans, une refonte de la première partie du *Lehrbuch der Kirchengeschichte* de Wilhelm Möller, a fait ici œuvre entièrement originale. Son histoire de l'Église chrétienne part du haut moyen âge, en 480, avec le premier grand schisme entre l'Orient et l'Occident et la chute du vieil Empire unitaire. M. v. S. la conduit jusqu'à la désagrégation du système politique de Charlemagne, vers 900. C'est donc une immense province du savoir historique qui est embrassée dans cette étude. Nous sommes heureux d'ajouter qu'en général le savoir de M. v. S. est aussi sûr qu'étendu. On souhaiterait seulement qu'il eût mieux réussi à se défendre toujours contre l'esprit de système qui est l'écueil des trop vastes travaux de synthèse. Le style aussi sacrifie parfois à l'affectation de réduire en formules des aperçus complexes

et multiples, dont la netteté ne gagne rien à ce genre de notation. Ainsi, dès la première page, nous lisons : « Mit der Anerkennung, dass im Westen die Melodie, im Osten nur die Begleitung gespielt wird, ist zugleich als das Thema des Mittelalters die Vermählung des Christentums mit dem Germanentum bezeichnet. Da aber das Christentum im römisch-abendländischer Form die Germanen besiegte, so lässt sich der ganze Prozess auch als ein Prozess der Romanisierung ansehen. » Tels autres jugements trahissent l'inspiration protestante. Par exemple, p. 64 : « Die ethischen Voraussetzungen alles Mönchtums, *die am Evangelium gemessen ein Irrtum sind*, einmal zugegeben,... ». C'est nous qui soulignons. Voir aussi l'exposé de l'« hérésie » du pape Honorius (p. 239) et ce qui est dit (p. ex. p. 669), non sans des exagérations tendancieuses, du culte des saints à l'époque mérovingienne, des survivances païennes et du « fétichisme » qui le dégradent, tranchons le mot, d'un christianisme matérialisé que les Germains auraient trouvé « tout fait » et dont ils ne seraient pas responsables.

Nous ne pouvons songer à distinguer puis à étudier, dans les cadres d'un compte rendu, les parties neuves et les thèses originales qui se rencontrent dans cette vaste compilation, ni à faire apprécier par le lecteur les nombreux portraits littéraires qui rehaussent le récit et lui prêtent, dans une tonalité souvent pathétique, la vie même du passé. Citons pourtant l'étude sur la diffusion de l'arianisme au sein des groupes ethniques gotho-vandales, sur le règne de Justinien, sur la formation des chrétientés celtiques et les missions anglo-saxonnes, sur l'Église considérée comme puissance éducatrice et comme facteur moral aux temps carolingiens, sur l'« augustinisme » dans les doctrines théologiques du IXe siècle. Les vigoureuses personnalités de Césaire d'Arles, de Justinien, de Grégoire le Grand, de S. Boniface, de Charlemagne, d'Alcuin, d'Hincmar de Reims, du moine Godescalc, de Théodore Studite sont mises dans un relief saisissant. Appeler Benoît de Nursie « ein einseitiger Virtuose der Askese, » par opposition à Césaire nous a paru toutefois trop sévère. Les pages sur Nicolas Ier et Anastase le Bibliothécaire étaient écrites avant que parussent les travaux de M. Perels. Les études récentes de M. Halphen sur le règne de Charlemagne n'ont pu être mises à profit. Enfin, on nous permettra d'observer que les pages où M. v. S. touche à l'hagiographie ne sont pas celles où il montre une connaissance plus directe du sujet. Dans la plupart des cas il s'en rapporte

assez volontiers aux critiques des *Monumenta Germaniae*, excellents guides assurément, mais dont quelques-uns s'entendent mieux à éditer un texte qu'à l'interpréter. L'hagiographie byzantine (p. 497) est traitée d'une manière bien sommaire. Une fausse conception de l'auteur, qui se manifeste spécialement p. 669 et suiv., est de se représenter le martyrologe hiéronymien comme ayant joué le rôle prépondérant (« die Hauptrolle ») dans la création d'un cycle complet de fêtes de saints et l'évolution des calendriers locaux. Son influence sur la liturgie n'est nullement celle que lui attribue M. v. S.

En somme, malgré quelques lacunes, et sauf quelques jugements qui ne sont pas exempts de prévention, le nouveau *Handbuch* est une œuvre considérable, appelée à rendre de nombreux et importants services. M. Coens.

112. — * Martin Jugie. *Homélies mariales byzantines*, textes grecs édités et traduits en latin. Paris, 1922, in-8°, 165 pp. (= *Patrologia Orientalis*, t. XVI, fascicule 3).

113. — Id. *Sur la vie et les procédés littéraires de Syméon Métaphraste*, dans *Échos d'Orient*, t. XXII (1923), p. 5-10.

La littérature mariale est en général chez nous, à quelques exceptions près, si peu digne de son objet que l'on ne doit pas s'étonner de la défaveur dans laquelle elle est tombée. La commune indifférence s'étend malheureusement à des œuvres qui ne sont pas sans mérite et peuvent à tout le moins apporter quelque lumière dans les questions d'histoire et de théologie Le P. Jugie vient de montrer le parti que l'on peut tirer de quelques sermons dédaignés jusqu'ici, et qu'il emprunte à sept différents auteurs. Sur chacun de ceux-ci il réunit de précieuses notes, fait connaître ce que l'on sait de la tradition manuscrite des pièces qu'il publie, et recueille de chacune d'elles, avec sa compétence reconnue, les données théologiques qu'elles renferment. C'est un excellent travail que bien peu de byzantinistes auraient le courage, et disons-le aussi, les moyens d'entreprendre et qui donnera à d'autres, il faut l'espérer, l'idée de fouiller les archives si riches et si peu connues encore, de l'homilétique grecque. Les deux homélies d'Abraham d'Éphèse sur l'Annonciation et sur la Présentation ont paru d'abord dans la *Byzantinische Zeitschrift*, 1913, et une partie des notes qui ont servi aux introductions, dans les *Échos d'Orient* (Voir *Anal. Boll.*, XXXIII, 452). Sur la personnalité d'Abraham, les avis

sont partagés. Les opinions du P. Matagne, du P. Pargoire, du P. Vailhé et de M. Krascheninnikov sont exposées brièvement. C'est au système du P. Vailhé que l'auteur se rallie, et il admet qu'Abraham aurait vécu dans la première moitié du VIe siècle. Une discussion approfondie serait difficile en ce moment ; nous pourrons y songer plus tard. L'homélie sur l'Annonciation n'est pas sans importance pour l'histoire de la fête de l'*Εὐαγγελισμός*.

Le moine Théognoste dont le P. J. nous donne une homélie sur la Dormition de la Vierge, est un auteur du IXe siècle ; il fut l'ami et le défenseur du patriarche Ignace. « Le magnifique passage du début, sur la perpétuelle sainteté de la Mère de Dieu, dit le P. J., suffit à lui seul à faire regretter que cette pièce soit restée jusqu'ici ignorée des historiens du dogme de l'Immaculée Conception. » Du patriarche Euthyme († 917) nous trouvons ici deux homélies : l'une sur la conception d'Anne et sur la ceinture de la Vierge, conservée dans l'église de Chalcopratia. L'introduction insiste sur les données doctrinales et liturgiques de ces pièces, et donne un aperçu de la Vie de S. Euthyme. Il est bien vrai que ce patriarche n'a pas sa fête marquée dans les synaxaires. Mais la *Vita Euthymii BHG.* 651 est une Vie de saint ; et le héros un personnage de grande vertu. L'oraison funèbre *BHG.* 562 prononcée par Aréthas de Césarée, à l'occasion de la translation de ses restes du couvent d'Agathos à Psamathia, est reproduite par le P. J. Celui-ci fait remarquer que, dans la péroraison, où Euthyme est mis en parallèle avec les saints personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament ayant souffert pour la justice, on est étonné de rencontrer le nom de Photius à côté de celui du patriarche S. Nicéphore. Ce rapprochement s'expliquerait dans une certaine mesure « par le fait que Photius, comme Nicéphore et Euthyme, fut exilé à Stenos, au couvent d'Agathos, et aussi parce que la seconde déposition de Photius, en 886, à l'instigation de Stylien Zaoutzès, parut aux Byzantins une injustice flagrante. Aréthas, qui, en tant qu'Euthymien, était en communion avec Rome au moment où il prononçait son discours, n'entendait sans doute pas glorifier dans son ancien maître le promoteur du schisme avec l'Occident. Il y a tout à parier qu'il ne l'entrevoyait pas sous cet angle. »

L'homélie *εἰς τὸν χαιρετισμόν* de Michel Psellus, publiée d'après le ms. grec 1630 de la bibliothèque Nationale de Paris, était entièrement inconnue jusqu'ici. Les deux discours de Néophyte le Reclus sur la Nativité et la Présentation de la Sainte

Vierge étaient également inédits (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 280). Peu à peu nous posséderons l'œuvre entière de cet écrivain. De l'empereur Manuel II Paléologue (1391-1425), on avait, en traduction latine *(P.G.*, CLVI, 91) une homélie sur la Dormition de la Vierge. La voici dans son texte original. Gennadius Scholarius, le grand adversaire des Latins, est représenté par une homélie *ἐπὶ τῇ μεταστάσει τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου*, prononcée en 1461. Comme l'éditeur le fait remarquer, elle n'est pas sans importance au point de vue théologique.

C'est encore par ses études sur la Mariologie byzantine que le P. J. a été amené à trouver une confirmation de notre chronologie de Métaphraste. Dès le début, nous avons admis que celui-ci appartenait à la seconde moitié du Xe siècle et non à la première (voir en dernier lieu *BHG*². p. 269). En étudiant la Vie de la Vierge dans le Ménologe de Métaphraste au 15 août *(BHG*. 1047, 1048), le P. J. s'est aperçu qu'une des sources de ce long récit est le discours de Jean le Géomètre *εἰς τὴν κοίμησιν τῆς Θεοτόκου*. Or cet auteur est mort après 989, et semble avoir composé son discours entre 976 et cette dernière date. La dernière partie du Ménologe est donc du dernier quart du Xe siècle au plus tôt. H. D.

114. — * J.-B. Mesnel. *Les Saints du diocèse d'Évreux* : 3e fasc. *Saint Laud, évêque d'Évreux à la fin du VI*e *siècle. Saint Éterne, évêque d'Évreux vers 670*. Évreux, Ch. Hérissey, 1915, in-8°, 81 pp. ; 4e fasc. *Saint Aquilin, évêque d'Évreux, dans le dernier quart du VII*e *siècle (673-695 ?)*, 1916, 126 pp. ; 5e fasc. *Les Bienheureux martyrs d'Acquigny S. Mauxe et S. Vénérand, V*e *ou VI*e *siècle*, 1917, 118 pp. ; 6e fasc. *S. Leufroy, abbé de la Croix, première moitié du VIII*e *siècle*, 1918, 156 pp.

Les *Analecta*, qui en 1914 rendirent compte des premières monographies de M. l'abbé Mesnel sur les saints d'Évreux et d'avance applaudirent à celles qui allaient suivre (XXXIII, 354-56), doivent aujourd'hui faire amende honorable à l'auteur pour avoir tardé si longtemps à signaler les fascicules parus durant la guerre. A vrai dire, les utiles travaux de M. M. n'avaient nullement besoin de nos suffrages : la distinction que leur accorda l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en les honorant, dès 1917, d'une part du prix Saintour, suffisait à les recommander au public.

L'impression qui demeure, après une lecture attentive des pages consacrées aux SS. Laud et Éterne, personnalités bien effacées,

c'est que, décidément, une docte ignorance vaut mieux que mille et une hypothèses sans fondement. Baronius disait avec justesse : « Praestat in rebus gestis martyrum aliorumque sanctorum, multa desiderari quam omni ex parte nutantia plurima cumulari. » La critique de M. M. est à bon droit sévère à l'égard des hagiographes, chroniqueurs ou martyrologistes, qui répètent à l'envi, à propos de S. Éterne surtout, dont ils ont fait un martyr, des détails entièrement controuvés. Plus de science conduit à plus de réserve. Retenons que S. Laud *(Laudulphus)*, qui joua un rôle dans l'invention du corps de S. Taurin et dont le culte est antique, fut évêque d'Évreux et mourut avant 614. S. Éterne, au contraire, n'a sa place marquée dans aucun calendrier du moyen âge. Hormis une brève mention du biographe de S. Aquilin, qui le range dans la liste épiscopale d'Évreux immédiatement avant son héros, il n'y a rien qui doive fixer l'attention de l'historien. L'identification de l'Éterne ébroïcien avec un martyr honoré à Luzarches, a été faite au XVIe siècle, sur une indication erronée de Claude de Sainctes ; adoptée dès lors sans vérification, elle n'a d'autre garantie que la similitude des noms. S. Éterne d'Évreux, s'il fut évêque, ne fut certainement pas martyr.

Pour S. Aquilin, le filon à exploiter est moins pauvre : une Vie *(BHL.* 655), par malheur assez peu circonstanciée, et deux signatures (Le Mans, 683 ; Rouen, 688-689). M. M. avait, en 1909, mis en œuvre les données de ces documents dans un opuscule dont il a été rendu compte ici-même (XXIX, 211-12). Depuis lors l'auteur a entièrement refondu son œuvre. L'édition — édition partielle — de la légende a été faite, cette fois, au moyen d'un manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, provenant de Cluny (lat. nouv. acq. 2261), incomplet, mais pour le reste de fort bon aloi. Comment s'appela le moine bénédictin à qui revient la paternité de cette biographie? Le problème, dont l'importance est d'ailleurs assez mince, ressortit à la paléographie. Sur trois manuscrits, en effet, le meilleur, le légendier de Cluny, donne : *frater ec//lo*, un autre (Bruxell. 8913) : *frater ... cęlo*, le troisième, copié par Chifflet sur un recueil de Gigny (cf. *Acta SS.*, Oct. VIII, 506) laisse après *frater* un blanc pour 7 ou 8 lettres. Surius a imprimé prudemment : *frater N.* Remarquons toutefois que le texte de Bruxelles, copie des anciens bollandistes tirée d'un codex de Rouge-Cloître, porte en marge la mention : *Hecelo.* C'est ce nom qu'adopte, de confiance, M. M. à la suite des Bénédictins de l'*Histoire littéraire*

(IV, 198) et malgré Bossue *(Acta SS.*, l. c.). Comme nul écrivain portant ce nom n'est connu par ailleurs et que, partant, aucune confusion n'est à craindre, nous ne voyons pas d'inconvénient à ce qu'on nomme Hécelin ou Hécelon l'auteur de la *Vita Aquilini.* Quant à la lecture : *...cęlo* (et la conjecture *e coelo*) de Bossue, elle paraît devoir être écartée, le contexte ne s'y prêtant guère et exigeant à cette place un nom propre. Dans sa publication de 1909, M. M. datait la Vie de la fin du XIe siècle ou du début du XIIe (p. 5). Pourquoi affirme-t-il aujourd'hui (p. 62), sans discussion préalable, qu'Hécelin écrivit dans les premières années du règne de Louis le Pieux? Et sur l'autorité de quels arguments l'identifie-t-il (p. 59), comme en passant, avec l'auteur du *Panégyrique* de S. Taurin? Le lecteur, avant de prendre parti, attend des preuves. En des pages où l'effort de divination psychologique dépasse quelquefois le but, M. M. paraphrase en français la Vie latine, puis il nous dit en termes émus sa haute estime pour le biographe obscur, auquel il croit devoir reconnaître tous les mérites, hormis toutefois celui de nous renseigner d'une manière précise et circonstanciée sur les actions de son héros. A notre avis, cela surtout importait. Tout le reste est fort édifiant sans doute, mais qui saurait dire ce qui en revient de plein droit au vieil évêque mérovingien? Au demeurant, cette réserve ne doit pas nous empêcher d'admirer, avec M. M., chez notre hagiographe, un sens de la mesure dans l'emploi du merveilleux et une pondération de jugement d'autant plus louables qu'à cette époque pareilles qualités cadraient peu avec la mode des écrivains et avec le goût du public. Après s'être étendu longuement sur le problème, assez complexe, des fêtes de S. Aquilin, M. M. fait bonne justice (ch. III) de la découverte par le chronologiste lyonnais Severt d'un deuxième Aquilin. Les assertions de Severt, manifestement brouillé avec la chronologie, furent maintes fois répétées après lui. Son opinion, née d'une confusion entre Clovis I et Clovis II, est ruinée par le seul fait de la double signature donnée par le saint évêque, en 683 et 688-689, au Mans et à Rouen. Puisque nous parlons d'inventions, rappelons encore, à propos du même S. Aquilin, que dans son *Sacrum Gynaeceum* Arthur de Monstier a jugé bon de canoniser l'épouse de ce pontife : *In territorio Ebroicensi, beatae Anonymae, sancti Aquilini uxoris...* Cela se lit, au 19e d'octobre, dans la compilation susdite, qui mérite décidément son sous-titre de *Martyrologium amplissimum.*

Le cinquième fascicule a pour objet les saints martyrs d'Acquigny, Mauxe et Vénérand *(Maximus* et *Venerandus)*. L'auteur se déclare en tout point d'accord avec Henschenius pour traiter de « fatras disparate » *(male consutam farraginem)* la légende qui leur fut consacrée, et il traduit, dans la Préface, la « dure mais combien judicieuse page » par laquelle le compagnon de Bollandus termine son commentaire (voir *Acta SS.*, Maii VI, 38). Henschenius avait jugé inutile de transcrire pareille pièce (cf. *BHL.* 5848-49), d'où il n'y a presque rien à tirer. M. M. nous la donne d'après un texte du XIII[e] siècle contenu dans un ancien lectionnaire de la cathédrale (Bibl. d'Évreux, fonds du Chapitre, 101) ; il le corrige parfois au moyen d'un autre lectionnaire, de même origine (Paris, Bibl. Nat., lat. 815) et, peut-être moins opportunément, au gré de son goût personnel, il élague du texte quelques solécismes, qu'il se contente de citer en note au bas des pages. Cette « production des plus mauvais jours du moyen âge » démarque impudemment la Passion des martyrs Faustin et Jovite ; les noms de ses prétendus auteurs, les prêtres Etherius et Marcus, peuvent rejoindre le pseudo-Déodat de la Vie de S. Taurin : ils n'ont pas plus d'authenticité. M. M. date le document de la fin du IX[e] siècle ou des premières années du X[e] ; en tout cas il n'y est pas fait mention du transfert secret des ossements d'Acquigny à Fontenelle, qui eut lieu en 964 selon Robert de Torigni, lequel emprunte son récit à la Chronique de ce monastère. Après une courte analyse critique, M. M. étudie la fortune de la légende à travers les âges, puis il s'occupe longuement du culte, des reliques et de la gloire posthume.

Enfin, le sixième et dernier fascicule traite d'un saint plus connu, S. Leufroy *(Leutfredus)*, fondateur du monastère de la Croix. Comme M. M. n'a pas connu les travaux du dernier éditeur de la *Vita Leutfredi*, M. Levison (dans *M. G.*, Script. rer. merov., VII, 1 [1919], p. 1-18), et que ce dernier déclare qu'il n'a pu consulter l'œuvre de M. M. (cf. ibid. *Addenda et emendanda*, p. 856), il est intéressant de confronter les résultats auxquels les deux savants ont parallèlement abouti. Nous bornant à ce qui regarde le texte de la Vie et des Miracles *(BHL.* 4899-4901) et laissant l'histoire du culte, d'ailleurs fort bien attesté, nous constatons d'abord, pour l'édition, que M. M. se contente d'imprimer la Légende d'après le ms. U. 55 de la bibliothèque de Rouen (= Rotom. 1380), originaire de Jumièges, y ajoutant en note les variantes du ms. 5356 de la bibliothèque Nationale de Paris ; il néglige le ms. de Saint-

Germain (aujourd'hui Bibl. Nat., lat. 11750), qui servit aux plus anciennes éditions, et l'estime « certainement de moins bonne note ». Or c'est ce dernier ms., du XIe siècle, qui vient en tête de liste *(1a)* chez M. Levison. Celui-ci le classe, avec le manuscrit de Rome (Vatic. Reg. lat. 571), originaire de Saint-Médard de Soissons *(2a)* parmi les « codices Vitae praestantiores ». Pour la publication du texte, nous croyons que les préférences iront à l'éditeur des *Monumenta,* qui a tenu compte de tous les mss. Quant à l'analyse du document, nous inclinons médiocrement à tempérer la sévérité de M. Levison qui juge la pièce d'une autorité minime, par la critique de ci de là plus bénigne de M. M. Il faut reconnaître qu'il y a beaucoup de points faibles qui ne soutiennent pas l'épreuve d'un examen sérieux. Les deux éditeurs ont reconnu les emprunts faits à la *Vita Audoeni* II. M. Levison y retrouve en outre des traces de la *Vita* III du même saint. M. M, semble supposer que ce dernier rapport n'existe pas (p. 24). Nulle part il ne discute à fond l'âge du document ; il semble en placer la composition au cours des invasions normandes, « environ un demi-siècle après l'événement » (p. 21). M. Levison le fait dater du règne de Louis le Pieux, quelque cent ans après la mort de Leufroy.

Le fascicule se clôt par quelques brèves remarques sur les saints Turien, Barsenore et Agofroy : le premier ne se rattache au diocèse d'Évreux que par des liens fort ténus ; le second — c'est Barsanuphius, l'anachorète palestinien ! — n'a nul droit de figurer au calendrier de cette Église ; quant à S. Agofroy, on ne peut même pas affirmer avec certitude son existence.

M. Coens.

115. — * *The Life of Saint David and other Tracts in Medieval Welsh from the Book of the Anchorite of Llanddewivrevi A. D. 1346.* Oxford, Clarendon Press, 1912, in-8°, 92 pp.

Le *Llyfr Ancr Landdewifrefi* est (après le fameux *Llyvyr Coch o Hergest)* le plus précieux joyau de la collection galloise de Jesus College à Oxford, conservée maintenant à la Bodléienne. M. John Morris Jones, aujourd'hui Professor Sir John Morris-Jones, le publia en entier (= *Anecdota Oxoniensia,* Medieval and Modern Series, n^r 6. Oxford, 1894). Ce fut une édition originale en plus d'un sens : on ne sait qu'y admirer davantage, de l'exactitude pointilleuse de l'éditeur ou de la patience de ses imprimeurs. Sans être un fac-similé, le volume s'efforçait à reproduire, à l'aide

d'un alphabet pour le moins sextuple, les plus minimes particularités du manuscrit : lettres soulignées, lettres grattées, lettres effacées, lettres retracées, *puncta delentia*, jusqu'à l'espacement : il prouve que les éditeurs gallois savent être merveilleusement soucieux du détail... quand ils le veulent. Un tel chef-d'œuvre de typographie était, cela va de soi, d'un prix élevé. En voici une réimpression partielle (en fait il n'y manque que les appendices et la traduction galloise de l'*Elucidarium*, parfois attribué à Lanfranc ou à S. Anselme), publiée principalement pour la commodité des étudiants en celtique de l'University of Wales. En ramenant le souci d'exactitude à des limites raisonnables, on a pu réduire au dixième le prix de l'édition précédente. L'hagiographie y trouve encore son compte, largement : le volume contient la Vie galloise de S. David et celle de S. Beuno, l'une et l'autre éditées jadis en une recension à peine différente (celle de Vesp. A. XIV) par W. J. Rees, — mais on sait comme ! Le reste n'est point de notre domaine ; mais quiconque s'intéresse aux études celtiques sera charmé d'avoir sous la main en un format commode les textes en prose les moins illisibles peut-être qui nous soient parvenus de cette époque.

P. GROSJEAN.

116. — * P. POWER. *Life of St. Declan of Ardmore* (edited from Ms. in Bibliothèque Royale, Brussels) *and Life of St. Mochuda of Lismore* (edited from Ms. in Library of Royal Irish Academy) with Introduction, Translation and Notes. London, Irish Texts Society and David Nutt, 1914, in-8°, xxxi-202 pp., fac-similé et carte (= *Irish Texts Society*, vol. XVI).

Dans peu de mois l'*Irish Texts Society* atteindra sa vingt-cinquième année. Ce n'est guère à nous peut-être de juger les résultats acquis par la Société en ce quart de siècle d'efforts. Qu'il nous soit permis cependant de l'en féliciter et de nous en féliciter. Les temps ont bien changé depuis que *An Craoibhin Aoibhinn* prit les risques de l'entreprise, et l'*Irish Texts Society* n'a pas été pour rien dans le changement. La langue, la littérature, l'orthographe lui doivent beaucoup. Quant à l'histoire, quelle œuvre excellente que d'avoir publié cette monumentale édition de Keating, compilation de première valeur et demeurée inédite. On croit rêver en songeant que jusqu'au milieu du siècle dernier la littérature irlandaise s'est continuée par voie de transcription. Ce beau zèle des copistes s'est ralenti depuis et il est grand temps qu'on s'efforce

à sauver par l'imprimerie ce qui reste à sauver. Souhaitons à l'*Irish Texts Society* bon courage, bon succès et des souscripteurs qui lui permettent de mener à bien la réédition de son dictionnaire que nous attendons, comme tout le monde, impatiemment.

De toute la série (vingt-quatre volumes parus en comptant le grand et le petit dictionnaires) un seul est consacré à l'hagiographie. Cette réserve se comprend : l'*Irish Texts Society* s'adresse au grand public irlandais — soit dit en passant, elle a dû aussi créer ce public même — elle ne peut donc s'aventurer dans les impasses et les terrains vagues de l'irlandais moyen. Son second volume, pour avoir manqué à cette réserve, s'est attiré en son temps les critiques de juges qualifiés. D'autre part les Vies de saints ont pour la plupart été composées ou traduites à la fin du moyen âge. Les scribes de basse époque qui nous les ont conservées ne se sont pas souciés d'en moderniser l'orthographe, ou ils y ont bien mal réussi. D'où la difficulté. Il faut avouer que M. P. n'a pas contribué à simplifier les choses. La Vie de S. Declan, par exemple, est éditée d'après l'autographe de Michel O'Clery, avec une collation largement suffisante du ms. M. 23.50 de la Royal Irish Academy. M. P. se propose de donner « une reproduction du manuscrit de Bruxelles, avec développement des contractions ». Soit. Mais fallait-il pousser le respect de l'orthographe jusqu'à refuser d'introduire une virgule ou de séparer les mots, comme le font tant d'honnêtes éditeurs? Rappelons-nous que la syntaxe irlandaise est des plus enchevêtrées et qu'au XVIIe siècle l'orthographe émergeait à peine de la *scriptio continua*, mots et particules s'agglutinant tant bien que mal. On conçoit à la rigueur qu'un éditeur ne se croie pas permis d'ajouter une virgule. Mais de quel droit supprimera-t-il les virgules du manuscrit? Dans ce texte sans virgules, pourquoi ouvrir des guillemets? Et si l'on en ouvre, au moins conviendrait-il de les fermer. Nous n'avons rien à dire contre la pratique de résoudre les abréviations. Mais dans la mesure du possible la leçon développée aurait dû se conformer à l'orthographe propre de Michel O'Clery ; d'autant que le texte est imprimé en caractères « gaéliques » ce qui rend impossible d'y indiquer typographiquement par des italiques les lettres ajoutées par l'éditeur. Je me hâte de dire que l'*Irish Texts Society* n'a pas érigé l'emploi du gaélique en règle absolue et que dans les volumes XII et XXII, par exemple, les textes irlandais sont en caractères... mettons ordinaires, pour ne pas dire anglais et ne contrarier personne.

Ces réserves faites, parce que nous avons cru qu'elles s'imposaient, nous pouvons librement donner au volume les louanges qu'il mérite. M. P. est professeur d'archéologie. C'est du point de vue archéologique qu'il a d'abord étudié ces deux Vies de saints localisés dans les environs de sa petite patrie. Il ne s'est décidé que plus tard à en rien publier. Il ne veut pas être philologue et semble avoir aussi parfois quelque méfiance de l'histoire.

De la première partie de l'Introduction nous préférons ne rien dire. Elle est intitulée « General », et l'est en effet un peu autrement qu'il ne faudrait. Les références n'y sont pas toujours d'une parfaite exactitude. C'est ainsi que l'édition du Codex Salmanticensis est attribuée au marquis de Bute (p. x).

La seconde partie : « St. Declan », commence par une discussion du christianisme pré-patricien en Irlande. S. Declan est en effet l'un des missionnaires qu'on dit avoir précédé le grand apôtre. Question fort délicate et qui requerrait beaucoup de doigté. M. P. note que les méthodes de S. Declan semblent avoir différé de celles de S. Patrice, et fait remarquer la vraisemblance d'origines chrétiennes assez anciennes chez les Deisi de Munster, proches parents de ceux du pays de Galles. Voilà, à notre avis, tout ce qu'il y a à glaner dans cette petite étude. Pour le reste, l'auteur semble ignorer la discussion et les conclusions de M. Bury (nous avons cherché en vain dans tout le volume la moindre référence à son *St. Patrick*, et ce n'est qu'un exemple entre beaucoup d'autres). Tout le sujet, d'ailleurs, mériterait d'être étudié à nouveau en détail, avec la même sérénité. Il vaut la peine de noter qu'on a fait, depuis 1905, quelques progrès, et que Zimmer, par exemple, s'il s'est laissé parfois halluciner par sa théorie de la route commerciale directe entre la Gaule et l'Irlande du sud-ouest, a remué à cette occasion, avec sa vigueur habituelle, une quantité de faits que M. Bury n'avait pas admis en ligne de compte. — Une remarque à ce propos. M. Bury (p. 351-52) se rallie à l'opinion de Todd et considère toutes les Vies de saints prétendus pré-patriciens (parmi lesquels nommément S. Declan) comme sans valeur au point de vue historique. Zimmer voudrait en expliquer les contradictions comme le résultat d'une tentative maladroite pour mettre d'accord la tradition locale authentique avec les documents postérieurs : une expression dans la Vie de S. Declan semble donner raison à cette hypothèse. S. Declan et S. Patrice se rencontrent sur les routes d'Italie, le premier revenant de Rome et partant pour l'Ir-

lande comme évêque, le second arrivant à Rome et non encore consacré ; la Vie dit très naïvement : et Patrice alors n'était pas évêque, mais il fut consacré plus tard par le pape Célestin et envoyé prêcher aux Irlandais, *car c'est Patrice qui est vraiment l'archevêque de l'île d'Irlande prise en son entier* (Power, p. 16 et 18). Il est vrai que la Vie latine mentionne le fait sans plus et que cette phrase est due au traducteur, très probablement.

Revenons au volume de M. P. Les pages xxii-xxiv, qui comptent parmi les meilleures du livre, sont une étude archéologique des monuments proprement attribués à S. Declan à Ardmore. La troisième partie de l'introduction sur S. Mochuda (autrement dit Carthach) est plus concise. L'auteur est en pays de connaissances et son étude apporte du neuf sur plusieurs points d'histoire locale. Enfin une excellente carte de la « principauté de Decies ». Suivent les textes avec traduction en regard. La Vie de S. Declan (nous en avons déjà touché un mot) est de celles que M. Plummer n'a pas voulu comprendre dans sa collection de Vies irlandaises, comme étant trop proche de la Vie latine qu'il avait déjà publiée. D'ailleurs il en avait relevé en note les variantes les plus importantes.

La Vie de S. Mochuda est différente de celle que M. Plummer vient de publier (*Bethada*, t. I, p. 291-99, avec l'*Indarba* p.300-311). C'est une traduction récente, suivant pas à pas la recension latine rétablie par M. Plummer, qui s'aida de cette traduction même pour la restitution des passages latins mutilés. M. P. la publie d'après le ms. M 23, 50 de la Royal Irish Academy, le seul, dit-il, qu'il connaisse. S'il avait pris la peine de se reporter à Plummer, *Vitae*, t. I, p. xlviii, il en aurait trouvé un autre. M. P. qui n'ignore pas la recension de Bruxelles (éditée par M. Plummer) a choisi celle-ci comme plus accessible aux lecteurs de l'*Irish Texts Society* et plus riche en indications topographiques. Elle est d'ailleurs d'une exactitude remarquable (cf. Plummer, *Vitae*, t. I, p. xlvii).

Enfin suivent près de cinquante pages de notes en petit texte qui ont dû coûter à leur auteur beaucoup de peine. C'est une gerbe de menues études sur des mots ou des points de détail, un genre de recherches où l'érudition de M. P. paraît plus à son avantage que dans les travaux de synthèse. Nous en recommandons la consultation d'autant plus volontiers que le volume est pourvu d'un bon index. En résumé nous sommes redevables à l'*Irish Texts Society* d'une contribution à l'hagiographie qui n'est pas sans valeur.

C'est son premier volume de Vies de saints : souhaitons-en d'autres et, si possible, de meilleurs. P. GROSJEAN.

117. — Jean PHOKYLIDÈS. *Ἀντίοχος μοναχός, ὁ καὶ Στρατήγιος. Ὠδαὶ Πατριάρχου Σωφρονίου*, dans *Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, t. XXII (1923), p. 188-205.

Le moine Antiochus de Mār Sabas, dont les œuvres dormaient oubliées dans la Patrologie grecque, a repris une certaine notoriété grâce à la version géorgienne de la *Prise de Jérusalem par les Perses*, publiée, comme l'on sait, par M. Marr (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 139 et suiv.). Mais sa personnalité n'en est pas beaucoup mieux connue. Sous couleur de retracer sa biographie, M. Phokylidès s'est attaché principalement à raconter les horreurs de l'invasion perse, dont Antiochus fut le témoin et l'historien. Les données principales de ce tableau sont empruntées, naturellement, à l'ouvrage capital de M. Marr, d'après la traduction grecque de l'archimandrite Kallistos (*Ἀντίοχος Στρατήγιος. Ἅλωσις τῆς Ἱερουσαλὴμ ὑπὸ τῶν Περσῶν τῷ 614. Γεωργιανὸν κείμενον τοῦ Ν. Μάρρ.* Jérusalem, 1910). L'auteur n'a pourtant pas manqué de consulter les autres publications qui lui étaient accessibles. Le fragment *Περὶ τῆς ἁλώσεως τῆς Ἱερουσαλήμ* est réimprimé non d'après l'édition de M. Marr (dans la traduction de l'archimandrite Kallistos), mais d'après celle du moine Augustin dans *Νέα Σιών* (mai-juin, 1914, p. 422-27). Peut-être M. Ph. a-t-il voulu marquer par là qu'il tient pour nulle et inexistante une publication faite d'après une copie de Porphyre Ouspenskij, *τοῦ βεβήλου ἐκείνου Πορφυρίου Οὐσπένσκυ* (p. 197 ; cf. p. 203), accusé d'avoir coupé des feuillets de manuscrits dans les bibliothèques d'Orient et de les avoir emportés *εἰς τὰς σκυθικὰς στέππας*.

M. Ph. adopte sans objection (p. 197) l'hypothèse de M. Marr, qui identifie le moine Antiochus avec Strategios l'auteur de la relation du sac de Jérusalem. Pour des motifs que nous aurons prochainement, s'il plaît à Dieu, l'occasion d'exposer [1], nous croyons que cette identification est impossible à soutenir et

[1] Dans l'introduction au texte arabe de la *Prise de Jérusalem*, d'après le ms. arabe 697 de la bibliothèque Vaticane. Cette édition, dont M. Ph. nous demande des nouvelles (p. 198), doit paraître sous peu dans les *Mélanges Orientaux* de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth.

qu'il faut maintenir distincts les deux personnages et leur propriété littéraire. Les odes de S. Sophrone patriarche de Jérusalem, mentionnées dans le sous-titre de l'article de M. Ph. sont les deux pièces publiées en 1897, par Alph. Couret, dans son article sur la prise de Jérusalem (*Revue de l'Orient chrétien,* t. II, p. 133-43). L'auteur en tire argument pour réfuter le témoignage de l'arménien Sebeos, hostile aux Grecs de la Ville Sainte. P. P.

118. — * Émile Mâle. *L'art religieux du XII*e *siècle en France.* Étude sur les origines de l'iconographie du moyen âge. Paris, Colin, 1922, in-4°, IV-459 pp.

L'éminent historien de l'art religieux à qui nous devons les grands ouvrages que tout le monde connaît sur le XIIIe siècle et la fin du moyen âge (*Anal. Boll.,* XXI, 442 ; XXVIII, 487 ; XXIX, 466), se félicite au début de son nouveau livre de n'avoir pas commencé par le commencement. S'il avait voulu tout d'abord remonter aux origines, il se serait, dit-il, infailliblement égaré, tout le monde croyant alors que l'art chrétien était né à Rome, le rôle de l'Orient commençant à peine d'être entrevu. On l'a mieux compris depuis, et M. Mâle affirme que, « née en Orient, l'iconographie chrétienne nous est arrivée toute faite. Ce ne sont pas nos artistes qui, méditant sur le texte sacré, ont conçu les scènes de l'Évangile ; ils les ont reçues d'un monde lointain. L'historien de l'art... doit sans cesse remonter aux origines, chercher en Égypte, en Syrie, en Cappadoce les modèles dont il n'a souvent dans nos églises que la copie. » Comment cette iconographie orientale a-t-elle pénétré en France ? M. M. est d'avis qu'elle s'est perpétuée longtemps par les manuscrits enluminés. Vers la fin du XIe siècle la sculpture s'en empara, la développa durant tout le siècle suivant, pour aboutir aux chefs-d'œuvre du XIIIe siècle. On ne se doutait guère, il y a trente ans, de ces influences orientales et byzantines, transmises par les manuscrits. Les exemples que donne M. M. sont décisifs, et s'il est vrai que les artistes occidentaux ne se sont point astreints à copier servilement les modèles, mais les ont retouchés, y ont introduit la vie et le mouvement, les ont rendus librement enfin, suivant leur tempérament propre, il est certain, qu'ils les ont en grande partie reçus d'ailleurs. A mesure qu'on avance, on se rend mieux compte de l'élément original apporté par les artistes occidentaux. Leur iconographie s'enrichit et puisa à des sources nouvelles. La liturgie et le drame liturgique fournissent

à l'art des motifs nouveaux. Puis ce sont des personnalités marquantes qui proposent des types nouveaux et des combinaisons qui entrent aussitôt dans la circulation. A bon droit Suger est signalé comme un initiateur, et Saint-Denis comme le « foyer d'où un art rajeuni a rayonné sur la France et sur l'Europe ».

Un des domaines où le génie créateur de l'Occident a pu se manifester le plus librement c'est l'iconographie des saints. Les images des saints commencent à paraître dans l'art monumental du XIIe siècle. Ce sont, avec les apôtres, les saints locaux que l'on représente. Ici, l'Orient n'offrait pas de modèles. Malgré les pertes considérables que le temps et les révolutions ont fait subir aux trésors d'art du moyen âge, le nombre des saints dont les chapiteaux des églises, les peintures, les travaux d'orfèvrerie, les débris de verrières du XIIe siècle racontent l'histoire est remarquable. M. M. a classé ces monuments par contrées. Saints du Languedoc : S. Sernin, Ste Foi, S. Caprais, S. Vincent, S. Maurin ; saints des Pyrénées : S. Volusien, S. Aventin, S. Bertrand de Comminges ; saints d'Espagne dans le midi de la France : S. Fructueux et ses compagnons, S. Just et S. Pasteur, Ste Eulalie ; saints de l'Aquitaine : S. Martial, Ste Valérie, S. Amadour, Ste Véronique ; saints du Plateau central : Ste Foi de Conques, S. Chaffre (Theofredus), S. Baudime, S. Étienne de Muret, S Calmin ; saints du Poitou : S. Hilaire, Ste Triaise (Troecia), S. Savin ; saints du Berry : S. Oustrille (Austregisilus), S. Eusice ; saints de l'Auvergne : S. Austremoine, S. Nectaire, S. Priest ; saints de la Provence : Ste Marie-Madeleine, Marthe et Lazare, S. Bénigne, S. Hugues ; saints de l'Ile-de-France : S. Denis, S. Loup ; enfin S. Julien du Mans et S. Martin. A ces saints de France s'en ajoutent d'autres, populaires en tous pays : S. Benoît, S. Antoine et S. Paul ermite, Ste Marie l'Égyptienne, Ste Eugénie. Les pèlerinages ne contribuèrent pas moins à enrichir l'iconographie. Dans les sanctuaires qui étaient le but de leur voyage ou formaient les étapes de la route, les pèlerins vénéraient des images fameuses, dont ils voulaient garder le souvenir et qu'ils faisaient reproduire, une fois rentrés chez eux, par les artistes du pays. On sait la diffusion extraordinaire du type du crucifix vêtu, rapporté de Lucques, et la légende étrange qui, en certains endroits le fit prendre pour une figure de femme, à qui on donna divers noms : Liberata, Wilgefortis, etc. Rome et le Mont Gargan exercèrent également leur influence. Mais ce ne fut pas seulement la France qui emprunta à l'Italie. L'art français également pénétra en Italie par la voie des

pèlerinages. Sur les routes d'Espagne, où l'on allait visiter S. Jacques de Compostelle, on voit la trace d'échanges analogues. Le type de la Vierge de Chartres, par exemple, s'est propagé ainsi, de même les images de S. Jacques. Mais voici une influence qui n'a guère été remarquée jusqu'ici. Sur la route de Compostelle on rencontre plusieurs grandes basiliques dont le plan accuse un même modèle. La plus importante est Saint-Sernin de Toulouse. Mais il y a aussi Sainte-Foy de Conques, Saint-Sauveur de Figeac, Saint-Martial de Limoges (détruite pendant la révolution), enfin Saint-Jacques de Compostelle. M. M. se demande quel est ce type d'église, « le plus grandiose que l'âge roman ait conçu ? » Il n'hésite pas à répondre que c'est la basilique de Saint-Martin à Tours, celle que le trésorier Hervé fit reconstruire de 997 à 1014. Il lui paraît probable que celle-ci reproduisait la forme d'une basilique antérieure, avec certaines dispositions qui semblent remonter jusqu'aux premiers siècles du christianisme ; la basilique de Saint-Ménas en Égypte en fournit un exemple.

L'art du XIIe siècle raconte autre chose encore que l'évangile et les vertus des saints. Dans un chapitre spécial, M. M. nous le montre essayant d'expliquer le système du monde tel qu'il s'enseignait alors. Plus loin il relève l'empreinte particulière laissée sur la pierre par le génie monastique. Le dernier chapitre étudie l'ordonnance des grands tympans sculptés des portails romans. Le problème consistait à disposer avec art les personnages dans un demi-cercle. Une haute figure, placée au centre, devait dominer. De là les scènes triomphales dont les sculpteurs ont fait choix, et qui se partagent, dans le midi, en trois types principaux : Le Christ de l'Apocalypse (Moissac) ; le Christ s'élevant au ciel (Saint-Sernin de Toulouse) ; le Christ apparaissant pour juger les hommes (Beaulieu). En Bourgogne on rencontre aussi la Cène, dominée par la figure du Christ en majesté. Sous l'influence des Prémontrés et des Cisterciens, le culte de la Vierge prend un nouvel essor, et l'on voit apparaître des portails consacrés à la Mère de Dieu.

Nous n'insisterons pas sur les qualités littéraires de l'ouvrage, ni sur l'abondance et le choix de l'illustration. Le nom de l'auteur et celui de son éditeur en disent assez long. H. D.

119. — * Ém. Walberg. *La Vie de saint Thomas le martyr par Guernes de Pont-Sainte-Maxence. Poème historique du XIIe siècle*

(1172-1174). Lund, Gleerup, 1922, in-8°, CLXXX-385 pp. (= *Acta reg. Societatis humaniorum litterarum Lundensis*, V).

Depuis longtemps on attendait une édition critique de la *Vie de S. Thomas de Cantorbéry* par Garnier de Pont-Sainte-Maxence. Aux environs de 1880, P. Meyer, d'accord avec le chanoine Robertson, se proposait de publier à la suite des biographies latines, dans les *Materials for history of Archbishop Thomas Becket*, les anciennes biographies françaises. La mort de Robertson arrêta ces travaux. Dans l'entretemps, en Allemagne et en Angleterre naissaient plusieurs projets d'édition, dont aucun n'aboutit. En 1912, M. W. s'entendit avec P. Meyer pour publier l'œuvre de Garnier de Pont-Sainte-Maxence ; mais la maladie, puis la mort empêchèrent P. Meyer de collaborer à ce travail. Aujourd'hui la légende rimée qui aurait dû faire partie de la collection de la *Société des anciens textes français*, paraît sous les auspices de la Société royale des lettres de Lund. Quiconque s'intéresse aux auteurs français du moyen âge, appréciera hautement l'édition que nous offre M. W. ; elle satisfait à toutes les exigences de la critique et de la philologie. La littérature hagiographique écrite en vieux français est riche et variée, malheureusement l'intérêt historique qu'elle présente est minime : la plupart du temps, en effet, les auteurs de légendes se sont contentés de traduire soit en vers, soit en prose, les Vies latines que le haut moyen âge leur fournissait en si grand nombre. La *Vie de S. Thomas de Cantorbéry*, composée presque immédiatement après les événements qu'elle raconte, et par un homme soucieux d'exactitude, occupe une place toute spéciale dans la poésie religieuse en langue vulgaire et peut, à juste titre, être considérée comme une source historique. Garnier de Pont-Sainte-Maxence, dans les premiers mois qui suivirent la tragédie de 1170, rédigea une Vie de S. Thomas Becket qui ne nous est point parvenue. Cette biographie, écrite à la hâte et avec des données peu sûres, fut bientôt désavouée par l'auteur, qui se rendit en Angleterre afin de recueillir les témoignages des amis et familiers du saint archevêque. C'est avec les détails rassemblés au cours de cette enquête et aussi, pour une très large part, en s'inspirant des biographies qui circulaient déjà, que Garnier composa son poème historique.

La date de composition et les relations des Vies latines et françaises avaient été déterminées dans un article que M. W. fit paraître en 1914 dans le *Lunds Universitets Årsskrift* (*Anal. Boll.*, XL, 432). Dans l'introduction du présent ouvrage l'auteur, se plaçant au

point de vue spécial de la Vie française, reproduit sans changement important les résultats qu'il avait publiés dans l'article précité. Garnier, qui termina son travail en 1174, a surtout puisé dans les biographies latines d'Édouard Grim *(BHL.* 8182) et de Guillaume de Cantorbéry *(BHL.* 8184); quant à Roger de Pontigny *(BHL.* 8183), loin d'avoir servi de modèle à Garnier, il a utilisé l'œuvre du poète français. Grâce à ces résultats nous pouvons discerner ce que Garnier a ajouté au récit des premiers biographes et apprécier la part d'originalité qui lui revient. M. W. dans le tableau détaillé des sources du poème, indique, presque vers par vers, les emprunts aux Vies latines et les éléments nouveaux dus à l'enquête personnelle du clerc de Pont-Sainte-Maxence. Mais le mérite de Garnier comme écrivain dépasse son mérite comme historien: ses vers, faciles et sans remplissage, nous offrent un des beaux spécimens de l'excellente langue française du XII[e] siècle. Il a du reste conscience de son talent et de la pureté de son style; l'insistance quelque peu vaniteuse, avec laquelle il nous avertit que son « language est bon », prouve qu'il est tout autant préoccupé de beauté littéraire que de vérité historique. La langue du biographe français, que certains ont qualifiée d'anglo-normande, est, tout bien considéré, du français de l'Ile-de-France, dans lequel on peut relever quelques formes anglo-normandes.

M.W. n'a rien épargné pour que l'édition qu'il livrait au public fût parfaite et complète; son travail est un bel hommage rendu à la mémoire de son illustre et vénéré maître, P. Meyer, auquel son livre est dédié. B. de Gaiffier.

120. — * B. del Marmol O. S. B. *Saint Albert de Louvain.* Paris, Gabalda, 1922, in-12, xxx-168 pp. (= *Les Saints).*

Brutalement assassiné dans la campagne de Reims, le 24 novembre 1192, par des chevaliers allemands partisans de Henri VI, S. Albert de Louvain, évêque de Liège, prince de la maison de Brabant, reposait depuis sept cents ans sous les dalles du chœur de la cathédrale rémoise, lorsqu'en 1920 son vrai tombeau fut découvert d'une manière assez inattendue au cours des travaux de restauration du vénérable édifice. Nous n'avons pas à donner ici les raisons de la surprise générale qui accueillit chez nous cette heureuse nouvelle. Nos lecteurs ont appris par le menu les incidents de cette invention inopinée (voir *Anal. Boll.,* XL, 155-70).

Le 19 novembre 1921, avec le libéral consentement de S. É. le cardi-

nal Luçon, les ossements de S. Albert reprenaient enfin le chemin du pays natal. L'occasion s'offrait d'écrire la biographie de l'évêque-martyr. Dom B. del Marmol vient de la mettre à profit, et par lui, une nouvelle et brillante figure s'est ajoutée à la galerie de portraits, déjà si nombreuse, de la collection *Les Saints.* Figure de saint, au sens où ce terme évoque une lente ascension de l'âme vers l'héroïsme intérieur? Non pas. S. Albert de Louvain est plutôt un héros chrétien, tombé victime de son attachement aux lois canoniques et à l'Église dont il était l'élu.

Si l'auteur a déployé dans l'interprétation de ses sources un effort personnel méritoire, lequel du reste n'a point passé sans contradiction, il n'a pourtant pas visé avant tout à faire une œuvre critique originale. Écrivant pour le grand public, il s'est attaché à paraphraser le tragique récit de la *Vita Alberti* (*BHL.* 223) et, dans la mesure du possible, à dégager la physionomie morale du jeune prince-évêque. Pas à pas il a suivi, à partir de l'élection, le vieux texte contemporain, et sans recourir beaucoup aux travaux des siècles suivants, il l'a interprété avec émotion, science et piété.

Diverses observations ont été présentées au nouveau biographe par les critiques ; nous n'avons pas à les répéter ici. Les unes ont trait à l'exposé des faits et des mobiles de la politique d'Albert et de celle de ses adversaires. D'autres portent sur une hypothèse concernant l'auteur de la *Vita* : l'hagiographe ne serait ni Hervard (opinion de Kurth), ni Wéry de Lobbes (Heller), mais un moine, secrétaire de ce dernier. Dom d. M. emprunte cette nouvelle opinion à un travail non encore publié de M. Darimont. Avant de l'apprécier, nous attendrons, non sans quelque scepticisme, les preuves et les documents qu'on nous promet « en grand nombre ». Signalons à l'attention de l'auteur une erreur qui s'est glissée, page 27, dans une énumération d'évêchés : Munster, Metz, Toul *Argenteuil,* etc. C'est évidemment Strasbourg *(Argentoratum)* qu'il faut lire.

Nous ne doutons pas qu'à la prochaine édition ce petit livre, si plein de choses et si vivant, ne soit digne en tout point du héros national dont il vient si opportunément célébrer la mémoire, et du Roi Albert, « vaillant émule de son patron et ancêtre », auquel il a été respectueusement dédié par l'auteur. M. COENS.

121. — *Archivum franciscanum historicum,* Ann. XV et XVI, 1922 et 1923.

La *Legenda antiqua* de S. François contenue dans le manuscrit 1046 de Pérouse a jusqu'ici passé presque inaperçue parce que, privée de son début par la perte d'un cahier du codex, elle semblait ne faire qu'un avec la *Legenda maior* qui la précède immédiatement. L'analyse détaillée et les larges extraits qu'en donne le P. Delorme (XV, 23-70, 278-332) apportent un appoint nouveau et des plus importants à l'étude des sources franciscaines. Le manuscrit date, semble-t-il, de 1311 ; il est donc antérieur à tous les exemplaires connus tant de la *Legenda antiqua* que du *Speculum Perfectionis* et de l'*Historia tribulationum* d'Angelo Clareno. Le copiste, à en juger par l'emploi de capitales plus grandes et plus ornées, a distingué trois sections dans le texte de sa *Legenda antiqua.* L'examen attentif de chacune de ces sections montre qu'elles diffèrent par leur origine. La première (ch. 1-21) comprend des éléments de provenance diverse. La seconde (ch. 22-41) se compose d'extraits presque littéraux de la seconde Légende de Celano. A remarquer que ce sont précisément les mêmes chapitres de *II Celano,* ou peu s'en faut, qui ont passé sans modification dans le *Spec. Perf.* La troisième partie (ch. 42-115), la plus importante, « forme un tout parfaitement homogène, qui a coulé d'une même source ». Comparée à *II Celano* et au *Spec. Perf.*, elle se révèle comme antérieure à tous deux. Thomas de Celano tantôt complète, tantôt corrige, tantôt résume la *Legenda antiqua,* toujours en y ajoutant sa marque personnelle de lettré et de polémiste. Quant au *Spec. Perf.*, c'est directement de la *Leg. ant.* et non de *II Cel.* qu'il dépend. Et quelles sont les sources de la *Leg. ant.* elle-même, dans cette partie? Le contenu du manuscrit de Pérouse cadre parfaitement avec le programme tracé dans la fameuse lettre des trois compagnons à Crescentius ; l'attestation *nos qui cum eo fuimus* reparaît fréquemment ; le récit est simple, spontané, sans art, d'une seule venue. Bref le P. D. n'est pas éloigné d'y reconnaître, non pas le texte original, mais une recension très rapprochée de l'original de l'œuvre des premiers compagnons de S. François; et ce serait par ce stade intermédiaire que les récits des frères Léon, Ange et Rufin seraient parvenus tant à Thomas de Celano qu'au compilateur du *Spec. Perf.* S'il en est ainsi, il se confirme une fois de plus que la traditionnelle *Legenda 3 Sociorum* n'a rien de commun avec l'œuvre véritable des trois compagnons. Entre

la *Legenda antiqua* et la soi-disant *Leg. 3 Soc.* le P. D. n'a relevé qu'un passage parallèle ; il se trouve aussi dans le *Spec. Perf.* et, de nouveau, la *Leg. ant.* apparaît comme la source commune. Comparée au ms. de M. Little (ancien Phillipps 12290) si minutieusement décrit dans les *Collectanea Franciscana,* I, 9-113, le ms. de Pérouse offre 31 récits communs d'une « identité de tout point littérale ». Quelques-uns des chapitres du ms. Little qui manquent au manuscrit de Pérouse semblent appartenir au texte original.

Les *Documenta Perusina de S. Bernardino Senensi* publiés par le P. A. Fantozzi (XV, 113-154, 406-75) permettent de préciser les dates auxquelles S. Bernardin séjourna à Pérouse. Le texte des nouveaux statuts contre le jeu, contre le blasphème, contre l'immoralité, contre l'usure, contre les rixes, rédigés par l'autorité communale, *inherendo doctrine fr. Bernardini de Senis Ordinis Minorum humilis servi Iesu Christi,* montrent à quel point les prédications du saint avaient fait impression sur les esprits. Non moins caractéristiques sont les nombreuses pièces d'archives concernant le culte rendu après sa mort par les Pérugins à l'illustre prédicateur.

M. K. Wenck conteste que la B^se^ Agnès de Bohême ait jamais été demandée en mariage par l'empereur Frédéric II (XV, 203-207). Les biographes contemporains ne parlent que des démarches faites par le fils de Frédéric II, le futur Henri VII. En revendiquant pour Agnès la gloire d'avoir refusé l'alliance non seulement du fils de l'empereur, mais en outre de l'empereur lui-même, les biographes postérieurs se heurtent à des contradictions chronologiques que dénonce M. W. Il s'efforce de montrer comment a pu naître la légende de la double demande en mariage par le fils d'abord, puis quelques années après par le père devenu veuf.

Le P. A. Chiappini (XV, 382-405) publie d'après les originaux conservés dans le reliquaire du saint à Capistran deux lettres de Nicolas de Fara à S. Jean de Capistran et une lettre de Jacques de Rieti au même. On y voit notamment comment Jean de Capistran faillit être élu général de son ordre en 1455. D'autres lettres relatives à la mission prêchée par le même saint contre les Hussites en 1451 sont publiées par le P. J. Hofer (XVI, 113-26). Trois de ces lettres étaient inédites.

Le P. A. Callebaut continue à défendre avec feu le B. Gautier de Bruges contre les légistes de Philippe le Bel (XVI, 34-56). Il a eu la bonne fortune de découvrir que la soi-disant bulle de déposition du saint évêque de Poitiers par Clément V en 1306 est en réalité une bulle d'Innocent IV fulminée en 1250 contre un évêque de

Passau nommé Rodger de Radeck. Les ennemis du B. Gautier n'ont eu qu'à laisser tomber la date et à changer *Pataviensem ep.* en *Pictaviensem ep.* Malheureusement pour leur mémoire, certains manuscrits ont conservé *Pataviensem.*

En publiant *Trois lettres autographes du B. Richard de S Anne martyrisé au Japon le 10 septembre 1622* (XVI, 167-90), le P. J. Goyens remarque que la biographie du bienheureux aurait grand besoin d'être refaite à la lumière des documents authentiques, et il s'efforce d'en élucider déjà quelques points obscurs.

Une bulle de Pie II et trois brefs de Sixte IV au B. Michel Carcano de Milan (XVI, 260-62) mettent hautement en relief le rôle de ce religieux comme prédicateur.

Signalons enfin la description de deux manuscrits du *De Conformitate* de Barthélemy de Pise par M. W. Seton (XVI, 191-99) et l'édition par le P. H. Lippens d'une nouvelle recension du *Catalogus Generalium Ministrorum Ordinis Fr. Min.* (XV, 333-48).

R. L.

122. — *Studi Francescani* (già *La Verna),* N. S. Ann. VII-IX (XVIII-XX), 1921-1923.

Comme toujours les *Studi Francescani* de ces dernières années contiennent beaucoup d'hagiographie. Parmi les *Monache Francescane del Rinascimento in S. Lucia di Foligno* (VIII, 165), figurent plusieurs bienheureuses : la B[se] Chiara Capello di Venezia, la B[se] Giacinta Coppoli di Perugia. On lira avec plaisir les citations de la chronique inédite de sœur Catherine d'Osimo, que le P. Mazzara a insérées dans sa notice.

M. R. Bagattoni recueille quelques souvenirs du passage de S. Jean de Capistran à Forli en 1450 (VIII, 291).

Le P. Lazzeri raconte la vie de la B[se] Umiliana dei Cerchi, tertiaire francisaine (VII, 196).

Le P. Benedetto Innocenti, qui nous a donné déjà un volume de lettres et sermons inédits de S. Léonard de Port-Maurice [1], en prépare un second. Il prépare aussi, semble-t-il, et nous nous plaisons à l'espérer, une biographie complète du saint missionnaire. Les divers articles qu'il publie dans les *Studi* ont tout l'air de pages détachées du futur ouvrage ou d'études préliminaires

[1] *Prediche e Lettere inedite di S. Leonardo da Porto Maurizio O. F. M.* Quaracchi, 1915, in-8°, xxx-327 pp.

destinées à déblayer les alentours du sujet. Le P. I., chercheur actif et heureux, a remué pas mal de liasses d'archives ; et le grand nombre de notes érudites, bibliographiques et biographiques, qui accompagnent ses articles, montre l'ampleur de sa documentation. Au surplus rien ne le laisse indifférent de ce qui de près ou de loin touche à son héros. Les articles dont nous parlons sont principalement consacrés à identifier et à mettre en lumière tel ou tel des personnages avec qui le saint fut en relation : Colombino Bassi, évêque de Pistoie et César-Philippe dei Conti Spada, chanoine de Lucques, à qui le P. Léonard donna lui-même l'habit du Tiers Ordre (VIII, 398) ; le riche Florentin Antoine-François Boddi, qui fonda sous son inspiration l'*opera delle Missioni indigene* (VIII, 200) ; le comte Federighi, ministre du Tiers Ordre de la Congrégation de Monte alle Croci de Florence (VII, 141) ; fra Diego de Florence, le compagnon habituel du saint dans ses courses apostoliques et l'auteur du précieux *Diario* des missions de S. Léonard. Le même fra Diego est aussi l'auteur d'un *Catalogo de' luoghi dove il Padre Leonardo ha predicato e fatte sante missioni*, que le P. I. édite intégralement (IX, 188).

Une étude sur fra Mariano da Firenze ne peut passer inaperçue de quiconque s'occupe d'hagiographie franciscaine. Après quelques recherches concernant la famille de fra Mariano, le P. Z. Lazzeri (VII, 263 ; VIII, 369) s'applique surtout à dresser la liste aussi complète que possible des œuvres, conservées ou perdues, du fécond écrivain, et à en établir la succession chronologique. On regrette qu'il n'ait pas marqué plus clairement lesquelles de ces œuvres étaient publiées et en quels endroits. A signaler un ouvrage considérable que le P. L. croit devoir restituer à fra Mariano : le *Via Spirituale* du ms. 313 de la bibliothèque de Volterra. C'est pour le fond un traité ascétique, mais les multiples exemples concrets et pris sur le vif, qui illustrent la doctrine, sont en bon nombre empruntés aux souvenirs personnels de l'auteur et font du traité une mine précieuse pour l'historien de l'ordre franciscain. Le P. L. ne s'occupe pas ici de porter un jugement sur la valeur des œuvres de fra Mariano. Espérons qu'il nous exposera un jour le résultat de ses recherches sur ce point important. On sent dès maintenant que le jugement sera favorable au polygraphe florentin, en qui on ne peut refuser d'admirer un homme très au courant des choses et des personnes de son temps.

Les documents publiés par le P. A. Chiappini et la petite disser-

tation qui les introduit, *La Beata Floresenda da Palena e il suo Monastero di S. Chiara in Sulmona* (VIII, 117), concernent beaucoup moins la fondatrice que le monastère. Nous ne pouvons néanmoins négliger d'épingler le nom de cette bienheureuse que très peu d'hagiographes franciscains semblent connaître. Mazara, qui était originaire de Sulmona, lui consacre une notice dans son *Leggendario francescano*. Le P. Ch. constate qu'à peu près tout ce que rapporte Mazara se trouve confirmé par les documents. Quant au titre de bienheureuse, il est garanti, paraît-il, par une antique tradition. En tout cas les restes de la vénérable fondatrice sont conservés dans l'église du monastère et une reconnaissance officielle en a été faite par l'évêque de Sulmona en 1832.

Encore un bienheureux à peu près inconnu : le B. Janvier, ermite franciscain, vénéré à Melle, petit village de la Valteline. Au cours d'une visite pastorale, en 1629, l'évêque du diocèse, constatant qu'on ignorait tout du personnage dont les reliques reposaient — comme elles reposent encore aujourd'hui — dans le maître-autel de l'église Saint-Jean du hameau de Biogio et que les fidèles l'honoraient sans connaître même son nom, fit prendre des informations. Le « procès » se réduisit à des proportions très modestes : deux témoins furent interrogés. Le P. P. Sevesi reproduit le texte de leurs dépositions et tâche d'en tirer quelque vague lumière sur la personne et l'histoire du B. Janvier (IX, 168). Nous nous demandons si de la phrase suivante l'auteur n'a pas tiré plus qu'elle ne contenait : *Apud haec ossa reperta fuit quaedam carta, creditur pergamena, cum sigillo in alba cera impresso cum imagine cuiusdam qui monachalem habitum ac tonsuram praeferebat, circumdata nonnullis litteris seu caracteribus, qui non potuerunt intelligi*. Le P. S. suppose que l'*imago* était un dessin distinct du *sigillum* et représentant le bienheureux ; il en conclut : le *monachalis habitus* confirme la tradition d'après laquelle le bienheureux était tertiaire franciscain ; la *tonsura* nous apprend qu'il était prêtre. Je pense plutôt que l'*imago* est l'empreinte même du sceau, entourée de son exergue *(circumdata nonnullis litteris)*. Elle ne représenterait donc nullement le personnage dont les reliques sont authentiquées. R. L.

123. — * Angelus Walz O. P. *Die heilige Agnes von Montepulciano*. Dülmen i. Westf., A. Laumann, 1922, in-8°, 168 pp., portrait.

124. — * Hieronymus Wilms O. P. *Der selige Jakob Griesin-*

ger aus Ulm, Laienbruder des Dominikanerordens. Dülmen i. Westf., Laumann, 1922, in-8°, 214 pp., portrait.

125. — * *Il beato Enrico da Bolzano, nella sua vita e nel suo culto.* Cenni e ricordi pel VI centenario della sua morte, 1315-1915. Treviso, Coop. Trivigiana Stab. d'Arti Grafiche, in-12, 96 pp., portrait.

126. — * [N. Risi]. *Un Giglio tra le spine. La beata Giulia della Rena vergine rinchiusa Certaldese* 1319-1367. Prato, Giachetti, 1919, in-8°, 47 pp., illustrations.

Nous réunissons dans un même compte rendu ces diverses biographies inspirées par une même pensée de piété et un même souci d'édification. Il ne manque pas de Vies de S[te] Agnès de Montepulciano. Le besoin pourtant se faisait, paraît-il, sentir d'une biographie plus moderne en langue allemande. A la différence de ses devanciers, qui nous présentent la sainte pour ainsi dire détachée de son milieu, comme on peint une madone sur un fond d'or, le P. Walz s'est donné pour tâche de ressusciter le cadre réel dans lequel elle a vécu. Ce n'est pas du point de vue mystique, dit-il, c'est du point de vue historique qu'il veut nous la faire connaître. Cela n'empêche pas le petit livre d'être très édifiant et de rapporter mainte vision, extase, prophétie et autres manifestations de l'intense vie mystique qui caractérise la sainte dominicaine.

Le B. Jacques d'Ulm est surtout connu par les amateurs d'art. On lui doit en effet d'excellents vitraux peints qui se classent parmi les meilleures productions du genre. Avant d'entrer dans l'ordre des Frères Prêcheurs, Jacques Greiserer mena une existence, toujours irréprochable sans doute, mais passablement aventureuse. Pèlerin à Rome, mercenaire au service d'Alphonse d'Aragon dans sa lutte pour Naples, majordome chez un riche propriétaire de Capoue, puis de nouveau soldat à Bologne, cette partie de sa carrière prêtait à un récit dramatique. Le P. Wilms ne s'est pas fait faute de mettre en scène les données fournies par les biographes. Le livre se termine par une série de chapitres plus austères où sont passées en revue et commentées les vertus exercées par le saint frère convers.

Bien peu d'hagiographes connaissent le B. Henri de Bolzano (Botzen) et la B[se] Julie Della Rena. Aucun événement ne marqua l'obscure existence du B. Henri, humble bûcheron à Trévise et dans la localité voisine de Biancade. Le dur labeur et plus tard la mendicité, la visite des églises et l'exercice de la charité se

partageaient ses journées. Aussi l'auteur s'étend-il principalement sur les manifestations du culte qui commencèrent dès le jour de la mort du saint vieillard. Outre les traits consignés par les biographes, l'auteur a recueilli quelques souvenirs locaux conservés par la tradition orale à Bolzano et à Biancade.

Sur la B[se] Julie Della Rena, servante puis recluse à Certaldo dans la Valdelsa, il n'existe, à notre connaissance, qu'une notice biographique publiée par Malenotti en 1819, l'année où Rome reconnut la légitimité du culte immémorial rendu à la recluse. La brochure du P. Risi est donc la bienvenue. L'auteur a profité de l'opuscule de Malenotti et aussi de renseignements recueillis par Dom A. Pieratti, depuis vingt ans curé de Certaldo.

Quoique sans prétention scientifique, des publications comme les deux dernières que nous venons de signaler sont précieuses pour l'hagiographe. Sur des bienheureux dont le culte ne dépasse guère les limites d'une paroisse ou d'une commune, ces brochures de propagande pieuse sont souvent nos seules sources d'information.

R. L.

127. — * Alexandre Masseron. *Sainte Catherine de Sienne.* Paris, Laurens, 1922, in-8°, 64 pp. (= *L'Art et les Saints).*

128. — * Jacques Leclercq. *La mystique de l'apostolat. Sainte Catherine de Sienne, catholique romaine.* Paris, Lethielleux, 1922, in-8°, xi-342 pp.

129. — * *Lettere di S. Caterina da Siena vergine domenicana,* con note del P. M. Lodovico Ferretti O. P. Vol. I et II. Siena, Tip. S. Caterina, 1918 et 1922, 2 vol. in-8°, xxx-430 et 442 pp.

130. — * Innocenzo Taurisano O. P. *I Fioretti di santa Caterina da Siena.* Roma, F. Ferrari, 1922, in-8°, xxiii-190 pp., illustrations (= *Società internazionale per gli Studi Cateriniani,* n° 1).

S[te] Catherine de Sienne continue à retenir l'attention des hagiographes (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 415). A vrai dire, sauf la thèse un peu déconcertante de M.R.Fawtier[1] sur laquelle il serait sans doute prématuré d'émettre un jugement définitif tant que le second volume n'aura point paru, l'effort des chercheurs a moins porté

[1] *Sainte Catherine de Sienne. Essai critique des sources.* Sources hagiographiques. Paris, E. de Boccard, 1921, xvi-244 pp. (= *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.* Fasc. 121). Voir l'article publié ici-même par M. Jordan (t. XL, p. 365-411).

jusqu'ici sur la critique approfondie des sources que sur la mise en œuvre de plus en plus parfaite des documents jugés dignes de foi.

Le joli petit volume dont M. Masseron vient d'enrichir la jeune collection *L'Art et les Saints* ne comportait évidemment pas de dissertation critique. Il s'agissait seulement pour l'auteur d'encadrer et d'expliquer par une rapide notice biographique les reproductions de tableaux et autres œuvres d'art consacrées à la glorification de S[te] Catherine. Il s'est acquitté de cette tâche avec beaucoup de goût, en un style délicat et poétique, dont la grâce est bien en rapport avec le sujet.

Le livre de M. l'abbé Leclercq est le fruit d'un travail de plus longue haleine et d'une étude approfondie, j'allais dire d'une méditation fervente de la vie de la sainte et surtout de ses écrits, le Dialogue et les Lettres. C'est un portrait d'âme que nous donne M. L. Après avoir retracé en un vivant tableau la carrière de S[te] Catherine de Sienne, l'auteur s'attache à dégager les traits caractéristiques de cette personnalité si originale. Il analyse ses pensées, ses sentiments, son idéal dans sa vie intime et dans sa vie publique, dans ses rapports avec les papes ou les Seigneuries italiennes et dans ses relations familières avec ses disciples. Pour nous aider à pénétrer dans l'entourage de S[te] Catherine, il esquisse la silhouette de trois ou quatre des « préférés » de la sainte, les faisant revivre sous nos yeux dans tout le charme de leurs personnalités si différenciées. L'admiration enthousiaste qu'éprouve M. L. pour son héroïne ne l'empêche pas de reconnaître en elle les côtés faibles — les plus grands saints ont les leurs. Elle, si bien dans son élément et si puissante lorsqu'elle exhortait les âmes ferventes à la plus haute perfection, se trouve comme dépaysée et inexpérimentée lorsqu'elle veut prêcher aux médiocres la simple observation des commandements ; elle reprend une partie de ses avantages quand il s'agit de faire trembler les pécheurs pour les ramener à Dieu. Elle est humble, certes, et attribue très sincèrement à ses propres péchés les grands maux qui affligent l'Église ; mais dans sa conviction qu'elle est poussée par l'Esprit de Dieu, on pourrait la trouver parfois un peu trop autoritaire.

Certes c'est une étrange vocation que celle de cette jeune vierge offrant sa médiation aux États en guerre, courant à Avignon comme ambassadrice de la République de Florence, prêchant la Croisade au nom du Pape, ou interpellant énergiquement le successeur de Pierre pour le décider à retourner à Rome. En même temps elle

mène la vie mystique la plus intense. L'amour de la vie contemplative prédomine en elle ; elle ne se jette dans la vie active que par obéissance à l'appel de Dieu et par un élan de commisération pour la chrétienté que la lumière d'en-haut lui montre s'abîmant dans le péché. Cette union de la mystique et de l'apostolat, ou mieux cette mystique commandant l'apostolat constitue au jugement de M. L. le trait caractéristique de la physionomie morale de Ste Catherine de Sienne. Les autres contemplatifs, même jusqu'à un certain point, la grande Ste Thérèse, sont plus ou moins individualistes : ils tendent d'abord à l'union d'*une* âme avec Dieu. Ste Catherine voit en présence *le monde* et Dieu et ambitionne de les unir ; elle est une mystique sociale, « la mystique de l'apostolat ».

Le portrait si vivant et si nuancé que dessine en ces pages M. L. répond-il de tout point à la réalité? La réponse à cette question dépend évidemment de l'autorité des témoignages auxquels il s'est fié sans arrière-pensée et qu'il interprète avec autant de loyauté que de pénétration. En tout cas, le portrait répond au souvenir et à l'impression qu'avaient conservés de leur « dolce mamma » les disciples de la sainte, puisque c'est d'eux directement que nous tenons les documents mis en œuvre par M. L.

Les lettres de Ste Catherine de Sienne ont été imprimées plus d'une fois. La nouvelle édition populaire entreprise par le P. Ferretti a pour but de généraliser une lecture si bienfaisante aux âmes. Deux volumes ont paru jusqu'à présent. Ils se recommandent par leur format commode et par les notes destinées à faciliter aux lecteurs les moins initiés l'intelligence du texte et à leur faire goûter les beautés de la doctrine ; éventuellement elles redressent à l'aide des manuscrits une erreur de transcription ou d'interprétation échappée aux éditeurs précédents.

C'est également dans une pensé d'édification, et peut-être en même temps séduit par le charme littéraire de ces vieux textes italiens, que le P. Taurisano a voulu faciliter aux admirateurs de Ste Catherine le contact immédiat avec ceux qui ayant vécu dans l'intimité de la sainte nous ont transmis dans toute leur fraîcheur le souvenir de ses vertus. Ce bouquet de *Fioretti* de Ste Catherine contient le texte des *Miracoli* de l'anonyme Florentin, un extrait de la traduction italienne de la Légende Majeure par Neri di Landoccio, la partie des Mémoires de Ser Cristofano di Gano relative à Ste Catherine, deux lettres de la sainte à Nanna di Benincasa et à Raymond de Capoue, la traduction italienne par le P. Taurisano lui-même

de la déposition, jusqu'ici inédite, de Simon de Cortone au procès de canonisation, la recension en langue vulgaire, récemment retrouvée dans un manuscrit du XVe siècle, du *Dialogo della perfezione* dont on ne connaissait jusqu'ici qu'une version latine. Enfin à ces textes anciens qui nous apportent un écho du charmant « dolce volgare senese » que parlait en son vivant la « popolana » de Fontebranda, le P. T. a ajouté une notice biographique du premier disciple de la sainte, l'un des moins connus, le timide frère Jean Simons. Cette notice est tirée principalement du nécrologe du couvent de Saint-Dominique de Sienne. R. L.

131. — * Dionisio BRUNORI. *L'eremo di S. Girolamo di Fiesole.* Fiesole, E. Rigacci, 1920, in-8°, 56 pp., illustrations.

La congrégation des Hiéronymites de Fiesole — une des quatre congrégations fondées sous le vocable de S. Jérôme — doit son origine au B. Charles de Montegranelli. M. le chanoine Brunori rappelle, sans y rien ajouter, les quelques données, souvent hésitantes ou mêmes contradictoires, fournies par les auteurs sur ce personnage. Il s'attache surtout à l'histoire de la première maison fondée par le bienheureux, celle de Fiesole ; il décrit les différentes parties du bâtiment, notamment l'église, et suit les vicissitudes de l'immeuble même après la suppression de la Congrégation en 1668. Relevons que de 1872 à 1897 l'ancien ermitage abrita le Général de la Compagnie de Jésus et ses assistants. Un appendice réunit une douzaine de documents inédits relatifs à la suppression de la congrégation de S. Jérôme, extraits de livres de comptes, état des biens, etc. R. L.

132. — * Otto KARRER S. I. *Des hl. Ignatius von Loyola geistliche Briefe und Unterweisungen,* gesammelt und ins Deutsche übertragen. Freiburg im Br., Herder, 1922, in-8°, VIII-298 pp., portrait.

133. — * Alfred FEDER S. I. *Aus dem geistlichen Tagebuch des hl. Ignatius von Loyola* nach dem spanischen Urtext übertragen, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen. Regensburg, Pustet, 1922, in-8°, VII-127 pp.

134. — * José Manuel AICARDO S. I. *San Ignacio de Loyola.* Madrid, Adm. de « Razón y Fe », 1922, in-8°, 84 pp., illustrations. (= *Grandezas Españolas).*

135. — * Camilo Maria ABAD S. I. *San Francisco Javier.*

Madrid, Adm. de « Razón y Fe », 1922, in-8°, 195 pp., illustrations et carte (= *Grandezas Españolas)*.

136. — * Lorenzo Gentile. *L'Apostolo delle Indie. Vita di S. Francisco Saverio.* Torino-Roma, Marietti, 1922, in-8°, 165 pp.

137.—* *La canonizzazione dei santi Ignazio di Loiola fondatore della Compagnia di Gesù e Francesco Saverio Apostolo dell' Oriente.* A cura del comitato romano ispano per le centenarie onoranze. Roma, Tipographia « Grafia », 1922, in-fol., vii-150 pp., nombreuses illustrations.

138.— * José M. March S. I. *La exposición ignaciana de Barcelona del 4 al 12 de Noviembre del año centenario 1922* [Barcelone, 1923], in-8°, 31 pp., nombreuses illustrations.

139. — * *Memorial espiritual del Beato Padre Pedro Fabro S. I.* según el texto antiguo castellano y la continuación traducida del latin por el P. J. Vélez S. I., revisado y publicado por el P. J. March S. I. Barcelona, 1922, in-8°, xv-224 pp., portrait (= *Biblioteca manual sobre la Compañía de Jesús,* ser. I, n° 2).

140. — * Alexandre Brou S. I. *Les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Histoire et Psychologie.* Paris, Téqui, 1922, in-8°, xii-231 pp.

Presque en même temps que son excellente Vie de S. François de Borgia (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 224-29), le P. Karrer faisait paraître, dans la Collection *Bücher für Seelenkultur,* un travail dont le titre, un peu imprécis, ne souligne pas assez l'intérêt. Nous y trouvons, traduits en allemand, des extraits des Exercices spirituels de S. Ignace, de son journal, de sa correspondance. Les lettres, au nombre de soixante-cinq, forment la majeure partie du volume. Ce chiffre, relativement peu élevé si l'on songe que plus de 6000 lettres ou billets signés par S. Ignace ont été conservés, paraît peut-être insuffisant pour nous permettre de saisir l'idéal religieux et apostolique de S. Ignace ; mais le choix a été si judicieux et surtout le commentaire qui précède chaque lettre met le lecteur si parfaitement au courant des circonstances qui motivèrent l'envoi, que nous découvrons sans peine les traits essentiels de la pensée du saint fondateur. Certaines de ces lettres sont un résumé des principes que nous retrouvons quelques années plus tard dans le texte définitif des constitutions [1]; d'autres nous permettent de

[1] La lettre inédite de S. Ignace que le P. March a découverte (*Una carta inédita de San Ignacio a los padres de Barcelona,* dans

saisir sur le vif l'âme du saint, telle, par exemple, cette lettre, écrite en 1543 au P. Nicolas Bobadilla, où perce une fine ironie. Nous regrettons que le P. K. n'ait pas indiqué la provenance exacte de chaque texte, ce qui lui était facile, puisqu'il utilisait l'édition des *Monumenta historica S. I.*

Les fragments du journal spirituel de S. Ignace dont le P. K. ne donne qu'un court extrait, viennent d'être traduits en allemand par le P. Feder. Le texte original de cet écrit fut imprimé pour la première fois en 1892 par le P. J. de la Torre dans son grand ouvrage *Constitutiones Societatis Jesu latinae et hispanicae.* D'après les indices mêmes que nous offre le journal, la date de composition, que l'on plaçait ordinairement entre 1547 et 1550, peut être déterminée avec certitude : les deux fragments principaux qui nous restent sont de l'année 1544-1545. Nous n'insisterons pas sur la valeur de ce document. Abstraction faite des aperçus qu'il nous livre sur la vie intérieure du saint, il montre par le détail combien la rédaction des constitutions a coûté de prières, de réflexions et de larmes au fondateur de la Compagnie de Jésus.

Les rédacteurs de la revue espagnole *Razón y Fe* ont commencé en 1920 la publication d'une collection intitulée *Grandezas Españolas* ; elle poursuit un but patriotique et comprend des monographies des grands hommes qui ont illustré la terre d'Espagne : rois, explorateurs, hommes d'État, littérateurs, saints. La Vie de S. Ignace par le P. J. Aicardo et la Vie de S. François Xavier par le P. C. Abad font partie de cette collection. Le premier s'attache à nous dépeindre la physionomie de S. Ignace. Son travail est plutôt un portrait qu'une biographie, portrait fidèle, nous semble-t-il, et en tout cas exécuté par un homme qui a longuement contemplé son modèle. Le second, au contraire, laissant presque entièrement de côté tout ce qui concerne la vie intime et le caractère de son héros, raconte les travaux apostoliques et les voyages de Xavier. Afin de susciter à l'apôtre des Indes des imitateurs, le chanoine Lorenzo Gentile, dans une petite brochure, qui est avant tout un ouvrage de vulgarisation et d'édification,

Razón y Fe, Madrid,Julio de 1922) est un précieux exemple qui montre une fois de plus que la genèse du texte des constitutions devra être étudiée le regard constamment fixé sur la correspondance du saint. Le premier chapitre de la quatrième partie des constitutions se trouve presque littéralement dans cette lettre.

rappelle à larges traits les principales étapes de la vie du grand missionnaire.

En souvenir des solennités qui furent célébrées à Rome l'an dernier à l'occasion du troisième centenaire de la canonisation de S. Ignace et de S. François Xavier, le comité organisateur des fêtes a publié un splendide volume d'une impression élégante et orné de belles illustrations. Les auteurs des articles — une vingtaine environ — que comprend le volume, ont évité la banalité, qui est l'écueil trop fréquent de ces livres de circonstance. L'ensemble des études qu'ils nous donnent sur les fêtes qui eurent lieu à Rome, en 1622, quand Ignace et François Xavier furent canonisés par Grégoire XV, est plein d'intérêt. Le P. Tacchi Venturi, secrétaire du Comité, a eu le souci de mêler dans cet ouvrage l'utile à l'agréable.

Le livre que le P. March vient de faire paraître, s'inspire, croyons-nous, de celui que le collège des Pères Jésuites de Louvain publia en 1921 pour commémorer l'exposition organisée en l'honneur de S. Jean Berchmans. C'est en effet le même plan : catalogue de l'exposition, iconographie, bibliographie. Ce dernier chapitre n'indique que l'essentiel et n'a pas la prétention d'être un travail scientifique.

Nous avons annoncé *(Anal. Boll.*, XXXIX, 444) la nouvelle collection intitulée *Biblioteca manual sobre la Compañía de Jesús*. Le second volume qui paraît et qui, comme le premier, est dû au P. March, contient la traduction en espagnol du mémorial du B. Pierre Lefèvre. Le fondateur des *Monumenta historica S. I.*, le P. Vélez, avait jadis publié un premier volume contenant les lettres du bienheureux ; il préparait la traduction du Mémorial quand la mort le surprit. Le P. M., disposant des notes laissées par son confrère, les a collationnées sur les manuscrits inconnus au P. Vélez et a révisé la traduction. Ce texte, longtemps oublié — la première édition critique a été donnée en 1914 dans les *Monumenta historica S. I.* — peut prendre place parmi les belles œuvres de la littérature ascétique et méritait d'être tiré de l'oubli.

Le P. Brou a été frappé des nombreux contresens ou des problèmes mal posés que des auteurs, alors même qu'ils ne sont dominés par aucun préjugé, introduisent dans l'analyse du livre des *Exercices spirituels*. Afin de venir en aide à leur bonne volonté, il a composé un petit ouvrage qui se présente comme une introduction au texte des Exercices. En rappelant la genèse et l'histoire du

manuel, le P. B. met surtout en évidence que les exercices furent vécus avant d'être écrits. Pour peu en effet que l'on étudie la vie d'Ignace de Loyola, spécialement aux époques tourmentées de Manrèse, on n'a pas de peine à retrouver dans le texte des Exercices les passages nombreux qui font écho aux expériences personnelles du nouveau converti. L'histoire ultérieure du livre est esquissée à larges traits. Le P. B. après avoir jeté un coup d'œil sur l'œuvre des retraites, énumère, un peu au hasard, quelques-unes des erreurs que des psychologues ont commises au sujet du manuel de S. Ignace. Peut-être eût-il été préférable d'insister, dans les pages qui suivent, sur la marche et la méthode des Exercices afin d'en dégager la simple mais puissante ordonnance. Tout particulièrement ne convenait-il pas de montrer que le livre de S. Ignace ne peut être parfaitement compris que par un croyant? Ignace était trop convaincu de l'action de Dieu sur les âmes pour penser que la pratique, même scrupuleuse, des règles qu'il prescrit à son retraitant suffit à le conduire au but poursuivi dans les Exercices. Sans doute le P. B. n'a pas oublié ce point, mais il y touche à peine en une phrase perdue dans l'ensemble. Nous espérons que grâce à l'ouvrage du P. B., plusieurs historiens qui ne connaissent le livre de S. Ignace que par la lecture en saisiront à tout le moins les grandes lignes et apprendront à en parler avec plus de justice.

B. DE GAIFFIER.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ARENS (Bernard) S. I. *Die katholischen Missionsvereine. Darstellung ihres Werdens und Wirkens, ihrer Satzungen und Vorrechte.* Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, XVI-363 pp., frontispice.

ARROWSMITH (R. S.) *The Prelude to the Reformation.* London, S. P. C. K., 1923, in-8°, XII-226 pp., 2 portraits (= *Studies in Church history).*

BAKHUIZEN VAN DEN BRINK (J. N.) *De Oud-christelijke Monumenten van Ephesus.* Epigraphische studie. Den Haag, De Nederlandsche Boek- en Steendrukkerij, 1923, in-8°, XIV-208 pp., illustrations.

BRAUN S. I. *Liturgisches Handlexicon.* Regensburg, Pustet, 1922, in-8°, VIII-344 pp.

BRETTLE (Sigismund) O. M. C. *S. Vincentius Ferrer. Die Lehre vom geistlichen Leben,* übertragen. Paderborn, Schöningh, 1923, in-8°, 92 pp. (= *Dokumente der Religion,* IV. Bd.)

Conventual (The) Third Order of St. Dominic, and its Development in England. By a Dominican of Stone. London, Burns, Oates and Washbourne, 1923, in-8°, XVI-80 pp

COSQUIN (Emmanuel). *Les contes indiens et l'Occident.* Paris, Champion, 1922, in-8°, 263 pp.

DAHLMANN (Joseph) S. I. *Japans älteste Beziehungen zum Westen (1542-1614) in zeitgenössischen Denkmälern seiner Kunst.* Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, 72 pp., 6 planches hors texte (= *Ergänzungshefte zu den Stimmen der Zeit.* Erste Reihe : Kulturfragen, 9. Heft).

DUINE (F.) *Catalogue des sources hagiographiques pour l'histoire de Bretagne juqu'à la fin du XIIe siècle.* Paris, E. Champion, 1922, in-8°, 63 pp.

DUINE (F.) *Inventaire liturgique de l'hagiographie bretonne.* Paris, E. Champion, 1922, in-8°, IX-290 pp.

Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana. Tome XLIX. Barcelona, J. Espasa, in-8°, 1472 pp., nombreuses illustrations.

FERRETTI (Lodovico) O. P. *Vita del beato Angelo Orsucci da Lucca dei frati Predicatori martirizzato nel Giappone il 10 settembre 1622.* Con varie lettere del Beato et documenti inediti in gran parte. Roma, R. Garroni, 1923, in-8°, 268 pp., portrait et carte (= *Biblioteca Domenicana,* 4).

FOTHERINGHAM (Johannes Knight). *Eusebii Pamphili chronici canones latine vertit, adauxit, ad sua tempora produxit S. Eusebius Hieronymus.* Londinii, H. Milford, 1923, in-4°, XL-354 pp.

FRÄSSLE (Joseph) S. C. I. *Meiner Urwaldneger Denken und Handeln.* Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, IV-234 pp., illustrations.

GAIN (L.) S. I. *Biographie du père Étienne Le Fèvre de la Compagnie de Jésus, décédé en Chine le 22 mai 1659.* Chang-Haï, Impr. de la mission cath., 1922, in-8°, VI-36 pp., illustration et carte.

GHEDINI (Giuseppe). *Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo.* Milano, Soc. editr. « Vita e Pensiero », 1923, in-8°, XXVIII-380 pp. (= *Pubblicazioni della università catt. S. Cuore.* Ser. filologica, vol. I).

GOLLA (Eduard). *Zwischenreise und Zwischenbrief.* Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, XVI-110 pp. (= *Biblische Studien* begründet von Otto Bardenhewer, XX. Band, 4. Heft).

GORDILLO (Mauricio) S. I. *La Ascensión de María en la Iglesia Española (siglos VII-XI).* Madrid, Edit. La Estrella del Mar, 1922, in-8°, XVI-276 pp.

GRAHAM (Rose). *An Abbot of Vézelay.* London, S. P. C. K., 1918, in-8°, 138 pp., illustrations.

GRAHAM (Rose). *An Essay on English Monasteries.* London, The Historical Association, 1913, in-8°, 44 pp., plans.

GRAHAM (Rose). *The metropolitical visitation of the diocese of Worcester by archbishop Winchelsey in 1301.* Aberdeen, University Press, 1920, in-8°, 37 pp. Extrait des *Transactions of the Royal Historical Society*, 4th Ser., Vol. II.

HENRION (Emilia). *S. Margherita Maria Alacoque, la mistica sposa del Sacro Cuore di Gesù.* 2da ed. Milano, Soc. editr. « Vita e Pensiero » [1923], in-8°, VIII-315 pp. (= *Profili di Santi*, I).

HOFER (Iohannes) C. SS. R. *Der heilige Klemens Maria Hofbauer. Ein Lebensbild.* Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, XX-458 pp., portrait.

LAPPARENT (DE). *Sainte Barbe, patronne des artilleurs.* Nancy, Berger-Levrault, 1923, in-8°, 12 pp.

LATTEY (Cuthbert) S. I. *Thy love and thy grace.* An eight day's retreat for religious. London, Herder, 1923, in-8°, XII-296 pp.

LEIBELL (Helen Dominica). *Anglo-Saxon education of women from Hilda to Hildegarde.* Washington, 1922, in-8°, 178 pp.

LUTZ (Franz-Xaver). *Zwischen Adventsnacht und Gerichtstag.* Neue Folge von Gedanken für Sonn- und Feiertage. Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, VII-180 pp.

MERCATI (Angelus). *Monumenta Vaticana veterem dioecesim Columbensem (Quilon) et eiusdem primum episcopum Iordanum Catalani Ord. Praed. respicientia.* Romae, Typis polyglottis Vaticanis, 1923, in-8°, 29 pp.

MÜLLER (Michael). *Die Freundschaft des hl. Franz von Sales mit der hl. Johanna Franziska von Chantal.* München, Pustet, 1923, in-8°, 304 pp.

O' RAHILLY (Alfred). *Verborgenes Heldentum. P. Wilhelm Doyle S. I.* Ins Deutsche übertragen von Wilhelm VON FESTENBERG-PACKISCH S. I. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, X-456 pp.

PAULUS (Nikolaus). *Geschichte des Ablasses im Mittelalter.* Dritter Band. Paderborn, F. Schöningh, 1923, in-8°, XII-560 pp.

PFÜLF (Otto) S. I. *Die Anfänge der deutschen Provinz der neu erstandenen Gesellschaft Jesu und ihr Wirken in der Schweiz.* Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, VIII-523 pp.

THORNDIKE (Lynn). *A history of Magic and experimental Science during the first thirteen Centuries of our era.* London, Macmillan and Co, 1923, 2 vol. in-8°, XL-835, VI-1036 pp.

INDEX SANCTORUM

*Indicem in pagellas **326-54** vid. supra p. **354-56**.*

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Imprimerie Jules De Meester & Fils Wetteren (Belgique).